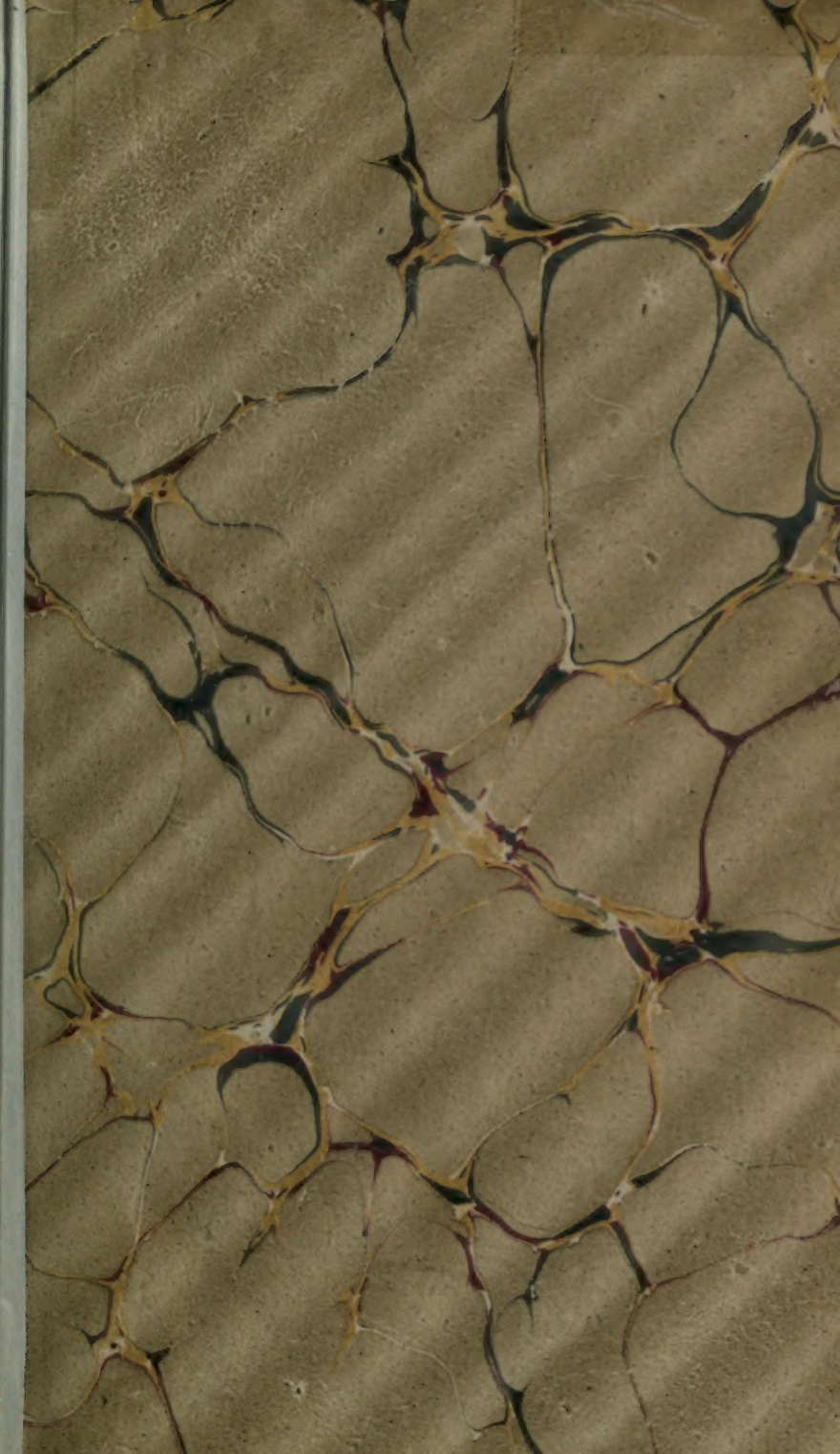
3 1761 07530225 7

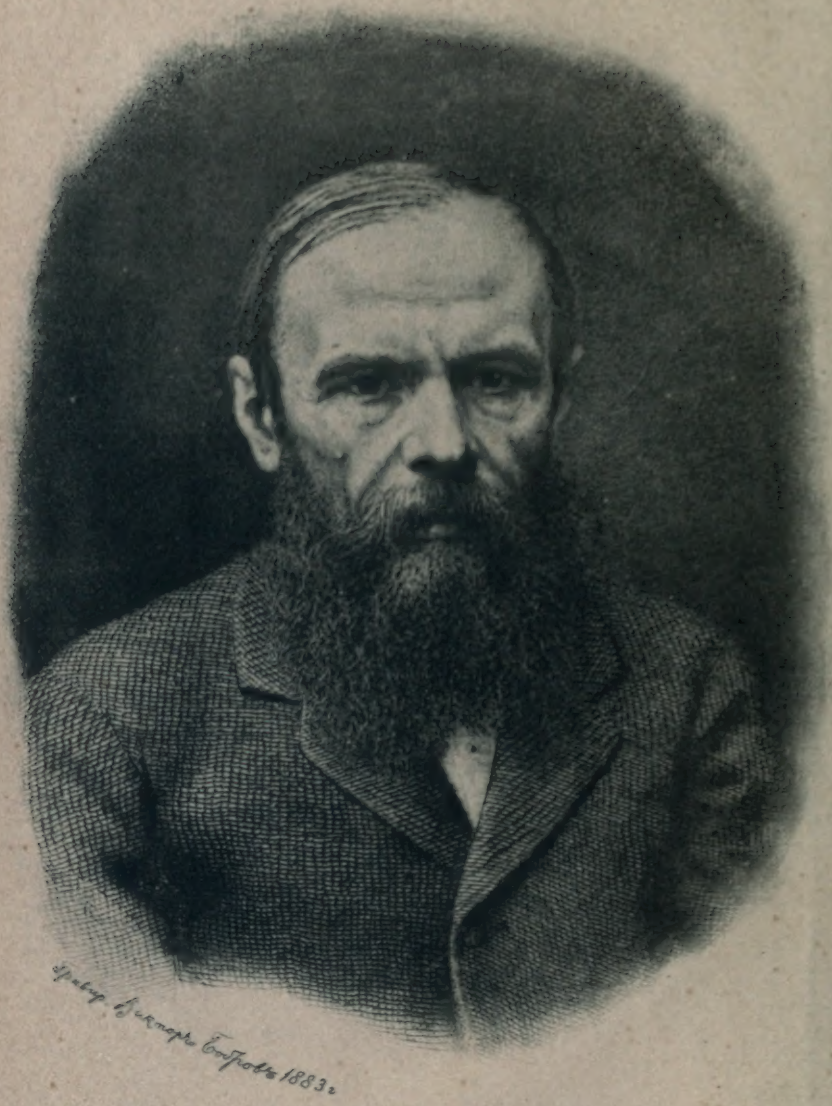


CORRESPONDANCE DE DOSTOÏEVSKI

DU MÊME AUTEUR

Le Double, roman, traduit par J.-W. Bienstock et Léon Werth. . . . . 1 vol.

Carnet d'un Inconnu (*Stépanchikovo*), roman, traduit par J.-W. Bienstock et Charles Torquet. . . . . 1 vol.



Ѳедоръ Михайловичъ Достоевскій

LR
D7245pi
.Fb

[Theodor Mikhailovich Dostoevsky]

TH. DOSTOÏEVSKI

Correspondance

et

Voyage à l'Étranger

TRADUIT DU RUSSE PAR

J.-W. BIENSTOCK

AVEC UN PORTRAIT

[Trans. of Tuchna – (Pla'no)]

87498
9/6/08

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Droits de reproduction réservés pour tous pays

INTRODUCTION

I

Théodore Mikhaïlovitch Dostoïevski occupe dans la littérature russe une place tout à fait à part. Alors que la majorité des écrivains des années 40 appartiennent à la classe des propriétaires ruraux, Dostoïevski, lui, est un citadin ; et tandis que la plupart d'entre eux possèdent une certaine fortune, Dostoïevski est en Russie un des premiers représentants du prolétariat intellectuel.

Le père de Dostoïevski était médecin de l'hôpital Marie, à Moscou ; sa mère était la fille d'un marchand de Moscou, Netchaiev. Le docteur Dostoïevski eut sept enfants dont le second, Théodore, naquit le 30 octobre 1821. L'appartement de l'hôpital réservé au médecin n'avait que deux chambres et une cuisine, et toute la famille logeait là.

Les mœurs de la famille étaient très religieuses et patriarcales.

En 1831 les parents de Dostoïevski achetèrent une petite propriété dans le gouvernement de Toula, à 150 verstes de Moscou. Dès les beaux jours, la mère et les enfants s'installaient à la campagne pour tout l'été. Ces séjours à la campagne, d'après Th. Dostoïevski lui-même, lui laissèrent « une impression

profonde pour toute la vie ». Néanmoins ce sont les impressions de la vie urbaine qui ont le plus fortement marqué le caractère de Dostoïevski et celui de ses œuvres.

L'instruction première des enfants Dostoïevski leur fut donnée par leur mère, ensuite ils eurent deux professeurs: un diacre qui leur enseignait l'histoire religieuse, et un certain Souchard qui leur donnait des leçons de français. Ce Souchard avait une école préparatoire ; on y mit les deux aînés. Le père s'était chargé des leçons de latin.

En 1834, Théodore Dostoïevski et son frère aîné Michel furent placés dans le célèbre pensionnat de Tchermak. La plupart des professeurs qui donnaient des leçons dans cet établissement appartenaient à l'Université.

Les parents de Théodore Dostoïevski organisaient souvent, le soir, des lectures auxquelles assistaient les enfants. C'est là que Théodore Dostoïevski fit connaissance avec les œuvres de Lomonossov, de Derjavine, de Joukovski, de Karamzine. Une fois entré au pensionnat, le cercle de ses lectures s'élargit, mais Dostoïevski donna toujours la préférence aux voyages, aux romans de Walter Scott et aux œuvres de Pouchkine.

Au commencement de 1837, Dostoïevski perdit sa mère. La même année le père amena ses deux fils aînés à Pétersbourg pour les faire entrer à l'École des Ingénieurs. Th. Dostoïevski avait alors quinze ans. Tout d'abord les garçons durent suivre un cours préparatoire, et, à cet effet, ils furent placés dans un pensionnat dirigé par un certain Kostomarov. Au commencement de l'année scolaire, Th. Dostoïevski fut admis à l'École des Ingénieurs, mais seul ; son frère Michel avait été refusé pour raison de santé.

Son penchant pour la littérature, qui de bonne heure se montra en Dostoïevski, ne lui laissait guère le goût des sciences appliquées qu'on enseignait à l'École des Ingénieurs. Toujours concentré en lui-même, pensif, sombre, le jeune garçon se liait peu avec ses camarades. Jour et nuit il restait plongé dans ses livres et noircissait de longues pages avec ses premiers essais littéraires. Il ne fut pas un élève très brillant, mais en revanche, pendant les mois passés à l'école, il étudia à fond Gœthe, Schiller, Hoffmann, Victor Hugo, George Sand, Balzac et surtout Pouchkine. Sous l'influence de ce dernier il se mit à écrire un drame : *Boris Godounov*.

En 1839 le père de Dostoïevski mourut. Les enfants eurent pour tuteur le mari de leur tante, Karéline.

En 1843, Dostoïevski termina ses études d'ingénieur et entra au service de l'État, à Saint-Pétersbourg, en qualité de dessinateur du Département des Ingénieurs.

II

Après la sortie de l'Ecole commença pour Dostoïevski une vie de labeur pleine de misères. On ne peut pas dire que Dostoïevski fût absolument sans ressources : il recevait de petits appointements et, de temps en temps, son tuteur lui envoyait de l'argent, de Moscou ; mais comme il était totalement privé de sens pratique, l'argent fondait entre ses doigts et il était toujours criblé de dettes. C'est un trait caractéristique qui passe à travers toute sa vie. Jusqu'à son dernier jour il se plaint du manque d'argent, emprunte, prend des avances, et n'arrive jamais à joindre les deux bouts.

La situation matérielle de Dostoïevski devint encore

pire quand, en 1844, le service d'ingénieur lui étant devenu insupportable, il donna sa démission. Il lui fallut le remplacer par des traductions de George Sand que les éditeurs lui payaient 25 roubles la feuille.

Après sa démission, Dostoïevski se mit à écrire son premier roman : *Les Pauvres Gens*. En mai 1845 le roman était terminé et Dostoïevski, par l'intermédiaire de son camarade d'école, Grigorovitch, le fit remettre à Nékrassov qui, à cette époque, se préparait à éditer un recueil littéraire.

Après avoir lu son roman, dans la nuit, Nékrassov et Grigorovitch, enthousiasmés, accoururent chez Dostoïevski ; puis ils portèrent le roman à Bélinski en disant : « Un nouveau Gogol est paru ! » A quoi Bélinski remarqua sévèrement : « Chez vous, les Gogols poussent comme des champignons. » Mais après avoir lu le roman, il s'écria ému : « Amenez-le. Amenez-le-moi le plus vite possible ! » Le roman parut dans le recueil de Nékrassov, au commencement de 1846, et son apparition valut à Dostoïevski une réputation des plus flatteuses dans les cercles littéraires de Pétersbourg.

Mais bientôt les relations entre Bélinski, Nékrassov, le cercle du *Sovremennik* et Dostoïevski devinrent très tendues et se rompirent tout à fait ; et presque toutes les œuvres de Dostoïevski (avant la déportation) parurent à *Otetchestvennia Zapiski*. C'est là que furent publiés : *Le Double, M. Prokhartchine, La Patronne, Le Cœur faible, Les Nuits blanches, Nietotchka Niesvanov*, etc.

Ce refroidissement puis cette rupture eurent pour cause essentielle la divergence d'opinions qui commençait déjà à se montrer entre Dostoïevski et le groupe de ces écrivains : Dostoïevski défendait avec

acharnement ses convictions religieuses ; dans le cercle du *Sovremennik*, on le regardait comme un conservateur.

En se séparant du cercle du *Sovremennik*, Dostoïevski se rapprocha de Beketov et de Ianovski, et sous l'influence de ces deux hommes, et surtout du fameux Boutachevitch-Petrachevski, il se convertit au socialisme et rentra dans le cercle politique connu sous le nom des *Petrachevtsy*.

Dostoïevski appartenait au groupe des fouriéristes, les plus modérés de tous les *Petrachevtsy*. Selon Milukov, dans ce groupe « il n'y avait aucun plan révolutionnaire ». Le groupe des fouriéristes, fondé et présidé par Dourov, combattait la sévérité de la censure d'alors, le servage, les abus administratifs, mais il ne pensait pas au changement de forme du gouvernement, suivant sous ce rapport la doctrine de Fourier qui n'attribuait aucune importance aux transformations politiques. Cependant, un jour qu'on discutait les moyens d'émanciper les paysans, à l'objection de Dostoïevski : « Notre peuple ne suivra pas les traces des révolutionnaires européens »,quelqu'un répondit : « Et s'il n'y avait pas d'autres moyens que la révolte pour affranchir les paysans, que faudrait-il donc faire? » Dostoïevski s'écria : « Alors, la révolte ! »

Cette exclamation n'était que l'excitation du moment. En général, Dostoïevski était loin de toute idée révolutionnaire ; il déclamait avec enthousiasme les vers de Pouchkine sur la disparition de l'esclavage, « par un geste du tzar » ; il répétait que toutes les théories socialistes ne sont pour les Russes d'aucune importance, que dans la commune et l'artel depuis longtemps déjà existent des bases plus solides et plus normales que toutes les idées de Saint-Simon et

de son école, et que la vie de la communauté d'Icarie et le Phalanstère lui inspirent plus d'horreur et de dégoût que le bagne.

Néanmoins le 23 avril 1849, Dostoïevski était arrêté avec tout le groupe des *Petrachevtsy*, enfermé dans la forteresse, traduit devant la Cour martiale, accusé « d'avoir pris part à des conversations sur la sévérité de la censure ; dans une réunion en mars 1849, d'avoir lu la lettre de Bélinski à Gogol, de l'avoir lue ensuite chez Dourov et de l'avoir donnée à copier à Marbelli ; d'avoir écouté chez Dourov la lecture de divers articles ; de connaître le projet d'installation d'une typographie clandestine, etc. »

La Cour martiale condamna tous les *Petrachevtsy*, de ce nombre Dostoïevski, à être fusillés. Ce terrible arrêt fut lu aux condamnés le 22 décembre 1849, et pendant vingt minutes les malheureux crurent que leur dernière heure avait sonné. Mais sur le lieu même du supplice la peine de mort fut commuée en celle des travaux forcés. Dostoïevski était condamné à quatre ans de travaux forcés, après quoi il devait être incorporé dans un régiment comme simple soldat. Le jour de Noël, Dostoïevski partit en Sibérie.

Le Petit Héros est la dernière œuvre de cette période de la vie de Dostoïevski ; elle fut écrite dans la forteresse. Son activité littéraire s'interrompit ensuite pour plusieurs années.

III

Muni de l'Evangile que lui avaient donné les femmes des Décembristes, qui à Tobolsk avaient visité les *Petrachevtsy* dans la prison, Dostoïevski fut enfermé au bagne pour quatre ans.

Dans sa célèbre *Maison des Morts*, Dostoïevski décrit en détail sa vie au bagne et ses impressions. Il avait là-bas la possibilité de se rapprocher du peuple, de l'étudier, et, en même temps, il se pénétrait de cet esprit mystique propre aux masses sombres des Russes. Pendant trois ans, Dostoïevski n'écrivit absolument rien. Il n'avait entre les mains aucun livre sauf la Bible, et d'après ses propres paroles : « ne lisant que la Bible, il put comprendre mieux et plus profondément le sens du christianisme. »

La dernière année du bagne, avec un nouveau directeur, la situation de Dostoïevski s'améliora. « Dans la ville, écrit-il, parmi les officiers se trouvaient des connaissances et même des camarades d'école. Je renouai des relations avec eux, et par eux je pus me procurer un peu d'argent, écrire aux miens et même avoir des livres. Il est difficile de se rendre compte de l'impression étrange et en même temps émouvante produite sur moi par le premier livre que je lus en prison. C'était un numéro d'une revue quelconque. C'était comme si une nouvelle de l'autre monde m'était venue trouver. Je me jetai d'abord sur un article signé du nom d'une connaissance, un ami d'autrefois... »

La santé de Dostoïevski fut terriblement ébranlée par la vie du bagne. Étant enfant il souffrait déjà de troubles nerveux, et avant son arrestation, vers 1846, ses nerfs furent si ébranlés qu'on crut qu'il allait devenir fou.

Ce fut aux soins de ses amis Beketov et Ianovski qu'il attribua sa guérison. A cette époque, la nuit, il était parfois saisi de cette *terreur mystérieuse* qu'il décrit minutieusement dans *Les Humiliés et Offensés*. De temps en temps survenaient des crises épileptiformes.

En Sibérie son mal se développa définitivement, et en arriva au point que Dostoïevski, à qui on le cachait, n'en put plus douter.

Au sortir du bagne, le 2 mars 1854, Dostoïevski fut incorporé comme simple soldat au 7e bataillon de ligne. Le 1er octobre 1855, il était promu lieutenant dans le même bataillon. Après le bagne sa situation s'améliora sensiblement. Il était libre, sans chaînes, il pouvait être seul, lui que le manque d'isolement avait tellement fait souffrir au bagne. Il se remit à écrire. C'est en Sibérie qu'il écrivit : *Le Rêve de mon Oncle*, et le *Carnet d'un Inconnu* (Stepanchikovo), et qu'il composa le plan de sa *Maison des Morts*.

En même temps, il y vécut son propre roman, qui le fit souffrir beaucoup, physiquement et moralement, et se termina par son mariage à Kouznietzk, le 6 mars 1856, avec la veuve Marie Dmitrievna Issaiev.

Après de longues démarches et de nombreuses suppliques, Dostoïevski reçut la permission de quitter la Sibérie et de vivre en Russie d'Europe. Il s'installa d'abord à Tver, puis enfin il fut autorisé à vivre dans la capitale.

Revenu à la liberté entière, Dostoïevski, entraîné par le mouvement social, alors très intense, ne put se limiter aux belles-lettres, et avec son frère Michel il commença la publication de la revue *Vremia* (*Le Temps*) qui parut au commencement de janvier 1861.

Cette revue, par ses opinions ainsi que par le choix de ses principaux collaborateurs (Apollon Grigoriev, Strakhov, etc.), se rattachait à la doctrine mi-slavophile mi-occidentale dont les adeptes portaient le nom de *Potchvenniki* (du nom *Potchva*, le sol), et dont le fondateur et principal représentant était Apollon Grigoriev.

Dostoïevski se plaça à la tête de ce parti et lui donna son nom, car les expressions : « Nous sommes détachés de notre sol » — « Nous avons besoin de chercher notre sol » étaient les expressions favorites de Dostoïevski et se rencontrent dans un premier article du *Vremia*.

Dostoïevski prit une part très grande et très active à la nouvelle revue. Dans le premier numéro commença la publication des *Humiliés et Offensés* ; et en 1861-1862 dans la même revue parut la *Maison des Morts*.

En outre Dostoïevski faisait de la critique ; sa première étude parut sous le titre : *Série d'articles sur la littérature russe — Introduction*. Il s'était de plus chargé des corrections, du feuilleton et de tout le côté matériel de la revue. Ce travail absorbant ébranla la santé de Dostoïevski. Au bout de trois mois il tomba gravement malade.

Le *Vremia* eut un très grand succès : 2.300 abonnés la première année. Ce résultat donna à Dostoïevski la possibilité, en 1862, de faire son premier voyage à l'étranger. Il le décrivit, dans la revue *Vremia* sous le titre : *Notes d'hiver sur des impressions d'été* [1].

Mais les jours du *Vremia* étaient comptés. Un article de Strakhov sur la révolte polonaise fut jugé très sévèrement par l'administration, et la revue fut interdite.

Malgré cette débâcle, Dostoïevski partit de nouveau pour l'étranger, en été 1863. Cette fois son voyage fut malheureux. Dostoïevski était joueur ; dans une ville allemande, il se laissa séduire par la roulette. Lors de

1. Voir l'Appendice.

son premier voyage il avait gagné au jeu 12.000 francs; la seconde fois il perdit tout et ses amis furent obligés d'emprunter de l'argent à la *Bibliothèque de Lecture*, sur le compte d'un futur ouvrage. En souvenir de cet épisode de sa vie, Dostoïevski écrivit plus tard *Le Joueur*.

L'année suivante lui fut plus malheureuse encore. D'abord il perdit deux êtres chers à son cœur : sa femme et son frère Michel. En outre il eut un grand désastre avec la nouvelle revue *L'Époque* qui devait remplacer *Vremia*. Les tracasseries de la censure, la maladie de sa femme mourante, celle de son frère, le mauvais état de sa santé, tout cela eut pour résultat qu'après deux livraisons de *L'Époque*, qui avait à peine 1.300 abonnés, il ne restait plus un sou et on ne pouvait payer ni collaborateurs, ni papier, ni typographie; tout s'écroulait. La famille de Michel Dostoïevski restait sans ressources et Dostoïevski lui-même avait 15.000 roubles de dettes.

Après la disparition de *L'Époque*, une nouvelle période commença : celle de la création des grands romans.

IV

En été 1865, à la fin de juin, Dostoïevski partit pour l'étranger. En automne il rentra à Pétersbourg qu'il ne quitta pas de tout 1866. Ce fut l'époque la plus pénible de sa vie.

Malade, seul, poursuivi par ses créanciers, tourmenté à cause de la famille de son frère défunt, il devait tendre toutes ses forces pour sortir de sa pénible situation financière.

Le résultat de ses efforts fut un très grand roman, le meilleur peut-être que Dostoïevski ait écrit : *Crime et Châtiment*, composé en 1865-1866. Sa publication commença dans *Rousski Viestnik* en janvier 1866. La même année pour sortir de ses dettes, Dostoïevski vendit à Stellovski, pour 3.000 roubles, le droit d'éditer ses œuvres complètes, avec l'engagement d'y joindre un roman inédit. Ce roman devait être fourni dans un certain délai spécifié au contrat. C'est alors que Dostoïevski commença à écrire *Le Joueur* dont il avait conçu le plan en 1863. Craignant de ne pas être prêt à temps voulu s'il travaillait à sa façon ordinaire, il prit une sténographe, Anna Grigorievna Switkine, que lui avait recommandée un libraire, M. Olkhine. Une année plus tard, cette jeune fille devenait la femme de Dostoïevski. Le mariage eut lieu le 15 février 1867. De cette union naquirent quatre enfants ; deux seuls ont survécu à Dostoïevski : une fille, Lubov, et un fils, Théodore.

Peu de temps après son second mariage, Dostoïevski partit avec sa femme pour l'étranger. Ils y restèrent jusqu'en 1871, allant d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre ; mais ils séjournèrent le plus longtemps à Dresde.

Pendant ces quatre années Dostoïesvki écrivit : *L'Idiot*, publié dans *Rousski Viestnik* en 1868, *Le Mari éternel*, dans la revue *Zaria*, en 1870, et *Les Possédés*, au *Rousski Viestnik* en 1871-1872.

En juin 1871 les Dostoïevski revinrent à Saint-Pétersbourg.

Les dix dernières années de sa vie, Dostoïevski les passa à Saint-Pétersbourg qu'il ne quittait que l'été pour aller avec sa famille à Staraïa Roussa ; en 1874, il y resta même l'hiver. Pendant cet hiver il écrivit *L'Adolescent* publié en 1875 par *Otetchestvennia Zapiski*.

La situation matérielle de Dostoïevski s'améliorait peu à peu; sa vie devenait plus régulière et sédentaire.

En 1873 il fut invité par le prince Mestcherski à diriger le journal *Grajdanine* (Le Citoyen). En 1876 Dostoïevski commença à éditer le *Journal d'un Écrivain* qui obtint, pour son temps, un succès inouï. En 1876 il avait 1.982 abonnés et la vente au numéro atteignait 2.500 exemplaires; plusieurs numéros furent tirés à deux ou trois éditions. En 1877, les abonnements s'élevaient à 3.000, avec le même chiffre pour la vente au numéro. Le numéro d'août 1880, qui contenait une étude sur Pouchkine, fut tiré à 4.000 exemplaires vendus en quatre jours. Une seconde édition de 2.000 exemplaires se trouva également épuisée en quelques jours. En 1881, on tira 8.000 exemplaires du *Journal d'un Écrivain*, tous furent vendus le jour de la mort de Dostoïevski ; une nouvelle édition de 8.000 exemplaires fut aussi très vite épuisée.

La dernière année de la vie de Dostoïevski fut marquée par une ovation bruyante, enthousiaste, dont l'honora la foule à l'inauguration du monument de Pouchkine, à Moscou. Le fameux discours qu'il prononça à Moscou, le 8 juin 1880, sur Pouchkine lui valut une popularité dont n'avait joui jusqu'alors aucun écrivain russe.

La même année (1880), Dostoïevski termina *Les Frères Karamazov*.

Il fit paraître la même année un seul numéro du *Journal d'un Écrivain*. Il avait de grands projets pour cette édition ; le numéro de janvier était déjà sous presse et devait paraître le 31, mais le 28, Dostoïevski n'était plus.

Jamais la Russie n'avait fait de pareilles funérailles à un écrivain ; la foule qui suivait la dépouille mortelle s'étendait sur une longueur de trois kilo-

mètres et on y remarquait 42 députations de toutes les classes de la société russe.

J.-W. B.

A la suite de cette correspondance, qui découvre au lecteur la douloureuse vie de Th. Dostoïevski, nous donnons en *Appendice* quelques articles et documents, qui complètent à propos la si intéressante correspondance du génial écrivain russe.

CORRESPONDANCE DE DOSTOÏEVSKI

A son père.

Saint-Pétersbourg, le 23 juillet 1837.

Cher Père,

C'est aujourd'hui samedi et, grâce à Dieu, nous avons le loisir de vous écrire au moins quelques lignes ; car, habituellement, nous sommes occupés constamment. Voilà septembre qui vient, l'époque des examens approche et il nous est impossible de perdre un seul instant pendant la semaine. Nous ne sommes libres que le samedi et le dimanche ; c'est-à-dire que, ces jours-là, Coronade Philipovitch ne nous donne pas de leçons ; voilà pourquoi nous n'avons trouvé qu'à présent le temps de causer avec vous.

Les mathématiques et les sciences vont convenablement, de même que l'étude de la fortification et de l'artillerie. Le dimanche et le samedi nous dessinons et nous traçons des plans. Coronade Philipovitch s'occupe de chacun de nous presque tous les jours, mais quant à nous deux, il nous fait aussi travailler à part, car de tous ceux qui préparent leurs examens chez lui, nous deux seulement voulons entrer en seconde ; tous les autres se préparent pour la classe inférieure. Coronade Philipovitch compte davantage sur nous deux que sur les huit autres qui se préparent chez lui. Bientôt nous commencerons à apprendre à faire l'exercice avec un sous-officier que Coronade Philipovitch a engagé, et nous en ferons jusqu'à notre admission à l'école, c'est-à-dire jusqu'au mois de décembre. Les examinateurs sont très exigeants pour l'exercice, et on aurait beau tout savoir en perfection, on pourrait fort bien n'être accepté, à cause de l'exercice, que dans les classes inférieures. Par contre, cela pourrait nous servir de bonne note auprès de Son Altesse Michel Pavlovitch.

Il tient énormément à l'ordre. Songez donc combien nous devons faire d'exercice, sans compter que nous serons tous forcés d'aller en faire au Château des Ingénieurs après l'examen du mois de septembre. Que va-t-il arriver? Nous n'avons d'espoir qu'en Dieu! Nous allons nous appliquer de toutes nos forces.

Vous voilà maintenant en train de moissonner; c'est, comme nous le savons, votre occupation favorite. La récolte est-elle bonne dans vos parages? Quel temps fait-il? A Saint-Pétersbourg, il fait un temps superbe, on se croirait en Italie! Nous n'avons pas encore vu Shidlovsky, et, par conséquent, nous n'avons pu encore lui transmettre vos salutations.

Que deviennent nos frères et nos sœurs à la campagne? Ils ont dû se promener, courir, se régaler de baies tant qu'ils ont voulu et ils doivent être brûlés par le soleil. Nous pensons que Sacha a dû bien grandir — l'air de la campagne lui est favorable. Varia s'occupe probablement de quelque ouvrage à l'aiguille et n'oubliera pas d'étudier et de lire l'*Histoire de Russie* de Karamzine. Elle nous l'avait promis. Quant à André, je pense qu'au milieu de tous ces plaisirs champêtres, il songera à apprendre son histoire, qu'il me récitait souvent bien mal. A l'automne, vous le conduirez à Moscou, chez Tchermak, pour prendre la place vacante, à ce qu'il paraît. Oui! Vous aurez encore longtemps à vous occuper de l'éducation de vos enfants : nous sommes si nombreux! Jugez combien nous demandons au Seigneur de conserver votre précieuse santé!

Recevez l'expression de notre profond respect et de notre dévouement. Vous aimant de tout notre cœur, nous restons

MICHEL et THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Embrassez pour nous nos frères et sœurs.

Au même.

Saint-Pétersbourg, le 6 septembre 1837.

Cher Père,

Il y a longtemps que nous ne vous avons pas écrit et notre long silence doit certainement vous causer beaucoup

d'inquiétude, surtout dans les circonstances actuelles. Nous n'avons trouvé qu'aujourd'hui le temps de vous donner de nos nouvelles ; nous sommes tellement occupés ; l'examen approche, on s'y prépare continuellement ; tout cela nous déroute complètement.

Le 1er septembre, comme c'était indiqué dans le programme de l'École des Ingénieurs, nous dûmes nous présenter au Château. Nous sommes arrivés à l'heure dite et Coronade Philipovitch nous présenta à l'inspecteur Lomnovsky et au général Sharngornst, directeur de l'École. Le général nous traita tous avec bonté et nous ordonna d'être prêts ; car il paraît qu'on nous appellera souvent à l'École. Quel ennui ! Coronade Philipovitch reçoit à l'instant du général une convocation pour nous tous ! Je ne sais pour quelle raison. Il paraît que cela doit être pour les certificats, car le général a demandé qu'on apporte les certificats des établissements où les élèves se sont trouvés précédemment. Enfin, l'examen principal est fixé pour le 15 courant. Les candidats sont au nombre de 43. Nous sommes bien contents qu'il y en ait si peu. L'année dernière ils étaient 120, et les autres années 150 et davantage. Les élèves de Kostomarov sont toujours dans les premiers. Que sera-ce à présent, quand il y en a si peu ! C'est vrai, on n'en reçoit que 25, mais je crois qu'on en rayera pas mal ; ils paraissent assez nuls et demandent tous à entrer en quatrième. Ils ont tous l'air de craindre beaucoup les élèves de Kostomarov. On s'adresse à nous avec tant de respect ! Qu'en arrivera-t-il ?

Il y a bien longtemps que nous sommes privés de vos nouvelles. Nous n'osons même pas vous en demander au milieu de vos occupations. Vous recevrez cette lettre juste au moment où notre sort se décidera, c'est-à-dire quand nous subirons l'examen proprement dit. Dans notre prochaine lettre nous vous informerons du résultat. Nos occupations sont triplées. Le temps lui-même marche moins vite que nous. Toujours à l'étude. Nous attendons l'examen avec la plus grande impatience. Je vous écris à la hâte. Que de choses à faire après avoir terminé ma lettre ! J'y ai mis à peine un quart d'heure. Je dois vous dire que nous avons été forcés d'acheter de nouveaux chapeaux pour l'examen. Cela nous a coûté quatorze roubles. Nous

n'avions pas vu Shidlovsky depuis longtemps. Aujourd'hui seulement nous avons passé une heure avec lui dans la cathédrale de Kazan. Nous en avions bien envie, surtout avant l'examen. Shidlovsky et Coronade Philipovitch vous saluent. Au revoir, jusqu'à la prochaine lettre.

Nous avons l'honneur d'être vos fils qui vous aiment toujours.

MICHEL et THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A son frère Michel Dostoïevski.

Saint-Pétersbourg, 9 août 1838.

Combien ta lettre m'a surpris, cher frère, est-il possible que tu n'aies pas reçu un mot de moi? Depuis ton départ je t'ai expédié trois lettres : la première bientôt après ton départ; à la seconde je n'ai pas répondu, parce que je n'avais pas le sou (je n'ai pas emprunté chez les Merkourov). Cela a duré jusqu'au 20 juillet quand j'ai reçu de notre père 40 roubles. Et enfin, dernièrement, la troisième. Donc, tu ne peux te vanter de ne pas m'oublier et d'écrire plus souvent que moi. Donc, moi aussi j'ai toujours été fidèle à ma parole. Il est vrai que je suis paresseux, très paresseux. Mais que faire quand dans ce monde je ne suis destiné qu'au désœuvrement complet! Je ne sais si jamais mes tristes idées pourront disparaître? L'homme n'a eu en partage qu'un seul état d'âme : le ciel et la terre se confondent pour créer une atmosphère à son âme; l'homme est un enfant créé en contradiction avec la loi; car la loi de la nature spirituelle est transgressée... Il me semble que notre monde est le purgatoire des esprits célestes qu'une pensée coupable aurait troublés. Il me semble que le monde a pris une signification négative et qu'une spiritualité élevée et délicate est devenue satire. Que dans ce tableau se place un personnage ne partageant ni l'effet ni l'idée du tout, un personnage totalement étranger, qu'adviendra-t-il? Le tableau sera gâté et ne saurait exister!

Mais voir la vulgaire écorce sous laquelle languit l'univers, savoir qu'il suffirait d'un seul élan de volonté pour la briser et se confondre avec l'éternité, le savoir... et rester

pareil à la plus infime des créatures... C'est horrible! Combien l'homme est lâche! Hamlet! Hamlet! Quand je songe à ces discours sauvages, tempêtueux, dans lesquels on entend la plainte de l'univers engourdi, alors, ni le triste murmure, ni le reproche ne peut serrer ma poitrine... mon cœur est tellement oppressé par le chagrin, qu'il évite de le comprendre de crainte de se briser. Pascal a dit : « Celui qui proteste contre la philosophie, est philosophe lui-même. » Triste philosophie!

Mais je bavarde. Je n'ai reçu que deux de tes lettres (excepté la dernière). Allons! frère, tu te plains de ta misère. On ne peut pas dire non plus que je sois riche. Le croirais-tu qu'en allant au camp je n'avais pas un kopek; en route je pris froid (il pleuvait toute la journée et nous étions à découvert) et tombai malade de froid et de faim et je n'avais pas une obole pour me procurer du thé et rafraîchir mon gosier. Je guéris enfin et ma vie dans le camp fut la plus misérable jusqu'à ce que mon père m'envoyât de l'argent. Alors, je pus payer mes dettes et dépenser le reste. Mais la description de ta situation dépasse les bornes.—Se peut-il qu'on puisse manquer de cinq kopeks, se nourrir n'importe comment et convoiter d'un œil gourmand les fraises délicieuses que tu aimes tant? Combien je te plains! Tu me demandes ce que sont devenus les Merkourov et ton argent? Voici : après ton départ j'ai été plusieurs fois chez eux. Ensuite, cela me devint impossible. Poussé par la nécessité, j'envoyai chez eux, mais ils me firent remettre si peu, que j'eus honte de redemander. A ce moment je reçus de toi une lettre pour eux. Je n'avais absolument rien, et je me décidai de les prier de mettre ma lettre pour toi dans la leur. Il paraît que tu n'as reçu ni l'une ni l'autre. Ils ne t'ont probablement pas écrit. Avant notre départ au camp (je n'avais pas de quoi envoyer ma lettre à mon père, préparée depuis longtemps d'avance) je m'adressai à eux, les priant de m'envoyer quelque chose : ils me renvoyèrent toutes nos affaires, mais pas un kopek, et ne m'écrivirent rien : me voilà bien planté ! Je voulais leur demander des explications par écrit, mais après le camp je fus consigné et eux avaient déménagé. Je connais la maison qu'ils habitent, mais je ne sais pas le numéro. Je te donnerai l'adresse plus tard.

Mais il est grand temps de changer de conversation.

Eh bien, tu te vantes d'avoir beaucoup lu... ne te figure pas que je t'envie. Moi-même à Peterhof j'ai lu au moins autant que toi. Tout Hoffmann en russe et en allemand, presque tout Balzac (Balzac est grand! Ses caractères sont le produit de l'intelligence de l'univers! Ce n'est pas l'esprit de l'époque, mais des milliers d'années de lutte qui ont abouti à produire ce résultat dans un cœur humain); le *Faust* de Gœthe et ses poésies, l'*Histoire* de Polevoï, *Ugolino*, l'*Ondine* (je t'écrirai plus tard à propos d'*Ugolino*). J'ai lu aussi Victor Hugo, excepté *Cromwell* et *Hernani*.

Maintenant adieu. Écris-moi, je t'en prie, console-moi et écris le plus souvent possible. Réponds aussitôt à cette lettre. Je compte avoir la réponse dans douze jours. C'est le délai le plus long! Écris donc, ou tu me feras de la peine

Ton frère,

TH. DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — J'ai un projet: devenir fou. Que les gens perdent la tête, qu'on les guérisse, qu'on les rende raisonnables. — Si tu as lu tout Hoffmann, tu te rappelles certainement le caractère d'Alban. Comment le trouves-tu? Il est terrible de voir un homme qui a dans sa puissance l'incompréhensible, qui ne sait ce qu'il doit faire, qui prend pour jouet Dieu!

Écris-tu souvent aux Koumanine? Dis-moi si Koudriavtzev t'a communiqué quelque chose à propos de Tchermak? Au nom du ciel, parle-moi de cela; je voudrais avoir des nouvelles d'André.

Dis donc, frère. Si notre correspondance continue ainsi, cela n'en vaut pas la peine. Entendons-nous pour nous écrire un samedi dans l'autre, cela vaudra mieux. J'ai reçu encore une lettre de Shrenk et je ne lui ai pas écrit depuis trois mois. C'est affreux! Voilà ce que c'est que le manque d'argent.

Au même.

Saint-Pétersbourg, le 31 octobre 1838.

Oh! combien de temps, combien de temps sans t'écrire, mon cher frère... Vilain examen! Il m'a empêché d'écrire

à toi, à notre père et de voir Ivan Nicolaïevitch, et qu'en est-il résulté ? Je ne suis pas reçu ! Oh, quelle horreur ! Encore une année entière ! toute une année entière ! Je ne serais pas si furieux, si je ne savais pas que ce n'est qu'une bassesse, une bassesse qui a été commise envers moi, si les larmes du pauvre père ne me brûlaient pas le cœur. Jusqu'à présent je ne savais ce que signifiait l'amour-propre blessé. J'aurais rougi si ce sentiment s'était emparé de moi... mais sais-tu ? J'aurais voulu écraser le monde d'un seul coup.... J'ai perdu tant de jours avant l'examen, j'ai été malade, j'ai maigri ; j'ai subi l'examen en perfection dans toute l'acception du mot, et j'ai été refusé... Ainsi le voulait un professeur (celui d'algèbre) avec lequel j'avais été impertinent dans le courant de l'année et qui aujourd'hui a eu la bassesse de me le rappeler en me donnant la cause de mon échec. Avec dix points et 9 1/2 de moyenne, j'ai été refusé ! Mais au diable ! Tant pis... Je ne veux pas gâcher mon papier, il ne m'arrive pas souvent de causer avec toi.

Mon ami ! Tu fais de la philosophie comme un poète. Autant l'esprit est incapable de conserver toujours le même degré d'inspiration, autant ta philosophie est en défaut. Pour *savoir* davantage, il faut *sentir* moins, et réciproquement : c'est une règle faite à l'étourdie, c'est le délire du cœur. Que veux-tu dire par *savoir?* Connaître la nature, l'âme, Dieu, l'amour... c'est par le cœur que nous le pouvons, et non par l'intelligence. Si nous étions des esprits, nous aurions vécu, nous nous serions portés dans la sphère de la pensée, au-dessus de laquelle plane notre âme, qui cherche à la résoudre. Nous autres créatures humaines, nous ne sommes que poussière, nous sommes obligées de deviner, mais nous sommes incapables d'embrasser la pensée. A travers notre fragile enveloppe, c'est l'*intelligence* qui est le conducteur de l'idée dans notre âme. L'intelligence est une faculté matérielle, l'âme ou l'esprit se nourrit de la pensée que le cœur lui murmure. La pensée naît dans l'âme. L'intelligence est un instrument, une machine mise en mouvement par le feu de notre âme. — D'ailleurs (c'est en deuxième lieu), l'intelligence humaine, emportée dans le domaine des connaissances, agit indépendamment du sentiment, donc, aussi du cœur. Si l'amour et la nature

sont le but du savoir, le cœur prendra ses droits... Sans vouloir te contrarier, je dois te dire que je ne partage pas tes idées sur la poésie et sur la philosophie. La philosophie ne saurait être considérée comme un simple problème de mathématique, dont l'inconnue serait la nature !... Remarque bien que, dans un élan d'inspiration, le poète retrouve Dieu, il remplit donc le but de la philosophie. Par conséquent, le transport poétique est aussi le transport de la philosophie, et on peut en conclure que la philosophie est aussi de la poésie, mais à un degré plus élevé! Il est étrange que tu raisonnes tout à fait dans l'esprit de la philosophie actuelle. Que de systèmes ineptes sont engendrés dans des têtes ardentes et intelligentes! Pour obtenir un résultat exact de cet amas d'opinions hétérogènes, il faudrait les ramener à une formule mathématique.— Voilà les règles de la philosophie moderne... Mais je me laisse aller à rêver avec toi... Sans partager ta philosophie insipide, j'admets cependant que ma manière de s'exprimer est monotone et je ne voudrais te fatiguer davantage.

Oh ! frère. Qu'il est triste de vivre sans espoir... Je vois un avenir qui m'effraie. Je me trouve plongé dans une atmosphère polaire, où ne pénètre aucun rayon de soleil. Depuis longtemps je n'ai éprouvé aucune inspiration, mais aussi, souvent, je me trouve dans un état pareil à celui du captif de Chillon une fois ses frères morts dans le cachot... L'oiseau bleu de la poésie ne vient plus me visiter, ne réchauffe plus mon cœur refroidi... Tu me dis que je suis renfermé ; mais les rêves d'autrefois m'ont déjà abandonné, et les merveilleuses arabesques, que je créais jadis, ont perdu leur éclat. Les pensées dont les rayons embrasaient mon esprit et mon cœur, ont perdu aujourd'hui leur chaleur et leur flamme; ou bien mon cœur s'est endurci ; ou bien... J'ai peur de continuer. Je crains que tout le passé n'ait été qu'un rêve d'or, que des illusions admirables...

Frère, j'ai lu tes vers... Ils m'ont arraché quelques larmes et pendant quelques instants mon âme s'est trouvée bercée par le murmure accueillant des souvenirs... Tu me dis que tu as une idée pour un drame... Je m'en réjouis... Écris donc ! Oh ! si tu étais privé même de ces dernières miettes du festin du paradis, que te resterait-il ?...

Combien je regrette de n'avoir pu voir Ivan Nicolaïevitch la semaine dernière ; j'étais malade ! Écoute ! Il me semble que la gloire elle-même contribue à inspirer le poète. Byron était un [illegible] gloire était vaine et infim[illegible] jour peut venir où, à la suite de ton exaltation d'autrefois, une âme pure, d'une beauté supérieure, pourrait se révéler, la pensée que l'inspiration, comme un sacrement céleste, pourrait sanctifier les lignes sur lesquelles tu as pleuré et sur lesquelles pleurera la postérité, je soupçonne fortement que cette pensée est capable de se glisser dans l'âme du poète au moment de la création. Quant aux cris stupides de la foule, ils sont complètement négligeables. Tiens ! Je viens de me rappeler deux vers de Pouchkine, dans lesquels il décrit le poète et la foule.

« ...Crache (la foule) sur l'autel où brûle ton feu. — Et comme un enfant espiègle secoue ton trépied ! »... N'est-ce pas ravissant !

Adieu. Ton frère et ami,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A propos ! Quelle est l'idée principale de Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme* ? Dernièrement, j'ai lu dans le journal *Sin Otetchestva* un article de Nisard sur Victor Hugo. Oh ! Combien Victor Hugo jouit peu de l'estime des Français... Nisard apprécie bien peu ses drames et ses romans. On est injuste envers lui et Nisard se trompe, malgré toute son intelligence. Encore : écris-moi l'idée principale de ton drame ; je suis certain qu'il est superbe, bien que dix années puissent à peine suffire pour composer un caractère dramatique. Telle est du moins mon opinion. — Ah ! frère, combien je déplore ta pénurie ! Les larmes m'en viennent aux yeux ! Quand cela nous arrivera-t-il ? A propos, mon cher ! je te félicite à l'occasion de ta fête et de ton anniversaire.

Dans ta poésie intitulée *Vision d'une mère* je ne comprends pas la forme étrange que tu donnes à la défunte. Ce caractère d'outre-tombe est incomplet. Mais, en revanche, les vers sont beaux, quoiqu'il y ait un passage mal réussi. Il ne faut pas m'en vouloir de cette critique. — Écris plus souvent et sois plus exact.

Ah ! Bientôt, bientôt je relirai les nouvelles œuvres d'Ivan Nicolaïevitch. Que de poésie ! Que d'idées géniales ! J'ai encore oublié de te dire que Smirdine fait un livre qui deviendra le Panthéon de notre littérature : *Portraits de cent écrivains avec une des œuvres de chacun d'eux.* Figure-toi : Zotov (?) et Ortov (Alexandre Anfimovitch) sont du nombre. C'est à mourir de rire ! Écoute ! Écoute ! Envoie-moi donc encore des vers. Les autres étaient ravissants. Les Merkourov vont bientôt partir pour Penza, ou bien sont peut-être déjà partis.

Combien je plains notre pauvre père ! Quel étrange caractère ! Que de chagrins il a supportés ! Cela me peine beaucoup de ne pouvoir le soulager. — Sais-tu ? Notre père ne connaît pas du tout le monde. Il y a vécu cinquante ans et il conserve la même opinion des hommes qu'il avait il y a trente ans. Heureuse ignorance ! Mais il est désenchanté, ce qui, je crois, est notre commun destin. Encore une fois adieu.

A son père.

Le 10 mai 1839.

Comme c'est étrange ! les stupides circonstances de ma vie actuelle me privent de bien des choses. — La revue est remise au 10 mai. Je voulais vous ajouter ces quelques mots, et, le croiriez-vous, cher père, je n'ai pas eu le temps de le faire à cause de l'exercice (on nous torture avec cet exercice) et les examens. — Je vous écris maintenant à la hâte.

Mon cher et bon père ! Pouvez-vous croire que votre fils, en vous demandant de l'argent, vous demande le superflu ? Dieu m'est témoin que je ne voudrais pas que vous supportiez une privation à cause de moi, non seulement dans mon intérêt, mais par nécessité. Combien pénible est-il de demander un secours quand la famille en souffre ! J'ai une tête, j'ai des bras. Si j'étais libre, livré à moi-même, je ne vous demanderais pas un kopek ; je me serais habitué à la dure misère. J'aurais eu honte de vous en parler. Tout ce que je puis faire à présent, c'est de faire des promesses pour l'avenir ; mais cet avenir n'est pas éloigné et vous verrez avec le temps.

Maintenant, cher père, songez que je suis réellement au service. — Bon gré, mal gré, je suis forcé de me conformer aux lois qui régissent la société dans laquelle je me trouve. Comment puis-je faire exception ? De pareilles exceptions encourent souvent de grands ennuis. Vous le comprenez vous-même, cher père. Vous avez vécu dans le monde.— Voilà : au camp, la vie de chaque élève des écoles militaires exige au moins quarante roubles. (Je vous ai écrit tout cela, je vous parle comme un fils.) Je n'inclus pas dans cette somme diverses exigences : le thé, le sucre, etc., il les faut en dehors de cela ; c'est nécessaire non seulement par convenance, mais indispensable. Quand par le mauvais temps et la pluie on est trempé sous la toile de la tente, ou quand, par le même temps, on rentre de l'exercice gelé et fatigué, si on ne prend pas de thé, on peut tomber malade, comme cela m'est arrivé l'hiver dernier. — Malgré tout, je comprends votre situation, je ne prendrai pas de thé. Il me faut seulement seize roubles pour acheter deux paires de bottes ordinaires. — Ensuite, je suis obligé de ranger quelque part mes affaires : les livres, les bottes, les plumes, le papier, etc., etc., doivent bien être mis quelque part. Pour cela il me faudrait un coffre, car dans les camps il n'y a pas d'autres constructions que les tentes. Nos couchettes sont formées d'un tas de paille recouvert d'un drap. Je me demande comment m'arranger sans coffre. Bien entendu, l'administration ne s'occupe pas s'il me faut un coffre ou autre chose. Les examens vont être terminés ; donc, les livres ne seront plus utiles ; l'État m'habille, donc les bottes ne sont pas nécessaires. Mais comment passerais-je mon temps sans livres ? Les trois paires de bottes qu'on nous donne ne dureront pas six mois en ville ! — Encore : l'administration ne m'accorde pas de place pour mettre mon coffre, qui m'est nécessaire. Dans la tente je pourrais gêner les camarades et leur causer du désagrément, et puis on ne me permettra pas de garder mon coffre dans la tente, car personne ne le fait ; il me faut donc avoir une place pour mon bagage. Je trouverai bien à m'arranger pour avoir une place en m'entendant (comme tous le font) avec quelque soldat brosseur. Mais il faut payer pour cela. Pour l'achat du coffre il faut bien au moins un rouble.

Le transport . . . . . 5 roubles.
Le logis . . . . . 2 —
Le cirage des bottes. . 5 —

C'est le prix convenu avec les brossours. En ville on fait autrement, mais au camp il faut leur payer chaque pas qu'ils font. L'administration ne s'occupe pas de cela.

Ainsi :

16
3,75
5
7
5
———
36 ou près de 40.

(avec les timbres, plumes, papier, etc.)

De l'envoi que vous m'avez fait j'ai économisé 15 roubles. Vous voyez, cher père, qu'il m'est absolument nécessaire d'avoir encore 25 roubles. Nous irons au camp dans les premiers jours de juin. Envoyez-moi donc cet argent vers le 1er juin, si vous voulez venir en aide à votre fils dans une grande détresse. Je n'ose l'exiger ; je ne demande pas le superflu ; mais ma gratitude sera sans bornes. Adressez-le-moi au nom de Shidlovsky.

Au revoir, mon cher père.

A vous, tout à vous.

TH. DOSTOÏEVSKI.

A son frère Michel Dostoïevski.

Saint-Pétersbourg, 1er janvier 1840.

Je te remercie de tout mon cœur, cher frère, pour ta charmante lettre. Non, je ne suis pas comme toi ; tu ne saurais croire quel doux émoi ressent mon cœur quand on m'apporte une lettre qui vient de toi. J'ai imaginé une nouvelle volupté bien étrange : celle de me faire languir d'impatience. Je prends ta lettre, je la tourne quelques instants entre mes doigts, je la tâte, pour en reconnaître le poids et après avoir admiré et joui de la vue de l'enveloppe, je la mets dans ma poche... Tu ne saurais croire quelle volupté y trouvent mon âme, mon cœur et mes sentiments. J'attends ainsi environ un quart d'heure; enfin je me précipite sur l'enveloppe, je brise le cachet et je

dévore tes lignes, tes chères lignes. Oh ! Que de choses ressent mon cœur quand je les lis ! Que de sensations se pressent dans mon âme, des sensations chères et désagréables, douces et amères; oui, cher frère, désagréables et amères; tu ne saurais croire combien il est amer, quand on n'est pas compris, quand on est présenté sous un aspect tout à fait différent, sous un aspect difforme. Quand j'ai lu ta dernière lettre, j'étais devenu un enragé, parce que je ne me trouvais pas avec toi; le meilleur de mes rêveries, principes les plus saints que l'expérience dure et longue m'avait communiqués, était défiguré, exposé sous un triste jour. Tu me l'écris toi-même : « Écris, riposte, discute avec moi, et tu peux y trouver quelque utilité ! » Aucune, cher frère, absolument aucune ; uniquement que l'opinion fort avantageuse que ton égoïsme (car nous en avons tous) se formera d'un autre, de ses opinions, de ses principes, de son caractère et de la pauvreté de son esprit... C'est bien pénible, frère ! Non ! Une discussion dans des lettres amicales ne peut être que du poison déguisé. Que sera-ce quand nous nous retrouverons ? Cela pourrait être, il me semble, une pomme de discorde perpétuelle entre nous... Mais laissons cela ! On pourra en causer encore, dans les dernières pages.

L'académie militaire, — c'est du sublime ! Sais-tu bien que c'est un projet des plus brillants (?) Je songe beaucoup à ton avenir, afin de le conformer à notre situation, et j'avais pensé à l'académie, mais tu m'as prévenu, cela te plaît donc... Mais voilà : il faut servir au moins un an, avant d'y entrer; reste donc encore un an à tracer des plans.

Tu me demandes des *notes*, quand je ne connais pas ton programme ; que puis-je t'envoyer ? Pour l'artillerie, cependant, je pourrai t'envoyer le cours des conducteurs (ce qui, paraît-il, vous est justement demandé); ce sont les notes du général Diadine, qui doit te faire passer l'examen lui-même. Mais je ne t'envoie ces cahiers que pour un mois. Ils ne sont pas à moi : j'ai eu de la peine à me les procurer. Pas un jour de plus qu'un mois. Copie-les ou fais-les copier. (Diadine est un homme à caprices, il faut savoir par cœur ou parler, en propres termes, comme si on lisait un livre.) La fortification de campagne est

si peu de chose, qu'il est possible de l'apprendre en trois jours. D'ailleurs, je te l'enverrai au mois de mai. Le reste demande davantage de temps; je m'en occuperai. Nous avons aussi des cahiers lithographiés de géométrie analytique; mais c'est Brashmann mot pour mot, bien entendu, en abrégé. Ainsi, nous étudions Brashmann. Fais de même. Achète-le.

Connais-tu la géodésie? Nous avons le cours de Bolotov. Pour la physique, le cours d'Ozémov. Je ferai mon possible pour le cours lithographié du calcul différentiel. Nous avons un cours énorme et très complet d'histoire (lithographié) mais je ne puis me le procurer. La littérature russe est de Plaksine — qui enseigne lui-même chez nous. Je te dirai que notre examen d'ingénieur de campagne est très facile. On est très indulgent, d'après ce principe qu'il est inutile de gêner ses camarades. J'en vois de fréquents exemples.

J'ai envoyé aux Koumanine une lettre fort convenable. Ne t'inquiète pas. J'attends de bons résultats. Je n'ai pas encore écrit au tuteur: vraiment, je n'ai pas le temps.

Je te souhaite une bonne année, mon cher; que va-t-elle nous apporter? Comme tu voudras, mais ces dernières cinq années ont été terribles pour notre famille. J'ai lu ton envoi de l'année dernière à l'occasion du nouvel an. La pensée est bonne; l'esprit des vers et leur expression sont le résultat de l'influence de Barbier; entre autres, tu devais avoir présentes dans ta mémoire ses paroles sur Napoléon.

Parlons à présent de tes vers. Écoute, mon cher frère! Je crois que dans la vie humaine on rencontre beaucoup, beaucoup de chagrins, de douleurs et... de joies. Dans la vie du poète il y a des épines et des roses. La poésie est la compagne inséparable du poète, parce qu'il possède le don de la parole. Tes poésies lyriques sont ravissantes : *Promenade*, *Le Matin*, *La Vision d'une mère*, *La Rose*, *Les Coursiers de Phébus*, et beaucoup d'autres. Comme elles racontent bien ta vie, mon cher. Et combien tout cela m'est proche. Je pouvais te comprendre, car, alors, ces mots se sont gravés, bien gravés dans ma mémoire. Combien alors m'est-il arrivé de choses étranges et merveilleuses! C'est une longue histoire et

je ne la raconterai à personne... Shidlovsky me montra alors tes poésies... Oh ! Comme tu es injuste envers Shidlovsky. Je ne puis invoquer pour sa défense, ce que ne peut voir celui qui le connaît peu et qui n'est pas lui-même sujet aux fluctuations, — son savoir et ses principes. Mais si tu l'avais vu l'année dernière. Il a passé toute une année à Pétersbourg sans situation et sans occupation ! Dieu sait pourquoi il était venu ; il n'est pas du tout assez fortuné pour demeurer à Pétersbourg pour son plaisir. Mais il était évident qu'il était justement venu à Pétersbourg pour fuir quelque part. Il a l'aspect d'un martyr ! Il est desséché ; ses joues sont creuses ; ses yeux sont secs et brûlants ! La beauté spirituelle de son visage a grandi à mesure que la beauté physique a diminué. Il a souffert, souffert profondément ! Dieu ! Comme il aime une jeune fille, Marie, je crois. Elle a épousé quelqu'un. Sans cet amour il ne serait pas le prêtre désintéressé, pur et élevé, de la poésie. En allant le voir dans son pauvre logis, par une soirée d'hiver (il y a environ un an), partois je me remémorais le triste hiver d'Onéguine à Saint-Pétersbourg (8e chapitre). Seulement, devant moi ne se trouvait pas un être froid, rêveur passionné bien malgré lui, mais une créature de beauté et d'élévation, le type régulier de l'homme qui nous a été présenté par Shakespeare et par Schiller ; mais déjà à ce moment il était prêt à devenir la proie des sombres manies des caractères de Byron ! Nous avons souvent passé ensemble des soirées entières, discutant diverses choses ! Oh ! quelle âme pure et sincère. Je verse des larmes, quand je me rappelle le passé ! Il ne me célait rien, et cependant, qu'étais-je pour lui? Il avait besoin de s'épancher ; ah ! pourquoi n'étais-tu pas avec nous ! Combien il désirait te voir ! T'appeler de vive voix son ami, ce nom dont il était si fier. Je me souviens qu'il versait des larmes en lisant tes vers ; il les savait par cœur. Comment as-tu pu dire qu'il se moquait de toi ! Oh ! Combien il était à plaindre ! Quelle âme pure, angélique ! Pendant cet hiver si douloureux il n'oublia pas son amour, qui grandissait de plus en plus. Le printemps vint et le ranima. Son imagination se mit à créer des drames, et quels drames, mon frère ! Tu aurais changé d'opinion, si tu avais lu sa *Maria Simonova*, après qu'il

l'eut remaniée. Il l'avait remaniée pendant toute la durée de l'hiver, il disait que sa première forme était hideuse. Et ses poésies lyriques ! Oh ! si tu connaissais les poésies qu'il avait composées le printemps dernier. Par exemple, la poésie dans laquelle il parle de la gloire. Si tu l'avais lue, frère !... Revenus du camp, nous avons passé peu de temps ensemble. A notre dernière rencontre nous fîmes une promenade à Ekaterinhof. Oh ! Comme nous avons passé cette soirée. Nous nous sommes rappelé notre existence pendant l'hiver, quand nous parlions d'Homère, de Shakespeare, de Schiller, d'Hoffmann, que nous avons tant discuté, tant lu. Nous avons parlé de nous-mêmes, de l'avenir, de toi, mon cher. A présent, il est parti depuis longtemps et je n'ai pas de ses nouvelles ! Vit-il encore ? Sa santé a bien souffert. Oh ! Écris-lui donc !

L'hiver dernier je me suis trouvé dans un état d'exaltation. L'amitié de Shidlovsky m'a procuré les meilleures heures de ma vie ; mais ce n'est pas elle qui en était la cause. Il est possible que tu m'aies fait et que tu me fasses encore des reproches, à cause de mon silence. La faute en a été aux stupides embarras au régiment. Mais dois-je te le dire, mon cher : je n'ai jamais éprouvé de l'indifférence envers toi ; je t'aimais pour tes vers, pour la poésie de ta vie, pour tes malheurs, — et pas davantage ; mais ce n'était ni en frère, ni en ami... J'avais un camarade, un être que j'ai tant aimé ! Tu m'as écrit, frère, que je ne lisais pas Schiller. Tu te trompes ! J'ai appris Schiller par cœur, je me servais de son langage, je rêvais de lui; et je crois que ma destinée n'a jamais fait une chose plus à propos que quand elle me donna l'occasion de connaître le grand poète à une pareille époque de ma vie. Jamais je n'aurais pu si bien apprendre à le connaître. En lisant Schiller avec *lui*, je vérifiais *sur lui* Don Carlos, si noble et si ardent, le marquis de Posa et Mortimer. Cette amitié m'a apporté beaucoup de souffrance et beaucoup de joie ! Je n'en parlerai plus jamais maintenant ; mais le nom de Schiller est pour moi quelque chose d'intime, de magique, qui évoque tant de rêves ; ils sont douloureux, frère ; voilà pourquoi je n'ai jamais parlé avec toi de Schiller, de l'impression qu'il produisait sur moi ; je souffre quand j'entends prononcer le nom de Schiller.

Je voulais t'écrire beaucoup de choses à propos de tes attaques, à propos de ce que tu ne m'avais pas compris. Je voulais aussi discuter certaines choses ; mais ma lettre m'a procuré de si doux instants, de si douces rêveries et de si doux souvenirs, que je suis absolument incapable de parler d'autre chose. Je ne me défendrai que sur un seul point : je n'ai jamais sérié les grands poètes, surtout ne les connaissant pas. Je n'ai jamais fait de comparaisons, par exemple entre Pouchkine et Schiller. Je ne sais où tu as pris cela ; écris-moi mes paroles exactement ; quant à moi, je nie avoir fait un assortiment pareil. Il se peut qu'à propos de quelque chose j'aie cité Pouchkine et Schiller l'un après l'autre, mais je pense qu'il y avait une virgule entre ces deux noms. Ils ne se ressemblent nullement. Pouchkine et Byron, c'est autre chose. Quant à Homère et à Victor Hugo, je crois que tu as fait exprès de mal me comprendre. Voici ce que je disais : Homère (être fabuleux qui peut être incarné et envoyé par Dieu comme le Christ) ne peut être comparé qu'au Christ et nullement à Hugo. Approfondis-le, frère, tâche de comprendre l'*Iliade*, lis-la sérieusement (car, avoue-le, tu ne l'as pas lue). Dans l'*Iliade* Homère donne au monde ancien l'organisation d'une vie spirituelle et d'une vie matérielle, tout comme le Christ l'a fait pour le monde moderne. Me comprendras-tu à présent ? Victor Hugo, comme poète lyrique, possède un caractère vraiment angélique, donne une tendance enfantine et chrétienne à sa poésie, et personne ne saurait en cela se comparer à lui, ni Schiller (combien peu il est poète chrétien), ni le poète lyrique Shakespeare, ni Byron, ni Pouchkine. J'ai lu ses sonnets dans la traduction française. Il n'y a qu'Homère avec son inflexible foi en sa vocation, avec son adoration enfantine du Dieu de poésie, qu'il sert, qui puisse être comparé à Victor Hugo dans la tendance de la source de sa poésie, mais dans la tendance seulement et non dans la pensée, qui lui a été donnée par la nature, et qu'il a su exprimer, j'en conviens. Il me semble que Derjavine serait supérieur à tous les deux au point de vue lyrique. Au revoir, mon cher.

Ton frère et ami,

TH. DOSTOÏEVSKI.

La lettre d'aujourd'hui me fait verser quelques larmes au souvenir du passé.

Le sujet de ton drame est admirable; on y remarque une idée sûre. Ce qui me plaît surtout, c'est que ton héros, qui pareil à Faust cherche l'infini, l'incompréhensible, devient fou au moment où il touche à son but, — quand il est aimé. C'est admirable ! Je suis heureux que Shakespeare t'ait appris quelque chose.

Tu m'en veux de ne pas répondre à toutes tes questions. Je le voudrais bien, mais je n'ai ni assez de temps, ni assez de papier. D'ailleurs, s'il fallait répondre à tout, par exemple à des questions telles que : « As-tu une moustache ? » on ne trouverait jamais le temps d'écrire autre chose. Mon bon frère, mon cher frère, au revoir. Au revoir, encore. Écris.

Je dois te gronder : en parlant de la forme, tu déraisonnes presque; je soupçonne depuis longtemps déjà que ton esprit n'est pas bien équilibré, plaisanterie à part ! Que me disais-tu à propos de Pouchkine dernièrement ! J'ai passé cela sous silence et non sans raison. Nous parlerons de ta forme dans ma lettre suivante, ici je n'ai ni le temps ni la place de le faire. Mais dis-moi, je te prie : en parlant de la forme, qu'est-ce qui t'a pris de dire : ni Racine, ni Corneille (?!?!) ne peuvent nous plaire, car leur forme est mauvaise. Malheureux ! Et tu ajoutes si raisonnablement : « Est-ce que tu pourrais croire qu'il n'y a pas de poésie chez eux ? » Pas de poésie chez Racine? Chez Racine ardent, passionné, amoureux de son idéal, il n'y aurait pas de poésie ? Est-ce que cela se demande? Mais as-tu lu *Andromaque ?* Eh? Frère ! As-tu lu *Iphigénie ?* pourrais-tu dire que ce n'est pas admirable? Est-ce que l'Achille de Racine n'est pas celui d'Homère ? Racine a volé Homère, mais volé de quelle façon ! Quelles femmes il a créées ! Tâche de le comprendre. Racine n'était pas un génie ? pouvait-il (?) créer un drame ? Il ne pouvait qu'imiter Corneille ! Et *Phèdre?* Frère ! Tu seras bien peu de chose si tu ne conviens pas que c'est la nature élevée et pure, que c'est la poésie. C'est une esquisse de Shakespeare ; une statue de plâtre, sinon de marbre.

Parlons maintenant de Corneille ! Écoute, frère, je ne sais comment faire pour causer avec toi ; il me semble qu'il

faudrait mettre des gants. Non, je ne veux pas le croire. Tu ne l'as pas lu et c'est pourquoi tu commets cette bévue. Sais-tu bien que par ses caractères gigantesques, par l'esprit de romantisme, c'est presque du Shakespeare? Pauvre ami! Tu n'as qu'une réponse à tout : « La forme classique. » Malheureux ! Sais-tu bien que Corneille parut seulement cinquante ans après le misérable vagabond, privé de talent, qu'était Jodelle, avec sa *Cléopâtre* de pasquinade; après le bouffon Ronsard et le rimeur froid de Malherbe, qui était presque son contemporain? Où aurait-il trouvé le modèle d'un plan? Il est encore bien qu'il ne l'ait pas trouvé chez Sénèque, par exemple. As-tu lu son *Cinna* ? Avec cette admirable figure d'Octave, devant laquelle Charles Moor, Fiesque, Tell, Don Carlos pâlissent! Cela aurait fait honneur à Shakespeare. Pauvre ami! Si tu ne l'as pas lu, lis-le, surtout le dialogue d'Auguste et de Cinna, où il lui pardonne sa trahison [et comment il la lui pardonne(?)]. Tu verras, il n'y a que les anges offensés qui puissent parler ainsi. Surtout quand Auguste dit : « Soyons amis, Cinna. » As-tu lu *Horace?* Trouverais-tu de pareils caractères chez Homère? Le vieil Horace — c'est Diomède. Le jeune Horace — c'est Ajax Télémonide, mais avec l'esprit d'Achille; Curiace, c'est Patrocle, c'est Achille, c'est tout ce qui est capable d'exprimer la tristesse de l'amour et du devoir. Que tout cela est grand! As-tu lu le *Cid* ? Lis-le, misérable, lis-le donc et tombe en poussière devant Corneille. Tu l'as offensé ! Lis-le, lis-le. Que demande donc le romantisme, si ses idées les plus élevées ne sont pas développées dans le *Cid?* Quels caractères que ceux de Don Rodrigue, du jeune fils et de son amante! Et comme cela se termine !

D'ailleurs, je te prie de ne pas te fâcher, pour les expressions injurieuses dont je me sers.

Au même.

Péterhof, le 19 juillet 1840.

Je t'écris de nouveau, mon frère chéri, quoique inexorable, et je dois encore commencer ma lettre en te priant de ne pas m'en vouloir, d'autant plus que tu seras plus

obstiné et plus fâché. Non, cher et bon frère! Je ne te quitterai pas, jusqu'à ce que tu ne me tendes comme autrefois ta main. Je ne sais comment cela se fait, mon cher! Autrefois (malgré qu'il y eût quelques exceptions) tu étais juste envers moi, tu m'excusais en cas de long silence; mais à présent quand je te présente une excuse, une excuse irréfutable, tu le sais fort bien, tu parais sourd à mes paroles. Pardonne ces reproches, mon bon ami; je ne te cacherai pas qu'ils me viennent du fond du cœur. Je t'aime, mon cher, et je souffre de voir ton indifférence. A ta place j'aurais tout oublié depuis longtemps, pour excuser au plus tôt mon ami, au lieu de le forcer à demander grâce! De mon côté au moins, me voyant à peu près à l'aise, c'est-à-dire avec un peu d'argent (le tuteur m'en a déjà envoyé), quoique la somme ne soit pas importante, je te promets absolument de t'écrire chaque semaine. A présent, je me hâte, car je n'ose entreprendre une longue lettre; nous nous attendons à chaque instant à la générale et aux manœuvres, qui dureront trois jours.

Ah! cher frère! Écris-moi donc quelque chose. Si tu savais comme ton avenir m'inquiète, ainsi que tes décisions, tes intentions, ton examen, mon cher, car le voilà qui est proche. Dieu le sait, cette lettre te trouvera-t-elle à Revel! Dieu le fasse, mon cher ami; ah, si nous continuons à être en désaccord, si notre amitié *inaltérable* doit changer, je ne sais quels tourments j'éprouverai à cause de ton silence. Car voilà le dénouement stupide et cependant décisif de ta destinée qui approche; dénouement que j'attendais toujours en frémissant.. En effet, de quoi dépend tout cela? Songes-y. Ta vie, ton avenir, ton bonheur, mon cher; oui, ton bonheur; car, à moins que tu n'aies changé toi-même, ou que ta vie elle-même ait changé depuis que tu m'as parlé de ton espoir, de ton Émilie, il est facile de comprendre quel changement dans ta vie produirait un examen heureux. Eh bien, quand il n'y aurait que cette circonstance dans ta vie, mon bon frère! Crois-tu qu'il ne serait pas vraiment cruel de priver de ta confiance ton frère, dont l'amitié prendrait sa part de ta joie ou...de ta douleur, mon cher ami? Ah! mon bon ami! Que Dieu te juge de me laisser ainsi dans l'incertitude, dans une pénible incertitude.

Enfin, que deviens-tu, mon frère? Se sont-ils réalisés

au moins, sinon tes rêves, du moins les espérances que t'avait fait nourrir le destin, en te montrant dans la sombre perspective de ta vie un coin de lumière, où ton cœur te promettait tant de bonheur ? Le temps, le temps seul le prouvera ; le temps seul peut apprécier et définir clairement la signification de ces époques de notre vie. — Il peut déterminer, pardonne-moi mes paroles, il peut déterminer, dis-je, si cette activité de l'esprit et du cœur était pure et régulière, claire et lumineuse comme notre aspiration naturelle à la vie humaine complète, ou bien une activité irrégulière, sans but, vaine, une illusion imposée au cœur de l'homme isolé, qui souvent ne se comprend pas lui-même, qui est souvent pareil à un enfant, mais aussi pur et aussi ardent, qui cherche involontairement autour de lui une pâture pour son esprit et qui s'épuise dans des aspirations affectées de « basses rêveries ». En effet, combien l'existence est triste, et combien pénibles sont les instants quand l'homme, comprenant ses erreurs, ayant conscience de forces immenses, s'aperçoit qu'elles sont dépensées mal à propos, faussement, dans une activité indigne de sa nature ; il sent alors que le feu de son âme est éteint, étouffé, Dieu sait par qui, que son cœur est brisé, et à cause de quoi donc ? A cause d'une vie digne d'un pygmée et non d'un géant ; d'un enfant, et non d'un homme.

Ici encore l'amitié est nécessaire ; car alors le cœur s'emprisonne lui-même dans des entraves inextricables et l'homme perd courage, se résigne devant le hasard, devant les caprices de son cœur, comme si c'étaient des commandements de la destinée ; il prend une faible toile d'araignée pour des filets monstrueux, dont il ne peut se débarrasser, devant lesquels tout cède ; — alors vraiment notre destinée nous apparaît comme un décret de la Providence, c'est-à-dire agit sur nous avec la force inéluctable de toute notre nature.

J'ai interrompu ma lettre ; mon service m'avait dérangé. Ah ! mon frère, si tu pouvais te faire une idée de notre existence ! Mais arrive donc au plus vite, mon cher ami ; au nom du ciel, viens. Si tu savais combien il nous est nécessaire de nous trouver ensemble, cher ami ! Des années entières se sont écoulées depuis notre séparation. Un chif-

fon de papier que je t'envoyais de mois en mois, voilà tout ce qui nous unissait ; cependant, le temps passait, nous apportant les beaux et les mauvais jours et tout cela s'est écoulé dans une triste, dans une pénible solitude. Ah ! si tu savais comme je suis devenu sauvage, mon cher, mon bon ami ! T'aimer est devenu pour moi un véritable besoin. Je suis complètement libre, je ne dépends de personne ; mais notre lien est si fort, mon cher, qu'il me semble que je partage ma vie avec quelqu'un.

Que de changements dans notre âge, dans nos rêves, dans nos espérances, dans nos pensées, qui ont glissé inaperçus par l'un et par l'autre, et que nous avons conservés dans notre cœur ! Oh ! quand je te verrai, je sens que mon existence deviendra nouvelle ; je me sens quelque peu inquiet à présent ; le cours de ma vie est si irrégulier... Je ne sais pas moi-même ce que j'ai... Viens, au nom du ciel, viens, mon ami, mon cher frère !

Je ne sais si je dois avoir de l'appréhension à propos de ton examen. Comment es-tu préparé ? Quant aux examinateurs, je suis sûr d'eux. On vous examine, vous autres, avec tant d'indulgence, que si tu as étudié quelque chose, tu passeras : il y en avait qui n'en savaient pas tant. J'ai vu une masse d'exemples. Je pense que tu ne m'en veux pas pour les cahiers ; je te le répète encore : tu n'en aurais pas besoin, vu qu'ils sont insignifiants ; ce sont de mauvais abrégés, c'est honteux ; d'ailleurs, personne n'en a. Notre sœur n'a pas été à Saint-Pétersbourg. Nous quitterons bientôt Péterhof. Adresse à Saint-Pétersbourg. Adieu, mon bon, mon cher ami. Voilà quelques lignes ; j'ai écrit avec beaucoup d'interruptions. Si tu savais comme nous vivons mal à l'aise.

Adieu, mon cher, mon bon ami, mon frère. Écris absolument au plus tôt.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Saint-Pétersbourg, le 27 février (1841 ?).

Voilà que les lettres recommencent, mon cher ami ! Il y a si peu de temps que nous pensions ne jamais nous séparer, et que nous passions notre temps tant bien que

mal, gaiement, sans souci, et soudain tu m'as été enlevé pour longtemps. Je suis devenu bien triste, depuis que je suis seul, mon cher. Je n'ai personne à qui parler, et je n'en ai pas le temps. Quel travail ! nous n'en avons jamais eu autant. On nous saigne à blanc, mon cher. Je ne peux sortir même les jours de fête, et voilà que le mois de mars s'approche — c'est le printemps. Il dégèle, le soleil est plus chaud, il éclaire davantage, le vent du midi souffle — ce serait un délice ! Que faire ! Mais il n'y en a plus pour longtemps.

Tu devineras sans doute pourquoi j'écris sur ce quart de feuille. Je t'écris la nuit, à la hâte.

Allons, mon cher, je suis heureux, très heureux de t'annoncer une joie, si tu n'es pas encore en train de te réjouir et si ma lettre te trouve encore à Narva. Lundi (le jour de ton départ), Krivopichine est venu chez moi ; mais nous étions à table et je ne l'ai pas vu. Il a laissé un billet, pour m'inviter chez eux. Dimanche soir je suis allé chez lui et il m'a montré le rapport de P... à propos de ta nomination à Revel. Certainement (et même sans aucun doute) te voilà déjà à Revel, en train d'embrasser ton Émilie (n'oublie pas de le faire de ma part) ; car autrement je ne m'expliquerais pas les lenteurs de ta nomination. Seulement, il est probable que tu es bien malade en ce qui concerne l'argent. J'ai écrit au tuteur et j'ai expédié la lettre lundi (le jour de ton départ). Mais sa lettre, si vraiment quelque chose vient de sa part, sera adressée à Narva, tu ne la recevras donc pas bien vite, et tu t'endetteras en attendant. Il ne reste pas grand'chose à recevoir de la caisse. En général, les circonstances ne sont pas favorables. Aucun espoir ni pour le présent, ni pour le futur. Il est vrai que je me trompe ! Il y a une chance sur 1.000.000, si je gagne. Chance fort probable ! 1 contre 1.000.000 !

Mon cher, ne va pas mourir d'ennui à Narva avant d'avoir reçu ta nomination.

Remercie Krivopichine. Quel homme inappréciable ! On ne trouverait pas son pareil ! Je suis admirablement bien reçu chez eux. On ne reçoit que moi, et on ne reçoit pas les autres, comme cela s'est produit la dernière fois. Ton affaire a été décidée en un instant, car sans cela

« Tu ne vivrais plus avec les humains ! »

Remercie-les. Ils le méritent. Qu'avons-nous fait pour mériter leur bienveillance? Je n'y comprends rien! Je n'ai été encore chez personne de nos amis à Pétersbourg, ni chez X..., ni chez Grigorov, ni chez Riesenkampf, ni à la forteresse. J'attends le beau temps.

Ma tête me fait cruellement mal. Devant moi se trouvent les systèmes Marino et Gillomé, qui invitent mon attention. Je n'en peux plus, mon cher.

Je pense que ma prochaine lettre aura un peu moins de décousu, mais à présent cela m'est impossible. Je voudrais te trouver encore à Narva, c'est pourquoi je t'écris.

Oh, frère! cher frère! Vite au port, vite vers la liberté! La liberté et la vocation ce sont de grandes choses. Je recommence à en rêver, comme autrefois. L'âme s'élargit pour comprendre la grandeur de la vie! Mais nous en reparlerons dans ma prochaine lettre.

Quant à toi, mon cher, que Dieu t'accorde le bonheur dans le cercle charmant et paisible de la famille, dans l'amour, dans la prospérité et dans la liberté. Oh! tu seras plus libre que moi, si les circonstances extérieures s'arrangent.

Adieu, ami.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Le 22 décembre (1841?).

Tu m'écris, mon précieux ami, le chagrin qui t'a serré le cœur, ta peine. Tu écris que tu es au désespoir, mon aimable frère, mon cher frère! Juge donc de ma peine, de ma douleur quand j'ai appris tout cela. Je suis accablé de tristesse. Cela m'est insupportable. Tu t'approches de cet instant de la vie quand s'épanouissent tous nos désirs et toutes nos espérances, quand le bonheur se greffe sur le cœur et quand le cœur est plein de joie; et quoi? Ces instants sont gâtés, sont obscurcis par la peine, par le travail, par les soucis. Oh! mon cher ami! Si tu savais combien je suis heureux de pouvoir t'aider en quelque chose. Avec quel délice je t'envoie cette bagatelle, qui peut rétablir quelque peu ta tranquillité. C'est peu, je le sais; mais que faire, si

davantage — je te le jure, frère — m'est impossible? Juge toi-même. Si j'étais seul, pour toi, mon cher, je me serais privé du nécessaire; mais j'ai la charge de mon frère; si j'écris si vite de nouveau à Moscou, Dieu sait ce qu'ils vont imaginer. Ainsi, je t'envoie cette bagatelle. Mais, mon Dieu, combien tu es injuste, mon cher, mon précieux ami, quand tu écris des mots comme — *prête*, — *je paierai*. N'as-tu pas honte, n'est-ce pas un péché de le faire entre frères? Mon ami, mon ami, est-ce que tu ne me connais pas? Je te ferais de plus grands sacrifices, à toi !! Non ! tu devais être de mauvaise humeur et je te pardonne.

A quand la noce? Je fais des vœux pour ton bonheur et j'attends de longues lettres. Quant à moi, il m'est impossible, même à présent, de t'écrire convenablement. Le croirais-tu, je t'écris à trois heures du matin, et la nuit dernière je ne me suis même pas couché. Ce sont les examens et le travail est formidable. Tout le monde interroge — on ne veut pas perdre sa réputation — on pioche « avec dégoût », mais on pioche quand même.

Je suis extrêmement coupable envers ta chère fiancée — ma petite sœur, aussi précieuse et aussi chère que toi, mais d'un caractère — excuse-moi, mon bon ami — que je ne comprends pas. Est-il possible d'avoir aussi peu confiance en son parent, ou bien s'est-on déjà formé de moi une opinion monstrueuse — d'impolitesse, de manque d'égards, de mauvais sentiments, enfin de tous les vices, pour être prévenue ainsi contre moi, ne pas croire à mes assertions quand je parle de manque de temps, et m'en vouloir pour mon silence? Mais je ne l'ai pas mérité, non, *sur l'honneur*. Je lui fais mes humbles excuses, je demande son indulgence et enfin le pardon complet de mes fautes, à moi pauvre pécheur. Il me serait doux d'en recevoir le nom de frère, de bon frère, aimant bien. Mais que faire? Cependant je nourris l'espoir d'y parvenir un jour. Je n'écris rien sur moi-même dans cette lettre-ci. Je ne puis le faire, je manque de temps. A une autre fois. André est malade, — je suis très ennuyé.

Adieu, mon trésor! Que le bonheur réside avec toi !

TON DOSTOÏEVSKI.

Je t'envoie 150 roubles (ceci pour vérifier).

Au même.

31 décembre 1843.

Il y a longtemps que nous n'avons écrit, mon cher frère, et, crois-le bien, cela ne nous fait pas honneur. Tu te mets difficilement en train, mon ami ! Mais quand c'est une affaire terminée, il ne reste plus rien que de s'emparer de l'avenir et de te souhaiter une heureuse année et un beau bébé. Si tu as une fille, nomme-la Marie.

Mes plus humbles hommages à Émilie Fédorovna ; je lui souhaite également une bonne et heureuse année. En même temps, meilleure santé. J'embrasse le petit Théodore et je souhaite qu'il apprenne vite à marcher.

Maintenant, mon cher, parlons des affaires. Malgré que Karépine m'ait envoyé cinq cents roubles, ayant des dettes à mon actif, d'après l'ancien système qu'il m'est impossible de ne pas suivre, je dois encore deux cents roubles. Il faut me débarrasser de mes dettes d'une façon ou d'une autre. L'eau ne vient pas à la pierre immobile. — J'ai la chance d'avoir une idée, un projet, comme tu voudras. — Comme il est très avantageux, je m'empresse de te proposer de partager les peines, les risques et les profits. Voici de quoi il s'agit.

Il y a deux ans a paru la traduction russe de la moitié du premier volume de *Mathilde* (Eug. Sue), donc la seizième partie du roman. Depuis, rien n'a paru. Cependant, la curiosité du public était excitée ; d'une seule province on reçut 500 lettres pour demander la prompte suite de *Mathilde*.

Mais la suite ne parut pas. — Sertchevsky, le traducteur, spéculateur stupide, n'avait ni l'argent, ni la traduction, ni le temps de la faire. Cela dura ainsi un an et demi. Vers la semaine sainte, un nommé Tchernoglazov acheta à Sertchevsky, pour 2.000 roubles assignat [1], le droit de continuer la traduction de *Mathilde* et la partie déjà traduite. Cela fait, il prit un traducteur qui lui traduisit l'ouvrage entier de *Mathilde* pour 1.600 roubles. Ayant reçu la traduction,

1. Le rouble assignat valait alors environ 1 fr. 25 ; et le rouble argent, 4 francs ; aujourd'hui le rouble papier et le rouble argent ont la même valeur, environ 2 fr. 65.

Tchernoglazov la mit de côté, n'ayant pas un sou non seulement pour la faire publier, mais même pour payer le traducteur. *Mathilde* a disparu à jamais. Patton, moi, et toi, si tu veux, nous joindrons notre peine, notre argent et nos efforts pour exécuter cette entreprise et éditer la traduction pour la semaine sainte. L'affaire est tenue secrète, bien étudiée et irrévocablement acceptée.

Voici comment cela va se passer :

Nous partageons le travail en trois parties égales, et nous nous y mettons avec ardeur. Nous avons calculé que si chacun peut traduire journellement vingt pages de la petite édition de Bruxelles de *Mathilde*, il aura fini sa part pour le 15 février. Il faut traduire au net, sans brouillon, donc lisiblement. Tu as une belle écriture et tu peux le faire. A mesure que la traduction paraîtra, elle sera censurée. Patton connaît Nikitenko, le censeur en chef ; et cela sera fait plus vite que d'habitude. Pour faire imprimer à nos frais, cela coûtera 4.500 roubles ass. ; nous nous sommes informés du prix du papier, de la typographie.

Pour le papier il faut donner le tiers du prix, le reste attendra. La dette est garantie par les exemplaires. Un typographe français que je connais, m'a dit que si je lui donnais 1.000 roubles, il imprimerait tous les exemplaires (2.500) et attendrait pour le reste la vente du livre.

Il faut très peu d'argent ; 500 roubles arg. Patton a déjà 700 roubles, on m'enverra à moi 500 roubles au mois de janvier (sinon, je prendrai d'avance sur mon traitement). Arrange-toi de ton côté pour avoir 500 roubles au mois de février (pour le 15), même en prenant d'avance sur ton traitement. Avec cet argent nous imprimons, nous éditons et nous vendons nos exemplaires 4 roubles argent. (Le prix est très modeste, comme en France.)

Le roman se vendra. Nikitenko prédit le succès. D'ailleurs la curiosité est éveillée ; 300 exemplaires paieront toutes les dépenses d'impression. Que tout le roman, en 8 volumes, se vende à 1 rouble le volume, nous aurons 7.000 roubles de bénéfice. Les libraires prétendent que l'édition sera épuisée en six mois. On partage le bénéfice en trois. Si nous vendons le roman à 1 rouble, tu retrouveras tes 500 roubles et l'édition sera payée.

Voilà en quoi consiste notre entreprise : veux-tu, oui ou

non, entrer dans la combinaison ? Les avantages sont évidents. Si tu veux bien, commence à traduire à partir de la cinquième partie. Traduis le plus possible, je t'écrirai pour t'indiquer les limites de ta traduction.

Écris immédiatement si tu veux ou non.

TH. DOSTOIEVSKI.

Réponds sans tarder. Adieu.

Au même.

1844.

Cher frère,

J'ai eu le plaisir de recevoir ta réponse et je m'empresse de t'écrire quelques lignes. Tu m'écris que tu ne connaissais pas mon adresse. Mais, mon cher, tu sais bien que je fais partie de la Chambre des dessinateurs des plans du Corps des Ingénieurs. Peut-on se tromper d'adresse quand on connaît l'administration où je suis employé? Tu as très bien fait d'adresser ainsi. Mais je me réjouis de ton excuse, et je l'accepte. Tu ne m'as donc pas complètement oublié, cher frère. Je suis très heureux de ton bonheur, je te souhaite d'avoir une fille et que Théodore profite. S'il m'est destiné d'être le parrain de ton enfant, que la volonté du Seigneur s'accomplisse. Que mes filleuls soient heureux. Je baise les mains d'Émilie Fédorovna et je la remercie de son bon souvenir.— Quant à Revel, *nous réfléchirons*; nous verrons cela, comme dit Papa Grandet.

Maintenant parlons d'affaires, car c'est une lettre d'affaires. Nos affaires vont bien, jusqu'au *nec plus ultra*. La rédaction m'est confiée et la traduction sera bonne. Patton est inappréciable, quand il s'agit d'intérêts. Tu le sais, de pareils compagnons en affaires valent davantage que les amis les plus désintéressés. — Il faut absolument que tu nous aides; fais ton possible pour traduire avec élégance. Je voulais t'expédier le livre par la poste, mais il est chez Patton et celui-ci est sorti. Je te l'enverrai par le prochain courrier. Mais surtout ne vends pas la mèche, mon cher ! Traduis et recopie. Il ne serait pas mal, si tu nous envoyais la traduction au plus tard pour le 1er mars. Quant à nous, nous aurons terminé nos parts et la traduction sera envoyée

à la censure. Le censeur Nikitenko est bien avec Patton ; il a promis de terminer la censure en quinze jours. Le 15 mars tout sera mis sous presse et paraîtra au plus tard à la mi-avril. Tu demanderas d'où nous prenons l'argent nécessaire ; je ferai mon possible et je donnerai 500 roubles. Patton a 700 roubles ; il les possède, et sa mère donne 2.000 roubles. Elle prête de l'argent à son fils à 40 0 0, Cet argent suffira grandement pour l'impression. Le reste se fera à crédit.

Nous avons vu tous les libraires et voici ce que nous avons appris :

Tchernoglazov, le traducteur de *Mathilde*, est un homme qui ne pense à rien, n'a ni argent, ni bon sens. Sa traduction est faite. Nous allons faire les annonces de la traduction quand la moitié sera imprimée et Tchernoglazov sera perdu. Tant pis pour lui ; pourquoi laisser passer trois ans entre la première et la seconde partie. — Chacun a le droit d'éditer deux ou trois traductions du même ouvrage. Les libraires répondent pour 1.000 exemplaires en province, et l'argent — tout de suite ; seulement ils prennent 40 kopeks du rouble. Les libraires nous ont dit qu'il était insensé de laisser l'ouvrage à moins de 6 roubles arg. (prix de l'ouvrage français de l'édition bruxelloise). Nous recevrons donc à la fois au mois de mai 3.500 roubles. Maintenant, à Saint-Pétersbourg, d'après ces libraires, nous écoulerons certainement 350 exemplaires, 20 0 0 pour les libraires ; en comptant sur 1.500 exemplaires, nous n'obtiendrons pas moins de 5.000 roubles arg. Nous aurons 1.000 roubles de débours ; 4.000 roubles de bénéfice net. Nous avons convenu de partager en frères, en trois, et tu auras ta part. Mais traduis maintenant.

En recopiant, laisse les noms propres au crayon, ou bien nous en reparlerons.

Cher petit frère, j'ai une petite prière bien délicate à t'adresser. Je suis sans argent. Je dois te dire que pendant les dernières fêtes j'ai traduit *Eugénie Grandet* de Balzac (c'est une merveille !) La traduction est admirable. On m'en donnera pour le moins 350 roubles ass... J'ai l'ardent désir de le vendre, mais le futur capitaliste n'a pas d'argent pour le faire recopier ; pas de temps non plus. Au nom des anges célestes envoie-moi 35 roubles ass. (le prix de la copie). Je

te jure par l'Olympe et par mon juif Iankel (de mon drame terminé) et par quoi encore? par mes moustaches, si tu veux, car j'espère qu'elles pousseront un jour, que la moitié de ce que j'aurai pour *Eugénie* sera à toi. — Dixi.

Au revoir.

DOSTOÏEVSKI.

Tu comprends : par le premier courrier.

Au même.

14 février 1844.

Cher frère,

Tu me demandes de t'informer ce que devient notre traduction. A mon grand chagrin, mon cher ami, je te dirai que l'affaire paraît ne pas vouloir s'arranger ; — c'est pourquoi je te prie d'attendre, et de ne plus traduire, jusqu'à ce que tu ne reçoives plus ample information. Vois-tu : en réalité je n'ai aucune raison de craindre l'insuccès. Mais la prudence n'est jamais de trop. Quant à moi, je continue à traduire. Mais je te prie de t'arrêter pour un temps, afin de ne pas te faire perdre ta peine. Je suis déjà bien ennuyé, mon cher, de t'avoir fait perdre ton temps. — L'insuccès que je redoute n'est pas dans la traduction ni dans sa valeur littéraire (l'entreprise serait brillante), mais dans les circonstances étranges qui se sont produites parmi les traducteurs. Le troisième traducteur était Patton, qui a chargé le capitaine Hartong de corriger sa traduction pour un prix convenu. C'est le même Hartong qui a traduit *Plick et Plock*, *Le Diable Boiteux* et qui a écrit dans la *Bibliothèque de Lecture* la nouvelle *Le Service Mortuaire*. L'affaire allait très bien. La mère de Patton nous prêtait de l'argent, comme elle s'y était engagée sur sa parole. Mais au mois d'avril, Patton doit aller au Caucase avec sa mère ; il servira sous les ordres de son père ; il dit qu'il terminera sûrement sa traduction et me chargera de l'impression et de la vente. Je ne puis me résoudre à croire qu'un homme comme Patton voudrait me confier 3.000 roubles pour une affaire qui paraît tant soit peu risquée ; pour lui, le risque est double. Malgré cela, Patton traduit. Je le sais ; je l'ai vu moi-même.

Toutes ces raisons m'ont forcé de te demander, mon ami, d'abandonner la traduction en attendant. Dans très peu de temps je t'informerai de ma dernière décision ; mais ce ne sera pas probablement en faveur de la traduction : tu le vois toi-même. Et combien je le regrette, mon ami, combien je le regrette surtout pour toi. Pardonne-moi, mon chéri, je suis bien à plaindre aussi ; je suis vraiment Mouhrad le malheureux. — Je souhaite une belle petite fille à Émilie Fédorovna et beaucoup, beaucoup de santé. Je baise ses mains et celles de Théodore,

A toi toujours,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Écris-moi ce que tu as eu avec Georges Riesenkampf. Le père a écrit quelque chose à son fils. Moi, dans ma prochaine lettre, je te parlerai de mon Riesenkampf-Alexis.

Au même.

[Commencement de 1844.]

Mon cher frère,

Je t'écris à la hâte et quelques lignes seulement. Je suppose qu'aussitôt que ma lettre t'est parvenue, tu t'es mis à l'ouvrage. Je te prie, occupe-toi de la traduction de *Don Carlos*. Cela sera fameux ! Fais-le au plus tôt. Un de ces jours une idée m'est venue : C'est d'imprimer *Don Carlos* à mes frais. J'aurai l'argent, je prendrai une avance sur mon traitement, ce que j'ai déjà fait plus d'une fois. Voici le compte de ce que coûtera l'impression, j'ai compté à peu près : pour 1000 exemplaires, papier vélin première qualité, environ 5.000 feuilles; 500 feuilles du meilleur papier coûtent 10 roubles, total : 100 roubles.

Impression petite, très lisible (un peu plus grosse que l'impression belge), 30 roubles ass. pour la feuille ; il n'y aura que 5 feuilles (au plus):

donc. . . .	en tout 150 roubles
	et 100 pour le papier.
	250
Couverture saumon ou vert clair	30 roubles ass.
Total. . . .	280 roubles ass.

L'exemplaire coûtera 1 rouble arg., 100 exemplaires paieront largement l'édition, avec intérêts. Si on vend le reste 10 kopeks l'exemplaire, en cas d'insuccès tu auras 350 roubles ass., ce qu'on te donnerait au *Répertoire*, tout au plus.

Pense donc, frère. La traduction de *Don Carlos* sera une nouveauté très intéressante en littérature. Les amateurs l'achèteront, on en vendra au moins 300 exemplaires. Écoute! tu ne risques rien. Ne t'inquiète pas pour moi. Je comprends ces choses et je n'irai pas me fourvoyer, nous paierons toujours les frais.

Tu as une famille. Pendant que tu es assis chez toi, ou que tu circules pour surveiller les travaux et regarder placer les briques, peu d'idées intéressantes te viennent. Ton traitement n'est pas considérable. Vous aurez du pain, mais tu te passeras d'une redingote neuve, quand tu en auras besoin. C'est certain. Les privations sont dangereuses quand on est jeune! Il faut donc travailler. Tu manies le vers admirablement. Un traducteur d'œuvres françaises ne mourra pas de faim à Saint-Pétersbourg ; loin de là ; je le vois bien par moi-même ; je traduis George Sand et je prends 25 roubles ass. par feuille d'imprimerie. Qu'est-ce qui a rendu Strougovstchikov célèbre dans notre littérature? Ses traductions. Tu ne traduis pas plus mal que lui. Lui a gagné une fortune. Tu aurais pu le faire depuis longtemps, mais nous n'avons pas su nous y prendre. J'écrirai la préface, et toi tu mettras Schiller en vers. On pourrait commencer à mettre sous presse en juin et, au 1er juillet, je t'en aurais envoyé un exemplaire sous couverture d'or. En littérature le champ est libre. Ils seront ravis de l'accepter. Je suis sûr que tu vas traduire. Écris vite, au nom du ciel, et tranquillise-moi. Je n'ai pas envoyé les épaulettes par oubli. Je te les enverrai. J'attends la réponse pour l'amour de Dieu. A toi.

DOSTOÏEVSKI.

Le service m'assomme.

Le service me dégoûte, comme les pommes de terre. Adieu. Salue Émilie Fédorovna. Embrasse mes neveux. Il m'est impossible de venir vous voir. On ne me donne pas de permission. Mais je viendrai passer une quinzaine de jours au mois de septembre, quand je donnerai ma démission. Nous causerons de tout notre cœur.

Au même.

30 septembre (1844).

Cher frère,

J'ai reçu *Don Carlos* et je m'empresse de répondre aussitôt que cela m'est possible. (Le temps me manque.) La traduction est bien, par endroits remarquablement bien, quelques lignes sont mauvaises ; mais c'est parce que tu t'es pressé. Mais il ne s'y trouve que cinq ou six lignes mauvaises. J'ai osé corriger quelques petites choses, aussi en quelques endroits j'ai donné plus de souplesse au rythme. Ce qui est contrariant, c'est que, por moments, tu emploies des mots étrangers, par exemple *complot*. Ceci est inadmissible. Aussi (cependant je ne sais ce qu'il y a dans le texte) tu emploies le mot *Sire*. A ma connaissance, ce mot n'existait pas en Espagne, mais seulement dans l'Europe Occidentale, dans les États d'origine normande. Mais ça, c'est peu de chose. La traduction est remarquable. Mieux que je ne m'y attendais. Je la porterai à ces imbéciles du *Répertoire*. Ils en ouvriront la bouche. Mais si (ce que je redoute), ils ont déjà la traduction d'Obodovsky, alors je m'adresserai à *Otetchestvennia Zapiski*. Je ne la laisserai pas à bon marché, sois tranquille. Dès que je l'aurai vendue, je t'enverrai l'argent.

Quant à l'édition de Schiller, je suis de ton avis, je voulais même te proposer de la diviser en trois volumes. D'abord faisons paraître : *Les Brigands*, *Fiesco*, *Don Carlos*, *La Ruse et l'Amour*, *Lettres Sentimentales et Naïves*. Ce sera très bien. Nous réfléchirons aux éditeurs. Mais voilà, il est bien mieux de le faire soi-même; autrement, on a peu de bénéfice. Traduis seulement, ne t'inquiète pas de l'argent; nous le trouverons d'une façon ou d'une autre. Mais voilà, frère, il faut que cette affaire soit terminée dans un mois, c'est-à-dire soit décidée, car on ne peut faire d'annonces après, et sans annonces il n'y a pas de succès possible. Voilà pourquoi je vais faire mettre quelques mots à ce propos dans le *Répertoire*. La traduction fera sensation. (Le moindre succès, et le bénéfice sera remarquable.)

Allons, frère, je sais bien que je me trouve dans une

situation infernale ; voilà, je m'en vais te l'expliquer :

J'ai démissionné, parce que — j'ai démissionné, c'est-à-dire je te jure que je ne pouvais plus continuer mon service. La vie vous est à charge, quand on perd son meilleur temps D'ailleurs, je n'ai jamais eu l'intention de rester longtemps au service, alors, pourquoi perdre les bonnes années? Et enfin, le plus important : on voulait m'envoyer en mission — mais, dis-le-moi, comment me serais-je passé de Pétersbourg? A quoi aurais-je été bon ? Me comprends-tu bien ?

Quant à ma vie, ne t'inquiète pas. J'aurai bientôt trouvé un morceau de pain. Je vais travailler beaucoup. Me voilà libre. Mais que vais-je faire maintenant, en ce moment même, voilà la question. Figure-toi, frère, que je dois 800 roubles, dont 525 roubles ass. au propriétaire. (J'ai écrit à la maison que j'avais 1.500 roubles de dette, car je connais leur habitude de n'envoyer que le tiers de ce qu'on leur demande.) Personne ne sait que je vais démissionner. Si je démissionne à présent, — que faire alors? Je n'ai pas un kopek pour m'acheter des habits. Ma démission me sera accordée le 14 octobre. Si les Moscovites sont des cochons, me voilà perdu. Et je me ferai mettre très sérieusement en prison (c'est évident). Cela devient comique. Tu parles de partage. Mais sais-tu bien ce que je demande ? Pour renoncer complètement dès à présent à ma part de la propriété, et aussi pour l'avenir, c'est-à-dire que je leur cède entièrement la propriété, je demande 500 roubles argent en une fois et 500 autres par 10 roubles par mois (voilà tout). Conviens que c'est peu de chose et que je ne frustre personne. Conviens encore que je ne puis leur proposer cela à présent. Ils n'ont pas confiance en moi. Ils supposent que je vais les tromper. Je te prie, mon ami, réponds pour moi. Dis-leur ceci : *que tu es prêt à répondre sur n'importe quoi que mes exigences n'iront pas au delà*. S'ils n'ont pas autant, 600 ou 700 roubles peuvent m'être utiles dans ma situation ; je m'en contenterai, et tu peux répondre aussi que *j'accepterai cela au lieu de toute la somme de 500 roubles en une fois et des 500 roubles par petites mensualités.*

Tu me dis : le salut est dans mon drame. Mais il faut du temps pour le faire jouer, et puis de l'argent aussi. Et

ma démission qui approche. (D'ailleurs, mon cher, si je ne l'avais pas encore demandée, je la demanderais tout de suite.) Je n'ai pas de regrets. J'ai un espoir. Je suis en train de terminer un roman dans les dimensions d'*Eugénie Grandet*. Le roman est aussi original. Je le recopie ; vers le 14, j'aurai certainement une réponse. Je le placerai dans *Otetchestvennia Zapiski*. (Je suis content de mon travail.) J'aurai peut-être 400 roubles, voilà tout ce que j'espère. Je t'aurais donné des détails sur mon roman, mais le temps me manque. (Je tâcherai coûte que coûte de faire jouer le drame. Cela me fera vivre.)

Ces Moscovites sont infiniment chatouilleux, bêtes et raisonneurs. Dans sa dernière lettre, K... se met à me conseiller à brûle-pourpoint de ne point m'enthousiasmer pour Shakespeare. Shakespeare, dit-il, et une bulle de savon, c'est pareil. J'aurais voulu que tu comprisses ce trait comique, cette irritation contre Shakespeare. Eh bien, qu'est-ce que Shakespeare vient y faire? Je lui en ai écrit, une lettre ! En un mot, c'est un modèle de polémique. Je l'ai bien arrangé. Mes lettres sont des chefs-d'œuvre de l'art épistolaire.

Frère, écris au plus vite à la maison, je t'en supplie, au nom du Seigneur. Je suis dans une situation terrible ; le 14 est le dernier terme : il y a un mois et demi que j'ai fait ma demande. Au nom du ciel ! demande-leur qu'ils me l'envoient. Le plus important, c'est que je n'ai pas d'habits. Khlestakov [1] veut bien aller en prison, mais « d'une façon honorable». Eh bien, et si je n'ai pas de culotte — sera-ce une façon honorable ?

Mon adresse : près l'Eglise Wladimir, maison Prianichnikov, traverse Grafsky. Demander Dostoïevski.

Je suis très content de mon roman. Je ne me tiens pas de joie. Il me rapportera sûrement de l'argent, — et alors !

Pardonne le décousu de ma lettre.

Au même.

24 mars (1845?).

Mon cher frère,

Tu as attendu ma lettre assez longtemps. Ce qui m'a empêché d'écrire, c'était l'incertitude de ma situation. Je

1. Un personnage de la comédie de Gogol : *Le Reviseur*.

ne pouvais m'adonner complètement à quoi que ce fût, tant que j'avais sous les yeux l'inconnu et l'incertain. Mais comme jusqu'à présent je n'ai pu encore rien faire pour arranger mes propres affaires, je t'écris quand même ; car il y a longtemps que j'aurais dû écrire.

J'ai reçu des Moscovites 500 roubles. Mais j'ai tant de dettes, d'anciennes et de nouvelles, que je n'ai pas eu assez pour faire imprimer. Ceci ne serait rien encore. Il est encore possible de devoir à l'imprimerie ou chez les fournisseurs, mais le roman n'était pas prêt. Je l'avais terminé presque complètement en novembre, mais au mois de décembre j'ai eu l'idée de le refaire ; je l'ai refait et recopié, puis au mois de février je me suis remis à l'éplucher, à l'arranger, à supprimer, à ajouter. Vers la mi-mars j'étais prêt et content. Mais alors, c'est encore autre chose : les censeurs n'acceptent pas pour moins d'un mois. Ils ne peuvent faire la censure avant. Ils sont surchargés. J'ai repris mon manuscrit ne sachant à quoi me résoudre. Car outre la censure de quatre semaines, l'impression prendra environ trois semaines. Il n'aurait pu paraître avant le mois de mai. Ce serait trop tard ! Ici, de droite et de gauche, on a commencé à m'engager à le porter aux *Otetchestvennia Zapiski*. Mais non ! Si je le fais, je le regretterai après. D'abord, on ne le lira pas, et si on le lit, ce ne sera que dans six mois. Ils ont assez de manuscrits sans celui-là. On l'imprimera, et on ne me paiera rien. Là-bas, c'est une véritable oligarchie. Que m'importe la gloire, quand je travaille pour mon pain? J'ai pris une décision désespérée : je vais attendre, faire encore des dettes, et vers le 1er septembre, quand tout le monde revient à Pétersbourg et que chacun flaire les nouveautés comme un chien de chasse flaire le gibier, je fais mettre mon roman sous presse, avec mes dernières ressources, et peut-être ne suffiront-elles pas. Quand on place quelque chose dans une revue, on se met sous le joug non seulement du principal maître d'hôtel, mais encore de tous les souillons et de tous les marmitons qui se nichent dans les endroits d'où se répand la civilisation. Il n'y a pas qu'un dictateur : il y en a une vingtaine. Faire imprimer soi-même, cela veut dire faire sa trouée et, si l'œuvre est bonne, non seulement elle ne sera pas perdue, mais encore me délivrera

des embarras de mes dettes et me donnera du pain.

Et maintenant à propos de pain? Tu sais, frère, que sous ce rapport, je suis complètement livré à moi-même. Mais quoi qu'il en soit, j'en ai fait le serment, même parvenu aux dernières limites de la privation, — je tiendrai bon et je n'écrirai pas sur commande. La commande tue, la commande perd tout. Je veux que chacune de mes œuvres par elle-même soit bien. Vois donc Pouchkine, vois donc Gogol. Ils ont écrit peu de choses, et on va leur élever des statues. Et maintenant Gogol se fait payer 1000 roubles argent la feuille imprimée et quant à Pouschkine, tu sais bien qu'il vendait chaque vers un louis d'or. Mais aussi leur gloire, surtout celle de Gogol, a été achetée par des années de pauvreté et de famine. Les anciennes écoles disparaissent; les nouvelles écoles barbouillent, mais n'écrivent pas. Tout le talent est employé à un élan colossal, dans lequel on aperçoit une idée monstrueuse, mais indéfinie, et la force de l'impulsion donnée à l'élan, mais peu de résultats. Béranger a dit, en parlant des feuilletonnistes français actuels, que c'est une bouteille de Chambertin dans un seau d'eau. On les imite bien chez nous. Raphaël a peint pendant des années, détaillant, cherchant et il a obtenu des merveilles! Les divinités naissaient sous son pinceau. Vernet fait un tableau par mois, il commande pour cela des salles de dimensions particulières, la perspective est des plus riches, il fait des esquisses, c'est grandiose, mais ce n'est pas sérieux. Ce sont des décorateurs!

Je suis sérieusement content de mon roman. C'est une chose grave et harmonieuse. Il y a cependant de grands défauts. Je me rattraperai quand on mettra sous presse. En ce moment, j'ai la tête vide. Je songe à écrire quelque chose pour le début, ou pour me faire payer, mais je ne veux pas écrire n'importe quoi, et il faut beaucoup de temps pour faire quelque chose de sérieux.

L'époque approche à laquelle j'avais promis de vous rendre visite, mes chers amis. Mais je n'en aurai pas les moyens, c'est-à-dire l'argent. Je me décide à garder mon ancien logement. Ici au moins j'ai un engagement de location et je serai tranquille pendant environ six mois. Il s'agira de payer tout cela avec mon roman. Si l'affaire ne réussit pas, il est possible que je me pende.

J'aurais voulu garder en réserve environ 300 roubles pour le mois d'août. On peut faire imprimer pour 300 roubles. Mais l'argent fait comme les écrevisses, qui glissent de tous les côtés. J'ai environ 400 roubles argent de dettes (avec les dépenses et l'achat de vêtements), mais j'ai de quoi me vêtir convenablement pendant deux ans. Cependant, j'irai absolument vous voir. Écris-moi vite comment je dois faire avec mon logement. C'est un pas décisif. Mais que faire !

Tu écris que l'avenir sans argent t'effraie. Mais *Schiller* paiera tout cela, et de plus, qui sait combien d'exemplaires de mon roman seront vendus ?

Adieu. Réponds au plus vite. Par le prochain courrier je te communiquerai toutes mes décisions.

Ton frère,

DOSTOÏEVSKI.

Embrasse les enfants et salue Émilie Fédorovna. Je pense souvent à vous. Tu voudrais peut-être savoir ce que je fais quand je n'écris pas ; eh bien, je lis. Je lis énormément et la lecture agit sur moi d'une façon bizarre. Je prends quelque chose que je n'ai lu depuis longtemps, je le relis et il me semble que j'y puise de nouvelles forces, j'entre en tout, je comprends mieux et j'en retire la faculté de créer.

Écrire des drames ! Allons, frère, il faut pour cela des années de travail et de calme, au moins pour moi. Il serait bon d'écrire aujourd'hui. Le drame est devenu du mélodrame. Shakespeare pâlit dans les crépuscules et à travers les brouillards des dramaturges modernes, il paraît comme une divinité, comme un esprit apparu sur le Brocken ou sur le Hartz. D'ailleurs, cet été j'en écrirai peut-être un. Nous verrons dans deux ou trois ans, mais en ce moment il faut attendre ! Frère, au point de vue littéraire, je ne suis pas le même depuis deux ans. Alors, ce n'était que de l'enfantillage, de la blague. Deux années d'étude en ont apporté et emporté.

Dans le journal *L'Invalide*, j'ai lu le feuilleton où l'on parle des poètes allemands morts de faim, de froid, ou bien dans des maisons d'aliénés. Ils sont au moins une vingtaine, et quels noms ! J'en ai le frisson jusqu'à présent. Il faut être charlatan...

Au même.

4 mai 1845.

Mon cher frère,

Pardonne-moi d'être resté si longtemps sans t'écrire. Jusqu'à présent, j'ai été occupé d'une façon infernale. C'est mon roman, dont je ne puis me débarrasser, qui me donne tant de travail, que, si j'avais su, je ne l'aurais pas commencé. J'ai eu l'idée de le transformer encore une fois et cela est bien mieux ; vraiment, il y a énormément gagné. Mais maintenant, c'est terminé et c'est la dernière correction. Je me suis donné la parole de n'y plus toucher. Le sort des premières œuvres est toujours d'être corrigées à l'infini. Je ne sais si *Atala* de Chateaubriand a été sa première œuvre, mais je crois qu'il l'a refait dix-sept fois. Pouchkine faisait de ces corrections même à ses plus petites poésies. Gogol fait reluire ses œuvres merveilleuses pendant deux ans ; et, si tu as lu *Le Voyage Sentimental* de Stern, — un tout petit volume, — tu dois te rappeler ce que dit Walter Scott dans sa Notice sur Stern, en se rapportant à l'autorité de Lafleur, domestique de Stern.

Lafleur dit que son maître a usé une centaine de mains de papier pour décrire son voyage en France. Eh bien, à quoi cela a-t-il servi ? A faire un petit volume, pour lequel un scribe capable comme Pluchkine [1] se serait contenté de la moitié d'une main de papier. Je ne comprends pas de quelle façon ce même Walter Scott a pu écrire en quelques semaines des œuvres aussi parfaitement achevées que *Mannering* par exemple ! Peut-être, parce qu'il était déjà âgé de quarante ans.

Je ne sais, frère, ce que je vais devenir. Tu prétends injustement que ma situation ne m'est pas pénible. Mais si, elle me fait souffrir jusqu'à l'anéantissement, jusqu'à la nausée ; souvent, je ne dors pas à cause des pensées qui me torturent. Des personnes sensées me disent que je serai perdu, si je fais imprimer mon roman à part. Elles me disent : — Admettons que l'ouvrage soit bien, très bien. Mais vous n'êtes pas un commerçant. Comment l'annoncerez-vous? Dans les journaux ? Il faut absolument avoir dans la

1. Type célèbre d'avare du roman de Gogol : *Les Ames mortes*.

main un libraire ; mais le libraire a ses idées ; il n'irait pas se compromettre et annoncer l'œuvre d'un écrivain inconnu. Cela lui ferait perdre de son crédit auprès de ses clients. Chaque éditeur à peu près convenable est propriétaire de plusieurs revues et de plusieurs journaux. Dans ces revues et ces journaux écrivent les meilleurs écrivains ou ceux qui prétendent l'être. Si on annonce un nouveau livre, leur signature en répond dans la revue, et c'est énorme.

Par conséquent, le libraire comprendra qu'il peut t'exploiter tant qu'il voudra, quand tu viendras chez lui avec un livre imprimé. Voilà l'affaire ! L'éditeur, qui est un homme d'argent, m'exploitera certainement et je me trouverai dans la vase, probablement.

Alors, je me suis décidé de m'adresser aux revues et de donner mon roman pour presque rien — bien entendu à *Otetchestvennia Zapiski*. La vérité est que cette revue se vend à 2.500 exemplaires ; il y a au moins 100.000 lecteurs. Si je puis l'y placer, mon avenir littéraire, mon existence — tout est assuré. Me voilà lancé. J'aurai toujours l'accès ouvert dans cette rédaction, j'aurai toujours de l'argent et de plus, si mon roman paraît dans les numéros du mois d'août ou du mois de septembre, en octobre je puis le faire paraître à mes frais, bien convaincu que ceux qui achètent des romans, l'achèteront. De plus, l'insertion des annonces ne me coûte pas un liard. Voilà !

Je ne pourrai venir à Revel avant d'avoir assuré l'avenir de mon roman, car autrement, ce serait perdre son temps. Il faut que je m'en occupe. J'ai énormément de nouvelles idées, et si mon premier roman réussit à se caser, elles assureront mon nom en littérature. Voilà en quoi se résument mes espérances d'avenir.

Quant à l'argent, hélas ! Je n'en ai pas. Il a disparu. Mais j'ai peu de dettes. Et quant à mon logis, 1° je dois encore quelque chose ; 2° je suis dans l'incertitude : irai-je à Revel ou non ? Caserai-je mon roman, ou non ? Si je pars, j'aurai le temps de quitter aussitôt ; car les dépenses et les tracas d'un déménagement coûteront plus cher que de rester, quel que soit mon nouveau logement. J'en ai déjà fait le compte. Le logement, le roman, le voyage à Revel, trois idées immuables, — ma femme et mon parapluie !

Adieu! Dans la prochaine lettre tout sera décidé. Et maintenant, au revoir. Je te souhaite toutes sortes de prospérités ainsi qu'à ta femme et tes enfants.

DOSTOÏEVSKI.

Ici le temps est affreux. Les écluses célestes sont ouvertes et la Providence a envoyé à la Palmyre septentrionale plusieurs milliers de rhumes, de coryzas, de fluxions de poitrine, de fièvres, etc. Nous avons péché! As-tu lu *Emélia* de Veltman, dans le dernier numéro de la *Bibliothèque de Lecture*, — c'est ravissant! Le tarantass est bien décrit. Mais quelle affreuse illustration!

Mes humbles salutations à Émilie Fédorovna. Je voudrais vous voir tous.

Si je case mon roman, je trouverai bien à caser *Schiller*, j'en réponds. *Le Juif errant* n'est pas mal. D'ailleurs, Sue n'a pas grande portée.

Je ne veux pas t'en parler, frère, mais ta situation me tourmente, ainsi que *Schiller*, à un tel point, que j'en oublie la mienne. Et Dieu sait si elle est difficile!

Si je ne case pas mon roman, je pourrai toujours me jeter dans la Néva! Que faire ? J'ai déjà pensé à tout. Je ne survivrai pas à mon idée fixe.

Réponds au plus tôt, je m'ennuie.

Au même.

1845.

Très cher ami,

Je t'écris aussitôt arrivé, comme je te l'avais promis. Si je te disais, mon bien-aimé ami, combien de désagréments, d'ennuis, de tristesse, de vilenies, de bassesses j'ai supportés pendant mon voyage et le jour de mon arrivée à Pétersbourg, c'est au-dessus de ma plume. D'abord, ayant pris congé de toi et de l'aimable Émilie Fédorovna, je m'embarquai sur le bateau à vapeur dans la disposition d'esprit la plus désagréable. La cohue était énorme, et mon ennui insupportable. Nous sommes partis à midi et quelques minutes. Le bateau marchait comme une tortue. Le vent était contraire, les vagues inondaient le pont ; j'ai eu froid d'une façon insupportable et je pas-

sai une nuit indescriptible, assis, presque sans connaissance et perdant la faculté de penser. Je me souviens seulement que j'ai été pris de vomissements au moins trois fois. Le lendemain soir, à 4 heures exactement, nous sommes arrivés à Cronstadt, c'est-à-dire en vingt-huit heures. Après trois heures d'attente, nous sommes partis dans la brume avec le plus misérable et le plus dégoûtant des bateaux à vapeur, *Olga*, qui a marché trois heures et demie dans le brouillard et dans la nuit. Combien mon arrivée à Pétersbourg m'a paru triste, j'ai vaguement pressenti tout mon avenir dans ces trois heures mortelles. Étant surtout habitué à vous et à Revel, comme si j'y avais vécu toujours, Pétersbourg et ma vie dans cette capitale me parurent affreux, déserts, privés de toute joie; la nécessité me parut si grande, que si ma vie avait dû s'arrêter à cet instant, je serais mort avec joie. Je t'assure que je n'exagère nullement. Tout ce jeu n'en vaut pas la chandelle. Toi, frère, tu désires venir à Pétersbourg. Si tu viens, choisis la voie terrienne, car rien n'est aussi triste et aussi lugubre que l'arrivée par la Néva, surtout la nuit. Cela m'a paru ainsi, au moins. Tu dois t'apercevoir que mes idées se ressentent encore du roulis. Quand j'arrivai chez moi, la nuit, vers minuit, mon domestique ne s'y trouvait pas; il s'était placé ailleurs, en attendant, et le portier, qui se réjouissait, Dieu sait à quel propos, me donna la clef abandonnée de mon appartement de six cents roubles (dus). Je n'ai pas même pu prendre du thé et je me suis couché dans un état réel d'apathie. Aujourd'hui, m'étant éveillé à huit heures, je vis devant moi mon domestique, je le questionnai. Tout était comme d'habitude. Mon appartement a été un peu remis à neuf. Grigorovitch et Nékrassov ne sont pas encore à Pétersbourg; on suppose, d'après des on-dit, qu'ils y seront à peine vers le 15 septembre, et encore cela n'est pas sûr. Ayant donné une audience assez courte, mais décisive à quelques créanciers, je suis allé faire des démarches et je n'ai absolument rien fait. J'ai pris connaissance de quelques revues, j'ai mangé quelque peu, j'ai acheté du papier et des plumes et voilà tout. Je ne suis pas allé chez Bélinski. J'ai l'intention d'y aller demain; aujourd'hui je suis de trop mauvaise humeur. Le soir je me suis mis à écrire cette lettre, que je termine

presque, lettre terne, pleine d'ennui, qui se ressent bien de ma situation actuelle si pénible.

« Quel ennui de vivre, messieurs ! »

Je t'écris en ce moment, d'abord parce que je t'avais promis de t'écrire au plus vite, et, secondement, je languis et j'avais besoin de t'écrire... Ah ! frère, quelle triste chose que la solitude ; je commence à t'envier maintenant. Toi, frère, tu es heureux, vraiment heureux, sans le savoir. Je t'écrirai encore avec le prochain courrier. Ce qui m'ennuie un peu, c'est que je suis tout à fait (jusqu'au 15) sans ressources, mais pas énormément, car en ce moment il m'est impossible de penser à quelque chose. D'ailleurs, tout cela n'est qu'une bagatelle. Je suis très faible et je veux me coucher, car voilà la nuit. Que nous dira l'avenir ? Comme c'est dommage qu'il faille travailler pour vivre ! Mon ouvrage ne supporte pas d'être un travail imposé. Ah ! frère ! tu ne te figures pas combien je voudrais passer au moins deux heures avec vous. Que va-t-il arriver, quel va être l'avenir ? Je suis maintenant un véritable Goliadkine [1] ; d'ailleurs, je dois m'occuper de lui dès demain.

En attendant, adieu ! Au prochain courrier. Adieu, mon ami bien-aimé ; salue et embrasse pour moi Émilie Fédorovna. Je salue aussi les enfants. Théodore se souvient-il encore de moi ou bien est-il devenu indifférent ?

Allons, adieu, mon très cher. Adieu. Ton

DOSTOIEVSKI.

Goliadkine a gagné par suite de mon spleen. Il m'est venu deux idées et une nouvelle combinaison. Allons, adieu, mon cher. Écoute, que serons-nous d'ici une vingtaine d'années ? Je ne sais ce que je deviendrai ; je sais seulement qu'à présent je suis d'une sensibilité douloureuse.

A M. et Mme A.-A. Bergman mes plus humbles salutations. Pétersbourg est encore vide. Tout est assez triste.

1. Le héros du roman *Le Double*, dont il est question dans ces lettres.

Au même.

8 octobre 1845.

Mon cher frère,

Jusqu'à présent, je n'ai eu ni le temps ni la disposition d'esprit nécessaire pour t'informer de quelque chose qui me concerne. Tout me semblait si vilain et si sombre, que je n'osais regarder autour de moi. Et d'abord, mon très précieux, mon unique ami, j'étais tout ce temps sans le sou et je vivais à crédit, ce qui était fort désagréable. Secondement, j'étais triste, en général, de sorte que je perdais courage malgré moi, je ne me soignais plus et je demeurais non plus d'une indifférence stupide, mais — pire que cela, — je dépassais la limite et je rageais et j'étais dépité jusqu'à l'impossible. Au commencement du mois courant, Nékrassov est rentré et m'a payé une partie de sa dette : l'autre partie sera payée un de ces jours. Il faut te dire que Bélinski m'avait fait la leçon il y a une quinzaine de jours, de quelle façon il fallait vivre dans notre monde littéraire, et en concluant il me déclara que je devais absolument, sur le salut de mon âme, exiger au moins 200 roubles assignats par feuille. De cette façon, mon *Goliadkine* pourra valoir au moins 1.500 roubles ass. Nékrassov a eu des remords de conscience et il veut réparer ses torts en me promettant au 15 janvier 100 roubles pour le roman *Les Pauvres Gens*, qu'il m'a acheté. Il avoue franchement que 150 roubles argent n'est pas un prix convenable et, par repentir, il m'ajoute 100 roubles de supplément. Tout cela est bien. Mais ce qui est mal, c'est qu'on n'entend plus du tout parler de censure à propos des *Pauvres Gens*. Ils traînent, traînent un roman aussi innocent et je ne sais comment cela finira. Eh bien, et si on l'interdit? Si on le raye du haut en bas? Ce sera vraiment malheureux, et Nékrassov prétend qu'il n'aura pas le temps de publier l'Almanach, pour lequel il a déjà dépensé 4.000 roubles ass.

Iakov Petrovitch Goliadkine est toujours fidèle à son caractère. C'est un affreux lâche ; il n'y a rien à en faire ; il ne veut pas avancer et prétend qu'il n'est pas prêt; qu'il est bien comme il est, qu'on n'a rien à lui reprocher, mais que s'il s'agissait de quelque chose, lui aussi pourrait s'y

mettre, et pourquoi pas, et pourquoi non ? Car lui aussi est comme les autres ; il n'a l'air de rien, mais il est comme les autres. Qu'est-ce que cela peut lui faire? C'est un lâche, un affreux lâche ! Il ne veut pas terminer sa carrière avant la mi-novembre. Il s'est déjà expliqué avec Son Excellence et serait prêt (pourquoi pas) à donner sa démission. Quant à moi, son auteur, il me met dans une situation très désagréable.

Je vais souvent voir Bélinski. Il est très bien disposé envers moi et me considère sérieusement comme un témoignage public de ses opinions. Un de ces jours, j'ai fait la connaissance de Kroneberg, le traducteur de Shakespeare (c'est le fils du professeur Kroneberg de Kharkov). En général, l'avenir (et un avenir très prochain) peut m'être favorable et peut aussi devenir très sombre. Bélinski m'engage vivement à terminer *Goliadkine*. Il en a parlé dans tout le monde littéraire et un peu plus il le vendait à Kraevsky, tandis que la moitié des habitants de Saint-Pétersbourg ne parlent que des *Pauvres Gens*. Grigorovitch seul vaut son pesant d'or ! Il me dit lui-même : « Je suis votre claqueur-chauffeur. »

Nékrassov aime les affaires, il ne pourrait vivre sans cela; il a ça de naissance, et le jour même de son arrivée, il est venu chez moi dans la soirée et il a formé le projet de fonder un petit almanach périodique, dans lequel toute la gent littéraire collaborerait, mais dont les rédacteurs principaux seraient moi, Grigorovitch et Nékrassov. Ce dernier prend sur lui tous les frais. L'Almanach contiendra deux feuilles (d'imprimerie) et paraîtra *unefois* tous les quinze jours, le 7 et le 21 de chaque mois. On l'appellera le *Zouboshal* (le Gouailleur). Il s'agit de se moquer de tout et de rire de tout sans épargner personne ; de parler des théâtres, des revues, de la société, de la littérature, des faits-divers, des expositions, des journaux, de ce qui se passe à l'étranger, en un mot, de tout, toujours dans le même esprit et avec la même tendance. Il commencera le 7 novembre. Nous l'avons composé admirablement. Premièrement, il sera illustré. Comme épigraphe, nous prendrons les célèbres paroles de Boulgarine dans le feuilleton de *Sévernaïa Ptchéla* (L'Abeille du Nord) : « Nous sommes prêts à mourir pour la vérité, nous ne pouvons nous

passer de la vérité », etc., et cela sera signé Thaddée Boulgarine. On mettra cela aussi dans l'annonce qui paraîtra le 1er novembre. Pour le premier numéro, les articles seront de Nékrassov : 1° *Quelques vilenies de Saint-Pétersbourg* (bien entendu, qui viennent de se faire) et 2° *Le futur roman d'Eugène Sue : les sept péchés capitaux* (tout le roman en trois pages). Revue de toutes les revues. La conférence de Shevirev sur l'harmonie du vers de Pouchkine; elle est si grande que quand lui, Shevirev, se trouvait au Colysée et lisait à deux dames qui l'accompagnaient des stances de Pouchkine, toutes les grenouilles et tous les lézards du Colysée se rassemblèrent pour l'écouter. (Shevirev a fait cette conférence à l'Université de Moscou.) Ensuite, la dernière séance de la Société des slavophiles, dans laquelle il a été victorieusement démontré qu'Adam était Slave et habitait la Russie ; et dans laquelle on a démontré également toute l'importance et l'utilité de la résolution de cette grande question sociale pour le bien-être et le profit de toute la nation russe. Ensuite, dans l'article consacré à la critique d'art, le *Zouboskal* rendra pleinement justice à l'*Illustration* de Koukolnik. Chacun sait bien que l'*Illustration* est toujours imprimée avec une grande négligence : les coquilles, les mots à l'envers ne l'embarrassent nullement.) Grigorovitch écrira l'*Histoire de la Semaine*, et ajoutera quelques observations. Moi j'écrirai *Mémoires d'un valet de chambre*, etc. Comme tu vois, le journal sera très amusant, dans le genre des *Guêpes* de Karr. Ce sera une bonne affaire ; car le plus petit revenu peut donner pour ma part de 100 à 150 roubles par mois. Le livre marchera. Nékrassov y publiera aussi des poésies.

Allons, adieu. Une autre fois j'écrirai davantage. A présent, j'ai une masse de travail et tu vois que malgré tout je t'ai écrit une longue lettre; quant à toi, si je n'écrivais pas, tu serais capable de ne pas m'écrire une seule ligne, u comptes les visites. Quel paresseux tu es !

Lis *Téverin* (George Sand) dans *Otetchestvennia Zapiski* du mois d'octobre. Il n'y a jamais eu rien de pareil dans notre siècle. Voilà des hommes modèles.

Adieu, mon ami. Je salue Émilie Fédorovna et je lui baise les mains. Les enfants vont-ils bien ? Donne des détails.

Continue à traduire Schiller à loisir, quoiqu'il soit absolument impossible de dire quand on pourra réaliser l'édition. Je cherche à te dénicher quelque traduction. Mais, voilà ! Les *Otetchestvennia Zapiski* ont trois traducteurs officiels. Peut-être arrangerons-nous quelque chose ensemble. D'ailleurs, tout est à venir. Si je marche, le théâtre de Schiller marchera aussi, — voilà tout ce que je sais.

Ton TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

16 novembre 1845.

Cher frère,

Je t'écris à la hâte, car en ce moment j'ai très peu de temps. *Goliadkine* n'est pas encore terminé ; il faudrait cependant l'achever pour le 25. Tu es resté très longtemps sans me répondre et je commençais à bien m'inquiéter. Écris plus souvent : tu prends pour excuse ton manque de temps, c'est une blague. Il faut très peu de temps pour cela. C'est la paresse provinciale qui te perd à la fleur de l'âge, mon cher, et pas autre chose.

Eh bien ! mon frère, je pense que jamais ma gloire n'atteindra des hauteurs plus élevées que celles où elle plane aujourd'hui. Partout je rencontre un très grand respect, la curiosité est immense à propos de moi. J'ai fait la connaissance de quantité de gens très convenables. Le prince Odoevsky me prie de l'honorer de ma visite, et le comte S... s'arrache les cheveux de désespoir ; Panaiev lui a déclaré qu'est paru un talent qui les dépassera tous. S... a fait le tour de tout le monde et étant allé chez Kraevsky, il lui demanda soudain : Qui est ce Dostoïevski ? Où prendrai-je ce Dostoïevski ? Kraevsky, qui ne mâche rien à personne, et dit toujours les choses sans détour, lui répond que Dostoïevskine ne voudra pas lui faire l'honneur d'une visite. Cela est bien vrai : les aristos se perchent sur leurs échasses et se figurent qu'ils m'anéantiront sous la grandeur de leurs faveurs. On me reçoit partout comme une merveille. Je ne puis ouvrir la bouche sans que l'on répète dans tous les coins que Dostoïevski a dit ça, Dostoïevski veut faire ça. Bélinski m'aime autant que possible. Le poète Tourguenev (tu as bien entendu parler de lui) est revenu de Paris der-

nièrement et il s'est tellement attaché à moi, il a tant d'amitié pour moi, que Bélinski explique cela en supposant que Tourguenev est tombé amoureux de moi. Ah ! mon frère, quel homme ! Un peu plus, moi aussi je devenais amoureux de lui. Il a un réel talent, il est poète, aristocrate, beau, riche, intelligent, instruit, il a vingt-cinq ans — je ne sais ce que la nature a pu lui refuser ! Enfin, il a un caractère d'une droiture à toute épreuve, formé à bonne école, d'une humeur parfaite. Lis sa nouvelle dans *Otetchestvennia Zapiski : André Kolossov*, — c'est lui-même, quoiqu'il n'ait pas songé à s'exposer.

Je ne suis pas encore bien riche en argent, mais je n'en manque pas trop. Dernièrement, je me suis trouvé sans le sou. Il y a quelque temps, Nékrassov a eu l'idée de fonder le *Zouboskal*, un délicieux almanach humoristique, pour lequel j'avais écrit une annonce. Cette annonce a fait beaucoup de bruit, car c'est la première manifestation de légèreté et d'esprit en pareilles choses. Cela m'a fait penser au premier feuilleton de Lucien de Rubempré. Mon annonce a été imprimée dans les *Otetchestvennia Zapiski* dans les « Nouvelles diverses ». On m'en a donné 20 roubles argent. Un de ces jours, n'ayant pas d'argent, je passai chez Nékrassov. Pendant que j'étais chez lui, l'idée m'est venue d'écrire un roman en neuf lettres. Revenu à la maison, j'ai écrit ce roman en une nuit ; son étendue est d'environ une demi-feuille. Le matin je l'ai porté chez Nékrassov, et j'ai reçu 125 roubles ass. ; donc, ma feuille vaut pour le *Zouboskal* 250 roubles ass. Le soir, on a lu mon roman chez Tourguenev au milieu de notre cercle d'amis, une vingtaine de personnes environ, et il a produit un effet superbe. On va le publier dans le premier numéro du *Zouboskal*. Je t'enverrai le livre pour le 1er décembre. Bélinski a dit qu'il est complètement sûr de moi, car je puis traiter des genres tout à fait différents. Un de ces jours, Kraevsky qui avait entendu dire que je manquais d'argent, m'a instamment prié de lui emprunter 500 roubles. Je pense que je lui vendrai 200 roubles la feuille.

Il me vient une foule d'idées ; et il m'est impossible d'en parler même à Tourguenev, par exemple, car le lendemain, dans tous les coins de Saint-Pétersbourg, on saurait que Dostoïevski écrit ceci et cela. Eh bien, frère ! Si j'allais

te compter tous mes succès, je n'aurais pas assez de papier. Je pense que j'aurai de l'argent. *Goliadkine* vient admirablement bien ; ce sera mon chef-d'œuvre. Hier, j'ai été pour la première fois chez P... et je crois que je suis tombé amoureux de sa femme. Elle est intelligente et belle, de plus très aimable et très franche. Je passe mon temps très gaiement. Notre cercle est assez grand. Mais je ne parle que de moi ; pardonne-moi, mon cher ; je te dirai franchement que je suis presque enivré de ma gloire. Avec ma prochaine lettre, je t'enverrai le *Zouboskal*. Bélinski dit que je m'abaisse en plaçant des articles dans cet almanach.

Adieu, mon cher. Je te souhaite du bonheur. Je te félicite à l'occasion de ton avancement. Je baise les mains d'Émilie Fédorovna et de tes bébés. Que font-ils ?

Ton

DOSTOÏEVSKI.

Bélinski me garde des entrepreneurs. J'ai relu ma lettre et j'ai trouvé d'abord que je ne sais plus l'orthographe et ensuite que je suis un vantard.

Adieu, écris-moi au plus tôt.

Notre *Schiller* ira bien, certainement. Bélinski nous encourage à faire une édition d'œuvres complètes. Je crois qu'on pourra plus tard la vendre avantageusement, à Nékrassov, par exemple.

Adieu.

Les Mina, les Clara, les Marianne, etc., sont bien embellies, mais coûtent un argent fou. Récemment, Tourguenev et Bélinski m'ont bien grondé pour ma vie désordonnée. Ces messieurs ne savent pas comment me témoigner leur affection ; ils sont tous amoureux de moi. Mes dettes sont toujours au même point.

Au même.

1er février 1846.

Mon cher frère,

D'abord, ne sois pas fâché de mon long silence. Je te jure que je n'avais pas de temps, et je te le prouverai bien. Ce qui m'a retenu surtout, c'était que jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'au 28, je terminais mon mauvais

sujet de *Goliadkine*. Horreur ! Voilà les calculs humains ! Je voulais terminer avant le mois d'août et j'ai traîné jusqu'à février ! Je t'envoie à présent l'Almanach. *Les Pauvres Gens* ont paru le 15. Allons, frère ! De quelles invectives exaspérées ne les a-t-on pas salués de toutes parts ! Dans l'*Illustration* j'ai lu une critique qui ressemblait plutôt à des injures. Dans *Sévernaïa Ptchéla* il y avait Dieu sait quoi. Mais je sais comment on a accueilli Gogol et nous savons tous comment on accueillait Pouchkine. Le public lui-même est exaspéré : les trois quarts des lecteurs nous insultent, mais un quart (et même pas) nous louange à outrance. Les débats sont terribles. (L'Amanach se vend d'une façon étonnante, extraordinaire. On peut espérer que dans quinze jours il ne restera pas un seul exemplaire.) Ça se passe comme avec Gogol. On l'injuriait, on l'injuriait et on le lisait ; maintenant on a fait la paix avec lui et on le loue. Je leur ai donné un os à ronger ! Qu'ils se débrouillent, ces imbéciles travaillent à ma gloire. La *Sévernaïa Ptchéla* s'est couverte de honte par sa critique. C'est abominablement stupide ! Mais aussi, que de louanges, frère ! Figure-toi que notre cercle, même Bélinski, trouve que j'ai même dépassé Gogol.

Dans la *Bibliothèque de Lecture* où la critique est faite par Nikitenko, il y aura une analyse très détaillée des *Pauvres Gens*, bien entendu en ma faveur. Au mois de mars, Bélinski va faire du bruit. Odoevsky écrit un article spécial sur *Les Pauvres Gens*. Sollogoub, aussi, mon ami. Moi, frère, je me suis loué dans le grand monde et dans trois mois environ je viendrai en personne te raconter mes exploits.

Notre public a des instincts, comme toutes les foules, mais pas d'instruction. On ne peut comprendre comment il est possible d'avoir un style pareil. Ils aiment à voir en tout le museau de l'auteur ; mais je n'ai pas montré le mien. Ils n'arrivent pas à comprendre que c'est Dévoushkine[1] qui parle, et non pas moi, et que Dévoushkine ne saurait parler autrement. On trouve le roman trop étendu, et cependant il n'y a pas un mot de trop. On me reconnaît une corde originale (Bélinski et d'autres) qui consiste

1. Le héros du roman de Dostoïewski : *Les Pauvres Gens*.

en ce que j'emploie l'analyse et non pas la synthèse, c'est-à-dire que je vais en profondeur, et, examinant les atomes, je cherche le tout ; tandis que Gogol débute par le tout et c'est pour cela qu'il n'est pas aussi profond que moi. Tu liras et tu verras. Mon avenir sera très brillant, frère ! — Aujourd'hui paraît *Goliadkine*. Il y a quatre jours je l'écrivais encore. Dans les *Otetchestvennia Zapiski* il prendra onze feuilles. *Goliadkine* est dix fois supérieur aux *Pauvres Gens*. Nos amis prétendent que depuis les *Ames mortes* il n'y a eu rien de pareil en Russie, que l'œuvre est pleine de génie, et que ne disent-ils encore ! Ils me considèrent avec tant d'espoirs ! En effet, *Goliadkine* m'a bien réussi. Je sais qu'il te plaira énormément ! Il te plaira davantage que les *Ames mortes*, je le sais. Reçoit-on chez vous les *Otetchestvennia Zapiski* ? Je ne sais si Kraevsky me donnera un exemplaire.

Allons, frère, il y a si longtemps que je ne t'ai écrit, je ne me rappelle plus sur quoi je me suis arrêté. Tant d'eau a passé sous le pont ! Nous nous verrons bientôt. Je passerai l'été avec vous absolument, mes amis, et pendant tout l'été j'écrirai énormément : j'ai des idées. Maintenant, j'écris aussi.

Pour *Goliadkine*, j'ai reçu exactement 600 roubles argent. De plus, j'ai encore reçu une masse d'argent, de sorte que j'ai dépensé trois mille depuis notre séparation. Je n'ai pas d'ordre, — voilà la vérité ! J'ai quitté mon appartement et j'ai loué deux chambres meublées admirablement. Je suis très bien. Voici mon adresse : à l'église Wladimir, au coin de la rue Grebetzky et de la traverse Kouznetchny, maison du marchand Koutchine, n° 9. Écris, je t'en prie, au nom du ciel. Écris-moi si *Les Pauvres Gens* t'ont plu. Salue Émilie Fédorovna, embrasse les enfants. J'étais pas mal amoureux de Mme P..., cela commence à passer, et encore je n'en sais rien. Ma santé est très mauvaise ; j'ai mal aux nerfs, j'ai peur d'une fièvre cérébrale ou nerveuse. Je ne puis vivre convenablement, je suis complètement débauché. Si je ne puis prendre quelques bains de mer cet été, ce sera bien malheureux. Adieu, écris, je t'en supplie. Pardonne-moi d'écrire si mal. Je suis pressé. Je t'embrasse. Adieu. Ton

DOSTOÏEVSKI.

Allons, frère, excuse-moi, je t'en prie, de ne t'avoir rien envoyé jusqu'à présent. Je te l'apporterai cet été. Allons, adieu, il est deux heures.

Je vous apporterai des cadeaux à tous.

L'été prochain, mon cher ami, nous le passerons plus gaiement que celui de cette année. Je ne serai pas très riche en argent, mais je compte toujours sur 800 ou 1000 roubles. Cela suffira pour l'été.

Viéra[1] se marie. Le sais-tu ?

Au même.

1er avril 1846.

Cher frère,

Je t'envoie le casque avec les accessoires et la paire d'épaulettes. On n'a pas attaché la jugulaire ; on a dit que cela abîmerait le shako pendant le voyage. Je ne sais si j'ai bien fait la commission. Si non, ce n'est pas ma faute, car je n'entends absolument rien à ces choses-là. Je ne marche pas avec mon siècle, mon ami. Maintenant deuxième question. Tu demanderas pourquoi ce retard. Mais moi, mon très cher, je travaille comme un forçat, et si étrange que cela te paraisse, je n'ai pas trouvé le temps de faire ta commission. Il est vrai que j'ai passé deux courriers par mon étourderie. Je suis coupable. Il ne faut pas m'en vouloir.

Je continue maintenant. Mon ami, tu dois être fâché que je reste si longtemps sans écrire, mais je suis tout à fait de l'avis de Poprichtchine de Gogol : — « les lettres sont des blagues, ce sont les pharmaciens qui écrivent des lettres. » Que t'écrire ? Je devrais écrire des volumes, si je devais commencer à causer avec toi autant que je voudrais. Dans ma vie tous les jours il y a tant de nouveau, tant de changement, tant d'impressions, tant de choses bonnes et avantageuses, tant de choses désagréables et à mon désavantage, que je n'ai pas le temps de réfléchir. D'abord, je suis pris entièrement. J'ai un gouffre d'idées et j'écris constamment. Ne crois pas que je sois

1. Une des sœurs de Dostoïevski.

sur des roses. C'est de la blague. D'abord, j'ai dépensé une masse d'argent, c'est-à-dire exactement 4.500 depuis notre séparation et j'ai vendu d'avance pour 1.000 roubles ass. de ma marchandise. Ainsi, avec l'ordre qui me caractérise et que tu connais, je me suis complètement volé et je recommence à me trouver sans le sou..... Mais ce n'est rien. Ma renommée est arrivée à son apogée. Dans deux mois, d'après mon compte, on a parlé de moi trente-cinq fois dans diverses publications. Les unes me montent aux nues en me comblant de louanges; d'autres avec quelques restrictions ; et, en troisième lieu, on m'accable d'injures. Quoi de mieux et de plus élevé ? Mais voilà ce qui est vilain et ce qui me tourmente : tous ceux de notre cercle, tous les amis, Bélinski, tous sont mécontents de moi à propos de *Goliadkine*. La première impression a été un ravissement irréfléchi, des paroles, du bruit, des discussions. Ensuite — la critique. Voilà : tous, tous se sont mis d'accord, c'est-à-dire mes amis et les lecteurs, tous ont trouvé que *Goliadkine* est si monotone, si ennuyeux, si étendu, qu'il n'y a pas moyen de le lire. Mais ce qui est bien plus comique, c'est que tous m'en veulent pour l'avoir étendu et que tous sans exception le lisent avec acharnement et le relisent avec un acharnement égal. Et un de nos amis ne fait que ça, il lit tous les jours un chapitre pour ne pas se fatiguer et il claque des lèvres de plaisir. Certains lecteurs crient que c'est tout à fait impossible, qu'il est stupide d'écrire et de publier des choses pareilles, d'autres crient que c'est copié et imité, et d'aucuns m'ont fait entendre de tels madrigaux, que j'ai honte de les répéter. Quant à moi, à un certain moment j'étais tombé dans le marasme. J'ai un défaut terrible : un amour-propre et une ambition illimités. L'idée que j'avais trompé l'attente des autres et que j'avais gâté une chose qui aurait pu être une œuvre importante, cette idée me tuait. Je suis dégoûté de *Goliadkine*. Il y a bien des choses qui ont été écrites à la hâte ou dans des moments de lassitude. La première partie est mieux que la seconde. A côté de pages brillantes, il y a des vilenies, de l'ordure, ça retourne le cœur, on est dégoûté de le lire. Voilà ce qui a fait mon tourment et je suis tombé malade de chagrin. Frère, je t'enverrai *Goliadkine* dans quinze jours. Tu le liras. Écris-moi ton opinion.

J'abandonne la vie et mon étude et je te dirai quelques nouvelles : 1° Une nouvelle monstre : Bélinski abandonne les *Otetchestvennia Zapiski*. Sa santé est très ébranlée, il va aux eaux, peut-être même à l'étranger. Il ne reprendra pas ses critiques avant deux ans. Mais pour maintenir ses finances il publie un almanach d'une épaisseur gigantesque (60 feuilles d'imprimerie). J'écris pour lui deux nouvelles : 1° *Les Favoris rasés*, 2° *Nouvelle des chancelleries supprimées*, toutes les deux d'un intérêt tragique, palpitant, et, cela j'en réponds, concises au possible. Les lecteurs attendent mes œuvres avec impatience. Les deux nouvelles ne sont pas bien grandes... En outre, quelque chose pour Kraevsky et un roman pour Nékrassov. Tout cela me prendra un an. Je termine en ce moment *Les Favoris rasés*.

Deuxièmement. — Une masse de nouveaux écrivains ont fait leur apparition. Les uns sont mes rivaux. Parmi eux il faut surtout remarquer Hertzen (Iscander) et Gontcharov. Le premier a déjà publié ; le second est un commençant et n'a été publié nulle part. On dit énormément de bien d'eux. En attendant, la priorité m'appartient ; j'espère que cela sera toujours ainsi. En général, la littérature n'a jamais tant produit qu'à présent. Tant mieux.

Troisièmement. — Je viendrai chez vous ou très tôt, ou très tard, ou pas du tout. J'ai des dettes, je n'aurai pas d'argent (sans argent je ne viendrai pour rien au monde), et puis, troisièmement, je suis accablé de travail. L'avenir nous le dira.

Quatrièmement. — Shidlovsky a donné signe de vie. Son frère est venu me voir. Je vais commencer à correspondre avec lui.

Cinquièmement. — Mon cher ami, si tu veux gagner quelque chose par la littérature, il y aurait une occasion de réussir et de faire de l'effet par une seule traduction. Traduis donc : *Reinecke-Fuchs* de Gœthe. On m'avait même prié de te charger de traduire cela, car il le faut pour l'almanach de Nékrassov. Si tu veux, traduis-le. Prends ton temps. Et même, si je ne vienspas vers le 15 mai ou le 1er juin, envoie-la si c'est prêt. Tous s'en vont pour l'été ; mais si c'est possible, je te la placerai quelque part et je t'apporterai l'argent. Si ce n'est en printemps, ce sera en automne certainement. L'argent viendra sûrement. Nékras-

sov est éditeur, il achètera, Bélinski achètera, Ratkov achètera, Kraevsky est tout à ma disposition. L'affaire est avantageuse. On a parlé de cette traduction dans notre cercle. Ainsi, commence si tu veux et, sur ma tête, je garantis le succès. Si tu traduis trois chapitres environ, envoie-les-moi, *je les montrerai* à ces messieurs et il pourrait arriver que l'on payât d'avance.

Je n'ai jamais été si riche d'activité qu'en ce moment. Tout bouillonne, tout va... Mais qu'en adviendra-t-il ? Adieu, mon ami.

Viéra est mariée depuis trois mois. On dit qu'elle est heureuse. L'oncle lui a donné autant qu'à Varia[1]. Écris à l'oncle. Elle a épousé Ivanoff. Il a trente ans. Il est professeur de chimie quelque part. Viéra m'a écrit ; elle disait qu'elle t'écrivait aussi.

Adieu, mon cher. Je vous embrasse tous et vous souhaite mille choses. Je baise les deux mains d'Émilie Fédorovna. J'embrasse aussi les enfants. Comment vas-tu ? Parle-moi de toi. Ah ! mon ami. J'ai envie de te voir. Mais que faire.

Tout à toi,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

16 mai 1846.

Cher frère,

Devant toi sont ces dames qui t'ont apporté ce message. Je te prie, reçois-les bien et, si c'est possible, tu ne ferais pas mal de les inviter à dîner, — Mme Bélinski et sa très intéressante sœur. Elles me demandent de les recommander aussi auprès d'Émilie Fédorovna. Nourris leur égoïsme féminin en t'intéressant le plus possible à elles-mêmes et, bien entendu, parle le moins possible littérature. D'ailleurs tu t'y entends mieux à toutes *ces affaires* que moi ; conseille-leur où elles doivent descendre et ce qu'elles doivent faire... Je ne sais ce qui vaut mieux pour elles : rester à Revel ou bien aller à Hapsal.

Je dirai de moi-même que je ne sais pas du tout ce que

1. Autre sœur de Dostoïevski.

je vais devenir. Je n'ai pas un kopek, et je ne sais pas d'où je pourrai en avoir. Il m'est impossible de bouger d'ici sans avoir 500 roubles pour payer les dettes de Saint-Pétersbourg. Par conséquent, tu peux en juger toi-même. Il est probable, et plus probable qu'autre chose, frère, que nous ne nous verrons pas et que je ne viendrai pas. Je m'ennuie ici, je me sens mal à l'aise. J'écris et je ne vois pas la fin de mon travail. Mes salutations à Émilie Fédorovna. Je lui recommande MMmes Bélinski et j'espère pouvoir compter sur son indulgence et sur son amabilité. Il ne serait pas mal que Fedia et Macha témoignassent quelque gentillesse de leur part, et disent franchement leur opinion dans les limites de leur sagesse. Allons, adieu, frère, je n'ai pas de temps. Vraiment, je n'ai jamais traversé une époque aussi pénible. L'ennui, la tristesse, l'apathie, et l'attente fiévreuse et convulsive de quelque chose de meilleur me torturent. Et puis encore me voilà malade. Le diable en soit! Pourvu que tout cela se passe.

Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

8 septembre 1846.

Je me hâte de t'informer, cher frère, que je suis parvenu tant bien que mal jusqu'à Saint-Pétersbourg et que je suis descendu chez Troutovsky comme je le désirais. Je n'ai pas ressenti de roulis; mais en voyage et ici, à Pétersbourg, j'ai été trempé jusqu'aux os et je me suis enrhumé; je tousse, j'ai un rhume de cerveau et tout cela très fort. Le premier temps je me suis bien ennuyé. Je suis allé chercher un logement et j'ai déjà loué deux petites pièces bien meublées, le service compris, pour 14 roubles par mois, mais je n'ai pas encore emménagé. Mon adresse : en face la cathédrale de Kazan, maison Kochendorff, n° 25. Écris-moi à cette adresse au plus vite; car j'ai bien envie de te lire. Je me sens bien triste.

Les Bélinski sont arrivées à bon port ; depuis mon retour, je ne les ai pas encore revues. Le lendemain, je suis allé chez Nékrassov. Il demeure avec les Panaiev, et je les ai vus tous. L'Almanach va bien; il faut se presser.

Quant au magasin, je n'ai pas voulu demander et je ne sais pas; il doit aller aussi. Mais voilà une nouvelle: pour connaître l'adresse de Nékrassov, je suis entré chez Procopovitch. Il m'a appris l'objet du voyage de Nékrassov, à Revel, — objet qu'il gardait secret, pour certaines raisons, et n'avait même pas dit à Procopovitch; celui-ci l'avait deviné d'après certaines données. Il est venu voir Massalsky, pour lui acheter le *Sin Otetchestva* (Le Fils de la Patrie); il paraît que l'affaire a l'air de bien marcher et à l'époque du nouvel an nous aurons une nouvelle revue.

Je ne te dis rien de Gogol, mais je cite simplement un fait. Dans le numéro du *Sovremennik* (Le Contemporain) du mois prochain, sera imprimé un article de Gogol, — son testament, dans lequel il renie toutes ses œuvres et reconnaît leur inutilité et même davantage. Il prétend que de sa vie il ne touchera une plume, car le but de sa vie est la prière. Il convient en tout avec ses adversaires. Il donne l'ordre de faire imprimer son portrait en nombre immense d'exemplaires et d'employer le prix de la vente pour secourir les pèlerins désireux de visiter Jérusalem. Voilà. Conclus toi-même.

J'ai été aussi chez Kraevsky. Il met sous presse *Prokhartchine* qui paraîtra au mois d'octobre. Je n'ai pas parlé d'argent; mais il est fort aimable et enjoué. Je n'ai été chez personne autre. Iazikov a établi un bureau et il a une enseigne. Dehors il pleut très fort, et il est difficile de sortir. Je suis encore chez Troutovsky, mais demain je m'installe chez moi. Quant à ton manteau, je n'ai pas pu m'en occuper avec tous ces embarras et la pluie. Je veux vivre le plus modestement possible. Je t'en souhaite autant. Il faut commencer petitement. Nous vivrons et nous verrons. Et maintenant, adieu. Je suis pressé. J'aurais voulu t'écrire beaucoup de choses, mais vaut mieux ne pas en parler. Écris. J'attends une réponse dans le plus bref délai. Embrasse les enfants. Salue Émilie Fédorovna. Salue aussi toutes les personnes que je connais. J'écrirai davantage avec le prochain courrier. Ce n'est qu'un avis. Adieu. Je te souhaite les meilleures chances, mon ami inappréciable, et surtout, en attendant, la patience et la santé.

Ton frère,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

17 septembre 1846.

Mon cher frère,

Je t'envoie le manteau. Excuse ce retard. La faute n'en est pas à moi, j'étais obligé de chercher mon domestique et enfin je l'ai trouvé. Sans lui je ne pouvais rien acheter. Le manteau a ses qualités et ses défauts. Les qualités consistent en ce qu'il est très large, presque double, et la couleur est bonne, couleur grise d'uniforme ; le défaut, c'est que le drap n'est que de 8 roubles ass. Il n'y en avait pas de meilleur. Aussi il ne coûte que 82 roubles ass. Le reste sert pour les frais de l'envoi. Que faire ? Il y avait des draps à 12 roubles ass., mais d'une couleur acier clair, très jolie, mais qui te déplaît. D'ailleurs, je doute fort que ce manteau te déplaise. Il est un peu long.

J'ai tardé à t'écrire à cause du manteau. Je t'ai déjà annoncé que j'avais loué un logement. Je ne suis pas mal ; mais je n'ai rien pour l'avenir. Kraevsky m'a donné 50 roubles arg. et à sa mine il est facile de juger qu'il ne donnera plus rien ; j'aurai bien du mal.

Prokhartchine est terriblement défiguré dans un certain passage. Ces messieurs d'un certain endroit ont même supprimé le mot *tchinovnik*[1] et Dieu sait pour quelle raison; tout était plus qu'innocent; ils l'ont rayé partout, toute vie a disparu. Il n'est resté que le squelette de ce que je t'avais lu. Je renie ma nouvelle.

On n'entend rien de neuf par ici. Tout est comme d'habitude ; on attend Bélinski. Mme Bélinski te salue. Tous les projets paraissent être restés en l'air ; ou bien, peut-être, sont-ils gardés secrets, — le diable en soit !

Je dîne en société par cotisation. Beketov a réuni six amis, dont je suis, ainsi que Grigorovitch. Chacun donne 15 kop. arg. par jour, et nous avons pour le dîner deux bons plats proprement préparés et nous nous en contentons. Donc, le dîner ne me revient pas à plus de 16 roubles (par mois).

Je t'écris à la hâte, car je suis en retard et le domesti-

1. Employé de l'État.

que attend avec le colis pour le porter à la poste. Je suis encore plus ennuyé que toi quand tu avais mal aux dents. J'ai bien peur que le manteau ne t'arrive un peu tard. Que faire ? J'ai fait tout mon possible.

J'écris toujours *Les Favoris rasés*. Cela va lentement. J'ai peur d'être en retard. J'ai entendu de deux personnes, l'une qui est Beketov, l'autre Grigorovitch, qu'en province on n'appelle pas autrement l'almanach *Peterbourgsky Sbornik* que par le nom des *Pauvres Gens*. Ils ne s'intéressent nullement au reste, quoiqu'on se l'arrache, on l'achète l'un chez l'autre, chez celui qui a réussi à l'acheter à un prix énorme. Chez les libraires à Penza et Kiev par exemple, son prix officiel est de 25 à 30 roubles ass. Comme c'est étrange ! ici il s'est arrêté, là-bas on ne peut en trouver.

Grigorovitch a écrit une nouvelle remarquable. Grâce à nos démarches, à moi et à Maïkov (qui, soit dit en passant, veut écrire un grand article sur moi pour le 1er janvier), cette nouvelle sera publiée dans les *Otetchestvennia Zapiski* qui, paraît-il, sont tout à fait à sec. Ils n'ont plus une seule nouvelle en réserve.

On s'ennuie terriblement ici. On ne travaille pasici ! Chez vous j'étais comme au paradis et Dieu sait que quand je suis bien, avec mon caractère je gâte les choses. Je souhaite à Émilie Fédorovna de bien passer son temps et surtout de se bien porter, je le souhaite très sincèrement ; je pense beaucoup à vous. Tiens, frère : l'argent et un avenir assuré c'est bien bon. J'embrasse mes neveux. Allons, adieu. J'écrirai davantage la prochaine fois. Et maintenant je te supplie de ne pas m'en vouloir. Porte-toi bien et ne mange pas tant de viande.

Mon adresse :

Près de la cathédrale de Kazan, au coin de la Grande Metchanskaïa et de la place, maison Kochendorff, n° 25.

Adieu. Ton frère,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Mange le plus possible de choses saines, je t'en prie, passe-toi de champignons, de moutarde et de petites horreurs pareilles. Je t'en supplie.

Au même.

7 octobre 1846.

Cher frère,

Je m'empresse de répondre à ta lettre et de t'écrire en même temps ce dont je voulais t'informer même sans avoir reçu ta lettre.

La dernière fois je t'ai écrit que j'avais l'intention d'aller à l'étranger. Les libraires m'offrent 4.000 roubles ass. pour tout. Nékrassov m'avait offert 1.500 roubles arg. Mais il paraît qu'il n'a pas d'argent et il renoncera. Si le prix me paraît trop bas (d'après mes dépenses), je ne l'accepterai pas, et je publierai moi-même un volume, peut-être vers le 15 novembre. Ce sera bien, car cela se passera sous mes yeux ; l'édition ne sera pas défigurée, par exemple, et j'y trouverai mon avantage. Il est possible que j'en tire 4.000 roubles. Les libraires en donnent autant, mais je ne mettrai pas tout dans mon volume. Donc, s'il faut ajouter un peu, à mon retour d'Italie je ferai paraître le deuxième volume et je toucherai de l'argent en arrivant.

Je ne vais pas me divertir, mais me soigner. Pétersbourg est un enfer pour moi ! Comme c'est pénible, comme c'est pénible de vivre ici ! Quant à ma santé elle va de pis en pis. D'ailleurs je suis très effrayé. Que me dira, par exemple, octobre? Jusqu'ici les journées sont belles. J'attends ta lettre avec impatience : car je voudrais savoir ce que tu en penses. En attendant, voilà ce que je vais te dire : viens à mon aide, frère, jusqu'au 1er décembre au plus tard. Car jusqu'au 1er décembre, je ne sais pas du tout où prendre l'argent. C'est-à-dire, je trouverai bien de l'argent, Kraevsky m'en offre très volontiers ; mais je lui ai pris déjà 100 roubles et je l'évite à présent, car pour chaque 50 roubles, il faut une feuille d'imprimerie. Et moi, je veux écrire un roman pour moi, quand je serai en Italie, à loisir, en liberté complète, et je veux être en état de faire mon prix. Car le système de dettes constantes que Kraevsky cultive en tout, c'est le système de ma servitude et de ma dépendance littéraire. Ainsi, donne-moi les moyens, si tu peux. Je t'ai déjà écrit que je te rendrai 100 roubles en allant à l'étranger ; mais si tu peux m'en-

voyer encore 50 roubles arg. je te les rendrai aussi, tout sera fait pour le 1er janvier. Fais tes comptes, et si tu peux me prêter jusqu'au 1er janvier, donne-les-moi. Tu peux compter sur moi comme sur un roc, je te les rendrai. Je t'écris tout cela, afin qu'il te soit plus commode de faire tes comptes.

Cet argent m'est nécessaire pour l'achat d'un manteau. Je ne me fais pas faire d'habits, tout pris que je suis par mon système d'émancipation littéraire, et ils (c'est-à-dire, les habits) ne sont plus convenables. Mais le manteau est nécessaire. J'y mettrai bien 120 roubles (avec le col), et avec le reste je veux vivre tant bien que mal jusqu'au moment de la publication. C'est Kraevsky lui-même qui m'a offert de faire les démarches. C'est Ratkov et Kouvchinnikov qui publient sur sa recommandation. J'ai déjà causé avec eux. Ce sont eux aussi qui m'ont offert 4.000 roubles pour le manuscrit.

Pour le 1er janvier j'ai l'intention d'écrire encore quelque petite chose pour Kraevsky, et puis je me sauverai. Pour aller en Italie, il faut que je paie diverses dettes (à toi aussi), 1.600 roubles ass. en tout. Il restera donc à peine 2.400 roubles ass. Je me suis informé de tout : le voyage coûte 500 roubles (au plus). A Vienne je m'achèterai du linge et des vêtements pour 300 roubles ; là c'est bon marché ; cela fait donc 800 roubles ; il me restera alors 1.600 roubles. Je vivrai là-bas huit mois. J'enverrai au *Sovremennik* la première partie du roman, j'obtiendrai 1.200 roubles, et, de Rome, j'irai passer deux mois à Paris et je reviendrai. Dès que j'arriverai, je ferai publier la deuxième partie. Quant au roman, je me mettrai à l'écrire dès l'automne 1848 et j'en ferai publier trois ou quatre volumes. La première partie sera publiée dans le *Sovremennik* sous forme de prologue. J'ai le sujet et l'idée dans ma tête. En ce moment j'ai de très grandes craintes pour ma santé. J'ai de terribles palpitations de cœur, comme dans les premiers temps de ma maladie.

Nékrassov et Panaiev publient le *Sovremennik* depuis le 1er janvier. C'est Bélinski qui fait la critique. Il se fonde une quantité de revues, et Dieu sait quoi encore. Moi, j'évite tout cela, pour bien me porter et pouvoir écrire quelque chose de sain. Le commerce de Nékrassov tombe.

Mais Iazikov et Cie sont dans un état florissant. Lui aussi fait le commissionnaire en librairie. Je lui ai déjà parlé de lui remettre les exemplaires pour qu'il s'en arrange.

Salue tout le monde, surtout Émilie Fédorovna. Les enfants aussi et je te supplie de me répondre avec le premier courrier. J'attends ta lettre. Écris plus vite ; car si tu ne m'envoies pas d'argent, dis-le-moi au moins, dis que tu n'en as pas (je te jure que je ne t'en voudrai pas) afin que je puisse en chercher ailleurs.

Tout à toi,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Je t'écrirai maintenant très souvent.

Frère, nous ne nous verrons pas de longtemps. Mais dès que je serai revenu de l'étranger, j'irai te voir en passant, directement, n'importe où que tu sois.

Vers le 20 octobre j'aurai terminé en gros mon travail, c'est-à-dire *Les Favoris rasés ;* ma situation sera déjà bien dessinée, car depuis le 15 octobre commencera la publication des *Pauvres Gens.*

Au même.

17 octobre 1846.

Je m'empresse de t'informer, mon cher frère, que j'ai reçu ton argent, pour lequel je te remercie infiniment, car je ne souffre plus du froid et autres désagréments. Je m'empresse également de te dire que mes espérances et mes projets sont remis à un moment plus opportun. Au moins, je n'en sais moi-même que fort peu de choses. On me fait de telles offres, qu'il m'est impossible d'accepter : très peu d'argent, ou bien une somme convenable, mais pas en une fois, et il faudrait attendre. Bien entendu, s'il faut vendre, je ne puis le faire qu'au comptant. Enfin, on me conseille d'attendre. C'est bien et mal. Mal pour ma santé. Bien à ce point de vue que si on attend, on peut obtenir une somme plus considérable. En tout cas, il sera impossible de publier pour la Noël. Car il faut pouvoir vivre; il faudra donc vendre des nouvelles dans les revues; il faudra donc attendre ; la publication ne pourra donc se faire que vers le 1er mai. D'ailleurs, il faudra se donner la

peine de tout organiser et de publier deux volumes épais, et non à 2 r. 50 kop., comme je le supposais, mais à 3 roubles et davantage peut-être. Ainsi nous nous verrons peut-être l'été encore une fois et mon voyage à l'étranger ne s'effectuera qu'à l'automne, si j'ai assez d'argent.

Tout cela me trouble à un tel point, frère, que j'en ai la tête brouillée. Eh ! combien il faut supporter de peines et d'ennuis de toutes sortes, afin d'organiser ses affaires! Il faut négliger sa santé, par exemple, et Dieu sait quand on peut assurer son avenir! Je t'écris peu de choses, car je ne suis sûr de rien encore. D'ailleurs je ne perds pas encore complètement courage. Comment vas-tu ? Tu me dis que tu attends un nouveau convive. Dieu veuille que tout se passe bien! Pourvu que tes affaires et les miennes s'arrangent! Frère, je ne cesse de poursuivre mon but. Notre association peut se réaliser. Je fais toujours des rêves. A moi, frère, serait nécessaire le *succès complet ;* sans cela il n'y aura rien de fait, et je vivrai avec peine. Tout cela ne dépend pas de moi, mais de mes forces.

Les Favoris rasés ne sont pas tout à fait terminés. On dit beaucoup de bien de *Prokhartchine*. On m'a répété bien des jugements. Bélinski n'est pas encore arrivé. Ces messieurs du *Sovremennik* font des mystères. De sorte que je ne tiens pas trop aux *Favoris rasés* et je n'ai rien promis. Je les placerai peut-être chez Kraevsky. D'ailleurs, je ne sais comment je vais m'en arranger. Je vais profiter des circonstances et je les ferai battre à cause de ma nouvelle, à qui donnera le plus. Je me ferai payer convenablement, bien sûr. Mais s'il m'arrive de publier à part, de façon à ce que l'on me paie une certaine somme d'avance, je ne la donnerai pas dans une revue.

Le frère André te salue. Les Bélinski aussi te saluent, ainsi qu'Émilie Fédorovna. Je les vois. En voilà qui se jettent dans les risques ! J'embrasse les enfants; je pense souvent à eux. Si je vends bien ma nouvelle, je leur enverrai sûrement des bonbons et des friandises pour la Noël. Présente l'expression de mon dévouement à Émilie Fédorovna. Ayons de la patience, frère, nous deviendrons peut-être riches. Il faut travailler. Garde ta santé, je t'en prie. Je t'aurais conseillé et prié de ne pas tant travailler. Au diable ! Je te prie de te soigner. Soigne-toi bien. Et sur-

tout prends une nourriture plus saine. Moins de café et de viande. C'est un poison. Adieu, frère. J'écrirai bientôt. Il fait sombre.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Nous avons un mois d'octobre sec, clair et froid. Peu de maladies. Ne m'oublie pas et écris. Salue les Reinhardt et les autres.

Au même.

1846 (?).

Cher frère,

Je veux t'écrire deux mots, pas davantage, car je peine et me débats comme un poisson sous la glace. Il y a que tous mes projets sont anéantis et détruits l'un après l'autre. Ma publication n'aura pas lieu. Car pas une des nouvelles dont je t'ai parlé n'a pu venir à bout. Je n'écris pas non plus *Les Favoris rasés*. J'ai tout abandonné : car tout cela n'est que la répétition de choses anciennes, que j'avais dites depuis longtemps. Des idées plus originales, plus vivantes et plus claires se pressent maintenant sur le papier. Quand j'eus fini *Les Favoris rasés*, tout cela s'est présenté à mon esprit. Dans ma situation, l'uniformité — c'est la perdition.

J'écris une autre nouvelle et l'ouvrage marche comme autrefois pour *Les Pauvres Gens* — avec fraîcheur, facilité, et succès. Je la destine à Kraevsky. Que ces messieurs du *Sovremennik* se fâchent, ce n'est rien. Cependant après avoir terminé ma nouvelle, vers janvier, je cesse de publier jusqu'à l'année prochaine et je vais écrire le roman, qui me tracasse dès à présent.

Mais pour vivre, je me décide à faire éditer *Les Pauvres Gens* et *Le Double* par volumes détachés. Je ne mettrai pas, par exemple, première partie, deuxième partie ; ce sera tout simplement *Les Pauvres Gens* à part, et *Le Double* aussi à part — tout mon travail d'un an. Et enfin, peut-être ferai-je une édition complète dans deux ans ou plus tôt, et je gagnerai beaucoup, car je me ferai payer deux fois et je me ferai connaître.

Les Pauvres Gens seront mis sous presse demain ou après-

demain. Je ferai cela par Ratkov, il me le promet. Et maintenant je maudis mon sort, il me manque 700 roubles ass. pour publier à mon compte. Faire publier à son compte, c'est tout. Aux frais des autres — c'est risqué, on peut tout perdre. Les éditeurs sont des coquins. Ils ont une masse de ruses que je ne connais pas et par lesquelles on peut être trompé. Mais la chose la plus abominable est la suivante : l'éditeur fait imprimer à ses frais et reçoit 350 ou 400 exemplaires (c'est le prix de ses débours) ; comme commission il prend 40 pour 100, c'est-à-dire 40 kop. de chaque exemplaire (si je vends 1 rouble). Ça c'est pour l'intérêt de son capital et comme garantie. Supposons qu'il ait maintenant 300 exemplaires. Il va les vendre. Moi-même, je n'ai pas le droit de vendre un seul exemplaire jusqu'à ce qu'il n'ait vendu tous les siens, car je pourrais lui faire du tort. Il vendra tout et viendra me déclarer que le public n'en demande plus et que cela ne va plus. Il est impossible de contrôler. Ce serait se brouiller avec lui. On ne peut le faire que dans un cas extrême. Les exemplaires restent chez moi. J'ai besoin d'argent. Il m'en achète enfin, après m'avoir réduit à la dernière extrémité, environ deux cents exemplaires à moitié prix. Il se trouve enfin de telles canailles, qui ne répondent pas aux demandes de province, ni à celles du public de Saint-Pétersbourg. Maintenant, voilà : que je fasse éditer moi-même, je vendrai à la fois à tous les libraires de Saint-Pétersbourg pour de l'argent comptant. On prend une commission convenable. Ils donnent même davantage chacun, à qui mieux mieux, si le livre a du succès, et enfin — c'est dans le bureau de Iasikov qu'il y aura le dépôt principal.

Écoute, frère : je te demande une réponse immédiate et voilà ce que je propose. Si tu as de l'argent, 200 roubles argent (il en faudrait davantage, mais on peut rester quelque chose à devoir), veux-tu faire une spéculation? Si tu le mets de côté, cet argent ne te servira à rien. Mais moi je te propose de me donner cet argent pour mes frais d'édition. On pourra imprimer déjà vers le 15 novembre. L'édition sera payée avant le 1er janvier. Je te renverrai aussitôt tes deux cents roubles. Et puis, sur tous les bénéfices tu auras le quart. L'édition se payera avec 350 exemplaires (il y en aura 1200 en tout). Il en restera 850, à 75 kop. arg.

— 635 roubles ass. Je donnerais le même bénéfice à un libraire. Mon argent ne serait pas perdu. Ensuite, si le succès s'annonçait, nous aurions édité *Le Double*. Enfin, dans tous les cas, ton argent te reviendrait au mois de janvier. Je te donne ma parole d'honnête homme que je ne te mettrai pas dans une situation fausse. Et enfin, je m'attends à un succès. Peut-être sera-t-il long à venir. Toute l'édition sera écoulée dans un an. Voilà un exemple : le *Pan Khaliavsky* d'Osnóvianenko a été publié dans les *Otetchestvennia Zapiski*, il y a trois ans. On l'a imprimé à part et, maintenant, on voudrait en donner une troisième édition.

Si tu veux frère, réponds immédiatement et envoie l'argent. Pendant ce temps je vais revoir certaines choses, j'irai à la censure et je ferai mes conditions avec les typographes. Si tu veux m'envoyer l'argent et que tu n'en aies pas autant, envoie une première fois au moins 120 roubles pour les arrhes, et ensuite, sans faute, vers le 15 novembre, les autres 80 roubles.

Enfin, si tu ne peux pas le faire du tout, préviens-moi à temps, au moins. Je m'adresserai aux libraires et nous éditerons ensuite *Le Double*.

Dans cette affaire, mets donc de côté l'amour fraternel, la délicatesse, etc. Considère l'affaire comme une spéculation. Il ne faut pas que tu te fasses du tort, en me voulant du bien, quand même cela ne serait pas pour longtemps. Tu vas avoir encore un enfant. Adieu, embrasse-les tous. Salue qui de droit. Je ne suis pas très bien. Mais tu me connais. Ton

DOSTOÏEVSKI.

Adieu, cher frère. J'attends une réponse immédiate. Je te supplie de ne pas te mettre dans une fausse position, c'est-à-dire, par exemple, si tu donnais ton dernier argent. Vaut mieux ne pas le faire alors. Je ne fais que te proposer cela. Mais si tu es riche et si cela te va, envoie l'argent par le premier courrier, par exemple, vers le 2 ou le 3 courant.

Allons, écoute encore, je t'ai tout écrit et je te dis pour la dernière fois : si tu as de l'argent, ne crains rien et consens. Si non, ou si tu en as peu, je te supplie de ne pas t'associer. Réponds aussitôt.

Salue Émilie Fédorovna. Je fais des vœux pour votre bonheur, mes amis. Gogol est mort à Florence il y a deux mois.

Au même.

26 novembre 1846.

Comment as-tu pu m'écrire, mon très cher ami, que je suis fâché parce que tu n'as pas envoyé l'argent et que c'est à la cause de mon silence. Comment une idée pareille a-t-elle pu se loger dans ta tête ? Et enfin, par quoi t'ai-je donné l'occasion de me juger ainsi. Tâchons que tout entre nous soit droit et simple. Je te dirai tout franchement que je suis déjà bien des fois ton obligé et ce serait une lâcheté de ma part de ne pas le reconnaître. Mais assez là-dessus. Mieux vaut que je te parle de ma situation et que je te donne sur moi des renseignements précis.

Et d'abord, mes éditions n'ont pas réussi. Cela ne valait pas la peine et était prématuré. Il est possible que le public ne se serait pas laissé faire. Je ferai cette édition l'automne prochain. A cette époque, le public aura fait connaissance avec moi et ma situation sera plus nette. D'ailleurs, j'attends quelques avances. *Le Double* est déjà illustré par un artiste de Moscou. *Les Pauvres Gens* sont illustrés par deux personnes ; à qui fera le mieux. Bernardsky dit qu'il commencerait volontiers à entrer en pourparlers avec moi au mois de février, et me donnerait une certaine somme pour le droit de publication dans l'*Illustration*. D'ici là, il est occupé avec *Les Ames Mortes*. En un mot, l'édition ne me dit plus rien. D'ailleurs, je n'ai pas le temps de m'en occuper. J'ai une masse de travail et de commandes. — Je te dirai que j'ai eu l'ennui de me brouiller avec le *Sovremennik*, dans la personne de Nékrassov. Il est vexé parce que je donnais quand même des nouvelles à Kraevsky, auquel je dois de l'argent, et que je ne voulais pas annoncer que je n'appartenais plus aux *Otetchestvennia Zapiski*. Désespérant d'obtenir assez vite une nouvelle, il m'a dit des grossièretés et a eu l'impudence de me réclamer de l'argent. Je l'ai pris au mot et je lui ai donné une lettre de change pour le 15 décembre. Je voudrais qu'il vînt à moi. Quand j'ai dit des sottises à

Nékrassov, il ne cessait de faire des courbettes devant moi et cherchait à s'excuser comme un juif auquel on vole son argent. En un mot, c'est une sale histoire. A présent, ils vont dire partout que je suis devenu ambitieux, que j'ai une trop haute opinion de moi-même, et que je me suis vendu à Kraevsky, ce pourquoi Maïkov chante mes louanges. Quant à Nékrassov, il veut m'éreinter ! Bélinski, lui, c'est une nature si faible, que même en littérature il change constamment d'opinion. C'est avec lui seul que j'ai conservé de bonnes relations. C'est un noble cœur. En attendant, Kraevsky a été très content de profiter de l'occasion ; il m'a donné de l'argent et a promis par-dessus le marché de payer toutes mes dettes vers le 15 décembre. Pour cela, je travaillerai pour lui jusqu'au printemps.

Vois-tu, frère, de tout ceci j'ai tiré une fameuse règle de conduite. La première chose très désavantageuse pour un talent qui est à ses débuts, c'est l'amitié avec les propriétaires des éditions, d'où résulte forcément la familiarité et ensuite toutes sortes de désagréments. Ensuite l'indépendance, et, enfin le travail pour l'amour de l'art sacré, travail béni, purement accompli dans la simplicité du cœur, qui jamais encore n'avait tant tremblé et palpité, comme à présent, devant les nouvelles images dont j'ai conscience. Frère, je renais non seulement au point de vue moral, mais aussi physiquement. Jamais je n'ai eu en moi autant de force et autant de clarté, tant d'égalité de caractère, tant de santé physique. Pour cela je dois beaucoup à mes chers amis Beketov, Zalubetzky et d'autres, avec lesquels je vis; ce sont des gens sérieux, intelligents, doués de noblesse de cœur et de caractère. Leur société m'a guéri. A la fin, je leur ai proposé de vivre ensemble. Nous avons trouvé un grand appartement et toutes les dépenses, concernant le ménage, ne dépassent pas 1.200 roubles ass. par personne et par an. Que les bienfaits de l'association sont grands ! J'ai ma chambre et je travaille toute la journée. Voici ma nouvelle adresse, je te prie de m'y adresser tes lettres : Wassilievsky Ostrov, 1re ligne, Grande Perspective, maison Solochitch, n° 26, en face de l'église luthérienne.

Tous mes compliments, mon très cher ami, à l'occasion du troisième neveu. Je lui souhaite tout le bonheur possible, ainsi qu'à Émilie Fédorovna. Je vous aime trois fois

plus à présent. Il ne faut pas m'en vouloir, mon trésor, d'écrire sur ce chiffon ; j'ai peu de temps et je suis attendu. Mais, en revanche, je t'écrirai encore une fois vendredi. Considère donc que cette lettre n'est pas terminée.

Ton ami,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Saint-Pétersbourg, 17 décembre 1846.

Que t'est-il arrivé, cher frère, pour que tu gardes ainsi le silence ? J'attends des nouvelles de toi avec chaque courrier et je ne reçois rien. Je m'inquiète, je pense souvent à toi, à tes indispositions fréquentes et je tire des conclusions. Je te supplie, écris-moi au moins deux lignes. Écris, je te prie, et tranquillise-moi. Tu as peut-être attendu la suite de ma dernière missive. Mais il ne faut pas m'en vouloir d'avoir si mal tenu ma parole. Je suis accablé de travail et j'ai promis à Kraevsky de donner vers le 5 janvier la première partie du roman *Netotchka Nezvanov* dont certainement tu as lu l'annonce dans les *Otetchestvennia Zapiski*. J'écris cette lettre avec des interruptions, car je travaille jour et nuit, sinon que je vais vers sept heures à l'opéra italien, au paradis, pour me distraire en écoutant chanter nos artistes incomparables. Ma santé est bonne, je n'ai plus besoin de t'en donner des nouvelles. J'écris avec acharnement. Il me semble toujours que j'ai entamé un procès avec toute notre littérature, nos revues et nos critiques et les trois parties de mon roman dans les *Otetchestvennia Zapiski*, et que cette année je fais consacrer ma supériorité en dépit des malveillants. Kraevsky baisse la tête. Il est sur le point de tomber. *Sovremennik* débute brillamment. Ils ont commencé à échanger quelques coups de feu.

Ainsi donc, frère, je n'irai à l'étranger ni cet hiver, ni cet été, et je viendrai vous voir encore à Revel. J'attends l'été avec impatience. En été, je vais refaire le vieux et préparer mon édition pour l'automne et puis, advienne que pourra. Comment va-t-on chez vous, frère ? Émilie Fedorovna serait-elle malade? Je demande une réponse immé-

diate à cette lettre. Comme je te l'avais déjà écrit, je demeure avec les Beketov à l'île Basile ; on ne s'ennuie pas, on est bien et c'est avantageux. Je fréquente Bélinski. Il est souvent malade, mais il a des espérances. Mme Bélinski vient d'accoucher.

Je continue à payer mes dettes, toujours par Kraevsky. Mon but, c'est de travailler pendant tout l'hiver, pour lui, et ne plus devoir un kopek pour l'été. Quand me débarrasserai-je de mes dettes! Quel malheur d'être ouvrier journalier ! On perd tout : le talent, la jeunesse, l'espoir; le travail vous dégoûte et on finit par devenir barbouilleur au lieu d'être écrivain.

Adieu, frère. Tu viens de m'arracher à la page la plus intéressante de mon roman, et j'ai encore une masse d'ouvrage. Ah ! mon cher, si tu pouvais réussir ! J'ai toujours envie de te revoir au plus tôt, et malgré cela, je ne voudrais te voir que quand j'aurais établi et résolu ma situation. Je me suis fait lier les bras et les jambes par mes entrepreneurs. Cependant, on vient me faire des propositions brillantes. Le *Sovremennik*, qui me dit des injures par la personne de Nékrassov, me donne 60 roubles argent pour la feuille d'imprimerie, ce qui équivaut environ à 300 roubles dans les *Otetchestvennia Zapiski*; la *Bibliothèque de lecture*, 250 roubles ass. pour sa feuille, etc., et je ne puis rien faire : car Kraevsky a tout pris à 50 roubles argent, en me payant d'avance. A prupos : Grigorovitch a écrit dans les *Otetchestvennia Zapiski* une physiologie : *Le Village*, qui fait fureur ici. Et à présent, adieu, cher frère. Salue Émilie Fédorovna, Fédia, Macha et Micha. Les enfants m'ont-ils oublié ? Salue Reinhardt et les autres. Anna Ivanovna vient-elle vous voir ? A tous mes anciens amis un salut.

A toi toujours,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Mon adresse : Ile Basile, 1re ligne, Grande Perspective, maison Solochitch, no 26, chez M. Beketov.

Maintenant, voilà encore : viens à Pétersbourg, cette annee, passer les jours gras; viens passer au moins quinze jours. Mais viens sans faute. Le logement et la nourriture ne te coûteront rien. Le thé, le sucre, l'entretien non plus.

Tu n'auras aucune dépense à faire. Tout le voyage te coûtera peu de chose. Eh ? Qu'en penses-tu ? Réfléchis à cela. Qu'est-ce que cela peut faire? Je serais si heureux de te voir. Et puis toi aussi, cela te ferait plaisir de passer quelques jours à Saint-Pétersbourg. Tu n'as pas du tout besoin d'argent pour venir ici. Je t'en dois et je paierai tout. Nous trouverons de l'argent. Je t'en supplie, frère, viens ! Tu voudrais peut-être qu'on aille te tirer de Revel avec des tenailles ! Viens sérieusement, viens pour le Carnaval.

Au même.

1847.

Cher frère,

Je te fais encore une fois mes excuses de n'avoir pas tenu ma parole et de ne pas t'avoir écrit avec le courrier suivant. Mais j'avais tant de tristesse, qu'il m'était impossible d'écrire. J'ai pensé longuement et douloureusement à toi. Combien ton sort est pénible ! Avec ta santé, tes pensées, n'avoir personne autour de soi, trouver l'ennui au lieu d'une fête, et avoir une famille dont le fardeau est lourd, si sainte et si douce qu'en soit la charge, la vie devient insupportable. Mais ne perds pas courage, frère ! L'horizon s'éclaircira. Vois-tu, plus nous avons en nous de spiritualité et de vie intérieure, plus beaux deviennent notre foyer et notre existence. Certainement, la dissonance est terrible, terrible aussi le manque d'équilibre que nous présente la société. Le monde extérieur doit se trouver en équilibre avec le monde intérieur. Autrement si des phénomènes extérieurs ne se produisaient pas, le monde intérieur prendrait un développement dangereux. Les nerfs et l'imagination prendraient trop de place chez le même sujet. Tout phénomène extérieur paraît colossal au premier abord et nous effraie. On commence à craindre la vie. Tu es heureux que la nature t'ait doué d'amour et d'un caractère ferme. De plus tu as encore un grand fond de bon sens et des paillettes de gaîté et des éclats d'humeur charmants. Tout cela te sauve encore. Je pense beaucoup à toi. Mais, mon Dieu, combien de sages à barbe grise, bornés et d'une bassesse écœurante, de connaisseurs, de pharisiens de la vie, fiers de leur expérience,

ou plutôt de leur impersonnalité (car tous sont taillés sur le même patron), inutiles, qui prêchent éternellement le contentement de leur sort, la foi en quelque chose, la délimitation de la vie et le contentement de leur place, sans pénétrer la signification de ces mots, — car ce contentement a un faux air de torture monastique et d'esprit borné ; et ils jugent avec une petitesse et une colère inépuisable l'âme forte et ardente qui ne supporte pas leur emploi du temps quotidien et le calendrier de leur vie. Ce sont des lâches avec leur bonheur terrestre vaudevillesque. Quels lâches ! Quand on les rencontre, ils vous font enrager douloureusement. Je viens d'être interrompu par la visite mondaine et spirituelle du bavard insupportable qu'est Sviridov. Il me semble, frère, que c'est l'imbécile le plus assommant. Il m'a apporté une question d'analytique et aussi de vieilles feuilles dépareillées, très anciennes, dont on ne peut rien tirer. Il me prie de faire une démarche auprès de Beketov pour corriger ces feuilles. Quel drôle de bonhomme ! Il n'y comprend rien du tout lui-même et il voudrait que les autres y débrouillassent quelque chose. Je ferai mon possible pour m'occuper de ta réponse. J'irai voir tous ceux qui pourraient avoir ces notes.

Mais le temps passe. J'avais l'intention de t'écrire beaucoup de choses. Je suis vexé d'avoir été interrompu. Je me bornerai donc au dernier article, je te parlerai de moi-même. Moi, frère, je travaille ; je ne veux rien livrer avant que ce soit terminé. En attendant, je n'ai pas d'argent, et, sans de bonnes gens, je serais perdu. De répandre ma renommée dans divers journaux me procure plus d'avantages que de désavantages. Mes admirateurs s'occuperont d'autant plus vite de mes œuvres nouvelles ; d'ailleurs, ils sont nombreux et sauront prendre ma défense. Je vis très pauvrement et, depuis que je t'ai quitté, j'ai dépensé environ 250 roubles argent, et j'ai payé environ 300 roubles argent de dettes. C'est Nékrassov qui m'a fait le plus de tort ; je lui ai rendu 150 roubles argent, pour ne pas être lié à lui. Au printemps je ferai à Kraevsky un emprunt considérable et je t'enverrai sûrement 400 roubles. C'est sûr et certain : car la pensée de toi me tourmente plus que tout. Il est bien peu probable que j'arrive tôt à Helsingfors. Car il se peut que je me soigne définitivement

par l'eau froide, d'après la méthode de Prisnitz. Et ensuite j'arriverai peut-être au mois de juin. D'ailleurs, je ne sais rien encore, mon cher. Mon avenir est encore devant moi. Mais, que la foudre éclate au-dessus de ma tête, je n'avancerai pas à présent, je sais tout ce que je puis faire ; je ne veux pas abîmer mon œuvre, et mes affaires d'argent se remettront avec le succès du livre que je veux publier en automne. Maudit Sviridov ! Il est presque deux heures. Figure-toi : je cherchais de toutes mes forces à lui faire comprendre que je n'avais pas le temps. Il restait toujours là et bavardait ; il disait de quelle façon il avait écrit tes questions, me faisait comprendre combien ton concours lui était précieux, parlait de son intention d'aller au Caucase, et d'y écrire un ouvrage sur la flore du pays, comme on n'en avait jamais écrit. Que le diable l'emporte... le drôle ! Vraiment, quand on cause avec certaines personnes, il semble qu'on sorte d'un bureau. Il m'a arraché à toi, mon très aimé. Soigne-toi, frère. Fais surtout attention à ta santé. Distrais-toi, et souhaite-moi de terminer plus vite mon travail. Aussitôt il se trouvera de l'argent pour toi et pour moi. Le traitement de Prisnitz me tient l'imagination. Il se peut que les médecins me le déconseillent. Combien je voudrais te voir. Je m'ennuie beaucoup quelquefois. Je pense parfois combien j'ai été désagréable et de mauvaise humeur à Revel. J'étais malade, frère. Je me souviens, que tu m'as dit une fois que mes rapports avec toi excluaient l'égalité mutuelle. Mon bien-aimé, c'était tout à fait injuste. Mais j'ai un si vilain caractère repoussant. Je t'ai toujours considéré comme étant meilleur que moi et supérieur à moi. Je suis prêt à donner ma vie pour toi et les tiens, mais quelquefois, alors que mon cœur nage dans l'affection, on n'obtiendrait pas de moi une bonne parole. Mes nerfs ne m'obéissent pas à ces moments. Je suis vil et ridicule, et je dois souffrir toujours, à cause de cela, des jugements injustes. On dit que je suis dur et que je n'ai pas de cœur. Combien de fois ai-je été grossier avec Émilie Fédorovna, la plus noble des femmes, qui est mille fois meilleure que moi. Je me souviens que je faisais exprès de m'irriter contre Fédia, que j'aimais en même temps plus que toi-même. Je ne puis montrer que j'ai du cœur et de l'affection, que quand les circonstan-

ces extérieures mêmes, ou l'occasion, m'arrachent de force à ma bassesse ordinaire. Jusque-là, je reste vil. J'attribue cette inégalité à la maladie. As-tu lu *Lucrezia Floriani*, *Carol?* Mais tu liras bientôt *Netotchka Nezvanov*. Ce sera une confession, comme *Goliadkine*, mais d'un ton et d'un genre différents. J'entends parler sous main de *Goliadkine* (par beaucoup) et c'est effrayant. Les uns disent que cette œuvre est une merveille, mais n'a pas été comprise ; qu'il lui est réservé dans l'avenir un rôle immense, que si je n'avais écrit que *Goliadkine*, ce serait suffisant ; que pour d'aucuns il est plus intéressant que Dumas. Mon amour-propre en a été flatté. Eh bien, frère ! Qu'il est agréable d'être compris. Frère ! pourquoi m'aimes-tu tant ! Je ferai mon possible pour t'embrasser au plus tôt. Aimons-nous ardemment. Souhaite-moi du succès. J'écris ma *Patronne*. Cela vient mieux que *Les Pauvres Gens*, c'est dans le même genre. C'est l'inspiration qui jaillit directement de mon âme, qui guide ma plume. Ce n'est plus comme à propos de Prokhartchine, dont je souffrais tout l'été. Comme je voudrais pouvoir t'aider plus tôt, frère. Espère donc, compte sûrement sur l'argent que je t'ai promis. Embrasse tous les tiens. En attendant, ton

DOSTOÏEVSKI.

Nous retrouverons-nous un jour à Pétersbourg ensemble? Que dirais-tu d'une situation dans le civil avec un traitement convenable ?

Je ne sais de quoi Mme Bélinski est accouchée. J'ai entendu crier un enfant à deux pièces de là, mais cela m'a paru étrange et difficile de demander.

Au même.

Printemps, 1847.

Cher frère,

Je t'écris deux lignes, car je suis occupé. Je ne sais où ma lettre te trouvera. Je vais faire tout mon possible pour terminer mes affaires, pour aller au moins au mois de septembre passer une semaine avec toi. Quant à l'argent je me suis un peu trompé dans mon calcul. J'aurai à

écrire à peine deux feuilletons par semaine ; par conséquent, pas plus que 250 à 300 roubles ass. Et comme je dois payer les Maïkov, auxquels je dois déjà beaucoup (quoiqu'ils ne réclament pas) et puis mon logement, je ne sais vraiment combien je pourrai t'envoyer ; mais j'enverrai toujours. Frère, je me trouve dans une telle situation que si au 1er octobre je puis te rendre seulement 100 roubles arg., je pourrai me considérer comme le plus heureux des hommes. Mais dès le 1er octobre ou septembre les affaires changeront. Après avoir terminé mon roman, je prendrai chez Kraevsky 1000 roubles argent d'avance et pour une époque indéterminée. Le *Sovremennik* prospère, et comme il cherche à attirer les collaborateurs des *Otetchestvennia Zapiski*, lui, André Alexéievitch Kraevsky, a bien peur. Il consentira à tout. D'ailleurs, c'est une chance pour lui et pour moi que mon roman se publie à la fin de l'année. Il termine l'année, continue pendant que l'on souscrit les abonnements, et surtout, il sera, si je ne me trompe, la principale chose de l'année ; il va moucher les amis du *Sovremennik* qui décidément cherchent à m'enterrer. Mais, au diable ! Alors, ayant obtenu 1000 roubles arg. je viendrai chez toi avec de l'argent dans ma poche et avec une solution décisive pour toi. Tu peux venir seul à Pétersbourg, prendre un congé de vingt-huit jours, te trouver une situation et — ou bien continuer ton service d'ingénieur ou le quitter pour toujours.

Mon adresse : Au coin de la Petite Morskaïa et de la Perspective de Vosnesensky, maison Shile, chez Bremmer, demander Th. Dostoïevski.

A propos de la traduction, je ne sais rien, je m'en occuperai tout l'été, je vais chercher. A Pétersbourg nous n'avons que cet imbécile de Furmann (il est maintenant à l'étranger) qui se fasse jusqu'à 20.000 roubles par an avec ses traductions seules. Si même tu n'avais qu'une année de garantie, tu arriverais certainement. Tu es jeune ; tu pourrais même faire une carrière littéraire. Tout le monde s'en mêle à présent. Dans une dizaine d'années, il serait possible d'oublier les traductions. J'écris avec beaucoup de zèle, je pourrai finir peut-être. Alors, nous nous verrons plus tôt. Que dit Émilie Fedorovna ? Je lui adresse mes plus humbles saluts, aux enfants aussi. Adieu, frère. J'ai un

peu de fièvre. Je me suis enrhumé hier en sortant la nuit sans redingote, avec mon pardessus seulement, et la Néva est en débâcle. Il fait froid ici comme au mois de novembre. Mais moi, je me suis enrhumé au moins six fois, c'est une bagatelle ! En général, ma santé s'est bien rétablie ! Adieu, frère, souhaite-moi du succès. Après le roman, je me mets à publier mes trois romans (*Les Pauvres Gens*, *Le Double* revu et corrigé, et mon dernier) à mes frais, et alors peut-être ma destinée s'améliorera-t elle.

Que Dieu t'accorde le bonheur, mon cher. Ton

DOSTOÏEVSKI.

Tu ne pourrais le croire. Voilà trois ans que je fais de la littérature, et je suis tout étourdi. Je ne vis pas, je n'ai pas le temps de réfléchir ; la science m'échappe par manque de temps. On m'a créé une renommée douteuse et je ne sais jusqu'à quand durera cet enfer et puis — la pénurie, l'ouvrage à terme — vienne le repos !

Mon très humble salut à Nicolas Ivanovitch Reinhardt, aux Bergmann.

Au même.

9 septembre 1847.

Je m'empresse de te répondre, frère. Fais comme tu voudras avec ta famille, calcule pour le mieux, mais ne change pas tes dispositions pour toi-même, pour rien au monde. Tu as peur qu'on ne te donne pas de délai ; mais est-ce que tu ne pourrais pas prendre un congé de deux mois, de trois mois? Et si cela est impossible, informe-toi chez le commandant de circonscription et demande-lui tout simplement, de ne pas te refuser une prolongation. Cela pourrait arriver si on voulait te faire des ennuis ; mais je pense qu'on n'irait pas faire des ennuis à quelqu'un qui démissionne. Mais arrive toujours! Tu écris que tu seras ici au 1er octobre ; dans ce cas tu ne demanderas ton congé que le 2 septembre ; il se terminera donc vers la moitié de novembre, et alors sa démission serait accordée.

Tu me dis qu'on hoche la tête ; et moi je te dis : que cela ne te trouble pas. Tu m'écris que la première crêpe

est toujours manquée. Mais c'est seulement à présent ; ensuite, tu verras, tout s'arrangera. Nous formons donc une association. Il est impossible que nous ne fassions pas notre chemin ; ce n'est rien. Réfléchis, quels sont les gens qui hochent la tête ? Le traitement que tu reçois à présent, tu l'auras toujours ici, à Pétersbourg, et ton travail ne sera pas si pénible. Je serai chez moi et je t'attendrai. Je suis indisposé en ce moment ; je suis en train de terminer une nouvelle, pour l'imprimer au mois d'octobre. Voilà pourquoi je me hâte. Tu ne m'écris pas à quelle date tu comptes aller à Revel. Mais, c'est égal ; ma lettre te trouvera, peut-être, à la veille de ton départ. Comment vas-tu organiser ta famille? 125 roubles argent, c'est peu de chose ! Je vais écrire aux Moscovites, écris aussi de Helsingfors et demande toi-même que l'argent soit envoyé à mon nom (c'est indispensable !)

Arrive plus vite, frère. Si j'y étais poussé par la nécessité la plus affreuse, je pourrais m'en procurer. Mais, sais-tu, combien il m'en faut à moi? Au moins 300 roubles argent pour le 1er octobre. De cette somme, 200 roubles seront destinés à payer des dettes, 100 seront dépensés pour moi, et tout cela encore à condition d'en avoir. En tout cas je vais t'écrire ce que je pourrais réaliser aux premiers jours d'octobre, s'il se présentait une nécessité urgente.

De Kraevsky	50	roubles argent
De Nékrassov.	100	—
Dans un endroit	50	—
Et vendre le droit d'édition des *Pauvres Gens*	200	—
Total.	400	—

C'est une jolie somme, mais elle me ruinera, ayant en vue la vente des *Pauvres Gens*. Je n'ai pas le temps de publier *Les Pauvres Gens*. Mais j'ai ici une imprimerie qui, je l'espère, me les publiera à crédit. Si tu te trouvais là, tu pourrais t'en occuper, et alors, pendant tout l'hiver, nous ne ferions que toucher de l'argent. Tu ne feras pas mal si tu te dépêches de venir. Je te dirai qu'il y aurait peut-être l'espoir que le travail dont je t'ai parlé la dernière fois pût se trouver, si tu étais en ville. De plus, il y aurait une maison d'édition pour le nouvel an, une maison colossale, qui est fondée avec un énorme capital, dans laquelle

on aurait pu te procurer beaucoup de traductions et de compilations. Et puis, on pourrait trouver des traductions chez Kraevsky ou bien chez Nékrassov, avec lequel je mere mettrai définitivement, ce qu'il désire extrêmement. Ensuite, il y aura encore une édition pour le nouvel an, et encore *une*. Et toutes seront réalisées.

Comme c'est dommage que tu n'aies pas fini de traduire Schiller Si c'était complet, on aurait pu le vendre. Rassemble tout ce que tu as. Un de ces jours, comme je disais à Kraevsky que tu aurais pu traduire un livre pour la Société de Géographie (dans ma dernière lettre) et que tu connais l'allemand et as traduit tout Schiller, Kraevsky demanda soudain sans réfléchir : « Où donc est sa traduction ? » Ensuite, il se reprit et se tut. Ce ne serait peut-être pas pour les *Otetchestvennia Zapiski*, mais Kraevsky pourrait aider à les placer.

Eh bien, adieu, mon cher ! Je n'ai pas écrit ce que je voulais, vraiment je n'ai pas le temps.

Tout à toi,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Salue Émilie Fédorovna. Embrasse les enfants.

Vois-tu ce que c'est que l'association. Si nous travaillions séparément, nous serions perdus, nous serions intimidés et nous n'aurions plus de courage. Mais deux ensemble pour le même but, c'est autre chose. Alors l'homme est plein d'énergie, de courage, de cœur ; ses forces sont doublées.

Écris avec le plus de détails possible, et aussi avec plus de soin et d'exactitude relativement aux chiffres (argent, temps, etc.).

Au même.

(De la forteresse), 18 juillet 1849.

Ta lettre, mon cher frère, m'a infiniment réjoui. Je l'ai reçue le 11 juillet. Enfin te voilà en liberté et je me figure le bonheur que tu as éprouvé quand tu as revu ta famille. Ils devaient être impatients de te revoir. Je vois que tu commences à t'installer. De quoi t'occupes-tu et surtout, de

quoi vis-tu ? As-tu de l'ouvrage, et que fais-tu ? L'été est pénible en ville ! Et puis encore tu dis que tu as déménagé et certainement ton logement doit être plus petit que le précédent. C'est dommage que tu n'aies pas terminé l'été hors de la ville. Je te remercie pour tes envois; ils m'ont procuré beaucoup de soulagement et de distraction. Tu m'écris, cher ami, de ne pas me laisser abattre. Je ne me laisse pas décourager; bien entendu, je m'ennuie et j'ai mal au cœur, mais que faire ! D'ailleurs, je ne m'ennuie pas toujours. En général, mon temps passe très inégalement, — tantôt trop vite, tantôt trop lentement. Parfois il semble qu'on est habitué à cette vie-là et que cela ne fait rien. Certainement, je cherche à éloigner toutes les tentations de mon imagination, mais parfois on n'en est pas le maître, et la vie d'autrefois revient malgré soi à l'esprit avec les anciennes impressions et l'on se met à revivre le passé. Mais d'ailleurs, c'est dans l'ordre des choses. Maintenant, les jours sont sereins, au moins pour la plupart, et c'est un peu plus gai. Mais les jours de mauvais temps sont insupportables, la casemate paraît plus sombre. J'ai aussi des occupations. Je ne perds pas mon temps : j'ai imaginé trois nouvelles et deux romans ; j'en écris un maintenant, mais j'ai peur de trop travailler.

Ce travail, surtout si on le fait avec goût (et jamais je n'ai travaillé davantage *con amore*, qu'à présent), ce travail m'a toujours épuisé, car il agit sur mes nerfs. Quand je me livrais à ce travail pendant ma liberté, je devais l'interrompre constamment par des distractions, et ici l'agitation que j'éprouve après avoir écrit une lettre doit passer de soi-même. Ma santé est bonne, sauf les hémorroïdes et le dérangement des nerfs, qui va crescendo. Par moment, j'ai la gorge serrée comme autrefois, l'appétit est insignifiant, le sommeil insuffisant et encore mêlé de cauchemars. Je dors environ cinq heures par vingt-quatre heures, et je m'éveille environ quatre fois chaque nuit. Voilà surtout ce qui m'est pénible.

Le plus pénible moment c'est quand il commence à faire nuit, et à 9 heures il fait tout à fait sombre. Quelquefois je ne dors pas jusqu'à une heure ou deux heures du matin, et c'est très pénible de supporter cinq heures d'obscurité. C'est ce qui ébranle le plus la santé. Je ne puis rien dire de

la fin de notre affaire, car j'ai perdu tout compte; j'ai fait seulement un calendrier, sur lequel je marque passivement, chaque jour, la journée écoulée — bon débarras !

Ici j'ai lu très peu : deux histoires de pèlerinage, et les œuvres de Saint-Dimitri de Rostov. Ces dernières m'ont beaucoup intéressé; mais cette lecture n'était qu'une goutte d'eau dans la mer, et j'aurais été, il me semble, infiniment heureux d'avoir n'importe quel livre. D'autant plus que cela me serait salutaire, car j'interromprais mes propres idées par les pensées d'autrui ou bien je changerais le cours des miennes.

Voilà tous les détails sur mon existence, il n'y a pas autre chose. Je suis très content que tu aies retrouvé ta famille en bonne santé. As-tu écrit à Moscou à propos de ta mise en liberté ? C'est dommage que l'affaire de là-bas ne se soit pas organisée. Comme j'aurais voulu passer au moins un jour avec vous ! Voilà déjà trois mois que nous sommes en prison ; que va-t-il nous arriver? Il se peut que de tout cet été nous ne voyions des feuilles vertes. Souviens-toi comme on nous menait promener dans le jardin au mois de mai ! La verdure commençait à paraître alors là-bas, et j'ai pensé à Revel, et au temps où j'y venais pour te faire une visite vers la même époque, et au jardin qui était à la maison des Ingénieurs. Il me semblait toujours alors que tu ferais la même remarque, — c'était si triste. J'aurais aussi voulu voir certaines personnes. Qui fréquentes-tu maintenant? Tous doivent être à la campagne. Notre frère André doit certainement se trouver en ville ; as-tu vu Nicolas ? Salue-les de ma part. Embrasse les enfants pour moi, salue ta femme, dis-lui que je suis bien touché de son bon souvenir et ne te tourmente pas à mon sujet. Je souhaite seulement de bien me porter ; l'ennui est une chose qui passe, et aussi ma bonne humeur ne dépend que de moi. Dans l'homme il y a une grande réserve d'endurance et de vie et, vraiment, je ne croyais pas qu'il y en eût autant, et maintenant je l'ai appris par expérience.

Allons, adieu ! Voilà quelques mots de ma part et je souhaite qu'ils te fassent plaisir. Salue tous ceux que tu verras et que je connaissais ; n'oublie personne. Moi, j'ai pensé à tout le monde. Que pensent les enfants à propos de moi ? Il serait curieux de savoir quelles suppositions ils

font ; où donc, doivent-ils dire, s'est-il fourré ! Allons, adieu ! Si c'est possible, envoie-moi les *Otetchestvennia Zapiski*. Je pourrais lire au moins quelque chose. Écris-moi quelques mots. Cela me procurera une grande joie.

Au revoir. Ton frère

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

(De la forteresse) 27 août 1849.

Je suis très heureux de pouvoir te répondre, cher frère, et te remercier pour l'envoi de tes livres. Je te remercie surtout pour les *Otetchestvennia Zapiski*. Je suis très content aussi que tu te portes bien, et que ton emprisonnement n'ait laissé aucune mauvaise trace sur ta santé. Mais tu écris très peu, de sorte que mes lettres sont bien plus détaillées que les tiennes. Mais laissons cela : tu as le temps de te corriger.

A propos de moi, je ne puis te dire rien de précis : toujours cette ignorance à propos de notre affaire. Ma vie particulière est toujours uniforme ; mais on m'a encore permis de me promener dans le jardin, dans lequel il y a presque dix-sept arbres. Et pour moi, c'est tout un bonheur. D'ailleurs, le soir je puis avoir une bougie et voilà un second bonheur. Le troisième m'arrivera si tu me réponds au plus tôt et si tu m'envoies les *Otetchestvennia Zapiski* ; car, en ma qualité d'abonné de province, ils font époque dans ma vie, comme à un seigneur qui s'ennuie. Voudrais-tu m'envoyer des livres d'histoire? Ce serait admirable. Mais mieux encore si tu m'envoyais la Bible (les *Deux Testaments*). J'en ai besoin. Si tu le peux, envoie-moi le texte français. Et si tu y ajoutes le texte slavon, ce sera le comble de la perfection.

Je ne pourrais te dire rien de bon sur ma santé. Voilà un mois que je mange littéralement de l'huile de ricin et cela seul me permet d'exister. Mes hémorroïdes me font souffrir au dernier degré, et je ressens une douleur à la poitrine, que je n'ai jamais eue. De plus, et surtout vers la nuit, je deviens plus impressionnable ; la nuit, de longs songes hideux, et encore, depuis quelque temps, il me semble que

mon parquet vacille, et je me trouve dans ma chambre comme dans une cabine de bateau à vapeur. Je conclus de tout cela que mes nerfs se dérangent. Quand un pareil état nerveux s'emparait de moi autrefois, j'en profitais pour écrire, — dans cet état, on écrit toujours mieux et davantage; mais maintenant, je me retiens, pour ne pas m'achever. Pendant environ trois semaines, je n'ai rien écrit ; maintenant je recommence. Mais tout cela n'est rien encore ; on peut vivre. Peut-être, réussirai-je à me rétablir.

Tu m'as tout simplement étonné, en écrivant que, selon toi, les Moscovites ne savent rien de ce qui nous est arrivé. J'ai pensé, réfléchi et conclu que ce n'est possible d'aucune façon. Ils le savent sûrement, et je vois une tout autre raison à leur silence. D'ailleurs, il fallait s'y attendre. La chose est claire.

Comment va Émilie Fédorovna ? Qu'est-ce que cela veut dire, qu'elle ait tant d'ennui ! Voilà le second été qu'il lui faut tant languir ! L'année dernière c'était le choléra et puis — autre chose, et cette année c'est Dieu sait quoi ! Vraiment, frère, c'est un péché de se décourager : le travail excessif *con amore* — voilà le véritable bonheur. Travaille, écris, quoi de mieux ?

Tu m'écris que la littérature te paraît faiblir. Cependant, les fasicules des *Otetchestvennia Zapiski* sont toujours aussi riches, excepté, certainement, au point de vue des belles-lettres. Il n'y a pas un article qu'on ne puisse lire avec plaisir. Les articles scientifiques sont brillants. *La Conquête du Pérou* est une véritable Iliade, et vraiment, ne le cède en rien à *La Conquête du Mexique* de l'année dernière. Qu'importe que l'article soit traduit ! J'ai lu avec un plaisir énorme le second article de l'analyse de l'*Odyssée* ; mais ce second article est bien inférieur au premier de Davidov. C'était un article brillant, surtout à l'endroit où il réfute Wolff, qui a été écrit avec une connaissance approfondie de la question et avec une ardeur qu'il aurait été difficile d'attendre de la part d'un si ancien professeur. Dans cet article il a su même éviter le pédantisme qui est propre à tous les savants, en général, et à ceux de Moscou en particulier.

Tout cela te permettra de conclure, frère, que tes livres me procurent un plaisir extrême, et que je te suis infiniment

reconnaissant. Eh bien, adieu; je te souhaite tout le succès possible. Écris au plus tôt. Tu ne ferais pas mal d'écrire aux Moscovites à propos de nos affaires et de leur demander formellement où ils en sont avec la propriété. J'embrasse tous les enfants. Je pense qu'on les mène au Jardin d'Été. Salue Émilie Fédorovna et tous nos amis quand tu les verras. Tu m'écris que tu aurais voulu me voir... Quand cela sera-t-il ! Allons, au revoir. Ton

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Écris-moi qui est G. (Wl. Tch.) qui publie ses articles dans les *Otetchestvennia Zapiski*. Et puis encore, qui est l'auteur de la critique des poésies de Mme Schakhovsky dans le numéro de juillet des *Otetchestvennia Zapiski*. Tâche de le savoir.

Entre le 10 et 15 septembre viendra mon argent, frère. Si tu le peux, aide-moi encore. Il m'en faut peu. J'ai un compte avec Sorokine pour *Les Pauvres Gens*, mais j'ai oublié combien ; d'ailleurs la somme est très faible. Il a presque tout payé.

TH. D.

Au même.

(De la forteresse), 14 septembre 1849.

J'ai reçu ta lettre, mon cher frère, les livres (Shakespeare, la Bible et les *Otetchestvennia Zapiski*) et l'argent (10 roubles arg.), et je te remercie pour tout cela. Je suis content que tu te portes bien. Moi, je vais toujours la même chose. Le même dérangement d'estomac et les hémorroïdes. Je ne sais quand cela passera. Voilà les mois les plus pénibles de l'automne qui s'approchent à présent, et avec eux viendra mon hypocondrie. Le ciel se trouble maintenant ; le coin de ciel bleu que j'aperçois de ma casemate est une garantie de ma santé et de ma bonne humeur. Mais enfin, en attendant je suis toujours sain et sauf. Cela pour moi est déjà quelque chose. C'est pourquoi je t'en prie ne pense rien de mal de moi. En attendant, tout ce qui a rapport à ma santé est bien. Je m'attendais à bien pis et je vois maintenant que j'ai une si grande provision de vie en moi qu'il est difficile de l'épuiser.

Encore une fois merci pour les livres. C'est toujours au moins une distraction. Voilà déjà cinq mois, à peu de chose près, que je suis livré à mes propres ressources, c'est-à-dire à mes pensées et c'est tout. Jusqu'à présent, la machine ne s'est pas démontée et elle agit. D'ailleurs, toujours penser et ne faire que penser, sans d'autres impressions extérieures, pour régénérer et nourrir son esprit, c'est bien pénible! J'ai tout à fait l'impression de me trouver sous une pompe qui aurait aspiré tout l'air. Tout mon être se concentre dans ma tête, et de la tête dans ma pensée, tout, absolument tout, et malgré cela, ce travail augmente tous les jours. Les livres sont bien peu de chose, mais ils me soulagent quand même. Et quant à mon propre travail, il me semble qu'il extrait de moi les dernières forces. Cependant je suis heureux de travailler quand même.

J'ai relu les livres que tu m'as envoyés. Je te remercie surtout pour Shakespeare. Comme tu as bien compris ce qu'il me fallait! Le roman anglais dans les *Otetchestvennia Zapiski* est très bien. Mais la comédie de T... est impardonnable. Il joue de malheur! Serait-il condamné à abîmer chacune de ses œuvres qui dépasserait les dimensions d'une feuille? Je ne l'ai pas reconnu dans cette comédie. Il n'y a aucune originalité : c'est vieux chemin battu. Tout cela a été dit avant lui et beaucoup mieux que lui. La dernière scène est d'une faiblesse puérile. De temps en temps quelque chose paraît, mais ce quelque chose n'a de valeur que parce qu'il n'y a rien de mieux. Quel intéressant article sur les banques! Et combien compréhensible! Je remercie tous ceux qui ont gardé un souvenir de moi. Salue Émilie Fédorovna, notre frère André, et embrasse les enfants auxquels je souhaite surtout la santé. Je ne sais pas, frère, quand nous nous reverrons ! Adieu et ne m'oublie pas, je t'en prie ! Écris-moi au moins dans quinze jours.

Au revoir. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

Je te prie, sois tranquille à mon sujet. Si tu peux te procurer quelque lecture, envoie-la-moi.

Au même.

[De la forteresse], 22 décembre 1849.

Aujourd'hui, 22 décembre, on nous a conduits à la place Semionovsky. Là, on nous a lu à tous l'arrêt de mort, on nous a fait baiser la croix, on a brisé des épées au-dessus de nos têtes, et on nous a fait notre suprême toilette (des chemises blanches). Ensuite on a placé trois de nous à des poteaux pour l'exécution. Moi, j'étais le sixième, on appelait trois par trois; j'étais donc dans la deuxième série et je n'avais plus que quelques instants à vivre. Je me suis souvenu de toi, frère, de tous les tiens; au dernier moment c'était toi, toi seul, qui étais dans ma pensée; j'ai compris alors combien je t'aimais, mon frère chéri ! J'ai eu le temps d'embrasser Plestchéev, Dourov, qui étaient à mes côtés, et de leur faire mes adieux. Enfin on a sonné la retraite, on a ramené ceux qui étaient attachés aux poteaux et on nous a lu que Sa Majesté Impériale nous accordait la vie. Ensuite, on a lu les arrêts réels. *Palm* seul est gracié. Il passera dans l'armée avec le même grade.

Th. D.

Au même.

Semipalatinsk, 30 juillet 1854.

Voilà deux mois que je ne t'ai pas écrit, cher ami et frère. Je ne pouvais le faire, c'était impossible. Mais, dis-moi, pourquoi gardes-tu le silence ? Que de lettres je t'ai envoyées ! Mais toi, à l'exception de ta lettre du mois de janvier, tu ne m'as répondu qu'à une seule, la première. Cette réponse, c'est-à-dire ta seconde lettre, écrite en avril, je l'ai reçue au commencement de juin, et je ne t'ai pas encore répondu. Je t'assure, mon cher, que je n'ai presque pas eu le temps jusqu'à présent. Enfin, s'il se trouvait quelques instants de libres, je la remettais à un moment plus favorable, attendant toujours qu'il se présentât. Car je ne voulais pas écrire à bâtons rompus, ni à la hâte. Tu dois savoir certainement, ou bien tu peux deviner,

quelles sont mes occupations en ce moment. L'exercice, les revues des commandants de brigade et de division et les préparatifs à ces revues. Je suis arrivé ici au mois de mars. Je ne connaissais presque pas le service dans les rangs et cependant au mois de juillet j'ai passé la revue comme les autres, et je savais aussi bien que les autres. Combien cela me fatiguait et ce que cela me coûtait, c'est une autre question ; mais on est content de moi, que Dieu soit béni ! Certainement, tout cela ne t'intéresse pas beaucoup ; mais tu sauras au moins à quoi j'étais exclusivement occupé. Quoi que l'on écrive, on n'explique rien par lettre. Si étrange que tout cela te paraisse, je pense que tu comprendras que ce n'est pas un jeu que d'être soldat, que la vie de soldat avec tous les devoirs du soldat n'est pas trop facile pour un homme doué d'une pareille santé et si déshabitué, ou plutôt, qui a une telle ignorance de ces occupations. Pour s'y habituer, il faut prendre beaucoup de peine. Je ne murmure pas : c'est ma croix et je l'ai méritée. Je te dis tout cela afin de te forcer à m'écrire au moins quelques lignes, sans lesquelles, vraiment, j'ai trop de peine à vivre. Songe donc, que si l'on attendait une réponse à chaque lettre, sans écrire autrement, l'intervalle serait peut-être de trois mois. Comment supporter cela ? Tu sais quelle importance a pour moi une lettre venant de toi ! Est-ce que nous allons compter nos lettres, comme on compte les visites ? Il y a déjà si longtemps que nous ne nous sommes vus, et déjà si longtemps que nous ne nous écrivons pas ! J'ai reçu enfin des lettres de nos sœurs Varenka et Vierotchka. Ce sont des anges ! Je suis certain qu'elles m'aiment, comme elles le disent. Varenka a écrit très gentiment. Toute son âme se reflète dans cette charmante lettre. Je voulais leur répondre par le premier courrier, mais voilà le troisième et je remets encore ma lettre. J'ai été très occupé et je ne voulais pas me borner à une petite lettre. Je ne sais comment leur témoigner mon affection et mon attention. Que le Seigneur les bénisse !

Tu connais à présent mes principales occupations. A vrai dire, je n'en ai pas d'autres que celles du service. Pas d'événements extérieurs, pas de troubles dans ma vie, pas d'accidents. Mais ce qui se passe dans l'âme, dans le cœur, dans l'esprit, — ce qui a poussé, ce qui a mûri, ce qui s'est

flétri, ce qui a été rejeté, en même temps que l'ivraie, cela ne se dit pas et ne se raconte pas sur un bout de papier. Je vis ici dans l'isolement : je me cache comme d'habitude. D'ailleurs, pendant cinq ans j'étais sous escorte, et c'est quelquefois pour moi le plus grand délice de me trouver seul. En général, le bagne a détruit bien des choses en moi, et en a fait éclore d'autres. Par exemple, je t'ai déjà parlé de ma maladie : d'étranges accès, qui ressemblent à ceux de l'épilepsie, et cependant ce n'est pas l'épilepsie. Je te donnerai un jour des détails.

D'ailleurs, je te prie de ne pas te figurer que je suis aussi mélancolique et aussi soupçonneux que je l'étais à Pétersbourg les dernières années. Tout est complètement passé. D'ailleurs, c'est Dieu qui nous guide. Je remercie mon frère Nicolas pour son petit mot. J'aurais voulu lui écrire, mais qu'il attende encore, et qu'il m'excuse, moi, pauvre malheureux. Qu'il soit sûr d'une chose, qu'il est très cher à mon cœur, et je pense à lui avec le sentiment le plus sincère. Embrasse-le bien pour moi et transmets-lui mes meilleurs souhaits. Embrasse aussi les enfants. Salue de ma part Émilie Fédorovna. Je pense quelquefois avec horreur à l'année 1849 et à ces deux mois qu'elle a passés seule, pendant que tu étais arrêté. Se porte-t-elle bien, est-elle contente à présent? Au bagne je songeais et réfléchissais beaucoup au passé et à l'avenir, et surtout je pensais à vous. Certains souvenirs me faisaient mal et avaient de l'amertume, mais je ne les chassais pas. Leur amertume même me paraissait douce.

Salue de ma part notre sœur Sacha; embrasse-la et félicite-la de ma part et dis-lui quelque chose d'agréable. En général, parle de moi d'une façon recommandable. Souhaite-lui de ma part beaucoup, beaucoup de bonheur.

Mon chéri, tu me parles d'argent et tu me demandes si j'en ai besoin? Mais tu connais bien ma situation. Si tu peux m'en envoyer, fais-le. Car tu es mon unique espoir. Je ne compte sur personne comme sur toi.

Adieu, mon cher. Écris davantage sur toi-même. Écris surtout comment va ta santé et comment sont élevés tes enfants. Adieu, mon ami, voilà ma lettre terminée, et je n'ai pas écrit beaucoup. Il est triste de vivre dans les lettres, sans s'être vu pendant cinq ans. Maintenant, je t'écri-

rai davantage et plus souvent. Mais toi-même, dépêche-toi de répondre. Adieu, au revoir. Ton frère

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A son frère André Dostoïevski.

Semipalatinsk, 6 novembre 1854.

Très aimable et très cher frère,

Ta lettre, datée du 14 septembre, m'est parvenue à la fin d'octobre, mon précieux ami ; je n'ai laissé passer qu'un courrier et je m'empresse de te répondre. D'abord je te remercie de me donner de tes nouvelles et aussi de n'avoir pas oublié le pauvre malheureux que je suis. Tu ne saurais croire à quel point ta lettre m'a réjoui ! De toute notre famille, personne ne m'a oublié. Tous, sans exception, m'écrivent ; tous, sans exception, prennent la part la plus sincère, la plus vive à mon sort ; et pour moi, qui suis déshabitué de toutes ces caresses, de ces rapports fraternels et accueillants, cela a été un véritable bonheur. Voilà bientôt dix mois que j'ai commencé ma nouvelle vie. Quant aux autres quatre années je les considère comme une époque pendant laquelle j'étais enterré vivant et enfermé dans un cercueil. Quelle terrible époque c'était ! je n'ai pas la force de te le raconter, mon ami. C'était une souffrance indicible, interminable, car, chaque heure, chaque minute pesait sur mon âme. Pendant toutes ces quatre années, pas un instant, pendant lequel je ne sentisse que j'étais au bagne. Mais n'en parlons pas ! Si je t'écrivais même cent pages, tu n'aurais encore pas une idée de ce qu'était ma vie d'alors. Il faudrait le voir soi-même, je ne dis pas l'éprouver. Mais ce temps est passé ; maintenant il est derrière moi, comme un rêve affreux.

Autrefois, la sortie du bagne me semblait un beau réveil et une résurrection à une nouvelle vie. Pendant tout ce temps, je n'avais aucune nouvelle de vous. J'étais comme une feuille détachée. Sorti du bagne, je reçus bientôt une lettre de Michel, mon frère fidèle, mon ami, mon protecteur. Bientôt après, mes sœurs me procurèrent la même joie. Dans ces lettres, j'ai appris tout ce qui concerne chacun des membres de notre famille, ainsi que toi, mon cher

ami. Enfin, tu m'écris aussi, et en même temps ma chère belle-sœur, Domenica Ivanovna, m'accorde la faveur d'une aimable pensée. Je te prie, cher frère, de ne pas m'en vouloir de ne t'avoir pas écrit le premier. D'ailleurs, j'aurais écris certainement. Mais dans ma vie nouvelle j'ai rencontré tant de nouveaux soucis et de nouveaux embarras, que, vraiment, jusqu'à présent je n'ai pas eu le temps de me retourner. D'après le décret impérial je me trouve au 7e bataillon de ligne. Ici a commencé pour moi un nouveau souci : le service. Ma santé et mes forces me venaient peu en aide. Je suis sorti positivement malade du bagne. Et cependant il fallait s'occuper du service dans les rangs, de l'exercice, des revues. J'étais tellement pris pendant l'été, que je trouvais à peine le temps de dormir. Mais à présent je suis un peu habitué. Ma santé s'est aussi un peu améliorée. Et sans perdre l'espoir j'envisage l'avenir avec assez de courage.

Mais assez parlé de moi ; parlons d'autre chose, de plus intéressant.

Premièrement, je suis heureux au delà de toute expression que selon l'apparence, tu sois heureux. Je te félicite à l'occasion de ton mariage, quoiqu'il y ait déjà quatre ans de cela. J'ai toujours considéré que rien n'est supérieur au bonheur d'être en famille. Je te le souhaite bien sincèrement, sans fin. Ta destinée est d'avoir une vie calme, modeste mais sûre, et c'est admirable. Il est pénible d'être obligé de se frayer un chemin à tort et à travers, à droite et à gauche, comme je l'avais fait toute ma vie. On m'écrit beaucoup de bien de notre frère Nicolas, et lui-même ajoute un mot à chaque lettre qui m'est destinée. Nous nous écrivons avec mon frère Michel autant que nous pouvons, mais les lettres vont en Russie très lentement, juste deux mois, voilà pourquoi tu recevras ma lettre d'aujourd'hui à peine pour la Noël, mon cher frère. Ce n'est qu'à notre sœur Sacha que je n'ai pas écrit, quoique je lui envoie mes salutations en écrivant à nos frères. Elle ne m'a pas écrit et moi je n'ose pas. Elle pourrait croire que je la recherche à cause de quelque avantage, étant dans une situation en tout cas, précaire. Je ne parle pas d'elle, mais de son mari, que je ne connais pas encore. Et cependant, j'écrirai, et que ces dernières paroles restent entre

nous. Adieu, mon cher, écris souvent ; je te remercie, ne m'oublie pas. Et moi je ne vous oublierai jamais.

Ton frère qui t'aime,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Je prie instamment de ne pas négliger d'embrasser aussitôt pour moi mes chères et, certainement charmantes nièces, Éva et Marie.

A sa belle-sœur Doménica Ivanovna Dostoïevski.

Semipalatinsk, 6 novembre 1854.

Chère belle-sœur,

Votre chère lettre, si pleine d'un sentiment de parenté, dans laquelle vous me donnez simplement le nom de frère, m'a procuré une jouissance indicible. J'ai appris ainsi que j'avais encore une nouvelle sœur, dont le cœur aimant et compatissant ne me refusait ni la sympathie ni l'intérêt. Cela m'a été doublement agréable. Agréable de faire connaissance d'une telle parente, et aussi de savoir qu'elle est la femme de mon propre frère. Dans cet échange de sentiments et de pensées entre nous, il y a quelque chose d'étrange. Savoir que nous ne nous rencontrerons jamais, que nous ne nous verrons jamais, — à moins qu'un miracle n'intervienne dans ma destinée et que Dieu en fasse enfin un pour moi, — savoir cela et puis, dites-le-moi, comment ne pas ressentir de l'ennui, de la nostalgie et du regret de tout ce qui est cher dans la patrie, regret qui assombrit le sentiment radieux qui s'empare de moi à la lecture de votre lettre ? Que Dieu vous accorde tout le bonheur et toutes les joies. Je vous le souhaite comme un frère, car vous m'êtes déjà chère et proche comme une sœur. Je vous remercie encore une fois pour votre lettre. Aimez-moi comme je vous aime et n'oubliez pas

Votre dévoué frère,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A son frère Michel Dostoïevski.

Semipalatinsk, 14 mai 1855.

Cher frère et précieux ami,

J'ai reçu ta lettre du 26 janvier et celle du 21 mars, et je te remercie de tout mon cœur aussi pour ton envoi. C'est venu bien à propos, mais je dois avouer — et je te supplie de ne pas m'en vouloir à cause de cet aveu, — que j'avais presque cessé d'espérer de recevoir jamais une lettre de toi. C'est peu à dire ! Depuis le 3 octobre, date de ton avant-dernière lettre, jusqu'à présent — rien, pas une ligne. Qu'est-ce qui ne me venait pas à l'idée ! D'abord ta santé : je pensais, j'étais tout à fait sûr, que tu étais gravement malade ou mort. Tu sais comme je me tourmente facilement. Combien j'ai souffert !

Mais, heureusement. au printemps j'ai eu l'occasion de voir des journaux dans lesquels se trouvaient tes annonces. Alors, d'autres pensées m'ont tourmenté. C'était : l'état de tes affaires commerciales ? Alors, me disais-je, cela va mal, s'il ne peut les quitter, ou bien s'il ne veut pas en parler. Remarque, mon cher, que pas une fois je n'ai pensé que tu n'écrivais pas parce que tu avais assez de moi, et que tu m'écris simplement des lettres de convenance. Je n'ai jamais douté de ton excellent cœur. J'avais écrit à notre sœur Varenka, qui elle aussi ne m'écrit pas depuis longtemps, — (et les autres ont tout à fait cessé d'écrire)— que tu m'avais probablement oublié et que cela m'était bien pénible. Mais c'était l'amertume qui m'avait arraché ces paroles ; ne te fâche pas ; j'avais trop de peine. Je suis bien content que tes affaires s'arrangent. Ne les néglige pas, mon ami. C'est l'unique espoir de ta famille. Je lis avec ravissement ce que tu me dis des tiens. Comme je suis heureux pour tes enfants ! Je les aime comme si je ne les avais jamais quittés. Je ne veux pas croire que Macha ne soit pas jolie. C'est impossible. Dans les autres lettres parle-moi davantage de Moscou. Comme je suis heureux que tu sois bien avec eux, et que tu sois bien reçu chez l'oncle et la tante. Sais-tu, écris-moi en détail tout ce qui concerne leur manière de vivre (c'est-à-dire, par rapport à l'oncle). Que font-ils ? Fais-moi faire

la connaissance de notre nouvelle parenté, Golenovsky, Ivanov, avec le plus de détails possible. Je n'ai rien entendu de toi de particulier ni de détaillé sur leur compte. Que te dirai-je de ma vie ? Je vis au jour le jour et pas davantage. Ma santé n'est pas trop bonne et c'est pour cela que mon existence n'est pas belle. Divers accès ne me quittent pas, quoique avec de grands intervalles, mais c'est encore bien désagréable. En ce moment, je m'occupe de mon service. Tu ne dois pas m'en vouloir, si j'écris si peu sur moi-même !

Comment va Émilie Fédorovna ?

Que Dieu lui accorde tous les biens possibles. Dis donc, frère, j'ai été toute ma vie entretenu par toi, je suis ton débiteur. Quelle destinée ! Merci, merci de ne pas m'abandonner, que serais-je devenu sans toi !

Adieu, mon ami. Aime-moi, comme je t'aime. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au baron A.-E. Vrangel.

Semipalatinsk, 14 août 1855.

Dès le premier mot, je vous prie d'excuser, cher Alexandre Egorovitch, le futur désordre de ma lettre. Je suis sûr d'avance qu'elle sera désordonnée. Il est maintenant deux heures de la nuit, j'ai déjà écrit deux lettres. J'ai mal à la tête, j'ai envie de dormir, et de plus je suis tout bouleversé. Ce matin, j'ai reçu une lettre de Kouznetzk. Le pauvre malheureux Alexandre Ivanovitch Issaev est mort. Vous ne sauriez croire comme je le regrette, comme je suis brisé. J'étais peut-être le seul par ici, qui ait su l'apprécier.

S'il avait des défauts, c'est sa sombre destinée qui en est à moitié la cause. J'aurais bien voulu voir qui aurait eu davantage de patience avec de pareils déboires. Mais aussi que de bonté, que de vraie noblesse ! Vous l'avez peu connu. Je crains bien d'avoir été coupable vis-à-vis de lui, quand, par moment, dans quelque accès de bile, je vous parlais avec une chaleur inutile seulement de ses mauvais côtés. Il est mort dans des souffrances intolérables, admirablement. Dieu nous donne aussi une mort pareille. Pour

certains, la mort peut être belle. Il est mort avec fermeté, bénissant sa femme et ses enfants, s'inquiétant de leur sort. La malheureuse Maria Dmitrievna me communique jusqu'au moindre détail de sa mort. Elle dit que le souvenir de ces détails est sa seule consolation. Au milieu des plus grandes souffrances (il a souffert deux jours) il l'appelait, l'entourait de ses bras et répétait constamment : « Que deviendras-tu, que deviendras-tu ? » Dans son inquiétude sur son sort à elle, il oubliait ses tourments. Le malheureux ! Elle est au désespoir ! Dans chaque ligne de sa lettre on aperçoit une telle douleur, que je n'ai pu la lire sans larmes, et vous aussi, malgré que vous leur soyez étranger, mais comme vous avez beaucoup de cœur, vous aussi — vous eussiez pleuré ! Vous rappelez-vous leur petit garçon, Paul ? Il est devenu fou de larmes et de désespoir. Au milieu de la nuit, il saute de son lit, se précipite vers l'icone, avec laquelle son père l'a béni deux heures avant sa mort, se met à genoux et répète les prières que sa mère lui dicte pour le repos de l'âme du père. On l'a enterré pauvrement, des étrangers ont fourni l'argent (il s'est trouvé de braves gens) ; elle-même était folle de douleur. Elle avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits à son chevet. Elle écrit maintenant qu'elle est malade, qu'elle a perdu le sommeil et qu'elle ne peut avaler une bouchée. La femme du chef de police et une autre femme lui sont venues en aide. Elle n'a rien que des dettes à ses fournisseurs. Quelqu'un lui a envoyé trois roubles argent. « La nécessité m'a poussé la main, — écrit-elle, — et j'ai accepté... l'aumône ! »

Si vous avez encore les mêmes pensées, Alexandre Egorovitch, qu'il y quelques jours à Semipalatinsk (je suis certain que vous êtes un noble cœur et que vous ne reniez pas vos bonnes pensées *par suite de quelque cause futile, qui ne fait rien à l'affaire*), envoyez alors avec cette lettre que je lui adresse, la somme dont nous avons parlé. Mais, je vous le répète, très aimable Alexandre Egorovitch, plus que jamais je considère ces 75 roubles (avant 25) comme une dette que je contracte envers vous. Je vous les rendrai absolument, mais pas de sitôt. Je sais très bien que votre cœur éprouve le besoin de faire une bonne action... Mais songez donc : vous les connaissez depuis peu, et si

peu si peu, que malgré que le pauvre Alexandre Ivanovitch vous ait emprunté de l'argent pour son voyage, lui en offrir à elle lui serait trop pénible ! De mon côté je lui parle dans ma lettre de votre désir de lui être utile et je lui dis que sans vous je n'aurais pu rien faire. Je n'écris point cela pour que cette bonne action vous fasse honneur, ou bien pour qu'on vous soit reconnaissant. Je sais que vous êtes trop bon chrétien pour vous en soucier. Mais, moi-même je ne veux pas que l'on *me* soit reconnaissant, car je ne le mérite pas, ayant pris l'argent dans la poche d'autrui, malgré que j'aie l'intention de vous le rendre au plus tôt, — je l'ai pris pour un temps indéterminé.

Si vous avez l'intention de lui envoyer de l'argent, renfermez-le dans l'enveloppe ci-jointe que je n'ai pas cachetée. Ce serait très bien de votre part, si vous lui écriviez au moins quelques lignes. Admettons que vous les connaissiez très peu. Mais il est resté votre débiteur ; maintenant, elle sait que vous m'avez donné l'argent, et c'est pourquoi il y aurait l'occasion d'écrire, il le faudrait même, — qu'en pensez-vous ? Pas beaucoup, quelques lignes... Mais, mon Dieu, il me semble, que je vous apprends à écrire ! Croyez-moi, Alexandre Egorovitch, je comprends très bien que vous savez peut-être mieux qu'un autre comment vous comporter avec la personne à laquelle vous avez rendu service. Je sais qu'envers elle vous aurez des égards doubles et même triples. Il faut être prudent avec celui qui est votre obligé ; il est très sensible ; *il lui semble toujours que par un laisser-aller, par la familiarité, on veut lui faire payer le service qu'on a rendu.* Vous savez tout cela aussi bien que moi ; si Dieu nous a donné du bon sens et de la noblesse, nous ne pouvons faire autrement. Noblesse oblige, et vous êtes noble, je le sais.

Mais je sais aussi, d'après vos paroles, que votre bourse n'est pas en très bon état en ce moment. Alors, si vous ne pouvez pas lui envoyer d'argent, ne lui envoyez pas ma lettre non plus, mais retournez-la-moi. Quant à moi, informez-moi courrier par courrier, *si vous avez envoyé la lettre ou non?*

Il a pensé à vous en mourant. Il me semble que c'était : « *qu'il n'oserait même pas songer à vous le proposer pour*

payer sa dette, mais qu'il demande qu'on vous remette le livre, *en souvenir de lui* ». (*Les ministres d'Alexandre Ier*; vous souvenez-vous de cette riche édition? il l'avait reçu de Pétropavlovsk, où il l'avait laissé.) On vous enverra le livre.

Je vous écris à Barnaoul, à l'adresse que vous m'avez donnée, mais je ne sais pas si vous êtes encore là. Il me semble que vous aviez écrit qu'il fallait vous adresser les lettres à Barnaoul, après le 23. J'envoie au hasard par Kroutov. Est-ce bien par Kroutov? Écrivez-le-moi. Que devenez-vous, vous amusez-vous? A propos, est-ce vrai ce que j'ai entendu dire (d'ailleurs, plus d'une fois) que Mlle A... se marie?

Si vous envoyez de l'argent, pressez-vous. Vraiment il ne saurait se trouver une situation plus critique.

Je ne sais si cette lettre vous trouvera à Barnaoul, ou bien si elle va attendre votre arrivée. J'écris à Marie Dmitrievna, par le même courrier, une autre lettre que j'envoie demain, au hasard! Je vous envoie aussi votre courrier de samedi. J'ai décacheté la lettre, comme vous me l'aviez dit. Si demain Kroutov a le temps d'apporter les lettres de lundi je les joindrai également.

Au revoir. J'ai un mal de tête affreux. Je suis tellement bouleversé. Je tiens la plume avec difficulté. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre

DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, dimanche 23 août 1855.

Mon cher et bon Alexandre Egorovitch,

Voilà la seconde lettre que je vous envoie. J'aurais bien voulu recevoir de vous au moins deux lignes, ce que vous ferez certainement, c'est-à-dire que vous me les enverrez. J'aurais bien voulu aussi vous serrer la main. Je m'ennuie! Autour de moi ça ne va pas, et je ne trouve personne. Je n'aime pas à faire de nouvelles connaissances. Vraiment, je trouve qu'il faut voir en chaque nouvelle figure un ennemi, avec lequel il faudra entrer en lutte. Après quoi on pourra arriver à le connaître. Que faites-vous? Passez-vous

agréablement votre temps ? Êtes-vous à Barnaoul ? J'ai couru le risque et j'ai adressé ma dernière lettre à Barnaoul, mais il me semble que vous disiez que vous ne seriez à Barnaoul qu'après le 23. Dieu sait si vous y êtes actuellement ? Maintenant, permettez-moi de vous faire mes excuses : je vous envoie bien mes propres lettres, mais les vôtres, je les ai confiées à Demtchinsky. Je ne pouvais vous les envoyer moi-même, et la raison en est très simple : un gros paquet recommandé coûterait fort cher par la poste, et je n'ai pas le sou. C'est pourquoi Demtchinsky doit s'en charger.

Au cas où vous ne recevriez pas la lettre que je vous ai adressée il y a huit jours, à Barnaoul, à l'adresse que vous m'avez indiquée (quoique, d'ailleurs, il soit difficile que vous ne l'ayez pas reçue), je vous informe qu'Alexandre Ivanovitch Issaïev est mort (le 4 août), que sa femme est restée seule, avec l'espoir douteux d'être secourue, au désespoir, ne sachant que devenir et, bien entendu, sans argent. J'ai reçu d'elle aujourd'hui la seconde lettre, depuis la mort de son mari. Elle écrit qu'elle est affreusement désolée ; elle prie qu'on l'aide quelque peu, qu'elle est bien triste, elle me demande ce qu'elle doit faire. Elle écrit que son avoué et le commissaire de police lui donnent l'espoir que Beckmann pourrait lui donner un secours de l'administration (250 r. argent). S'il est possible de faire quelque chose, plaise à Dieu ! En attendant, elle veut vendre ce qu'elle possède. Si vous n'avez pas changé d'idée (comme nous en avions parlé) d'envoyer 50 roubles, envoyez-les à présent. Ils n'ont jamais été plus nécessaires. Seulement, je pense que vous feriez mieux de n'envoyer que 25 roubles au lieu de 50 roubles, car avec les autres 25 roubles et la vente de ses meubles, et peut-être aussi quelque secours, elle pourra vivre quelque temps. On pourrait lui envoyer plus tard. Je vous écris cela : 1° pour ne pas trop vous être à charge, car 25 c'est moins que 50, et vous avez aussi certainement besoin d'argent ; et 2° j'ai été bien grondé pour les premiers 25 roubles. Elle m'a fait des reproches, me disant que je n'avais rien moi-même et que je ne pensais pas à moi. Je lui répondis que l'argent vous appartenait, à vous, et non pas à moi, qu'elle n'avait pas à s'inquiéter de moi, que l'amitié avait ses

droits, etc., etc., et que, enfin, elle souffrirait trop sans cet argent — il faudra bien qu'elle en convienne. Je vous ferai voir sa lettre, quand vous viendrez. Mon Dieu ! Quelle femme ! c'est dommage que vous la connaissiez si peu.

Encore une chose. Elle sait que l'argent lui est envoyé, elle soupçonne que c'est moi, mais jusqu'à présent la lettre est au bureau de poste de Kouznetzk. Le receveur ne veut pas la lui délivrer, malgré qu'il la connaisse très bien, pour ne pas avoir d'ennuis. C'est à cause de l'adresse. Vous avez raison. Il fallait l'adresser à elle. C'est adressé au mari. Il est mort. Voilà pourquoi le receveur, persuadé que c'est vous qui écrivez, me prie de vous dire *d'envoyer au bureau de poste de Kouznetzk une procuration administrative ou particulière pour remettre la lettre à la veuve Issaïev*. Je vous supplie, bon Alexandre Egorovitch, faites cela, et surtout, sans tarder. Pour l'amour de Dieu ! Connaissez-vous la formule de la procuration ? Je ne la connais pas. Au bureau de poste de Barnaoul la formule se trouve sûrement. En voilà un formaliste mal avisé, ce receveur de poste de Kouznetzk !

Que vous dirai-je de moi ? Le temps me paraît long. Je ne suis pas très bien ; je me sens triste. Je ne sais rien de neuf, sauf (ce qui est, je crois, bien certain) que les Chinois ont brûlé notre comptoir à Tchougoutchatk et le consul, pour sauver sa vie, a dû prendre la fuite. Je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez dix mille fois plus gai que moi. Si vous trouvez un bon livre pendant vos pérégrinations, apportez-lemoi. Au revoir, Alexandre Egorovitch. Je vous envoie mes meilleurs souhaits, de tout mon cœur. N'oubliez pas le bureau de poste. Pour l'amour de Dieu, ne tardez pas. Je vous serre la main.

Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Je l'ai informée qu'on envoyait 25 roubles au lieu de 50 roubles. Elle veut vous remercier. Lui écrirez-vous quelques mots ?

A Apollon Nicolaïévitch Maïkov [1].

Semipalatinsk, 18 janvier 1856.

Je voulais depuis longtemps répondre à votre bonne lettre, cher Apollon Nicolaïevitch. Le souvenir du temps passé semblait m'être revenu, pendant que je la lisais. Je vous remercie infiniment de ne m'avoir pas oublié. Je ne sais pourquoi il m'a toujours semblé que vous ne m'oublieriez pas ; peut-être uniquement parce que moi-même, je ne pouvais vous oublier. Vous me dites que tant de temps s'est écoulé, que tant de choses sont changées, ont été vécues. Oui ! cela doit être. Mais une chose est bien : c'est que, comme hommes, nous n'ayons pas changé. Je réponds pour moi. Je pourrais vous écrire bien des choses curieuses à propos de moi. Ne m'en veuillez pas, que je vous écrive maintenant à la hâte, par morceaux, et peut-être avec peu de clarté. Mais en ce moment j'éprouve ce que vous aussi avez certainement éprouvé, quand vous m'avez écrit : l'impossibilité de s'épancher après tant d'années, non seulement sur une feuille mais même sur cinquante feuilles. Il faudrait pouvoir causer les yeux dans les yeux, pour lire dans l'âme par l'expression du visage, pour que le cœur parle dans les sons de la voix. Un seul mot dit avec conviction, avec une sincérité complète et sans hésitation, les yeux dans les yeux, en face l'un de l'autre, c'est beaucoup plus que des dizaines de feuilles écrites. Merci surtout pour les détails que vous me donnez sur vous-même. Je savais d'avance que cela finirait ainsi et que vous vous marieriez. Vous me demandez si je me rappelle Anna Ivanovna ? Mais comment l'oublier ? Je suis heureux de son bonheur et du vôtre ; il ne m'a jamais été indifférent ; souvenez-vous de 1847, quand tout cela commençait. Rappelez-moi au bon souvenir d'Anna Ivanovna et assurez-la de mon respect et de mon dévouement sans bornes. Dites à vos parents que j'ai pensé souvent à eux et à leurs gâteries, et que je le faisais avec délices. Eugénie Petrovna a-t-elle reçu le livre critique de l'inoubliable Valérien Nicolaïévitch publié par les *Otetchestvennia Zapiski*? Quand on m'arrêta, on me prit ce livre, puis on me le rendit ; mais

1. Célèbre poète russe.

étant en prison il m'était impossible de le lui faire parvenir, et je savais quel prix elle y attachait. Tout cela me faisait beaucoup de peine. Deux heures avant mon départ pour la Sibérie, j'avais demandé au commandant Nabokov de remettre ce livre à qui de droit. L'a-t-on fait? Saluez bien vos parents de ma part. Je leur souhaite de tout mon cœur bonheur et longue, longue vie. — Il se peut que vous ayez quelques détails me concernant par mon frère. Pendant les heures où je n'ai rien à faire, je note les souvenirs de mon séjour au bagne, les choses les plus intéressantes. D'ailleurs il y a là peu de choses personnelles. Si je termine et si je trouve une *très bonne occasion*, je vous en enverrai un exemplaire, écrit de ma main, en souvenir.

A propos, j'allais l'oublier et je suis obligé de faire une petite digression : cette lettre vous sera remise par Alexandre Egorovitch, baron Vrangel, très jeune, avec d'excellentes qualités de cœur et d'esprit, venu en Sibérie droit du lycée, poussé par le rêve *généreux* de connaître le pays, de se rendre utile, etc. Il était dans l'administration à Semipalatinsk ; nous nous sommes liés et je l'aime beaucoup. Comme je veux vous prier de vous occuper de lui et de faire connaissance plus intime avec lui, si c'est possible, je vais vous dire deux mots de son caractère : beaucoup de bonté, un cœur très tendre, quoique au premier abord son extérieur paraisse assez froid. J'aurais bien voulu que vous fissiez sa connaissance, dans son intérêt. Le cercle semi-aristocratique ou aux trois quarts aristocratique, dans lequel il a grandi, ne me plaît pas beaucoup, ni à lui non plus, car il a des qualités excellentes, mais beaucoup de traits se remarquent dus à l'ancien milieu.

Tâchez d'avoir de l'influence sur lui, si vous pouvez. Il le mérite. Il a fait énormément de bien. Mais je l'aime non pas seulement pour le bien qu'il m'a fait. En définitive : il est un peu méfiant, très impressionnable, quelquefois renfermé et quelque peu d'humeur inégale. Parlez-lui, si vous vous liez, tout simplement, aussi sincèrement que possible et sans circonlocutions.

Pardonnez-moi de tant insister auprès de vous pour le baron. Mais, je vous le répète, je l'aime. Gardez pour vous toutes mes observations et la lettre, en général (d'ailleurs

vous n'avez pas besoin que l'on vous fasse la leçon).

Vous me dites que vous vous êtes souvenu de moi avec ardeur et que vous disiez : pourquoi, pourquoi ?

Moi aussi, je me suis souvenu chaleureusement de vous, et à votre question : pourquoi? je ne répondrai rien, — ce serait inutile. Vous dites que vous avez beaucoup vécu, beaucoup pensé et que vous avez éprouvé bien des choses nouvelles. Cela ne pouvait être autrement, et je suis sûr que maintenant encore nous pourrions nous entendre dans nos idées.

J'ai aussi pensé et vécu, et il y avait de telles circonstances, de telles influences, qu'il fallait vivre, penser et digérer trop de choses, au-dessus de mes forces. Me connaissant très bien, vous me rendrez certainement justice, que j'ai toujours suivi ce qui me paraissait meilleur et plus droit et que je n'ai jamais été faux. Quand je me livrais à quelque chose, je le faisais avec ardeur. Ne croyez pas que ces paroles contiennent une allusion à ce qui m'a conduit ici. Je parle de ce qui est arrivé après, mais il est inutile de parler du passé : d'ailleurs cela n'a été qu'un hasard. Les idées changent, le cœur est le même.

J'ai lu votre lettre et je n'ai pas compris le principal. Je parle du patriotisme, de l'idée russe, du sentiment du devoir, de l'honneur national, de tout ce dont vous me parlez avec tant d'enthousiasme. Mais, mon ami ! Avez-vous jamais été différent? J'ai toujours partagé ces mêmes sentiments et ces convictions. La Russie, le devoir, l'honneur ? — oui ! j'ai toujours été un vrai Russe — je vous le dis franchement. Quoi de neuf dans le mouvement qui se manifeste autour de vous, et dont vous parlez comme si c'était une tendance tout à fait nouvelle ? Je vous avoue que je ne vous ai pas compris. J'ai lu vos vers et je les ai trouvés admirables ; je partage complètement votre sentiment patriotique de *l'affranchissement moral* des Slaves. C'est le rôle de la Russie, de la noble, de la grande Russie, de notre sainte mère ! Comme la fin est belle, commt les dernières lignes de votre « Concile de Clermont » sont belles ! Comment avez-vous su trouver un pareil langage, pour exprimer d'une façon si superbe une idée aussi grandiose. Oui ! Je partage votre opinion, que la Russie achè-

vera l'Europe, de par sa mission même. Cela m'est évident depuis longtemps. Vous écrivez que la société paraît s'éveiller de son apathie. Mais, vous savez que dans notre société, en général, il n'y a pas de manifestations ; qui donc pourrait en conclure jamais qu'elle soit sans énergie ? Qu'une idée soit suffisamment lumineuse : appelez la société, et la société vous comprendra. Ce sera ainsi maintenant : l'idée est d'une clarté surprenante, tout à fait nationale et chevaleresque (c'est la vérité, il faut lui rendre justice), et notre idée politique, qui nous a été léguée par Pierre, a été démontrée par tout le monde. Il est possible que vous soyez troublé par le flot d'idées françaises dans cette partie de la société qui pense, sent et étudie ? Il y a là une particularité, mais dans la nature chaque particularité évoque une opposition. Mais convenez-en, que tous ceux qui ont du bon sens, c'est-à-dire ceux qui donnent le ton, considèrent les idées françaises au point de vue scientifique, — qui ne sont pas davantage partisans de cette particularité, — étaient toujours Russes. Que voyez-vous de nouveau ? Je vous assure que moi, par exemple, je suis tellement proche de tout ce qui est russe, que les forçats eux-mêmes ne m'ont pas effrayé ; — c'étaient des Russes, mes frères d'adversité, et j'ai eu plus d'une fois le bonheur de rencontrer de la grandeur d'âme dans le cœur même d'un brigand, par cela seul que je pouvais le comprendre, étant moi-même Russe. Mon malheur m'a donné à connaître pratiquement bien des choses; il se peut que cette pratique ait eu sur moi une grande influence ; mais j'ai connu aussi par expérience que j'avais toujours été Russe de cœur.

On peut avoir des idées erronées, le cœur ne saurait se tromper, et l'erreur ne peut vous rendre malhonnête, c'est-à-dire vous faire agir contre votre conviction. Mais pourquoi, pourquoi vous écrirais-je tout cela ! Car je sais que je ne saurais rien exprimer par écrit, pourquoi alors l'écrire !

Je vous parlerai encore de moi. Au bagne je lisais fort peu, il n'y avait pas de livres. On en rencontrait quelquefois par hasard. Arrivé ici, à Semipalatinsk, j'ai commencé à lire davantage. Mais cependant je manque de livres et surtout de livres qui me sont nécessaires ; et le temps

passe. Je ne saurais vous exprimer combien j'ai souffert de ne pouvoir écrire au bagne. Et cependant le travail intérieur bouillonnait. Certaines choses venaient bien, je le sentais. Je créai là-bas, de tête, une nouvelle, qui devait être grande et définitive. Je craignais que l'amour que j'avais eu pour cette création ne se refroidît avec les années, quand l'heure de l'accomplissement sonnerait, cet amour sans lequel une œuvre ne saurait être créée. Mais je me suis trompé : le caractère que j'avais créé et qui est la base de ma nouvelle avait demandé plusieurs années pour se développer et je suis certain que j'aurais tout gâté si je m'y étais mis sans aucune préparation. Mais après avoir quitté le bagne, quoique tout fût prêt, je n'écrivis pas. Je ne pouvais écrire. Une circonstance, le fait du hasard, qui avait bien tardé dans ma vie, survint enfin, m'entraîna et m'absorba complètement. J'étais heureux, je ne pouvais travailler. Ensuite, le chagrin et la tristesse me visitèrent. Je perdis ce qui était tout pour moi. Des centaines de verstes nous séparaient. Je ne vous explique pas de quoi il s'agissait ; peut-être vous le dirai-je un jour ; maintenant cela m'est impossible. Cependant je n'étais pas tout à fait oisif. Je travaillais ; mais je laissai mon œuvre principale de côté. Il me fallait davantage de tranquillité d'esprit. Par amusement, je me mis à écrire une comédie et, tout en plaisantant, j'évoquai une situation tellement comique, tant de personnages amusants, et mon héros me plût tellement, que j'abandonnai la comédie, malgré qu'elle me réussissait, rien que pour avoir le plaisir de suivre le plus longtemps les aventures de mon héros, et de rire moi-même. Ce héros me ressemble quelque peu. Bref, j'écris un roman comique, mais je n'ai écrit encore que des chapitres détachés ; j'en ai écrit assez, maintenant il faut coudre ensemble.

Eh bien, voilà l'histoire de mes occupations ; je n'ai pu m'empêcher de vous la raconter ; c'est parce que je me suis mis à causer avec vous, et me suis rappelé le passé, mon ami inoubliable. Oui ! Nous avons souvent partagé la joie : aurais-je pu vous oublier ! Vous me parlez un peu littérature. Cette année je n'ai presque rien lu. Je vais vous faire part de mes observations : Tourguenev me plaît le plus — il est seulement regrettable qu'avec un

talent énorme il ait si peu de pondération. L. T... (1) me plaît énormément, mais je crois qu'il n'écrira pas beaucoup (d'ailleurs, il se peut que je me trompe). Je ne connais pas du tout Ostrovski, je n'ai rien lu de lui en entier, mais j'ai lu beaucoup de fragments dans les critiques. Il est possible qu'il connaisse bien une certaine classe russe, mais il me semble que ce n'est pas un artiste. De plus, il me fait l'effet d'être un poète sans idéal. Je vous prie, détrompez-moi, envoyez-moi, je vous en supplie, ce qu'il y a de mieux parmi ses œuvres, afin que je ne les connaisse pas uniquement par les critiques. J'ai lu de Pissemski le *Fanfaron* et le *Riche jeune homme à marier* —et voilà tout. Il me plaît beaucoup. Il est intelligent, bon enfant et même naïf; il conte bien. Une chose est regrettable chez lui : c'est qu'il se presse. Il écrit trop et trop vite. Il faut avoir davantage d'amour-propre, plus de respect pour son talent et pour l'art, et plus d'amour pour l'art. Quand on est jeune, les idées bouillonnent, on ne pourrait saisir chacune au vol, et l'exprimer aussitôt, l'exprimer à la hâte. Il est préférable d'attendre qu'on puisse en faire la synthèse ; réfléchir davantage, attendre jusqu'à ce que bien des détails, qui n'expriment qu'une même idée, se réunissent en une seule image grande, énorme, ayant du relief, et alors l'exprimer. Un caractère colossal, créé par un écrivain colossal, a été souvent l'œuvre d'un travail long et assidu. Devait-on exprimer tous les essais intermédiaires et toutes les ébauches ? Je ne sais si vous m'avez compris ! Quant à Pissemski, il me semble qu'il lâche la bride à sa plume. Nos femmes-auteurs écrivent comme des femmes-auteurs, c'est-à-dire avec esprit, gentiment et se hâtent énormément de se prononcer. Dites-le-moi, pourquoi une femme-auteur n'est-elle presque jamais un artiste rigoureux? Même l'artiste incontestable et colossale qu'est George Sand s'est fait du tort plus d'une fois par ses qualités féminines.

J'ai lu un grand nombre de vos pièces de vers dans les revues, *pendant tout le temps*. Elles me plaisent beaucoup. Fortifiez-vous et travaillez. Je vous dirai entre nous, en grand secret : Tutchev est très remarquable; mais... etc.

1. Il s'agit du comte Léon Tolstoï.

Quel est ce Tutchev, n'est-ce pas le nôtre? D'ailleurs, beaucoup de ses poésies sont excellentes.

Adieu, mon cher ami. Pardonnez le décousu de ma lettre. On ne peut jamais rien écrire dans une lettre. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu souffrir Mme de Sévigné. Elle écrivait ses lettres trop bien. — Qui sait? Peut-être pourrai-je un jour vous serrer dans mes bras. Que Dieu le veuille! Pour l'amour de Dieu, ne communiquez ma lettre à *personne* (absolument à personne). Je vous embrasse.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au baron A.-E. Vrangel.

Semipalatinsk, vendredi 23 mars 1856.

Mon bon ami, mon ami incomparable, Alexandre Egorovitch ! Où êtes-vous, que devenez-vous ? Ne m'avez-vous pas oublié ? Dès lundi prochain, je commence à attendre la lettre promise, avec une impatience aussi grande que si c'était le bonheur et la réalisation de toutes mes espérances. Dans cette enveloppe, vous trouverez trois lettres : l'une d'elles est pour mon frère, l'autre pour l'aide de camp général Édouard Ivanovitch Totleben. Ne soyez pas étonné ! Je vais tout vous raconter! Et maintenant je commence dans l'ordre, et je commence par moi-même. Si vous saviez toute ma nostalgie, tout mon découragement, presque mon désespoir en ce moment, vous comprendriez vraiment pourquoi j'attends votre lettre, comme le salut ? Elle doit résoudre bien des choses dans ma destinée. Vous m'aviez promis de m'écrire aussitôt que possible en arrivant à Saint-Pétersbourg, et de m'informer de tout ce que j'espère et dont vous vous êtes si fraternellement occupé pendant toute l'année, — franchement, sans rien céler, sans amplifier et sans chercher à me donner de vains espoirs. Voilà les nouvelles que j'attends comme s'il s'agissait de ma vie. Ne montrez ma lettre à personne, pour l'amour de Dieu. Je vous informe que mes affaires sont dans un état extrême.

Mes espérances ! Cher, inappréciable et, peut-être, unique ami, cœur pur et honnête ! Mes espérances! Écoutez-les. Tant qu'à moi, elles m'apparaissent fort nettement. Et

1° n'y aura-t-il donc aucune amnistie cet été, à propos de la paix que l'on va conclure, ou bien à propos du couronnement ? Voilà la nouvelle que j'attends de vous avec l'impatience la plus nerveuse. Et 2°, admettons que cela soit encore du domaine de l'espérance ; mais ne me serait-il pas possible de quitter le service militaire pour le service civil et d'aller à Barnaoul, si *rien* ne se produit après le manifeste ? Cependant Dourov a passé dans le service civil. Et 3°, resterai-je longtemps sans grade ? Qu'en pensez-vous ? Ma carrière est-elle complètement fermée ? D'autres, bien plus coupables que moi, ont eu tout. Je ne pourrais le croire. Je crois que dans deux ans, si même rien ne se produisait à présent, je reviendrai en Russie.

Maintenant, le principal — c'est l'argent. Deux choses — un article et un roman — seront prêtes pour le mois de septembre. Je veux demander officiellement la permission de publier. Si on me l'accorde, j'ai du pain pour toute ma vie. Maintenant, ce n'est plus comme autrefois; il y a tant de réflexion, tant d'effort et tant d'énergie dans mon travail !

J'espère écrire un roman (vers le mois de septembre) qui sera mieux que *Les Pauvres Gens*. Car si on permet de publier (et moi, je ne crois pas, entendez-vous ! qu'on ne puisse l'obtenir), cela va faire du bruit; le livre se vendra, me procurera de l'argent, de la considération, attirera sur moi l'attention du gouvernement, et on me fera bientôt rentrer.

Que me faut-il : deux, trois mille roubles ass. par an. Est-ce que cela ne peut suffire pour notre entretien? Dans deux ans environ nous reviendrons en Russie ; elle pourra vivre convenablement ; et même, peut-être, aurons-nous amassé quelque chose. Est-il possible, qu'ayant eu pendant six ans tant d'énergie et de courage pour la lutte, avec des souffrances inouïes, je ne sois capable de me procurer assez d'argent pour me nourrir et nourrir ma femme? Allons donc ! Car surtout personne ne connaît ni la valeur de mes forces, ni le degré de mon talent, et c'est surtout là-dessus que je compte. Enfin, dernière éventualité : admettons qu'on ne m'accorde pas l'autorisation de publier avant un an ? Mais, au premier changement dans ma vie, j'écrirai à mon oncle, je lui demanderai mille roubles arg.

pour débuter dans une nouvelle carrière, sans parler de mon mariage ; je suis sûr qu'il me les donnera. Allons ! est-ce que nous ne passerons pas une année avec cela ? Et après, les affaires s'arrangeront.

Enfin, je puis publier incognito et recevoir quand même l'argent. Comprenez donc, toutes ces espérances n'ont besoin de se réaliser que dans le cas où cet été rien n'aurait lieu (le manifeste). Et si cela a lieu ? Alexandre Egorovitch, mon ami !

Si vous saviez comme j'attends votre lettre ! Peut-être, contient-elle des nouvelles positives.

Mais figurez-vous dans quels embarras je me trouve ! J'ai beaucoup de demandes à vous adresser : pour l'amour du Christ, accueillez-les-moi. *Première demande* : vous trouverez ci-incluse une lettre à *Ed. Iv. Totleben*. Voilà mon idée : Jadis je le connaissais très bien, son frère est mon ami d'enfance. Quelques jours avant mon arrestation je l'avais rencontré par hasard, et nous nous étions serré la main amicalement. Eh bien ! Il est possible qu'il ne m'ait pas oublié. Cet homme est bon, simple, il a un cœur généreux (il l'a prouvé) ; c'est un véritable héros de Sébastopol, digne des Nakhimov et des Kornilov. Portez-lui ma lettre. Lisez-la-lui convenablement. Vous remarquerez certainement d'après le ton de ma lettre, que j'ai hésité et que je ne savais *comment* lui écrire. Il est si haut placé maintenant, et moi que suis-je ? Voudra-t-il se souvenir de moi ?

J'ai écrit en tout cas. Maintenant : allez le voir vous-même (j'espère qu'il se trouve à Saint-Pétersbourg) et remettez-lui ma lettre quand vous serez seuls. Vous verrez aussitôt à l'expression de son visage comment il le prend. S'il le prend mal, il n'y a rien à faire ; expliquez-lui la situation en quelques mots et dites quelque chose en ma faveur, prenez congé et sortez, après lui avoir demandé de garder votre démarche secrète. C'est un homme excessivement poli (caractère quelque peu chevaleresque), il vous recevra et vous reconduira très poliment, si même il ne disait rien de satisfaisant. Mais si vous voyez à son visage qu'il s'intéresse à moi, et qu'il témoigne beaucoup de bonté et d'intérêt, oh ! alors soyez tout à fait franc avec lui ; parlez-lui de cette affaire de tout cœur, tout simplement ; parlez-lui de moi, et dites-lui qu'un *mot* de sa part a une grande

importance, qu'il pourrait intercéder pour moi auprès du Monarque, se porter garant (comme il me connaît) que dorénavant je serai un bon citoyen, et que certainement il ne rencontrera pas de refus. Sur la demande de Paskovitch, l'Empereur a plusieurs fois fait grâce à des condamnés polonais. Totleben est tellement en faveur maintenant, il est tellement aimé que, vraiment, sa demande vaudra autant que celle de Paskevitch. En général, je compte beaucoup sur vous. Vous défendrez chaleureusement ma cause, j'en suis certain. Pour l'amour de Dieu, ne me le refusez pas. Insistez surtout là-dessus, que je veux quitter le service militaire (mais surtout, obtenez davantage, si c'est possible, c'est-à-dire un pardon complet, ne perdez pas cela de vue). Ne pourrait-on pas me libérer avec le droit d'entrer dans une administration civile, et avec la possibilité de revenir en Russie, et surtout de publier? Particulièrement, lisez attentivement ma lettre à Totleben.

Ne pourrait-on avoir recours à la poésie? J'ai lu dans les journaux que, dans un dîner, Maïkov lui avait lu des vers. Ne se connaissent-ils pas ? Si oui, parlez-en à Maïkov, sous le sceau du secret, et demandez-lui d'intercéder pour moi auprès de Totleben et de vous accompagner chez lui. N'auriez-vous pas l'occassion de rencontrer le plus jeune frère de Totleben, Adolphe? Celui-là est mon ami. Parlez-lui de moi, et il se précipitera dans les bras de son frère et le suppliera de s'occuper de moi. Bien entendu, vous mettrez ma lettre à Totleben sous enveloppe et vous la lui remettrez ainsi. Envoyez-moi donc au plus vite des nouvelles pour m'informer de tout cela, que ce soit bien ou mal. Mais voilà l'ennui : pourvu que Lamotte ne soit pas parti à ce moment pour les affaires de sa circonscription! Il doit y aller pour un mois. Je pense qu'il ne sera pas parti. Il me semble qu'en effet, c'est sûr. Hâtez-vous de me répondre. J'ai encore peur d'une chose : ma lettre au prince Odoevsky, par exemple, a-t-elle été bien accueillie ? Ne seriez-vous pas découragé, et peut-être iriez-vous chez Totleben *à contre-cœur?* Mon ami! Ne m'abandonnez pas, ne me réduisez pas au désespoir !

Deuxième demande : écrivez-moi avec des détails et plus vite, comment vous avez trouvé mon frère. Que pense-t-il de moi? Autrefois il m'aimait ardemment ! Il pleurait en

me faisant ses adieux. Ne s'est-il pas refroidi envers moi ! Son caractère a-t-il changé ? Comme cela me paraîtrait triste ! Ne songe-t-il qu'à gagner de l'argent et a-t-il oublié tout le passé ? Je ne saurais le croire. Mais aussi : comment expliquer qu'il reste des sept ou huit mois sans écrire ? il écrit n'importe quoi ; et même dans la lettre que j'ai envoyée par Khomentovsky, et qui a échappé à la censure, j'avais posé des questions auxquelles il n'a pas répondu ? et puis je vois en lui si peu de cordialité, qui me rappellerait le vieux temps ! Je n'oublierai jamais ce qu'il a dit à Khomentovsky, qui lui remettait ma demande de s'occuper de moi : *Il ferait mieux de rester en Sibérie*. Au mois de décembre nous avons écrit (par votre frère, souvenez-vous-en), j'avais demandé de l'argent, le priant de me l'expédier au nom de Lamotte. Vous savez combien j'étais gêné ! Eh bien, pas un mot ! Je comprends qu'il puisse manquer d'argent ; il est dans le commerce, mais dans les cas extrêmes on cherche à sauver les gens. D'ailleurs, je ne serai pas longtemps à sa charge et je lui rendrai tout. Et puis, si je lui demande de l'argent, c'est que je me suis rappelé ses paroles pendant nos adieux. Dans la lettre ci-incluse que je lui adresse, je le prie de m'envoyer ce qu'il pourra, en dehors des cent roubles que je lui ai demandés. J'en ai besoin en cas de nécessité (si j'obtenais ma liberté, j'irais aussitôt à Kouznetzk, et sans argent, c'est impossible. D'ailleurs, si elle va à Barnaoul, je la persuaderai d'en accepter de ma part). Je ne puis vous écrire tout, mais l'argent m'est absolument indispensable ; il ne peut être aussi nécessaire qu'une seule fois dans la vie. Trois cents roubles arg. me sauveraient ; mais même 200 roubles seraient bien, en y comptant les 100 roubles que je lui ai déjà demandés en décembre. Bien entendu, je vous écris tout cela en ami, n'allez pas vous imaginer de donner quelque chose vous-même. Je suis bien confus devant vous, car je vous dois énormément ! En tous cas, lisez la lettre que j'écris à mon frère. Ne lui faites pas voir celle-ci, que je vous écris maintenant. Mais je vous la renvoie pour les explications : racontez-lui tout. Se pourrait-il que, pareil aux oncles et aux parents de romans, il m'en veuille *pour mon amour* et vous dissuade de vous occuper de moi? Mais j'ai trente-cinq ans. A quoi songe-t-il? Peut-être croit-il que

je ne l'aime que pour l'argent qu'il m'envoie. Allons donc ! J'ai ma fierté. Je ne me nourrirais que de pain et nous péririons, elle et moi, plutôt que d'accepter l'argent qui me serait envoyé avec un sentiment pareil. Je ne veux pas d'aumône ! J'ai besoin d'un frère, et non d'argent ! Nous avons eu jadis des discussions avec lui, mais nous nous aimions tendrement et, je vous le jure, j'aurais donné ma vie pour lui. J'ai mauvais caractère, mais quand il s'agit de choses sérieuses, je défends mes amis. Quand nous avons été arrêtés, il me semble que dans le premier moment d'effroi il serait bien permis de songer à soi-même. Eh bien ! Je ne songeais qu'à lui, au coup que son arrestation porterait à sa famille, combien sa pauvre femme serait frappée ; je suppliais mon troisième frère, qui avait été arrêté par erreur, de ne pas expliquer cette erreur à ceux qui l'avaient arrêté, le plus longtemps possible, et d'envoyer de l'argent à mon frère, supposant qu'il n'en avait point. Aurait-il oublié tout le passé et m'en voudrait-il parce que je lui demande de l'argent, et à quel moment ! Au moment le plus critique de mon existence. Écrivez-moi comment il vous a reçu, comment vous l'avez trouvé (écrivez-moi franchement sa manière d'envisager *cette affaire*), et n'écoutez que votre excellent cœur, mon bon ami. Soyez aussi sincère que possible avec Maïkov à mon sujet. C'est un excellent homme et qui m'aime. Bien entendu, recommandez-lui le secret.

Troisième demande : Pour l'amour de Dieu, comprenez-moi, aidez-moi, et ne songez pas que je puisse nuire en quelque chose à ma carrière par mon amour pour elle... Je suis sûr de pouvoir nourrir ma famille. Je travaillerai, j'écrirai. Car si on n'accorde aucune amnistie, en ce moment, je pourrai toujours permuter dans le civil, obtenir la quatorzième classe au plus tôt, avoir un traitement, et surtout, publier, même publier incognito. J'aurai de l'argent ! Enfin, ce n'est pas pour tout de suite, et vers cette époque l'affaire s'arrangera.

Enfin : pour l'amour du Christ, informez-moi du cours de mes affaires au plus tôt et avec le plus de détails possible ; je mets toute ma confiance en vous. Persuadez mon frère de me venir en aide, soyez mon avocat auprès de lui. Tâchez de le convaincre que je ne cherche que mon bon-

heur dans ce mariage ; qu'il ne nous en faut pas tant pour vivre, et que j'aurai assez de force et d'énergie pour nourrir ma famille; que si on m'autorisait à écrire et à publier, je serais sauvé, *ne serais plus à charge à personne ;* je ne leur demanderais pas de secours, et surtout : que je ne me marie pas tout de suite, mais attendrai d'avoir quelque chose d'assuré. Quant à elle, elle attendra avec joie, pourvu qu'elle ait l'espoir que ma destinée s'arrange sûrement. Dites aussi que j'ai trente-cinq ans et que je suis raisonnable comme dix. Adieu, mon cher, mon ami !

Oui ! j'oubliais ! Pour l'amour du Christ parlez à mon frère de mes affaires d'argent. Persuadez-le de me venir en aide pour la dernière fois. *Comprenez donc* dans quelle situation je me trouve. Ne m'abandonnez pas. On ne se trouve qu'une fois dans la vie dans des circonstances pareilles. Quand viendrait-on alors au secours de ses amis, sinon dans de pareils moments? Je vous embrasse, je vous serre dans mes bras. Comment allez-vous? Je ne sais rien de vous ! J'attends une lettre de vous avec impatience. Je termine cette lettre à regret; me voilà de nouveau seul avec mes doutes et avec mon désespoir.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, 13 avril 1856.

Je m'empresse de répondre à votre chère et bonne lettre, mon bon ami, que vous m'avez écrite le 12 mars et qui m'a causé une grande joie avant-hier. J'ai attendu avec telle impatience de vos nouvelles, mais ces derniers temps j'avais cessé d'espérer une prompte réponse, car Demtchinsky, qui est arrivé de Russie il y a quinze jours, m'a dit que vous aviez été retenu à Kazan ; ensuite on a écrit de Moscou (à Spiridonov) que vous n'aviez passé qu'un jour ou deux à Moscou et que le 9 mars vous vous étiez rendu à Saint-Pétersbourg. D'après tous ces ouï-dire, j'avais calculé que je recevrais votre lettre, au plus tôt, la semaine après Pâques, et voilà, je l'ai reçue avant ! Vous ne sauriez croire combien vous m'avez rendu heureux et comme j'avais *besoin* de votre lettre. Mais, que je la

reçoive de votre part, que vous ne m'oublieriez pas et que vous feriez des démarches pour moi, — en cela je n'avais pas le moindre doute, et je n'ai jamais songé que vous m'oublieriez. Je vous connais, cœur le plus noble et le meilleur, je savais bien que vous méritez que je vous aime. Vous ne sauriez croire dans quelle situation je me suis trouvé ces derniers temps... Mais nous en parlerons après, et pour procéder par ordre, je vais commencer par votre lettre, mon bon Alexandre Egorovitch.

Mon cher et inoubliable ami, vous m'écrivez que vous comptez être en Sibérie au mois de juillet et que vous serez de passage à Semipalatinsk. Vous ne sauriez croire comme j'ai été heureux que vous n'ayez pas changé vos intentions et que vous vouliez revenir en Sibérie, et que vous vous proposiez de passer l'hiver à Barnaoul. Je vous attendrai comme le soleil. Mais, mon ami, les bruits qu'on a répandus ici sont-ils vrais : que le commandant du corps vous avait attaché à sa personne, à Omsk, pour missions spéciales (on dit qu'il était fort étonné que vous n'ayiez pas passé à Omsk)? précisément, ce que vous ne vouliez pas. Alors, peut-être, pour éviter cela, si cela ne peut être changé, resterez-vous à Saint-Pétersbourg et ne reviendrez-vous plus ! D'ailleurs, vous devez être déjà renseigné. On vous a certainement écrit d'ici. Pour l'amour de Dieu, mon ami, pour l'amour de Dieu, informez-moi *si c'est certain*, si vous le pouvez. Viendrez-vous ou non, quand, où, à quel titre et *comment* espérez-vous organiser vos affaires à Saint-Pétersbourg? Sauf le désir de vous voir en ce moment, vous m'êtes indispensable comme l'air, et vous l'avez toujours été pour moi, et je m'en souviens. Vous ne sauriez croire combien j'ai été heureux d'apprendre que mon frère vous avait plu et que, à ce qu'il paraît, vous vous lierez avec lui. Faites-le pour l'amour de Dieu ; vous ne le regretterez pas. Comme je suis content qu'il soit toujours le même et qu'il m'aime ! Je vous ai écrit beaucoup de choses concernant mes doutes, même à propos de lui, dans ma dernière lettre. Mais si vous saviez dans quelle triste, dans quelle horrible situation je me trouvais et combien je regrette mes suppositions sur le compte de mon frère ! Dites-lui que je l'embrasse ; je ne lui écris pas, parce que j'ai à peine le temps de vous répondre. Je lui

écrirai bientôt ma lettre officielle, il y aura : vivant, bien portant et voilà tout. Que peut-on écrire de plus dans une lettre officielle? Mais je lui écrirai dans la prochaine lettre que je vous adresserai. Dans ma dernière lettre je lui ai encore demandé cent roubles. Pas pour moi, mon ami, mais pour ce qui est maintenant pour moi le plus précieux au monde, et surtout, en cas de nécessité. Si seulement il peut satisfaire à ma demande, qu'il le fasse, le Seigneur le récompensera et par cela, il me rendra heureux et me sauvera du désespoir. Qui sait ce qui pourra arriver! D'ailleurs, si on me permet de publier, alors je serai muni d'argent et je commencerai une nouvelle vie et je ne le tourmenterai plus; je l'ai toujours fait à contre-cœur, car mon frère doit gagner son pain. Je vous avais écrit, mon ami, d'aller chez Totleben et de remettre ma lettre. Maintenant, vous l'avez peut-être déjà fait. Vous ne sauriez croire combien mon cœur est plein d'effroi dans l'attente de votre réponse. Je vous remercie d'avance pour tout ce que vous faites pour moi, mais seulement, pour l'amour du Christ, ne me donnez pas un vain espoir, en voulant me tranquilliser. Les faits seulement ; écrivez-moi les faits. Je vous ai prié, ainsi que mon frère, d'écrire à Maria Dmitrievna, et bientôt, si c'est possible. Je vous renouvelle ma prière : faites-le pour l'amour de Dieu. Vous me dites que l'on veut nous accorder quelque grâce, mais ce qu'il en est précisément, on le garde secret. De grâce, mon ami inappréciable, ne pourriez-vous pas savoir d'avance quelque chose par rapport à moi? Cela m'est nécessaire, très nécessaire. Si vous apprenez quelque chose, communiquez-le-moi aussitôt. Je ne songe pas au Caucase. Non plus, au bataillon de Barnaoul. *Maintenant*, tout cela n'est rien. Vous écrivez que tout le monde aime le Tsar. Moi, je l'adore. Ma promotion m'est particulièrement importante, je l'avoue. Mais s'il faut attendre le grade d'officier, il faut attendre encore longtemps ; je me contenterais de n'importe quoi en ce moment, à l'occasion du couronnement. Le meilleur et le plus sensé, certainement, c'est d'obtenir l'autorisation de publier. J'ai l'intention de vous envoyer bientôt des vers à propos du couronnement, par un particulier. Mais je les enverrai aussi par voie officielle. Vous rencontrerez certainement Hasford. Il va assis-

ter au couronnement. Ne voudriez-vous pas lui parler de présenter mes vers ? Ne pourrait-on arranger cela ?

Informez-moi aussi jusqu'à quelle époque je pourrai vous écrire, car si vous quittez Saint-Pétersbourg, ce ne sera pas bien si les lettres se perdent. Je vous ai parlé d'un article sur la Russie. Mais cela est devenu tout bonnement un pamphlet politique. Je n'aurais pas voulu supprimer un seul mot de mon article. Mais il est fort peu probable qu'on me permette de commencer mes publications par un pamphlet, si patriotiques que soient mes idées. Et cependant cela paraissait sérieux et j'étais content. Mon article m'intéressait beaucoup. Mais je l'ai abandonné. Il se pourrait qu'on refusât l'autorisation de le publier. Alors, mes peines seraient perdues? Maintenant, mon temps est trop précieux, pour le perdre en vain, pour le plaisir personnel d'écrire. Les circonstances politiques ont ainsi changé. Et alors je me suis mis à un autre article : *Lettres sur l'Art*. Son Altesse Maria Nicolaïevna est Président de l'Académie. Je veux demander l'autorisation de lui dédier mon article et je le ferai imprimer sans signature. Mon article est le fruit de dix années de réflexion. J'ai tant réfléchi jusqu'au dernier mot, à Omsk. Il y aura beaucoup de choses ardentes, originales. Je garantis l'exposé. Il se pourra que beaucoup ne partagent pas ma manière de voir, mais moi, j'ai foi dans mes idées, et cela me suffit. Je veux prier Apollon Maïkov de lire l'article auparavant. Quelques chapitres contiendront des pages entières du pamphlet. C'est précisément sur le rôle que joue le Christianisme dans l'art. Mais voilà, où le placer ? Si on le publie à part, il y aura à peine une centaine de lecteurs qui l'achèteront, car ce n'est pas un roman. Les revues donneront de l'argent. Mais le *Sovremennik* n'a jamais eu de sympathie pour moi, *Moskvitianine* non plus. *Roussky Viestnik* a publié une préface à la critique des œuvres de Pouchkine, de Katkov, dont les idées sont complètement contraires aux miennes. Il n'y aurait plus que les *Otetchestvennia Zapiski*, mais que deviennent-elles? je n'en sais rien. Aussi, je vous prie, causez-en avec Maïkov et mon frère, mais simplement comme si cela n'était encore qu'à l'état de projet, s'il est possible de le faire imprimer pour de l'argent, et infor-

mez-moi. Le principal, c'est que j'écris mon roman et c'est pour moi un délice.

Par là seulement je puis me faire un nom, et attirer l'attention sur moi. Mais, certainement, il est préférable de commencer par un article sérieux (sur l'art) et de demander à ce propos l'autorisation de publier ; car jusqu'à présent, on considère le roman comme une bagatelle. Cela me paraît ainsi.

S'il y a moyen de parler de me faire permuter dans le service civil, et de s'en occuper, pour aller *précisément* à *Barnaoul*, pour l'amour de Dieu, ne le perdez pas de vue. Si c'est possible d'en parler à Hasford, parlez-lui-en pour l'amour de Dieu ; et s'il est possible non seulement de parler, mais aussi d'agir, n'en perdez pas l'occasion et faites des démarches afin de me faire passer à Barnaoul dans le service civil. Pour moi c'est le pas le plus *proche* et le plus *sûr*. D'ailleurs, je suis parfaitement de votre avis qu'il faut attendre le couronnement. Dieu sait, peut-être y aura-t-il davantage même que ce que nous attendons. Le temps est proche, mais Dieu sait combien d'eau peut couler d'ici là. Je parle de ma situation que vous connaissez.

TH. DOSTOÏEVSKI.

A M. E...

Semipalatinsk, 15 avril 1856.

Je vous remercie, cher monsieur E..., de votre souvenir et de vos attentions pour moi. Sans m'y attendre pour mon bonheur, j'ai trouvé en vous un vrai parent. Encore une fois merci.

De moi je vous dirai que je vis pour la plupart d'espérances seules ; et le présent n'est pas très beau. Joignez à cela une mauvaise santé.

J'ai entendu dire que mon camarade D... a quitté le service militaire, qu'il est entré à Omsk dans le service civil ; tout cela pour cause de maladie.

J'ai reçu les œuvres de Pouchkine ; je vous en remercie vivement. Mon frère m'a écrit qu'au printemps de l'année dernière il m'avait envoyé par vous quelques livres, par exemple l'*Histoire des Saints*, les historiens

anciens, et une boîte de cigares. Mais je n'ai rien reçu de vous. Écrivez-moi, je vous prie, si vous me les avez envoyés? Si vous les avez envoyés, c'est perdu en route ; sinon, c'est que probablement vous-même n'aurez rien reçu. Rendez-moi un service : écrivez cela à mon frère.

Mes occupations sont des plus vagues. Je voudrais travailler systématiquement, mais je lis et écris par saccades. Je n'ai pas de temps, surtout maintenant ; pas du tout.

Vous m'écrivez sur un recueil de chansons. Si je trouve quelque chose, ce sera avec grand plaisir. Je ferai tout mon possible pour trouver quelque chose mais j'en doute. Enfin j'essaierai. Moi-même jusqu'à présent je n'ai fait aucun recueil pareil. Ce qui m'a arrêté c'est la pensée que s'il faut faire un recueil, il faut le faire bien, et réunir au hasard même les chansons populaires ne donnera rien de bon. Rien ne s'obtient sans efforts. En outre, mes occupations actuelles sont d'un tout autre genre. Combien me faut-il lire et comme je suis en retard! En général, ma vie est très désordonnée.

Au nom de Dieu, dites-moi quelle est cette Olga N...[1] et ce L. T...[2] qui a publié, dans le *Sovremennik*, l'*Adolescence* ?

Au revoir, cher monsieur E... Ne m'oubliez pas. Moi, je ne vous oublierai jamais. Votre

DOSTOÏEVSKI.

Ci-inclus la lettre à C.-I. Ivanov[3]. Envoyez-la, je vous prie, à Pétersbourg, maison Lintzen, près de l'église du Saint-Sauveur. Vous connaissez vous-même l'adresse.

Au baron A.-E. Vrangel.

Semipalatinsk, 23 mai 1856, mercredi.

Mon cher, mon très bon Alexandre Egorovitch, je me hâte (dans le sens rigoureux du mot) de vous répondre. Il ne faut pas m'en vouloir, si ma lettre est écrite à la hâte et en désordre. Je vous expliquerai tout cela après.

1. Olga Narskaia.
2. Léon Tolstoï.
3. Constantin Ivanovitch Ivanov, plus tard général très connu.

Premièrement, je vous remercie infiniment pour tout ce que vous avez fait, pour toutes vos démarches pour moi. Vous êtes un second frère pour moi, cher et bien-aimé ! Totleben est le cœur le plus noble, j'en fus toujours persuadé. C'est une âme chevaleresque, élevée et généreuse. Son frère est du même caractère. Pour l'amour du Christ, dites à Ernest que je n'ai pu lire votre lettre sans verser des larmes, et je ne sais s'il existe des mots pour exprimer mes sentiments pour lui. Embrassez Adolphe pour moi. Que va-t-il advenir ! L'affaire est en bonne voie, je le comprends bien. Que Dieu accorde le bonheur au Monarque généreux !

Ainsi, tout est exact, ce que l'on racontait sans cesse de l'amour passionné de tous pour lui !

Comme cela me réjouit ! Plus de foi, plus d'unité et si on y joint l'amour — tout peut s'accomplir. Qui donc voudrait rester en arrière? Ne pas se joindre à l'impulsion commune, ne pas apporter son obole. Oh ! Que Dieu l'accorde, que mon sort soit plus tôt assuré.

Vous me dites de vous envoyer quelque chose. Je vous envoie des vers pour le *Couronnement*, et la *Conclusion de la paix*. Qu'ils soient bons ou mauvais, mais je les ai envoyés ici par l'administration, avec prière d'autoriser *de les faire imprimer* (c'est-à-dire que Pierre Mikhaïlov a fait un rapport à Hasford à propos de cette demande). Selon moi, ce serait maladroit de demander officiellement l'autorisation d'imprimer (par demande écrite) sans présenter en même temps l'ouvrage en question. C'est pourquoi j'ai commencé par la pièce de vers. Lisez-la, copiez-la et tâchez qu'elle parvienne au Monarque. Mais voilà : il est impossible d'éviter Hasford. Car il se peut que mon service ait lieu ici. Hasford va à Pétersbourg le 10 juin. Il se présentera au Tsar sans doute. Il emportera ma pièce de vers, mais il faudrait le prévenir et surtout le bien disposer en ma faveur. Serez-vous à Pétersbourg à l'arrivée de Hasford ? Le rencontrerez-vous ? Si vous le rencontrez, je vous prie de ne pas lui parler de Totleben. Il s'occupera avec plus d'ardeur, si on rapporte à lui tout le succès de l'affaire. Mais ce qui serait excellent, c'est que Totleben, l'ayant rencontré quelque part, ou bien même (mais je n'oserais espérer une faveur pareille de Totleben) *allant faire une*

visite à Hasford (ce qui flatterait Hasford énormément), lui demandât de présenter ma poésie au Tsar avec ma demande d'autorisation de publier ; en même temps il pourrait dire un mot en ma faveur, si on lui parlait de moi, c'est-à-dire si on lui demandait si je suis digne de la promotion. N'est-ce pas, comme tout s'arrangerait bien ! Ainsi, mon ami, que vous soyez ou non attaché à Hasford, à Saint-Pétersbourg, communiquez avec beaucoup de prudence cette idée à Totleben (car je demande beaucoup), et si vous voyez qu'il approuve, expliquez-lui tout. Vous ne sauriez croire combien vous m'avez inspiré de courage par ces nouvelles. J'attends de vous voir avec impatience ! Oh ! si cela pouvait être bientôt ! Combien aurions-nous à nous dire ! Oh ! que Dieu vous accorde le bonheur, et non pas les choses terribles qui arrivent quelquefois, je le dis par expérience ! Mais ne restez pas trop longtemps à Pétersbourg. Venez, pour l'amour de Dieu, venez.

Dites à mon frère que je le serre dans mes bras, que je lui demande pardon de toutes les peines que je lui ai causées ; je me mets à genoux devant lui. *Mes* affaires vont très mal et je suis presque désespéré. Il est difficile de souffrir autant que j'ai souffert ! Mais je ne veux pas vous fatiguer, d'autant plus que je ne *puis* vous dire tout, et ainsi je me trouve seul avec mon ennui sans borne. Oh ! Si vous étiez ici, il en serait autrement ! . . . . .

Elle me prie de faire des démarches pour faire admettre Paul au Corps des Cadets de Sibérie ; elle vous prie aussi de vous occuper auprès de Hasford, afin qu'on le reçoive même cette année dans la petite division (Paul est dans sa neuvième année). J'ai promis de m'occuper de lui d'une manière désintéressée et c'est pourquoi, je vous en supplie, faites ce que vous pourrez. Mais je vous supplie aussi, pour l'amour de Dieu, persuadez mon frère de s'informer en détail, et sérieusement, si on ne pourrait placer Paul au corps de Pavlovsk, sinon maintenant, du moins l'année prochaine ? Si c'est possible, que mon frère écrive à Maria Dmitrievna, *aussitôt* que possible, avec tous les détails ; qu'il la tranquillise complètement ; et vous, Alexandre Egorovitch, pour l'amour du Christ et pour moi, tâchez de la convaincre qu'on peut trouver une bonne occasion pour conduire Paul à Saint-Pétersbourg, qu'elle

n'aura pas à se déplacer pour envoyer là son fils que d'autres l'emmèneront, et qu'à Pétersbourg Paul trouvera des amis. Persuadez-la, tranquillisez-la ! Je supplie surtout mon frère.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, 14 juillet 1856.

Je m'empresse de vous répondre par le premier courrier, mon cher, mon inappréciable Alexandre Egorovitch. J'ai cependant attendu longtemps une ligne au moins ! Je ne vous fais pas de reproches ; vous avez toujours été un frère pour moi ; je le sens et je le sais. Mais si vous saviez comme j'avais besoin de votre amitié, de votre bon souvenir pendant tout le temps. J'ai eu mille fois l'intention de vous écrire moi-même, mais je craignais toujours que pendant ce temps-là vous ne partiez pour venir auprès de nous et que ma lettre ne vous trouvât pas. D'ailleurs, qu'est-ce que je vous aurais écrit ? On ne peut jamais écrire *tout ce qu'il faut* dans une lettre. Et maintenant encore.

Je vous remercie encore pour la centième fois pour tous vos efforts pour moi. Remerciez les deux Totleben. Vous ne sauriez vous imaginer avec quel ravissement je considère la manière d'agir de cœurs pareils au vôtre et aux leurs, vis-à-vis de moi ? Que vous ai-je fait, pour que vous me témoigniez tant d'amour ? Que leur ai-je fait, à ces âmes si nobles ? Que le Seigneur vous accorde ses bénédictions ! Ainsi maintenant je puis espérer sûrement, mais... c'est déjà trop tard !... Je pensais recevoir au moins une ligne de vous (car je n'ai personne avec moi) et vous gardez le silence ; et maintenant Dieu sait si nous nous reverrons ! Pour l'amour de Dieu, ne m'abandonnez pas ! Que vous coûte-t-il de griffonner deux ou trois mots ? n'est-ce pas ? Comment tout cela finira-t-il, je n'en sais rien !

Pour l'amour de Dieu, écrivez ce que vous allez devenir ! Viendrez-vous ou non ? Je n'ose rien vous conseiller :

vous savez mieux. J'ai entendu dire par Demtchinsky, qu'André Rodionovitch lui a dit qu'il voulait aller cet hiver à l'étranger. Est-ce bien vrai, — que ferez-vous alors?

J'ai prié Sloutzky et d'autres de faire à Omsk des démarches au sujet de Paul, et aussi à propos du secours (son père à elle ne l'oublie pas non plus et lui vient en aide). A propos du secours ça va bien. Sloutzky est si obligeant, il m'a répondu avec une politesse extrême. Il a fait tout ce qu'il a pu. Mais au sujet de Paul, il écrit qu'il n'y a pas de place vacante et que le Tsar seul peut le faire placer surnuméraire, et on l'inscrirait comme candidat. Faites des démarches auprès de Hasford, pour l'amour de Dieu; il se pourrait qu'on l'acceptât cette année même.

J'ai encore à vous adresser une demande urgente. Si vous pouvez, accordez-la-moi ; sinon, je ne vous en voudrai pas. Mon ami, si j'obtiens ma promotion et même en tout cas au mois d'août il me faudra de l'argent; très, très urgent. Vous ne sauriez croire combien m'a coûté mon expédition, et je courrai le risque d'une seconde. J'ai jusqu'à 1000 roubles argent de dettes. Je vis pauvrement, mais j'ai des dépenses indispensables. Je le sens, j'aurai besoin (en tout cas), j'aurai bien besoin d'argent. Il m'en faut maintenant à tout prix. Suppliez mon frère (que je vous prie d'embrasser un nombre infini de fois) de m'en envoyer au plus vite, s'il peut le faire. Quant à vous, voilà ce que je vous demande : si vous espérez réellement et si vous êtes convaincu que j'obtiendrai l'autorisation de publier (mais rien que dans ce cas-là), alors, pour l'amour de Dieu, empruntez à quelqu'un (car je suis sûr que vous ne les avez pas) 300 roubles jusqu'en janvier. Car, si on m'autorise à publier, j'aurai plus d'argent que ça à rendre au mois de janvier. Je ne vous mettrai pas dans l'embarras. Pourvu que vous ayez à qui emprunter. Mais si cela vous gêne trop, ne vous dérangez pas, car c'est pénible d'emprunter. Si vous empruntez, alors envoyez aussitôt, — mais au nom de Lamotte. Pour l'amour de Dieu, pardonnez de pareilles demandes : 1° je ne connais pas votre situation sous ce rapport-là, et 2° je suis comme fou. Pour l'amour de Dieu, ne vous figurez rien.

Adieu, j'écrirai bientôt encore. Pour l'amour de Dieu écrivez plus vite sur toutes ces choses-là. Ne m'oubliez

pas. Je vous embrasse un nombre infini de fois, ainsi que mon frère. Saluez les autres. Ne me cachez rien.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, 21 juillet 1856.

Voilà encore une lettre pour vous, mon cher et précieux Alexandre Egorovitch. Je ne sais seulement comment elle vous parviendra, vous trouvera-t-elle à Pétersbourg? Cette lettre est une demande. Mon ami, mon bon ami, je vous accable de demandes. Je sais que j'ai tort, mais vous êtes mon seul espoir! D'ailleurs, j'ai tellement foi en vous, me rappelant votre cœur pur et excellent! Ne prenez pas mes demandes en mauvaise part. Quant à moi, je serais prêt à me jeter à l'eau pour vous. Voici de quoi il s'agit: Je vous ai écrit que j'avais prié Sloutzky de faire des démarches pour Paul; j'avais aussi prié Jdal-Pouchkine et j'ai reçu de chacun la réponse. Pour cette année il y a peu d'espoir. Je vous ai prié d'en parler à Hasford. Mais à présent, j'ai reçu une lettre de Sloutzky, que j'avais aussi prié de faire avancer l'affaire de Maria Dmitrievna par rapport au secours qu'on doit lui donner en une fois, car elle y a droit d'après la loi, après la mort de son mari, et c'est 285 roubles argent. Sloutzky en effet avait fait marcher l'affaire, qui avait été oubliée. Par malheur Hasford est parti. En son absence, la direction principale a présenté l'affaire au ministre de l'Intérieur (le 7 juillet 1856, au n° 972). Voilà : cette demande de secours, qui a été présentée à Saint-Pétersbourg, peut rester dans les cartons, surtout dans les circonstances actuelles, et Dieu sait combien de temps aura passé avant qu'une décision ne soit prise. Et puis encore, décidera-t-on en sa faveur? Si on refusait! Mon ami, mon bon ange! Si vous continuez encore à m'aimer, moi qui vous assiège constamment par les demandes les plus variées, aidez-moi donc aussi dans cette circonstance, si c'est possible. Pour l'amour de Dieu, informez-vous de cette *demande présentée* ; vous trouverez certainement des amis, qui vous aideront, des personnes influentes. Ne pourrait-on hâter cette affaire,

afin qu'elle ne traînât pas et qu'elle fût décidée en faveur de Maria Dmitrievna? Mon ami! Ne le négligez pas, faites-le, pour l'amour du Christ. Songez donc : dans sa situation une telle somme est un véritable capital, et dans sa situation *actuelle*, c'est le salut, l'unique issue. Je tremble que lasse d'attendre cet argent, elle ne se marie. Alors, il se pourrait (je le suppose) qu'on le lui refusât. Il n'a rien, elle non plus. Le mariage nécessitera des dépenses, il leur faudra au moins deux ans pour se relever! Et voilà de nouveau pour elle la pauvreté, les souffrances. Elle ne pourra plus s'adresser à son père pour lui demander de l'aider : car elle sera mariée. Pourquoi donc la pauvre femme doit-elle souffrir, toujours souffrir? C'est pourquoi, pour l'amour de Dieu, faites ce que je demande; faites aussi (si c'est possible) tout ce que je vous ai demandé dans ma dernière lettre. Vous ne savez pas à quel point vous me rendrez heureux!

Je vous écris, et je ne sais pas encore moi-même où et quand vous recevrez ma lettre. Si vous devez venir ici, elle ne vous trouvera plus. Si vous restez là-bas, où serez-vous donc? Pour l'amour de Dieu, informez-moi si vous recevez cette lettre? Ne soyez pas paresseux pour m'écrire, mon bon ami! Au moins quelques mots, quelques mots seulement! Si vous saviez comme votre cœur me serait nécessaire! Je vous aurais serré contre le mien, et cela m'aurait, peut-être, soulagé. Ma tristesse m'est insupportable. Je sais bien que si vous ne venez pas en Sibérie, c'est parce qu'il vous est beaucoup plus avantageux de rester en Russie, mais pardonnez-moi mon égoïsme: je ne rêve que de vous voir ici plus tôt. Vous m'êtes nécessaire, tellement nécessaire! Pardonnez-moi de vous écrire sur ce chiffon de papier : 1° je suis très pressé, et 2° je ne suis presque capable de rien en ce moment et j'envisage les choses d'une façon lugubre.

Embrassez mon frère bien-aimé et dites-lui de me pardonner mon silence. Je lui écrirai ensuite; en ce moment, je vous jure, que je serais prêt à me jeter à l'eau! Encore à boire du vin! Embrassez-le pour moi et dites-lui que je l'aime infiniment. Avez-vous vu Kh...? De quoi s'agit-il? J'ai peur que vous ne gardiez davantage le silence. Écrivez-moi tout pour l'amour du Créateur. Si réellement il y avait

l'espoir de me nommer officier, pourrait-on arranger pour que cela soit à Barnaoul ! Dites aux Totleben ma gratitude infinie, mon affection sans bornes ? Que Dieu vous accorde, mon bon ami, tout le bonheur possible et qu'Il vous préserve d'éprouver ce que j'éprouve. J'attends votre réponse et je vous écrirai (je vous le promets) une lettre plus amusante et plus détaillée. Saluez tout le monde, surtout Iakoushkine, si vous le voyez. Vous demandez si Gavrilov s'est marié ? Non, et même il paraît qu'il n'y songe plus. Il y a eu une histoire très comique. Je me suis lié avec lui depuis peu. Demtchinsky est toujours le même, très bien avec moi, et il me rend bien des services. Adieu, mon ami inappréciable ! Est-il possible que vous n'assistiez pas aux fêtes du couronnement ? N'oubliez pas ma demande par rapport à l'argent. Sans lui tous mes projets périssent ! Je vous le répète : il ne me resterait qu'à me jeter à l'eau ! D'ailleurs, je supporte bien des privations. Adieu, adieu ! Je vous embrasse bien des fois. Votre

DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, 9 novembre 1856.

Mon cher ami Alexandre Egorovitch,

J'ai reçu votre lettre depuis le 30 octobre et je n'ai pas répondu par retour du courrier à cause de diverses circonstances. Alors j'avais en tête un voyage à Barnaoul, et je voulais vous écrire de là-bas, après avoir vu Kh... et aussi, ma lettre aurait été plus intéressante. Mon voyage ne s'est pas encore effectué, mais je suis presque certain qu'il aura lieu la semaine prochaine, si on m'envoie de l'argent, comme on me l'a promis. Alors je vous écrirai de Barnaoul et vous pouvez attendre cette lettre d'ici peu. Quant à celle que je vous écris, ne la comptez pas pour une lettre ; ce n'est que quelques lignes que j'écris afin de vous répondre plus vite quelque chose. Si vous étiez ici, dans huit jours je n'aurais pas le temps, mon inoubliable ami, de vous dire tout ce dont je voudrais causer avec vous.

Vous écrivez que, sans compter notre Monarque infiniment miséricordieux, je dois encore de la reconnaissance

à Totleben et à S. A. le Prince d'Oldenbourg. Je les remercie de toute mon âme, et si vous voyez Totleben, dites-lui que je manque de mots pour lui exprimer ma gratitude. Je me rappellerai toute ma vie sa noble conduite envers moi. Mais mon cœur est juste : sans vous, mon cher ami, si vous ne vous étiez pas employé pour moi, mon affaire n'aurait pas marché aussi vite. Dieu vous a envoyé vers moi. Je vous remercie et je vous embrasse bien, bien fort. Vous savez que je vous aime.

Maintenant je vous dirai en quelques mots (quoique j'aurais à vous en dire beaucoup, mais on ne peut tout écrire) : — vous ne comprendrez jamais, mon cher, dans quelle tristesse, dans quel ennui vous m'avez plongé par votre long silence! Mon ami, je comprends cet état d'esprit dans lequel on ne désire même pas toucher à la plume pour écrire à celui qui est le plus apte à vous comprendre, — à moi, en un mot, pour qui vous n'aviez pas de secrets.

On a su ici que vous devez faire partie de l'expédition, mais que vous êtes encore à Pétersbourg; moi j'en étais sûr. Pourquoi donc n'écrit-il pas? Voilà une question que je me suis posée chaque jour. Mais je vous le jure, malgré tout, je n'ai jamais douté de votre amitié, je n'ai jamais pensé que vous m'ayez oublié. Vous me l'avez prouvé, en m'envoyant votre portrait (que je n'ai pas encore reçu). Mais, mon ami, je comprends ce trouble de l'esprit, quand on ne veut pas raviver la plaie du cœur, en en parlant aux autres. Mais n'auriez-vous pu m'écrire deux lignes?

L'autre raison que vous donnez pour expliquer votre silence (précisément : *que vous n'avez fait rien de ce que je demandais*), m'est tout à fait incompréhensible. Je vous ai demandé de l'argent comme à un ami, comme à un frère, à ce moment, dans ces circonstances-là où il ne reste que la corde ou bien un acte décisif. Je me suis décidé à vous en demander, sachant que ma demande pourrait vous gêner, mais si vous étiez dans les mêmes conditions que moi, et si vous m'aviez demandé de risquer pour vous mes dernières ressources, je l'aurais fait. Jugeant d'après moi-même, je me suis décidé, sans remords de conscience, de vous importuner (si je n'avais pas réussi

à en emprunter ici et à faire des dettes, je serais perdu), cela m'était nécessaire non pour mon existence, mais pour mes projets. Vous savez, par mes anciennes lettres, dans quel état d'esprit je me trouvais. Comment n'ai-je pas perdu la raison jusqu'à présent ! Mais, excellent Alexandre Egorovitch, si vous n'aviez pas vous-même de quoi me venir en aide (ce qui devait être, car vous ne m'avez jamais abandonné), dites, pour l'amour de Dieu, pourquoi ne pas écrire simplement : *non*, ou bien : *je ne peux pas* (si l'impossibilité de satisfaire à ma demande était une des raisons de votre silence)? Est-ce que je n'étais pas capable de comprendre que c'était l'impossibilité qui vous forçait de me refuser, et non le manque d'amitié? Et de quel droit aurais-je pu vous en vouloir pour votre refus (je suis déjà bien fortement votre débiteur), à vous, qui êtes et avez été pour moi comme un frère aimé et chéri? (Parce que, après tout ce que vous avez fait pour moi, vous me permettrez de vous nommer ainsi.) Enfin, ces derniers temps je m'ennuie sans vous jusqu'au plus haut degré (par-dessus le marché j'ai été souvent malade dernièrement). Je me suis figuré qu'il vous était arrivé quelque chose de tragique, dans le genre de ce dont nous avons parlé un jour. Et je n'avais personne qui pût me donner la moindre nouvelle. Enfin, votre lettre est venue et elle a résolu bien des malentendus, mais pas tous.

Mon ami, vous demandez ce que je désire, ce qu'il faudrait demander? Et vous dites aussi que l'on pourrait me faire aller en Russie. Mais, mon ami, la miséricorde de notre Tsar est infinie, et je sais que même sans que je sois au service, dans un an ou deux je pourrai revenir définitivement. Mais le changement dans l'armée ne vaut rien encore de ce fait que je serai en tout cas un médiocre officier, ne serait-ce qu'à cause de ma santé. Et cependant il faut être au service. Si je désirais revenir en Russie, c'est uniquement afin d'embrasser les miens et de consulter des médecins capables de me dire quelle est la maladie dont je suis atteint (l'épilepsie), quels sont ces accès qui se renouvellent et après lesquels ma mémoire faiblit, ainsi que toutes mes facultés, et qui, je le crains, finiront par me rendre fou. Quel officier puis-je devenir? Qu'on me laisse démissionner — même en me laissant ici *quelque temps*—

voilà tout mon désir. Je saurai me procurer de l'argent pour mon existence. Je ne serai pas perdu ici, et c'est pourquoi écrivez *sans faute* (si c'est possible) ; 1° si je pourrais bientôt, à cause de ma santé, présenter ma démission ? (en demandant le droit de revenir en Russie, en tout cas, *pour consulter les médecins*) et 2° aurai-je la permission de *publier*, — ce qui pour moi est la question la plus importante, dont vous ne me dites *rien* dans votre lettre. Mais pour moi c'est le moyen d'existence, c'est le moyen de me créer une carrière, car j'ai *foi* en moi ; j'espère devenir célèbre et acquérir de la notoriété, me créer une situation, attirer l'attention sur moi, sous mon nom (ou sous un pseudonyme) — *serai-je imprimé* ? Pour l'amour de Dieu, mon ami inappréciable, ne m'abandonnez pas, ne m'oubliez pas, et écrivez-le-moi, si c'est possible, au plus vite et affirmativement. D'ailleurs, je serai plus sûrement renseigné à propos de ce que je veux obtenir, après mon voyage, car bien des choses se décideront pendant ce voyage. Et maintenant, en attendant, répondez-moi à ces deux questions.

Vous avez fait la connaissance de G...? Comment l'avez-vous trouvé? C'est un gentleman de la « Société Réunie », dont il est membre, âme de bureaucrate, sans idées, aux yeux de poisson cuit, que Dieu aurait doué d'un talent brillant, comme si c'était pour rire.

Combien je regrette que vous ne vous soyez pas lié avec mon frère. C'est le meilleur des hommes, et vraiment, si vous n'aviez auprès de vous personne, qui vous aimerait plus ardemment que lui. J'inclus pour lui une lettre. Pour l'amour de Dieu, remettez-la au plus tôt, ne la retenez pas. Je vous écris à la hâte, car il m'est absolument impossible d'écrire beaucoup : je vous le répète, *la lettre suivante* sera plus convenable et plus détaillée.

Je ne peux rien vous dire de vos affaires et de vos livres. Stepanov n'a *rien*, il me l'a dit. (Ni le samovar, ni les casseroles.) J'ai vu cet été quatre caisses, que Demtchinsky avait envoyées à Ostermeyer. Stepanov prétend que vous ne lui avez rien laissé. Demtchinsky dit qu'il ne sait pas ce qu'il y a dans les caisses. Je me renseignerai sur tout cela à Barnaoul, ainsi que sur les livres, et je ferai mon possible pour faire tout ce que vous demandez. Si on me

délivre votre malle (dont vous me faites cadeau), je la prendrai. Je vous remercie, mon ami, vous ne cessez de penser à moi.

Je vous remercie de la promesse de vous occuper de mon uniforme. Mais je me suis muni ici comme j'ai pu (à crédit, et tant bien que mal). Je regrette beaucoup de n'avoir pu vous en informer plus tôt; car, peut être, m'avez-vous déjà tout envoyé! Mais je suis confus que vous ayez fait des dépenses pour moi. Je ne refuse pas le casque, le sabre briquet, et l'écharpe; je vous les demanderais même; car ici on ne peut pas en avoir (surtout le casque).

Je ne vous donne pas de nouvelles d'ici. Ici c'est toujours la même chose et les mêmes personnes. (J'écrirai plus tard.) Je suis assez intime avec Demtchinsky (il m'est très utile pour mes *voyages;* car il m'accompagne, ayant des affaires de cœur à Zmiev). Pour l'amour de Dieu, ne vous figurez pas qu'il vous ait remplacé. Mais il m'est très dévoué (je ne sais pas pourquoi) et je ne puis ne pas le reconnaître. Pourquoi ne vous aime-t-il que médiocrement? D'ailleurs, chez lui tout se fait par inspiration. Oboukhov est à Vernoïé.

Adieu, mon précieux ami, écrivez aussi vite que possible et attendez bientôt ma lettre.

Je vous embrasse bien fort. Votre

DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, 21 décembre 1856.

Mon bon, mon précieux Alexandre Egorovitch. Voilà déjà bien longtemps que j'attends votre lettre avec impatience et je ne reçois rien. Avez-vous reçu la mienne, dans laquelle je vous informais que je veux quitter Semipalatinsk pour une quinzaine de jours. Mais si même vous l'avez reçue, votre réponse n'a pas encore pu venir; moi je vous parle de cette lettre que vous m'aviez promis d'écrire sans attendre ma réponse. Vous vouliez m'envoyer l'équipement d'officier. Je vous ai déjà informé, mon bon ami, que vous ne deviez pas vous ruiner pour moi, inutilement, que l'équipement complet ne m'était pas nécessaire,

(car il m'arriverait toujours trop tard) et que, si réellement j'avais bien besoin de quelques accessoires, par exemple, du casque, des pattes d'épaule, des boutons à numéro, etc.; c'est uniquement parce qu'ici il n'y en a pas, — il faudrait les faire venir. C'est pourquoi je vous informais que j'accepterais ces petits objets de vous avec reconnaissance. Mais si les préparatifs et l'achat de ces objets vous ont occupé de sorte que vous ne m'avez pas écrit attendant la fin de ces achats, c'est dommage, vraiment dommage! Mon ami, bon et inoubliable, auquel je dois déjà tant, se peut-il que de pareilles bagatelles vous empêchent de m'écrire? Mais peut-être me suis-je trompé, peut-être le temps a-t-il déjà effacé dans votre cœur jusqu'à mon souvenir et ne m'aimez-vous plus comme autrefois? Qui sait! Mais non. C'est un péché de le dire. Vous avez tant fait pour moi, que le doute qui aurait pu se glisser dans mon cœur, serait de l'ingratitude envers vous! Je ne veux pas de ces doutes, je les chasse; je vous serre dans mes bras, de tout mon cœur, et je veux vous parler comme autrefois, comme jadis à Semipalatinsk, quand vous étiez tout pour moi : mon ami, mon frère, et quand nous nous communiquions nos peines... de cœur.

Et d'abord, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Totleben? Est-il à Pétersbourg? S'il y est, lui avez-vous transmis mes remerciements? Dites-lui, mon ami, que je ne trouve pas de paroles pour lui exprimer ma gratitude, et que je vais le révérer éternellement, que je n'oublierai jamais de ma vie ce qu'il a fait pour moi. Pour l'amour de Dieu, mon bon ami, écrivez-moi cela au plus tôt. Je vous avais promis une grande lettre, et voilà que je vous écris sur une demi-feuille. La raison en est que je ne sais pas si ma lettre vous trouvera encore à Pétersbourg. Vous m'écriviez que vous vouliez aller à Irbitt et, Dieu sait, peut-être aurez-vous l'idée d'aller jusqu'à Barnaoul. Dans ce cas, je ne sais si ma lettre restera jusqu'à votre retour ou bien si on vous l'enverra de Pétersbourg, là où vous serez. Voilà pourquoi je vous écris brièvement, au lieu de vous écrire tout au long. Il y a encore une raison, que vous comprendrez par ces mots : « Dieu sait combien j'aurais voulu causer avec lui de vive voix, au lieu de lui écrire! » Si je vous voyais, je pourrais vous communiquer

quelque chose, mais ici je ne puis le faire. Je vous dirai seulement que je suis allé à Barnaoul et à Kouznetzk, avec Demtchinsky et Semenov (membre de la Société de géographie). A Barnaoul nous sommes arrivés le 24 décembre (le jour de fête de Kh...), et Gerngross, ne nous ayant pas encore vus, nous invita tout simplement par Semenov au bal. Il m'a beaucoup plu. Je ne vous écris rien sur les habitants de Barnaoul. J'ai fait la connaissance de beaucoup de personnes. C'est une ville active où l'on fait beaucoup de commérages et où l'on trouve beaucoup de Talleyrands de province! J'ai passé vingt-quatre heures à Barnaoul et je suis allé seul à Kouznetzk. Là, j'ai demeuré cinq jours, et au retour, je me suis encore arrêté vingt-quatre heures à Barnaoul. J'ai dîné chez Gerngross et suis resté chez lui jusqu'au soir. Il a été excellent pour moi. A table j'ai commis une petite maladresse : Leur fils, un enfant d'environ huit ans, m'avait beaucoup plu ; il ressemble étonnamment à la mère. Je le dis. Elle répliqua qu'il n'y avait aucune ressemblance. Je me mis à analyser cette ressemblance en détail. Figurez-vous : ce petit garçon, comme je le sus plus tard, est presque considéré dans la famille comme un laideron! Mon compliment était fameux!

J'ai reçu votre portrait. Merci, mon ami, merci! La malle dont vous m'avez fait cadeau, je ne l'ai pas reçue. Gerngross ne m'en a pas dit un seul mot. Moi, je n'ai pas osé lui demander. Certainement, il l'a oubliée, mais c'est égal, il pourrait se faire qu'elle fût chez Ostermeyer. Si elle est chez lui, je l'aurai après. Vos livres et vos minéraux sont probablement à Zmiev chez Ostermeyer, dans les quatre caisses que vous lui avez envoyées cet été. En revenant, nous avons passé la nuit à Zmiev. Je ne pouvais aller chez Ostermeyer. *Mais soyez certain* que tout sera soigné et expédié chez vous. J'espère retourner encore à Zmiev.

Maintenant, mon ami, je veux vous déclarer une chose qui a une grande importance pour moi. Je dois vous le dire à vous comme vous êtes mon ami. Bref : *Si une circonstance* ne m'empêche de le faire, avant le carnaval, je veux me marier. Vous savez avec qui. Elle m'aime jusqu'à présent... Elle m'a dit elle-même : *Oui. Ce que je vous ai écrit d'elle en été* a eu très peu d'influence sur sonattache-

ment pour moi. Elle m'aime. J'en suis sûr. Je le savais même alors que je vous écrivais ma lettre cet été. Elle a bientôt perdu ses illusions sur sa nouvelle affection. Je le savais encore en été, d'après ses lettres. Tout m'était connu. Elle n'a jamais eu de secrets pour moi. Oh ! si vous saviez quelle femme elle est! Je vous affirme que je me marie; cependant, il peut arriver une circons ance, ce serait trop long à raconter, qui pourrait faire remettre notre mariage à une époque indéterminée. Cette circonstance est tout à fait étrangère; mais il me semble, selon toutes les apparences, qu'elle ne se *produira* pas. Et si elle ne se produit pas, vous recevrez ma lettre suivante quand *tout sera fini*. Je n'ai pas le sou. D'après les calculs les plus justes et les plus rigoureux, il me faut *pour tout* 600 roubles argent. J'ai l'intention de les emprunter à K... (Il est à Omsk, mais il arrivera bientôt.) Nous nous sommes bien liés ces derniers temps. J'espère qu'il me les donnera. Et s'il ne les donne pas, tout sera perdu, au moins pour quelque temps. Je les lui emprunterai à longue échéance, c'est-à dire au moins un an. Mais avec la poste suivante, j'écris à Moscou à mon oncle, qui est riche, qui est plus d'une fois venu en aide à ma famille, et je lui demande 600 roubles argent. S'il me les donne, je les rendrai aussitôt à K... S'il ne les donne pas, il me faudra me procurer *moi-même* l'argent, car cette dette est une *dette sacrée* et il faudra la payer aussitôt que possible.

Je ne puis compter sur mon frère. S'il avait de l'argent, il m'en donnerait. Mais il écrivait que sa situation était mauvaise, surtout en ce moment. Voilà pourquoi mon seul espoir, pour pouvoir payer ma dette et avoir des moyens d'existence, est d'être autorisé à publier. Ne vous étonnez pas, mon ami, que ne possédant rien, j'emprunte des sommes telles que 600 roubles argent. Mais j'ai des choses prêtes à être publiées pour *plus* de 1.000 roubles argent. J'aurai donc la possibilité de rendre si on me permet d'imprimer, et si l'oncle ne m'en envoie pas. Mais si on ne m'autorise pas encore de publier pendant un an, je suis perdu. Mieux vaut ne pas vivre alors ! Dans ma vie, il n'y a jamais eu un moment aussi critique qu'à présent. Et c'est pour cela que vous devez comprendre, mon ami inappréciable, quelle importance aurait pour moi une *nouvelle*

quelconque de l'autorisation à publier. Voilà pourquoi je vous supplie, comme j'aurais supplié le bon Dieu, si vous pouvez apprendre quelque chose à ce propos (je vous l'ai demandé encore dans ma dernière lettre), informez-m'en immédiatement. Je vous supplie de le faire, et si vous avez encore les mêmes sentiments pour moi, vous écouterez ma demande et y satisferez. N'est-ce pas, mon ami; est-ce que je me trompe, ou non? pourquoi n'a-t-on pas publié mon *Conte pour les enfants*, dont vous m'avez parlé? *A-t-on refusé?* Il est important pour moi de le savoir. Bien entendu, je suis prêt à faire publier toujours, même sans signature, ou bien sous un pseudonyme. Si K... donne de l'argent, je ferai mon possible pour partir entre le 20 et le 25 janvier, et je reviendrai à Semipalatinsk dans une vingtaine de jours avec ma femme. A Barnaoul, *on espère*, je ne sais pas pourquoi, que vous y serez. Ne nous y rencontrerons-nous pas? Voyez-vous mon frère? Pour l'amour de Dieu, voyez-le, parlez-lui de moi dans mon intérêt. Je ne lui demande pas d'argent; il n'en a pas. Mais je lui demande, s'il peut le faire, de m'envoyer certains objets. Je voudrais bien les avoir.

Et puis, dites à mon frère qu'il m'écrive tout ce qu'il sait de *ce qui se passe derrière les coulisses* de la littérature actuelle. C'est très important pour moi.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Écrivez, pour l'amour du Christ, plus vite, et informez-moi de tout. Adieu.

Tout à vous,

DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Semipalatinsk, 25 janvier 1857.

Je réponds à votre lettre, mon cher ami, par cette courte petite lettre. Je vous prie, ne considérez pas ma lettre comme une réponse à la vôtre, mais seulement comme une introduction à la réponse. Je vous écrirai bientôt, le 10 février, et, si je puis le faire, plus tôt même, le 3 février. Oui, mon ami inoubliable, ma destinée va s'accomplir. Je vous ai écrit, la dernière fois, que Maria Dmitrievna a consenti à

devenir ma femme. Tout ce dernier temps, j'ai eu une masse de soucis, j'ai manqué perdre la tête. Il a fallu rendre le mariage possible. Il a fallu emprunter de l'argent. J'ai le ferme espoir que cette année même on m'autorisera à publier, et alors je rendrai l'argent. En attendant, il fallait emprunter à tout prix. Je n'avais qu'une personne, à laquelle je pouvais en demander, K... Mais il était tout le temps à Omsk ; enfin, il est revenu, et dès ma première parole, il m'a donné 600 roubles argent; il m'a traité en frère. Je l'ai accepté avec la condition de ne pas le rembourser avant un an. Il m'a prié de ne pas me tourmenter. C'est le plus noble des hommes ! Il n'y a que trois jours que j'ai reçu l'argent, et dimanche, 27 courant, je pars à Kouznetzk, pour quinze jours. Je ne sais si, dans ce court temps, je pourrai arriver et célébrer le mariage. *Elle* peut être souffrante, elle peut ne pas être prête, ou bien, par exemple, on ne voudra pas nous marier dans si peu de temps (il y a tant de cérémonies), en un mot, je risque énormément, mais je ne puis faire autrement que de risquer, c'est-à-dire remettre *après Pâques. Il n'y a aucune possibilité de retarder à cause de certaines circonstances,* et c'est pourquoi il faut agir résolument. J'ai l'espoir que cela réussira. Dans tous les moments décisifs, les choses se sont toujours arrangées. Mais il va m'arriver mille ennuis. A commencer par cela qu'à mon retour à Semipalatinsk il ne me restera presque plus rien des 600 roubles : tout est si cher et si coûteux ! Et cependant, c'est à peine si j'ai pu acheter quelques chaises comme meubles, c'est bien pauvre. L'équipement, les dettes, les achats et la cérémonie, et puis 1.500 verstes de voyage à faire, et enfin tout ce qu'il fallait pour lui permettre *à elle* de changer de résidence, voilà où a passé l'argent. Car nous avons été obligés, tous les deux, à nous pourvoir de tout, à peine si nous avions des chemises, il n'y avait rien, il fallait se procurer tout. J'ai écrit à un parent, à Moscou, et j'ai demandé 600 roubles. S'il ne les envoie pas, je suis perdu, je serai forcé de vivre au moins huit mois comme un malheureux, c'est-à-dire jusqu'à ce que je puisse imprimer. Maintenant, je m'occupe comme un fou, j'ai une masse de choses à faire, et cette lettre, mon cher ami, je vous l'écris à 3 heures de la nuit et, demain, à 7 heures du

matin, je dois être sur pied. Dans quinze jours au plus je vous répondrai *en détail* et *sans rien vous cacher*. Et à présent, quelques mots seulement, et je ne répondrai qu'au principal... Je vous remercie infiniment pour votre lettre, mais pour l'amour de Dieu, écrivez plus souvent ; répondez-moi aussitôt à cette lettre, sans attendre la deuxième. D'aucuns adressent les lettres directement à mon nom. Mais je vous prie de m'écrire au nom de Lamotte, pour remettre à *Th. M...*, c'est-à-dire à moi. Vous me parlez de mon frère : je regrette que vous ne soyez pas liés. Je ne sais combien de temps il me laisse sans nouvelles. En huit mois, il me donne deux lignes, et ne parle jamais des choses nécessaires.

Que craint-il ? Il y a tant de choses à écrire et *qu'on peut* écrire. Et moi, je manque de renseignements. Il ne m'écrit pas un mot de littérature, et cependant c'est mon pain, mon unique espoir. S'il répondait au moins à mes questions. Par exemple, j'ai grand besoin de savoir qui sont aujourd'hui les entrepreneurs littéraires ! C'est très important pour moi ! Je ne le comprends pas, je ne le comprends pas, malgré toutes *ses explications*. Je ne sais qu'une chose : c'est un homme excellent ! Mais que devient-il ? Vous me dites que je suis paresseux pour écrire ; non, mon ami, mais nos rapports, avec M. D..., m'ont complètement absorbé pendant ces deux dernières années. Au moins *j'ai vécu* ; j'ai souffert, mais quand même j'ai vécu !

Je veux demander officiellement l'autorisation de me faire imprimer. Aidez-moi, aidez-moi quand viendra le moment ! Faites quelques démarches à propos de cette autorisation ; ne me laissez pas au moins sans nouvelles. Comprenez donc ma situation et soyez mon protecteur comme vous l'avez été jusqu'à présent !

Jusqu'à présent je n'étais pas sûr où se trouvaient vos affaires et vos livres. Vous affirmiez qu'ils se trouvaient chez Gerngross, et je le croyais aussi. Maintenant, il résulte que c'est chez Ostermayer. Je serai de passage à Zmiev, je m'en informerai ! Mais je ne comprends pas comment faire pour vous les envoyer, car ils sont tous partis à Irbitt. Il est trop tard maintenant.

P.-S.— Ci-inclus le tour de tête pour le casque. Très cher Alexandre Egorovitch ! j'ai excessivement besoin de ces

objets. Ici on n'en trouve pas, ni pour or ni pour argent, et puis nous ne savons même pas la forme actuelle. Il me faut : *le casque, l'écharpe, les pattes d'épaule, les boutons*, — voilà tout ! Mais où les prendre, si on ne les trouve pas ? Envoyez-les-moi au plus tôt.

Pardonnez-moi, mon précieux ami, de vous écrire aussi à la hâte. Je vous écrirai *tout*, et maintenant à bientôt et au revoir, je vous embrasse ! Pour l'amour de Dieu, écrivez plus en détail à propos de tout, et surtout de vous-même.

Au même.

Semipalatinsk, 9 mars 1857.

Voilà plus de quinze jours que je suis chez moi, mon cher ami et frère Alexandre Egorovitch, et c'est à peine si j'ai pu me mettre à présent à vous écrire. Si vous saviez combien j'ai eu de soucis, d'embarras et d'occupations, des plus imprévus, avec ce nouvel état de choses, vous me pardonneriez certainement de ne vous avoir pas écrit tout de suite. Et premièrement, ma noce, qui a eu lieu à Kouznetzk (le 6 février) et le retour à Semipalatinsk m'ont pris beaucoup plus de temps que je n'avais compté. A Barnaoul, j'ai eu une crise et suis resté là quatre jours de plus. (La crise m'a brisé physiquement et moralement : le docteur m'a dit que j'avais la véritable épilepsie et il m'a prédit que si je ne prenais pas de mesures immédiates, c'est-à-dire un traitement régulier, ce qui ne peut se faire qu'en pleine liberté, les crises pourraient prendre mauvaise tournure et dans l'une d'elles je pourrais étouffer d'un spasme à la gorge, qui m'arrive toujours dans mes accès).

Arrivé à Semipalatinsk, j'ai été assailli par les embarras d'une installation; puis ma femme est tombée malade, ensuite le commandant de brigade est arrivé pour une inspection générale, de sorte que j'ai dû remettre à aujourd'hui mes lettres pour vous et pour mon frère. Et cependant, comme je voulais plus vite vous répondre, à votre bonne, chère et charmante lettre ! Ne vous tourmentez pas, ne vous désolez pas, mon ami ; je vois bien que vous avez du chagrin de toutes parts. Ce qui m'inquiète le plus

pour vous, mon ami, ce sont vos rapports avec votre père. Je sais, je sais très bien (d'après mon expérience) que de tels ennuis sont insupportables, d'autant plus insupportables que tous les deux, je le sais, vous vous aimez. C'est une sorte de malentendu interminable de part et d'autre, et plus cela va, plus cela s'embrouille. Il n'y a rien à y faire. Aucune explication ne peut rétablir la concorde, et si elle se rétablissait, ce ne serait que pour un moment. Il n'y a qu'un remède, un moyen : — la séparation. Dès les premiers jours de la séparation, vous pénétrerez de nouveau dans son cœur, et il sera le premier à se donner tous les torts. Les caractères pareils à celui de votre père présentent un mélange étrange de la plus sombre méfiance, de sensibilité maladive et de générosité. Ne le connaissant pas personnellement, je tire cette conséquence, car deux fois dans ma vie j'ai connu des rapports exactement semblables aux vôtres. Il faut aussi le ménager, et vous le savez mieux que moi. Savez-vous, mon ami chéri : il me semble que vous avez le même caractère, vous avez aussi l'âme et le cœur malades, et si le soupçon et la méfiance ne sont pas développés en vous, c'est qu'il n'y en a pas eu l'occasion, ou bien que c'est encore trop tôt, mais cela se développera ensuite. En revanche, votre sensibilité est maladivement développée. Gardez-vous en et tâchez de vous en sauver : les grandes révolutions de la vie sont un moyen de l'éviter ; j'étais hypocondre au plus haut degré, mais j'en ai été guéri par le rude bouleversement de ma destinée.....

TH. DOSTOÏEVSKI.

A son frère Michel Dostoïevski.

Semipalatinsk, 1er mars 1858.

Je m'empresse de te répondre, mon cher ami Micha. Excuse ma courte lettre. J'ai peu de temps pour cette fois, et excepté cette lettre, il faut que j'en expédie encore deux grandes. Écoute donc. La nouvelle de la publication du *Conte pour les enfants* ne m'a pas été trop agréable. J'avais pensé depuis longtemps à le refaire, et le bien refaire, et premièrement à supprimer tout le commencement qui ne vaut rien. Mais que faire ? C'est imprimé, il n'y a pas

moyen de le ravoir. De plus, je n'ai pas encore pu me procurer le numéro du mois d'août des *Otetchestvennia Zapiski*. On les reçoit ici. On me les a promis, mais je ne les ai pas encore. Voilà pourquoi je ne l'ai pas encore lu imprimé.

Secondement : Cela m'est très pénible, mon cher ami Micha, que tu n'agisses pas avec moi en frère, et voilà : dans le cas où je ne me reconnaîtrais pas le débiteur de Kraevsky, tu veux *immédiatement* m'envoyer 200 roubles, et tu ajoutes : *quand même il me les faudrait emprunter*. N'as-tu pas honte d'agir ainsi avec moi ! Quelle conscience aurais-je donc d'exiger de toi ces 200 roubles, quand je te dois tant, et d'autant plus que tu m'as comblé de tes bontés ; sans toi je n'aurais pas su que faire dans bien des circonstances de ma vie actuelle. Ainsi, ne pense pas à ces bagatelles, et si le *Conte pour les enfants* peut t'être utile dans les comptes avec K... fais-en ce que tu voudras. Monsieur K... est drôle avec sa générosité. Voici ce que j'ai décidé :

Dis-lui ceci mot à mot :

1° Je ne lui dois pas *plus* de 800 roubles argent, mais exactement 650 roubles. Il est tout à fait inutile d'ajouter 150 roubles. Je me rappelle très bien le chiffre de ma dette. D'ailleurs, je suis certain qu'il se trompe involontairement, et je sais pourquoi il se trompe. Voilà : quand il me donnait l'argent peu à peu, il me demandait toujours une quittance (sur un chiffon de papier). En lui apportant quelque chose pour la publication (en paiement de ma dette), je ne lui reprenais jamais les quittances et je ne rayais jamais ce qui allait pour payer ma dette. Les quittances qui lui sont restées entre les mains le mettent certainement en erreur.

2° Si je reconnais lui devoir 650 roubles et si je désire les lui rendre (je le désire de tout mon cœur), *je ne lui reconnais pas le droit*, en même temps, d'exiger de moi le paiement immédiat de ces 650 roubles, ou la publication d'un article qui m'appartient afin de se payer lui-même. Cette décision est basée sur ceci :

a) D'après la loi je ne lui dois rien et si je reconnais ma dette et désire la payer, c'est par un sentiment d'honneur et de par ma propre volonté.

b) Si je prenais de l'argent à K... *jamais* je ne me suis engagé à lui rendre en argent, mais au contraire en articles. Il me donnait précisément de l'argent afin que je lui apportasse des articles. Dans toute autre circonstance, il ne m'aurait jamais rien donné. Et comme des circonstances qui durent dix ans et sont *indépendantes de ma volonté* peuvent être telles que je ne puisse payer ma dette même en articles, quels fondements a-t-il *d'exiger* de moi ma dette ?

c) S'il se vante de n'avoir pas exigé *jusqu'à présent* sa dette, je ne puis en aucune façon reconnaître cela pour de la générosité, par la raison que même s'il avait voulu l'exiger, il n'aurait pas pu le faire.

d) S'il s'adresse à moi comme un homme s'adresse à un autre homme, et sans tenir compte de considérations basées sur la loi, s'il demande le payement de la dette *au nom de l'honneur*, je lui réponds ainsi : 1° je n'ai pas payé pendant dix ans *à cause de circonstances indépendantes de moi*. 2° *Ces mêmes circonstances* me mettent dans l'impossibilité matérielle de payer tout de suite ou prochainement même si je voulais. 3° Je le prie de se rappeler que je me suis engagé de payer en articles, et non pas en argent.

e) S'il dit que dans ce cas je puis payer en articles et qu'il était en droit de publier mon *Conte pour les enfants*, je répondrai : *par les mêmes circonstances indépendantes de ma volonté*, je me crois en droit de disposer de mon bien comme cela me plaît et non comme cela plaît aux autres. 2° Il ne peut se payer lui-même par la violence qu'en ayant reçu une pareille autorité de la loi, comme on fait avec les débiteurs insolvables.

f) *Enfin, le plus important :* Me reconnaissant ton débiteur pour une somme quatre fois plus grande que la valeur du *Conte pour les enfants*, et me reconnaissant ton obligé, je te porte une reconnaissance éternelle [1]...

[En marge.]

Moi et ma femme, nous vous saluons tous, surtout Émilie Fédorovna. Eh bien, frère ? Tu t'étais vanté d'envoyer des portraits, mais jusqu'à présent nous n'avons rien reçu ! Et cependant nous les attendons avec une grande impatience, surtout ma femme. Embrasse les enfants.

1. La fin manque.

Encore une fois : ne m'envoie ces deux cents roubles sous aucun prétexte. Salue Shrenk. Comme on se rencontre !

Je t'informerai quand mes affaires avec le *Rousski Viestnik* seront terminées. En attendant, j'écris. Je ne sais pas encore quand j'aurai terminé. Ma situation est critique. Mon seul espoir est en Dieu. Si Pleshtchéev donne 1.000 roubles, j'irai aussitôt en Russie ; s'il ne les donne pas, je ne sais vraiment comment faire. Il a promis. Je sais comment m'acquitter envers lui. Adieu. Écris pour l'amour de Dieu.

Je pense toujours à *Rousskoë Slovo*. Il y aura un article. *D'ailleurs je t'écrirai bientôt à ce propos* et je te ferai part de mes plans.

Au même.

Semipalatinsk, 31 mai 1858.

Je m'empresse de te répondre, cher ami, avec le premier courrier. Je suis très étonné que mes lettres te parviennent si lentement. Et cependant je ne suis pas paresseux pour écrire. Si tu t'es inquiété à propos de moi, je puis dire que j'en ai fait autant à ton propos. Surtout ces derniers temps j'avais décidé que quelque chose t'était arrivé, et surtout que tu étais malade. La nouvelle de ta perte (3.000 roubles) m'a beaucoup chagriné. Tu me dis que ce n'est pas la perte d'argent qui te chagrinait, mais la situation critique, etc... Non, frère, on peut aussi regretter l'argent. Tes enfants grandissent, 3.000 roubles ne sont pas faciles à gagner. N'y aurait-il donc aucun espoir de les ravoir? Je suis vexé, mon ami, de m'être trouvé là justement, comme un fait exprès, avec mes commissions et mes demandes. Mais que faire ! Tu m'écris que tu enverras bientôt. Je te remercie, frère ; j'espère que c'est la dernière fois que je te tourmente. Je voulais attendre ton envoi et te répondre alors. Mais les colis peuvent tarder. Tu me dis que tu veux m'envoyer un habit et un pantalon. Il me semble qu'il vaudrait mieux une redingote. C'est toujours plus utile. Je tâcherai de m'arranger et d'en commander une ici, malgré que je ne sois pas bien riche en argent.

Tu me dis, mon ami, de t'envoyer ce qui est écrit. Je ne me souviens plus (en général, ma mémoire est devenue bien mauvaise), je ne me souviens plus si je t'avais écrit que je me suis mis en rapport avec Katkov (*Rousski Viestnik*) et je lui ai écrit une lettre, dans laquelle je lui ai proposé de collaborer à sa revue, et je lui ai promis une nouvelle pour cette année, s'il voulait m'envoyer tout de suite 500 roubles arg. Ces 500 roubles, je les ai reçus il y a un mois ou cinq semaines, accompagnés d'une lettre fort aimable et fort intelligente. Il écrit qu'il est très heureux de ma collaboration, qu'il accède immédiatement à ma demande, (500 r.) et il me prie de me gêner le moins possible, de travailler sans me presser, sans terme fixe. C'est parfait. Je suis en train de travailler pour le *Rousski Viestnik* (une grande nouvelle); mais voilà l'ennui, c'est que je n'ai pas fait de conditions avec Katkov pour le prix de la feuille, lui ayant écrit que je me fiais à son équité. J'enverrai aussi quelque chose à *Rousskoë Slovo* cette année, je l'espère, mais une nouvelle, pas un roman. Quant au roman, je l'ai mis de côté jusqu'à mon retour en Russie. Je l'ai fait par nécessité. L'idée en est fort heureuse, le caractère est nouveau, il n'a pas encore paru. Mais comme ce caractère doit être très répandu en Russie, dans la vie réelle par le temps qui court, surtout maintenant, à en juger par les idées et les tendances qui s'emparent de tout le monde, je suis sûr que je pourrais enrichir mon roman de nouvelles observations à mon retour en Russie. Il ne faut pas se presser, mon cher ami, mais il faut faire bien.

Tu écris, mon cher, que je suis probablement ambitieux et que je veux paraître avec quelque chose de très bien, et c'est pourquoi je le couve. Admettons qu'il en soit ainsi : mais comme j'ai renoncé à paraître avec un roman, et que j'écris deux nouvelles, qui seront à peu près passables (s'il plaît à Dieu), alors je ne couve rien. Mais quelle théorie est donc la tienne, mon ami, qu'un tableau doit être peint en une fois, etc., etc., etc. ? Quand as-tu été convaincu de cela? Crois-moi, il faut partout du travail et un travail énorme. Crois-moi qu'une pièce de vers de Pouchkine, légère et élégante, en quelques lignes, paraît justement écrite en une fois, parce qu'elle a été longtemps arrangée et reprise par Pouchkine. Ce sont des faits: Gogol

a écrit les *Ames Mortes* durant huit ans. Rien de ce qui a été écrit de chic n'est mûr. On ne trouve pas de ratures dans les manuscrits de Shakespeare, dit-on. C'est pour cela qu'on y trouve tant de difformités et de manque de goût ; s'il eût travaillé,— c'eût été encore mieux. Tu confonds évidemment l'inspiration, c'est-à-dire la création première, instantanée du tableau ou le mouvement de l'âme (ce qui arrive souvent), avec le travail. Ainsi, par exemple, j'inscris une scène aussitôt, telle qu'elle m'est apparue, et j'en suis enchanté; ensuite, pendant des mois, pendant un an, je la travaille, je m'en inspire *plusieurs fois*, et non une seule fois (car cette scène me plaît) ; j'ajoute et je retranche plusieurs fois quelque chose, comme cela m'est déjà arrivé, et, crois-moi, le résultat est bien meilleur. Pourvu que l'inspiration vienne. Certainement, sans inspiration, rien ne peut se faire.

Maintenant, il est vrai, on paye bien chez vous. Alors Pissemski a pu recevoir 200 ou 250 roubles par feuille, pour ses *Mille Ames*. On peut vivre ainsi, et travailler sans se presser. Mais trouves-tu le roman de Pissemski admirable ? Ce n'est qu'une médiocrité et quoiqu'elle soit *dorée*, c'est toujours une médiocrité. S'y trouve-t-il un seul caractère, nouveau, *créé*, qu'on n'ait jamais rencontré? Tout cela a été et a paru depuis longtemps chez nos auteurs-novateurs, surtout chez Gogol. Ce sont de vieux thèmes arrangés à la nouvelle mode. C'est une copie excellente d'après des modèles d'autrui, le travail de Sazikov, le célèbre joaillier russe, d'après les dessins de Benvenuto Cellini. Il est vrai que je n'ai lu que deux parties ; les revues arrivent bien en retard chez nous. La fin de la seconde partie est décidément invraisemblable et tout à fait gâtée. Kalinovitch, trompant consciemment — est impossible. D'après ce que l'auteur a exposé auparavant, Kalinovitch doit se sacrifier, proposer le mariage, se glorifier, jouir dans son cœur de sa grandeur d'âme et il est persuadé qu'il ne trompera pas. Kalinovitch a tant d'amour-propre, que pour lui-même il ne veut pas se considérer comme un lâche. Certainement, il jouira de tout cela ; il passera la nuit avec Nastenka, et puis, certainement, il la trompera; mais il le fera *après*, quand la nécessité le commandera, et certainement il se consolera soi-même, il dira

que dans cette circonstance également il a noblement agi. Mais Kalinovitch, ayant conscience de son mensonge et couchant avec Nastenka — est dégoûtant, est impossible ; c'est-à-dire il est possible, mais ce n'est plus Kalinovitch. Mais assez de toutes ces bagatelles.

Mon ami, j'attends ma démission avec impatience. Je n'ai pas demandé directement à habiter Moscou, mais j'ai écrit tout simplement dans ma demande de démission, selon la formule exigée: *j'aurai mon lieu d'habitation dans la ville de Moscou*. Si on ne me refuse pas, j'irai. J'irai, mais avec quelles ressources ? Jusqu'à ce que ma nouvelle soit terminée, je n'aurai pas d'argent. Comment vivrai-je dans deux mois, je n'en sais rien — car dans deux mois je n'aurai plus d'argent. Des 500 roubles envoyés par Katkov, 400 roubles ont été employés immédiatement à payer des dettes. Je dépense 40 roubles par mois, mais il y a toujours les *dépenses imprévues*. Voilà déjà un an et demi que j'ai sans cesse des dépenses imprévues. Que deviendrai-je d'ici la fin de l'année, alors que je recevrai pour mon travail ! Mais je ne recevrai pas avant. Je ne sais pas ; ma tête se brise, je n'ai plus à qui emprunter. Mais ne t'inquiète pas trop à propos de moi ; tout pourra s'arranger.

Plechtchéev viendra à Moscou et à Pétersbourg. Il doit venir au mois de mai. Reçois-le bien et tâche de faire la connaissance de sa femme. Je reçois à l'instant un envoi de Milukov (son livre), un officier l'a apporté ; mais je n'ai pas vu l'officier, il viendra peut-être. Salue bien Milukov et les autres.

Que devient la parenté ? Varenka, Viérotchka ? Pas un mot, pas un mot jusqu'à présent. Où est le frère André, où est Nicolas ?

Adieu ! Je t'embrasse. Salue Émilie Fédorovna ; embrasse les enfants ! Ma femme vous salue tous.

Adieu. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

J'écrirai encore dès que j'aurai reçu les affaires et la *démission*. Je t'informerai de ma situation. Mais, pour l'amour de Dieu, ne traîne pas et écris, pour l'amour de Dieu !

Au même.

19 juillet 1858.

Très cher ami et frère Micha, j'ai répondu aussitôt à ta lettre du 5 mai. Dans cette lettre tu écris entre autres: « Cette semaine ou la semaine prochaine je t'envoie des vêtements, etc. » Cela voulait dire que le dernier terme de l'envoi serait le 15 mai, pas plus tard. C'est ainsi, au moins, qu'il fallait comprendre le sens de ta lettre. Maintenant, conclus toi-même, mon cher: la poste met habituellement environ vingt-deux à vingt-cinq jours de Pétersbourg à Semipalatinsk. Que dois-je penser de toi, de ta situation et de tes affaires? Comprends donc surtout, mon ami, que ce n'est pas le retard des vêtements qui m'inquiète (quoique Dieu sait combien ces vêtements me seraient utiles, car je n'ai pas le sou pour en acheter). Mais tant pis pour les vêtements!

Comprends donc avant tout que ce qui m'inquiète c'est *toi*, *toi* seul, et que je ne sais plus ce que je dois penser. Dans ta dernière lettre, tu m'écrivais à propos de tes grands ennuis d'affaires. Sont-ils la cause de ton silence? Crois-moi, mon ami, je me tourmente à propos de toi. Es-tu en bonne santé? Es-tu en vie? Je ne sais rien. Personne n'écrit, personne ne me donne de nouvelles. Voilà plus d'une année que je ne reçois pas une ligne de Moscou. Je rêve de toi toutes les nuits, je m'inquiète terriblement. Je ne veux pas que tu meures, je veux te voir et t'embrasser encore une fois dans ma vie, mon chéri. Tranquillise-moi pour l'amour de Dieu; et si tu te portes bien, pour l'amour du Christ, laisse toutes tes affaires et tous tes tracas et écris-moi tout de suite, à l'instant, car autrement je perdrais la raison. Il faut, mon ami, que tu comprennes ma situation. Si tu ne peux envoyer de vêtements, n'en envoie pas (si c'est cela qui t'empêche d'écrire). Mais je ne crois pas que ce soit cette raison qui t'empêche d'écrire. Tranquillise-moi donc, mon cher; je te jure que mon inquiétude est devenue insupportable.

Je ne peux rien te dire de consolant par rapport à moi-même. Ma démission ne m'a pas encore été accordée (voilà six mois que je l'ai demandée; je ne puis me figu-

rer ce qui la retarde). Ma santé ne se rétablit pas. Les crises se produisent quelquefois et laissent de tristes suites. Je n'ai pas d'argent; il me reste, sans exagérer, *quelques roubles*. Je n'ai personne à qui emprunter, car les personnes qui, autrefois, me donnaient toujours, ne sont plus là. Plechtchéev m'avait promis, encore l'année dernière, de me donner 1000 roubles argent aussitôt qu'il entrerait en possession de son héritage. Sans 1000 roubles il m'est absolument impossible de bouger de Sibérie, pour aller en Russie (tout est calculé à un kopek près); car arrivé en Russie, il faut aussi avoir quelque chose de côté pour les premiers mois. A présent, Plechtchéev est en congé pour six mois à Moscou et à Pétersbourg (avec sa femme). Il sera aussi à Pétersbourg : il ira te voir. Demande-lui à cœur ouvert et d'une façon détaillée: 1° s'il peut m'envoyer 1000 roubles; 2° quand peut-il me les envoyer? Demande-lui des réponses catégoriques, et aussitôt, avec une complète franchise, écris-moi. Je ne doute pas de l'amitié de Plechtchéev. Mais je comprends bien ce que veut dire hériter. On espère toucher au bout de six mois, et on touche au bout de six ans. Je ne sais absolument pas où trouver l'argent pour vivre. Tu m'écris de t'envoyer une nouvelle et tu dis que tu la vendras tout de suite et que tu m'enverras l'argent. Mais, mon ami, je n'écrirai jamais sur commande ; c'est juré. Maintenant, j'écris deux nouvelles. L'une, grande (environ comme *Le Double*), pour le *Rousski Viestnik*; l'autre, environ cinq feuilles, pour le *Rousskoë Slovo*, qui attend de moi un roman; je le lui donnerai à la fin de l'année. J'ai abandonné le roman, car, à ce que je puis en juger, ce sera mon chef-d'œuvre, et je ne veux pas le gâter en me pressant; d'ailleurs j'ai besoin de puiser moi-même certains renseignements en Russie. La nouvelle pour le *Rousski Viestnik* sera bien dans les détails, mais dans l'ensemble elle est manquée (trop étendue, et j'ai la marotte de raccourcir, ce qui ne me réussit pas). Dans le *Rousskoë Slovo* peut-être, ça n'ira pas mal. J'ai déjà pris à Katkov 500 roubles argent d'avance. Dans ma nouvelle (à Katkov) il y a en tout treize chapitres (un chapitre par feuille). Le 10 août je lui enverrai sept chapitres complètement terminés et recopiés et je demanderai encore 600 roubles argent. *Je suis cer-*

tain qu'il ne les donnera pas. Mais c'est ma dernière tentative désespérée. Tout dépend à présent de notre gracieux Empereur — s'il veut me rendre heureux, me permettre de venir à Moscou. A présent je ne soigne pas du tout ma maladie. Rien n'est plus facile que de se faire du mal. Je veux consulter les meilleurs médecins de Moscou : alors je prendrai une décision.

S'il est difficile d'envoyer les habits — que le diable les emporte ! — tant pis. Adieu, mon ami.

Ma femme te salue. Elle me donne du courage, mais elle s'inquiète autant à propos de toi que moi. J'embrasse tous les tiens. Je salue Émilie Fédorovna particulièrement. Adieu, mon cher, mon unique ami. Rassure-moi, tranquillise-moi par une seule ligne. Je t'en supplie. Écris, pour l'amour de Dieu, quelle publication tu veux organiser l'année prochaine. Écris en détail.

Je compterai sur mes doigts les jours et les heures jusqu'à ce que j'aie reçu ta réponse à cette lettre.

DOSTOÏEVSKI.

A Monsieur E...

Semipalatinsk, 12 décembre 1858.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai rien écrit, mon très cher et très noble monsieur E... et je regarde cela comme une impolitesse de ma part. Vous m'exprimez toujours votre sympathie avec tant de noblesse et de simplicité, que je ne pourrai jamais l'oublier, et je crains que vous ne me taxiez d'ingratitude. Je vous assure que ce serait injuste.

Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, ce n'est ni par indifférence ni par oubli. Voilà déjà trois mois que je remets à vous écrire et je ne puis m'y décider par diverses raisons, entre autres parce que je voudrais vous écrire quelque chose de positif. Chaque jour, à chaque instant, j'attends la décision de mon sort, et rien. Vous ne pouvez vous imaginer combien c'est énervant.

Il y a bientôt une année (moins quelques jours) que j'ai donné ma démission en mentionnant dans ma demande (conformément à l'usage) que j'aurais mon domicile à Mos-

cou. Ma démission a suivi la filière dans les bureaux et jusqu'à ce jour je n'en ai aucune nouvelle. Je ne sais pas ce qui la retient. La raison de ma démission, c'est l'épilepsie. Ma démission sera acceptée un jour, mais il reste à savoir si on ne fera pas d'obstacle pour ma résidence à Moscou. Mon frère et d'autres qui s'occupent activement de cette affaire m'affirment qu'il n'y a rien à craindre. Je ne sais, mais je suis dans un état d'esprit très mauvais; je ne puis rien entreprendre de diverses choses qui m'intéressent extrêmement, parce que je ne sais pas ce qui m'attend et sur quoi je puis compter. En attendant, je reste à Semipalatinsk qui m'ennuie mortellement. La vie ici m'est très pénible. Je ne puis en quelques mots vous expliquer tout. Croiriez-vous que même les travaux littéraires ne sont plus pour moi un soulagement, mais une souffrance. C'est le pire. La cause de tout, c'est mon état maladif et ma façon de vivre. Je ne lis pas de revues et voilà six mois que je n'ai même pas eu de journaux. Comptant partir bientôt en Russie, je ne me suis pas inscrit à la bibliothèque et je n'ai chez qui emprunter des livres, car je ne veux avoir d'obligation à personne. Et je vous affirme que ce n'est ni orgueil ni irritation de ma part, mais on ne peut raconter tout.

Katkov m'a écrit et sur ma demande m'a envoyé 500 roubles. Je lui ai promis un roman. Je me suis mis à l'écrire avec enthousiasme, mais je l'ai abandonné, car je veux écrire quelque chose de très bien et il me manque quelques renseignements qu'il me faudra prendre personnellement en Russie. Écrire n'importe comment, je ne veux pas. C'est pourquoi j'ai abandonné mon grand roman et me suis mis à autre chose. D'abord je m'y suis astreint, bientôt je fus entraîné et j'écrivis avec plaisir. Ce sera très grand, environ douze feuilles. Arrivé aux deux tiers, je l'ai laissé. Voici pourquoi : comme je manque d'argent à chaque instant et beaucoup (surtout à cause de mon mariage), je me suis endetté et mon frère est entré en pourparlers à Pétersbourg avec la future rédaction de la future revue *Rousskoïë Slovo*, qui paraîtra en 1859, et il a traité en mon nom. Il a pris d'avance 500 roubles (100 roubles par feuille) et me les a envoyés. Je ne pouvais me passer d'argent et j'ai approuvé toutes les conditions pensant terminer pour la

nouvelle année. Mais je n'ai pas pu finir pour septembre, ce que j'avais promis à Katkov. Je me suis ressaisi; aussitôt je me suis mis à la nouvelle pour *Rousskoïë Slovo* et maintenant je l'écris à la hâte et j'ai presque terminé. Je vais l'envoyer ces jours-ci; aussitôt je me remettrai à travailler pour Katkov, et prochainement j'enverrai la moitié de mon travail.

Mais ne pensez pas que Katkov me presse. Au contraire. Il m'a écrit une lettre très noble dans laquelle il me demande de ne pas me tourmenter de la dette et de ne pas me surmener. C'est pourquoi je désire finir le plus tôt.

Je ne vous dirai pas combien l'épilepsie me fait perdre de temps et trouble ma disposition d'esprit. Il y avait encore d'autres choses. Mon très bon monsieur E..., voilà encore une brève nouvelle de moi. Je répète. Vous m'êtes devenu si intime par votre façon d'agir envers moi que je ne puis me taire devant vous et ne pas vous parler tout franchement. Cependant il y a encore bien des choses que je ne vous ai pas dites.

Au revoir, mon bien cher monsieur E... Ne m'oubliez pas, moi je ne vous oublierai jamais. Peut-être nous verrons-nous bientôt. Bien vôtre,

DOSTOÏEVSKI.

J'écris à votre ancienne adresse, je ne sais si ma lettre vous parviendra.

A son frère Michel Dostoïevski.

Semipalatinsk, 11 avril 1859.

Mon cher frère Micha, je ne t'écris que deux mots. Je suis pressé. J'envoie par ce courrier les trois quarts de mon roman à Katkov. Jusqu'à présent je n'ai pas pu le terminer. J'ai travaillé presque toute la nuit, je me suis levé tard, je n'avais plus le temps, le courrier va partir. Voilà quinze jours que j'ai reçu 1.000 roubles de Kouchelev [1], en même temps qu'une lettre pleine de louanges. Je ne t'ai pas informé jusqu'à présent, car j'attendais

1. Prince Kouchelev-Bezborodko, éditeur de la Revue *Rousskoïë Slovo*.

toujours de toi une lettre, et je voulais répondre à la fois. Dans la joie que tu témoignes parce que ma nouvelle plaît beaucoup, tu montres ta belle âme. Mais tu écris du 6 mars et tu ne dis pas si ma nouvelle a paru déjà. N'est-ce pas le 1er de chaque mois que paraît le *Rousskoïë Slovo?* Pour l'amour de Dieu envoie-le-moi, ou au moins la livraison qui contient ma nouvelle. Demande à Kouchelev, dis-lui qu'on me la mette sur mon compte. Arrange ça, pour l'amour de Dieu.

Je te remercie pour ta promesse de m'envoyer du linge et des gilets. J'avais espéré que tu prendrais cela sur les mille roubles de Kouchelev. Maintenant nous attendrons pour régler nos comptes que je sois à Tver.

Mon ami, de ces 1.000 roubles il ne reste plus que 600 roubles. C'est avec cela qu'il faut que je me mette en route et que je vive jusqu'à mon départ; mais c'est impossible et cela ne suffira pas. J'écris à Katkov de m'envoyer encore 200 roubles et que je les attendrai de sa part jusqu'au 15 juin. Alors, je ne pourrai plus attendre, je partirai. Je lui ai parlé aussi des 100 roubles par feuille. Quelle sera sa réponse? Il m'en veut et n'a pas répondu à ma dernière lettre. Combien sont pénibles, mon frère, tous ces rapports par écrit et non directement.

Le roman que j'envoie à Katkov est, à mon avis, infiniment supérieur au *Rêve de mon Oncle*; il s'y trouve deux caractères sérieux et même nouveaux, inconnus jusqu'à présent. Mais comment finirai-je le roman? Il m'ennuie beaucoup, il me tourmente (ça, c'est à la lettre). Il paraîtra, je l'espère, au mois d'août ou de septembre dans le *Rousski Viestnik*.

J'attends de toi une lettre bientôt. Je suis certain que tu me parleras de tout, c'est-à-dire des opinions littéraires que l'on formulera au sujet du *Rêve de mon Oncle*. Je te prie, donne le plus de détails! Je t'en supplie.

Tu ne me dis rien de Plechtchéev. Est-il allé à Moscou? Zavialov venait souvent nous voir. C'est un bon garçon, sans aucune malice. Je l'aime beaucoup.

Tu me parles de Tver et tu dis qu'il faudra y demeurer deux ans. Mais c'est affreux, mon ami. J'espère, au contraire, obtenir l'autorisation d'habiter Moscou. Je commencerai à demander dès mon arrivée à Tver, bien entendu

Car on ne m'a pas refusé par ordre supérieur, mais dans le bureau des inspecteurs, ils ont déclaré *exactement* qu'il leur était impossible *de prendre sur eux* de trancher la question, *ne sachant pas* s'il m'était accordé de vivre à Moscou, et ils *me conseillent* de m'adresser à l'Empereur, par la troisième section, pour obtenir une solution. Il y a encore une lueur d'espoir : le 8 septembre s'accomplira la majorité du grand-duc héritier. Quand on a célébré la majorité de l'Empereur actuel, on a accordé des grâces importantes aux condamnés politiques. Je ne doute pas que l'Empereur, à l'occasion de cette solennité, ne se souvienne des pauvres malheureux que nous sommes et ne pardonne tout le reste. J'ai calculé que vers cette époque (le 8 sept.) il faudrait présenter une demande pour obtenir l'autorisation de vivre à Moscou; il suffit des e trouver alors à Tver.

Adieu, mon bon Micha. Je t'embrasse bien fort, toi et toute ta famille. Ma femme te salue. Demain est le jour de Pâques. Christ est ressuscité ! Ma santé est toujours pareille. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

Occupe-toi de mon Paul.

Au même.

Semipalatinsk, 9 mai 1859.

Mon cher ami Micha, j'ai enfin reçu ta lettre du 8 avril avec le dernier courrier, et j'ai été bien peiné et bien effrayé de ta maladie. Ma frayeur n'est pas encore passée. Je comprends fort bien que des accès peuvent devenir fort dangereux, et si je ne reçois pas de nouvelles lettres m'annonçant ta complète guérison, je ne serai pas tranquille. Si Dieu vient à mon aide, je me mettrai en route le 15 juin, mais pas avant, peut-être même beaucoup plus tard. Je t'ai déjà écrit que ma démission a été accordée à Saint-Pétersbourg, par rescrit impérial du 18 mars, mais qu'elle vient de parvenir ici et qu'il faudra attendre le commencement de juin au moins, jusqu'à ce que les formalités soient terminées, d'après les exigences du corps d'armée, et que je sois complètement libéré. Mais

si je pars le 15 juin, il est peu probable que je reçoive ta réponse à *cette* lettre, d'autant plus que la poste va à présent beaucoup plus lentement, à cause des crues du printemps. Mais néanmoins, si tu m'aimes, réponds-moi aussitôt (avec des détails sur ta santé) et adresse-moi ta lettre directement à Semipalatinsk. J'aurai besoin de passer deux ou trois semaines à Omsk, pour retirer Paul du Corps des Cadets; et ta lettre me suivra de Semipalatinsk. (N. B. — N'adresse pas à Omsk, mais à Semipalatinsk.)

Je me suis figuré si nettement, mon ami Micha, que tu allais mourir et que je ne te reverrais plus, que j'en ai encore gardé l'effroi dans le cœur. Ah ! pourvu que je reçoive quatre lignes de toi !

Je te remercie beaucoup, mon ami, pour l'envoi des gilets, des chemises, etc. Mais je n'ai encore rien reçu. D'après ta lettre, je vois que tu as expédié tout cela vers le milieu de mars. Ta lettre du 9 avril est arrivée depuis huit jours, et le colis du mois de mars est quelque part en route. Je n'y comprends rien.

Je t'ai informé que j'ai reçu de l'argent de Kouchelev. Mais je n'ai pas reçu de lui de revue. Je la recevrai peut-être encore: il m'avait informé qu'il m'enverrait le compte. Peut-être la revue viendra-t-elle en même temps.

Mon ami Micha, je te prie, accorde ma demande: écris-moi, sans rien céler, tout ce que tu entendras dire de mon roman, c'est-à-dire comment on en parle, si on en parle seulement. Comprends donc que cela m'intéresse extrêmement.

Avec le dernier courrier j'ai écrit à Kouchelev. Il fallait lui accuser réception de l'argent. Je lui ai demandé la revue. Quant à la collaboration dans sa revue (il m'écrivait dans sa lettre qu'il attendrait ma prochaine nouvelle avec la plus grande impatience, je lui ai écrit que je voulais avant tout le voir et causer de vive voix avec lui. Je lui ai expliqué que j'ai en vue d'écrire un grand roman, de 25 feuilles environ, que j'aurais bien envie de commencer immédiatement à l'écrire (et rien que celui-là), mais que, à cause de certaines circonstances, il m'est impossible de m'y mettre, *et que c'est à propos de ces circonstances que je voudrais l'entretenir en personne.* C'est par cela que j'ai terminé ma lettre à Kouchelev sans aucune explication ;

mais je t'expliquerai quelles sont ces circonstances: 1° pour écrire un roman il me faut un an et demi; 2° pour l'écrire en un an et demi, il faut avoir de quoi vivre pendant ce temps ; et moi je n'ai rien ; 3° tu me communiques constamment des nouvelles telles que : Gontcharov a pris 7.000 roubles pour son roman, et Tourguenev pour son *Nid de Gentilshommes* (je l'ai enfin lui, c'est extrêmement bien) a reçu de Katkov (auquel je demande 100 roubles par feuille) 4.000 roubles, c'est-à-dire 400 roubles par feuille. Mon ami ! Je sais très bien que j'écris plus mal que Tourguenev, mais ce n'est pas si mal que cela, et enfin j'espère écrire aussi bien. Pourquoi donc, moi qui ai tant besoin, ne prendrais-je que 100 roubles et Tourguenev, qui a deux mille âmes, prendrait-il 400 roubles? La nécessité me *force* à me hâter et à écrire pour me procurer de l'argent, par conséquent *à gâcher certainement*. Voilà pourquoi, à ma rencontre avec Kouchelev, j'ai l'intention de lui exposer, tout franchement, qu'il doit me donner un terme d'un an et demi, 300 roubles par feuille et, de plus, de quoi vivre pendant mon travail, — 3.000 roubles argent d'avance. S'il consent, je m'engage à lui donner par-dessus le marché une petite nouvelle d'une feuille et demie pour l'année prochaine (le début de l'année). J'ai beaucoup de sujets pour de grandes nouvelles, mais pas pour des petites. Mais d'ici au nouvel an j'espère tomber sur un sujet qui m'inspirera et cuisiner une petite nouvelle pour Kouchelev. Il se peut que mes conditions te paraîtront soudain trop élevées, d'humbles qu'elles étaient ; mais tout cela, mon ami, est lié à une circonstance que tu ignores. Et comme cette circonstance et à son tour liée à ta question à propos des *Pauvres Gens*, — question à laquelle tu demandes une prompte réponse, — je passerai directement aux *Pauvres Gens*.

Tu voudrais, mon ami, les vendre à Kouchelev. Ce serait bien ; mais je te prie de ne pas le faire, parce que j'ai une autre idée en tête. La voici : je termine à présent un roman pour Katkov (il est long : 14 à 15 feuilles). Les trois quarts sont déjà expédiés; j'enverrai le reste dans les premiers jours de juin. Écoute, Micha ! Ce roman a certainement de grands défauts et surtout, peut-être, trop d'étendue ; mais je suis certain d'une chose, comme d'un axiome,

c'est qu'il a en même temps de grandes qualités et que c'est ma meilleure œuvre. Je l'ai écrit pendant deux ans (avec une interruption au milieu : *Le Rêve de mon Oncle*). Le commencement et le milieu sont élaborés, la fin est écrite à la hâte. Mais là j'ai mis tout mon cœur, toute ma chair et tout mon sang. Je ne veux pas dire par là que j'ai fait connaître toutes mes pensées ; ce serait une absurdité ! J'aurai encore bien des pensées à faire connaître : D'ailleurs, dans le roman il y a peu de sentiment (c'est-à-dire de passion, comme par exemple dans le *Nid de Gentilshommes*), mais il s'y trouve deux énormes caractères-types, que *j'ai créés et notés* pendant cinq ans, que j'ai travaillé irréprochablement (à mon avis), caractères bien russes et mal tracés dans la littérature russe. Je ne sais si Katkov saura les apprécier, mais si le public accueille mon roman avec froideur, je l'avoue, je serai peut-être au désespoir. Je fonde sur lui mes meilleures espérances et surtout je veux assurer mon nom dans la littérature. Maintenant, raisonnons : mon roman paraîtra cette année, peut-être en septembre. Je pense que si on en parlait, que si on en disait du bien, je pourrais le proposer à Kouchelev à 300 roubles la feuille, etc. Il n'aura plus affaire à un auteur qui n'aura écrit que le *Rêve de mon Oncle*. Certainement, je puis me tromper au sujet de mon roman et de ses qualités ; mais j'y mets tout mon espoir. Maintenant : si le roman du *Rousski Viestnik* a du succès, et même considérable, peut-être, alors, au lieu de publier *Les Pauvres Gens* à part, j'ai une nouvelle idée : arriver à Tver et avec ton aide, bien entendu, mon cher, — toi qui me viens toujours en aide, — publier vers janvier ou février de l'année prochaine deux volumes de mes œuvres, dans l'ordre suivant : 1° Premier volume : *Les Pauvres Gens*, *Nétotchka Nezvanov* (les six premiers chapitres arrangés; ils ont plu à tout le monde), *Les Nuits blanches*, *Conte pour les enfants*, *L'Arbre de Noël* et *La Noce*, en tout 18 feuilles. Deuxième volume : *Le Village Stepantchikovo* (le roman de Katkov) et *Le Rêve de mon Oncle*. Le second volume aura 24 feuilles. N.B. — Plus tard on pourrait publier *Le Double* nouvellement revu ou complètement refait, etc. Ce serait le troisième volume, mais cela *plus tard*, et maintenant deux volumes seulement. L'édition de 2.000 exemplaires coûtera 1.500 roubles,

pas davantage. On pourra vendre à 3 roubles le volume. Voilà pourquoi, si j'écris un grand roman pendant un an et demi, la vente graduelle de ces exemplaires peut assurer mon existence et me pourvoir d'argent. On pourrait aussi vendre l'édition à Kouchelev, pour trois mille ou deux mille cinq cents ; mais, bien entendu, il est *tout à fait impossible* d'entrer en pourparlers à présent ; il faut attendre que le roman de Katkov ait du succès. Voilà tout mon espoir, car ce succès facilitera les négociations.

N. B. — J'enverrai à Katkov en tout 15 feuilles ; à 100 roubles, cela fait 1.500 roubles. Je lui ai pris 500 roubles, et puis, ayant expédié les trois quarts du roman, j'ai demandé 200 roubles pour mes frais de voyage ; j'ai donc pris 700 roubles. J'arriverai à Tver sans le sou, mais aussi dans très peu de temps je recevrai de Katkov 700 ou 800 roubles. Ce n'est rien alors. On peut encore se retourner.

Je suis tout effrayé d'avoir entendu dire que si Paul était retiré complètement du Corps, il faudrait rembourser pour son entretien 200 roubles par an, 400 roubles en tout, mais où les prendrais-je ? C'est pour moi le coup de foudre. J'ai en tout, en ce moment, 600 roubles, avec ceux de Katkov cela fera 800 ; mais il faut acheter une voiture, etc., et puis faire 1.000 verstes pendant l'été, ce qui est le plus coûteux (on attellera 4 chevaux, 5 quelquefois), et je n'ai d'argent que juste pour ce voyage. Avec quoi paierais-je pour Paul ?

Adieu, mon ami, mon cher Micha, sois heureux et *bien portant* et laisse-moi t'embrasser au plus tôt. Salue ta femme et embrasse tes enfants. Il se peut que j'aie omis d'écrire bien des choses dans ma lettre, mais je suis très pressé. J'ai affaire. Adieu, chéri ! Salue Plechtchéev ; pourquoi ne m'écrit-il pas ? Ne serait-il pas contrarié de ma demande d'argent ? Est-il possible ! Ma femme te salue. Bien des choses à tous ceux qui se souviennent de moi. *Au revoir*, mon ami.

Au même.

Tver, 19 septembre 1859.

Hier j'ai reçu ta lettre, mon cher Michel, mais très tard, c'est pourquoi je n'ai pu te répondre aussitôt.

Ta lettre m'a fait une grande joie : 1° parce que je suis complètement seul ; 2° parce qu'elle est arrivée plus tôt que je ne l'attendais. Je n'y comptais pas avant samedi. Je suis très heureux pour toi que tout aille bien chez les tiens et que tu sois content. Seulement quand nous verrons-nous ? Moi, bien que restant à Tver, je continue à *voyager*. Quand le sort nous réunira-t-il ?

Je suis allé chez Baranov avec la lettre pour Dolgoroukov. Il m'a promis son aide (c'est-à-dire d'envoyer la lettre). Mais il m'a dit que ces démarches sont inutiles pour le moment, car Dolgoroukov ne se trouve pas à Pétersbourg, et que pendant le voyage il ne fera pas de rapports à l'Empereur. En conséquence, il me conseille d'attendre jusqu'à la mi-octobre, date du retour du prince à Pétersbourg. Il m'a demandé de revenir alors avec la lettre. Réflexion faite, je pense qu'il a raison ; d'autant plus que si dans un mois le prince est à Pétersbourg il fera vite l'affaire, surtout avec la recommandation d'Édouard Ivanovitch Totleben, par exemple. De cette façon j'espère être chez vous le 1er novembre. Donc, attendons.

J'ai lu avec un extrême plaisir ce que tu m'écris de Vrangel ; j'étais si heureux de savoir quelque chose de lui. Salue-le de ma part ; dis-lui que je désire beaucoup le voir, et que s'il passe à Tver, même pour un jour, ce sera très bien. Je lui écrirai prochainement.

J'écrirai aussi un peu plus tard à Édouard Ivanovitch. Salue Maïkov ; dis-lui que je l'aime, que moi aussi ne l'oublie pas et que s'il vient me voir il fera très bien, ne serait-ce que pour un jour. Dis-lui que je l'attends avec une extrême impatience.

J'ai écrit à nos sœurs. Tu m'écris que tu n'as pas trouvé Nékrassov chez lui. Mais voilà, mon ami, si le 16 tu ne le trouves pas davantage, il y aura danger que tu ne sois en retard avec le manuscrit. Le temps passera et ils publieront autre chose dans le numéro d'octobre. Il faudra encore qu'ils lisent le manuscrit et tu ne m'écris pas si tu le lui as laissé et si tu lui as transmis la lettre. Tu me promets d'écrire le 17 si tu vois Nékrassov. Tu le verras certainement, c'est pourquoi j'attends ta lettre aujourd'hui, avec une vive impatience.

N. B. — Dans les relations avec Nékrassov observe tous

les détails, toutes les paroles, et au nom de Dieu, je t'en prie, écris-moi tout cela par le menu. Pour moi c'est *très intéressant*.

Embrasse le petit Nicolas de Vrangel ainsi que tes chats. Un grand salut à Émilie Fédorovna. Ma femme aussi vous salue tous.

De moi, il n'y a rien de plus à ajouter. Je pense à l'avenir. Je pense comment me mettre au roman. Je suis triste d'être obligé d'écrire tant de lettres, et je me tourmente beaucoup au sujet de la lettre du prince. J'avais commandé un pantalon (c'était en ta présence), le tailleur l'a gâté. A Tver le temps est très mauvais et l'ennui horrible.

Je pense à toi, mon cher. Voilà, tu es parti et moi je sais que nous ne nous connaissons pas encore suffisamment. Nous ne nous sommes pas bien expliqués. Non, mon frère, il nous faut vivre ensemble, non de la vie agitée mais de la vie ordinaire, et alors nous nous connaîtrons très bien. Je n'ai que toi. Ces dix années ne nous ont pas désunis.

Tu n'écris rien de ta santé et entre autres ce que t'a dit Rosenberg. Je t'en prie, consulte-le.

Au revoir mon ami. Je t'embrasse.

Au nom de Dieu, écris. Ton

DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Je me rappelle tes paroles quand nous nous sommes séparés : *Écris*. J'ai pensé au sujet du roman que je t'ai raconté et en même temps je regrette mon grand roman.

Je croyais que je pourrais encore t'écrire.

Ah ! si j'avais de l'argent et la vie garantie !

Au baron A.-E. Vrangel.

Tver, 22 septembre 1859.

Mon cher ami Alexandre Egorovitch,

Je ne voulais pas vous écrire, mais je n'ai pu me retenir. En effet, que peut-on écrire après quatre années de séparation ? Il faudrait d'abord se revoir, et combien je serais heureux que vous ayez l'idée (d'après ce qu'en dit

mon frère) de venir ici pour me voir ; quand ce ne serait que pour un jour, mon très cher ! Que de choses nous pourrions nous dire !

Car pour un monsieur qui a fait tout le tour de la planète, venir en chemin de fer de Pétersbourg à Tver, n'est qu'une bagatelle. Mon frère écrit que vous songez encore une fois à faire partie d'une expédition. C'est mal, bien mal pour moi. Je pensais que nous ne nous séparerions plus, quand nous nous serions retrouvés à Saint-Pétersbourg. Voilà pourquoi vous pouvez vous figurer mon impatience de vous voir — au moins pour deux jours, pour quelques heures même. Car nous avons bien des choses à nous rappeler. Bien des souvenirs charmants. Ne serait-ce qu'à partir de ce moment quand je vous ai accompagné hors de votre logis, vers dix heures du soir (vous en souvenez-vous ?) Votre vie est bien plus compliquée à présent, mais est-ce que nous ne pourrions pas nous comprendre? Nous nous étions fortement liés alors. Venez donc. Nous causerons du passé, quand nous étions si liés; de la Sibérie, qui m'est devenue chère à présent que je l'ai quittée; du jardin Kazakov (vous rappelez-vous?),des *pois* et autres plantes potagères, des charmants Zméinogorev et Barnaoul, où j'allais assez souvent après votre départ... de tout, enfin ! Et vous me raconterez quelque chose de votre vie depuis. Nous nous lierons de nouveau et nous nous préparerons des souvenirs encore plus beaux. Nous pourrons nous rappeler notre existence dans notre vieillesse.

Que pensez-vous faire à présent ? Qu'attendez-vous et quelles sont vos espérances? Que devient votre père et que devient votre famille ? Qui est-ce qui a remplacé Kh... ? Quel malheur si Kh... est à Pétersbourg et peut exercer sur vous une certaine influence ! Mais c'est absurde et je suis sot de le soupçonner.

« Les fleurs ne fleurissent pas après l'automne. » — J'espère entendre de vous-même tout ce qui vous concerne, avec beaucoup de détails. J'espère aussi que vous m'écrirez quelque chose. Si vous me questionnez sur moi, que vous dirai-je : je me suis chargé de soucis de famille et je les traîne. Mais je crois que ma vie n'est pas encore terminée et je ne veux pas mourir. Ma maladie est toujours au même point, ni çà, ni là. Je voudrais consulter des méde-

cins. Mais d'ici que je me trouve à Saint-Pétersbourg, je ne suivrai pas de traitement ! Pourquoi avoir affaire à des imbéciles ! Maintenant je suis enfermé à Tver et c'est pire que Semipalatinsk. Malgré que Semipalatinsk avait complètement changé ce dernier temps (il n'y restait plus une seule personne sympathique, pas un seul souvenir radieux)—mais Tver est mille fois pire. Sombre, froid, les maisons en pierre, aucun mouvement, aucun intérêt, — il n'y a même pas de bibliothèque convenable ! C'est une véritable prison ! J'ai l'intention de me retirer d'ici le plus vite possible. Mais ma situation est fort bizarre. Je me considère comme gracié depuis longtemps. On m'a rendu aussi mes droits de noblesse héréditaire, par un oukase spécial, il y a déjà deux ans. Et cependant, je sais que sans demande officielle (de vivre à Saint-Pétersbourg), il me sera impossible d'entrer ni à Pétersbourg, ni à Moscou. J'ai passé le délai ; il fallait le demander il y a un mois. Et maintenant le prince Dolgoroukov est absent. J'ai écrit une lettre à Dolgoroukov. Je me suis présenté avec cette lettre chez le comte Baranov (notre gouverneur) et je l'ai prié de la transmettre au prince. Baranov l'a promis, mais il a dit — quand le prince sera de retour, il n'y a pas à y songer avant. Le prince revient à la mi-octobre; il faut donc attendre jusqu'alors et ne rien entreprendre. Sans doute, je suis presque sûr que ma demande sera accordée. Il y a eu des précédents : beaucoup d'entre nous sont à Saint-Pétersbourg. D'ailleurs, l'Empereur est infiniment bon et généreux. Et puis j'ai toujours été bien noté. Mais voilà ce que je crains : l'affaire traînera et je devrai encore rester à Tver. Et c'est pourquoi je me proposais d'écrire à Édouard Ivanovitch [1], et je lui écrirai ; je veux le prier d'écrire ou de parler de moi au prince Dolgoroukov ; alors celui-ci, par considération pour lui, ne laissera pas traîner l'affaire et abrégera les formes. Je voulais aussi prier Édouard Ivanovitch d'écrire à Baranov, —afin qu'ici aussi l'affaire ne traînât pas. Mais, de nouveau, j'hésite : dans quels rapports Édouard Ivanovitch se trouve-t-il avec le prince et connaît-il notre comte ? Une pareille démarche lui serait peut-être désagréable, il a déjà tant fait pour

1. Général Totleben.

moi ! Je voulais envoyer la lettre à Éd. Iv... par vous. (Si seulement il se trouvait à Saint-Pétersbourg et que vous pussiez lui parler en personne ! Cela vaudrait bien mieux ; mais mon frère m'a écrit qu'Éd. Iv... est à Riga.) Et alors, mon ami, donnez-moi un conseil. Je compte beaucoup sur vous et j'espère que vous ne m'abandonnerez pas, surtout si Édouard Ivanovitch doit bientôt revenir. Je ne sais quand est-ce qu'il faudra écrire. Qu'en pensez-vous ? Dites-moi quelque chose et je suivrai entièrement votre conseil.

Maintenant, autre chose : j'ai beaucoup de livres à vous, que j'ai apportés de Sibérie ; deux paquets de votre correspondance intime et votre tapis. Il faudrait vous expédier tout cela. J'espère que vous avez déjà reçu quelques-uns de ces livres, que je vous avais envoyés, il y a deux ans (*par Sémenov, membre de la Société de géographie*), précisément les œuvres de Sémachko. Vos livres sont assez bons. Écrivez donc quelles sont vos dispositions.

Eh bien, en attendant, cela suffit pour à présent. C'est votre tour. J'étais si content quand mon frère m'écrivit que vous étiez allé le voir ! Je venais de charger mon frère de vous chercher à Saint-Pétersbourg par tous les moyens.

Maria Dmitrievna et moi, nous avons souvent pensé à vous pendant ces trois ans et toujours avec le plus grand plaisir. Elle voudrait bien vous voir. Elle est toujours souffrante. Adieu donc ; je vous embrasse. Votre

DOSTOÏEVSKI.

Le bureau de poste est ici tellement mauvais, irrégulier et peu sûr, que j'avais bien envie de recommander cette lettre. Peut-être arrivera-t-elle quand même. On garde mes lettres jusqu'à trois jours. Mon frère m'a écrit le 16, et puis il a cessé d'écrire, et voilà déjà le 22. Que devient-il ? Ne serait-il pas malade ? J'attends sa lettre avec impatience et je m'inquiète.

A son frère Michel Dostoïevski.

Tver, 1er octobre 1859.

Mon cher Michel, hier j'ai reçu ta lettre après avoir envoyé la mienne qui était pleine de reproches. Il y a, mon ami, que j'ai complètement perdu courage, ne recevant pas

de tes nouvelles. Voilà pourquoi je te supplie à l'avenir, même si tu n'avais rien à me dire d'écrire simplement qu'il n'y a rien de neuf, mais ne me laisse pas dans l'inquiétude, qui augmente encore l'état pénible et sans issue dans lequel je me trouve. J'espère que tu ne m'en veux pas de ma lettre. Ne sois pas fâché, mon ami, et écris plus souvent.

J'avoue que ta lettre m'a étonné. Que fait Nékrassov? Ne sont-ils pas devenus trop fiers? Et peut-être n'a-t-il pas encore lu? J'ai entendu dire que Nékrassov joue aux cartes avec acharnement. Panaiev a aussi autre chose à faire que la revue; s'il n'y avait pas Tchernichevsky et Dobrolubov, tout péricliterait. Tu dis qu'il faut attendre et que cela sera plus convenable. Mais, mon ami, on a déjà attendu assez longtemps. C'est pourquoi je te prie d'aller (je t'en prie instamment) chez Nékrassov; tâche de le trouver chez lui (c'est le principal) et parle-lui toi-même du sort qu'il destine au roman. Tâche surtout de savoir s'ils prennent le roman pour deux ou trois livraisons; quelles sont les observations qu'ils font à propos du roman — et après avoir causé de tout cela, vers la fin, on peut faire mention de l'argent. Fais cela pour l'amour du Christ et tâche de savoir son dernier mot. Si tu n'y vas pas toi-même, il est possible qu'il ne vienne jamais chez toi, surtout s'il joue aux cartes. Je compte sur toi.

Maintenant, mon cher, je veux te parler de ce que j'ai décidé, après avoir mûrement réfléchi. Voici : je veux commencer un roman (un grand ouvrage — c'est décidé), — j'écrirai pendant un an. Je ne veux pas me presser. Il est si bien composé dans ma tête, qu'il me serait impossible de lui causer un dommage quelconque, en me pressant pour quelque terme fixe. Je veux écrire librement. C'est un roman à idées et il me créera une renommée. Mais pour l'écrire il faut avoir l'existence assurée. Le vendre d'avance serait un suicide. Cela voudrait dire prendre 100 ou 120 roubles, tandis que peut-être je pourrais obtenir 150 ou 200. Je serai juge moi-même et, si le roman réussit, je ferai mon prix. C'est pourquoi je ne veux pas vendre d'avance et il faut écrire et avoir des moyens d'existence. Mais voilà la question : où prendre de l'argent pour me procurer ces moyens, au moins pour un an? Ayant bien réfléchi, j'ai pris la ferme décision de publier mes œuvres

antérieures, et de les publier moi-même, sans les vendre, à moins que l'on ne m'en donne beaucoup — mais on ne le fera pas. Écoute : admettons que cette édition se vende lentement. Mais cela ne signifie rien pour moi. J'ai besoin de 120 ou 150 roubles par mois. Tu demandes : où prendre l'argent pour la publication? Voici ce que j'ai imaginé : d'abord ne pas publier tout à la fois, mais livre par livre. Trois livres en tout. Dans le premier : *Les Pauvres Gens*, *Netotchka Nezvanov* (2 parties), *Les Nuits blanches*, *Conte pour les Enfants*, *L'Arbre de Noël et la Noce*, *Le Voleur honnête* (à refaire), *Le Mari jaloux*. Au total environ 23 feuilles en fine impression. Deuxième volume : *Le Double* (entièrement revu) et *Le Rêve de mon Oncle*. Troisième volume : *Le Village Stepantchikovo*[1]. Je crois que la première partie *s'écoulera* assez vite. Mais il faut revoir un peu. *Les Pauvres Gens* peuvent rester sans modification dans la deuxième édition, mais tout le reste dans la première partie doit être légèrement revu et corrigé. Pour cela je te prierai de m'aider, précisément de me procurer les autres nouvelles de la première partie. Les unes, comme *Netotchka Nezvanov*, se trouvent peut-être chez toi, et les autres sont à chercher et il faudra les chercher le plus tôt possible, sans tarder, chez Maïkov, Milukov et d'autres. Salue-les de ma part et demande-leur instamment de permettre d'arracher ces nouvelles des volumes qui les contiennent. S'ils me les donnent, envoie-les le plus vite possible, je corrigerai l'imprimé et, sans tarder, je te les renverrai. Si vers la fin d'octobre nous avons terminé tout cela et que tu aies toutes ces nouvelles corrigées, le 1er novembre on pourra présenter le tout à la censure. Admettons que la censure les garde jusqu'au 1er décembre. Alors, on pourra faire imprimer le premier volume à partir du 1er décembre. Où prendre l'argent? Mais voilà, je t'en prie encore : prends la quantité nécessaire de papier pour le premier volume chez le marchand et donne-lui une lettre de créance de ta part pour six mois ou même moins. Il s'agit d'environ 300 roubles, ou très peu davantage. Je te jure, Michel, mon cher, que je paierai la créance que tu vas donner (pour moi). Si le livre n'a pas de succès et ne paie pas même le papier, je saurai quand même me procurer de l'argent et

1. Carnet d'un inconnu.

je paierai la créance à la date fixée. Rien ne retombera sur toi. Quant aux frais d'impression, si on ne peut s'arranger là aussi avec un billet, je donnerai la moitié de l'argent et j'emprunterai l'autre moitié chez quelqu'un (ne pourrait-on en emprunter à Sachenka?). De cette façon l'impression sera terminée au mois de janvier, vers le milieu, et en avant la mise en vente! Je suis sûr que le premier volume produira un certain effet. D'abord, le recueil est mieux formé; secondement, je rappellerai mon nom; troisièmement, c'est un *nom* intéressant; quatrièmement, si le roman du *Sovremennik* a du succès, le reste ira aussi. Cependant, au milieu de décembre je t'enverrai (ou je t'apporterai moi-même) *Le Double* corrigé. Crois-moi, frère, que cette correction, munie d'un avant-propos, vaudra un nouveau roman. Ils verront enfin ce que c'est que *Le Double*. J'espère provoquer un grand intérêt. En un mot, je défie tout le monde. (Et enfin, si je ne corrige pas *Le Double* maintenant, quand donc le corrigerai-je? Pourquoi perdrais-je une excellente idée, un grand caractère, d'après son importance sociale, que j'ai découvert le premier et dont j'ai été le créateur?)

Ainsi donc, au mois de décembre *Le Double* et *Le Rêve de mon Oncle* à la censure. Imprimer au mois de janvier, et, vers la fin de février, faire paraître le deuxième volume, et ensuite, presque en même temps, on pourrait publier le troisième : *Stepantchikovo*. Quant à l'argent, il faut le faire à crédit, ou bien payer avec le premier volume. Enfin, on pourrait à la rigueur vendre les deux derniers volumes (selon le succès du premier). Je paierai ainsi la publication, et en attendant j'aurai pour vivre l'argent du *Sovremennik*, et ensuite, quand l'édition sera payée, si elle va lentement, cela me sera égal : car j'aurai assez pour vivre avec une vente médiocrement rapide; et pendant ce temps, depuis décembre même, je me mettrai sérieusement à un grand roman qui, hélas ! produira son effet dans un an, ce qui peut entraîner aussi les autres exemplaires du *Recueil des œuvres*. Et voilà pourquoi le premier pas à faire est celui-ci : réponds-moi tout de suite quelle est ton opinion, et aussitôt, si c'est possible, expédie-moi les exemplaires des nouvelles du premier volume, pour les revoir.

Mon ami, si tu tardes de me répondre, apprends que mon temps sera perdu. Je ne ferai rien (et je ne serai pas capable de rien faire) avant la décision définitive, c'est-à-dire si tu m'approuves ou non et veux m'aider. Réponds vite, pour l'amour de Dieu !

Maïkov n'est pas venu; j'ai reçu une lettre de Vrangel. Golovinsky est ici et il m'a tout de suite présenté à la société du pays. Je ne tiens pas à entretenir des relations avec tous, mais il est difficile de l'éviter avec certains. On ne peut se cacher nulle part en province. Cela m'est en quelque sorte pénible. Il y a deux ou trois personnes intéressantes. Je me suis bien rapproché de Baranov et de la comtesse. Elle m'a prié *instamment* plusieurs fois de venir chez eux sans façon, dans la soirée. Il est impossible de ne pas les visiter. Il s'est trouvé que je la connaissais déjà un peu. Il y a une douzaine d'années, Sollogoub m'avait présenté à elle (c'est son cousin), quand elle était encore jeune fille, Mlle Vassiltchikov.

Marie Dmitrievna te salue. Je t'embrasse de tout mon cœur, et je serais heureux de toutes mes forces de pouvoir m'échapper de Tver.

Maintenant, à Tver, on m'empêchera d'écrire. Pour l'amour de Dieu, mon ami, réponds. Adieu, je t'embrasse bien fort. Salue tout le monde. Soigne ta santé comme un bien précieux. Salue Émilie Fédorovna, Nicolas, Sacha. Écris souvent. Il faudrait tâcher d'avoir l'argent de Nékrassov. D'abord pour toi et aussi pour moi.

TH. D.

Au même.

Tver, 2 octobre 1859.

Cher frère,

Je t'écris de nouveau et te supplie, au nom de Dieu, d'aller chez Nékrassov. Tâche de le rencontrer et termine avec lui mon affaire. J'ai besoin d'argent, très grand besoin, et toute la somme sur laquelle je compte s'élève à 500 roubles. Il a promis de donner d'avance, pour 10 feuilles d'impression, 1.200 roubles, dont 700 pour toi et 500 pour moi. Maintenant j'ai un besoin extrême de ces

500 roubles. Ne me refuse pas, mon cher, le seul sur qui je puisse compter. Je t'en supplie ; fixe ma situation.

Je t'ai écrit hier sur l'édition de mes œuvres. Pense à cette idée et, au nom de Dieu, aide-moi. Toi seul peux me secourir. Un peu de travail de ta part et tout pourrait s'arranger. Ma situation présente est pénible, mauvaise, pire. Le cœur sèche. Mes maux prendront-ils fin un jour ? Dieu me donnera-t-il enfin la possibilité de vous embrasser tous et de me retremper dans une vie nouvelle et meilleure ?

Je ne parlerai pas de ma vie ici. J'écris ces deux mots uniquement pour te rappeler de nouveau Nékrassov, et te demander d'en finir avec lui le plus tôt possible. Au nom de Dieu, fais-le et informe-moi immédiatement du résultat. Jusque-là je serai terriblement inquiet.

Au revoir, mon cher ami. En toi tout mon espoir. Rassure-moi le plus vite possible. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Je viens de recevoir ta lettre d'hier. Merci pour les nouvelles. Mais voilà le malheur, jusqu'à ce jour il n'y a rien de Nékrassov. Au nom de Dieu, ne perds pas de temps. C'est une affaire grave; ne la traîne pas. Les 500 roubles me font le plus grand besoin. Au nom de Dieu, hâte-toi. J'écrirai à Vrangel ainsi qu'à Édouard Ivanovitch. Tu penses à moi; je t'en remercie ; tu sais combien tu m'es cher. Je m'arracherai de tout et accourrai chez vous. Réponds, je t'en supplie, le plus vite possible. Je n'ai que toi.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au baron A.-E. Vrangel.

Tver, 4 octobre 1859.

Mon précieux ami, Alexandre Egorovitch, j'ai reçu votre charmante lettre il y a trois jours ; je voulais répondre aussitôt, mais la lettre à Édouard Ivanovitch m'a retenu, et autre chose encore. Je m'empresse d'écrire maintenant. D'abord les affaires :

Ci-inclus une lettre à Édouard Ivanovitch. Lisez-la, cachetez-la, mettez l'adresse et remettez-la à Édouard

Ivanovitch en propres mains, si c'est possible. Je compte sur vous pour toute chose. Soyez mon soutien et intercédez pour moi. Ma situation à Tver est très mauvaise. J'ai ici quelques relations, entre autres celles du comte Baranov (le gouverneur). La comtesse est une charmante femme (née Vassiltchikov) que j'avais rencontrée à Saint-Pétersbourg quand elle était jeune fille, chez leur parent Sollogoub, ce qu'elle m'a rappelé elle-même. Elle me plaisait déjà alors. Mais, malgré toutes ces relations, le séjour ici m'est insupportable. Tout ce que j'ai écrit à Édouard Ivanovitch est vrai. Je souffre moralement et physiquement, et mes affaires périclitent... Voilà pourquoi, mon cher Alexandre Egorovitch, tout mon espoir est en vous. Informez-moi pour l'amour de Dieu quand vous remettrez la lettre, comment il l'accueillera et ce qu'il dira.

La nouvelle de votre séjour à Pétersbourg pendant cet hiver m'a extrêmement réjoui. Certainement, nous aurons le temps de causer et de rassembler nos souvenirs. Ce temps viendra enfin, je ne souffrirai pas toujours. La nouvelle que Kh... serait prête à *recommencer* m'inquiète un peu. Pour l'amour de Dieu, soyez prudent. Il ne peut en résulter rien de bien, que de nouvelles chaînes. Et ce qui est passé ne reviendra plus. Cette femme devrait le savoir. Et puis, il y a son âge. Elle a certainement tout intérêt à vous attirer, mais il n'y en a pas pour vous. Vous me parlez d'une autre personne et de circonstances pénibles. Ce que vous dites n'est pas bien gai, en effet. J'aurais voulu connaître les détails, mais certainement pas par écrit. Les lettres ne peuvent rien expliquer. Tant que j'ai pensé à vous, mon cher, tous ces jours-ci, il me semble que de cœur vous êtes resté le même. C'est bien et aussi c'est mal. J'étais si content pour vous, il y a deux ans, quand vous êtes parti voyager ; je croyais que cela vous ferait du bien, que cela vous transformerait. Je suis bien content que ça aille mieux avec votre père. Savez-vous que c'est presque le plus important et qu'il faut apprécier cela beaucoup, beaucoup ? Vous écrivez que vous avez besoin de vous organiser. Mais est-ce que ces affaires avec votre père ne sont pas encore terminées ? Mon Dieu, que votre situation est pénible ! Il faut résoudre la question, le plus

doucement possible. Voilà mon opinion. D'ailleurs, nous en causerons beaucoup, et nous en causerons à cœur ouvert. Vous avez raison, en parlant de mon amitié. Personne ne vous a jamais voulu tant de bien que moi. Que deviennent vos sœurs ? J'ai deux gros paquets non cachetés de votre correspondance de famille. Bien entendu, je n'ai jamais rien lu.

Si on m'autorise à venir à Saint-Pétersbourg, je viendrai d'abord seul, sans ma femme, et je descendrai chez mon frère. Je passerai huit jours à Pétersbourg. Je louerai un appartement, j'installerai tout et alors seulement j'irai chercher ma femme et Paul, dont il faut s'occuper. Écrivez-moi où placer ce garçon, mais le mieux possible, où c'est plus facile, où on arrive le mieux et le plus vite ? Donnez-moi un conseil. A propos : connaissez-vous Pierre Petrovitch Semenov, qui a été chez nous en Sibérie, après vous? — c'est mon excellent ami. C'est un homme excellent, et il faut rechercher ses pareils. Si vous le connaissez, saluez-le de ma part et parlez-lui de moi. Maria Dmitrievna vous salue. Je vous avais déjà écrit qu'elle parle souvent de vous. Votre portrait est toujours sur notre table. Adieu, précieux ami. Allez souvent voir mon frère. Je vous embrasse. Pensez à votre ami. Écrivez.

TH. DOSTOÏEVSKI.

A son frère Michel Dostoïevski.

Tver, 11 octobre 1859.

Mon bon Micha, j'ai reçu ta lettre du 9 octobre et je te réponds aussitôt. Je m'inquiète beaucoup : as-tu reçu ma lettre (grand format, sur deux feuilles)? Tu devais la recevoir hier. Je l'ai écrite le 9. D'après la date de l'expédition, elle a dû quitter Saint-Pétersbourg le 10. D'ailleurs, pourquoi perdre espoir ? j'espère que tu l'as reçue, et tu dois savoir que je ne suis pas fâché et qu'il n'y a pas eu l'ombre d'une absurdité pareille. Me fâcherais-je contre toi, mon cher ? Mais revenons à l'affaire.

Tu dois savoir par ma longue lettre toutes mes espérances et toutes mes instructions. Maintenant l'affaire s'engage avec Kraevsky. C'est une affaire importante. Tu me

demandes le prix, et voilà mon dernier mot à ce propos : 120 roubles par feuille, d'une impression ordinaire de revue, dont on se sert pour les romans ; et pas un kopek de moins. Mais si c'est *en bloc*, — c'est autre chose. Dans ce cas, je te donne plein pouvoir de vendre à Kraevsky pour 1.700 roubles, et pas un kopek de moins, et encore s'il te donne 1.000 roubles *comptant*, ces jours-ci. (Il faudrait demander et insister pour avoir les 1.700 roubles *comptant*, c'est-à-dire : ne donner le manuscrit que contre l'argent. Quant à la censure, il ne saurait y avoir l'ombre d'un doute ; on ne rayera pas même une virgule.) Si Kraevsky veut imprimer cette année même, on peut prendre 1000 roubles comptant et 700 après la mise sous presse. Mais si c'est au commencement de l'année prochaine, 1.700 *comptant et pas un kopek de moins*.

Explique, pour l'amour de Dieu, à Kraevsky, que si je comptais 120 roubles par feuille, cela ferait 1.800 roubles pour 15 feuilles, je perds donc 100 roubles. Et je compte sûrement qu'il y aura plus de feuilles. Il lui est donc plus avantageux d'acheter pour 1.700 roubles.

Si le *Sviétotch* donne 2.500 roubles (pour *Stepantchikovo*), *bien entendu* il faut accepter. On ne peut trouver rien de mieux ! Qu'ils n'aient pas un seul abonné, c'est toujours 2.500 et devant les autres revues le prix de mes œuvres pourra s'établir, c'est-à-dire qu'ils n'oseront pas donner moins de 2.000 ou de 1.800 roubles pour une chose qui pourrait me rapporter tout de suite 2.500, sans hésiter. D'ailleurs, l'année prochaine, je pourrais avoir encore deux choses imprimées : *La Maison des Morts* et le *Premier Épisode d'un grand Roman*. Cela ira dans le *Sovremennik*. Ils ne le laisseront pas échapper, je ne le leur donnerai d'ailleurs que sur recommandation. Quant à *La Maison des Morts*, après tout ils n'ont pas des têtes de mouton ; ils sauront comprendre quelle curiosité peut éveiller un sujet pareil dans les premiers numéros de la revue (le mois de janvier). Si on me donne 200 roubles par feuille, je publierai dans la revue. Sinon, tant pis. Ne pense pas, mon cher Micha, que je m'en croie ou que je me vante à propos de *La Maison des Morts*, en demandant 200 roubles. Pas du tout ; mais je comprends très bien l'intérêt et l'importance de l'œuvre et je ne veux pas y perdre.

On pourrait faire taire par cet article et par le roman suivant (dont on pourrait déjà parler adroitement, pour annoncer que je suis en train de l'écrire), on pourrait faire taire les *Otetchestvennia Zapiski* et le *Sovremennik* afin qu'ils ne disent pas de mal de moi dans les revues, pour ne pas leur avoir cédé *Stepantchikovo* (dans l'espoir d'obtenir un nouveau collaborateur). Quant au peu de lecteurs du *Sviétotch*, c'est une bagatelle. Tant mieux pour moi. Quand je ferai éditer à part, le roman paraîtra tout nouveau. A propos de *Stepantchikovo*, j'ai écrit à Plechtchéev, afin qu'il se renseigne *exactement* : pour quelle raison le *Rousski Vestnik* m'a renvoyé mon manuscrit, et j'ai reçu la réponse qu'il s'était informé et qu'il savait *sûrement* qu'ils ont eu peur des 100 roubles par feuille ; que Katkov les aurait bien donnés, mais que tout dans la revue est dirigé par Leontiev, qui gouverne Katkov, et que ce sont des grippe-sous, comme il n'y en a jamais eu. Quant au roman, ils disent qu'ils étaient ravis du commencement, mais, qu'à leur avis, la fin est faible, et que le roman demande, en général, d'être abrégé.

Enfin, je vais conclure par *l'observation la plus importante*, que j'avais oubliée dans ma dernière (longue lettre). Voilà : si Nékrassov se met à marchander, et s'il devient plus raisonnable, il faut lui donner alors la préférence, dans tous les cas. Comme je regrette, comme je regrette profondément qu'il ne t'ait pas trouvé chez toi ! Nous aurions su alors exactement ce qu'il pense. Ne serait-il pas possible, mon cher, *de s'arranger* pour le voir plus tôt ? Vois-tu : il est bien important que ce roman soit publié dans le *Sovremennik*. Cette revue ne voulait pas de moi avant, et maintenant elle recherche ma collaboration. C'est très essentiel pour mon importance littéraire. 2° Nékrassov, qui t'a rendu le manuscrit, *revient de nouveau le chercher* (pourvu que cela se passe ainsi) et enfin devient raisonnable ; toutes ces manigances ajoutent une grande importance au roman. Cela signifie que le roman n'est pas mal, si on se tracasse tant et si on marchande tant à propos de lui. Dis par hasard à Nékrassov très franchement quelle est l'opinion du *Rousski Viestnik* sur le roman (et parle-lui de Léontiev, en l'appelant grippe-sou) ; ajoute à Nékrassov que je connais moi-même très bien les défauts de mon

roman, mais qu'il me semble qu'il renferme quelques belles pages. Dis-lui ces paroles mêmes, car c'est réellement mon opinion. Il ne serait pas mal de le dire aussi à Kraevsky. Parle-leur à cœur ouvert. La franchise est une force.

N. B. — Je suis maintenant surchargé de travail. Je me mettrai à écrire (*La Maison des Morts*) après le 15. J'ai mal aux yeux, je ne puis absolument pas travailler aux bougies ; adieu, mon cher, je t'embrasse. Écris, tâche de voir Nékrassov ; envoie des œuvres anciennes pour la correction. Parle aux libraires. Je crois qu'il vaudrait mieux publier sous le deuxième format. Adieu, mon ami, je te remercie pour toutes les peines que tu prends. Écris.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Tver, 20 octobre 1859.

Je ne t'écris cette fois que deux mots, mon précieux Micha. J'ai reçu ta lettre du 17 octobre, mais je n'ai pas encore reçu ton envoi, je n'ai même pas reçu la feuille d'avis du bureau de poste. Notre bureau de poste fait son service d'une façon très inexacte. D'ailleurs, je ne suis pas sûr du jour où l'envoi a été expédié de Saint-Pétersbourg. Il a été peut-être retenu là-bas.

Je te remercie, mon ami, pour tes peines et tes soucis à recueillir mes œuvres. Je comprends que tu te déranges pour moi et je l'apprécie. Je te le revaudrai un jour.

As-tu reçu ma lettre (la dernière), dans laquelle je te prie d'aller chez Nékrassov et Kalinovsky ? En général, mon ami, *je te supplie*, encore une fois, de m'informer dans chacune de tes lettres que « ta lettre une telle m'est parvenue », etc. C'est important. Tâche de le comprendre, et je te supplie encore, mon trésor, de faire comme je te le demande dans ma dernière lettre, c'est-à-dire d'aller chez Nékrassov et chez Kalinovsky. Certainement, je laisse tout cela à ton jugement. (Il pourrait y avoir des circonstances que j'ignore). Mais conviens-en, mon avis est assez fondé et il ne serait pas mal d'aller voir toutes ces personnes.

Jeudi dernier Kraevsky t'avait promis de t'informer un de ces jours. Nous voilà déjà au mardi. Avouons qu'ils traînent.

Quant à Kouchelev, je consens certainement et je vous remercie tous les deux (toi et Maïkov). Deux mille roubles, ce n'est pas mal, mais quels sont les trois volumes? A moins de mettre *Stepantchikovo* dans le troisième ? Mais ce ne serait que dans le cas où Kraevsky publierait cette année même. (Insiste, mon chéri, afin que cela soit fait cette année.)

N. B. — Encore quelque chose. Souviens-toi des jugements littéraires que portait le colonel Rastanev sur la littérature, les revues, l'importance scientifique des *Otetchestvennia Zapiski*, etc? Condition absolue que Kraevsky ne supprime pas une ligne de cette conversation. L'opinion de Rastanev ne peut ni humilier, ni offenser Kraevsky. Je te prie, insiste là-dessus, tout particulièrement.

J'ai reçu ton argent et t'ai remercié, tu dois le savoir déjà.

Ma demande est déjà envoyée à Saint-Pétersbourg. J'attends. Mais c'est encore trop longtemps, peut-être, avant que je te revoie. On demandera des renseignements, etc. Je le prévois ainsi. Peut-être dans deux mois.

Adieu, mon ami. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton frère bien dévoué.

D.

Salue toute la famille. Vrangel n'écrit pas, que devient-il ? J'ai envoyé par lui une lettre à Totleben. Je n'ai pas reçu de réponse. Il y a une quinzaine de jours.

Au même.

Tver, 29 octobre 1859.

Je m'empresse de t'écrire deux mots, mon chéri. Le temps me manque à la lettre. Il y a ici C.-D. Ianovsky, et je vais maintenant chez lui, à l'hôtel ; et puis il faut encore aller au bureau de poste chercher l'argent. Je te remercie beaucoup pour l'argent. Mais parlons d'affaires. Ne me sacrifiez donc pas ! Il n'y a pas moyen (je m'en suis convaincu) de terminer plus tôt la première partie, c'est-

à-dire au XIIe chapitre. Pour l'amour du Christ, sauve-moi ! Prie, supplie. Montre ma lettre à André Alexandrovitch[1]. Nékrassov lui-même avait décidé tout de suite que s'arrêter au XIIe chapitre serait faire manquer tout l'effet. Si on s'arrête à un autre chapitre, ce ne peut être qu'avec le chapitre « Votre Excellence » ; de sorte que le chapitre « Mizintchikov » commencera la deuxième partie. Mais réfléchis, songes-y bien : est-ce que c'est possible ? Le chapitre XII est le seul par lequel on puisse terminer. L'effet serait perdu. Peut-on à ce point aller contre soi-même, être son propre ennemi, gâter ce qui est imprimé dans sa propre revue ? Prie, supplie, insiste au nom du Christ. Réponds donc vite comment cela a été décidé. Jusqu'à la réception de ta réponse, j'aurai la fièvre.

Ah ! mon cher, comme tu m'aurais fait plaisir, si tu avais effacé toi-même dans la correction au moins la moitié de ce que j'avais ajouté au deuxième chapitre, quand tu étais à Moscou. J'ai fait du mal avec cette correction. Le chapitre est insupportablement long et ennuyeux, et le premier également.

Adieu. Je suis un peu souffrant (ne t'inquiète pas, ce sont les hémorrhoïdes). Ianovsky part aujourd'hui. Quand tu liras cette lettre, il sera déjà à Saint-Pétersbourg.

P.-S. — Je n'entends pas parler de ma demande. Pas de réponse. J'ai reçu une lettre de Vrangel.

A Alexandre Egorovitch Vrangel.

Tver, le 31 octobre 1859.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon bon ami, pour toutes les peines que vous prenez pour moi. Remerciez aussi pour moi Édouard Ivanovitch. Je lui aurais écrit moi-même ; mais je pense toujours que, peut-être, je serai bientôt à Saint-Pétersbourg et alors j'irai le voir. Et cependant, malgré toutes mes espérances, je ne sais qu'imaginer. Décidément, je suis comme suspendu entre le ciel et la terre. Vous savez que j'ai écrit directement à l'Empereur, et que ma lettre a été envoyée par le gouverneur du pays, M. Baranov, à Adlerberg, qui la remettra en personne à l'Empereur. Voilà douze jours que la lettre est partie. Je

1. Kraevsky.

ne sais rien et je n'entends rien dire : l'a-t-on présentée à l'Empereur ? Si cela avait été, il y aurait eu, peut-être, une réponse ; le comte Adlerberg aurait écrit quelque chose sur le résultat de la présentation au comte Baranov, notre gouverneur ; et le comte Baranov m'aurait communiqué cela tout de suite. Mais jusqu'à présent, il n'y a rien. Je me perds en conjectures. Je me demande (ce qui, d'ailleurs, est fort probable) si Sa Majesté Impériale n'aurait pas envoyé ma lettre au prince Dolgoroukov, pour lui demander s'il n'existerait pas quelque chose de particulier contre ma demande?(Il me semble que c'est ainsi que l'affaire doit marcher, — c'est la marche ordinaire). Mais comme il n'y a absolument rien de particulier contre moi (je le sais sûrement) et comme le prince a déjà promis à Éd. Iv... de s'occuper de moi, il me semble qu'il ne pourrait pas retarder l'affaire. Est-il possible qu'on prenne des renseignements sur moi chez le comte Baranov, comme gouverneur de la ville de Tver, c'est-à-dire des renseignements sur ma conduite ? Je ne le crois pas. Car le comte Adlerberg présente la lettre de la part du comte Baranov. Que faut-il davantage ? (Le comte Baranov me trouve donc digne, s'il s'occupe de moi lui-même.) D'ailleurs, s'il y avait des renseignements officiels à prendre, je crois que le comte Baranov m'en aurait prévenu et je l'aurais su. Mon ami, je sais que vous m'aimez et que vous ne me refuserez pas aide. Je vous aurais bien prié de faire quelque chose, mais je ne sais que vous demander. Voilà de quoi il s'agit : il serait bon de s'informer, mais chez qui ? Déranger Éd. Ivanovitch ? S'informer par quelqu'un (sans crier l'affaire sur les toits) chez Adlerberg ? S'informer chez Dolgoroukov ? — Je ne sais vraiment ce qu'il faudrait imaginer. Si vous apprenez quelque chose, communiquez-le-moi, pour l'amour de Dieu, mon bon Alexandre Egorovitch. J'attends avec impatience. Je vis comme l'oiseau sur la branche. Je perds mon temps et mes affaires en souffrent. Car j'ai des affaires à propos de la vente de mes œuvres, c'est-à-dire des affaires d'intérêt ; elles sont donc importantes pour moi. Je n'ai que cela pour vivre. Mais cependant, tout espoir n'est pas perdu. Dieu et l'Empereur me feront grâce...

J'ai lu votre lettre avec le plus grand intérêt. Que

m'écrivez-vous de votre cœur, mon cher, qu'il ne peut plus vivre comme autrefois ? Et à votre âge ? A vingt-six ans. Mais est-ce que c'est possible ? C'est que tout simplement vous ne connaissez pas vos propres forces. Vous avez été deux fois blessé au cœur, et vous croyez que vous avez tout épuisé. Et d'ailleurs il est naturel de le penser. Quand il n'y a rien de neuf, il semble qu'on est tout à fait mort. Tous raisonnent ainsi. Mais le cœur humain vit et désire vivre. Le vôtre exige aussi de vivre,—et c'est là la preuve de sa vigueur et de sa verdeur. Il attend et languit. Mais attendez donc. La vie vous fera payer son tribut, j'en suis certain. Tout l'avenir est devant vous... Combien, d'ailleurs, je voudrais vous voir et causer avec vous ! J'ai entendu dire beaucoup de bien de Polonsky. J'ai rencontré ici votre Dm. Bolkhovsky. Mais je n'ai aucune idée de Lvov. Quelle est cette histoire de Bade ? C'est vraiment la première fois que j'en entends parler. Ah, mon Dieu ! Que de temps a passé depuis que nous nous sommes vus ! Et vous et moi *nous avons vécu* bien des choses.

Je m'ennuie positivement à Tver, malgré qu'il se trouve deux ou trois personnes intéressantes. Quelques-uns de vos livres sont sauvés, d'autres se sont abîmés en route. Quant à la collection de minéraux, je n'en ai eu que la liste (qui est perdue en ce moment), et pas plus de trois à quatre échantillons de minéraux. Je les ai laissés à Semipalatinsk. Où se trouve la collection ? cela je n'en sais rien. Quant à votre gibecière et à votre petit poignard (qui se trouvait dans la malle) je les ai considérés comme m'appartenant, car vous m'aviez fait cadeau du tout, et, en partant, j'ai fait à mon tour cadeau du petit poignard entre autres choses à Valikhanov. Je vous fais toutes mes excuses pour cela. Valikhanov est un homme charmant et très remarquable. Il est, paraît-il, à Saint-Pétersbourg en ce moment. Vous avais-je parlé de lui ? Il est membre de la Société de Géographie. Renseignez-vous là-bas sur Valikhanov, si vous avez le temps. Je l'aime beaucoup et je lui porte beaucoup d'intérêt. Adieu, mon ami. Je vous embrasse. J'aurais voulu écrire davantage ; mais je suis pressé. Nous nous verrons peut-être. Oui, Dieu le fasse. Marie Dmitrievna vous salue. Tout à vous.

DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Tver, 2 novembre 1859.

Mon précieux ami, Alexandre Egorovitch,

Je vous écris pour cette fois une lettre d'affaires et ne concernant que mes affaires. J'ai des demandes à vous adresser. Je compte absolument sur vous. Voici : Édouard Ivanovitch m'a écrit une lettre, dans laquelle il m'informe qu'il a parlé de moi au prince Dolgoroukov, et au général aide de camp Timachev ; qu'ils ont exprimé tous les deux leur consentement à mon séjour à Pétersbourg et demandent que je leur écrive des lettres à ce sujet. J'informe Éd. Iv. par le même courrier et j'envoie des lettres, au prince Dolgoroukov et à Timachev. Je vous prie très particulièrement et très instamment, mon ami, de remettre immédiatement ma lettre à Éd. Iv..., de faire une enveloppe et d'écrire l'adresse. Lisez cette lettre attentivement. Je suis dans un grand embarras, je vous l'avoue. Ayant pris Éd. Iv... pour plaider ma cause auprès du prince Dolgoroukov, j'écris tout un coup une lettre à l'Empereur ; par le comte Baranov, elle est remise à Adlerberg pour la présenter à Sa Majesté Impériale (ce dont je vous avais déjà informé dans ma dernière lettre). Pourvu que Éd. Iv..., ne soit pas fâché contre moi. Comprenez bien ma pensée : Éd. Iv... est l'homme le plus noble, et ne fera pas attention à une bagatelle, mais il ne *m'a pas vu depuis longtemps*. Combien je voudrais qu'il n'eût pas de moi une mauvaise opinion ! Voilà ce qui pourrait lui en donner une : *c'est que moi, n'ayant pas assez confiance dans l'intérêt qu'il me porte et dans les démarches qu'il fait pour moi, je m'adresse à d'autres personnes, comptant davantage sur elles que sur lui.* Au moins, quand je me suis décidé à adresser une lettre à l'Empereur, *j'aurais dû* aussitôt en informer Éd. Iv... J'en ai compris aussitôt la nécessité. Mais alors vous veniez de partir à la campagne, je n'avais pas de lettres de vous et je ne pouvais savoir si vous aviez transmis ma lettre à Éd. Iv.... Je ne me décidai pas à écrire une seconde fois sans vous en informer. Par qui, d'ailleurs, aurais-je pu envoyer une autre lettre à Éd. Iv..., ne connais-

sant même pas son adresse ? Je lui parle de tout cela.

Quant à la circonstance que j'ai l'air d'avoir davantage confiance dans les démarches d'autres personnes à mon sujet, que dans celles d'Édouard Ivanovich, elle est tout injuste, et je ne suis nullement coupable. Le comte Baranov est le gouverneur. Le prince Dolgoroukov lui aurait certainement demandé des renseignements sur moi, *comme à un gouverneur :* suis-je digne de confiance ? — si j'avais demandé au prince le droit de séjourner à Saint-Pétersbourg. Cela aurait occasionné une perte de temps inutile. Quant au comte Baranov, il a envoyé *en son propre nom* ma lettre à l'Empereur, en sa qualité de gouverneur, par conséquent on n'a à prendre sur moi aucun renseignement, si le gouverneur lui-même fait des démarches à propos de moi ; l'affaire pourrait donc gagner beaucoup de temps. D'ailleurs dans ma lettre à l'Empereur je demande qu'on place mon beau-fils Paul au Gymnase. Marie Dmitrievna se tourmente à propos de l'avenir de son fils. Elle croit toujours que si je mourais, elle se trouverait avec son fils qui grandit dans la même situation pénible qu'après son premier veuvage. Elle est effrayée et si elle ne me dit pas tout cela elle-même, je vois bien son inquiétude. Et comme je ne sais pas quand finira notre séjour à Tver, que Paul n'est pas encore placé, et ne fait que perdre un temps précieux à son âge, je me suis soudain décidé à une mesure extrême et j'ai écrit à l'Empereur, comptant sur sa miséricorde. Voilà l'histoire de ma lettre. J'ai réfléchi que, si on me refuse une demande, peut-être ne voudra-t-on pas me refuser l'autre, et si l'Empereur ne daigne pas m'accorder de vivre à Saint-Pétersbourg, peut-être acceptera-t-il de placer Paul, pour ne pas refuser tout à fait.

Mon ami, j'ai une foi complète dans la noblesse et la justesse de raisonnement d'Édouard Ivanovitch ; mais si vous remarquez qu'il est mécontent de ce que je ne l'aie pas informé aussitôt de ma lettre à l'Empereur, défendez-moi. Cela me ferait trop de peine, s'il voulait m'accuser. J'attends tout de votre amitié. Informez-moi, pour l'amour de Dieu, avec le plus de détails possible sur tout. Je vous ai déjà parlé de ma lettre envoyée par Adlerberg. Baranov n'a encore reçu aucune nouvelle d'Adlerberg et je me demande ce que cela veut dire. Il est probable que le

comte Adlerberg tarde à la transmettre. Que va-t-il arriver, je n'en sais rien! Un espoir me reste : la miséricorde de l'Empereur et des braves gens.

Je ne sais quand je vous embrasserai, mon cher. Pardonnez mes demandes incessantes et mes commissions. Mais cela se terminera peut-être bientôt, et cela finira au mieux.

Cette fois je n'écris rien de plus ; il faut que je prépare pour demain les lettres du prince Dolgoroukov et de Timachev. J'ai un travail fou. Adieu, je vous embrasse bien fort et, je vous le répète, je compte sur votre amitié pour moi.

Votre ami fidèle,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Tver, 19 novembre 1859.

Mon cher ami Alexandre Egorovitch,

Je m'empresse de vous écrire. Diverses circonstances m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Et maintenant je ne prends la plume que pour parler d'affaires. Quand est-ce qu'elles seront terminées, et quand est-ce que je vous embrasserai tous, mes chers amis ? J'ai encore une prière à vous adresser, et que Dieu nous fasse la grâce que ce soit la dernière! Je vous tourmente avec ces demandes. Mais vous avez toujours été un frère pour moi. Ne me refusez pas à présent.

Voici de quoi il s'agit : vous m'écrivez que malgré que j'aie obtenu le consentement de Dolgoroukov et de Timachev pour m'installer à Pétersbourg, je ne viens pas. Voilà l'ennui, mon ami, c'est impossible ; car maintenant l'affaire est rapportée à l'Empereur. Je Lui avais écrit moi-même et c'est à Lui de prendre une décision. Moi, j'avais eu l'idée d'y aller passer quelque temps, parce que si Dolgoroukov *consent à mon installation définitive à Saint-Pétersbourg*, il ne m'en voudra pas que j'y vienne pour quelques jours, avant que l'affaire soit complètement terminée. J'étais donc décidé d'y aller et j'en ai parlé à Baranov. Mais celui-ci me l'a déconseillé, craignant que je ne me fisse du tort en profitant volontairement d'un droit que

j'avais demandé si récemment et à propos duquel on ne m'avait pas encore donné de réponse. Convenez donc, mon ami, que je ne pouvais partir, si Baranov ne le voulait pas. Et je ne pouvais partir sans le lui dire. Il a fait transmettre ma lettre à l'Empereur (par Adlerberg) et a prié de la présenter *en son nom ;* il répondait donc pour moi comme gouverneur; et voilà pourquoi j'aurais manqué de délicatesse envers lui, si j'étais parti à son insu. Et à présent voici ce que j'ai imaginé et ce que le comte m'a conseillé lui-même. Voici : écrire une lettre au prince Dolgoroukov, dans laquelle je lui demande de m'autoriser à un séjour de quelque temps à Saint-Pétersbourg, en attendant la résolution définitive de ma première demande, c'est-à-dire mon installation définitive à Saint-Pétersbourg. Cette lettre à Dolgoroukov est déjà écrite et je l'envoie aujourd'hui même. Je présente la raison de ma demande de séjour à Saint-Pétersbourg, qui est de m'occuper de mes affaires d'intérêt, c'est-à-dire que j'ai l'intention de publier un recueil de mes œuvres choisies, qu'il me faut trouver un éditeur, ou mieux un acheteur, et que ceci doit être fait par moi personnellement ; car, en agissant par un intermédiaire, je puis perdre beaucoup, ce qui m'est arrivé plus d'une fois; et chaque perte, dans ma situation pénible actuelle, est très importante pour moi. (Tout cela est vrai et exact; je veux consulter Kouchelev. Il s'occupe d'édition et peut me payer mes œuvres convenablement. Et puis j'ai encore des comptes avec lui à propos de la revue, et il faut que je lui en parle moi-même. Voilà pourquoi j'ai exposé cette raison dans ma lettre à Dolgoroukov, bien entendu, sans nommer Kouchelev.) Que pensez-vous de tout cela, mon cher? Si le prince Dolgoroukov consent à mon installation à Saint-Pétersbourg, me refusera-t-il, en attendant la décision finale, de venir y passer un temps très court? Je crois que non ; on *ne saurait traîner la réponse.* Voilà pourquoi je vous demande ce qui suit :

Si c'est possible, mon cher, informez Édouard Ivanovitch que j'ai envoyé aujourd'hui, 19, une lettre à Dolgoroukov avec cette demande et informez-le tout de suite, si c'est possible. J'aurais écrit moi-même à Édouard Ivanovitch ; mais j'ai peur d'être trop indiscret. Vous, mon frère, mon ami, avec vous je ne me gêne pas ; nous sommes

liés par de bons vieux souvenirs. Quant à Édouard Ivanovitch, il ne s'occupe de moi que par bonté extrême et par noblesse de cœur. Je crains tant de trop le déranger ! Il a tant de délicatesse avec moi, que je dois en avoir avec lui. D'un autre côté, je comprends aussi sa situation. Qui sait dans quels rapports il se trouve avec tous ces personnages. Il lui est peut-être désagréable de leur demander quelque chose. Voilà pourquoi *mon intention principale, l'esprit et le sens de la demande que je vous adresse* : allez (si seulement cela vous est possible), allez chez Édouard Ivanovitch et rendez-vous compte avec attention — en appelant à votre aide toute la délicatesse de votre cœur — comment Édouard Ivanovitch accueillerait ma nouvelle demande. Si vous voyez qu'elle ne le gêne pas, dites-lui tout. Voilà : racontez-lui de quoi il s'agit, que le 19 novembre j'ai expédié une lettre à Dolgoroukov avec telle demande ; ne pourrait-on appuyer ma lettre à Dolgoroukov en plaidant ma cause auprès de lui ? S'il vous dit que c'est possible, dites-lui que je n'osais pas tout simplement lui écrire à ce propos ; dites-lui toute la vérité. Mais si vous trouvez vous-même que j'abuse trop de sa complaisance, si vous trouvez cela, même avant d'aller chez lui, alors n'y allez pas. Je laisse tout à votre discernement, mon ami, et j'ai confiance en votre amitié.

Car cette demande pourrait m'être fatale ! On pourrait me refuser, on pourrait la laisser sans réponse, et, enfin, on pourrait traîner l'affaire ; on pourrait aussi répondre très vite, mais par un refus. Et alors, pour ne pas perdre de temps !...

D'ailleurs, faites tout comme vous l'entendrez. Saluez Ed. Iv... et remerciez-le de ma part. Et à présent, adieu, mon ami. Je ne vous écris plus rien. Nous nous verrons peut-être bientôt. Je n'écris rien à mon frère aujourd'hui, — je suis trop pressé. Votre

Th. Dostoïevski.

Extraits de deux lettres à Mme Ch...

Pétersbourg, 14 mars 1860.

... Chez nous il fait triste, même beaucoup ; le temps est vilain, les petits soucis, tandis que je voudrais écrire, et,

en général, tant de laideur qu'on ne peut s'imaginer, au moins chez moi. Je pense que le printemps me ranimera. Si l'on pouvait quitter ce maudit Pétersbourg, ne serait-ce que pour une semaine ! Mon voyage à Moscou, avec mon frère, se réalisera peut-être.

Au revoir, ma très bonne et bien estimée Mme Ch...

Pardonnez les ratures et mon écriture de chat ; mais 1° l'écriture fait ma seule ressemblance avec Napoléon Ier, et 2° je suis vraiment incapable d'écrire sans ratures, même deux lignes.

Pétersbourg, 3 mai 1860.

Bien estimée et très bonne Mme Ch..,

Voilà déjà trois jours que je suis à Pétersbourg et j'ai repris mes occupations. Tout le voyage à Moscou m'apparaît maintenant comme un rêve. De nouveau je suis retombé dans l'humidité, dans la boue, dans la glace du Ladoga, dans l'ennui, etc.

Me voilà de retour et je me sens de nouveau tout fiévreux. La cause c'est mon roman. Je veux l'écrire bien, j'en sens la poésie, je sens que de son succès dépend toute ma carrière littéraire. Maintenant il me faudra travailler jour et nuit trois mois durant ! Mais quelle récompense quand je terminerai ! Le calme, la conscience tranquille, la conscience qu'on a fait ce qu'on voulait faire. Pour ma récompense je partirai peut-être à l'étranger pour deux mois, mais auparavant je passerai sans faute à Moscou. L'amour-propre est une belle chose mais, selon moi, il n'en faut que pour le but principal, pour ce dont on a fait la destination de sa vie ; et tout le reste c'est de la blague. Que la vie soit légère, c'est le principal ! Qu'on ait de la sympathie pour autrui et qu'on réussisse à s'acquérir la sympathie des autres ! Même sans aucun but particulier celui-là seul est déjà suffisant dans la vie.

Mais c'est trop philosopher. J'ai du reste peu de nouvelles, presque rien. Pissemski est très pris par les rhumatismes. Je suis allé chez Maïkov, il raconte que Pissemski se fâche, fait des caprices, etc. Ce n'est du reste pas étonnant, sa maladie est si pénible. A propos, n'avez-vous pas connu un certain Snitkine ? Il a écrit des vers connus, sous le

pseudonyme d'Amos Chichkine. Imaginez-vous qu'il est tombé malade et a été emporté en six jours. Le Fonds littéraire a secouru sa famille. C'est bien dommage. Mais vous ne le connaissiez peut-être pas. J'ai vu Krestovski ; je l'aime beaucoup. Il a écrit un poème et nous l'a lu avec orgueil. Nous tous lui avons dit que c'était une horreur. Entre nous, c'est très beau de dire la vérité. Eh quoi ! Il ne s'est nullement offensé. Un charmant et noble garçon ! Il me plaît tant et de plus en plus que je veux un jour boire et fraterniser avec lui. Les impressions sont parfois très étranges ! Il me semble toujours que Krestovski mourra bientôt. Pourquoi cette impression ? Je ne sais.

Nous voulons faire quelque chose de bien en littérature ; une entreprise quelconque ; cela nous occupe beaucoup. Peut-être en sortira-t-il quelque chose. En tout cas c'est du travail bien que le premier pas, mais je comprends ce que signifie le premier pas et je l'aime...

J'ai un très mauvais caractère, mais pas toujours et cela me console.

TH. DOSTOÏEVSKI.

A son frère André Dostoïevski.

Saint-Pétersbourg, 6 juin 1862.

Cher et inoubliable ami et frère, mon cher André, pardonne-moi, mon chéri, de ne t'avoir pas écrit depuis si longtemps. Ne m'accuse pas : je suis malade, toujours malade et ces derniers temps je me suis chargé de tant de besogne que je puis à peine me débrouiller. Ce n'est pas avec mes forces qu'on en peut faire autant. Mais, grâce à Dieu, notre affaire a réussi, et, en revanche, ma santé est dérangée à un tel point que maintenant, précisément demain, je pars pour l'étranger jusqu'au mois de septembre afin de me soigner. J'ai l'épilepsie et, plus encore, une masse de petites infirmités qui se sont développées à Saint-Pétersbourg. Ne te fâche donc pas. Songe plutôt que j'ai toutes les raisons possibles pour t'aimer et pas une seule pour t'oublier. Et alors considère mon silence comme une vilaine négligence de ma part, mais quoique je sois paresseux, ne mets pas en doute que je t'aime et t'es-

time beaucoup. Je me souviens, mon très cher, je me souviens quand nous nous sommes vus (pour la dernière fois, je crois) dans la fameuse Salle Blanche. Tu n'avais qu'un mot à dire à qui de droit et tu aurais été immédiatement mis en liberté, car tu avais été arrêté par erreur au lieu de ton frère aîné. Mais tu as écouté mes arguments et mes prières; tu as compris avec générosité que ton frère était dans une situation matérielle pénible ; que sa femme venait d'accoucher et n'était pas encore remise — tu as compris tout cela et tu es resté en prison, pour donner à ton frère le temps de préparer sa femme et de lui procurer les moyens d'existence nécessités par une absence qui aurait pu être longue : malgré qu'il savait alors qu'il avait raison et qu'à la fin, il serait mis en liberté, mais il ne pouvait deviner comment et quand l'affaire se terminerait. Mais si cela est ainsi, si tu as déjà agi ainsi une fois — aussi généreusement et aussi honnêtement — il est donc certain que je ne saurais t'oublier et ne pourrais m'empêcher de songer à toi comme à un homme honnête et bon. Et de plus, tu as prouvé que tu m'aimes. Tu m'as écrit à Semipalatinsk et tu m'as secouru. Ta femme m'a accueilli comme un frère. Je ne saurais oublier cela. Croyez donc tous les deux, et toi et ta bonne et estimable femme, que je vous suis dévoué et que je vous aime beaucoup ; et surtout, ne doute pas de moi à l'avenir.

Malgré que dans ces deux années j'aie écrit jusqu'à cent feuilles d'imprimerie, notre frère Michel, qui a pris sur lui les charges pécuniaires et de rédaction, travaille encore davantage. C'est pourquoi il faut excuser son silence. Sa tête est pleine à éclater de soucis, que d'autres auraient fui depuis longtemps, ou bien ils seraient restés inactifs et auraient amené ainsi la débâcle. Attends un peu : si nos affaires s'arrangent, nous ne serons plus aussi étrangers l'un envers l'autre. Malgré que nos affaires de la revue aillent aussi bien que possible (nous avons cette année 4.200 abonnés), nous nous sommes endettés l'année dernière et ce n'est qu'à la troisième ou la quatrième année que la revue nous donnera la tranquillité et une situation stable. Voilà à présent que je pars (seul), je laisse mon frère et je pense : comment s'arrangera-t-il seul sans moi ? J'étais quand même un collaborateur zélé pour lui.

Je pars seul. Ma femme reste à Saint-Pétersbourg. Nous n'avons pas d'argent pour aller ensemble, et d'ailleurs elle ne peut laisser son fils (mon beau-fils) tout seul, car il est en train de préparer un examen d'admission au gymnase. Toutes nos sœurs se portent bien. Le frère Nicolas conduit ses affaires tant bien que mal; ce ne serait pas mal du tout, mais il serait à désirer qu'il ait un peu plus de chance. Golenovsky a pris sa retraite et Sacha est un peu triste à cause de cela. La famille grandit et ils n'ont de revenus que la petite maison qui est dans le faubourg.

Golenovsky a donné sa démission par un noble orgueil, n'ayant pu supporter les injustices d'un supérieur, homme influent, qui voulait nommer un de ses parents à sa place. Sacha est la première à donner raison à son mari, et nous aussi. Cependant, à présent il cherche une place et son oisiveté lui pèse. A ce point de vue-là, leurs affaires ne sont pas très bonnes pour le moment.

Varenka est à Moscou et elle a marié sa fille. Viérotchka vit heureuse. Les Pokrovsky vont bien. Pendant ces deux années, j'ai été environ six fois à Moscou et j'étais très heureux de me rappeler le bon vieux temps, notre enfance.

Danilevsky m'a répété à propos de toi une calomnie quelconque, un vilain commérage. J'ai parlé avec Kalinovsky. Il a écrit à mon frère et à moi, et dans sa lettre il explique cette circonstance par de sales commérages de vilaines gens; il dit qu'il te connaît à peine et qu'il ne sait rien de mal de toi. Si tu veux, je t'enverrai aussi cette lettre. Écris-moi vers septembre: cette fois je te promets de te répondre rapidement.

Je te serre dans mes bras et je t'embrasse. Souhaite-moi un bon voyage et une bonne santé.

Demain matin à 8 heures, je serai en route pour Berlin. Présente à ta femme mon respect dévoué; embrasse tes enfants et dis-leur qu'il existe un oncle Fédia, comme m'appellent ici mes neveux.

Ton frère qui t'aime,

TH. DOSTOIEVSKI.

P.-S. de Michel Dostoïevski :

Moi aussi, cher André, j'ajoute une ligne pour te dire

que je pense à toi et que je t'aime toujours. Je t'embrasse fraternellement. Ton

M. Dostoievski.

A. N.-N. Strakhov

Paris, 26 juin (18 juillet) 1862.

Vous vous préparez à partir pour l'étranger dans les premiers jours de juillet, cher Nicolas Nicolaïevitch, Dieu vous bénisse ! A cette époque vous aurez sans doute un beau temps, tandis que pour le moment, partout, dans toute l'Europe, il fait très mauvais. Mais quand je me rappelle que vous laisserez Mikhaïl Mikhaïlovitch [1] je suis plein d'angoisses.

Mon cher Nicolas Nicolaïevitch, vous dites vrai, les temps sont pénibles, c'est une période d'attente ennuyeuse et angoissante. Mais la revue c'est une grande œuvre qu'on ne peut pas compromettre, car les revues, comme l'expression de toutes les opinions actuelles, doivent rester. La besogne, c'est-à-dire ce qu'il faut précisément faire, dire, écrire, se trouvera toujours. Seigneur Dieu ! quand je pense combien il y a de choses à faire et à dire ! C'est pourquoi, bien que restant ici, de ce qu'on appelle le beau lointain, je m'élance vers vous, en Russie, sinon par le corps du moins par l'esprit. Chacun doit maintenant agir selon le bon sens. Les idées de notre société sont trop confuses ; il existe maintenant une sorte de malentendu quelconque.

Vous m'écrivez, cher Nicolas Nicolaïevitch, que vous voulez aller d'abord à Moscou. Pourvu que là les sénateurs du journalisme ne vous entortillent pas ! Peut-être Katkov vous séduira-t-il par une doctrine quelconque, bien peinte sur un champ abstrait sans bornes..... Non, non, je plaisante. Ah ! mon cher, comme je voudrais vous voir ici ! Et savez-vous : il me semble que c'est très possible, et que ce sera. L'essentiel est de ne pas faire de confusion dans les adresses et de se rappeler les dates.

Le 15 juillet (de notre style), mais pas avant, je partirai de Paris pour Cologne ; je m'arrêterai une journée à Dus-

1. Le frère de Dostoïevski, Michel.

seldorf ; ensuite par bateau jusqu'au Mein et de là dans l'Oberland, peut-être à Bâle, etc.

Alors le 18 ou le 19 de notre style, je serai à Bâle, et le 20, le 21 ou le 22 à Genève, de sorte que chacune de vos lettres, pourvu qu'elles arrivent à Paris avant le 15 juillet au plus tard, me trouvera là, et je saurai où vous prendre. Encore mieux : écrivez-moi de Berlin ou de Dresde qu'à telle ou telle date vous serez à tel ou tel endroit (vous pouvez toujours le calculer une dizaine de jours à l'avance), et moi je vous y chercherai. Voici encore ce que vous pourriez faire: achetez le guide Reikhard, là vous trouverez pour chaque ville quels sont les hôtels et les prix; alors, par exemple, étant à Berlin, écrivez-moi : « j'arriverai à Genève tel jour et descendrai à tel hôtel » ; et j'irai vous demander à cet hôtel.

Peut-être une fois à Genève ne vous arrêterez-vous pas à cet hôtel, le trouvant incommode, et vous arrêterez-vous ailleurs, mais cela ne vous empêchera nullement d'y laisser votre adresse pour ceux qui vous demanderont; vous n'aurez qu'à remettre un franc de pourboire au portier de l'hôtel; et de cette façon je serai sûr de vous trouver.

Que je suis curieux aussi de connaître votre itinéraire !

Ah ! Nicolas Nicolaïevitch ! Paris est la ville la plus ennuyeuse et, s'il n'y avait là beaucoup de choses vraiment extraordinaires, on pourrait y mourir d'ennui. Les Français, je vous le jure, sont un peuple dégoûtant. Vous avez parlé de ces gens effrontés et em... qui font la noce à nos *Eaux Minérales* [1], je vous jure qu'ici c'est du pareil au même. Cependant les nôtres sont tout simplement des vauriens bien nourris, tandis qu'ici les Français sont entièrement convaincus qu'il faut agir ainsi. Le Français est doux, honnête, poli, mais il est faux, et pour lui l'argent est tout. Aucun idéal. Des convictions, point; ne lui demandez même pas de réflexion. Le niveau de l'instruction est très bas. Je ne parle pas des professeurs, des savants, du reste il y en a peu (et enfin est-ce que la science est l'instruction dans le sens que nous avons l'habitude de donner à ce mot?)

Peut-être raillerez-vous ce jugement prononcé après dix

1. Nom d'un jardin public très à la mode alors.

jours à Paris. D'accord; mais 1° ce que j'ai vu pendant ces dix jours confirme mon idée, et 2° il y a certains faits qu'on peut observer et comprendre en moins d'une ou deux heures et qui caractérisent très nettement des côtés entiers de l'esprit social.

Viendrez-vous à Paris? Retenez ceci : venir à Paris pour trois jours cela n'en vaut pas la peine, et lui consacrer deux semaines, *si vous n'êtes qu'un touriste*, ce sera ennuyeux. On peut venir ici pour affaires. Il y a beaucoup à voir et à étudier. Je suis obligé de rester encore quelque temps à Paris, c'est pourquoi je veux, sans perdre de temps, l'examiner et l'étudier autant que c'est possible à un simple touriste comme moi.

Je ne sais pas si j'écrirai jamais! Si j'en avais un grand désir, pourquoi n'écrirais-je pas sur Paris? Mais voici le malheur : je n'en ai pas le temps. Pour écrire une longue lettre de l'étranger il faut trois jours de travail ; où les prendrais-je ces trois jours. Mais on verra.

Encore une chose, Nicolas Nicolaïevitch; vous ne sauriez croire combien ici la solitude saisit l'âme, quelle sensation pénible et angoissante elle provoque! Vous, vous êtes célibataire, et vous n'avez personne à regretter particulièrement. Mais tout de même, on sent qu'on s'est détaché de la patrie, qu'on s'est arraché de la vie ordinaire, de ses propres intérêts, de sa famille! Il est vrai que jusqu'à présent, tout a été contre moi à l'étranger; le mauvais temps, le séjour au Nord de l'Europe; et des merveilles de la nature je n'ai vu que le Rhin et ses rives. Ça, en effet, est une merveille! Que sera-ce quand je descendrai des Alpes dans les plaines de l'Italie? Ah! si nous pouvions le faire ensemble! Nous verrions Naples, nous nous promènerions à Rome, peut-être caresserions-nous une jeune Vénitienne, en gondole. (Hein! Nicolas Nicolaïevitch!) Mais « rien, rien, le silence... », comme dit dans le même cas Popristchine [1].

Au revoir, Nicolas Nicolaïevitch. Je ne vous dis rien de mes impressions de voyage. On ne peut tout dire dans une lettre, et partiellement, je ne le puis pas. Et quelles sont mes impressions! Je ne suis à l'étranger que depuis dix-neuf jours!

1. Le héros du célèbre récit de Gogol : *Les Mémoires d'un fou.*

Je vous embrasse de tout cœur. Salut de ma part au charmant Tiblen [1] (que je ne sais pourquoi, ces derniers temps, je commence à affectionner tout particulièrement), et à son aimable femme. Comment va sa santé?

A propos, si vous allez à Moscou, ma lettre ne vous trouvera peut-être pas à Pétersbourg. En tout cas je l'envoie à la rédaction du *Vrémia* [2]. Adieu. Non, au revoir. Il n'est pas possible que nous ne nous rencontrions pas à l'étranger. Je ne me le pardonnerais jamais. Je vous serre fortement la main. Le salut de ma part à toutes nos connaissances.

Comment s'est conduit votre chat mal élevé ?

Addio ! Votre

DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Rome, 18/30 septembre 1863.

Cher et bien-aimé Nicolas Nicolaïevitch,

Mon frère, dans sa dernière lettre que j'ai reçue il y a neuf jours, à Turin, me disait que vous aviez l'intention de m'écrire. Mais voilà deux jours que je suis à Rome et pas de lettre de vous. Je l'attends avec impatience.

Maintenant je vous écris non pour vous narrer des impressions de voyage, ni pour vous communiquer les idées qui ont pu me venir en tête pendant ce temps ; tout cela viendra quand je serai chez vous, quand nous causerons de toutes ces choses. Maintenant je m'adresse à vous avec une demande très importante, et je vous préviens que j'ai besoin de toute votre bonne volonté, de tous les sentiments amicaux (permettez-moi de m'exprimer ainsi), que vous m'avez, me semble-t-il, témoignés plusieurs fois.

En accédant à ma demande, littéralement vous me sauverez de beaucoup d'ennuis très pénibles. Voici la chose : De Rome j'irai à Naples ; de Naples (douze jours après cette date), je retournerai à Turin, c'est-à-dire que j'y serai dans quinze jours. A *Turin*, ma bourse sera épuisée, et je me trouverai *littéralement sans le sou*.

1. Éditeur russe.
2. La revue des Dostoïevski (*Le Temps*).

Je ne crois pas que le *Vrémia* soit autorisé pour cette époque, et, en tout cas, j'ai des raisons de penser que mon frère ne peut m'aider pour le moment.

Impossible d'être sans argent, et en arrivant à Turin il faut, coûte que coûte, que je trouve de l'argent à la poste; sans quoi, je vous le répète, je suis perdu. Outre que je n'aurais avec quoi retourner, il y a plusieurs autres circonstances... c'est-à-dire que j'ai à faire ici des dépenses indispensables.

C'est pourquoi je vous supplie, au nom de Dieu et du Christ, de faire pour moi ce que vous avez déjà fait avant mon départ.

Allez chez Boborikine (*Bibliothèque de Lecture*). Après l'interdiction du *Vrémia*, Boborikine lui-même m'avait invité par lettre à collaborer chez lui. On peut donc s'adresser à lui. Mais au mois de juillet, vous vous êtes adressé à lui avec une demande de 1.500 roubles ; il ne vous les a pas donnés, parce que le mois de juillet est dur pour les directeurs de revues. Je me souviens d'ailleurs qu'il a parlé de quelque chose pour l'automne, et nous sommes à la fin de septembre. C'est le moment des abonnements, l'argent doit affluer. En outre, je ne demande plus 1.500 roubles, mais trois cents seulement.

N.-B. — Que Boborikine sache, comme le savent le *Sovremennik* et les *Otetchestvennia Zapiski*, que je n'ai jamais vendu mes œuvres (sauf *Les Pauvres Gens*) sans prendre d'avances. Je suis un littérateur prolétaire, et si quelqu'un veut mon travail, il doit me donner une avance. Je maudis moi-même cette nécessité, mais c'est ainsi, et il me semble que ce ne sera jamais autrement.

Mais je continue. *Pour le moment* je n'ai rien de prêt, mais j'ai déjà élaboré le canevas (assez heureux, je crois) d'un récit. Il est presque entièrement fait en brouillon ; j'ai même commencé à l'écrire, mais ici c'est impossible : 1° On étouffe ; 2° je suis venu dans un endroit comme Rome pour une semaine, et quand on est à Rome pour une semaine, peut-on écrire quelque chose ? Je me fatigue beaucoup à la marche.

Voici quel est le sujet du récit [1] : C'est l'étude d'un

1. *Le Joueur*.

Russe à l'étranger. Remarquez que cet été, dans les revues, on a beaucoup parlé des Russes à l'étranger. Tout cela se reflétera dans mon récit. Et, en général, on y retrouvera (autant que possible) l'état actuel de notre vie intérieure. Je prends une nature simple, cependant un homme très cultivé, mais incomplètement achevé, un homme qui a perdu la foi et *qui n'ose pas ne pas croire*, qui se révolte contre les autorités et qui les craint. Pour se donner le change, il se dit qu'il n'a rien à faire en Russie, ce qui m'amène à une critique sévère contre ces hommes qui déracinent les Russes. Mais, ici je ne peux raconter tout... C'est une créature vivante... (Je le vois comme s'il était devant moi). Il faudra lire tout quand ce sera écrit. Le principal, c'est que toutes ses forces vitales, son courage, sa hardiesse, sont dépensées *à la roulette*. C'est un joueur, mais *pas un simple joueur, de même que l'avare* de Pouchkine n'est pas un simple avare. (Ce n'est point pour me comparer à Pouchkine, c'est uniquement pour la clarté.) C'est un poète en son genre. Mais lui-même a honte de cette poésie, car il sent profondément sa bassesse bien que le besoin du *risque* l'ennoblisse à ses propres yeux.

Tout le récit n'est que l'analyse de la vie du joueur qui, pendant deux années consécutives, est un assidu de la roulette.

La *Maison des Morts* a attiré l'attention du public, comme peinture des forçats, que personne jusque-là n'avait décrits exactement ; ce récit doit donc attirer l'attention comme peinture nette et minutieuse du jeu de la roulette.

Outre que de pareils récits se lisent chez nous avec une curiosité extraordinaire, le jeu dans les villes d'eaux (surtout quand il s'agit de Russes à l'étranger), a une certaine (peut-être même considérable) importance.

Enfin j'aime à penser que je présenterai ces types curieux avec un certain sentiment de mesure et sans trop d'espace. Le récit emplira au minimum une feuille (vingt-quatre pages), mais plutôt deux et peut-être même davantage.

Le manuscrit serait remis à la revue le 10 novembre, comme extrême limite, *mais peut-être auparavant*. En tout cas, le 10 au plus tard, de sorte que la revue pourrait le publier au mois de novembre. J'en donne ma *parole d'hon-*

neur, et je crois que personne encore n'a le droit de la mettre en doute. Le prix est deux cents roubles la feuille (au cas extrême cent cinquante), mais je ne voudrais pas diminuer mon prix, c'est pourquoi il vaudrait mieux insister pour deux cents. La chose peut n'être pas du tout mal ; *La Maison des Morts* était donc intéressante. Et cela, c'est la description de l'enfer en son genre, du « bain » des forçats en son genre. Je veux et tâcherai de faire un tableau.

Maintenant voici : Pardonnez-moi et excusez-moi, mon cher Nicolas Nicolaïevitch, de vous déranger ainsi, sans aucune façon. Je comprends que c'est un grand dérangement. Mais que faire ? Si à mon arrivée à Turin, dans quinze ou dix-sept jours, je ne trouve pas l'argent, je suis perdu littéralement. Vous ne connaissez pas toutes les circonstances, et ce serait trop long à raconter maintenant. Et puis, comme vous avez déjà été bon pour moi, vous me sauverez encore une fois.

Voici ce qu'il faut faire :

A la réception de cette lettre (mon dernier espoir), je vous supplie d'aller immédiatement chez Boborikine : dites-lui que c'est moi qui vous envoie, montrez-lui, s'il le faut, une partie de ma lettre, et faites l'offre (naturellement de façon que ce ne soit pas trop humiliant pour moi, bien qu'on puisse avoir grand besoin d'argent à l'étranger. Mais du reste vous ne sauriez le faire sans dignité.) Recevez l'argent et envoyez-le-moi aussitôt, c'est-à-dire remettez-le à mon frère ; il sait comment il faut l'envoyer.

Si vous ne pouvez faire l'affaire avec Boborikine, alors voyez une revue quelconque ; par exemple *Iakor* [1] (saluez de ma part Apollon Grigoriev).

Ou une autre revue (bien entendu pas à *Rousski Viestnik*, et, autant que possible, en évitant les *Otetchestvennia Zapiski*. Oui, je vous en conjure, évitez-les. Mieux vaut ne pas avoir d'argent. Vous pouvez aller au *Sovremennik*, bien que là Saltikov et Elisséiev ne le laisseront pas passer. (Mais qui sait ? Je me trompe peut-être.) Le récit en tout cas ne sera pas indigne du *Sovremennik*. En tout cas on peut s'adresser à Nékrassov, cela *sine qua non*.

1. (*L'Ancre*). Revue hebdomadaire, dirigée par le critique très connu pollon Grigoriev.

Au fait, arrangez l'affaire avec lui ; là-bas ce ne serait pas mal, même mieux que dans la *Bibliothèque*. Nékrassov n'est peut-être pas très fâché contre moi ; et il est surtout *homme d'affaires*.

Inutile de vous dire, mon cher Nicolas Nicolaïevitch qu'il faudrait terminer tout en deux jours, trois jours au plus. Je suis perdu, perdu littéralement, si je ne trouve pas l'argent à Turin. Ne m'écrivez pas à Naples ; adressez votre lettre à Turin ; je vous supplie de m'écrire en *tout cas*. Il me faut strictement deux cents roubles, mais pas moins, les cent autres roubles mon frère les enverra à Marie Dmitrievna.

Ainsi il faut trouver trois cents roubles. Maintenant j'ai tout dit. Je vous confie presque mon sort. C'est si important pour moi ! Peut-être vous raconterai-je cela un jour. Mais pour le moment je vous implore. Ensuite je vous embrasse de tout cœur et reste votre

DOSTOÏEVSKI.

P. S. — C'est étrange. Je vous écris à *Rome*, et pas un mot de Rome. Mais que puis-je vous dire ! Mon Dieu, peut-on décrire ces choses-là dans une lettre ! Je suis arrivé avant-hier dans la nuit. Hier matin j'ai visité Saint-Pierre. L'impression est très forte, Nicolas Nicolaïevitch, on en a un frisson dans le dos. Aujourd'hui j'ai parcouru le Forum et toutes ses ruines, ensuite le Colisée. Mais que puis-je vous dire ?

P. S. S. — Saluez de ma part tout le monde, Grigoriev et tous, particulièrement votre frère. Les Slavophiles naturellement ont dit un nouveau mot, même un tel que les élus eux-mêmes n'ont peut-être pas tout à fait compris. Mais quelle extraordinaire *satiété aristocratique* dans les solutions des questions sociales.

P. S. S. — Peut-être Tiblen pourrait-il vous aider ; bien entendu au cas extrême. A lui et à sa femme mes amitiés. Faites-les-lui à la première occasion.

D.

A son frère Michel Dostoïevski.

Moscou, 19 novembre 1863.

Je sais très bien, mon cher frère, que tu as des soucis et du travail par-dessus la tête, mais qu'y puis-je ? J'ai moi-

même tant de désagréments que je n'en vois pas la fin. Tu écris que tu viendras à Moscou après le 20. Quand donc? Après le *25 sans doute*, si auparavant nous pouvons nous séparer, car, malgré tout, j'espère être à Pétersbourg le 25. Il nous faut causer au plus tôt de plusieurs choses. Le principal c'est qu'on ne nous leurre pas par des promesses et, qu'en effet, on autorise au plus vite la *Pravda* [1].

Je l'avoue que je ne désespère pas complètement de la résurrection du *Vrémia*. La *Pravda* peut produire le même effet, sinon plus grand, bien entendu avec des circonstances favorables. C'est le principal. Quant au titre, *Pravda*, je le trouve admirable, extraordinaire ; il fait honneur à celui qui l'a inventé. Il est des plus à propos, il renferme l'idée la *plus adéquate aux circonstances*, et, le principal, il y a dans ce nom une certaine *naïveté*, la *confiance*, qui convient parfaitement à notre esprit et à notre direction, car l'autre revue (*Vrémia*) était excessivement naïve, et, le diable le sait, cette naïveté et cette confiance ont peut-être fait son succès. En un mot le titre est admirable. On pourrait lui donner la même chemise qu'au *Vrémia*, pour qu'elle le rappelle. Il faut pour la revue faire quelque chose comme la *Revue des Deux-Mondes*, et pour l'annonce, commencer la première ligne par : « Le temps exige la vérité... provoque dans le monde la vérité, etc.»... pour rendre claire l'allusion que le *Vrémia* et la *Pravda* ne sont qu'une même chose. Ce que je redoute c'est l'annonce, vois-tu mon ami, où ce n'est pas l'art qui est nécessaire, non plus l'intelligence, mais tout simplement l'inspiration. Ce qu'il importe surtout c'est d'éviter la routine, si propre, dans ce cas, aux personnes raisonnables et talentueuses. On écrit des choses pleines de bon sens, il semble qu'il n'y ait rien à redire, et quand c'est fini, c'est mal, et précisément cela ressemble à toutes les autres annonces. *L'originalité*, l'excentricité naturelle, c'est maintenant pour nous le principal.

Tu écris que tu as déjà commencé à préparer l'annonce. Sais-tu quelle est mon idée ? Écrire laconiquement, par saccades, fièrement, sans effort à l'allusion ; en un mot montrer l'assurance la plus complète. L'annonce elle-

1. *La Vérité.*

même (sur l'esprit de la revue, etc.) doit avoir quatre ou cinq lignes ; les conditions d'abonnements qui suivent doivent être également indiquées d'une façon très concise : il faut frapper par la noble assurance.

Le titre *Pravda* ne plaît pas à X.X... mais c'est un affreux routinier ; c'est même un bon signe qu'il ne lui plaise pas. Ces messieurs ont commencé par crier : C'est mal, c'est mauvais ! puis tout d'un coup ils se sont mis à claquer la langue : C'est bien ! Très bien ! Ce sont les prophètes du moment. Que le titre ait plu à Strakhov et à Razine, je le comprends ; ce sont des hommes d'esprit, et qui de plus, ont un certain flair ; mais aux autres il ne doit pas plaire.

Nous louons ici un appartement et dès que nous y serons installés je partirai pour Pétersbourg. Les soucis ne me laissent pas une minute pour écrire. Ici j'ai déjà eu deux crises, dont l'une, la dernière, très forte.

Le changement de titre de la revue n'aura aucune influence sur l'éditorial. La critique du roman de Tchernichevsky et celle du roman de Pissemski feraient un grand effet et seraient fort à propos : Deux idées contradictoires et toutes deux démolies. Alors c'est la vérité. Je pense écrire ces trois articles (si j'ai au moins deux semaines de travail tranquille).

Ici je n'ai vu personne, excepté Pissemski que j'ai rencontré hier par hasard dans la rue et qui m'a parlé avec une grande bonté. Hier soir on a donné pour la première fois sa *Triste Destinée*. Je n'y étais pas et ne sais rien de l' accueil de la pièce. Il a dit que le club anglais et toute la coterie des gentilshommes se préparaient à la faire tomber. Il est probable qu'il se vantait. Au revoir. Je t'embrasse. En tout cas nous nous verrons bientôt. Salut à tous. Sur le partage de l'héritage ici on ne sait rien, sauf qu'il aura lieu fin novembre.

D.

Au même.

Moscou, 9 février 1864.

Mon cher ami Michel, j'ai tardé à te répondre, car je songeais réellement à chaque instant à aller à Pétersbourg. Et

cependant, voilà quinze jours que je suis malade, et ces derniers temps, je suis plus mal. J'ai eu deux crises, et ce ne serait rien encore, mais voilà que les hémorrhoïdes se sont dirigées sur la vessie, et c'est bien désagréable. J'ai peur de tomber complètement malade. Si je ne deviens pas plus malade, il faudra certainement que je me soigne bientôt. Alors, j'irai aussitôt à Saint-Pétersbourg. Mais à présent, je ne me risque pas: d'abord, je me soigne un peu et secondement, il faudrait rester vingt heures assis, quand il m'est impossible de m'asseoir seulement. D'ailleurs, je ne reste pas allongé, mais je ne puis ni m'asseoir ni rester debout.

A cause de cela, mon travail a été interrompu. Tu ne saurais croire combien j'ai été tourmenté par la pensée que dans les premières livraisons parues, il n'y a rien de moi. Mais il n'y a rien à faire : il faut, enfin, l'avouer. Jusqu'à aujourd'hui, je me suis torturé avec la pensée que je réussirai peut-être. Rien qu'avec une nouvelle de Tourguenev, cela paraît peu; trouve quelque chose, mon chéri, et ne lésine pas. Quant à moi, ce sera pour le mois de mars. Je ne te cacherai pas que mon œuvre ne va pas. La nouvelle a commencé par ne plus me plaire. Et moi aussi, je m'arrange mal. Je ne sais pas ce qui va arriver.

Il est possible que je vienne la semaine prochaine. Je ne voulais pas t'écrire, espérant venir. J'écris cette fois en tout cas, c'est-à-dire si je tombe malade.

Je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pas pu finir avant. La nouvelle ne vaut pas grand'chose, et je ne l'ai pas achevée par-dessus le marché : cela veut dire que j'ai écrit trop lentement. Et le résultat n'est pas celui que j'attendais. Je suis devenu trop malade imaginaire.

Il doit être pénible pour toi, mon cher, d'éditer deux livraisons à la fois. J'ai entendu dire ici que les souscriptions aux grandes revues sont des plus misérables. (Les *Moscovskia Viédomosti* même, c'est-à-dire un journal, peut s'attendre à davantage. C'est général pour les revues). Il faut s'arranger pour que l'*Époque*, pendant l'année, prenne la première place parmi les revues à gros tirage.

Quant à moi, je te dirai ceci : il est impossible de *collaborer* d'ici. Une revue demande que l'on s'en occupe constamment, et moi, je me trouve éloigné; ici, je n'aurais été bon qu'à écrire des nouvelles, et encore, je n'ai pas réussi.

D'ailleurs, je viendrai bientôt, c'est certain, alors nous pourrons causer au moins. Si je tombe malade, je t'en informerai.

J'aurais voulu partir après demain ou mercredi. Il se peut que je le fasse. Alexandre Pavlovitch me donne l'espoir que je serai bien dans peu de temps. Que ses paroles se réalisent!

A propos : la dernière fois, il ne m'a pas répondu un seul mot au sujet de l'argent qui est marqué sur ton compte.

Si tu reçois quelque lettre, ne me l'envoie pas jusqu'à ce que je t'écrive.

Marie Dmitrievna est fort souffrante, et cela me retient pour beaucoup à Moscou (ou bien, cela me retiendra).

Le 7 courant, il y a eu quarante abonnés chez Bazounov Très peu de nouveaux. Ils disent qu'il ne peut y en avoir avant que le livre paraisse. Je n'y suis pas allé. Alexandre Pavlovitch y a été.

Tchérénine en a aussi environ vingt-cinq, je crois.

Au revoir, mon chéri, je t'embrasse.

Il me semble que Paul ne devrait manquer de rien. Salue tout le monde, et souhaite-moi une meilleure santé. Il ne faut pas m'en vouloir. La maladie et bien d'autres choses m'ont empêché.

Tout à toi,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A cause de ma maladie, je n'ai pas vu Aksakov depuis longtemps. Je n'ai pas vu Ostrovski non plus.

Au même.

Moscou, 29 février 1864.

Mon cher frère Michel, je suis revenu hier sain et sauf à Moscou; quoique le voyage ait été bon, mais hier, arrivé ici, j'ai souffert beaucoup, exactement de la même façon qu'à Saint-Pétersbourg, au moment le plus pénible de ma maladie. Mais j'espère que cela passera bientôt, il ne faut donc plus en parler. Comment allez-vous? J'ai pensé pendant tout le voyage à ce qui était arrivé et cela m'a beaucoup tourmenté. J'ai plaint énormément Varia,

et ici tout le monde l'a plainte, quand on a su. Marie Dmitrievna a pleuré et s'était proposé d'écrire à Émilie Fédorovna, mais elle a changé d'avis. Mais cela n'empêche pas qu'elle la plaigne beaucoup et très sincèrement. Dieu veuille que tout le reste aille bien chez vous et que cela vous console un peu. Le plus important, c'est la santé, et ensuite les affaires. Ménage ta santé. Ne te presse pas trop de sortir, si tu ne te sens pas trop bien. Quant au livre, tant pis s'il ne paraît qu'à la fin de mars. Pourvu qu'il réussisse! Hier, j'ai vu le premier numéro du *Sovremennik ;* il y a beaucoup trop de critique et, en général, d'articles qui expriment l'opinion de la revue. Quant à la littérature, elle est médiocre. J'ai une idée: ne pourrait-on organiser dans l'*Époque* la rubrique qui était intitulée autrefois dans les revues: « Chronique Littéraire »? Il ne faudrait même pas d'articles. Ce ne serait qu'une énumération des livres et des traductions, qui auraient paru le mois précédent, mais aussi *tous* sans exception. L'opinion qui a dominé quelque temps, que toute la littérature est concentrée dans les revues, a fini par détourner l'attention des livres qui paraissent. Autrefois, cela pouvait se faire, mais à présent il doit en être autrement, car il paraît beaucoup de livres et le public doit chercher dans les annonces des journaux pour en connaître les titres, et tout en connaissant les titres, n'a aucune idée du contenu. Il faudrait consacrer six ou dix lignes à chaque ouvrage, deux quelquefois. (S'il se rencontrait un livre particulièrement intéressant, on pourrait écrire une page ou deux.) Cette partie pourrait être très bien faite par un des jeunes gens, Bibikov par exemple. Il n'a pas autre chose à faire qu'à observer. C'est ainsi qu'on ne trouverait que dans notre Revue un catalogue complet des livres parus, avec les annorations nécessaires. Il paraît que le *Sovremennik* a l'air d'organiser quelque chose dans ce genre. Enfin, tous les deux mois, on pourrait publier dans cette revue le compte rendu bibliographique des autres revues, — non pas les critiques d'autrefois, où une revue en examinait une autre; mais aussi, comme dans la « Chronique Littéraire », la nomenclature de tous les articles parus pendant les deux mois dans les revues et les journaux, avec quelques mots sur leur valeur. Avec des renseignements complets et

exacts, la revue aurait complètement l'apparence d'une revue sérieuse, d'un organe qui s'intéresse sérieusement à la littérature. Vraiment ce ne serait pas mal; on pourrait le faire dès à présent. On pourrait commencer la Chronique et les Revues à partir du 1er janvier. Qu'en penses-tu ?

J'ai encore imaginé un article superbe sur le théorétisme et le fantastisme des théoréticiens (*Sovremennik*). Il ne nous échappera pas, surtout si on nous attaque. Cela ne sera plus une polémique, mais une affaire sérieuse. Dès demain je commence un article sur Kostomarov. Dans huit jours je vous informerai comment il va. Au nom du ciel, réponds-moi, et informe-moi comment tout marche chez vous. Écris peu, mais informe-moi toujours.

Salue Émilie Fédorovna, embrasse les enfants, surtout Marie et Catherine. Salue bien Nicolas de ma part.

Ici il dégèle, il fait humide. La neige est fondue.

Au revoir, mon chéri.

Tout à toi, Th. Dostoïevski.

A Nicolas Nicolaïevitch et autres tous mes respects. Marie Dmitrievna est bien faible.

Au même.

Moscou, 2 avril 1864.

Mon cher ami Michel, je reçois ta lettre à l'instant. Laisse Averkiev écrire un article sur Kostomarov, s'il le veut et *s'il a le temps à présent*, mais il faut qu'il signe, et que ce ne soit pas de la part de la rédaction. Qu'est-ce que je crains ? Mais rien qu'une divergence d'opinions. Car ce n'est pas un article historique que je voudrais écrire, mais à propos des historiens russes et de leur connaissance de l'histoire. (Ne t'inquiète pas, je sais ce qu'il faut dire et je connais la question bien spécialement, pas au point de vue de l'histoire, mais à propos du développement de nos idées historiques en littérature, à propos de la manière dont chacun de nos historiens envisageait les choses (les principaux toujours). En un mot, je m'en tirerai à mon honneur, et puis je saurai exprimer toutes les idées de

l'*Époque* à propos de « sol »; ne te tourmente pas.) Laisse écrire Averkiev, mais j'aurais bien voulu qu'il ne s'occupât que de Kostomarov, et non de sa dispute avec Pogodine. Mais d'ailleurs, il ne faut pas le gêner, qu'il fasse comme il voudra. Quant à moi, j'écrirai aussi mon article comme je voudrai. A propos de ce que le temps va passer et que cela sera intempestif, — il importe peu. On peut toujours s'arranger et lui donner une forme littéraire convenable. Tchernichevsky n'a-t-il pas écrit un an après sur la Circulaire Slavophile ? Ce n'est rien.

Mais voilà ce qui est important, Michel : c'est que sûrement je n'écrirai rien ce mois-ci, non seulement cet article, mais des critiques non plus. Tu me parles des *Mémoires d'un Chroniqueur*. C'est une idée excellente, mais tout cela viendra ensuite, pas à présent. Je le ferai largement, mais à présent il faut attendre. Maintenant, j'écris une nouvelle, j'ai bien du mal avec elle. Mon ami, la plus grande partie du mois j'ai été malade, ensuite je me suis remis, mais je puis dire véritablement que je ne suis pas encore complètement rétabli. Mes nerfs sont malades, et je ne puis reprendre de force. J'ai tant de tourments, que je ne voudrais pas en parler. Ma femme se meurt ! Tous les jours il arrive des moments où nous nous attendons à sa mort. Ses souffrances sont atroces et se répercutent en moi, car.....

Quant à écrire, ce n'est pas un travail mécanique et cependant j'écris toujours, tous les matins, mais l'œuvre ne fait que commencer. La nouvelle s'étend. Je crois quelquefois qu'elle ne vaudra rien, mais cependant je travaille avec ardeur ; je ne sais ce qui va en résulter. Mais voilà, il faudra beaucoup de temps. Si j'écris la moitié seulement, je l'enverrai pour mettre sous presse ; mais je veux la faire imprimer tout entière, *sine qua non*.

En général, j'ai peu de temps pour écrire, quoique cependant, tout mon temps m'appartienne ; mais c'est toujours peu, car c'est le moment où *je ne suis pas disposé* au travail et j'ai souvent autre chose en tête. Voilà encore : je crains que la mort de ma femme ne survienne bientôt, et alors il y aurait sûrement une interruption dans mon travail. Si cette interruption n'avait pas lieu, il me semble que je pourrais terminer. Je ne puis rien dire de défi-

nitif. Je ne fais que présenter les faits, pour montrer la situation. Tu peux juger toi-même.

Tu t'occupes de la critique; certainement; mais trois ou quatre articles, comme ceux, par exemple, d'Averkiev (articles historiques, d'après des chroniques) malgré toute leur valeur, ne vaudront pas un seul article de fond, d'introduction, formant comme une série d'articles, comme explication des tendances de l'*Époque*. Voilà mon opinion. Voilà pourquoi il faut que tu t'adresses à Strakhov et le supplie d'écrire. Quant à la partie critique, en général, pour toute l'année, ne t'inquiète pas, on se rattrapera, on produira même de l'effet (je m'en porte garant), et l'année prochaine notre revue aura décidément la première place parmi les revues importantes, j'en suis convaincu. Tu verras. Mais en attendant, il faudrait au moins un article de fond, ou bien un article fougueux. Ne te tourmente pas, cela suffira pour les souscripteurs. Mais c'est peu quand même de n'en avoir que 1900. Il y aurait donc en tout environ 3.000 souscripteurs. C'est superbe pour une revue nouvelle et qui commence (on a beau dire, mais notre revue commence et elle est nouvelle), mais c'est peu pour la revue au point de vue matériel. Il y aura pas mal de tourments, de soucis et de dettes. L'année prochaine va arranger nos affaires. Pourvu que nous puissions bien terminer cette année !

Je n'ai pas encore lu le roman. C'est très adroit, s'il est bien. Quant à l'article de Yerjinsky, il est réellement très bien et on le lit facilement. L'article de Gorsky produit ici un certain effet. On aime cela. La vérité doit être toute nue, le public est un enfant. Peu d'annonces. Je n'en ai rencontré nulle part. Je n'en ai vu que dans le *Denn*. Est-ce que la *Bibliothèque de Lecture*, par exemple, a agi ainsi, depuis l'automne jusqu'à aujourd'hui? Les annonces étaient peut-être dans les journaux. Mais elles n'ont fait que *paraître;* il aurait fallu en envoyer par toute la Russie.

Je te remercie pour tes démarches à propos de Paul. Il m'écrit et me dit que tu as payé son loyer et que tu lui as donné de l'argent, mais voilà, frère : je t'assure, je te jure, que l'argent m'est aussi nécessaire ici. J'ai des dépenses énormes. Tu n'as pas idée de ma situation, et, par

conséquent, envoie-moi encore 100 roubles, je t'en supplie. Tu as écrit que tu en enverrais cette semaine, mais dans cette lettre tu n'en fais plus mention. Si j'avais quelque possibilité de ne pas t'en prendre, je ne t'en prendrais pas. Je dépense fort peu pour moi-même. Envoie-les-moi donc. Mais c'est encore peu : je ne sais pas ce qui *arrivera encore*. Ma nouvelle aura certainement trois feuilles, peut-être davantage, peut-être quatre. Nous ferons nos comptes, je tâcherai de te rendre service, mais pour l'amour de Dieu, ne m'abandonne pas dans un moment si pénible. N'abandonne pas Paul non plus; j'espère qu'il ne te demandera rien de superflu. Il est espiègle, mais honnête. Je le sais et j'en réponds. En dehors de ton aide, je n'ai absolument personne sur qui je puisse compter. Alexandre Pavlovitch est pour nous comme un ange du ciel, mais il n'a pas d'argent.

J'ai oublié ce que je voulais te dire. Dans ma prochaine lettre, j'y penserai. Mais je t'assure qu'il y a trop peu d'annonces, trop peu; il faut les répéter, il faut que les annonces obsèdent le public. D'ailleurs le premier livre est si agréablement émaillé d'articles qu'il aurait fait très bonne figure dans les annonces.

Adieu, au revoir, salue tous les tiens, je t'embrasse.

Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

Remets, je te prie, ce billet à Paul, de la part de sa tante. Ne tarde pas, pour l'amour de Dieu.

Au même.

5 avril 1864.

Mon ami Michel,

Je t'écris deux mots :

Ma nouvelle aurait pu être terminée dans le courant de ce mois, si j'avais les forces, le loisir, et si je pouvais écrire *sans interruption*, mais en tout cas, pas dans la première quinzaine. Ceci d'abord. Maintenant réfléchis : il faut *absolument* faire paraître le livre de mars en avril. Il n'est pas convenable dans une revue qui débute que le numéro de mars paraisse au mois de mai. Puis-je terminer à temps?

Selon toute apparence — non. Et l'important — c'est l'interruption qui ne dépend pas de moi et pour les conséquences de laquelle je ne saurais répondre. Voilà pourquoi, mon cher ami, je m'adresse à toi : écris-moi au plus tôt vers quelle date, au plus tard, ma nouvelle doit être entre tes mains. D'après ta réponse je pourrai juger si je puis terminer ou non. En tout cas, prends en considération toutes les circonstances possibles qui pourraient arrêter mon travail et qui sont indépendantes de ma volonté.

Ecris-moi encore si tu as quelques nouvelles en dehors de la mienne, et quelles sont-elles?

Voici mon avis : on peut laisser paraître, même sans avoir dans cette partie de noms connus. On pourrait annoncer ma nouvelle (je pense que c'est tout à fait inutile) pour le numéro du mois d'avril. Enfin, je voudrais écrire convenablement et ne pas le faire n'importe comment; surtout, j'aurais peut-être pu finir, mais je n'en ai pas les forces (physiques), et les circonstances favorables manquent.

Vu cela, voici ce que je décide :

Jusqu'à ta réponse je continue à travailler avec ardeur à ma nouvelle (advienne que pourra!). Si tu m'écris qu'*en cas de nécessité* on pourrait se passer de ma nouvelle, je la mettrai aussitôt de côté et j'aurai toujours le temps (*sûrement*, si tu réponds vite) d'écrire quelque chose dans la critique (mais pas sur Kostomarov, car c'est un sujet trop important).

Si tu écris qu'il est impossible de s'en passer — j'écrirai la nouvelle. D'ailleurs, selon la date que tu m'auras indiquée, pour l'envoi, je déciderai moi-même ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et je ne mettrai la nouvelle de côté que dans le cas d'impossibilité complète.

J'avoue, frère, qu'à présent je te suis de peu de secours. Je me rattraperai ensuite. Quant à présent, ma situation est tellement pénible que je ne *me suis jamais trouvé dans une situation pareille. Ma vie est sombre*, la santé est encore très faible; ma femme se meurt; la nuit, après avoir passé une journée pénible, mes nerfs sont irrités. Il me faut de l'air, du mouvement, je n'ai ni le temps de me promener, ni la possibilité de le faire (il y a trop de boue). Mon pale-

tot d'hiver (qui est ouaté) m'est trop lourd (hier il y avait 17° à l'ombre). Enfin, n'importe, il m'est trop lourd. Et le principal, c'est que j'éprouve de la faiblesse, et mes nerfs sont malades.

Et cependant, je n'ai d'espoir qu'en toi. Frère, l'argent coule ici comme de l'eau. Crois-moi, j'ai des dépenses énormes. Je ne dépense pas un sou pour moi, je n'ai même pas l'occasion d'acheter des caoutchoucs d'été, je porte mes caoutchoucs d'hiver. Je ne puis exister sans argent. Soutiens-moi à présent, dans une situation trop pénible, et crois-moi que je le regagnerai bientôt.

J'ai fait une conférence publique. Ostrovski y a pris part aussi. Il m'a fait gentiment la remarque, mais avec une *certaine pique*, que tu lui envoyais autrefois le *Vrémia*, et que tu ne lui as pas envoyé l'*Époque*. J'ai promis de t'en faire part. Si tu le juges nécessaire, envoie-lui un billet pour Bazounov.

J'ai vu Tchaïev. Il m'a demandé quelle a été ta réponse à propos de son drame : *Alexandre de Tver*. Écris, je te prie. (Les vers sont bons. Quant au drame, je ne l'ai pas encore lu, mais je t'ai écrit à propos de la recommandation dans le *Denn.*)

Adieu, je t'embrasse; je suis devenu si faible que je puis à peine mouvoir la plume. Il est minuit, et vers la nuit je deviens terriblement faible et je ne travaille pas (ce qui est très mauvais ; avant, mon meilleur travail se faisait la nuit). Adieu, chéri. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

J'ai lu la moitié des *Natures Énigmatiques*, le roman de Spielhagen. A mon avis, rien d'extraordinaire. Ces natures ne sont pas *du tout* énigmatiques, très ordinaires. Quand il s'agit d'idées contemporaines il y a beaucoup de jeunesse et une certaine impudence. Beaucoup de poésie vraie, mais un certain relent de saucisses. C'est bien, parce que ce n'est pas assommant.

Tu me diras peut-être de t'envoyer ma nouvelle par morceaux. Mais le principal est qu'il faut connaître le terme extrême et ne pas gâter la nouvelle en se hâtant. Je te prie, ne te gêne pas et ne me ménage pas. Il m'est complètement égal d'écrire n'importe quoi pourvu que ce soit

terminé. Je voudrais terminer ma nouvelle le mieux possible.

Au même.

Moscou, le 9 avril 1864.

Mon cher ami Michel,

Je réponds aussitôt à ta lettre : d'abord à propos de l'emprunt. Voici mon avis :

1° Emprunter à la tante est possible et impossible. Cela veut dire que ce n'est pas tout à fait impossible.

Et comme tu te trouves dans une situation critique, et que c'est presque un crime de laisser péricliter une entreprise réellement brillante, tu dois absolument essayer d'emprunter à la tante. On ne risque rien de le demander, on n'y perdra rien, et le gain serait trop grand.

2° Maintenant, comment le faire ? Là-dessus j'ai une opinion tout arrêtée, peut-être erronée, mais aussi arrêtée. D'abord, que je te présente les circonstances actuelles : la tante, quoique ayant *complètement* sa tête (j'étais chez elle il y a peu de temps), a la mémoire très faible (mais pas au point d'oublier les gens et de ne pas garder le souvenir des événements). Elle est d'excellente humeur. Elle s'est remise à jouer du piano pour se consoler, après l'avoir abandonné depuis trente ans. Elle n'a aucun caractère, aucune volonté, se trouve toujours sous une influence quelconque ; l'influence assez grande (très grande même) de la grand'mère. Ensuite, je soupçonne qu'elle a peur de différentes personnes, qui, de leur côté, n'ont rien à démêler avec elle (excepté dans le cas auquel j'ai toujours songé — que les ... voudraient eux-mêmes s'emparer de son argent et lui payer les intérêts. Je n'ai aucune raison de le croire, mais ils sont si avides, que je le crains toujours). Maintenant, je vais te décrire ce que me racontait Alexandre Pavlovitch, il y a un mois, sur la façon dont la tante accueillait les demandes sans fin, du vivant de l'oncle. Habituellement, on envoyait d'abord une lettre à Alexandre Pavlovitch, en le priant de remettre une lettre particulière à la tante. Celui-ci se présentait devant la tante, et *sans préambule ni préparation*, lui remettait la lettre, afin

de la saisir tout de suite. La tante s'effrayait, gesticulait, gémissait, se lamentait et ne voulait pas accepter la lettre. L'autre la laissait par force. On acceptait la lettre, mais on ne la décachetait pas. Enfin, on l'envoyait chercher et on le forçait à la décacheter lui-même et à la lire. Il lisait sans faire de remarques personnelles et sans aucune préparation. — « Eh bien, ne lisez pas, est-ce de l'argent, voyons, est-ce de l'argent qu'il faut ? » — « Oui, madame. » — « Combien, combien ? » — « 800 roubles. » — « Ah ! Ah ! » et ainsi de suite. Enfin, on l'envoie encore chercher le lendemain. —« Mais dites donc, vous, que faire? que faire? Dites-le donc ! » — Et je vois bien, dit Alexandre Pavlovitch, qu'on finira par donner, mais que ce n'est qu'un jeu. — « Mais c'est votre argent, faites comme vous voudrez, je n'ai rien à y voir ! — « Ah, mon Dieu ! Ah, mon Dieu, faut-il le dire? » — « Certainement, dites-le. » — « Alexandre Alexeievitch, il y a une lettre. » — « Ah, lis-la, lis-la donc », et elle fond en larmes. — « On demande de l'argent, Alexandre Alexeievitch, 800 roubles. » — « Envoie-les, envoie-les donc, envoie-les tout de suite ! » et elle éclate en sanglots. Mais alors tout est terminé et l'argent est envoyé. Il faut considérer qu'elle craignait alors les..... Mais certainement, depuis, elle n'a pas davantage de caractère ni de fermeté.

Je ne dirai rien de notre secret à Alexandre Pavlovitch, ni à personne (quoique *je t'assure* qu'Alexandre Pavlovitch ne le divulguerait pas). J'ai vu Varia dernièrement. Elle t'aime, elle parlait de toi, mais je ne sais vraiment pas si elle saurait résister à la tentation de raconter tout à la tante. Mais qu'elle ne plaidera pas ta cause et surtout qu'elle ne la plaidera pas d'avance, pour préparer, cela *j'en suis certain*. Mais, peut-être, sera-t-elle capable de garder un secret.

Mon avis est, en définitive, celui-ci:

Si tu agis par un intermédiaire (quand cela ne serait que par Varia, s'il était possible qu'elle consente, car il n'y aurait pas d'autres intermédiaires) et si tu lui écris pour lui demander de remettre une lettre à la tante, *tu n'obtiendras sûrement rien*. On te refusera, *certainement*. Et Varia, je le répète, ne voudra *sûrement* pas négocier *directement*.

S'il s'agissait d'un millier de roubles, on consentirait

peut-être encore, mais dix mille roubles, — il est peu probable qu'on les donne.

Cela pourrait être toute autre chose si tu venais toi-même et si tu exposais ta demande en personne. (Je dis pourrait être ; quant à répondre, je ne puis le faire sur n'importe quelle considération. Je dis seulement que c'est mon opinion définitive, et c'est ainsi.) A mon avis, il est tout à fait inutile *de préparer*. Crois-moi. Personne ne saurait exposer les choses aussi bien que toi-même. Ce ne serait que des gloussements inutiles et très nuisibles, en cas de *préparation*, et de plus un *bavardage* inutile, une *publicité*. Au contraire, si tu veux, fais ainsi : mets ton livre sous presse et viens dès qu'il aura paru, au commencement de la semaine de Pâques. (N. B. — Je crois que tu ne trouveras pas Alexandre Pavlovitch. Il ira *sûrement* passer dix jours de congé à la campagne pour la délimitation définitive, et il ira à Pâques. C'est décidé.)

Tu descendras chez Alexandre Pavlovitch. Il ne faut pas leur dire d'abord pour quelle raison tu es venu. (Je pourrais prévenir, quelques jours avant ton arrivée, que tu viendras *peut-être*, pour des affaires d'argent avec Bazounov.) On pourrait le dire seulement à Varia, et encore, à condition qu'elle paraisse au moins ne pas considérer ton projet en ennemie. Mais agir et lui demander de préparer les voies, voilà ce qu'il ne faudrait pas faire. Tu feras la première visite. Ensuite, le lendemain, tu viendras exposer ta demande. Je crois qu'il serait bien, si l'on exposait l'affaire à la grand'mère, complètement et franchement. Cela pourrait même la flatter. Mais cela ne peut être autrement, car la tante parle à tort et à travers (quoiqu'elle ait parfaitement son bon sens). Elle s'effraiera et appellera aussitôt la grand'mère. Celle-ci, déjà prévenue, ne voudra peut-être pas appuyer ta demande, mais ne s'y rapportera pas en ennemie, grâce à ta préparation. Il faut parler résolument à la tante, très franchement et très clairement. Il faut songer que si déjà l'année dernière tu as réussi de sortir ton cou du nœud, à la lettre, comment ne réussirais-tu pas d'achever ta revue et comment périrais-tu, la veille d'un brillant et indiscutable succès? Il faut représenter à la tante qu'elle ne se ruinerait pas, et que son refus serait un désastre pour toi et ta famille.—Du premier coup,

ni la tante, ni la grand'mère ne se décideront ; elles glousseront, elles se lamenteront. Tant pis. Il faut leur porter un premier coup, leur faire violence moralement, afin qu'elles aient devant elles le dilemme suivant : « Si l'on donne, on risque, — il pourrait ne pas le rendre ; si l'on ne donne pas, on pourrait perdre cet homme et se charger d'un péché. » Bien entendu, elles ne se décideront pas tout de suite et elles se consulteront. On pourrait employer alors Varia, si vraiment elle voulait prêter son aide, autrement mieux vaudrait qu'elle n'y allât pas. Si Varia le voulait, son avis serait utile ; elle n'a pas besoin de supplier la tante, mais qu'elle lui dise à la Alexandre Pavlovitch : « C'est votre argent ; si vous voulez, donnez-le ; sinon, gardez-le. Si vous ne donnez pas, vous le ruinerez de fond en comble et vous le perdrez ; c'est votre neveu, votre filleul, qui n'a jamais rien eu de vous et qui ne vous a jamais rien demandé. Vous avez un pied dans la tombe et vous commettrez un crime : comment paraîtrez-vous devant le Seigneur et devant votre pauvre sœur ? Vos sœurs ont été établies par Alexandre Alexeievitch, et vous, qu'avez-vous fait par vous-même ? Vous avez 150.000 roubles et vous avez peur de vous ruiner ! » Il faut dire tout cela brièvement, d'autant plus que c'est vrai et qu'*il faudra* le dire un jour. Si Varenka ne veut pas le dire, je le dirai moi-même. Et je suis décidé à le faire. En général, il ne faut pas être trop suppliant, il ne faut pas trembler et s'humilier. Il ne faut pas employer un ton sec de commerçant ; un air sérieux d'homme d'affaires n'y fera pas grand'chose non plus. Il faut agir moralement, sur les sentiments, et ne pas agir pathétiquement, mais avec raideur et rigueur. C'est ce qui la frappera le plus. Il est bien possible que je ne sache pas toutes les circonstances et que, peut-être, à propos de son propre argent, elle doive demander la permission à X... Il peut arriver alors un résultat, très bon ou très mauvais, selon les idées de X...

Quant à Varia, en général, elle peut faire beaucoup de bien, mais elle ne peut rien faire avant aucune préparation ; elle ne doit agir que quand elles se mettront à glousser et à se jeter partout pour demander des conseils.

En un mot : il y a des chances de gagner — il y en a

beaucoup et, à mon avis, il y en a davantage que de perdre. Tout ton avantage est de commencer l'affaire ; le gain sera grand, et le seul risque est de faire en vain le voyage à Moscou. Voilà pourquoi je te conseille de commencer et de commencer sans tarder, dans la semaine de Pâques.

Il est possible qu'on refuse simplement la première fois. Mais après, le remords les prendra, elles te rappelleront et te donneront.

En attendant je ne dirai pas un mot à Varia. Réponds *immédiatement* à cette lettre, *aussitôt*, pour que je sache ce que tu as décidé ? On pourrait alors prévenir Varia (mieux vaudrait peut-être la prévenir après ton arrivée — c'est mon avis). Il faut commencer par la grand'mère.

En définitive : commence l'affaire en personne et je ne te conseille pas de la remettre.

Maintenant, autre chose :

Mon ami, tu as certainement reçu ma dernière lettre. Je t'ai écrit que je croyais que la nouvelle ne serait pas terminée. Je te le répète, Michel : je suis tellement tourmenté, tellement anéanti par les circonstances, je me trouve dans une situation si pénible, que je ne pourrais répondre même pour mes forces physiques, nécessaires à mon travail. J'attends ta réponse avidement. Mais, à présent, voici ce que je te dirai : la nouvelle s'étend. Elle aura, peut-être, cinq feuilles d'imprimerie, je ne sais ; de sorte que, même avec un effort immense, il est matériellement impossible de terminer. Que faire ? Faudrait-il l'imprimer avant qu'elle fût terminée ? C'est impossible. On ne peut la détailler. Et cependant, — je ne sais pas ce qui en résultera — peut-être, pas grand'chose, mais personnellement je fonde sur elle de grandes espérances. Ce sera une œuvre forte et sincère ; ce sera la vérité. Ce serait même mauvais que cela produisît de l'effet. Je le sais. Peut-être cela sera très bien. Que faire ? En tout cas, je le répète, un pareil travail est *matériellement* impossible dans un temps si court ; et si tu veux publier pour la semaine de Pâques, l'article de critique sera peut-être également impossible. Même sûrement. Et c'est pourquoi, si c'est seulement possible, dispense-moi du numéro du mois de mars, sois mon

bienfaiteur. En revanche, pour avril tu auras une nouvelle assez considérable et un article de critique. Je t'en réponds sur ma tête, si je ne meurs pas. Laisse-moi terminer ma nouvelle et tu verras alors comme je m'appliquerai.

Tu me dis qu'il faudrait que les numéros suivants fussent plus intéressants. Je réponds pour avril. Mais mars? Tourmente donc Strakhov pour la critique ; si tu as quelque chose d'intéressant pour le mois de mars, publie-le. Ne t'inquiète pas pour le mois d'avril, mais place autant que possible de *Natures énigmatiques*, car elles sont très curieuses. Le nombre des souscriptions n'augmenterait pas beaucoup en ce moment, même si dans chaque numéro nous eussions donné un Tourguenev. Toute la souscription part du premier numéro. Les annonces et les articles du premier numéro sont tentants. En province, c'est à peine si les annonces et les livraisons sont parvenues. Plus tard, c'est-à-dire vers l'été, cela augmentera à peine, même avec des livraisons parfaites. Le mois de mars n'est pas unique, dans l'année, pour faire une bonne impression sur les lecteurs. Pour l'année prochaine nous avons le temps de préparer admirablement les lecteurs. J'en réponds.

Un de ces jours vient de paraître une nouvelle de A... Je te préviens d'avance, afin que tu ne te figures pas que c'est ma nouvelle, quand tu recevras un paquet adressé par moi. Cette nouvelle n'est pas plus mal que ses précédentes et peut aller.

Je te remercie pour les 100 roubles. Ce qui m'arrivera ensuite, je ne saurais le comprendre.

Avant de prendre une décision quelconque à propos de la tante, réponds sûrement et immédiatement à ma lettre. Ne l'oublie pas, c'est très nécessaire.

Jusqu'à ta réponse à cette lettre, je ne montrerai pas ta lettre à Varenka, je ne lui dirai rien et je ne dirai rien à personne. Quant à toi, je te prie de ne pas écrire à Varenka.

Marie Dmitrievna est presque à son dernier soupir. Je te préviens : tu viendras chez moi, peut-être à l'occasion de l'enterrement. Adieu, je t'embrasse et je salue tout le monde. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

N'amènerais-tu pas Macha ? Vraiment, cela pourrait te servir. Et ici, on voudrait tant la voir. Tout le monde a gardé un bon souvenir de vous tous.

Au même.

Moscou, 13 avril 1864.

Mon cher ami Michel,

J'ai reçu aujourd'hui tes deux lettres : l'une chargée avec 100 roubles et un post-scriptum de deux lignes, et pour cela (c'est-à-dire pour la lettre et le post-scriptum) je te remercie de tout mon cœur. A l'autre lettre qui est du 10 avril, je m'empresse de répondre. Je t'ai déjà parlé de ma nouvelle dans deux lettres. Je ne le sais que trop douloureusement moi-même, mon ami chéri, qu'elle n'est pas prête et que je t'ai laissé dans le moment le plus critique (à l'époque des premières livraisons de la revue) sans nouvelle et sans article. Mais que faire : tout cela n'est qu'une fatalité, causée par les circonstances extérieures ; tout cela ne dépendait pas de moi. J'aurais donné volontiers une année de ma vie pour chaque livraison de la revue, pourvu que cela ne fût pas arrivé. Je me trouve dans une situation affreuse, nerveux, malade moralement, et je ne fais que te soutirer de l'argent, car mes dépenses ne diminuent pas, mais elles augmentent. Tout cela me tourmente, me torture et je ne sais comment cela finira. Mais revenons à notre affaire. Ce que j'écrivais à propos de la nouvelle, je l'écris encore : la nouvelle s'étend; il est bien possible que cela fasse beaucoup d'effet, je travaille de toutes mes forces, mais j'avance lentement, car, malgré moi, tout mon temps est pris. La nouvelle comprend trois chapitres, dont chacun n'a pas moins d'une demi-feuille d'imprimerie. Le deuxième chapitre est encore à l'état de chaos, le troisième n'est pas encore commencé, le premier est en train d'être revu et arrangé. Le premier chapitre comprend une demi-feuille, il peut être complètement prêt dans cinq jours environ. Est-ce qu'il faudrait l'imprimer séparément? Cela prêterait à rire, d'autant plus que sans les deux autres (les plus importants), il perdrait toute sa saveur. Tu comprends ce que c'est qu'une tran si-

tion en musique. C'est la même chose. Dans le premier chapitre, évidemment, rien que du bavardage ; mais tout à coup, dans les deux derniers chapitres ce bavardage se résout en une catastrophe inattendue. Si tu m'écris que je dois t'envoyer le premier chapitre seul, je l'enverrai. Écris donc sans faute. Je puis faire le sacrifice de bagatelles pareilles et je t'enverrai le chapitre. Mais voilà : tu écrivais toi-même que tu voudrais publier un livre à Pâques. Quand faudra-t-il te l'envoyer ? Serait-ce publié après les fêtes? Cela arrêtera la souscription. Maintenant, parlons de la souscription. Frère, je suis certain, et ta propre expérience doit t'apprendre que maintenant les souscriptions sont presque terminées ; si nous publions dans chaque livraison une nouvelle œuvre de Tourguenev, nous ne pourrions, même alors, élever sensiblement le nombre des souscriptions. Tu as une œuvre assez volumineuse de Zaroubine. Fais-la imprimer. Ce n'est pas mal. Prends des contes de Milukov, et d'autres. Ne t'occupe que de la critique, surtout de la critique. Notre opinion est, bien entendu, indubitable pour le public, mais il n'y a que peu d'articles qui étudient spécialement cette tendance. Oh ! il faut certainement, il faut absolument que la livraison de mars soit mieux que les deux premiers numéros. Mais que faire ? D'ailleurs, on ne peut plus compter sur des souscriptions pour cette année. Mais alors nous l'emporterons avec les numéros suivants, avec toute l'année et à la fin de l'année nous aurons préparé une superbe souscription pour l'année suivante. J'en réponds. Quant à l'argent pour cette année, fais-le donner par la tante. Tu as certainement déjà reçu ma réponse à cette question. Ce serait une folie que de ne pas tenter cet emprunt (ayant tant de chances de succès) ! Publie donc vite ton livre avant Pâques, et arrive ici pour la semaine de Pâques.

A propos : procure-toi, si c'est possible, pour le mois de mars, un article de Gorsky, avec un titre ronflant. Ce sont ces articles-là que le public aime à lire. A Moscou, j'ai vu les grands et les petits lire cet article et en parler [1]. C'est

1. Il s'agit d'un conte de *Pierre Gorsky : Les Pauvres Locataires. A l'hôpital et au froid* (l'*Époque*, 1864, nos 1 et 2).

clair, c'est compréhensible. C'est ce qui en fait le charme. Quant à l'article de Tourguenev, tous ceux qui appartiennent à ce qu'on appelle la masse, n'en disent pas de bien, et ces gens-là sont comme les grains de sable de la mer. Donne aussi davantage de *Natures Énigmatiques*. Promets que dans le numéro suivant il y aura sûrement la suite des *Mémoires du sous-sol*. Annonce que j'ai été malade. J'ai vu annoncer dans les journaux que la livraison de mars des *Otetchestvennia Zapiski* va paraître ; cette annonce seule équivaut à une dose de potion.

Je t'ai déjà écrit une fois à propos de Tchaev, et j'attendais toujours ta réponse. J'avais écrit environ une demi-page, je me le rappelle comme je vis. Tu l'as certainement passée sans attention, ou bien la lettre s'est perdue. Personnellement, je n'ai aucune idée de ce drame. Il l'a lu ici à toutes les soirées littéraires. Dans le journal *Denn*, Aksakov en vantait les vers. Tchaev est un homme instruit, et il connaît bien l'histoire de Russie. Ostrovski a dit qu'il n'y a pas de situation dramatique, mais que c'est une chronique ; les vers sont beaux et il y a des scènes réussies. Son drame a été envoyé depuis longtemps à Boborikine. Dmitriev (nouvelle *La Forêt*, et d'autres), son ami, lui a écrit dernièrement qu'il prend son drame chez Boborikine et qu'il va le porter à l'*Époque*. Boborikine ne se décidait pas à le publier en entier, mais il voulait publier quelques scènes. Tchaev n'y consent pas. Il a demandé 100 roubles la feuille à Boborikine. J'ai dit que dans tous les cas tu ne donnerais pas cela. (D'ailleurs, on ne peut pas les donner.) Voilà pourquoi, si tu le reçois de Dmitriev, *ne le publie pas avant de faire les conditions*. Tchaev voulait t'écrire lui-même. C'est un très brave homme. Mais tu dois lire son drame avec attention. Car, peut-être, l'ensemble serait-il lourd. Ces sortes de choses n'attirent pas les abonnés. Eh bien! en voilà assez à propos de Tchaev.

Maintenant à propos de Strakhov : comme il aurait bien fait s'il m'avait écrit encore avant deux lignes à propos de cette affaire ! En partant, je lui ai dit, qu'à la première demande de Boborikine, l'argent serait tout préparé chez toi. Voilà qu'on te le demande. J'aurais bien voulu savoir comment cela s'est passé chez eux. Ce n'est pas par simple

curiosité, mais c'est une question d'honneur. Je n'aurais pas voulu que Boborikine pût s'imaginer que je l'avais *trompé*. Dieu m'est témoin que, malgré n'importe quelle circonstance, j'aurais commencé par lui porter ma nouvelle. Si je ne l'ai pas donnée, c'est que *je ne veux pas* que l'on se permette de se moquer de moi pour 300 roubles. Si encore je n'avais pas pris là-bas ces 300 roubles, je me serais moqué de leur raillerie, et si les circonstances l'avaient demandé, j'y aurais porté ma nouvelle. Mais la rédaction de la *Bibliothèque* m'ayant lié, non par une promesse, mais par une parole d'honneur et de l'argent, elle ne devait pas admettre de railleries sur mon compte *sur les pages mêmes de sa revue :* cela veut dire : il est acheté, il ne peut se détourner et il n'ose pas se fâcher, et il donnera quand même sa nouvelle. Non, monsieur, je ne vends ni ma personne, ni ma liberté d'action pour 300 roubles. C'est pourquoi j'ai un violent désir de connaître les détails, c'est-à-dire comment et en *quels termes* Boborikine a exigé l'argent. J'ai terriblement envie de ne pas rendre ces 300 roubles sans m'expliquer avec Boborikine en personne. En ce moment, je ne pourrais écrire d'ici à Boborikine, car Dieu sait ce qui s'est passé là-bas et à quoi il faudrait répondre ? J'aurais voulu savoir cela d'abord. Mais là, il a dû se passer sûrement quelque chose ; car autrement Nicolas Nicolaïevitch ne se mettrait pas à exiger de toi l'argent. Pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg, j'étais brisé par ma maladie et je ne pouvais songer à la *Bibliothèque*. Je me souviens que Nicolas Nicolaïevitch m'engageait à aller chez Boborikine, mais je n'avais ni le temps ni la santé nécessaires, et d'ailleurs il y avait encore quelque chose qui m'empêchait d'y aller. Voilà : si Boborikine se doutait un peu que déjà alors je m'étais offensé, il me semble que la simple politesse, la plus simple des politesses, aurait exigé *qu'il fît lui-même* le premier pas — non pour s'excuser, mais simplement pour s'expliquer. Mais il n'a même pas fait cela. Et alors, pour l'amour de Dieu, demande de ma part à Nicolas Nicolaïevitch s'il ne pourrait faire cela *pour moi*, qui l'aime bien sincèrement : retarder au moins de quelques moments la remise de l'argent à Boborikine. Je comprends très bien la situation mauvaise et équivoque dans laquelle il se

trouve grâce à moi (c'est-à-dire pas à moi, mais grâce à Boborikine et à toutes ces circonstances). Il a été l'intermédiaire entre moi et Boborikine au commencement de l'emprunt. Il lui a transmis ma parole d'honneur, et, par son intermédiaire, il a, pour ainsi dire, garanti lui-même cet emprunt à Boborikine. Si Boborikine se fâche, est offensé et exige de l'argent, cela doit être très péniblement désagréable pour lui. *C'est pourquoi, s'il se voit vraiment* dans une situation extrêmement équivoque, qu'il le rende ; et toi, donne-lui l'argent, tant pis, quoique peut-être cela ne serve qu'à mon déshonneur ; car, en rendant l'argent en silence, *j'aî l'air de convenir* d'avoir réellement trompé Boborikine. *Mais s'il est possible d'attendre un tout petit peu au moins*, supplie Nicolas Nicolaïevitch de le faire. En attendant, efforce-toi de connaître par lui, en mon nom, toutes les circonstances de l'affaire. J'espère qu'il ne refusera pas de te communiquer tout en détail, car il ne me l'aurait certainement pas refusé (je ne prétends pas à sa franchise complète et je n'ose exiger qu'il me communique tout ce qui s'est passé personnellement entre lui et Boborikine). Après m'être renseigné, *si quelque chose ne s'était pas passé* et suivant ce qui s'est passé, j'aurais adressé une petite lettre à Boborikine, d'une politesse exquise, justificative et sans l'ombre d'une offense, je te l'aurais envoyée pour remettre à Nicolas Nicolaïevitch sans être cachetée. Nicolas Nicolaïevitch l'aurait contrôlée lui-même, c'est-à-dire, pour constater qu'il ne s'y trouve rien de déplacé, rien qui le concerne directement, car il a été quand même intermédiaire dans cette affaire — et alors en y incluant l'argent, tout cela serait envoyé à Boborikine par la rédaction de la revue l'*Époque*, ou bien, si c'était possible, transmis par Nicolas Nicolaïevitch. En un mot, je prie beaucoup: 1° de m'informer (s'il est encore possible d'attendre avec l'argent) de quelle façon Boborikine envisage cette question ? 2° Ne m'accuse-t-il pas *publiquement* ? N'y aurait-il pour moi rien d'injurieux, ainsi que pour Nicolas Nicolaïevitch ? Voilà pourquoi il faut que tu communiques cette partie de ma lettre à Nicolas Nicolaïevitch. Ce qu'il dira en définitive, cela sera. Je le répète, s'il lui est *le moins du monde* pénible que le paiement soit retardé, qu'il prenne aussitôt chez toi l'argent et qu'il le

rende. Mais si l'on peut attendre, vaudrait mieux alors que je connusse l'affaire d'une façon plus détaillée, et alors je pourrais agir comme il me paraîtrait nécessaire.

J'aurais pu sans retard écrire à Boborikine. Mais 1° (je l'ai déjà dit plus haut) je ne connais pas les circonstances actuelles, qui pourraient être fort délicates, et 2° je ne sais de quel œil Nicolas Nicolaïevitch verrait cela, car dans cette affaire, il a servi d'intermédiaire. En un mot, c'est une histoire bien embrouillée.

Et à propos : que Nicolas Nicolaïevitch ne m'accuse pas de ne pas lui écrire moi-même. S'il savait comment je vis ici, il aurait compris que jusqu'à présent je n'ai pas eu le temps de lui écrire au sujet de cette affaire. Et en ce moment j'ai tant de choses à considérer que je me serais bien passé de ces ennuis avec Boborikine. J'avais l'intention d'écrire à Nicolas Nicolaïevitch après avoir lu son article dans l'*Époque* et j'aurais certainement oublié d'écrire à propos de Boborikine, si la lettre à Nicolas Nicolaïevitch avait été écrite.

Adieu, frère. Je t'embrasse. Bonne santé et bon courage. Tout à toi,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Mardi, 14 avril. Hier, à 2 heures du matin, j'ai fini cette lettre. Ensuite, Marie Dmitrievna s'est trouvée bien malade. Elle a demandé le prêtre. Je suis allé chez Alexandre Pavlovitch et j'ai envoyé chercher le prêtre. Nous avons passé la nuit ; à 4 heures elle a communié. A 8 heures du matin je me suis couché, à 10 heures on m'a éveillé. En ce moment, Marie Dmitrievna se trouve mieux.

Des 100 roubles que tu m'as envoyés, pour le lendemain de Pâques il ne restera pas un sou ; voilà ma vie.

J'espère, mon cher ami, que j'ai écrit adroitement à propos de Boborikine. Ayant lu cela, il se peut que Nicolas Nicolaïevitch attende un peu. D'ailleurs j'ai écrit la vérité. Car autrement je n'aurais pas pu résoudre la question moi-même. Mais qu'est-ce que je deviens donc, moi qui, jusqu'à maintenant, ne fais que te soutirer de l'argent ! Jamais je n'ai traversé une période aussi douloureuse.

J'envoie la nouvelle de A... à part. Fais-y attention. On pourrait bien la publier.

Au même.

Moscou, 15 avril 1864.

Cher Michel,

Je viens de t'envoyer à l'instant une dépêche télégraphique par Alexandre Pavlovitch. J'ai prié d'envoyer Paul. Il a peut-être quelque veston noir. Il n'y aurait qu'une paire de pantalon à lui acheter. J'ai peur qu'il ne te fasse faire des dépenses. Il serait bon qu'il parte demain, 16 avril, avec le train de midi.

Hier Marie Dmitrievna a eu un accès décisif ; le sang a jailli de la gorge et lui a inondé la poitrine, ce qui a provoqué des étouffements. Nous attendions tous la fin. Nous étions tous près d'elle. Elle a fait ses adieux à tous, a demandé pardon à tout le monde, a fait ses recommandations. Elle m'a chargé de ses bons souhaits pour toute ta famille. Surtout pour Émilie Fédorovna. Elle a exprimé le désir de faire la paix avec toi. (Tu sais, mon ami, qu'elle a toujours été convaincue que tu étais son ennemi secret.) Elle a passé une mauvaise nuit. Aujourd'hui même, tout à l'heure, Alexandre Pavlovitch a dit *indubitablement* qu'elle mourrait aujourd'hui. C'est incontestable.

Je vais chez la tante pour lui demander de l'argent. Mais il se peut qu'elle refuse, car elle pourrait ne pas en avoir.

Je ne sais comment faire. Mais je te prie, ne m'abandonne pas. Les dépenses seront fort grandes. Envoie-moi le plus que tu pourras, pour tout. Pour l'amour de Dieu ! Je le gagnerai.

J'ai reçu avant-hier une lettre de Boborikine. Mais dans les circonstances actuelles, je ne puis lui répondre *tout de suite*. Ce n'est pas le moment de m'occuper de littérature. D'ailleurs, je ne tarderai pas avec ma réponse. Il la recevra dans huit jours au plus.

Il me demande l'argent directement. Une phrase est grossière jusqu'à l'impudence. Je veux lui répondre. Je lui répondrai poliment, et je lui écrirai que je « te prie de lui donner l'argent pour moi. Que j'espère que tu le lui rendras et qu'il ne se fâche pas, si tu tardes quelque peu,

n'étant pas préparé. En tout cas (je l'assure) le retard sera minime et tu lui remettras sans faute. »

Voilà dans quel ton j'écris à Boborikine à propos de l'argent. Je ne pouvais faire autrement, Michel, conviens-en. Il faut absolument rendre l'argent et le plus vite possible. En tout cas, à Boborikine et à Nicolas Nicolaïevitch, je ne te présente pas du tout comme lié et obligé complètement de payer pour moi. Si tu paies, c'est sur mon ardente prière, et seulement si tu veux le faire.

Il se peut que j'écrive alors aussi à Strakhov. Je t'enverrai une copie de la lettre de Boborikine.

Dis à Strakhov quel était le contenu de la dépêche. Il comprendra qu'il m'est impossible dans un moment pareil d'être trop minutieux dans mes réponses à un personnage tel que Boborikine. Et ce serait fort bien, s'il voulait le transmettre à Boborikine.

Quant à cette lettre-ci, que je t'écris, tu pourrais ne pas en parler à Strakhov.

Adieu, mon ami, je t'embrasse bien fort. Ton

TH. DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Maintenant dans aucun cas je ne pourrais envoyer la nouvelle (même pas le commencement). Que faire? On aura avril en revanche.

Viens pour la semaine de Pâques. Publie vite ton livre — quel qu'il soit, ce sera toujours mieux que les *Otetchestvennia Zapiski*, peut-être aussi que le *Sovremennik*. La table des matières est importante, tu sais faire ton choix.

Maria Dmitrievna se meurt doucement, en pleine connaissance. Elle a béni Paul absent.

Copie de la lettre à P.-D. Boborikine (jointe à la précédente).

Moscou, 14 avril 1864.

Monsieur,

J'écris à mon frère aujourd'hui et je le prie de vous payer ma dette. J'espère bien qu'il voudra accéder à ma demande.

Je vous remercie beaucoup d'avoir résolu enfin mes hésitations en exigeant que l'on vous rende cet argent. Le plus important pour moi est que, en dehors de l'argent, je suis lié avec vous par ma parole d'honneur; et de plus, c'est

notre ami commun, le très honoré Nicolas Nicolaïevitch Strakhov, qui vous avait transmis cette parole d'honneur et qui s'était occupé de moi. Ne tenant pas mes engagements, j'ai peut-être l'air de mettre une ombre sur la valeur de ma parole d'honneur et, peut-être, j'occasionne aussi un certain désagrément à Nicolas Nicolaïevitch. L'une et l'autre circonstances m'obligent à vous dire quelques mots, pour avoir la possibilité d'éclaircir cette affaire le plus en détail.

Pour l'éclaircir il faut mon sincère aveu, qu'en dehors de pénibles chagrins domestiques qui m'ont accablé et de ma longue maladie, ce qui m'a bien dérangé dans mes occupations, j'ai manqué, il y a environ deux mois, de bonne volonté d'apporter à votre revue mon futur travail, quoique en même temps j'eusse bien le désir de tenir ma promesse. Je pourrais vous apporter des preuves convaincantes que jusqu'à ce moment, c'est-à-dire il y a environ deux mois, j'avais la ferme intention et le désir sincère de remplir mes engagements envers la *Bibliothèque de Lecture*. Mes idées ont changé malgré moi, depuis que j'ai eu quelque déplaisir à lire dans votre revue des railleries à propos de mes œuvres. Il y a eu une quantité de railleries publiées sur mes œuvres, depuis de si longues années de ma carrière littéraire. Quoique mon attention ait été attirée par un grand nombre de celles-là, jamais je ne suis entré à propos d'elles dans quelque explication, publique ou non. Mais à présent, il en est autrement et à cause de ma façon d'envisager certaines choses, je ne pouvais laisser sans attention la raillerie de la *Bibliothèque* (quoique assez bénigne). Dans un de vos articles, il est dit que j'écris dans un « genre sentimental » et c'est dit d'un ton suffisamment moqueur. Certainement, c'est très innocent, mais un ton pareil, avec mes relations à la *Bibliothèque*, est même — excusez-moi — impossible. Si je n'avais pas reçu d'argent d'avance, et surtout si je ne m'étais lié avec vous par ma parole d'honneur, cette raillerie, quelque impression qu'elle me fasse, n'aurait aucune influence sur mon impossibilité de publier ou de ne pas publier dans la *Bibliothèque*. Mais à présent, elle avait rapport à une personne complètement liée. On pouvait supposer que je n'oserais pas modifier les circonstances et que je supporterais *n'importe quel ton*, car j'avais pris l'argent. Certainement, je suis loin de supposer même

une idée pareille, dans nos rapports avec la rédaction de la *Bibliothèque*, mais la seule possibilité en est dans ce cas très délicate. Je conviens que, de ma part, c'est de la « susceptibilité ». Mais, selon moi, dans certaines circonstances de la vie, une susceptibilité exagérée vaut toujours mieux que des rapports familiers, — pardonnez-moi, mais je ne saurais trouver le mot exact pour exprimer le cynisme, que j'ai toujours évité dans mes rapports avec le monde.

Vous direz que j'aurais pu ne pas vous ennuyer par ces détails, d'autant plus que vous en avez écarté toute allusion, et vous avez donné à l'affaire une tournure purement commerciale en exigeant que l'on vous rende l'argent. Mais, pardonnez-moi, il m'a semblé, je ne sais pourquoi, que dans les circonstances actuelles il ne serait pas oiseux de s'expliquer avec une certaine sincérité. Malgré tout, je ne saurais vous considérer autrement que comme un confrère en littérature, d'autant plus que j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, quoique je n'aie pas eu l'honneur de poursuivre cette connaissance. Mais en tout cas, je vous remercie encore une fois, que, manifestement désireux de me débarrasser d'un coup de toutes difficultés, vous ayez transformé avec tant de délicatesse tous nos rapports mutuels uniquement en un rapport commercial, et que vous trouviez, comme vous l'avez dit vous-même : « que le remboursement de l'argent, par moi, sera la meilleure issue de nos relations. » Je partage cet avis et j'espère que mon frère ne vous fera pas attendre longtemps.

Avec mon profond respect, j'ai l'honneur d'être, très honoré monsieur, votre.

DOSTOÏEVSKI.

A Alexandre Egorovitch Vrangel [1].

Pétersbourg, 31 mars 1865.

Mon bon, mon cher ami Alexandre Egorovitch,

Je comprends que vous ayez dû être très étonné et sans doute, étant donnés vos sentiments à mon égard, très offensé de mon silence après ces deux lettres si cordiales et si intimes. Ne vous étonnez pas, ne vous offensez pas.

1. Alors secrétaire de l'Ambassade russe à Copenhague.

J'ai voulu vous répondre alors, aussitôt, je ne *l'ai pas pu*. Pourquoi? Vous le lirez plus bas. Mais pouvais-je vous oublier, vous, vous mon ami, au temps où je n'avais pas encore d'amis, vous le témoin de mon bonheur infini et de mon terrible malheur (rappelez-vous la nuit dans la forêt près de Semipalatinsk, quand nous les accompagnions?) mon ami ensuite ici, à Pétersbourg, mon bienfaiteur !

Au contraire, toutes ces années j'ai bien souvent pensé à vous. Mais quelle vie fut la mienne tout ce temps? Je vous dois une explication circonstanciée pour expliquer mon silence à vos lettres. Écoutez donc ! Je vais vous narrer mon histoire durant ce laps de temps. D'ailleurs pas toute. C'est impossible, car, en pareils cas, on ne raconte jamais dans les lettres les choses essentielles. Il y a des choses que je ne puis raconter tout simplement. C'est pourquoi je me bornerai à vous donner un rapide aperçu de la dernière année de ma vie.

Vous savez probablement qu'il y a quatre ans, mon frère entreprit l'édition d'une revue. J'y collaborais. Tout allait bien. Ma *Maison des Morts* avait obtenu un succès considérable qui avait rénové ma réputation littéraire. Mon frère, en commençant l'édition, avait beaucoup de dettes ; elles allaient être payées quant tout d'un coup en mai 1863, la revue fut interdite à cause d'un article véhément et patriotique, qui, compris de travers, fut jugé comme une protestation contre les actes du gouvernement et l'opinion publique. Il est vrai qu'il y avait un peu de la faute de l'auteur de l'article, un de nos plus intimes collaborateurs : il avait trop exagéré et sa pensée fut mal interprétée. Bientôt on comprit le vrai sens de l'article, mais la revue était déjà fermée. Depuis ce moment, les affaires de mon frère allèrent très mal ; son crédit était ébranlé : les débiteurs se montrèrent, et il n'y avait avec quoi les payer. Mon frère obtint l'autorisation de continuer sa publication, mais sous un autre titre : l'*Époque*. L'autorisation ne fut donnée qu'à la fin de février 1864 ; le premier numéro ne pouvait donc paraître avant le 20 mars. C'était tard, les abonnements étaient faits partout, car le public a la bonne habitude de ne s'abonner aux revues que pour trois mois : décembre, janvier, février. Il fallait satisfaire les anciens

abonnés qui n'avaient pas reçu tout quand le *Vrémia* fut interdit. On leur fit savoir qu'ils n'auraient à verser que 6 roubles pour recevoir l'*Époque* durant toute l'année 1864.

Comme il y avait peu de nouveaux abonnés, que les anciens abonnés recevaient la revue moyennant 6 roubles, il en résulta que mon frère dut éditer la revue avec perte. Ce coup l'acheva ; il fit dettes sur dettes ; sa santé commença à s'altérer. Moi, à ce moment, je n'étais pas près de lui; j'étais à Moscou au chevet de ma femme mourante. Oui, Alexandre Egorovitch, oui, mon cher ami! Vous m'écriviez, vous compatissiez à la perte cruelle qu'a été pour moi la mort de mon ange, de mon frère Michel, et vous ne saviez pas jusqu'à quel point le sort m'écrasait! Un autre être qui m'aimait et que j'aimais infiniment, ma femme, est morte de phtisie à Moscou, où elle s'était installée depuis une année. Je vins près d'elle, de tout l'hiver 1864 je ne quittai pas son chevet, et le 26 avril de l'année dernière elle mourut, en pleine connaissance, se souvenant de tous, leur envoyant un dernier adieu ; elle ne vous a pas oublié. Je vous transmets son salut, mon cher et vieil ami, ses bons souvenirs.

Oh mon ami! Elle m'aimait infiniment et je l'aimais de même ; cependant nous ne vivions pas heureux ensemble. Je vous raconterai tout cela quand je vous verrai : sachez seulement que bien que très malheureux ensemble (à cause de son caractère étrange, hypocondriaque, et maladivement fantasque), nous ne pouvions cesser de nous aimer. Même plus nous étions malheureux, plus nous nous attachions l'un à l'autre. Quelque étrange que cela paraisse, c'était ainsi. C'était la femme la plus honnête, la plus noble, la plus généreuse de toutes celles que j'ai connues dans ma vie. Quand elle est morte (malgré les tourments que j'éprouvai durant toute une année à la voir se mourir), bien que j'aie apprécié et senti péniblement ce que j'ensevelissais avec elle, je ne pouvais nullement m'imaginer combien ma vie était vide et douloureuse, quand on la recouvrit de terre. Voilà déjà une année, et ce sentiment reste toujours le même...

Aussitôt après l'avoir ensevelie, je courus à Pétersbourg chez mon frère. Il me restait seul! Trois mois plus tard lui aussi n'était plus. Il ne fut malade qu'un mois, et sem-

blait-il peu gravement, de sorte que la crise qui l'emporta en trois jours était presque inattendue.

Et voilà que tout d'un coup je me suis trouvé seul ; et j'ai ressenti de la peur. C'est devenu terrible ! Ma vie brisée en deux. D'un côté le passé avec tout ce pour quoi j'avais vécu, de l'autre l'inconnu sans un seul cœur pour me remplacer les deux disparus. Littéralement il ne me restait pas de raison de vivre. Se créer de nouveaux liens, inventer une nouvelle vie? Cette pensée seule me faisait horreur. Alors pour la première fois j'ai senti que je n'avais par quoi *les* remplacer, que je n'aimais *qu'eux seuls* au monde, et qu'un nouvel amour non seulement ne serait pas mais ne devait pas être.

Autour de moi, tout est devenu froid et désert ; et quand il y a trois mois, je reçus votre bonne et cordiale lettre, pleine de vieux souvenirs, je me sentais si triste que je n'eus pas le courage de vous écrire.

Mais écoutez encore.

9 avril 1865.

J'ai commencé cette lettre il y a neuf jours, et depuis, *littéralement*, je n'ai pas eu une minute pour la terminer. Croiriez-vous, Alexandre Egorovitch, que durant les trois mois écoulés depuis vos deux lettres, et surtout depuis la dernière, après laquelle je me suis senti attristé en songeant à ce que vous deviez penser de moi, croiriez-vous que littéralement je n'ai pas eu une minute pour vous répondre. C'est la cause de mon silence. Que vous le croyiez ou non, c'est la vérité. Et pourquoi cela, vous le saurez tout de suite. Je continue.

Mon frère laissa pour tout avoir 300 roubles, avec lesquels on fit les funérailles, et 25.000 roubles de dettes. Sur cette somme 10.000 roubles, pour dettes très lointaines, ne pouvaient inquiéter sa famille, mais il y avait pour 15.000 roubles de billets à ordre qu'il fallait payer.

Vous demandez avec quelles ressources il aurait pu fournir les six derniers numéros de la revue, pour la fin de l'année (il est mort en juillet 1864)? Mais il avait un très grand crédit. En outre, il pouvait emprunter autant qu'il voulait, et l'emprunt s'arrangeait déjà et, lui disparu, tout le crédit de la revue tombait.

Pas un kopek pour continuer l'édition et il fallait imprimer encore six numéros, ce qui coûterait au moins 18.000 roubles. De plus, pour satisfaire les créanciers, il fallait 15.000 roubles, en tout 33.000 roubles pour finir l'année et attendre la souscription des abonnements.

Sa famille est restée littéralement sans ressources, comme des mendiants. Je suis leur seul espoir. La veuve et les enfants se sont ramassés autour de moi, attendant de moi le salut. J'aimais infiniment mon frère, pouvais-je les abandonner? Il y avait deux partis à prendre : ou cesser la publication de la revue, l'abandonner (cependant c'est une propriété de quelque valeur) aux créanciers, avec le mobilier, et prendre la famille chez moi; ensuite travailler, faire de la littérature, écrire des romans et pourvoir au sort de la veuve et des orphelins de mon frère. L'autre parti: c'était de trouver de l'argent et de continuer l'édition coûte que coûte. Quel dommage de ne m'être pas arrêté au premier parti ! Les créanciers n'auraient sans doute pas reçu plus de 20 0/0, mais la famille, renonçant à l'héritage, selon la loi, ne serait obligée de rien payer. Moi, pendant ces cinq années, en travaillant chez mon frère et dans d'autres revues, j'ai gagné de 8 à 10.000 roubles par an. J'aurais donc pu les nourrir, bien entendu en travaillant toute la vie, du matin au soir. Mais j'ai préféré le deuxième parti; c'est-à-dire continuer l'édition de la revue. Ce n'est pas moi seul qui l'ai préféré; tous mes amis et anciens collaborateurs m'y ont encouragé.

14 avril.

Encore une interruption. Si vous pouviez savoir, Alexandre Egorovitch, à quelles terribles et opprimantes occupations passe tout mon temps ! Donc, je continue.

Il fallait en outre payer les dettes de mon frère ; je ne voulais pas qu'un mauvais souvenir accompagnât son nom. Il y avait un moyen : arriver au terme de l'abonnement ; payer une partie de la dette ; tâcher que la revue s'améliore d'une année à l'autre, et dans trois ou quatre ans, une fois les dettes payées, céder la revue à quelqu'un, après avoir garanti les moyens d'existence à la famille de mon frère. Alors je me reposerais ; alors je me remettrais à écrire ce que depuis longtemps j'ai à dire.

Je me suis décidé : je suis parti pour Moscou après avoir demandé à une vieille tante riche les 10.000 roubles pour lesquels j'étais couché sur son testament, puis je suis revenu à Pétersbourg et j'ai continué la revue. Mais l'entreprise était déjà fortement compromise. Il fallait demander à la censure l'autorisation d'éditer la revue. Cette autorisation a tant tardé que le numéro de juin n'a pu paraître qu'à la fin d'août. Les abonnés qui se moquent de tout ont commencé à s'indigner. La censure n'a pas permis de mettre mon nom sur la revue comme éditeur ni comme directeur. Il fallait prendre des mesures énergiques. J'ai commencé à publier à la fois dans trois typographies ; je n'ai marchandé ni l'argent, ni la santé, ni les efforts. Moi seul menais tout. Je lisais les épreuves, j'étais en relation avec les auteurs, avec la censure ; je corrigeais les articles, je cherchais de l'argent ; je restais debout jusqu'à six heures du matin et ne dormais que cinq heures. J'ai enfin réussi à mettre de l'ordre dans la revue, mais il était trop tard. Le croirez-vous : le numéro de septembre est paru le 28 novembre, et celui de janvier 1865, le 13 février, c'est-à-dire deux semaines pour composer chaque numéro, chacun de trente-cinq feuilles. Jugez quel travail je devais fournir ! Mais le pire c'est qu'avec ce travail de galérien, je ne pouvais écrire rien pour la revue ; pas une ligne de moi. Le public ne rencontrait pas mon nom, et non seulement en province mais même à Pétersbourg il ne savait pas que c'était moi qui dirigeais la revue. Et tout d'un coup éclate chez nous la crise générale des revues. D'un coup, dans toutes les revues, l'abonnement ne rend pas. *Sovremennik* qui avait 5.000 abonnés tombe à 2.300. La même chose pour toutes les autres revues. Chez nous il ne restait plus que 1.300 abonnés. Il y a beaucoup de causes à cette crise littéraire qui se fait sentir dans toute la Russie: elles sont claires bien que complexes. Mais cela après...

Jugez de ma situation ! Pour que les anciennes dettes de mon frère n'entravent pas la marche de l'affaire je les ai prises à mon nom, pour une somme d'environ 10.000 roubles. J'avais calculé que si, même en cas de malchance, la revue n'avait que 2.500 abonnés au lieu de ses anciens 4.000, tout s'arrangerait ; au moins les dettes seraient payées ; j'avais fait un calcul très serré. Jamais encore,

depuis qu'existe le journalisme en Russie, depuis les années 30, jamais encore le nombre des abonnés n'avait baissé en une année de plus de 25 0/0.

Je ne puis l'attribuer à la mauvaise direction.

Vrémia c'est moi-même qui l'avais commencé et mon frère ; c'est moi qui le dirigeais. En un mot, il nous est arrivé quelque chose de semblable à ce qui arriverait à un propriétaire ou un marchand dont la maison ou la fabrique serait incendiée, et qui s'adresserait à un banqueroutier.

Au commencement de l'abonnement, les dettes, principalement celles de défunt mon frère, exigeaient le paiement. Nous payons avec l'argent des abonnements pensant qu'il en viendra d'autres avec lesquels on pourra faire marcher la revue. Mais l'abonnement s'arrête, et après avoir publié deux numéros de la revue, nous restons sans le sou.

C'est à ce moment que m'ont trouvé vos lettres. Je suis parti à Moscou chercher de l'argent, chercher un compagnon pour continuer la publication de la revue dans les conditions les plus avantageuses ; mais sauf la crise du journalisme, il y a chez nous, en Russie, la crise de l'argent. Maintenant, faute d'argent, nous ne pouvons plus continuer l'édition et devons déclarer faillite provisoire. Et chez moi, outre les 10.000 roubles de dettes en billets à ordre, il y en a encore 5.000 sur parole. Sur ces sommes 3.000 roubles sont à payer coûte que coûte. De plus, il est nécessaire de trouver 2.000 roubles pour racheter les droits d'édition de mes œuvres qui sont engagés, et commencer à les éditer moi-même. Les éditeurs me proposent pour ces droits 5.000 roubles ; mais ce n'est pas avantageux pour moi. Si j'édite moi-même, cela me rapportera bien davantage. Maintenant, pour payer les dettes je veux éditer mon nouveau roman en livraisons, comme cela se fait en Angleterre. Je veux également éditer la *Maison des Morts* en livraisons, avec des illustrations, une édition de luxe ; et enfin, l'année prochaine, faire l'édition complète de mes œuvres. Tout cela, je l'espère, me donnera une quinzaine de mille roubles. Mais quel travail de galérien !

Oh, mon ami ! Je retournerais volontiers au bagne pour autant d'années si seulement les dettes pouvaient être payées et me sentir de nouveau libre.

Maintenant je vais me remettre à écrire un roman sous le bâton, c'est-à-dire par nécessité, à la hâte. Il fera du bruit. Mais est-ce ce qu'il me faut ? Le travail par nécessité, pour l'argent, m'a écrasé et rongé !

Et cependant, pour commencer, il me faut 3.000 roubles. Je cours de tous côtés pour les trouver, sans quoi je suis perdu. Je sens qu'il n'y a que cela qui puisse me sauver.

De toutes les réserves de force et d'énergie, dans mon âme est resté quelque chose de trouble et de vague, quelque chose voisin du désespoir. Le trouble, l'amertume, l'état le plus anormal pour moi... Et de plus, je suis seul !

Il n'y a plus l'ami de quarante années. Cependant il me semble toujours que je me prépare à vivre. C'est ridicule, n'est-ce pas ? La vitalité du chat !

Je vous écris tout et je vois que du principal, de ma vie morale, spirituelle, je ne vous ai rien dit, je ne vous en ai pas même donné une idée. Ce sera ainsi tant que nous resterons en correspondance. Je ne sais pas écrire les lettres, et je ne sais pas écrire *de moi*, m'écrire *avec mesure*. D'ailleurs c'est difficile. Beaucoup d'années sont entre nous, et quelles années !

Comme c'est à propos que vous m'ayez écrit ! Vous m'avez rappelé tout le passé. Je vous aime, comme je vous connus jadis, jeune, bon ; tel je me souviens toujours de vous.

A propos je ne vous connais pas du tout *comme père de famille ;* il me semble (en me rappelant le passé) que vous devez maintenant être heureux. Mais je ne veux pas trop chercher à deviner quelle nuance inconnue de moi a mise sur votre âme la vie de famille. Je vous remercie pour la photographie de votre famille. J'ai examiné longuement la photographie et tâché de deviner.

Je suis allé deux fois à l'étranger, en été 1862 et en 1863 ; chaque fois pour trois mois. J'ai visité presque toute l'Allemagne ; je suis allé en Suisse, en France, en Italie (aussi partout). Les deux fois ma santé à l'étranger s'est améliorée d'une façon extraordinaire. J'avais résolu d'y aller chaque année pour trois mois ; d'autant plus que vu la cherté de notre vie ici, la question d'argent ne se pose pas. Je voulais y aller pour remettre ma santé, me reposer et travailler d'autant mieux les neuf autres mois de l'année, en Russie. Mais l'année dernière la mort de mon frère m'a

forcé de rester, et les dettes actuelles et les travaux m'arrêteront ici définitivement. Comme je voudrais partir, ne serait-ce que pour un mois, me rafraîchir la tête, ressusciter. Je passerais chez vous certainement.

Et qui sait, cela arrivera peut-être! L'édition de la *Maison des Morts* peut se poursuivre sans moi, et à l'étranger je travaille continuellement, car là-bas il y a plus de temps et de calme qu'ici, surtout si l'on se fixe dans un endroit.

Je vous enverrai la photographie sans faute, si vous me répondez vite, sans vous fâcher de mon long silence. Et pourquoi mon Dieu, vous fâcher! Suis-je coupable ? Je vis seul; avec moi, mon beau-fils, Paul. Il a déjà seize ans, il travaille ; il se souvient bien de vous et vous salue.

Je vous raconterai beaucoup de choses, si nous nous voyons.

Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse de tout mon cœur. Soyez heureux. Désormais je répondrai exactement. Écrivez-moi bien vite. J'ai peur que cette lettre ne vous trouve plus à Copenhague.

Votre vieil ami pour toujours,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Wiesbaden, 5 septembre (n. st.) 1865.

Très estimé et cher ami Alexandre Egorovitch, avez-vous reçu ma lettre, que je vous ai adressée il y a un mois à Copenhague? J'avais compté que vous étiez à Copenhague quand je vous ai écrit, parce que je vous ai écrit peu après mon arrivée à l'étranger. Si vous étiez parti de Copenhague avant le 10 juillet (de notre style) pour la Russie, vous m'auriez certainement cherché à Saint-Pétersbourg. Et comme nous ne nous sommes pas rencontrés à Saint-Pétersbourg, j'avais compté sûrement que vous n'étiez pas encore parti pour la Russie (vous m'aviez déjà communiqué cette intention). Donc (je le pense à présent), nous nous sommes croisés quand je suis parti pour l'étranger. Mais, peut-être, ma lettre vous a-t-elle été renvoyée de Copenhague en Russie et, dans ce cas, peut-être m'avez-

vous répondu à l'adresse de Zurich, comme je vous l'ai écrit. Mais hélas! Je me suis arrêté à Wiesbaden et je n'ai pas encore été à Zurich, et pour cela je ne sais rien.

Il se trouve ici un prêtre, Ianichev, qui a été à Copenhague. Je l'ai connu ici, à Wiesbaden, par hasard, et j'ai appris qu'il vous connaissait. Il m'a dit, entre autres, que vous aviez parlé de votre intention d'aller en Russie cet été et que vous disiez que vous reviendriez à Copenhague vers le mois de septembre. Cela m'a donné l'espoir de vous écrire encore et, peut-être, ma lettre vous trouvera-t-elle cette fois-ci à Copenhague.

Pour cette fois je ne vous parlerai que de moi et à propos d'une affaire. Ce que je vous dis, ne le communiquez à personne, car je sens que cela ne parle pas en ma faveur. Mais comme les phrases sont tout à fait inutiles et pénibles dans ce cas, je vous avoue franchement, — quoique j'aie honte de l'avouer, — que par ma bêtise, il y a quinze jours, *j'ai tout perdu au jeu*, c'est-à-dire que j'ai perdu tout ce que j'avais avec moi.

J'avais aussi joué avant, depuis mon arrivée à Wiesbaden, mais j'avais joué heureusement, et j'avais gagné une somme importante (relativement), mais je me suis mis dedans par ma sottise et j'ai tout perdu en trois jours ; et maintenant me voilà dans la plus vilaine situation que l'on puisse imaginer, et je ne puis quitter Wiesbaden.

J'ai écrit en Russie à une personne qui m'est dévouée (à Milukov) ; je l'ai chargé de prendre une avance chez quelqu'un des éditeurs pour moi, ce qui servira d'arrhes pour mes futures œuvres. Il me le promet sûrement, et peut-être me viendra-t-il lui-même en aide, mais je ne puis m'attendre à recevoir une lettre et de l'argent avant quinze jours (depuis aujourd'hui), selon mes calculs, et c'est le plus rapide. En attendant je me trouve tout à fait sans le sou et, ce qui est pis, je me suis endetté à l'hôtel.

Voilà pourquoi, mon bon ami, je me décide à m'adresser à vous. Sauvez-moi et tirez-moi d'embarras : envoyez-moi pour la date la plus rapprochée 100 thalers. Je paierai ici et j'irai aussitôt à Paris, où j'ai des affaires et où je trouverai quelqu'un (qui doit sûrement y être) qui me viendra aussitôt en aide. Alors je vous rembourserai sans tarder.

Je vous écris au hasard, supposant que vous êtes à Copenhague. Mais dans le cas où vous vous trouveriez encore en Russie, et que cette lettre vous y serait expédiée, et que vous ne la recevriez pas plus tard que dans quinze jours, c'est-à-dire *pas plus tard* que le 19 septembre du nouveau style (le 7 chez nous), alors, cela ne fait rien, envoyez-moi ici ces 100 thalers, si vous pouvez, à Wiesbaden. Si vous la recevez plus tard, ce n'est plus la peine. J'écris ainsi, parce que, malgré moi, je dois compter sur le pire. Milukov *arrangera sûrement* cette affaire, mais: 1° il est mon *seul* espoir en Russie et 2° il peut ne pas être à Saint-Pétersbourg, car, quand nous sommes séparés, il me disait qu'il pensait aller cet été faire une petite promenade à Nijni.

Dans ce cas, je pourrais rester encore longtemps sans argent, et mon voyage à Paris, qui est très important pour moi, serait manqué. Là-bas je pourrais aussi me procurer de l'argent. De plus, je m'endetterais trop aussi, et c'est extrêmement pénible. Et alors, si vous pouvez, envoyez-le-moi pour l'amour de Dieu.

Je me suis adressé ainsi à vous, parce que je me rappelle comment vous étiez autrefois, et que dans notre vie il y eut bien des instants qui nous unirent à un tel point, que si même la vie nous avait désunis, nous ne pourrions devenir étrangers l'un à l'autre. Voilà pourquoi je me suis courageusement décidé de vous avouer ma sotte et lâche conduite. Que cela reste entre nous. Quant à l'argent, je pense que si vous en avez en ce moment, vous ne laisserez pas sans secours un malheureux qui se noie.

Si j'ai quelque possibilité, je passerai certainement à Copenhague.

Je vous embrasse. Votre sincère

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Mon adresse : Allemagne, Nassau, Wiesbaden, poste restante, à M. Théodore Dostoïevski.

Au même.

Wiesbaden, 10 (22 septembre) 1865.

Très aimable et très estimé Alexandre Egorovitch.

Je vous ai déjà écrit deux lettres, auxquelles je n'ai pas

reçu de réponse. J'avais supposé que vous étiez sûrement en Russie et que vous aviez donné des ordres pour que vos lettres vous suivent en Russie. Il y a ici, à l'église russe, un prêtre Ianichev. J'ai fait sa connaissance, et en causant avec lui, j'ai appris qu'il avait été à Copenhague et qu'il vous connaît. Il m'a dit que vous aviez l'intention d'aller en Russie, mais que vous deviez revenir à Copenhague au mois de septembre. Ayant ainsi quelque espoir que cette lettre vous retrouve à Copenhague, je me suis décidé à vous écrire encore une troisième fois. Il est possible que cette lettre vous parvienne.

Il faut vous dire que dans ma seconde lettre je vous ai demandé de me venir en aide. J'ai tout dépensé, je dois à l'hôtel, je n'ai plus de crédit ici, et je me trouve dans la situation la plus pénible. Cela dure encore jusqu'à présent, avec cette différence que c'est deux fois pire. Cependant, je dois aller en Russie, j'ai là des affaires qui ne souffrent pas de retard; je ne puis ni payer mes dettes, ni partir faute d'argent pour le voyage et je suis complètement au désespoir. Encore un peu, et je tomberai sérieusement malade. Que faire, je ne puis le comprendre!

J'avais compté sur ma nouvelle, que j'écris nuit et jour. Mais au lieu de trois feuilles, elle s'est étendue à six, et le travail n'est pas encore terminé. Il est vrai que j'aurai davantage d'argent à toucher, mais en tout cas, je ne le recevrai pas avant un mois de Russie. Et d'ici là ! Ici, l'on me menace de la police. Que faire ?

Je vous ai écrit et je vous ai prié de m'envoyer 100 thalers. Cet argent ne me sera pas d'un secours radical, mais cela me soulagera grandement et cela me sauvera du déshonneur. Et alors, si vous pouvez m'aider, si vous êtes toujours le même, toujours mon bon ami, ne me refusez pas ces 100 thalers. Ma nouvelle vaut, d'après nos prix actuels, — minimum 1.000 roubles argent et dans un mois je vous rembourserai sûrement.

Je suis tellement ennuyé, tellement torturé par le souci, qu'il m'est impossible de vous écrire davantage. Pardonnez-moi, mon bon ami, de vous déranger. Si vous pouvez, secourez-moi.

Mon adresse: Wiesbaden, poste restante, à M. Théodore Dostoïevski.

Cette adresse est bonne pour tout le mois.

Je vous serre cordialement la main.

Votre THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Wiesbaden, 28 septembre 1868.

Je vous remercie, mon précieux ami, de m'avoir secouru. Vous avez montré que vous êtes mon ami, constant, fidèle, et que votre cœur n'a pas changé avec les années. Vous allez en Suède, probablement pour peu de temps. Ainsi, il est possible que cette lettre ne vous trouve pas à Copenhague. Voilà la question : vous trouverai-je à Copenhague? J'aurais bien voulu vous voir en passant. Mais si j'ai à ma disposition deux ou trois jours et si je me trouve dans des conditions convenables, — je ne veux pas suivre votre conseil de revenir à Saint-Pétersbourg par la mer, car il m'est *indispensable* de m'arrêter deux ou trois jours dans le gouvernement de Pskov (sur ma route).

Vos cent thalers m'ont secouru tant soit peu relativement, car Mme Brinken est venue elle-même (hier) à l'hôtel, dans la soirée, et, ne m'ayant pas trouvé, elle a eu le temps de raconter au propriétaire qu'elle devait me remettre une lettre chargée. Et à cause de cela, aujourd'hui, quand j'ai été chez elle et que j'ai reçu l'argent, le propriétaire, prévenu de l'argent, m'a pris presque *tout*, de sorte qu'il m'est resté une quinzaine de florins. C'est tout à fait dans les habitudes du pays, et cependant, j'ai encore une dette et une dépense à faire (un dégagement à faire) qui me tourmentent beaucoup. Mais ça m'est égal : je recevrai peut-être mon argent dans peu de temps et alors ce que j'ai donné au propriétaire sera déjà liquidé. Autant de gagné.

J'espère que je n'attendrai pas longtemps et cependant il faudra bien dix jours. Ces dix jours j'aurai la fièvre. Voici ce que j'ai décidé : j'ai écrit à Katkov, en lui proposant ma nouvelle pour le *Rousski Viestnik* et en le priant de m'envoyer ici 300 roubles d'avance. Mais j'ai bien peur de deux circonstances : 1° il y a six ans Katkov m'a envoyé en Sibérie (avant mon départ de Sibérie) 500 rou-

bles d'avance pour une nouvelle que je ne lui avais pas encore envoyée. (Peut-être m'a-t il envoyé 1.000 ; j'ai oublié: est-ce 500 ou 1.000?) Et puis ensuite nous ne nous sommes pas accordés dans nos conditions et l'affaire n'a pas été conclue. L'argent a été remboursé à Katkov et la nouvelle, que j'avais déjà envoyée en attendant, a été reprise ; 2° depuis cette époque, pendant l'édition de *Vrémia*, il y a toujours eu des bisbilles entre les deux revues. Et Katkov est un tel individu, que je crains beaucoup maintenant qu'il ne se rappelle le passé, et qu'il ne me refuse hautainement la nouvelle que je lui propose et qu'il ne me laisse penaud. D'autant plus qu'en lui offrant ma nouvelle je ne pouvais m'adresser à lui autrement que d'un ton dégagé et sans aucune platitude.

Et cependant, la nouvelle que j'écris à présent sera peut-être mieux que tout ce que j'ai écrit, si l'on me donne le temps de la finir. Oh, mon ami ! Vous ne sauriez croire quelle torture on éprouve à écrire sur commande. C'est même désavantageux au point de vue matériel. Plus l'œuvre est faible, plus le prix s'abaisse. Mais que faire ? j'ai 15.000 roubles de dettes, tandis que l'année dernière à cette époque je n'avais pas un kopek de dette. Non seulement j'ai sacrifié mes propres 10.000 roubles pour la famille de mon frère, mais j'ai signé des lettres de change et j'ai refait en mon nom les lettres de change signées par mon frère, et maintenant, j'aurai à faire plusieurs années de prison pour les dettes d'un autre. Et que deviendra mon pauvre Paul ? Et mon frère Nicolas qui est malade ? J'ai dû aller à l'étranger pour me soigner et écrire quelque chose. Pour écrire — j'ai écrit ; mais ma santé est pire ; je n'ai plus de crises d'épilepsie, mais une fièvre intérieure me brûle ; j'ai des frissons, la fièvre toutes les nuits et je maigris affreusement. J'ai dû prendre froid. Au revoir, mon ami... Mon adresse est la même : Wiesbaden, poste restante ; je vous prie, poste restante. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Si je ne puis vous remettre l'argent avant d'aller en Russie, je le rendrai à Pétersbourg, comme vous l'avez recommandé.

Je passerai certainement encore une dizaine de jours à Wiesbaden, jusqu'à la réponse de Katkov.

Au même.

Pétersbourg, 8 novembre 1865.

Excellent et très estimé ami, Alexandre Egorovitch. Est-il possible que les quatre semaines soient écoulées ? J'ai compté et c'est vrai, en effet. Qu'ai-je donc fait ? C'est étrange : je vois d'après votre lettre que vous ne paraissez pas avoir reçu mon billet du bateau à vapeur de Kronstadt. N'est-ce pas ? Écrivez-le. Je vous dois encore une livre. Ce n'était pas un billet, mais quelques mots sur l'addition du bateau à vapeur. Il me manquait une livre, et cependant je n'ai eu que 5 shillings de menues dépenses (pour la bière ; l'eau était abominable). Il y a eu, sur l'addition, de tels détails qu'on ne pouvait ni soupçonner ni éviter. Je vous ai donc écrit sur l'addition quelques lignes, en vous priant de rembourser cette livre à Copenhague. Car je n'avais déjà plus un kopek. Est-il possible qu'ils ne se soient pas présentés? La traversée a été calme, mais nous ne sommes arrivés que le sixième jour.

Aussitôt arrivé, dès la première nuit, j'ai eu une crise des plus fortes. Je me suis remis ; dans cinq jours, — une autre crise, encore plus violente. Enfin, avant-hier, encore une, quoique légère, mais les trois à la suite m'ont horriblement fatigué. Malgré cela, je travaille sans lever la tête. Katkov m'a envoyé 300 roubles à Wiesbaden, je les ai trouvés en arrivant : Ianichev me les a renvoyés. En attendant, tout s'est effondré sur moi. La famille de mon frère (celui qui est décédé) est complètement bouleversée. On n'attendait que moi. Je leur ai tout donné et de plus j'ai emprunté dernièrement encore 100 roubles. Je ne sais ce que je dois faire. Je viens de consulter Polonsky. Il m'a beaucoup parlé et conseillé d'attendre avec la revue, d'écrire un roman et autre chose encore et de commencer alors. Ce serait donc dans un an. Quant au secours, il hoche la tête. Mais je n'ai encore rien tenté et je veux le tenter quand même. Je vais présenter une demande au ministre pour la famille de mon frère.

J'ai en tête de publier une édition périodique, qui ne serait pas une revue. Ce serait utile et avantageux. Il est possible que je le réalise l'année prochaine. Mais en

attendant, il faut terminer le roman. Je travaille de toutes mes forces, et cependant cela m'est défendu par les docteurs, à cause des crises.

Je ne puis rien vous envoyer tout de suite. Patientez, mon bon ami. Pour le roman, je ne recevrai pas moins de 2.500 roubles. Je vous rembourserai. Car c'est tout à fait certain ; j'ai reçu les arrhes. Pourvu que je le termine!

Le pardessus et le plaid sont arrivés. Il est possible que je les envoie demain à Lubeck.

Que dois-je faire avec Ianichev ? Mon Dieu ! vers le 12 décembre il faut *absolument* lui envoyer ma dette. Alors, peut-être, pourrai-je m'acquitter aussi envers vous. Mais, où le prendre? Ce n'est pas de bonne politique que de demander encore une avance à Katkov. C'est impossible. C'est stupide. Nous ne sommes pas du tout dans ces rapports.

Je présente à votre épouse mon parfait dévouement et mon respect sans bornes. Et je lui souhaite surtout une bonne santé, c'est le principal. Je vous félicite à l'occasion de la naissance de votre fille et j'embrasse tous les enfants et surtout *la plus sage*.

Au revoir, cher et vieil ami. Je vous serre fortement la main. Tout à vous.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Je remettais toujours à vous écrire, attendant quelque chose de positif. Mon Paul se porte bien et me donne peu de satisfaction ; mon frère est malade, il mourra probablement bientôt, — cette année, peut-être. Je vous parlera en détail de toutes les nouvelles et de tous les *projets*. Ne m'oubliez pas non plus. Nous avons la neige, on va en traîneau et la Néva se prend. Il est à peine possible que les bateaux à vapeur marchent. Je vous renverrai le pardessus d'une autre façon. J'ai reçu la malle de Francfort. Le tout a coûté 65 roubles.

A N.-N. Strakhov.

1866.

Mon bon et bien estimé Nicolas Nicolaïevitch,

Dimanche, 12 février, s'il ne survient rien d'extraordinaire, mon mariage sera célébré à 8 heures du soir, à la cathédrale de la Trinité.

Si vous n'avez pas oublié les quelques années de nos relations si intimes et si cordiales, vous ne vous étonnerez point, mon cher Nicolas Nicolaïevitch, qu'en un moment aussi heureux de ma vie (malgré bien des soucis), je me souvienne de vous et désire de tout mon cœur vous voir d'abord parmi mes témoins et ensuite parmi les invités qui accompagneront les *jeunes mariés* chez eux.

Depuis longtemps je me proposais d'aller vous le demander, mais tous ces temps : 1° je suis souffrant, et 2° j'ai tant de préoccupations, il faut se soucier de tant de petites choses, il y a tant d'achats à faire, d'ordres à donner, qu'avec ma mauvaise mémoire je suis complètement perdu.

C'est pourquoi je vous prie de m'excuser de vous inviter par ce billet. Ensuite je suis devenu tellement sauvage la dernière année de ma vie solitaire et si abruti des quarante-quatre feuilles que j'ai écrites cette année, que j'ai même beaucoup de peine à écrire ces quelques lignes malgré que je ressente pour vous une très sincère sympathie et que je ne me soucie pas du style.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Au revoir donc. Je vous serre fortement la main.

Votre dévoué

TH. DOSTOÏEVSKI.

A A.-E. Vrangel.

Pétersbourg, 18 février 1866.

Mon bon et vieil ami Alexandre Egorovitch,

Je suis coupable envers vous pour mon long silence mais ma faute n'est pas sans excuses. Il me serait maintenant difficile de vous décrire ma vie présente avec toutes ses circonstances, pour vous faire comprendre clairement les nombreuses causes de mon long silence. Ces causes sont multiples et compliquées. Aussi ne les décrirai-je pas; je vous dirai seulement ceci : 1° je travaille comme un galérien. C'est ce roman pour le *Rousski Viestnik*. Le roman est grand, il a six parties. A la fin de novembre il y en avait déjà un grand morceau d'écrit, tout prêt; j'ai tout brûlé ! maintenant, je puis l'avouer, ça ne me plaisait pas. Une nouvelle forme, un nouveau plan m'entraînaient ; j'ai recommencé. Je travaille jour et nuit, et, cependant,

je travaille peu. J'ai calculé qu'il me faudra fournir à *Rousski Viestnik* jusqu'à six feuilles par mois. C'est terrible ; cependant j'y arriverais si j'avais ma liberté d'esprit. Un roman c'est une œuvre poétique ; il exige le calme de l'esprit et de l'imagination, tandis que moi je suis tourmenté par les créanciers qui me menacent de la prison ; jusqu'à ce jour je ne me suis pas encore arrangé avec eux et je ne sais pas encore si j'y parviendrai, bien que plusieurs d'entre eux soient raisonnables et acceptent ma proposition de fractionner les paiements et de m'acquitter en cinq années. Mais avec quelques-uns je n'ai pu encore m'arranger. Comprenez donc quelle est mon inquiétude. Cela ronge l'esprit et le cœur et dérange pour plusieurs jours, et malgré cela, il faut s'asseoir et écrire. Parfois c'est impossible. Voilà pourquoi il m'est difficile de trouver un moment de tranquillité pour causer à un vieil ami. Je vous le jure !

Ensuite la maladie. D'abord dès mon retour j'ai été terriblement secoué par l'épilepsie ; elle semblait vouloir se venger des trois mois de répit qu'elle m'avait accordés à l'étranger ; maintenant ce sont les hémorrhoïdes dont je souffre depuis un mois. Vous n'avez probablement pas idée de cette maladie, et vous ne pouvez vous imaginer ce que sont ses accès. Voilà déjà trois années de suite que je leur paie mon tribut deux mois par an, en février et mars. Et comment ! *Quinze jours* durant j'ai dû rester couché sur mon divan, et pendant ces quinze jours impossible de prendre la plume ; et maintenant, pendant l'autre quinzaine, il me faut écrire cinq feuilles ! Et parce que bien portant, je dois rester couché, uniquement puisque je ne puis être debout ou assis sans qu'aussitôt des douleurs ne me prennent. Cependant depuis trois jours je vais beaucoup mieux. C'est Besser qui me soigne. Je profite d'un moment de répit pour causer avec des amis.

Quelle honte j'avais de ne pas avoir répondu ! Mais ce n'est pas à vous seul, c'est à d'autres aussi qui ont des droits à mon affection, que je n'ai pas écrit.

En mentionnant mes ennuis je n'ai rien dit des désagréments de famille et des innombrables soucis que me causent les affaires de feu mon frère, sa famille et les affaires de notre défunte revue. Je suis devenu nerveux,

irritable, mon caractère s'est gâté. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela ira. Je ne suis pas sorti de tout l'hiver ; je n'ai vu rien ni personne ; je ne suis allé qu'une fois au théâtre, à la première de *Rogniéda*, et ce sera ainsi jusqu'à ce que j'aie fini mon roman, si toutefois on ne m'emprisonne pas pour dettes.

Quand j'aurai fini mon roman, je ne sais pas ce que je ferai, mais le principal, mon nom littéraire sera renouvelé et pour l'automne on pourra entreprendre quelque chose. J'ai un projet, mais il faut être sage.

Voici encore un fait : les abonnements aux revues et le commerce des livres augmentent en de grandes proportions ; ce sont les derniers renseignements des libraires, et j'en ai encore d'autres preuves.

Maintenant je reprends ce que vous avez écrit. Vous m'avez écrit que le mieux pour moi serait d'entrer au service de l'État. J'en doute. Pour moi le mieux c'est de rester où l'on peut trouver le plus d'argent. En littérature j'ai déjà un tel nom que je suis assuré d'avoir toujours un morceau de pain (si je n'avais pas de dettes) et même un morceau de pain blanc, succulent, comme c'était jusqu'à ces dernières années.

A propos, je vous parlerai de mes occupations littéraires actuelles et vous en tirerez la conclusion nécessaire.

Acculé par les circonstances j'écrivis à Katkov, de l'étranger, que je lui donnerais une nouvelle à un prix très bas pour moi : 125 roubles la feuille, ce qui équivaut à 150 roubles la feuille du *Sovremennik*. Il accepta. Depuis, j'ai appris qu'il avait accepté avec joie parce que cette année, en fait de belles lettres, il n'avait rien pour sa revue. Tourguenev n'écrit rien, et ils sont fâchés avec L. Tolstoï. Je suis arrivé en sauveur (je tiens tout cela de source sûre). Mais avec moi, ils ont été très prudents et très politiques. Ce sont d'affreux pingres. Le roman leur parut grand. Payer pour vingt-cinq feuilles (trente peut-être) 125 roubles la feuille, les effrayait. En un mot toute leur politique consiste (ils ont déjà envoyé chez moi) à diminuer le prix de la feuille, et ma politique à moi est de l'augmenter. Si bien qu'entre nous règne actuellement une lutte sourde. Évidemment ils désirent que je vienne à Moscou, moi j'attends, et voici quel est mon but : avec l'aide de

Dieu, ce roman sera peut-être une œuvre admirable, je désire que trois parties au moins (la moitié) soient publiées ; l'effet sur le public sera produit, et alors j'irai à Moscou et nous verrons comment ils diminueront le prix ; peut-être, au contraire, l'augmenteront-ils. Ce sera vers Pâques. En outre, je tâche de ne pas prendre d'avances ; je me serre et vis comme un mendiant ; le mien ne m'échappera pas, tandis qu'en prenant des avances, moralement je ne serais plus libre quand, plus tard, il me faudra parler définitivement du paiement. La première partie de mon roman a paru il y a deux semaines dans la première livraison de janvier de *Rousski Viestnik* ; il s'appelle *Crime et Châtiment*. J'ai entendu déjà beaucoup d'appréciations enthousiastes. Il y a là des choses hardies et nouvelles. C'est dommage que je ne puisse vous l'envoyer. Est-ce que là-bas, chez vous, personne ne reçoit *Rousski Viestnik ?*

Écoutez maintenant : supposons que je réussisse à terminer bien ce travail, c'est-à-dire, comme je le désire, je rêve, savez-vous quoi ? à vendre cette année même la deuxième édition à un libraire, moyennant *deux mille* ou même trois. Le service d'État ne me les donnera pas ! Et je le vendrai certainement en deuxième édition, car il en a été toujours ainsi pour toutes mes œuvres. Mais voici le malheur ; je puis gâcher le roman ; je le pressens. Si on me met en prison pour dettes je le gâcherai sûrement et même ne l'achèverai pas ; alors tout sera perdu !

Mais je ne fais que parler de moi ; n'y voyez point une preuve d'égoïsme ; cela arrive à tous ceux qui trop longtemps restent dans leur coin et se taisent.

Vous écrivez que vous et toute votre famille avez été malades ; c'est triste. La vie à l'étranger devrait au moins vous dédommager par la santé ! Que seriez-vous devenu avec votre famille cet hiver à Pétersbourg ! C'est terrible ce que nous avons eu, et cet été peut-être aurons-nous le choléra.

Transmettez à votre femme mes sentiments respectueux et mes souhaits de tout le bonheur possible, et pour commencer, la santé.

Mon bon ami, vous au moins vous êtes heureux dans votre famille, et à moi, le sort a refusé ce grand et *unique* bonheur de l'homme. Oui, pour votre famille, vous devez être reconnaissant.

Vous me dites un mot de la proposition de votre père que vous avez refusée. Je ne saurais vous donner de conseils, puisque je ne connais pas l'affaire dans *tous ses détails*, cependant je me permettrai un conseil d'ami : ne vous décidez pas à la hâte, ne dites pas le dernier mot, et remettez la décision définitive à l'été, quand vous viendrez. Ces sortes de décisions se font pour toute la vie ; c'est le changement de toute la vie. Si même cet été vous vous décidiez à rester au service, ne prononcez pas la parole définitive, et laissez le dernier mot aux circonstances.

Cet été je serai à Pétersbourg, alors nous nous verrons et nous causerons de bien des choses.

A propos, je suis très heureux que la vie intérieure russe vous intéresse autant. Pour moi, un ami, c'est très agréable, bien que je ne sois pas d'accord avec vous sur tous les points. Vous envisagez certaines choses d'une façon un peu exclusive. Est-ce que vous ne puisez pas vos nouvelles dans les journaux étrangers? Là on déforme systématiquement tout ce qui touche la Russie. Mais c'est une question très vaste. Selon moi, quand on est à l'étranger, on tombe malgré soi sous l'influence de la presse étrangère. Je l'ai éprouvé par moi-même. Cependant, sur bien des points je pressens que je suis d'accord avec vous.

Viést est édité par deux directeurs : *Skariatine* et *Umatov*.

Au revoir, mon cher ami, au revoir.

J'espère dans la prochaine lettre vous donner de meilleures nouvelles. Que Dieu m'entende !

Bien à vous.

TH. DOSTOÏEVSKI.

Embrassez vos chers enfants.

[Ecrit en travers] : Tout ce que vous avez laissé chez mo est intact et enfermé dans une commode. Mon ami, je suis votre débiteur. Patientez un peu ; je paierai. Et maintenant, je fuis les avances ; et si vous saviez combien j'ai dû dépenser !

Au même.

Pétersbourg, 9 mai 1866.

Mon bon Alexandre Egorovitch,

Je suis en retard avec ma réponse et je tâche de rattraper le temps perdu. Croyez-moi, mon fidèle ami, que ma

conscience me reproche beaucoup, et si votre lettre était venue seulement huit jours avant, je vous aurais envoyé l'argent aussitôt. Ne riez pas de ce que je vous dis. Voilà ma situation : j'ai vécu tout l'hiver en ermite, j'ai travaillé, ma santé est délabrée, j'ai vécu de peu de chose, et j'ai dépensé 1.500 roubles. Comment ? Mais on m'arrache l'argent ! Je suis allé à Moscou à la semaine sainte et j'ai pris à Katkov, d'avance, 1.000 roubles. Mon but était d'aller plus vite à Dresde, de m'y installer pour trois mois et de terminer mon roman, *afin que personne ne me dérange*. Car ici à Saint-Pétersbourg, il m'est impossible de terminer. Mes crises deviennent plus violentes, ce qui n'arrive pas à l'étranger, et quant aux créanciers, plus on leur donne, plus ils deviennent insolents. Cependant, ils devraient m'être reconnaissants, après la mort de mon frère j'ai pris les dettes à mon nom et j'en ai déjà payé une partie. Et si je n'avais pas refait les lettres de change à mon nom, ils n'auraient rien reçu. Mais il s'est trouvé que cette fois-ci, quand on m'a délivré le passeport pour l'étranger, il a été nécessaire de procéder à quelques formalités, l'affaire a traîné et le cours du rouble a baissé ; de sorte que ce qui était possible la semaine sainte, on n'y doit plus songer maintenant. Et cependant les créanciers ont fait valoir leurs droits, et mes mille roubles ont été perdus. Malgré tout cela, je reste et je continue mon roman de toutes mes forces. En ce moment, c'est mon unique espoir. Il me reste encore environ 1.500 roubles à toucher pour cela, et peut-être davantage, et ensuite je vendrai la deuxième édition, aussi pas moins de 1.500 roubles (on le marchande déjà). Mais de Katkov je ne commencerai à toucher de l'argent qu'à partir du mois de juillet. Je vous en enverrai au mois de juillet — *sans aucun doute*. Mais s'il y a la moindre possibilité de vous en envoyer avant (et ce serait très probable, car les libraires demandent déjà la deuxième édition, avant que le roman soit terminé) je vous en enverrai tout de suite. Et je vous prierai de m'écrire en deux mots au moins le chiffre exact de ma dette de l'année dernière en *reichsthalers*, car j'ai perdu mon carnet et je me rappelle ma dette à peu près, mais pas au juste. J'ajouterai que j'ai encore plus de peine que vous de ne pouvoir vous rembourser à présent. Certainement, vous m'accuserez ; pourquoi

paie-t-il les autres et ne me paie-t-il pas ? Tout ce que je puis répondre pour m'excuser — c'est que c'est arrivé sans intention. Ils sont près de moi et ils m'ont tellement serré de près que je n'ai pas pu respirer ; j'ai tout distribué malgré moi.

Le cours du rouble a commencé à baisser pour des raisons européennes; je ne défends pas Katkov, et je ne tiens pas plus que ça à le défendre, mais il ne professe pas de socialisme. Vous ne lisez probablement que des articles étrangers. C'est peu pour connaître l'affaire. Ne viendrez-vous pas passer l'été? Nous aurions bien des choses à nous dire. Quant à moi, je crois que je resterai à Saint-Pétersbourg, et, par conséquent, je paierai encore 1.000 roubles. Ne serait-ce pas bien d'aller à Moscou ou quelque part à la campagne? Écrivez donc. Tout à vous.

TH. DOSTOÏEVSKI.

A Apollon Nicolaïevitch Maïkov.

Genève, le 16 (28) août 1867.

Combien de temps ai-je gardé le silence et n'ai-je pas répondu à votre précieuse lettre, cher et inoubliable ami Apollon Nicolaïevitch. Je vous appelle *mon ami inoubliable* et je sens dans mon cœur que je vous donne ce nom avec raison : nous sommes amis depuis si longtemps et nous sommes habitués l'un à l'autre à un tel point que la vie, qui nous a quelquefois séparés et éloignés, n'a pu nous éloigner complètement l'un de l'autre, et même peut-être nous a définitivement unis. Si vous écrivez que vous vous êtes aperçu quelque peu de mon absence, combien plus je me suis aperçu de la vôtre! En dehors de la conviction confirmée journellement de la ressemblance et de l'union de nos idées et de nos sentiments, prenez encore en considération que, vous ayant perdu, je me suis trouvé, de plus, dans un pays étranger, où non seulement je n'ai trouvé ni un visage russe, ni livres, ni pensées et soucis russes, mais même pas un visage accueillant. Vraiment, je ne puis comprendre comment un Russe vivant à l'étranger peut ne pas remarquer et ne pas sentir cela, s'il a du sentiment et du bon sens. Il est possible que, d'après

eux, ces gens-là soient accueillants, mais à nous, il nous semble qu'ils ne le sont pas. *C'est vraiment ainsi !* Et comment peut-on passer sa vie à l'étranger? Sans patrie, — *c'est une souffrance, je le jure !* Aller y passer six mois, un an même, — c'est bien. Mais y aller comme moi, sans savoir du tout quand je reviendrai, c'est très mauvais et très pénible. L'idée seule est pénible. J'ai besoin de la Russie, pour mon travail et pour mes œuvres (sans parler de l'existence en général), et grandement besoin. On devient comme un poisson sans eau : on perd ses forces et ses moyens. Nous causerons de tout cela. J'ai bien des choses à vous dire et à vous demander votre conseil et votre aide. Vous êtes *le seul,* avec lequel je puisse parler d'ici. (N. B. — A propos : lisez cette lettre tout seul et ne racontez rien sur mes affaires à qui n'a pas besoin de les savoir. Vous verrez vous-même.) Encore un mot : pourquoi je suis resté si longtemps sans vous écrire ? Il est au-dessus de mes forces de vous répondre en détail. Je me trouvais trop peu stable, et j'attendais d'être installé pour quelque temps au moins, pour commencer notre correspondance. Je ne compte que sur vous, sur vous seul. Écrivez-moi plus souvent et ne m'abandonnez pas, mon ami ! A présent, je vous écrirai très souvent et régulièrement. Entamons donc une correspondance suivie, pour l'amour de Dieu ! Cela me remplacera la Russie et cela me donnera des forces.

Je vais vous raconter ces quatre mois tant bien que mal et à cœur ouvert.

Vous savez comment je suis parti et pour quelles raisons. Les principales raisons étaient deux : 1° sauver non seulement ma santé, mais ma vie même. Les crises se sont répétées chaque semaine, et il était insupportable de sentir et *d'avoir conscience* de ce dérangement nerveux et cérébral. La raison commençait réellement à être ébranlée, c'est la vérité. Je le sentais ; et le dérangement nerveux me donnait quelquefois des moments de rage ; 2° raison ou circonstance : les créanciers ne pouvaient plus attendre, et au moment où je partais, Latkine et Petchatkine avaient fait valoir leurs droits — un peu plus on me prenait. Il est bon d'admettre (et je le dis sans figure et sans fanfaronnade) que la *prison pour dettes* m'aurait été très utile, d'un côté. L'actualité, l'étoffe, une nouvelle *Maison des*

Morts en un mot j'aurais eu de l'étoffe au moins pour 4.000 ou 5.000 roubles, mais je viens de me marier et, d'ailleurs, aurais-je mieux supporté un été suffocant dans la maison Tarassov? C'est une question irrésolue. Mais s'il m'était impossible d'écrire dans la maison Tarassov avec des crises plus violentes, comment aurais-je fait pour payer mes dettes ? La charge devenait énorme. Je suis parti, mais je portais la mort dans l'âme. Je n'avais pas foi en l'étranger, ou plutôt, je croyais que l'influence morale de l'étranger serait très mauvaise ; seul, *sans provision*, avec un jeune être, qui aspirait avec une joie naïve à partager ma vie errante ; mais je voyais que dans cette joie naïve il y avait beaucoup d'inexpérience et de chaleur primitive, et cela me troublait et me tourmentait beaucoup. J'avais peur qu'Anna Grigorievna ne s'ennuyât seule avec moi. Car jusqu'à présent, nous sommes réellement *seuls*. Je ne comptais pas sur moi-même : mon caractère est maladif, et je prévoyais qu'elle souffrirait avec moi. (N. B. — A vrai dire, Anna Grigorievna s'est montrée plus forte et d'un esprit plus profond que je ne l'aurais jugé, et que je n'aurais compté, et, dans bien des occasions elle a été mon ange gardien ; mais en même temps, il y a en elle beaucoup de traits enfantins, propres à ses vingt ans, ce qui est beau et naturellement nécessaire, mais à quoi j'ai à peine la force et la faculté de répondre. Tout cela m'était venu à l'esprit au moment de mon départ, et quoique, je le répète, Anna Grigorievna se soit trouvée plus forte et meilleure que je ne le croyais, mais cependant je ne suis pas encore tranquille.) Enfin nos modestes ressources m'effrayaient : nous sommes partis avec de fort petites ressources et ayant emprunté d'avance trois mille roubles (!) à Katkov. Il est vrai, j'avais compté, aussitôt arrivé à l'étranger, me mettre au travail. Et qu'est-il arrivé ? Je n'ai rien ou presque rien fait encore, et je commence à peine à présent mon travail d'une façon sérieuse et définitive. Il est vrai que, à propos de ce que je n'ai *rien* fait, je suis *encore* en doute : car j'ai senti quelque peu et *j'ai imaginé bien des choses ;* mais il y a fort peu de choses écrites, il y a peu *de noir sur le blanc*, et cependant ce n'est que *le noir sur le blanc* qui soit définitif ; car on ne paye que cela.

Ayant vite quitté cet ennuyeux Berlin (où j'ai passé une journée, où ces ennuyeux Allemands ont réussi à m'énerver jusqu'à la rage et où je suis allé aux bains russes) nous sommes allés à Dresde, là nous avons loué un appartement et nous nous y sommes installés pour quelque temps.

L'impression a été très bizarre. Je me vois poser tout de suite la question : pourquoi suis-je à Dresde, précisément à Dresde, et non pas ailleurs, et pourquoi donc a-t-il fallu tout quitter en un endroit et venir dans un autre endroit ? La réponse se présentait clairement (à cause de ma santé, de mes dettes, etc.). Mais ce qui a été mauvais, c'est que j'ai senti avec trop de netteté que, n'importe où que nous vivions, ce serait indifférent à Dresde ou ailleurs, je serai partout, dans un pays étranger, détaché de ma patrie. J'avais voulu me mettre aussitôt à l'ouvrage, mais j'ai senti que je ne pouvais positivement pas travailler, que l'impression était positivement différente. Que faisais-je alors ? Je végétais. Je lisais, j'écrivais quelque peu, je souffrais d'ennui, puis de la chaleur. Les jours passaient monotones. Nous allions nous promener régulièrement avec Anna après dîner dans le Grand Jardin, entendre de la musique banale, ensuite nous lisions, puis nous allions nous coucher. J'ai découvert dans le caractère d'Anna Grigorievna des qualités sérieuses d'antiquaire (et cela me paraît très gentil et très amusant). Pour elle, par exemple, c'est toute une occupation que d'aller examiner quelque stupide hôtel de ville, d'inscrire, de le décrire, ce qu'elle fait avec ses signes sténographiques, et elle a ainsi rempli sept carnets; mais ce qui l'a occupée et ce qui l'a frappée le plus, c'est la galerie, et j'en étais fort aise, car dans son âme trop d'impressions ont été évoquées pour qu'elle s'ennuie. Elle allait tous les jours à la galerie. Combien nous avons causé et parlé de tous nos amis, de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de vous et d'Anna Ivanovna ; c'était quelque peu triste.

Je ne puis vous décrire mes pensées. J'ai subi trop d'impressions. Je lisais les journaux russes et cela me reposait. J'ai enfin senti que j'ai assez de réserve pour écrire un article sur les rapports de la Russie avec l'Europe et les couches supérieures de la société russe. Mais n'en par-

lons pas ! Les Allemands m'énervent, et notre vie russe, la vie de nos couches supérieures et leur foi dans l'Europe et dans la civilisation, m'énervent aussi. L'événement de Paris m'a horriblement bouleversé. Ils sont fameux les avocats parisiens qui crient : « Vive la Pologne » ! Fi, que c'est vilain, et surtout comme c'est bête ! Je me suis davantage pénétré de ma première idée : qu'il nous est en partie avantageux que l'Europe ne nous connaisse pas ou bien nous connaisse à notre désavantage. Et les détails du procès de Berezowsky ! Que de vile bureaucratie ! mais l'important, l'important est que l'on se demande comment ils n'ont pas tout divulgué, comment tout se tient encore à la même place ; à la même place !

La Russie nous paraît ici plus en relief. C'est un fait remarquable que le peuple ait présenté une maturité inattendue et une compétence pareille à l'occasion de l'inauguration de nos réformes (quand on ne considérerait que les réformes judiciaires), et en même temps la nouvelle du commerçant de 1re classe qui a été frappé de verges à Orenbourg par le maître de police. On ne sent qu'une chose : que le peuple russe, grâce à son bienfaiteur et à ses réformes, s'est enfin placé dans une situation telle que, bon gré mal gré, il s'habituera aux affaires, à s'observer soi-même, et c'est là le principal. Je vous le jure que c'est à présent une époque de transformations et de réformes peut-être plus importante que l'époque de Pierre le Grand. Que deviennent les routes ? Il faudrait se diriger vers le Midi, aussi vite que possible, c'est important. Et puis alors une justice équitable partout, quelle grande rénovation ! (Ici on pense à tout cela, on en rêve, tout cela fait battre le cœur.) Ici je n'ai rencontré presque personne, mais il est impossible de ne pas rencontrer quelqu'un par hasard. En Allemagne, j'avais trouvé un Russe, qui demeure toujours à l'étranger, mais qui va chaque année en Russie passer environ trois semaines, afin de recevoir ses revenus et revient en Allemagne, où il a une femme et des enfants qui sont devenus complètement Allemands. Je lui ai demandé, entre autres, dans quel but il s'est expatrié. Il m'a répondu textuellement (avec une impudence irritée) :

— Ici, c'est la civilisation, chez nous la barbarie. Et puis, ici, il n'y a pas de nationalité ; hier j'étais en chemin de

fer et je ne pouvais reconnaître un Français d'un Anglais ou d'un Allemand.

— Alors, c'est le progrès à votre avis ?

— Mais oui, certainement.

— Mais savez-vous que c'est tout à fait faux? Le Français est avant tout Français et l'Anglais Anglais, et leur but suprême est de rester eux-mêmes. Bien plus, c'est là qu'est leur force.

— C'est complètement différent. La civilisation doit tout égaliser, et nous ne serons heureux que quand nous aurons oublié que nous sommes Russes ; quand chacun ressemblera aux autres. N'allons-nous pas écouter Katkov?

— Vous n'aimez donc pas Katkov?

— C'est un lâche.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'aime pas les Polonais.

— Lisez-vous sa revue ?

— Non, je ne la lis jamais.

Je rapporte cette conversation textuellement. Cet homme appartient aux jeunes progressistes, mais d'ailleurs il paraît se tenir éloigné de tous. C'est étonnant comme ils se transforment tous à l'étranger en une espèce de roquets hargneux et méprisants. . . . . Il m'a déclaré qu'il était complètement athée. Mais, mon Dieu : le déisme nous a donné le Christ, c'est-à-dire une idée si élevée de l'homme qu'on ne peut la concevoir sans vénération, et qu'il est impossible de ne pas croire que c'est l'éternel idéal de l'humanité. Et alors, eux, que nous ont-ils présenté ! Au lieu de la beauté divine supérieure, dont ils se moquent, ils sont tous si vilement ambitieux, si honteusement irritables, si futilement vaniteux, qu'il est simplement incompréhensible de savoir ce qu'ils espèrent et qui les suivra. Il a dit du mal de la Russie et des Russes d'une façon monstrueuse, horrible. Mais voilà ce que j'ai remarqué : tous ces petits libéraux et progressistes, qui appartiennent principalement à l'école de Bélinski, trouvent leur meilleur plaisir et leur meilleure satisfaction à dire du mal de la Russie. La seule différence consiste en ce que les adeptes disent simplement du mal de la Russie et la voudraient sincèrement à tous les diables (surtout à tous les diables !), tandis que

les autres ajoutent qu'*ils aiment* la Russie. Et cependant, non seulement tout ce qui est propre à la Russie leur est détestable, au point qu'ils le renient et se font une joie de le tourner en ridicule ; mais encore, si on leur présentait réellement un fait qu'on ne saurait réfuter ou défigurer par la caricature, et qui les forcerait à en convenir, il me semble qu'ils seraient malheureux jusqu'à la torture, jusqu'à la souffrance, jusqu'au désespoir.

2) J'ai remarqué que (pareils à tous ceux qui sont absents de la Russie depuis longtemps) ils ignorent totalement les faits (malgré qu'ils lisent les journaux) et ils ont perdu si grossièrement toute conception de la Russie, qu'ils ne peuvent comprendre des faits si ordinaires que notre nihiliste russe lui-même ne saurait nier et ne fait que tourner en ridicule à sa façon. Entre autres il me disait que nous devrions être à plat ventre devant les Allemands, qu'il n'y a qu'une seule route commune et inévitable qui est la civilisation et que toutes les tentatives du russisisme pour conquérir l'indépendance aboutissent à la bêtise et à la vilenie.

Enfin, l'ennui nous a pris à Dresde, moi et Anna Grigorievna. Et surtout les faits suivants : 1) d'après les lettres que Paul m'a expédiées (il ne m'a écrit qu'une fois) il paraît que les créanciers ont fait valoir leurs droits (il est donc *impossible de revenir en Russie avant d'avoir payé*). 2) Ma femme s'est trouvée enceinte (*Ceci, je vous prie*, entre nous ; les neuf mois seront terminés au mois de février, il sera donc d'autant plus impossible de revenir). 3) La question se pose : que deviendront mes Pétersbourgeois, Émilie Fédorovna, Paul et quelques autres ? De l'argent, de l'argent, et il en manque ! 4) Si l'on doit passer l'hiver, il faut aller quelque part dans le Midi. D'ailleurs, j'aurais voulu montrer bien des choses à Anna Grigorievna, la distraire, voyager avec elle. Nous avons décidé de passer l'hiver quelque part en Suisse ou en Italie. Mais pas d'argent. Celui que nous avions apporté a été déjà dépensé. J'ai écrit à Katkov, j'ai dépeint la situation et j'ai demandé encore 500 roubles *d'avance*. Qu'en pensez-vous : il me les a envoyés ! Quel excellent homme ! C'est un homme de cœur ! Nous sommes allés en Suisse. Mais ici je vais vous décrire mes vilenies et mes hontes.

Mon cher Apollon Nicolaïevitch, je sens que je puis vous considérer comme mon juge. Vous êtes un homme de cœur ce dont vous m'avez persuadé depuis longtemps, et enfin j'ai toujours apprécié vos jugements. Je ne souffre pas de me confesser à vous. Mais j'écris pour *vous seul*. Ne m'abandonnez pas au jugement des hommes.

Me trouvant tout près de Bade, j'ai eu l'idée d'y passer. Une pensée séduisante m'obsédait : sacrifier 10 louis et gagner peut-être 2.000 francs de plus, ce serait la vie pour quatre mois, tous ensemble, avec les Pétersbourgeois. Le plus fort, c'est qu'il m'était déjà arrivé de gagner. Et le pire, c'est que ma nature est lâche et trop passionnée. En tout et pour tout je dépasse la dernière limite ; toute ma vie j'ai dépassé la mesure.

Le démon m'a aussitôt joué un tour : en trois jours j'ai gagné 4.000 francs avec une facilité extraordinaire. Maintenant je vais vous faire comprendre comment tout cela s'est présenté à mon esprit. D'un côté ce gain facile : de *100 francs* en trois jours j'ai fait 4.000, d'un autre côté, les dettes, les poursuites des créanciers, les soucis, l'impossibilité de revenir en Russie. Enfin, troisièmement, le plus important, le jeu lui-même. Savez-vous, comme cela vous entraîne? Non, je vous jure, ce n'est pas l'intérêt seul, quoiqu'il me faille avant tout l'argent pour l'argent ! Anna Grigorievna me suppliait de me contenter des 4.000 francs et de partir tout de suite. Mais il y a une possibilité si facile et si possible de remédier à tout. Et les exemples ? En dehors de son gain personnel, on voit tous les jours comme les autres gagnent 20.000, 30.000 francs (on ne voit pas ceux qui perdent). Est-ce que ce sont des saints ? L'argent m'est plus nécessaire qu'à eux. J'ai risqué davantage et j'ai perdu. Je me suis mis à perdre mes dernières ressources, m'irritant jusqu'à la fièvre. J'ai perdu. J'ai engagé mes vêtements, Anna Grigorievna a engagé *tout* ce qui était à elle, ses derniers bibelots. (Quel ange ! Comme elle me consolait, comme elle s'ennuyait dans ce maudit Bade, dans nos deux chambrettes au-dessus de la forge, où nous dûmes nous transporter !) Enfin, il suffit, tout a été perdu (Oh, combien ces Allemands sont vils ; ils sont tous sans exception des usuriers, des coquins et des fripons ! Le propriétaire, ayant compris que nous ne pouvions aller nulle part, en attendant, jusqu'à ce que nous

ayons reçu de l'argent, a augmenté ses prix !) Enfin, il fallait nous sauver, quitter Bade. J'ai encore écrit à Katkov, je lui ai encore demandé 500 roubles (sans parler de la situation, mais la lettre venait de Bade, il a dû comprendre quelque chose). Eh bien, monsieur, il nous les a envoyés ! Il a envoyé ! Et maintenant j'ai pris *d'avance* 4.000 roubles du *Rousski Viestnik*.

Mais cependant, voilà de quoi il s'agit : de ces 500, plus de la moitié a servi à payer les intérêts et le second engagement de nos meubles à Saint-Pétersbourg, ce qui a été fait par la mère d'Anna Grigorievna. Sur ma demande, on a envoyé à son nom l'argent de la rédaction du *Rousski Viestnik*. Ensuite, 100 roubles ont servi à payer les dettes à Bade et nous attendons encore 50 roubles (que la mère d'Anna Grigorievna doit nous envoyer, des mêmes 500 roubles. C'est ce qui nous reste à recevoir), et enfin il nous est resté environ 200 francs pour aller à Genève. (pourquoi à Genève? Je n'en sais rien ; qu'importe?) Nous voici donc à Genève, nous avons loué une chambre garnie chez deux vieilles, et maintenant, c'est-à-dire le quatrième jour, nous avons pour tout capital 18 francs. En dehors des 50 roubles, que nous attendons un de ces jours d'Anna Nicolaïevna, pendant deux mois environ nous n'avons en vue de rien recevoir.

Mais pour en finir avec Bade : nous avons souffert à Bade, dans cet enfer, sept semaines. Tout au commencement, dès mon arrivée à Bade, le lendemain j'ai rencontré à la gare N. N... Comme N. N... était intimidé par moi au commencement ! Il perdait aussi. Mais comme il s'est trouvé qu'il est impossible de se cacher, et que d'ailleurs je jouais moi-même avec une franchise brutale, il a cessé de se cacher de moi. Il jouait avec une ardeur fiévreuse, il a joué pendant quinze jours, qu'il a passés à Bade, et je crois qu'il a beaucoup perdu. Mais je lui suis bien reconnaissant, à ce brave homme ; quand j'ai eu tout perdu (et il avait vu dans mes mains beaucoup d'or), il m'a prêté, sur ma demande, 60 francs. Il a dû me blâmer affreusement : « Pourquoi avais-je perdu tout au lieu de ne perdre que la moitié comme lui ? »

Maintenant, mon ami, écoutez quelles sont mes inten-

tions. Certes, j'ai agi vilement de jouer. Mais, relativement, j'ai perdu peu de mon propre argent. Néanmoins, cet argent pourrait me suffire pour environ deux mois, quatre même, d'après notre façon de vivre. Je vous l'ai déjà dit : je n'ai pu résister au gain. Si j'avais perdu au commencement les 10 louis que je m'étais fixés, j'aurais aussitôt tout quitté et je serais parti. Mais le gain de 4.000 francs m'a perdu. Il n'y avait pas moyen de résister à la tentation de gagner davantage (quand cela se faisait si facilement) et de sortir d'un seul coup de toutes ces difficultés, d'assurer l'existence pendant quelque temps, pour moi et tous les miens : Émilie Fédorovna, Paul, etc. D'ailleurs, tout cela ne saurait nullement me justifier, car je n'étais pas seul. J'étais avec un être jeune, bon et charmant, qui a une pleine confiance en moi, dont je suis le défenseur et le protecteur, et par conséquent que je ne dois pas perdre et je ne dois pas risquer ainsi toutes mes ressources, si peu que cela soit. L'avenir me paraît bien effrayant ; surtout, il m'est impossible de revenir en Russie, d'après les raisons que j'ai citées, et le plus terrible est de se demander : que deviendront ceux qui dépendent de mon aide ? Toutes ces pensées me tuent. Mais d'une façon ou d'une autre, plus tôt ou plus tard, il faut sortir de cette situation. Je ne puis compter, certainement, que sur mes propres forces, car je n'ai rien autre en vue.

En 1865, quand je revenais de Wiesbaden, au mois d'octobre, j'ai pu engager les créanciers à patienter un peu, je me suis concentré en moi-même et je me suis mis au travail. J'ai réussi, et les créanciers ont reçu pas mal de choses. Maintenant, je suis venu à Genève avec des idées dans la tête. J'ai un roman, et si Dieu me vient en aide, il pourrait en résulter une œuvre assez volumineuse et qui ne serait pas mal. Je l'aime beaucoup et j'écrirai avec délice et anxiété.

Katkov m'a dit lui-même, en avril, qu'ils auraient voulu et que ce serait préférable de commencer la publication de mon roman dès janvier 1868. Il en sera donc ainsi, quoique je commencerai à envoyer plus tôt mon roman par fragments.

Quoique ici il n'y ait pas de créanciers, ma situation est

pire qu'en 1865. Paul, Émilie Fédorovna étaient dans mes pensées, et puis j'étais seul. Il est vrai qu'Anna Grigorievna est un ange, et si vous saviez ce qu'elle est pour moi à présent ! Je l'aime, et elle dit qu'elle est heureuse, heureuse complètement, et qu'elle se contente parfaitement d'être seule avec moi, dans une pièce unique.

Bien. J'aurai donc, maintenant, six mois de travail incessant. Mais à ce moment, ma femme devra accoucher. Genève est une bonne ville : il y a des médecins, et puis, on y parle français. Mais le climat est mauvais, sombre ; l'automne et l'hiver sont abominables. Il est possible, si nous en avons les moyens, que dans environ deux mois et demi nous allions en Italie. En général, il faudrait passer l'hiver en Italie ou à Paris. Mais je ne sais, en général, où c'est plus avantageux et plus commode. Et peut-être resterons-nous à Genève tout simplement jusqu'au printemps.

Au point de vue financier, je calcule ainsi : si l'on publie le roman, Katkov ne refusera pas de donner encore à l'avance, dans le courant de l'année prochaine, environ trois mille roubles. Il y aura, alors, pour nous, pour Paul et Émilie Fédorovna, et même un peu pour les créanciers, pour les encourager. Quant au roman, on peut le vendre ou en promettre la vente en seconde édition, vers le milieu de l'année.

Je n'ai que vous, mon cher ami, ma providence. Ne refusez pas de m'aider dans l'avenir. Car je veux vous supplier de prendre part à toutes mes affaires, petites et grandes.

L'idée, l'idée fondamentale de tous ces calculs vous paraît déjà évidente, probablement : bien entendu, tout cela ne peut se réaliser et donner des résultats, qu'à une *seule condition :* c'est que *le roman soit bien*. Il faut donc s'en occuper maintenant de toutes ses forces. Ah, mon ami, il est pénible, bien pénible d'avoir conçu cette pensée téméraire, il y a trois ans, que je paierai toutes ces dettes, et donner bêtement toutes ces lettres de change ! Où prendrai-je la santé et l'énergie nécessaires ! Et si l'expérience a déjà montré que le succès est possible, à quelle condition l'obtiendrai-je ? A une seule, que chacune de mes œuvres soit assez réussie pour éveiller un grand intérêt chez le lecteur ; autrement, tout serait perdu. Mais est-

ce que c'est possible, est-ce que cela peut entrer dans un calcul arithmétique ?

Maintenant, je vous dis mon dernier mot. Écoutez, réfléchissez et aidez-moi !

Nous avons en ce moment 18 francs. Demain ou après-demain viendront 50 roubles de la part de la mère d'Anna Grigorievna, qu'elle doit nous envoyer comme dernier reste de l'argent de Katkov. Et voilà *tout ;* voilà toutes nos ressources, jusqu'au nouvel envoi de Katkov. (La mère d'Anna Grigorievna est justement en ce moment dans une telle situation qu'elle ne peut nous donner un seul kopek.)

Mais demander à Katkov, *maintenant*, c'est absolument impossible. Dans deux mois, ce sera autre chose : je lui enverrai alors pour une *quinzaine de cents roubles* du roman et je lui dépeindrai ma situation. Il comptera 1.000 roubles pour rembourser ma dette, et m'en enverra 500. J'y compte *absolument* : il est bon et généreux.

Mais comment passer ces deux mois de travail ? Ne me jugez pas et soyez mon ange gardien ! Je sais, Apollon Nicolaïevitch, que vous-même n'avez pas *trop* d'argent. Je ne me serais jamais adressé à vous pour vous demander un secours. Mais je me noie, je me noie tout à fait. Dans deux ou trois semaines je serai tout à fait sans le sou, et celui qui se noie tend la main, sans faire appel à sa raison. C'est ainsi que je le fais. Je sais que vous êtes bien disposé envers moi ; mais je sais aussi qu'il vous est presque impossible de m'aider. Et malgré cela, le sachant, je vous demande votre aide, car excepté vous, je n'ai *personne* et si vous ne m'aidez pas, je suis perdu, complètement perdu !

Voici ce que je demande :

Je vous demande 150 roubles. Envoyez-les-moi à Genève, poste restante. Dans deux mois, la rédaction de *Rousski Viestnik* vous renverra 500 roubles à mon nom. Je prierai moi-même que l'on fasse ainsi. Et il n'y a *aucun doute* qu'on vous les envoie, pourvu que je leur envoie le roman. *Et je l'enverrai.* Ceci aussi est hors de doute.

Ainsi, je vous les demande *pour deux mois*. Mon ami, sauvez-moi ! Je vous vouerai une éternelle affection et une sincère amitié. Si vous n'avez pas, empruntez à quelqu'un

pour moi. Pardonnez-moi de vous écrire ainsi : mais je suis sur le point de me noyer !

Depuis le mois de septembre, Paul sera sans argent (sans parler d'Émilie Fédorovna !) et par conséquent donnez-lui 25 roubles de ces 150 et dites-lui qu'il se gêne un peu et qu'il se restreigne environ deux mois. Ensuite, je vous écrirai combien il faudra lui donner des 500 roubles de Katkov. Pour cela, j'ai l'intention de prier la rédaction du *Rousski Viestnik* d'envoyer l'argent d'avance à votre nom, car je vous supplie d'être pour quelque temps mon aide dans mes petites affaires de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire que je ferai par vous quelques paiements et quelques règlements. Ne vous inquiétez pas, il n'y aura rien ici qui puisse vous mettre dans une situation *équivoque*. Je vous demande seulement de vous intéresser amicalement, je vous en supplie, car je n'ai *personne*, *personne* à Saint-Pétersbourg, excepté vous, sur qui je puisse compter !

Je vous prie aussi de m'écrire au plus vite. Ne m'abandonnez pas ! Dieu vous récompensera.

Dites à Paul qu'il m'écrive ici, à Genève, à propos de tout ce qui se passe avec lui, et s'il a des lettres pour moi, qu'il me les envoie, comme la dernière fois. Je n'ai reçu de lui depuis tout ce temps qu'une seule lettre : cela m'est très pénible.

Mon adresse : M. Théodore Dostoïevski, Suisse, Genève, poste restante.

Donnez-moi aussi votre adresse. Comme je ne connais pas votre maison, j'envoie cette lettre par Anna Nicolaïevna Snitkine (la mère d'Anna Grigorievna), elle vous la remettra.

Dans tous les cas, je vous prie instamment, écrivez-moi, mon cher ami, aussi vite que possible et donnez-moi le plus de nouvelles sur tous les nôtres, ce qui se passe, ce qui doit se faire, ce que vous faites vous-même. En un mot, ne refusez pas une goutte d'eau à une âme qui se dessèche dans le désert. Pour l'amour de Dieu !

Nos salutations à tous, à vos parents et à Anna Ivanovna. A elle surtout et surtout de la part d'Anna Grigorievna. Comme nous pensons à vous, comme nous parlons de vous !

Quand nous reverrons-nous ?

Donnez-moi donc quelques conseils. Dites-moi quel est votre avis sur notre situation. Et puis, n'avez-vous rien entendu dire à propos de mes affaires de Saint-Pétersbourg, quand ce ne serait que par Paul ?

Dans ma prochaine lettre, je vous écrirai à propos d'autre chose.

A Genève je suis tout à fait isolé et je n'ai vu personne de russe. « Ni un son russe, ni un visage russe. »

Adieu, je vous embrasse bien fort, bien fort. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Genève, 15 septembre 1867.

Pardonnez-moi, très cher Apollon Nicolaïevitch, d'avoir tant tardé à vous répondre, surtout à votre lettre, dans laquelle vous m'avez envoyé de l'argent. C'est que je viens de finir ce maudit article : « Comment j'ai connu Bélinski. » Je ne pouvais ni remettre ni tarder. Et cependant, je l'avais écrit cet été, mais il m'avait tellement tourmenté et il était à un tel point difficile à écrire, que je l'ai traîné jusqu'à présent et enfin je l'ai terminé en grinçant des dents. C'est que j'ai eu la bêtise de me charger d'un pareil article. Aussitôt que j'ai commencé à l'écrire, j'ai vu qu'il m'était impossible de l'écrire de façon à être *accepté par la censure* (car je voulais écrire tout). Dix feuilles de roman sont plus faciles à écrire que ces deux feuilles ! Il en est résulté que j'ai écrit ce maudit article, en comptant tout, au moins cinq fois, et puis je barrais tout et je modifiais ce que j'avais écrit. Enfin, j'ai achevé mon article tant bien que mal, mais il est si mauvais que cela me tourne le cœur. Combien de faits précieux j'ai été forcé de supprimer ! Comme il fallait s'y attendre, il ne m'est resté que le plus mauvais, la médiocrité. Abominable !

Cet article m'a été payé d'avance par Babikov et encore quelqu'un. Pendant mon séjour à Moscou, en avril, j'avais demandé un délai à Babikov (bien entendu, pas pour cinq mois, quoique le terme ne fût pas désigné définitivement). Ils voulaient publier leur almanach en septembre ou en octobre (on avait calculé ainsi en avril, cela veut dire que

le livre ne paraîtra pas avant le jour de l'An). Ainsi donc, mieux vaut tard que jamais.

Mon cher ami, aidez-moi ! Faites-moi cette grâce, accordez-moi ceci :

Mon cher ami, envoyez mon article à Babikov, à Moscou, en même temps que la lettre que j'inclus sans la cacheter. Babikov est à Moscou, à l'hôtel de Rome. J'aurai pu lui envoyer directement. Mais si tout d'un coup il n'était plus au « Rome »? Voilà pourquoi je vous prie d'être mon bienfaiteur. Faites donc ainsi : écrivez trois lignes à Babikov à l'hôtel de Rome et ajoutez-y ma lettre *sans l'article* et envoyez cela. Quant à l'article (si vous trouvez possible d'agir ainsi) envoyez-le par le même courrier au boulevard Strastnoï, dans le magasin de Soloviev, ci-devant Bazounov, avec deux lignes pour Soloviev afin de lui expliquer que cet article doit être transmis à Constantin Ivanovitch Babikov (ce que l'on peut mettre sur le paquet); et avec la prière adressée à Soloviev, que si Babikov n'est pas à « Rome » et si Soloviev sait où il est, de le lui (à Babikov) envoyer. Faites cela, pour l'amour de Dieu. Ma conscience n'est pas tranquille à propos de cet article, et je ne sais que faire. Aidez-moi, mon bon ami, et pardonnez-moi de vous tourmenter avec mes commissions.

Lisez la lettre à Babikov, et si vous voulez, lisez aussi l'article ! Et l'ayant lu (si vous le lisez), écrivez-moi franchement votre avis. Pourvu que cela ne soit pas trop mal !

J'avais pensé plusieurs fois à terminer cet article en trois jours, et figurez-vous, aussitôt que je suis allé à Genève, les crises ont commencé — et quelles crises ! — comme à Saint-Pétersbourg. Tous les dix jours une et puis pendant cinq jours j'ai de la peine à revenir à moi. Je suis un homme perdu ! Le climat de Genève est abominable et en ce moment, depuis quatre jours, nous avons un ouragan, comme à Pétersbourg il en arrive à peine une fois par an. Et un froid terrible ! Avant il faisait bon. Voilà pourquoi le travail, les lettres, tout a traîné ces derniers temps...

Vos 125 roubles nous ont littéralement sauvés. Je vais souffler un peu et me remettre à mon roman. Écrivez-moi, je vous prie. Nous sommes si isolés avec Anna, que les lettres sont pour nous une manne céleste, d'autant plus

quand c'est vous qui les écrivez. Nous les relisons jusqu'à cinq fois.

Il y a ici des journaux russes ; je lis le *Goloss*, *Moscovskia* et *Peterbourgskia Viédomosti*. C'est une chance. Car on s'ennuie terriblement ici; mais que faire ? il faut écrire.

Vous ai-je parlé du *Congrès de la paix* qui a lieu ici ? Je n'ai jamais de ma vie ni vu, ni entendu de pareilles absurdités, et je ne supposais pas que les hommes fussent capables de bêtises pareilles. Tout y était bête : la façon de se réunir, la façon de conduire l'affaire et de la résoudre. Bien entendu, je n'avais pas le moindre doute que leur premier mot ne fût la bataille. C'est ce qui est arrivé. On a commencé par proposer de voter qu'il ne faut plus de grandes monarchies, qu'il faudrait en faire de petites ensuite ; qu'il ne faut pas de religion, etc. C'étaient quatre jours de cris et d'injures. Vraiment, quand nous sommes chez nous, nous lisons et nous entendons les récits, nous voyons tout de travers. Non, il faudrait voir de ses yeux, entendre de ses oreilles.

J'ai vu aussi Garibaldi. Il est vite reparti.

Je voulais vous écrire encore quelque chose, mais à la lettre prochaine. Le croyez-vous? Je suis encore sous l'impression des crises et j'ai peur d'écrire trop.

Que font les nôtres (Paul), ils ne m'écrivent pas! Un de ces jours, j'écrirai à Émilie Fédorovna.

Au revoir, mon cher ami, ne m'en veuillez pas pour quelque chose. A quand notre route du Midi? Elle nous est le plus utile maintenant.

Saluez de ma part Anna Ivanovna. Anna vous salue, ainsi qu'Anna Ivanovna, de tout son cœur.

Si vous avez besoin de vous renseigner sur Babikov, Strakhov et Averkiev peuvent le faire mieux que n'importe qui.

Dans ma prochaine lettre j'écrirai davantage et des choses plus intéressantes. Mais à présent, ma tête est encore lourde.

Je vous serre fortement la main. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

N. B. — Figurez-vous ! Encore une difficulté. Car je ne suis pas *absolument* sûr et je ne sais pas où se trouve l'hô-

tel de Rome ! Mais je crois, je crois sûrement, que c'est à la Tverskaïa.

A la Tverskaïa, hôtel de Rome, à Constantin Ivanovitch Babikov.

Je vous remercie encore une fois de tout mon cœur pour votre aide !

Pour l'amour de Dieu, envoyez-moi votre adresse, *c'est-à-dire le numéro et le nom de la maison.* Je prie encore Anna Nicolaïevna de vous faire parvenir cette lettre.

Au même.

Genève, 9 (21) octobre 1867.

J'ai répondu, mon précieux ami, à votre lettre (et je vous ai remercié de l'envoi des 125 roubles). J'ai reçu votre dernière lettre du 20 septembre et je l'ai lue avec une joie extraordinaire. Si délicat que soit votre cœur, il vous est difficile de vous figurer cela dans toute sa force : vous êtes toujours chez vous et vous êtes entouré de tout ce qui vous entourait auparavant. Eh bien, ma femme et moi, nous nous trouvons sur une île inhabitée, à un tel point, qu'une lettre, telle que la vôtre, par exemple, produit sur nous un effet colossal, pour plusieurs jours. Si nous ne sommes pas devenus fous d'ennui, Anna et moi, — on a beau avoir de riches natures, mais en perspective — on peut devenir fou. Seuls, toujours seuls, et rien de plus ! Il est vrai qu'on peut s'arranger de façon que, si nous sommes seuls, autour de nous les choses ne soient pas toujours les mêmes, et on peut chercher la diversion dans ce qui entoure. Mais quant à aller passer l'hiver à Paris, par exemple, comme j'en avais eu l'intention, je crois qu'à présent il n'y faut plus songer. Quoique nous vivions très modestement (exactement 300 francs par mois, de sorte que 100 roubles, c'est-à-dire 340 francs, nous auraient suffi à Paris (certainement), cependant, pour déménager il faut de l'argent, et nous n'aurons pas d'argent de longtemps. Mais il y a aussi une autre raison : Anna Grigorievna n'a plus que quatre mois jusqu'au terme, et alors, s'il faut partir, on peut encore partir tout de suite, mais dans un mois, je crois que ce ne sera plus possible, même avec une bonne ligne de chemin de fer. Paris est assez

loin. Et puis dans chaque numéro, les journaux prédisent la guerre. Pourvu qu'elle n'éclate pas ! Il est vrai que dans ce cas il est bon de se trouver dans un grand centre, comme Paris, mais pas tout à fait. Pourquoi ai-je dit : Paris ? Ce n'est pas à propos de santé, je ne parle plus de la santé, mais, certainement, au point de vue de la commodité, Paris n'est pas mal, et d'ailleurs il peut toujours procurer à Anna Grigorievna de nombreuses et diverses distractions, malgré le manque d'argent : le Louvre seul suffira pour un mois. Quand on manque d'argent, Paris est très bien. Remarquez cette phrase paradoxale, car elle est parfaitement vraie ; tout dépend en effet de la manière d'envisager les choses. La misère n'est certainement pas une bonne chose, mais on peut vivre sans misère, et sans grand argent ; les grandes sommes d'argent sont plutôt nécessaires à Paris à un célibataire. Quant à moi, *personnellement*, cela me serait égal de n'aller nulle part pendant cinq mois, car je compte travailler encore cinq mois, pas moins. Mais malgré ça, *n'importe*, Genève n'est pas grand'chose, et je me suis bien trompé. J'ai ici des crises presque chaque semaine ; et encore je commence à avoir des palpitations de cœur désagréables. C'est une horreur, que cette ville ! C'est Cayenne ! Le vent et les ouragans des journées entières, et les jours ordinaires des changements subits de temps, trois, quatre fois par jour. Ceci à un homme qui est atteint d'hémorrhoïdes, d'épilepsie ! Et comme c'est triste ici, comme c'est sombre ! Et quels vantards suffisants ils sont ! Car c'est un trait d'une bêtise particulière que d'être satisfait de tout. Ici tout est vilain, tout est pourri, tout est cher. Ils sont toujours soûls ici ! Tant de braillards et d'ivrognes bruyants ne se trouvent même pas à Londres. Et tout ce qui est à eux, chaque borne est élégante et majestueuse. — « Où se trouve la Rue une telle ? — Voyez, monsieur, vous irez tout droit et quand vous passerez près de cette majestueuse et élégante fontaine en bronze, vous prendrez, etc. » Cette *majestueuse et élégante fontaine*, — c'est quelque médiocrité rococo, misérable et sans goût, mais l'individu ne peut s'empêcher de se vanter, même quand vous ne lui demandez que votre chemin. On a planté un misérable jardinet, avec quelques buissons (pas un seul arbre), grand à peu près comme deux jardins de

palissade à Moscou dans la Sadovaïa, que l'on réunirait ensemble — et on photographie et on vend : « Le Jardin Anglais à Genève ». Mais que le diable emporte ces coquins ! Voilà cependant qu'à deux heures et demie de voyage, sur ce même lac de Genève, se trouve Vevey qui, dit-on, en hiver est sain et agréable. Je connais Montreux, Chillon, etc., j'y suis allé plusieurs fois. C'est beau et sain, il n'y a pas d'ouragans et de brusques changements de température. C'est là où il faudrait s'installer — moi, pour écrire, et Anna Grigorievna pour se fortifier. Mais voilà le malheur : à Montreux et ailleurs, c'est cher et il n'y a que des pensions. Et dans les pensions nous ne sommes pas bien, à cause de la situation d'Anna Grigorievna. Il ne reste que Vevey. On m'en a parlé, et c'est précisément le moment de déménager. Mais, pas d'argent ; à Genève, il est vrai, nous n'avons qu'une chambre, mais elle est déjà la nôtre, chez deux bonnes vieilles ; là-bas, à Vevey, il faut se procurer un logement, et s'habituer aux personnes, et pour tout cela il faut dépenser du temps et de l'argent. Qui sait, peut-être finirons-nous par déménager. Maintenant, tout cela ne dépend *pas de moi*. Advienne que pourra !

Je ne vous dis rien de mon travail, et je n'ai rien à dire. Une chose seulement : il faut travailler beaucoup, beaucoup. Et cependant les crises m'achèvent et après chacune je ne puis remettre mes idées d'aplomb avant quatre jours. Comme j'étais bien au commencement, en Allemagne ! C'est toujours cette Genève maudite ! Que deviendrons-nous ? je ne comprends pas ! Et cependant le roman est mon unique salut. Le plus pénible est que cela doit être un roman très bien. Pas autrement, c'est *sine qua non*. Comment peut-il être bien avec des facultés entièrement brisées par la maladie ! J'ai encore de l'imagination et pas mal même. J'ai éprouvé cela dernièrement sur mon roman. Mes nerfs sont encore là, mais je n'ai plus de mémoire. En un mot, je me lance dans mon roman *au petit bonheur !* Je mets ma tête, je mets tout sur une carte, vogue la galère ! Allons, c'est assez là-dessus.

J'ai été touché en lisant à propos de Kelsiev. Voilà un avenir, voilà la vérité, voilà une œuvre ! Sachez cependant que (sans parler des Polonais) tous nos petits libéraux, d'une nuance socialo-séminariste, vont être furieux. Cela

leur donnera une leçon. Cela leur sera pire que si on leur avait coupé le nez. Que peuvent-ils dire à présent, qui pourront-ils éclabousser? Ils pourront toujours railler, on ne sait faire que cela chez nous. Avez-vous remarqué une seule idée sérieuse chez nos petits libéraux? Rien que du persiflage. On enseigne le persiflage aux lycéens. Mais à présent on va dire de Kelsiev qu'il a fait des rapports sur tout le monde. Je vous jure, souvenez-vous-en. Comme s'il était possible de faire des rapports sur eux ? 1° Ils se sont compromis eux-mêmes, et 2° qui s'occupe d'eux ? Valent-ils la peine qu'on fasse des rapports sur eux!

J'ai une demande à vous adresser, mon cher ami : il vous parviendra (je n'en suis pas sûr, mais c'est probable) de la rédaction du *Rousski Viestnik* 60 roubles à mon nom. Je vous ai désigné moi-même. J'ai destiné ces 60 roubles à Paul. Vous les garderez chez vous et les lui donnerez par fractions. Mais j'ai reçu une lettre d'Émilie Fédorovna et de Fedia. Ils ne me demandent rien, mais il est évident qu'ils sont dans une grande détresse. Cela m'est pénible à apprendre, et voici ce que j'ai décidé : comme Paul est en pension chez Émilie Fédorovna, donnez à Émilie Fédorovna 40 roubles pour Paul, et 20 roubles à Paul. Il faudrait savoir pour cela si vraiment Paul habite chez Émilie Fédorovna. Ils ont quitté la campagne et maintenant ils occupent mon ancien logement, dans la petite rue Stoliarny, maison Alonkine. Bien entendu, tout ceci pour le cas où l'on vous enverrait 60 roubles du *Rousski Viestnik*. C'est pour cette raison que je les avais demandés.

Paul est un bon garçon, un gentil garçon, et qui n'a personne qui l'aime. Il n'a qu'un défaut, vous savez lequel. En dehors de cela, c'est un honnête garçon. S'il se trouve réellement une place pour lui, il devrait la prendre. Je partagerais avec lui ma dernière chemise et cela toute ma vie. Quant à vous, mon ami Apollon Nicolaïevitch, je vous implore pour Paul! Je n'ai personne, personne à qui le recommander dans un cas d'extrême nécessité! N'est-ce pas que vous ne l'abandonnerez pas dans un pareil cas? Je ne parle pas d'argent, et je n'y songe même pas. Mais ne le privez pas de conseils et de bonnes paroles, et à présent surtout, quand il sait parfaitement combien j'apprécie vos bontés pour lui. Je lui écrirai

un de ces jours. Vous ai-je dit qu'on fait des démarches énergiques pour le placer (et on lui a déjà trouvé une place); ce sont Anna Nicolaïevna et Maria Grigorievna qui se sont occupées de lui. Quelles bonnes âmes ! Quant à Émilie Fédorovna, je ne sais ce qui va arriver. Fedia se plaint de manquer de leçons. Fedia est un brave garçon : il nourrit sa mère, il nourrit sa famille. C'est un bon garçon !

Je vous embrasse, mon cher ami. Écrivez quelquefois. Mon adresse est la même, mais je puis déménager. Écrivez plus souvent, si vous le pouvez. Qu'importe si les lettres sont courtes, écrivez toujours. J'ai tellement envie d'être en Russie ! Je n'aurais pas laissé l'affaire des Oumetzky sans dire un mot, je l'aurais publiée. Quand j'arriverai, j'irai moi-même dans les tribunaux, etc. Nos jurys — c'est parfait. Quant aux juges, on pourrait demander un peu plus d'instruction et de savoir-faire. Et encore, savez-vous : des principes de moralité. Sans cette base, rien ne peut être organisé. Mais, grâce à Dieu, cela va encore bien. Écrivez-moi votre opinion sur le journal *Moscou*. Publie-t-on le *Rousski* ?

Que dira la politique ? Comment nos attentes se résoudront-elles? Napoléon a l'air d'avoir préparé quelque chose. L'Italie, l'Allemagne..... J'ai lu, le cœur tremblant de joie, qu'on va, paraît-il, prolonger le chemin de fer jusqu'à Koursk. Oh, que cela se fasse donc plus vite, et vive la Russie !

Anna Grigorievna écrit à Anna Ivanovna.

Mon profond salut à Anna Ivanovna et une chaleureuse poignée de main.

Au revoir, mon cher ami. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Genève, 9 (21) avril 1868.

Mon très aimable ami Apollon Nicolaïevitch, Anna Grigorievna a reçu aujourd'hui une lettre de sa mère, qui lui dit qu'elle a été chez vous la semaine de Pâques et que vous lui avez dit qu'il y avait longtemps que vous m'aviez expédié une lettre avec 25 roubles et sans la recommander.

Alors, bien entendu, elle est perdue. Je n'ai rien reçu et c'est déjà mardi après le dimanche de Quasimodo. Si je vous ai écrit de mettre tout simplement les 25 roubles dans la lettre, c'est parce qu'on peut changer notre argent facilement ici. Mais quand même je vous ai ajouté dans ma lettre : *recommandez*, ce sera plus sûr. C'est un fait connu qu'on vole chez nous à la poste. Il y a même eu un procès dernièrement à propos de cela ; je l'ai lu. Mais là-bas on ne les arrêtera par aucun tribunal.

Je regrette beaucoup l'argent, parce que j'en ai un besoin terrible et il aurait été mille fois préférable que Paul en profitât au moins, ou bien Émilie Fédorovna : mais enfin, qu'il aille au diable, cet argent, il ne vaut pas davantage; mais ce que je regrette surtout, mon cher ami, c'est votre lettre ! Croyez-le, j'en suis bien vexé ! c'est-à-dire j'aurais donné 200, 300 francs pour la recevoir à présent. Et à présent, je suis tellement découragé, vous ne pouvez vous figurer à quel point.

Il est possible que dans votre lettre vous me communiquiez quelque chose d'important. Dans ce cas, pour l'amour du Christ, écrivez-le-moi en abrégé.

Je vous écris, en joignant ma lettre à celle de ma femme, à Anna Nicolaïevna. Elle ne refusera pas de vous la remettre. Figurez-vous qu'Anna Nicolaïevna veut venir nous voir. J'approuve cela !

Je vous écris, afin de vous mettre au courant de tout. Maintenant, je n'ai pas une minute de temps. Je travaille et rien ne se fait. Je ne fais que déchirer. Je suis affreusement découragé ; rien ne pourra en résulter. On a annoncé que dans la livraison d'avril va paraître la suite, et moi je n'ai rien de prêt, excepté un chapitre sans importance. Que vais-je envoyer, je n'en sais rien ! Avant-hier j'ai eu une crise des plus violentes. Mais hier, j'ai écrit quand même, dans un état proche de la folie. Rien ne vient. Comment ferai-je pour m'excuser devant Katkov? je ne puis le comprendre, et il est temps que la livraison d'avril soit publiée. Si j'avais au moins le temps de lui envoyer deux feuilles ! En tout cas je vais écrire. Et déjà j'ai demandé de l'argent à Katkov pour mon installation à Vevey. Il a le droit, le plus de droits possible de ne pas m'en envoyer ! Et à sa place, je n'en enverrais certainement

pas, par colère. Mais seulement, que deviendrons-nous alors ?

Écrivez-moi, mon cher ami, écrivez-moi quelque chose au moins à propos de ce qui se fait et de ce qui se passe chez nous. Je lis les journaux, il est vrai, mais les journaux c'est autre chose qu'une conversation amicale et animée. Voyez-vous, c'est un moment pénible pour moi, n'importe où j'aurais demeuré ; c'est un moment de travail accablant, un moment qui est plein d'ennui et d'agitation, par conséquent. Je reste toujours chez moi et je ne sors chaque jour que pour deux heures et demie. Je vais au café lire les journaux russes, et vous pouvez vous figurer quelle impression ils me laissent ! Cela va encore avec les *Moscovskia Viédomosti*, — il est bon de les lire, mais *Goloss* ou *Saint-Peterbourgskia* (horreur !) sont impossibles à lire sans une désagréable sensation. Je rentre à la maison dans cette ville triste où il fait tant de vent, je rentre triste et presque fou, et chez moi le travail encore, et un travail qui ne réussit pas. Il n'y a que l'enfant qui nous distraye, moi et Anna. Mais elle nous distrait péniblement : quand je songe à l'avenir — oh !

Et voilà, vous pouvez juger, d'après cela, ce que signifie pour moi votre lettre. Écrivez, je vous en prie. Quant à moi, je vous donnerai toujours de mes nouvelles. Et avec moi, advienne que pourra !

Écrivez donc à propos du baptême. Vous en avez sûrement parlé dans la lettre qui s'est perdue.

J'avais pris la plume pour dire deux mots, uniquement pour vous informer et vous donner des nouvelles. Anna vous salue.

Et moi je suis toujours votre fidèle

TH. DOSTOÏEVSKI.

Je ne cachette pas la lettre, à cause de la difficulté d'envoyer deux lettres sous une enveloppe. Ne m'en veuillez pas. Anna Nicolaïevna ne lira pas une ligne.

Au même.

Genève, 18 (30) mai 1868.

Je vous remercie pour votre lettre, mon cher Apollon Nicolaïevitch, et aussi de n'avoir pas interrompu notre

correspondance, malgré votre mécontentement. Toujours, dans le fond de mon cœur, je fus persuadé qu'*Apollon Maïkov* n'agirait pas ainsi avec moi.

Ma Sonia est morte; il y a trois jours que nous l'avons enterrée. Deux heures avant sa mort je ne savais pas qu'elle allait mourir. Le docteur avait dit trois heures avant sa mort qu'elle allait mieux et qu'elle vivrait. Elle n'a été malade que huit jours ; elle est morte d'une fluxion de poitrine. Oh, Apollon Nicolaïevitch, qu'importe si l'amour que j'avais pour mon premier enfant paraît ridicule ; qu'importe si je me suis exprimé ridiculement dans les lettres nombreuses que j'écrivis à ceux qui me félicitaient. Pour eux je pouvais être ridicule, mais à vous, *à vous* je ne crains pas d'écrire. Cette mignonne créature, âgée de trois mois, si misérable et si petite, était déjà pour moi une personnalité et un caractère. Elle commençait à me connaître, à m'aimer, et elle souriait quand je m'approchais d'elle. Quand je lui chantais des chansons de ma voix drôle, elle aimait à les entendre. Elle ne pleurait pas et ne faisait pas de grimaces quand je l'embrassais ; elle cessait de pleurer, quand je m'approchais. Et voilà que pour me consoler, on me dit que j'aurai encore des enfants. Mais où est Sonia ? Où est cette petite personne pour laquelle, je le dis hardiment, je me ferais volontiers crucifier, pourvu qu'elle soit vivante ? Mais, d'ailleurs, laissons cela, ma femme pleure. Après demain nous nous séparerons enfin de notre petite tombe et nous partirons quelque part. Anna Nicolaïevna est avec nous : elle n'est arrivée que huit jours avant sa mort.

Je n'ai pu travailler ces derniers quinze jours, depuis le commencement de la maladie de Sonia. J'ai encore écrit des excuses à Katkov, et dans le numéro du mois de mai ne paraîtront que trois chapitres. Mais j'espère que maintenant je travaillerai jour et nuit sans relâche, et à partir du mois de juin le roman paraîtra régulièrement.

Je vous remercie de n'avoir pas refusé d'être son parrain. On l'a baptisée huit jours avant sa mort.

Je sais, mon ami, que je suis très coupable envers vous, de ne vous avoir pas rendu encore l'argent que je vous avais emprunté, et de plus, de l'argent que j'ai reçu encore dernièrement de Katkov, d'avoir donné une partie à Émilie Fédorovna et à Paul, et rien du tout à vous, tandis

qu'à présent vous devez en avoir grand besoin. Mais le regret ne peut rien arranger, et c'est pourquoi je dirai franchement tout ce que je puis dire d'exact ; en ce moment, je ne puis rien vous rendre, je n'ai presque rien moi-même, et en quittant Genève j'ai dû engager mes vêtements et ceux de ma femme (je ne le dis qu'à vous). Demander à Katkov en ce moment, je n'ose pas, car voilà trois mois que je le leurre. Mais dans un mois et demi, *deux au plus* (je vous le dis sûrement) je demanderai à Katkov de vous envoyer 200 roubles de ma part. C'est certain. Quant à ce que je n'ai pas encore songé à vous, — ceci, je vous le jure, n'est pas exact. J'étais bien malade ; mais que pourrai-je vous dire ? Je ne puis rien vous dire. Rappelez-vous seulement, Apollon Nicolaïevitch, que quand je vous ai emprunté ces 200 roubles, presque la moitié était pour eux, pour mes proches, et vous-même leur avez fait parvenir 75 roubles de ces 200. Il me semble qu'il en était ainsi, autant que je me le rappelle. Je vous dois trop de reconnaissance de m'avoir sauvé alors et j'apprécie trop votre délicatesse envers moi jusqu'à présent, malgré que votre situation soit pénible, ce que je viens d'apprendre.

A propos, *une grande prière :* ne communiquez la nouvelle de la mort de Sonia à personne de *la parenté*, si vous les rencontrez. Au moins, j'aurais bien voulu qu'ils ne le sussent pas encore, bien entendu Paul y compris.

Pardonnez-moi, que Paul vous embarrasse tant. Que deviendra-t-il, je ne le sais pas ? Où cela le mènera-t-il ? Ces deux situations qu'il a eues auraient pu l'aider à devenir un homme honnête et indépendant. Mais encore, d'un autre côté comment l'abandonner ainsi ? Que va-t-il devenir, je n'en sais rien, je ne fais que prier pour lui. A propos : à la lettre que je lui ai envoyée il n'a rien répondu. On n'aurait pu lui écrire plus tendrement.

J'ai appris aussi qu'il avait entre les mains plusieurs lettres qui m'étaient adressées, — lettres très importantes. (L'une d'elles est d'une vieille amie, Mme Kroukovskaïa.) Pourrait-on me les renvoyer ici ? C'est très, très important pour moi. Peut-être a-t-il encore d'autres lettres.

Au revoir, mon ami. Je tâcherai de vous écrire de notre nouvelle demeure. Montreux, dont vous parlez, est une

des localités les plus coûteuses et les plus à la mode de toute l'Europe. Je vais chercher quelque village près de Vevey. Votre traduction de l'Apocalypse est admirable, mais c'est dommage qu-elle ne soit pas faite en entier. Je la lisais hier. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Ma femme vous remercie pour tout et vous prie de lui garder la petite icône de Sonia.

Au même.

Vevey, 10 (22) juin 1868.

Mon aimable, mon bon, mon meilleur ami, Apollon Nicolaïevitch, pardonnez-moi, mon cher, mon long silence. Pour l'amour de Dieu! La raison de mon silence est des plus futiles : je me suis tellement mis en retard avec le *Rousski Viestnik*, que ces derniers temps j'ai travaillé littéralement *jour et nuit*, malgré les crises. Mais, hélas! Je remarque avec désespoir que je ne suis plus en état, pour une raison quelconque, de travailler aussi vite que dernièrement encore, et qu'autrefois! Je traîne comme une écrevisse, et si je commence à compter : de trois feuilles et demie à quatre feuilles, à peu près, dans un mois. C'est affreux, et je ne sais pas ce que je vais devenir. Il reste encore environ vingt-sept feuilles du roman, peut-être trente; surtout, je suis honteux de publier par petits morceaux et par fragments, comme je le fais depuis trois livraisons. Pour le numéro de juin j'ai envoyé quatre chapitres (le dernier a été envoyé hier) et j'ai donné *ma parole d'honneur* que, pour le numéro de juillet, j'enverrai *à temps* la fin de la deuxième partie (5 feuilles au minimum) ; il me reste au plus trois semaines. Eh bien, que faire et comment faire pour bien terminer? Demain je me remets au travail, et aujourd'hui je flâne, c'est-à-dire que je dois écrire trois lettres.

Mon ami, je sais et je crois que vous me plaignez réellement et sincèrement. Mais je ne me suis jamais trouvé plus malheureux que tous ces derniers temps. Je ne vous dépeindrai rien, mais plus je vais, plus amer est le souve-

nir et plus claire l'image de la défunte Sonia. Il y a des moments qui me sont insupportables. Elle me connaissait déjà; quand, le jour de sa mort, ne me figurant pas que dans deux heures elle mourrait, je sortis de la maison pour aller lire les journaux, elle me suivait partout des yeux; elle m'a regardé d'une telle façon que je le vois jusqu'à présent, et de plus en plus distinctement. Je ne l'oublierai jamais et je ne cesserai jamais d'en souffrir! Si même j'avais un autre enfant, je ne comprends pas comment je l'aimerais ; où saurais-je trouver l'affection? C'est Sonia qu'il me faut. Je ne puis comprendre qu'elle n'est plus et que je ne la verrai jamais !

Un autre malheur se présente pour moi dans la situation d'Anna Grigorievna. Elle languit affreusement après Sonia, elle pleure des nuits entières, et cela agit très vivement sur sa santé. Moi-même, comme je vous l'ai dit, j'écrivais jour et nuit (je ne crois pas que c'était bien convenable, car il m'était très pénible d'écrire). Je lui donnais beaucoup à faire, d'après vos conseils ; mais elle terminait rapidement, et puis de nouveau le même tourment. Je vois qu'elle a bien besoin de distraction. Mais quand le sort se met à vous accabler, cela vient de tous les côtés: les ressources manquent pour aller dans quelque grande ville (Florence, Naples), et ce n'est pas la saison ; quant à Paris, c'est également impossible, et c'est loin. Une grande ville, possédant des musées, des galeries de peinture, etc. (comme Dresde l'année dernière), l'aurait bien distraite : elle est amateur, elle aime beaucoup à regarder et s'instruire Et voilà que nous devons rester ici, comme un fait exprès. et même quand ce serait uniquement à cause de ce que le voyage le plus insignifiant me prendrait énormément de temps (je le sais par expérience) ; et il faut rester à travailler, car autrement, je ne terminerai pas et, par conséquent, je perdrai mes dernières ressources.

Nous sommes venus de Genève à Vevey non sans difficultés et avec les ressources les plus limitées (la maladie, la mort et l'enterrement de l'enfant nous ont coûté de l'argent, sur lequel nous comptions), et voilà, à Vevey tout est non seulement comme ailleurs, mais pire. Bien entendu, on ne peut se figurer une vie plus abominable qu'à Genève. Mais ici, ce n'est pas du tout mieux, positivement, et tous

(nous trois, car Anna Nicolaïevna est avec nous) nous nous doutons que les paroles des docteurs genevois sont vraies : ici l'air est énervant. Nous nous en apercevons tous les trois. Il est vrai qu'au point de vue de la santé, à Genève, sous d'autres rapports (les bises), c'était bien pis. Nous vivrons ici quelque temps, et puis nous verrons, nous n'allons pas nous laisser mourir. Ici, les chaleurs ne règnent pas ; vous connaissez le panorama du lac ; à Vevey, il est positivement mieux qu'à Montreux et Chillon, qui sont à côté. Mais en dehors de ce panorama (et à vrai dire de quelques endroits, buts de promenade dans les montagnes, ce qu'il n'y avait pas à Genève), tout le reste est trop vilain, et nous avons peur de payer trop cher le panorama seul. Oh ! si vous aviez une idée du tourment d'être installé à l'étranger ; si vous aviez une idée de la malhonnêteté, de la bassesse, de la bêtise incroyable et du manque de développement des Suisses ! Certainement, les Allemands sont pires, mais ceux-là valent bien quelque chose ! On considère l'étranger comme une source de revenu ; ils ne songent qu'à une chose : tromper et filouter. Mais le pis est leur malpropreté ! Le kirghiz dans sa tente vit plus proprement (et ici et à Genève). C'est horrible ! j'aurais éclaté de rire au nez de la personne qui m'aurait dit cela des Européens, autrefois. Mais à Genève, j'avais au moins les journaux russes, et rien ici. Ceci est très pénible pour moi. J'ai enfin reçu de Paul une grande lettre. Il me parle de quatre lettres qu'il m'aurait envoyées : cela paraît incroyable ; où donc sont-elles ? Et d'autre part, il est difficile de ne pas le croire. Il a écrit gentiment sa lettre. Je me suis réjoui qu'il puisse parler de ses affaires convenablement et sans fautes. Mais en effet sa situation doit être affreuse. Cela m'est si pénible que j'en rêve la nuit. (Comment vous remercier pour toutes vos démarches et toutes vos peines ? Bien entendu, vous ne devez pas lui donner d'argent : à quoi pensez-vous ? Vous êtes si bon, que peut-être vous voudriez le faire. Je suis votre débiteur, et puis d'ailleurs vous avez vous-même constamment besoin d'argent. Vous avez une famille et vos revenus sont à peine suffisants.) Voici cependant une question que je dois vous communiquer et sur laquelle je vous demande votre avis :

Paul m'a écrit pour me demander s'il lui était possible

d'emprunter de l'argent en mon nom ; il a désigné la personne qui pourrait donner l'argent sur ma signature. C'est un nommé Gavrilov, ancien commissionnaire de la typographie, où fut imprimée notre revue. C'est un homme assez convenable, d'un certain âge, non sans quelques qualités et ayant un peu d'argent. Il m'a acheté une fois la deuxième édition du roman *Les Humiliés et les Offensés*, pour 1.000 roubles. Une autre fois il est venu me voir par hasard; je lui ai demandé: — Gavrilov, avez-vous de l'argent? — Oui, un peu. — Donnez-moi 1.000 roubles. — Voilà, et il me les apporta le même jour, bien entendu, sur ma signature et d'excellents intérêts, je ne me souviens plus combien. Ces 1.000 roubles je les lui ai rendus il y a deux ans. En effet, cet homme pourrait prêter. Sur la demande de Paul, je lui ai écrit. et à Paul j'ai envoyé en même temps un reçu pour 200 roubles (pour les 160 que Paul veut lui prendre, pour lui-même et pour Émilie Fédorovna, qui est dans la misère et qui est tombée malade). Le terme est le 1er janvier. Je ne sais pas si Paul a reçu l'argent. Mon cher ami, pour l'amour de Dieu, si vous voyez Paul, demandez-lui s'il l'a reçu ; et s'il ne m'a pas encore répondu, forcez-le à répondre immédiatement, mais de façon à ce que ses lettres ne soient pas perdues. Il est bien possible qu'il les envoie avec tant de négligence, qu'elles sont perdues, et peut-être y a-t-il d'autres raisons, — je ne sais pas. Je vous prie de m'écrire (et certainement vous ne resterez pas si longtemps sans me répondre, comme je l'ai fait, parce que vous me le pardonnerez et vous comprendrez la réalité pénible de ma situation et de mon travail) si Paul a reçu l'argent de Gavrilov, car je me tourmente beaucoup : que deviendra-t-il, s'il ne le reçoit pas? Moi je sens qu'il est dans le plus grand besoin. Bien entendu, je ne vous demande pas de quitter votre maison de campagne pour aller le chercher. Il est probable qu'il viendra chez vous lui-même. Mais, cependant, voici à propos de quoi je voudrais vous demander conseil :

Il serait bien possible que si Gavrilov avait de l'argent, il fût disposé à me prêter 1.000 roubles pour une année (c'est-à-dire 800, s'il donne 200 roubles à Paul), d'ailleurs, sur une lettre de change. Je puis l'écrire ici. Et de plus, dans un an et demi (par contrat) je dois recevoir de

Stellovsky pour *Crime et Châtiment* (qu'il publiera *certainement* dans son édition de mes œuvres, y ayant droit par contrat, mais pas avant le 1er janvier 1870, et comme il l'a déjà annoncé dans les journaux) pas moins de 650 ou 700 roubles, pour compléter la somme payée (car nous avons un contrat et c'est sûr). Ne pourrais-je engager ce contrat, c'est-à-dire le droit de toucher l'argent, d'après ce contrat, de Stellovsky, à Gavrilov, pour le déterminer à me prêter ces 1.000 roubles? Ne pourrait-on le proposer à Gavrilov ? Et pour moi, ces 800 roubles seraient très salutaires, même avec des intérêts énormes. En dehors de quelques dettes, qu'il *faut absolument* payer, il faut encore payer les intérêts pour les meubles et les affaires qui sont engagés à Saint-Pétersbourg, car autrement ils seront perdus, et cela vaut plus de 1.000 roubles. Enfin, de ces 800 roubles il nous tomberait quelque petite chose ici et Dieu sait combien cela nous est nécessaire. J'ai écrit à Paul, pour qu'il aille chez Gavrilov et, *sans lui dire tout*, qu'il le sonde pour savoir s'il peut donner ou non. Mais Paul est jeune et sans expérience. (D'ailleurs, malgré que j'aie écrit à Paul à propos de mon idée d'emprunter 800 roubles pour moi, je vous avoue que je considère encore à présent cette idée comme fantaisiste, et je n'en attends pas grand'chose, car je ne suis pas encore décidé moi-même, et puis je ne sais pas ce que pourra dire Gavrilov.) En un mot, je voudrais savoir comment cela s'est passé avec Paul, pour juger de ses dispositions. Et, deuxièmement, je voudrais connaître votre opinion : faut-il le faire ou non? J'ajoute que Gavrilov est enthousiaste et entreprenant. D'après son propre aveu, il a eu un bénéfice des *Humiliés et Offensés*. Si cet homme édite quelquefois et s'il n'a pas cessé ses tentatives d'édition, comme dans le temps, il pourrait ne pas me refuser l'argent, quand ce ne serait que dans l'espoir de m'acheter avantageusement le droit de publication (l'*Idiot*, par exemple, si la fin était bien), quoique moi, bien entendu, je ne dirai pas un mot pour le lui proposer. En tout cas, voici son adresse actuelle: au pont Voznessensky, maison Kitner, typographie Golovatchev, Gavrilov, commissionnaire de la typographie. Mon cher ami, je n'ose vous déranger et je ne vous demande pas d'aller chez Gavrilov, d'ailleurs il n'est pas besoin de

le faire, mais c'est *en tout cas* que je vous communique cette adresse.

J'ai tant travaillé que j'en suis devenu stupide, et ma tête est tout étourdie. J'attends vos lettres comme le *Royaume des Cieux*. Une voix de Russie — une voix amie, quoi de plus précieux? Je n'ai rien à vous raconter, aucune nouvelle ; ici je deviens stupide et bête. Et cependant, tant que je n'ai pas terminé le roman, il m'est impossible d'entreprendre autre chose ; alors, je reviendrai en Russie à tout prix. Et pour finir le roman, il faut travailler huit heures par jour, sans se déranger, au minimum. J'ai terminé la moitié de ce que j'avais à faire pour Katkov, pour payer ma dette. Je paierai aussi le reste. Écrivez-moi, mon ami, écrivez pour l'amour de Dieu. Ma femme vous salue ainsi qu'Anna Ivanovna... Elle vous aime beaucoup tous les deux. Mes respects à Anna Ivanovna. Anna Nicolaïevna me charge aussi de vous saluer. Au revoir. Je vous embrasse.

Votre dévoué et sincère

TH. DOSTOÏEVSKI.

Dans les quatre chapitres que vous lirez dans le numéro de juin (peut-être trois seulement, car le quatrième était en retard) j'avais essayé un épisode des positivistes contemporains de la jeunesse la plus avancée. Je sais que je l'ai écrit exactement (je l'ai écrit d'après l'expérience ; car personne plus que moi n'a eu d'expérience à ce sujet-là et ne l'a observé) et je sais que tout le monde me blâmera ; on dira : c'est stupide, c'est *naïf-bête*, et faux. Mon adresse : Suisse, Vevey (Lac de Genève). A M. Dostoïevski, poste restante.

Au même

Vevey, 19 juillet, 2 août 1868.

Bien-aimé et cher ami, mon inoubliable Apollon Nicolaïevitch ; je prends la plume, pour vous écrire trois lignes.

Je vous ai écrit une longue lettre *au mois de juin*, en réponse à la vôtre, qui était du mois de mai. Votre lettre (celle de mai) m'a prouvé que non seulement vous ne m'en voulez pas (ce que je m'étais bêtement figuré, avec mon caractère maladif) mais aussi que vous m'aimez autant qu'autrefois.

Je n'ai pas répondu aussitôt, parce que j'ai passé vingt jours de suite nuit et jour à mon travail qui allait mal. Mais à la lettre que je vous ai écrite en réponse au mois de juin, lettre très longue et très importante, je *n'ai reçu aucune réponse jusqu'à présent*. J'attribue cela à deux causes: 1° vous m'en voulez de quelque chose, ou 2° ma lettre s'est perdue ou bien la vôtre.

Je ne crois pas du tout à la première : votre dernière lettre (celle du mois de mai) était telle, que je ne saurais comprendre qu'on puisse, après avoir eu de si bons sentiments pour moi, se fâcher contre moi, et c'est pourquoi *je crois aveuglément* que la lettre s'est perdue. J'y crois aussi encore parce que j'ai des raisons de le croire : j'ai entendu qu'on avait l'ordre de me surveiller. La police de Saint-Pétersbourg ouvre et lit *toutes* mes lettres, et comme le consul genevois, selon toutes les données (remarquez que ce ne sont pas des doutes, mais des faits), appartient à la police secrète, quelques-unes des lettres qui me sont adressées étaient retenues, car il y a des rapports secrets avec le bureau de poste d'ici (de Genève). Enfin, j'ai reçu une lettre anonyme qui me prévient qu'on me soupçonne, (Dieu sait de quoi), qu'il est ordonné d'ouvrir mes lettres et de m'attendre à la frontière, quand je rentrerai, pour me surprendre et me fouiller le plus rigoureusement possible. Voilà pourquoi je suis absolument persuadé que ma lettre n'est pas parvenue, ou bien que votre lettre est perdue. (N. B. — Comment supporter cela quand on est pur, quand on est patriote, quand on se dévoue jusqu'à trahir ses opinions premières, quand on adore le souverain ; comment supporter d'être soupçonné de relations avec quelques misérables Polonais ou bien avec le « Kolokol »....! Les bras vous en tombent malgré vous de les servir. Tant de coupables qu'ils ont laissé passer et l'on soupçonne Dostoïevski !)

Mais il ne s'agit pas de cela. C'est la sœur de ma femme qui vous remettra cette lettre de la main à la main.

Ce n'est cependant pas une lettre, mais trois lignes, car je ne sais déjà plus que vous écrire ? Malgré tout je n'ai pas votre lettre. Apollon Nicolaïevitch, mon ami (vous m'avez nommé votre ami vous-même !), comme tout ce temps l'idée m'a été pénible que vous êtes fâché contre moi !

Écrivez-moi donc, écrivez-moi dans les deux cas : si vous êtes fâché, expliquez-m'en la raison. Si vous ne l'êtes pas, écrivez-moi que vous m'aimez.

J'ai été malheureux tout ce temps. La mort de Sonia nous a fait bien souffrir, ma femme et moi. Ma santé n'est pas belle ; des crises ; le climat de Vevey énerve.

Dès que j'aurai quelques ressources, j'ai l'intention de quitter Vevey. (Mais en tout cas, si vous répondez tout de suite, adressez comme avant : Vevey (Lac de Genève), poste restante.)

Je suis mécontent du roman jusqu'au dégoût. Je me suis terriblement efforcé de travailler, mais je n'ai pas pu : j'ai le cœur malade. A présent je fais un dernier effort pour la troisième partie. Si je parviens à arranger le roman, je me remettrai, sinon je suis perdu.

Ma femme a les nerfs malades, elle maigrit et sa santé décline de plus en plus.

Avant de vous écrire, j'ai écrit à Paul ; il m'a demandé de lui permettre d'emprunter sur gage (à un commissionnaire de typographie que nous connaissions), en mon nom. Comme vous avez confirmé dans votre lettre qu'il se trouvait dans le besoin, je lui ai permis d'emprunter et j'ai envoyé un reçu de 200 roubles, comme on le demandait et l'exigeait. Jusqu'à présent, de Paul aucune réponse.

Je suis coupable, devant vous, je vous dois encore vos 200 roubles ! Je les rendrai, ne m'accusez pas ! Si vous saviez combien j'ai souffert !

Mais je vous les rendrai.

Que sera la troisième partie?

Si je pars d'ici, c'est surtout afin de sauver ma femme.

Elle vous salue, vous serre la main. Mes salutations et les siennes à notre sincèrement estimée Anna Ivanovna.

Votre entièrement dévoué

TH. DOSTOÏEVSKI.

J'ai des raisons de soupçonner que Paul n'a reçu de moi ni la lettre, ni le reçu. Le reçu est de 200 roubles. Sion l'a arrêté à la poste, où peut-il être ? C'est un papier important.

Ne devrais-je pas m'adresser à quelque *personnage*, pour lui demander qu'on ne me soupçonne pas de trahir ma patrie et de me trouver en relation avec des Polonais, et

pour qu'on n'arrête pas mes lettres ? C'est dégoûtant ! Mais on devrait savoir que les nihilistes, les libéraux contemporains me couvrent de boue depuis trois ans, parce que j'ai rompu avec eux ; je déteste les Polonais et j'aime ma patrie...

Au même.

Milan, 7 octobre (26 novembre) 1868.

Très cher ami, Apollon Nicolaïevitch. Il y a déjà longtemps, il y a trois semaines, que j'ai reçu votre lettre et je n'ai pas répondu tout de suite, parce que j'avais le corps et l'esprit occupés par le travail. J'aurais pu, sans doute, trouver une heure ou deux pour répondre, mais j'ai tant de mal pendant la période du travail, que je vous jure que je n'ai pas la force d'écrire, d'autant plus quand j'aurais été si heureux de causer. Et puis j'attendais votre seconde lettre, que j'ai enfin reçue hier et pour laquelle je vous remercie beaucoup, mon cher ami. Mais avant tout je n'ai jamais éprouvé le moindre mécontentement envers vous, et je vous le dis honnêtement et sur ma conscience ; mais je croyais, au contraire, que vous étiez fâché contre moi pour une raison quelconque. D'abord, parce que vous aviez cessé d'écrire, et pour moi votre lettre est un événement : c'est l'air de la Russie qu'elle nous apporte, c'est absolument un jour de fête. Comment avez-vous pu croire que je me serais offensé pour quelque idée ou quelque phrase? Non, mon cœur est autre. Et puis voilà : j'ai fait votre connaissance il y a vingt-deux ans (la première fois chez Belinski; vous souvenez-vous?); depuis, bien des fois la vie m'a jeté ci et là et m'a quelquefois étonné par ses variantes, mais enfin à présent, en ce moment, vous êtes le seul, le seul être dans l'esprit et dans le cœur duquel j'aie confiance, et que j'aime, et avec les idées et les opinions duquel les miennes se confondent. Pouvez-vous ne pas m'être presque aussi cher que mon pauvre frère ? Vos lettres m'ont donné de la joie et du courage. Car mon état moral était très mauvais. Et d'abord, mon travail m'a tourmenté et fait souffrir. Voilà presque une année que j'écris trois feuilles et demie tous les mois. C'est pénible. De plus, pas de vie russe, pas d'impressions russes autour de moi, et pour mon travail

cela m'a été toujours indispensable. Enfin, si vous louez l'idée de mon roman, jusqu'à présent l'exécution n'en est pas brillante. Ce qui me tourmente beaucoup, c'est que si j'écrivais le roman à l'avance, durant une année, et puis deux ou trois mois pour copier et corriger, ce serait autre chose, j'en réponds. Maintenant que je me suis rendu compte de tout, je le vois bien.

J'ai commencé par vous parler de moi et de mon roman. Je ne veux pas vous dire d'abord quelle est ma situation, vous le verrez plus clairement plus loin. Mais, la voici ma situation :

Il m'est impossible d'écrire plus de trois feuilles et demie par mois — c'est un fait — si je veux écrire toute l'année sans m'arrêter. Mais il en est résulté que cette année je ne terminerai pas mon roman et j'imprimerai seulement la moitié de la dernière partie (la quatrième). Il y a un mois j'espérais encore terminer, mais maintenant j'y vois clair,— c'est impossible. Et cependant la quatrième partie est grande (12 feuilles), — c'est tout mon calcul et tout mon espoir ! Maintenant, quand je vois tout comme dans un miroir, j'ai acquis l'amère conviction que dans ma carrière littéraire je n'ai jamais encore possédé une pensée poétique meilleure et plus riche que celle qui s'est présentée à moi pour la quatrième partie, dans un plan détaillé. Et alors ? Il faut se hâter le plus possible, travailler sans se relire, se presser follement et enfin, ne pas arriver à temps ! Sans parler de moi-même, mais dans quel embarras je mets le *Rousski Viestnik* et quelle opinion je donne de moi à Katkov ? Lui qui a si noblement agi avec moi ! Il leur faudra donner l'année prochaine la fin du roman en supplément, et c'est une perte pour la revue ! J'ai décidé de leur écrire et de renoncer au paiement pour tout ce qui sera imprimé l'année prochaine, pour récompenser la revue des pertes de la publication en supplément. Et cela va me faire beaucoup de tort.

La vie ici me devient trop pénible. Rien de russe, voilà déjà six mois que je n'ai lu ni un livre ni un journal russes, et enfin l'isolement complet. Le printemps dernier, quand nous avons perdu Sonia, nous sommes partis pour Vevey. Ici est venue nous rejoindre la mère d'Anna Grigorievna. Mais Vevey énerve (ce qui est connu des médecins ; et

ils n'ont pu me prévenir quand je les ai consultés !). Vers la fin de notre séjour à Vevey, ma femme et moi nous sommes tombés malades. Et voilà deux mois que nous avons traversé le Simplon pour venir à Milan. Ici le climat est meilleur, mais la vie est plus chère ; il pleut beaucoup et l'ennui est mortel. Anna Grigorievna est patiente, mais elle languit loin de la Russie, et tous les deux nous pleurons Sonia. Nous menons une vie sombre, une vie de cloître. Le caractère d'Anna Grigorievna est très impressionnable, très actif. Ici elle n'a rien à faire. Je vois qu'elle s'ennuie, et quoique nous nous aimions, même davantage qu'il y a un an, cela m'est quand même pénible de voir qu'elle vit avec moi dans un si triste monastère. C'est bien pénible. Dieu sait ce que nous avons en perspective. Si au moins le roman était terminé, je serais plus libre. Revenir en Russie, il est difficile d'y songer. Nous n'avons aucune ressource. Cela veut dire : aussitôt arrivé, se faire enfermer dans la prison pour dettes. Mais là mon travail sera fini. Avec mon épilepsie, je ne supporterai pas la prison, et, par conséquent, je ne travaillerai pas en prison. Comment ferai-je pour payer mes dettes et de quoi vivrai-je ? Si mes créanciers voulaient m'accorder une année tranquille (et ils ne m'ont pas donné un seul mois de répit depuis trois ans) j'aurais commencé dans un an à les payer par mon travail. Si grandes que soient mes dettes, elles ne présentent que la cinquième partie de ce que j'ai déjà payé par mon travail. Je suis parti pour travailler. Et voilà, l'idée de l'*Idiot* a été presque perdue. Si même il s'y trouve quelques qualités, l'effet est médiocre, et l'effet est nécessaire pour une deuxième édition, sur laquelle il y a à peine quelques mois je comptais aveuglément et qui aurait pu me procurer un peu d'argent. Maintenant, comme le roman n'est même pas fini, il est inutile de songer à la deuxième édition. Si j'étais en Russie, j'aurais pu savoir comment m'occuper pour me procurer de l'argent ; je l'aurais gagné à temps. Et ici je deviens stupide et borné et je perds l'habitude de la Russie. Pas d'air russe, ni de personnes russes. Enfin, je ne comprends pas du tout les émigrants russes. Ce sont des fous.

Voilà où en sont nos affaires. Mais il est également impossible de rester à Milan : c'est trop malcommode d'y

habiter et trop sombre. Nous voulons aller à Florence dans un mois, et là je finirai mon roman. Je reçois toujours de l'argent de Katkov : c'est effrayant combien nous dépensons en tout, quoique nous vivions en nous privant énormément. Bientôt, avec la fin du roman, finiront, bien entendu, les envois de Katkov. De nouveau des soucis et des embarras. Mais quand même ma dette à Katkov, en comptant ce qui a été pris au commencement, est bien diminuée à présent.

Je me suis complètement déshabitué de votre vie, malgré que mon cœur soit avec vous, et c'est pour cela que vos lettres sont pour moi une manne céleste. Je me suis énormément réjoui en apprenant la création d'une nouvelle revue. Je n'ai jamais entendu parler de Kachpirev, mais je suis heureux que Nicolas Nicolaïevitch trouve enfin une occupation digne de lui ; il faut précisément qu'il soit directeur et ne pas se borner à une partie de la nouvelle revue, mais en devenir complètement l'âme. En tout cas, ce sera assuré. Il y a six mois il m'a écrit ici, et il m'a fait un très grand plaisir par sa lettre. Je ne lui ai pas répondu, ne sachant pas son adresse, qu'il ne m'avait pas donnée. Dans sa lettre il m'a communiqué un extrait de sa lettre à Katkov, dans laquelle il lui avait proposé de s'occuper dans le *Rousski Viestnik* de la partie consacrée à la critique. Je ne sais pas ce que Katkov lui a répondu, mais je sais sûrement que là-bas, dans le journal et dans la revue, toutes les places, celles de directeur et autres, sont occupées et bien occupées ; selon l'expression de Gogol, quand une place est prise par quelqu'un, il ferait plutôt sauter la place que de la quitter. Mais, à mon avis, entre nous, si même Katkov voulait changer cet ordre de choses, il ne lui serait pas toujours possible de le faire. Mais maintenant, que peut-il trouver de mieux que Nicolas Nicolaïevitch ? Qu'il y soit seulement, c'est le plus important, il deviendra le maître absolu dans sa place. Il serait bien à désirer que la revue fût imbue de l'*esprit russe*, comme nous le comprenons vous et moi, et non pas purement slavophile. A mon idée, nous n'avons pas besoin de trop poursuivre les idées slaves, il ne faut pas exagérer. Il faut qu'elles nous viennent d'elles-mêmes. Après le congrès slave à Moscou, quelques-uns de ces mêmes Slaves, étant

revenus dans leur pays, se moquaient insolemment des Russes, parce qu'« ils se chargeaient de diriger les autres et avaient l'air d'en imposer aux Slaves, et eux-mêmes se connaissaient peu » et ainsi de suite. Croyez-le bien, beaucoup parmi les Slaves, ceux de Prague par exemple, nous jugent tout à fait au point de vue occidental, allemand ou français, et peut-être même s'étonnent-ils que chez nous les Slavophiles se soucient fort peu des formes adoptées de la civilisation occidentale. De sorte que nous autres, nous pourrions ne pas tant nous presser de nous occuper des Slaves. Les étudier c'est autre chose; les aider aussi ; mais il ne faut pas aller leur imposer la fraternité, je dis seulement imposer, car il faut les considérer comme des frères et agir incontestablement en frères. J'espère beaucoup aussi que Nicolas Nicolaïevitch saura donner au journal une teinte politique et une direction déterminée. C'est notre corde sensible, c'est notre besoin, la direction déterminée. En tout cas, Nicolas Nicolaïevitch saura s'en tirer brillamment, et je me prépare avec un immense plaisir à lire ses articles, que je n'ai pas lus depuis le temps de l'*Époque*. Ce serait bien si la revue se posait indépendante dans le monde littéraire; par exemple, ne pas payer 2.000 roubles pour des œuvres dans le genre de *Minine* ou autres drames historiques d'Ostrovski ; mais si l'on donne une comédie sur les marchands, on pourrait payer. Ou bien, l'*Essaim* de Kokhanovskaïa). Mais si on publie quelque chose dans le genre de *l'Écrou*, on peut devenir plus inabordable. Ou encore, le poseur E... qui en est à bout d'écrire. En un mot, il faudrait enfin savoir tenir les hommes de lettres et ne pas payer seulement le nom, mais payer selon le mérite de l'œuvre — ce que jusqu'à présent aucune revue n'a osé faire, excepté le *Vrémia* et l'*Époque*. Il est impossible de paraître sans une œuvre littéraire de première importance dans les deux premiers numéros de la revue. Cela veut dire perdre 1000 abonnés dès le début. Je ne le dis pas pour donner des conseils, mais par amitié. J'espère que Nicolas Nicolaïevitch m'enverra la revue.

Bien entendu, je consens très volontiers à y collaborer. Mais je suis occupé en ce moment. Quand j'aurai terminé le roman, on pourra y penser. J'aurais tant voulu que la

revue fût réellement bien. Donnez-moi beaucoup de détails, mon cher ami. Publiez-vous quelque chose dans la revue? Donnez-leur pour leur premier numéro quelque chose de grand et d'entier, votre *Légende de l'expédition d'Igor*, par exemple. Comment s'appellera votre revue ? Avez-vous fait beaucoup d'annonces, l'ouverture de la souscription ? Si vous voulez publier à partir du jour de l'an, il serait temps.

J'ai lu le livre dont vous m'avez parlé, très peu de temps auparavant que vous m'ayez prévenu, et je vous avoue que j'étais hors de moi [1]. On ne peut se figurer quelque chose de plus impudent. Certainement, je m'en moque à présent, et je l'ai fait aussi au commencement ; mais ce qui m'ennuie c'est que si je ne proteste pas, j'aurai l'air par là d'approuver ce vilain livre. Mais où protester ? Dans le *Nord* ? Mais je ne sais pas bien écrire en français et d'ailleurs, je voudrais agir avec tact. Je compte m'installer à Florence, et je consulterai quelqu'un au consulat russe, je demanderai des instructions, comment faire. Certainement, je ne m'installe pas à cause de cela à Florence. Vous me proposez d'aller à Venise (que tous les docteurs de tous les pays vantent au point de vue sanitaire). Je serais très content de le faire, quand ce ne serait que pour distraire Anna Grigorievna et je ne sais pas si je ne le ferai pas, car, en effet, le voyage n'est pas trop long; mais, premièrement, j'ai très peu de temps ; secondement, cela nous coûtera à nous deux, si même nous prenons les troisièmes et si nous n'y passons que trois jours, pas moins de 100 francs, et pour nous 100 francs ont une importance énorme. Il nous arrive assez souvent, par exemple, de recevoir 1000 francs de Katkov. Mais quand on les reçoit, on en met de côté pour les dépenses d'un mois ou d'un mois et demi, ensuite il faut payer les dettes qui ont eu le temps de s'amasser, le voyage, les vêtements. Et comme l'avenir n'est pas parfaitement garanti il faut se restreindre fortement. Et surtout, termi-

1. Il s'agit d'un roman : *Les secrets du palais des Tsars*, sur l'époque de Nicolas Ier. Parmi les principaux personnages sont Théodore Dostoïevski et sa femme ; dans le roman, entre autres balivernes, Dostoïevski meurt et sa femme entre dans un cloître.

ner le roman et travailler jour et nuit ; car on ne peut pas faire autrement.

J'aurais bien voulu voir Lamansky. J'ai une furieuse envie de lire le livre de Samarine (*Les confins de la Russie*), d'autant plus que je pense moi-même à tout cela, — mais où le prendre ? Ici, c'est affreux ! Même à Genève où il y a des livres russes, sur les comptoirs on trouve seulement *Que faire*, et quelques balivernes de nos émigrants. S'il y a encore quelques livres russes, — quelques volumes de Gogol, de Pouchkine, — c'est plutôt par hasard. Dans la vente des livres russes, ni ordre, ni sens, ni idée. Et encore, on en vend rarement. Ici, en Italie, il n'y a rien. J'aurais bien voulu me procurer Samarine, mais c'est impossible ici.

Je m'inquiète et je me tracasse à propos de la famille. Je n'ai rien pu envoyer à Paul de tout l'été, et lui aussi est fameux ! Mais je ne lui en veux pas ; il n'a pas de raison pour m'affectionner particulièrement, et je n'ai pas le droit d'être trop sévère pour ses fautes de service. Pauvre garçon, peu développé intellectuellement, seul et sans aide, comment ne ferait-il pas de fautes ? mais j'ai peur que le pire n'arrive, et j'aurais bien voulu lui venir en aide au plus tôt.

Émilie Fédorovna doit quitter mon appartement chez Alonkine, au mois de novembre, parce que je ne puis payer le loyer. Tout cela me tracasse, et cependant, avant tout, il faut terminer le travail !

Quant à ma dette, mon ami, j'ai honte d'y songer ! Cela me tourmente affreusement, et surtout, parce que vous avez agi avec moi comme un frère, et il y en a beaucoup qui ne l'auraient pas fait. Vous avez votre propre famille. Mais je recevrai de l'argent ! Et je vous le rendrai. L'aube finira par luire pour moi aussi ; et surtout je voudrais aller en Russie. En Russie, je saurais mieux m'arranger. Quand je pense que Sonia vivrait sûrement si nous avions été en Russie !

Anna Grigorievna vous aime et pense à vous et parle de vous avec joie. Je vous prie de transmettre mes salutations et les siennes très sincères (elle m'a déjà demandé trois fois si je vous transmets son salut) à votre femme et à vos parents. De ma part aussi, et à tous ceux qui pensent à

moi. Je regrette bien Kovalevsky [1] — un homme si bon *et des plus utiles*, — utile à un tel point que peut être on ne le comprendra parfaitement qu'après sa mort. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Pour l'amour de Dieu, écrivez-moi. *En tout cas* mon adresse: Italie. Milan, à M. Dostoïevski, poste restante.

Au même.

11 (23) décembre 1868, Florence.

Je m'empresse de vous répondre, cher ami Apollon Nicolaïevitch, et cela justement parce que je voulais vous parler à cœur ouvert. Figurez-vous quelle décision je viens de prendre! Je crois vous avoir écrit que je n'avançais pas avec la fin de l'*Idiot* et que je n'avais pas et n'aurais pas le temps de le terminer pour le numéro de décembre. J'ai fait mon *mea culpa* à Katkov, tout à fait sincèrement, c'est-à-dire que la fin du roman devra être imprimée en supplément aux abonnés de l'année prochaine. Maintenant, j'en ai tout à coup décidé autrement (je ne sais pas seulement si on sera de mon avis à la rédaction du *Rousski Viestnik*). J'ai résolu de terminer complètement la quatrième partie et la conclusion, et de les donner dans le numéro du mois de décembre, à la condition toutefois, que le livre du mois de décembre soit un peu en retard. Voici comment : aujourd'hui j'ai prévenu Katkov que le 15 janvier de notre style, la conclusion de l'*Idiot* sera à la rédaction; quant aux chapitres précédents, je les enverrai peu à peu, tous les cinq jours. En somme, n'ont-ils pas eu chaque année le livre de décembre bien en retard, et même à ce point que le livre de janvier de la souscription suivante paraissait avant le livre de décembre de l'année précédente. Le numéro paraîtra ainsi vers le 20 janvier — il sera un peu en retard, par conséquent. Je ne sais ce qu'ils décideront. Mais à partir d'aujourd'hui, dans quatre semaines je dois envoyer sept feuilles d'imprimerie. J'ai soudain vu que je pouvais le faire sans trop abîmer le roman. D'ailleurs, tout ce qui reste à faire est plus ou moins inscrit au brouil-

1. Egor Petrovitch.

lon, et je sais tout par cœur. S'il se trouve des lecteurs de l'*Idiot*, ils seront peut-être étonnés de cette conclusion inattendue ; mais, après réflexion, ils conviendront certainement que c'est ainsi qu'il fallait terminer. En général, cette conclusion est réussie, c'est-à-dire, comme conclusion. Je ne parle pas des qualités du roman ; mais quand j'aurai terminé, je vous écrirai quelque chose, pour vous dire, comme à un ami, ce que j'en pense moi-même.

Ainsi, voilà ma situation. Et cependant j'ai des lettres auxquelles je dois absolument répondre, quand ce ne serait que pour l'unique raison, l'envie que j'ai de le faire. Sans aucun doute, vous ne sauriez vous figurer comme vos lettres me donnent du courage. Depuis le mois de mai je n'ai pas lu un seul journal russe ! Je ne reçois que le *Rousski Viestnik*, et le jour de l'arrivée du livre est un jour de fête. A propos : j'écris à Nicolas Nicolaïevitch qu'il m'envoie ici à Florence la *Zaria*, depuis le premier numéro, car je ne puis plus m'en passer. Qu'ils le mettent sur mon compte dans le bureau de la rédaction de *Zaria*, s'ils veulent ; il est possible que nous réglions nos comptes. Jugez donc à quel point me sont précieuses les lettres d'un ami aussi intime et aussi éprouvé que vous. Quand vous me parlez de vos conversations avec Strakhov, c'est comme si j'y étais. J'ai aussi reçu une lettre de Strakhov ; beaucoup de nouvelles du monde littéraire. J'ai appris avec plaisir que Danilevsky a fait paraître un article *L'Europe et la Russie*, que Nicolas Nicolaïevitch considère comme un article important. Je vous avoue que depuis 49, je n'ai jamais entendu parler de Danilevsky, mais j'ai quelquefois pensé à lui. Je me suis rappelé que c'était un fouriériste à outrance. Et pour un fouriériste, le voilà revenu à la Russie, redevenu Russe et repris d'amour pour le sol et pour la créature. C'est ainsi que se reconnaît l'homme aux idées larges. Également, je ne croirai jamais les paroles de feu Apollon Grigoriev, que Bélinski aurait fini par devenir slavophile. Ce n'était pas à Bélinski de finir ainsi. Un grand poète a son époque ; mais il n'aurait pu se développer davantage. Il aurait fini par devenir, dans les meetings, l'aide de camp de quelque Madame Heugg à propos de la question féministe, et il aurait perdu l'habitude de parler le russe, sans cependant savoir l'allemand. Savez-vous donc

qui sont les nouveaux Russes ? C'est ce moujik, autrefois dissident, du temps de Paul le Prussien, sur lequel on avait publié un article avec des annotations dans le numéro de juin du *Rousski Viestnik*. Ce n'est pas le type absolu du Russe à venir, mais certainement c'est un des Russes de l'avenir.

Mais si on tombe sur ce thème, on n'en finit pas. Je veux vous demander, mon cher, un conseil d'ami ; que dois-je faire ? Mais à vous seul, bien entendu. Il est inutile que les autres sachent mes affaires domestiques. Voici ce que c'est : dans un mois j'aurai terminé pour le *Rousski Viestnik* l'ouvrage qui m'a été payé d'avance. L'*Idiot* ne contiendra que 42 feuilles d'imprimerie. J'ai pris chez eux (en comptant ce que j'ai pris avant mon mariage et une bagatelle que je veux leur demander) jusqu'à 7.000 roubles. Oui, monsieur, jusqu'à 7.000. Il est vrai que nous avons dépensé tout ce temps-là, en moyenne 2.000 roubles par an, avec nos voyages, nos vêtements, l'enfant, avec tout, — ce que nous n'aurions pu faire à Saint-Pétersbourg.

D'après mon calcul (sans entrer dans des détails), je devrai encore jusqu'à 1.000 roubles à la rédaction du *Rousski Viestnik*. Peut-être, cela ne les gênera-t-il pas ; ils savent que je travaille. Mais voilà : comment vivre ? Ayant terminé le roman, je pourrai tirer encore environ deux mois et puis, que faire ? M'adresser à Katkov ? S'ils ont l'intention de profiter de ma collaboration, certainement ils m'enverront de l'argent sur ma demande, mais le plus mauvais pour moi sera que je ne saurai pas dans quelles conditions je me trouve vis-à-vis d'eux ? C'est-à-dire, comme un écrivain qui est endetté à la rédaction, je comprends cela. Mais ils ne répondent jamais — de sorte que je ne sais pas même si mon roman leur convient ou non, ou bien s'ils désirent ma collaboration. Et, rien qu'au point de vue pécunier, cela est important à savoir.

Ces maudits créanciers vont me tuer définitivement. J'ai eu tort de partir à l'étranger, vraiment, il aurait mieux valu aller dans la prison pour dettes. Si je pouvais prendre des arrangements avec eux ! — c'est justement ce que je ne puis faire, parce que je n'y suis pas en personne. Je dis cela surtout, parce que je pense, en ce moment, à

deux ou *trois* publications qui ne demandent qu'un travail mécanique ardu, et qui, certainement, me procureraient de l'argent. Car cela m'a réussi quelquefois. J'ai en ce moment dans l'idée : 1° un très grand roman, *L'Athéisme* (pour l'amour de Dieu ! que cela reste entre nous) ; mais avant de le commencer, il faut que je lise une bibliothèque presque entière d'athéistes, de catholiques et d'orthodoxes. Il ne sera prêt, même si le travail est complètement garanti, que dans deux ans. Le personnage est trouvé. C'est un Russe de notre société, *d'un certain âge*, pas très instruit, mais non sans instruction, d'une certaine situation, qui, *soudain*, à un certain âge, perd la foi en Dieu. Toute sa vie il n'a songé qu'à son emploi, il ne cherchait pas à sortir de l'ornière, et ne s'est distingué par rien de particulier jusqu'à 45 ans. (La solution est psychologique : un sentiment profond, c'est un homme, et surtout un homme russe.) La perte de la foi en Dieu a sur lui une influence colossale (l'action du roman et la mise en scène sont très grandes). Il se met à fréquenter les nouvelles couches, les athées, les Slaves et les Européens, les dissidents russes et les ermites, les prêtres ; il tombe entre les griffes d'un jésuite propagandiste, polonais ; il descend jusqu'au fond des sectes religieuses, et enfin il retrouve le Christ et la terre russe, le Christ russe et le Dieu russe. (Pour l'amour de Dieu n'en parlez à personne ; pour moi, en résumé : écrire ce dernier roman, et après cela, je puis mourir, j'aurai fait ma confession entière.) Ah ! mon ami ! J'ai tout à fait d'autres idées sur la réalité et le réalisme, que nos réalistes et nos critiques. Mon idéalisme — est plus réaliste que le leur. Mon Dieu ! S'il fallait répéter ce que nous autres Russes avons vécu pendant ces dix dernières années au point de vue de notre développement intellectuel, est-ce que les réalistes ne crieraient pas que c'est de la fantaisie ! Et cependant, depuis un temps immémorial, c'est du véritable réalisme ! C'est bien du réalisme mais plus profond, le leur est tout en surface. Voyons, Lubim Tortzov [1] n'est-il pas infime en réalité, et cependant c'est tout ce que leur réalisme s'est permis d'idéal. Ce réalisme ne m'a pas l'air bien profond ! Leur réalisme ne

1. Héros d'une comédie d'Ostrovski.

saurait expliquer la centième partie des faits réels, qui ont existé. Tandis que notre idéalisme nous permettait de prédire ces faits. C'est arrivé. Mon cher ami, ne vous moquez pas de moi ; mais je fais comme saint Paul : « Si on ne me loue pas, je me louerai moi-même. »

Mais en attendant il faut vivre. Je ne vais pas aller vendre l'Athéisme (mais j'aurai quelque chose à dire sur le catholicisme, et le jésuitisme, comparés à l'orthodoxie). J'ai l'idée d'une nouvelle assez grande, d'une douzaine de feuilles et cela m'attire. J'ai encore une idée. A quoi me résoudre et à qui offrir mes services? A la *Zaria* ? Mais je me fais payer d'avance, et là je ne crois pas qu'on accepte. Certainement, je ne me passerai peut-être pas de leur aide, mais il faut envoyer là-bas un article complètement terminé, et c'est bien pénible ! Comment vivre, pendant qu'on écrit l'article ? Le *Rousski Viestnik* me paye largement (il me donne 150 roubles par feuille et il m'en avance des milliers, au moins il m'en avançait). La fin de l'*Idiot* produira de l'effet (je ne sais pas si c'est bien ?). Mais quant à proposer aux libraires la seconde édition cela veut dire perdre la moitié. Il faut qu'ils y viennent d'eux-mêmes, mais viendront-ils? Je n'ai aucune idée si le roman aura du succès ou non. D'ailleurs, c'est la fin du roman qui en décidera. En tout cas, je vous prie, mon ami, de me donner un conseil. J'attends de vous un conseil important, quand vous aurez lu la fin de l'*Idiot*. Depuis janvier je suis libre, et ce n'est pas dans ma situation qu'il est possible de rester les bras croisés : il faut vivre et payer les dettes. Écrivez-moi, mon ami (que cela soit entre nous seulement), tout ce que vous savez sur la *Zaria*, ses ressources, et ce qu'elle peut donner d'avance, en général, et à moi, en particulier. Quant à moi, je vous avoue que demander une avance à la *Zaria* serait pour moi quelque chose de décisif. Abandonner le *Rousski Viestnik*, même pour quelque temps, me paraît très délicat, surtout en y devant quelque chose. (Si seulement je pouvais savoir l'opinion personnelle qu'ils portent sur ma collaboration, au *Rousski Viestnik !* D'ailleurs, je dois le savoir : *ils me paient.*) Dans tous les cas, écrivez-moi quelque chose à propos de tout cela. Et puis encore : faut-il me mettre la corde au cou et rechercher cette collabora-

tion? D'autant plus qu'on a l'air d'y être assez indifférent. Je suis terriblement en retard sur vous — je ne sais rien. En tout cas, tout ce que je vous écris en vous consultant est entre nous.

Je vous remercie beaucoup, mon cher ami, d'avoir placé Paul. S'il ne reste pas chez Poretzky, que lui faut-il alors? Encore une prière, mon ami, encore une : je viens de demander 100 roubles à Katkov, afin qu'il vous les adresse, et je vous supplie encore une fois d'être infiniment bon, comme vous l'avez été jusqu'à présent. Ces 100 roubles sont pour Paul et Émilie Fédorovna, 50 roubles à chacun.

..... Mon frère Michel m'envoyait de l'argent en Sibérie. Mais en somme cela n'était pas beaucoup, de sorte que moi je leur ai donné déjà au moins cinq fois davantage. En Sibérie, j'avais reçu 2.000 roubles pour mes deux nouvelles imprimées — il ne m'a donc pas aidé tout le temps Je le lui avais rendu encore de son vivant. Mais quand je suis arrivé, la fabrique était en train de baisser ; les cigarettes, qui marchaient bien au commencement, avaient complètement perdu vers la fin, et étaient écrasées par Miller et Laferme ; il y avait une masse de dettes et il se plaignait toujours, pressentant la faillite. Tout cela peut être confirmé par Nicolas Ivanovitch, son commis, qui lui a acheté la fabrique, la deuxième année de la revue, pour 1.000 roubles — toute une fabrique ! Ce n'est pas une grande richesse. La revue a été fondée par lui et organisée d'après sonidée, et dès la première année il a eu plus de 4.000 abonnés, pendant quatre ans, c'est donc un minimum de 20.000 roubles de bénéfice net chaque année. Les livres de la rédaction existent encore, comme preuve, et il y a aussi des témoins. La revue a sauvé mon frère de la faillite. Quant à moi, pour ma collaboration, je ne prenais jamais plus de sept à huit mille roubles par an. L'interdiction de la revue a ruiné mon frère... Quand il mourut, il y avait des dettes. Mais alors je demandai 10.000 roubles à une tante et les plaçai dans la revue. La revue a été organisée d'après le conseil de tous les collaborateurs : ils ont tous pris part à ce conseil : continuer ou non? On a décidé de continuer ; j'ai donc continué. J'ai donné 8.000 roubles pour les livres, de ces 10.000, et j'ai payé une masse de dettes. La revue n'a pas réussi, parce qu'on a pensé que

c'était moi qui étais mort (je le sais de source certaine !) et non mon frère (on nous a toujours confondus), et puis le nom de Dostoïevski n'était plus en tête de la rédaction. La revue a périclité — et toutes les dettes sont tombées sur moi. Après cela avec mes œuvres (en vendant à Stellovsky *Crime et Châtiment*) j'ai payé encore 10.000 roubles. Il m'en reste encore un peu, que je ne puis finir de payer...

Paul m'avait écrit que Gavrilov aurait pu lui donner avec ma garantie. J'ai écrit un papier, en reconnaissant ma dette à Gavrilov, et, de plus, j'en ai envoyé un autre, pour répondre de l'emprunt avec l'argent que je dois absolument recevoir de Stellovsky cette année ou l'année prochaine. C'est marqué ainsi sur notre contrat. Ces deux papiers sont encore chez Paul. Il m'a écrit que Gavrilov n'a pas consenti. J'ai exigé de Paul le renvoi de mes papiers ; mais il ne les renvoie pas et maintenant, à mes ordres réitérés (par Émilie Fédorovna), *il promet* d'en envoyer *un*. Je vais lui écrire de vous apporter les deux papiers et *de vous les remettre*. (Je vous prierai alors de les conserver jusqu'à mon retour.) Demandez-lui ces papiers. L'adresse d'Émilie Fédorovna : Peterbourgskaïa Storona, rue Siesginskaïa, maison Korb, n° 13, log. n° 5. Je vous supplie, mon ami, vous qui êtes un ange de bonté, ne m'en veuillez pas de vous embarrasser encore une fois de cela, — d'autant plus que je vous dois encore (mais à présent je vous le rendrai bientôt, bientôt ; il ne saurait en être autrement. Pardonnez-moi de vous parler ainsi ; mais, mon ami, vous vivez vous-même de votre travail).

Florence est belle, mais trop humide. Mais les roses fleurissent encore en plein air dans le jardin Boboli. Et que de trésors dans les galeries ! Dieu, j'ai regardé la Vierge à la Chaise en 63, je l'ai regardée pendant huit jours et je ne l'ai vue qu'à présent. Mais à part elle que de choses divines ! Mais tout est laissé jusqu'à la fin du roman. Maintenant je me suis cloîtré.

Votre *Auprès de la Chapelle* est unique. D'où tirez-vous de pareilles expressions ? C'est une de *vos* meilleures poésies ; tout est charmant, mais *une seule* chose me déplaît ; c'est le *ton*. Vous avez l'air *d'excuser* l'icone, de la *justifier*. Que cela soit du fanatisme, paraissez-vous dire, mais ce sont des larmes d'assassin, etc. Savez-vous que même

les fameuses paroles de Khomiakov sur l'icone miraculeuse qui me ravissaient autrefois, ne me plaisent plus, me paraissent trop faibles. En un mot : « Croyez-vous à l'icone, ou non ! » Peut-être saurez-vous comprendre ce que je voudrais dire ; c'est difficile à exprimer complètement. Ah ! que de choses j'aurais à vous dire ! Écrivez-moi. Mon adresse : Italie, Florence, à M. Th. Dostoïevski, poste restante.

Anna Grigorievna vous salue ainsi qu'Anna Ivanovna, de tout son cœur. Elle s'ennuie plus que moi ; car moi, au moins, je travaille avec ardeur.

P.-S. — Il peut arriver même que de la rédaction du *Rousski Viestnik* l'argent ne vienne pas (les 100 roubles).

P.-S. — J'écris à Strakhov : à la rédaction de la revue la *Zaria*. Arrivera-t-elle à bon port ?

Je vous embrasse.

Votre Th. Dostoïevski.

A Nicolas Nicolaïevitch Strakhov.

Florence, 12 (24) décembre 1868.

Vous m'avez procuré une grande joie, cher Nicolas Nicolaïevitch, d'abord par votre lettre, et secondement, par les bonnes nouvelles que vous m'annoncez. A votre première lettre, je n'ai pas répondu parce que vous n'avez pas donné votre adresse, quoique votre lettre ait été « renfermée dans mon cœur ». Je vous le dis sincèrement, des lettres telles que les vôtres, ou celles de Maïkov, sont pour moi ici comme la manne céleste. Me voilà à Florence depuis une quinzaine de jours, et il me semble que j'aurai à y rester longtemps, tout l'hiver au moins, et une partie du printemps. Vous souvenez-vous comme nous passions les soirées à Florence, assis auprès des bouteilles (et à ce propos, vous étiez plus prévoyant que moi : vous apportiez deux bouteilles pour la soirée, et moi je n'en apportais qu'une, et ayant bu la mienne, je m'emparais de la vôtre, ce dont je n'aurais pas besoin de me vanter) ? Mais quand même nous n'avons pas mal passé ces cinq jours à Florence. A présent, Florence est plus bruyante et plus gaie, on s'écrase dans les rues. Il y est arrivé une masse

de monde, comme dans une capitale ; la vie est beaucoup plus chère qu'autrefois, mais relativement à Saint-Pétersbourg beaucoup moins chère. Et malgré tout, mes pensées sont dirigées vers vous, vers la Russie, vers Saint-Pétersbourg, mais « courroux est vain sous forte main ». Cependant, suis-je donc en courroux, allons donc ! Je suis peut-être sot, dans bien des occasions, — c'est vrai, j'en conviens; mais quant à être en courroux, cela ne m'arrive que par hasard.

Que la littérature ait été sur le point de subir un temps d'arrêt, c'est tout à fait certain [1]. Et même, peut-être l'a-t-elle subi, si vous voulez. Et même depuis longtemps. Voyez-vous, cher Nicolas Nicolaïevitch, ça dépend du point de vue : à mon avis, si tout ce qui nous appartient en propre, tout ce qui est vraiment russe et original, a disparu, – alors, elle s'est arrêtée ; on ne prévoit pas de génie, – elle s'est donc arrêtée. Elle s'est arrêtée depuis la mort de Gogol. Je préfère ce qui nous est propre. Vous estimez beaucoup Léon Tolstoï, je le vois; j'en conviens, qu'il s'y trouve du nôtre, mais peu. D'ailleurs, de nous tous, à mon avis, il a su être le plus personnel et cela vaut la peine de parler de lui. Mais laissons cela. Voici de quoi il s'agit : vous me parlez de vous-même. « Non, n'espérez rien de moi. » Ces paroles ne peuvent avoir de base sérieuse. Si vous êtes enfin *dégoûté* d'écrire toujours, pour un terme fixé d'avance, des articles sur commande, nous en sommes tous là. Ces termes et ces commandes détruisent toute disposition et toute ardeur, surtout quand

1. Pour expliquer ce passage, citons le commencement de la lettre de Strakhov à Th. Dostoïevski, du 24 novembre 1868.

« Ainsi très estimé Théodore Mikhaïlovitch, une nouvelle revue, la *Zaria*, va paraître. Il fallait absolument la créer, car autrement, comme s'exprime un de mes nouveaux et jeunes amis, Nezelenov, qui vient d'écrire un bel et volumineux article sur Pouchkine, — *la littérature aurait subi un arrêt complet*. Savez-vous donc depuis quel moment il date cet arrêt de la littérature ? Depuis que l'*Époque* a cessé de paraître. Savez-vous aussi qui est M. Kachpirev, notre rédacteur ? L'ayant connu davantage, j'ai vu que c'était un élève du *Vrémia* et de l'*Époque* ; que son éducation a été faite au moyen de ces revues, comme d'autres Russes ont été élevés par le *Sovremennik*, le *Rousskoé Slovo*, etc. Notre activité a donc porté des fruits ; ils sont rares, mais ce sont des fruits véritables, ce ne sont pas des fruits secs. »

on avance en âge. Mais, tranquillisez-vous, vous ne perdrez jamais *le fond même de votre vocation*. Eh bien ! N'écrivez pas douze articles par an, écrivez-en trois. Vous écrirez cela avec plaisir, surtout si vous vous mettez en train. Mais il suffit non seulement de trois, de deux, mais même d'un seul article assez important, pour donner le ton à la revue (surtout quand elle commence à paraître) et attirer l'attention sur elle. Mais le plus important c'est l'œuvre de la rédaction. Car être rédacteur en chef est une chose capitale : il faut y avoir l'œil, la main, et conserver toujours la même direction. A présent, surtout à présent, c'est le plus important. Non, n'allez pas me faire perdre mes illusions sur la *Zaria* ! Je vois heureusement par les lettres d'Apollon Nicolaïevitch, et même par la vôtre, que cette revue a beaucoup de jeunesse et beaucoup d'ardeur ; elle saura réunir autour d'elle ceux qui voudront créer quelque chose. Que cela soit jeune, ce sera frais également ; et cela sera aussi instructif et plein de bon sens, — je ne veux pas en douter, car je vous connais. Maintenant, voilà, Nicolas Nicolaïevitch : j'attends la *Zaria* ; pour l'amour de Dieu, envoyez-m'en un exemplaire, ici, à Florence, et sans tarder. Portez-le sur mon compte (s'il le faut ?). Il se peut que nous arrivions à régler nos comptes. Vous ne sauriez croire ce que cela peut signifier pour moi ! Il faut l'avoir éprouvé soi-même, pour le comprendre. Écrivez-moi, si ce n'est pas un secret, quel est le nombre de vos abonnés. Je vous dis : « écrivez-moi » : cela veut dire que je suis sérieusement convaincu que vous ne m'oublierez pas. Je comprends, vous avez fort à faire ; mais écrivez une page, cela même sera une joie pour moi. Vous et Apollon Nicolaïevitch, je n'ai que vous deux. J'espère terminer dans un mois le travail que je dois faire pour le *Rousski Viestnik*, mais aussi il faut que je ne quitte pas mon ouvrage pendant ce mois. C'est encore bien qu'il fasse doux à Florence, quoiqu'il y fasse humide, mais à Milan je ne savais pas de quoi m'envelopper, quand j'étais à la maison. Quant à la Suisse, n'en parlons pas, c'est une véritable Laponie.

Oui, mon cher, j'aurais bien des sujets de conversation avec vous ; après deux ans, je pense que les opinions mêmes doivent changer, ainsi que la manière de juger les

choses. Ce que vous me dites de Danilevsky m'intéresse beaucoup [1]. Cela doit sûrement être ce fouriériste à outrance (et naturaliste), je crois, Danilevsky, que j'ai connu jadis. Honneur à lui, s'il a eu le courage de devenir Russe, après avoir été fouriériste, et Russe avancé encore, comme vous le présentez. J'attends son article, comme l'affamé attend le pain. Ainsi donc, notre direction et notre travail commun ne sont pas morts. Le *Vrémia* et l'*Époque* ont donné quand même des fruits, et la nouvelle œuvre s'est trouvée forcée de commencer par le chapitre sur lequel nous nous étions arrêtés. C'est excessivement réjouissant. Savez-vous, il ne serait pas mal, dans le courant de l'année, de faire paraître dans la *Zaria* un article sur Apollon Grigoriev, c'est-à-dire, non pas une biographie, mais il faudrait parler de son importance littéraire. Je vous écris au hasard à la rédaction de la *Zaria*. J'espère que cela vous parviendra.

Mon adresse : Italie, Florence, à M. Th. Dostoïevski. Poste restante.

Au revoir ; ma femme vient de me rappeler de ne pas oublier de vous saluer de sa part. Si vous saviez comme nous pensons souvent à vous. Nous sommes tout seuls. Mais je finirai mon travail et Dieu nous fera grâce. Peut-être pourrai-je revenir l'année prochaine à Pétersbourg. Quelle joie ! Je n'attends que cela. En attendant, au revoir. Vôtre sincèrement,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Florence, 26 février (10 mars) 1869.

J'aspirais tous les jours à répondre, cher et très estimé Nicolas Nicolaïevitch, à votre si aimable et si intéressante lettre, et je ne puis réaliser mon désir qu'à présent. Je vous ai répondu plusieurs fois en esprit ; chaque jour, j'ai

1. Il s'agit de N.-I. Danilevsky, l'auteur du livre connu *La Russie et l'Europe*, notre « législateur de poissons » comme certains l'appelaient, à cause de ses études sur la pêche en Russie, et la réglementation de cette industrie qu'il avait faite. Le livre *La Russie et l'Europe* a été imprimé dans la *Zaria* dès la première livraison.

ajouté quelque chose à cette lettre imaginaire, et si j'avais tout inscrit, il me semble qu'il y aurait un volume entier. J'ai tardé de vous répondre d'abord parce que j'étais malade (après une crise, il faut attendre que ma tête se remette); d'ailleurs vous êtes aussi coupable en partie de ce que je tardais de vous écrire: d'après votre lettre, je m'étais figuré que la *Zaria* allait paraître; et voyez qu'elle est encore plus en retard que le premier mois[1]! Mais j'avais grandement envie de faire la connaissance du deuxième volume et d'exposer alors toutes mes impressions. Car tout cela m'a beaucoup agité; d'ailleurs je chercherai à mettre de l'ordre dans ce que je vais écrire.

Premièrement, voici l'impression principale de la *Zaria*. Pour moi, la *Zaria* est une œuvre heureuse et nécessaire. Mais pour moi seulement: pour la grande majorité, elle correspond exactement en ce moment, je le crois, à ce que j'ai lu dans le journal *Goloss*, un de ces jours, sur l'impression qu'elle avait produite (l'unique journal russe que l'on reçoit ici). C'est l'exacte expression de l'opinion de la médiocrité et de la routine, c'est-à-dire de la majorité. Ce petit article a été évidemment écrit dans une intention hostile, mais l'article est nul, il ne vaut pas qu'on en fasse mention; il m'a paru intéressant à un certain point de vue, précisément: l'auteur de cet article *n'a pas compris l'idée de la revue*; car s'il l'avait comprise, il n'aurait manqué de s'en moquer. Il demande tout étonné: Quelle est la raison d'être de cette revue? Qu'est-ce qui l'a évoquée? c'est-à-dire que veut-elle dire de nouveau? Oui, il est bien possible que la majorité le demandera aussi. Et comme dans les premiers mois de chaque nouvelle revue, dans le public (même parfaitement indifférent), il commence à se former toujours une opposition à la revue, cette opposition se fera sentir encore longtemps; (ce sera malheureux, si par quelques fautes de second ordre la revue donne raison à cette opposition). Mais tout cela n'est rien; ce ne sont que des détails et des bagatelles. Connaissez-vous la réponse: « Laissez-les dire du mal, du moins ils ne se taisent pas, mais ils en parlent. » Quant à vous, vous

1. Le premier numéro de la *Zaria* parut le 8 janvier 1869; le deuxième, le 18 février.

croyez sans doute (comme moi) que le succès de chaque nouvelle idée dépend de la minorité. Cette minorité sera forcément pour vous (même malgré les erreurs et les fautes de la revue, qui seront commises, il me semble). Cette minorité se fortifiera et s'établira vers la fin de l'année *sûrement*. Pourquoi le dis-je si affirmativement? Parce que dans le journal il y a une *idée*, et, précisément, celle qui est nécessaire, qui est inévitable et qui *seule* est destinée à croître, tandis que les autres « diminueront ». Mais cette idée est difficile et délicate, vous le savez vous-même. Pour cette idée, surtout quand on commencera à la comprendre, c'est-à-dire quand vous l'aurez davantage expliquée, on vous appellera rétrogrades, kamtchadales, et peut-être même vendus, tandis qu'elle est la seule idée libérale et avancée de notre temps qui nous soit possible. Quand vous aurez fini d'expliquer cela, tous vous suivront. En attendant, la routine voit toujours du libéralisme et des idées nouvelles dans ce qui est justement vieux et en retard. Les *Otetchestvennia Zapiski*, le *Délo* sont certainement considérés comme avancés. Vous savez tout cela admirablement bien, et par-dessus tout que l'avenir vous appartient. Maintenant, savez-vous ce que je crains ? Que vous (et beaucoup d'entre vous) ayez eu peur du travail et abandonniez cette œuvre immense. Ah! Nicolas Nicolaïevitch, ce travail est tellement considérable, et exige tellement de foi et de persévérance, que vous ne le connaîtrez *complètement* que longtemps après. Il me semble que c'est ainsi. Quant à moi, je ne le connais que très peu, par ricochet, quand j'ai collaboré avec mon frère, mais le *Vrémia* et l'*Époque*, comme vous le savez bien vous-même, ne sont jamais parvenus à une telle franchise et une telle mise à nu dans l'expression de leur pensée, et gardaient plutôt le milieu, surtout au commencement. Quant à vous, vous avez commencé directement par les sommets ; cela vous est plus difficile, il faut donc tenir plus fort.

Dans ces deux ou trois années, pendant lesquelles vous avez *presque* gardé le silence, vous avez beaucoup gagné, Nicolas Nicolaïevitch. C'est mon avis, si j'en juge d'après la *Biednost* [1] et l'article dans la *Zaria*. J'ai toujours admiré

1. *La Misère de notre littérature*, brochure critique de Strakhov.

la clarté de votre exposition et la logique de vos idées ; mais, à présent, vous êtes incomparablement plus fort. C'est dommage que vous n'ayez pas commencé la *Biednost* dans la *Zaria*, c'est-à-dire je regrette qu'on ait déjà publié la *Biednost*. Il est probable qu'à l'état de brochure, peu de personnes l'ont remarquée et, certainement, une grande quantité de ceux qui, à son apparition, l'auraient peut-être lue avec sympathie, ne connaissent peut-être pas jusqu'à présent son existence, c'est-à-dire tout simplement ne l'ont pas remarquée. (Cette petite brochure se vendra toute, par la suite, soyez-en sûr. Car je suis persuadé qu'en ce moment il n'en est pas sorti beaucoup.) A propos, avez-vous remarqué un fait dans notre critique russe ? Chacun de nos critiques remarquables (Bélinski, Grigoriev) est entré en lice en s'appuyant toujours sur un écrivain renommé, c'est-à-dire qu'il avait l'air de consacrer sa carrière à l'explication de cet écrivain, et dans le courant de sa vie il ne réussissait pas à exposer ses idées autrement que sous la forme d'explications de cet auteur. Cela se faisait naïvement et semblait être indispensable. Je veux dire que nos critiques ne peuvent s'expliquer autrement qu'en apparaissant bras-dessus bras-dessous avec l'écrivain qui le ravit. Car Bélinski ne s'est pas révélé par la revue de la littérature et des noms, ni même par son étude sur Pouchkine, mais en s'appuyant sur Gogol, qu'il admirait encore dans son jeune âge. Grigoriev a paru en expliquant Ostrovski et en combattant pour lui. Depuis que je vous connais, vous nourrissez une sympathie directe, infinie, pour Léon Tolstoï. Il est vrai qu'ayant lu votre article dans la *Zaria*, la première impression que j'aie ressentie, c'est qu'il était *nécessaire*, et que vous ne pouviez autrement faire, pour exposer votre façon de penser, que de commencer par Léon Tolstoï, c'est-à-dire par *sa dernière œuvre* (1). Le feuilletoniste du *Goloss* disait que vous partagiez *le fatalisme historique* de Léon Tolstoï. Je m'en moque, bien entendu, de ce mot stupide, et il ne s'agit pas de cela, mais de ceci : dites donc, où prennent-ils de si étonnantes réflexions et expressions ? Que signifie *fatalisme historique* ? Pourquoi est-ce que la routine et des gens stupides,

1. Il s'agit de *Guerre et Paix*.

qui ne voient rien plus loin que leur nez, ont-ils toujours le talent de rendre tout obscur et enferment-ils si profondément leur propre pensée, qu'il est impossible de la comprendre ?

Car lui, évidemment, veut dire quelque chose ; sans aucun doute il a lu votre article. Précisément, ce que vous dites à l'endroit où vous parlez de la bataille de Borodino, c'est ce qui exprime toute l'idée de Tolstoï et toute votre idée sur Tolstoï. Il me semble qu'il serait impossible de parler plus clairement. L'idée nationale russe est présentée presque à nu. Et voilà ce qu'on n'a pas compris et ce qui a été traduit par fatalisme. Quant aux autres détails de l'article, j'attends la suite (qui ne m'est pas encore parvenue). C'est clair, c'est logique, la pensée est d'une fermeté consciente, c'est écrit avec une élégance de premier ordre. Mais il y a certaines choses dans les détails avec lesquelles je ne veux pas convenir. Certainement, dans une entrevue nous aurions causé autrement que par lettre. Finalement, je vous considère comme l'unique représentant de notre critique actuelle, à qui appartient l'avenir. Mais savez-vous : j'ai lu votre lettre avec inquiétude. Je vois, d'après le ton que vous employez, que vous vous agitez, vous inquiétez, que vous vous trouvez dans un grand trouble. J'ai bien peur aussi que vous manquiez d'habitude d'un travail fait à terme, d'un travail assidu. Vous devez écrire absolument trois ou quatre grands articles par an (vous avez encore beaucoup à expliquer, soyez-en certain) et cependant vous avez l'air de perdre courage et au delà de toute mesure, car une petite chose vous trouble tout autant qu'une grande. Cependant, dans la revue, vous êtes évidemment le personnage le plus nécessaire pour exposer consciemment la pensée de la revue. La revue ne marchera pas sans vous (je vous le dis à vous seul). Ainsi, il faut vous décider avec fermeté à accomplir cet acte de courage, Nicolas Nicolaïevitch, cet acte de courage long et difficile, et ne faire aucune attention aux désagréments. Chaque ennui est infiniment au-dessous de votre but, et c'est pour cela qu'il faut supporter, apprendre à supporter et s'aguerrir de toute façon. Mais vous n'avez pas même le droit d'abandonner votre œuvre : je serais le premier à vous maudire.

Maintenant je vous dirai brièvement l'impression que produit sur moi la revue au point de vue du reste. Vous connaissez ma louange : elle a de l'idée et de l'avenir ; son début est admirable ; elle découvre sa pensée, ne se renferme plus, renonce aux termes moyens, commence par les sommets ; mais à présent je vais passer à la partie désagréable de mes impressions. Et d'abord le journal est de petites dimensions, il est mesquin, ce qui se voit même à sa forme extérieure. Les feuilles du roman de Pissemski (c'est-à-dire celles qui coûtent le plus à l'éditeur, tout le monde le comprendra) sont imprimées en si grands caractères que je n'ai jamais vu rien de pareil. L'article de Danilevsky, qui est important comme exposition des vues de la revue, est imprimé mesquinement, c'est-à-dire en caractères trop petits ; le mauvais effet se manifestera plus tard. Si l'article contient vingt chapitres, à *mon avis*, il faudrait imprimer l'article en quatre, cinq numéros au plus : tant pis, qu'il en paraisse beaucoup à la fois ; la revue fait sa profession de foi, c'est donc son article capital. Autrement, comme on le publie à présent, l'article traînera sur dix ou sur tous les douze numéros, il ennuiera le public qui, voyant toujours paraître l'article, perdra le respect qu'il doit lui porter. Je juge au point de vue matériel, ne négligez pas les côtés matériels, les apparences. Les articles manquent ; voilà vraiment quelle impression a produite sur moi le premier numéro ! Il m'a semblé qu'il faudrait encore deux articles. Il n'y a pas de politique courante, essentielle, pas de feuilleton. Il faudrait aussi une revue politique, mensuelle, et un journal quotidien, surtout pour les lecteurs russes. Remarquez donc que c'est le moment le plus favorable : on peut trouver un bon revuiste politique (tenez, ce jeune employé qui écrivait dans les derniers numéros de l'*Époque* ; j'ai même oublié son nom. C'est un jeune homme excellent, je crois, et de beaucoup, beaucoup de talent). Un feuilletoniste c'est autre chose ; il est difficile de trouver chez nous un feuilletoniste de talent ; partout des Minaev et des Saltikov ; mais, mon Dieu, que de phénomènes courants, journaliers et très remarquables et comme leur appréciation servirait à donner une idée de l'opinion de la revue. Vous évitez la polémique? Pourquoi ! La polémique est un moyen très commode

de montrer ses opinions. Notre public l'aime beaucoup. Ainsi, tous les articles de Bélinski ont une forme polémique. Et en même temps on peut exprimer dansla polémique l'opinion de la revue et la rendre digne d'estime. Votr e style et votre exposition sont infiniment mieux que ceux de Grigoriev. C'est d'une clarté extraordinaire ; mais votre équanimité *habituelle* fait que vos articles paraissent abstraits. Il faut s'émouvoir, il faut quelquefois même être cinglant, et s'occuper des détails les plus essentiels, les plus particuliers et les plus courants. Cela donne à l'article qui paraît l'aspect d'une chose essentiellement nécessaire, et cela frappe le lecteur. Dès que la poste a augmenté le prix de l'envoi, j'ai lu aussitôt dans le *Goloss* l'annonce que la *Zaria* fait à ses abonnés de l'augmentation de prix de la revue. C'est ainsi, et c'est juste ; mais l'abonné peut dire aussitôt : « Très bien, monsieur, vous demandez l'argent d'un ton inflexible, *sine qua non*, mais soyez donc exact vous-même. Car vous avez commencé par paraître le 8, et le deuxième mois vous avez retardé d'une semaine encore. » Oh ! Nicolas Nicolaïevitch, la première année, une revue ne doit pas plaindre sa peine. Mon défunt frère disait : « Si le semeur n'a plus de pain chez lui, mais qu'il ait entrepris de semer, il ne faut pas regretter d'avoir enlevé le pain de sa famille et d'être venu le jeter dans la terre ; sème comme tu dois le faire, car autrement rien ne lèvera et tu ne récolteras pas. » Quant à vous, vous avez eu tout de suite 2.000 abonnés. Il aurait fallu ici redoubler de sacrifices pour en avoir 3.000. Et vous les auriez eus, et la deuxième année vous aurait paru très facile. Maintenant, vous ne les aurez pas, et vous vous êtes créé des difficultés pour l'avenir. D'ailleurs, l'avenir est à vous, mais il faut de la persévérance et une somme terrible de travail. Qu'est-ce qui s'occupe chez vous de la partie essentielle, de la partie pratique de la revue ? Il faut ici un homme qui soit énergique, obstiné, et qui se remue facilement. Il faut parfois aller trois fois par jour à l'imprimerie... J'attends avec impatience la suite des articles, surtout du vôtre et de celui de Danilevsky. Quant au roman de Pissemski je ne puis rien en dire à présent, il faut lire la suite..... Quant à la nouvelle

de Tourguenev dans le *Rousski Viestnik* (je l'ai lue) c'est une telle nullité, que Dieu nous en préserve ! — D'après la première partie de Pissemski, je conclus qu'il ne saurait manquer de choses pleines de talent dans les autres parties également.....

Je vous remercie beaucoup, très bon et très estimé Nicolas Nicolaïevitch, de vous intéresser à moi. Je me porte comme d'habitude, mais les crises sont même plus faibles qu'à Pétersbourg. Le dernier temps, il y a un mois et demi, j'ai été très occupé par la fin de *L'Idiot*. Écrivez-moi quelle est votre opinion là-dessus, comme vous l'aviez promis ; je l'attends avec avidité. J'ai mon opinion particulière sur l'activité dans l'art ; et ce que la majorité traite de fantastique et d'exclusif forme pour moi quelquefois l'essence même de la réalité. La fréquence des phénomènes et la manière routinière de les envisager n'est pas du réalisme, mais bien au contraire. Dans chaque numéro des journaux vous rencontrez un compte rendu des faits les plus réels et les plus bizarres. Pour nos écrivains, ils sont fantastiques ; et puis ils ne s'en occupent pas ; et cependant, c'est la réalité, car ce sont des faits. Qui donc va les examiner, les discuter et les dépeindre ? ils sont de tous les moments, ils sont journaliers et non exceptionnels.....

Un trait de caractère pseudo-russe : que l'homme veut tout commencer, s'impose de grandes tâches et ne peut terminer même des petites choses.

Quelle vieillerie ! C'est une idée frivole et caduque et même tout à fait fausse ! C'est une calomnie du caractère russe, qui a été faite encore du temps de Bélinski. Et quelle petitesse et bassesse d'opinion et de conception de la réalité ! Toujours, toujours la même chose ! Nous laissons passer ainsi la réalité sous le nez. Qui donc notera les faits et les approfondira ? Je ne parle pas de la nouvelle de Tourguenev, c'est Dieu sait quoi ! Est-ce que mon *Idiot* fantastique n'est pas la réalité, et encore la plus ordinaire ? Mais précisément à présent il devrait y avoir des caractères pareils dans les couches de notre société arrachées à la terre, — dans les couches qui, dans la réalité, deviennent fantastiques. Mais *il n'y a rien* à dire ! Dans le roman bien des choses sont écrites à la hâte, beaucoup de

choses sont traînées en longueur et n'ont pas réussi, mais certaines choses ont réussi. Je ne tiens pas au roman, mais à mon idée. Écrivez-moi, écrivez-moi votre opinion, et le plus franchement possible. Plus vous m'en direz de mal, plus je donnerai de prix à votre sincérité. Le *Rousski Viestnik* n'a pas eu le temps de publier la fin au mois de décembre et il l'a promis dans le supplément ; je suppose que ce sera dans le supplément du mois de février. J'aurais voulu que vous lisiez la fin. Néanmoins, je me trouve dans une situation très embarrassante. D'ailleurs, je suis mécontent moi-même de bien des choses dans mon roman. Et moi, cependant, je suis son père.

Voici de quoi il s'agit : remerciez pour moi Danilevsky, Kachpirev, Gradovsky et tous ceux qui se sont intéressés à moi. Ça, c'est en premier lieu. Et, 2°, cher Nicolas Nicolaïevitch, je compte sur vous à propos d'une affaire très délicate pour moi et je vous demande de vous y intéresser en ami. Voici cette affaire :

J'ai été énormément flatté quand vous m'avez écrit que *Zaria* désirait ma collaboration dans la revue. Voici ce que je suis *forcé* de répondre : comme j'ai toujours un besoin d'argent excessif, et que je ne vis que de mon travail, j'ai été obligé presque toujours, partout, n'importe où j'ai travaillé, de prendre de l'argent d'avance. Il est vrai que l'on m'en a donné partout. Voilà bientôt deux ans que j'ai quitté la Russie, étant redevable à Katkov de 3.000 roubles, non pour le vieux compte de *Crime et Châtiment*, mais pour un nouvel emprunt. Depuis, j'ai repris encore à Katkov jusqu'à 3.500 roubles. Je reste encore à présent le collaborateur de Katkov, mais je ne crois pas donner quelque chose dans le *Rousski Viestnik* cette année. J'ai à présent trois idées, auxquelles je tiens : l'une d'elles contient la matière d'un grand roman. Je pense qu'ils choisiront le roman, pour commencer l'année qui vient. J'ai à présent quelques mois de liberté. Certainement, le *Rousski Viestnik* m'enverra de l'argent cette année aussi, quoique je sois resté son débiteur. Mais nos besoins augmentent (ma femme est encore en voie de famille), j'ai beaucoup de dépenses, et ces derniers temps nous avons vécu avec une telle économie que nous nous privions de tout. Ces derniers six mois nous avons dépensé en tout 900 roubles seulement, et cela avec

les voyages de Vevey à Milan et à Florence ; et de plus, de ces 900 roubles, on en a envoyé dernièrement cent à Paul et à Émilie Fédorovna. En ce moment, je n'ai pas encore reçu d'argent de Katkov, je suis dans un grand besoin, presque au dernier degré. Le *Rousski Viestnik* a raison : je suis en retard et j'ai prié de régler les comptes. Je suppose que l'envoi traînera encore trois semaines environ ; mais ce n'est pas là le plus important, il s'agit d'un avenir plus rapproché. Bref, j'ai besoin d'argent au plus haut degré et c'est pourquoi je fais la proposition suivante à la *Zaria* : 1° je demande que l'on m'envoie ici, à Florence, dès à présent 1.000 roubles d'avance (mille roubles). Je m'engage moi, 2° à donner à la rédaction de la *Zaria* une nouve le, c'est-à-dire un roman, vers le 1er septembre de l'année courante, c'est-à-dire dans six mois. Il aura la dimension des *Pauvres Gens*, soit 10 feuilles d'imprimerie, je ne crois pas moins; peut-être même plus. *Je ne tarderai pas un seul jour à le remettre* (cette fois je suis assez exact). Si je retarde même d'un mois, je veux bien me décider à ne pas recevoir le reste du paiement. L'idée du roman me plaît beaucoup. Ce n'est pas quelque chose qu'on fait pour de l'argent, mais tout à fait le contraire. Je sens que relativement à *Crime et Châtiment* l'effet que l'*Idiot* produit sur le lecteur est plus faible. Et alors tout mon amour-propre est en jeu ; je voudrais produire de nouveau de l'effet ; et il m'est encore plus avantageux d'attirer sur moi l'attention dans la *Zaria* que dans le *Rousski Viestnik*. Voyez-vous, je vous écris tout cela avec une terrible franchise. Je propose comme prix de la feuille 150 roubles (en faisant le compte selon le *Rousski Viestnik*, puisque les feuilles de la *Zaria* sont plus petites, c'est-à-dire ce que je reçois du *Rousski Viestnik*.) Je ne puis prendre moins. (Mon frère et moi nous donnions davantage d'avance). Je tâcherai de faire mon travail de mon mieux ; vous comprendrez bien, mon cher ami, que c'est tout mon intérêt. Maintenant, c'est à vous en particulier, Nicolas Nicolaïevitch, que j'adresse ma demande : 1° de contribuer en ami au succès de cette affaire, si vous trouvez qu'elle convienne à la revue ; 2° si vous obtenez le consentement de Kachpirev, je vous prie très instamment de m'envoyer l'argent sans tarder, et de le partager

ainsi : 200 (deux cents roubles) de ces mille doivent être donnés de ma part, avec ma reconnaissance extrême, à Apollon Nicolaïevitch Maïkov, auquel je les dois depuis plus d'un an. Encore 200 (deux cents roubles) doivent être remis de ma part à la sœur de ma femme, Maria Grigorievna Svatkovskaïa, aux Peski, à côté du premier hôpital de l'armée de terre, rue Iaroslav, n° 1, à la propriétaire. Les autres 600 roubles (six cents roubles), restants, je vous prierais de me les envoyer ici directement, à Florence, à l'adresse suivante: Italie, Florence, à M. Théodore Dostoïevski, poste restante. Enfin, 3° s'il est possible d'arranger tout cela, informez-m'en et envoyez-moi l'argent *sans le moindre retard*. Je vous en prie, en vieil ami ; car je me trouve dans une situation si pénible, que cela ne m'est jamais arrivé. Enfin, si l'affaire ne s'arrange pas, je vous prie aussi de m'en informer immédiatement, afin que je n'espère pas en vain et que je ne compte pas là-dessus, et surtout pour *savoir*. De plus, si l'affaire s'arrangeait, jusqu'à un certain temps il ne faudrait pas le dire à ceux que cela ne concerne pas. Enfin, j'aurais voulu que le roman que j'enverrai à la rédaction de la *Zaria* vers le 1er septembre, fût imprimé dans les numéros d'automne de la revue de l'année courante. Cela m'est plus avantageux d'après certains calculs. Mais certainement, si le rédacteur veut l'imprimer l'année prochaine, je ne m'y opposerai pas. Bref, je le laisserai à la volonté de la rédaction, et je ne fais qu'exprimer mon désir.

Maintenant, comme à un vieil ami et collaborateur, je vous communiquerai quelque chose en *secret*, qui est pour moi une grande inquiétude : ces 200 roubles que je dois depuis plus d'un an à Apollon Nicolaïevitch, sont, je crois, la raison de son silence actuel ; il a soudain cessé sa correspondance avec moi. J'avais prié Katkov, au mois de décembre, d'envoyer 100 roubles à Émilie Fédorovna et à Paul au nom d'Apollon Nicolaïevitch (comme j'avais toujours fait dans ces occasions), et je l'avais prié lui, dans ma dernière lettre, de remettre ces 100 roubles à Émilie Fédorovna. Il a cru probablement que je venais de recevoir une forte somme, que je nageais dans l'or, mais que je ne lui remboursais pas ma dette, et que je le priais encore de remettre les 100 roubles à Émilie Fédorovna. « Il a de quoi

venir en aide aux autres, et il n'a pas de quoi payer ses dettes! » Voilà sûrement ce qu'il a pensé. Et cependant, s'il savait dans quelle situation je me suis placé moi-même ? Ayant pris beaucoup d'avances au *Rousski Viestnik* (pour des choses indispensables, les derniers six mois ma femme et moi nous sommes dans une telle misère, que nous avons engagé notre dernier linge, n'en parlez à personne), je ne voulais pas demander au *Rousski Viestnik* avant la fin du roman. Mais maintenant ils règlent leurs comptes et ils tardent de répondre. Certainement, je suis coupable de ne pas avoir payé de toute l'année, et j'ai déjà bien souffert de cette idée; mais dans ces deux années à l'étranger, j'ai dépensé seulement 3.500 roubles ; je comprends dans cette somme les voyages, et quelques envois à Saint-Pétersbourg, et Sonia. Je n'avais pas de quoi lui envoyer. Et de plus il ne m'a jamais demandé et je croyais qu'il pouvait attendre, espérant chaque mois pouvoir le rembourser. Cela doit être ces 100 roubles à Émilie Fédorovna qui l'ont fâché. Mais Émilie Fédorovna est près de mourir de faim, comment ne pas lui venir en aide! Dans ma situation si sombre, l'idée seule qu'un homme dévoué m'abandonne m'est très pénible. Ne vous aurait-il rien dit, ne sauriez-vous rien? Si vous savez, communiquez-le-moi, mon cher! D'autre part, il me semble étrange qu'à cause de ces 200 roubles une liaison soit rompue, qui a été amicale et qui a duré depuis 1846. Et puis sans cela je suis oublié de tout le monde. Eh bien ! voyez combien j'ai écrit, et cependant, qu'est-ce que cela peut signifier à côté de la rencontre et d'une conversation amicale ? C'est froid, c'est insuffisant, cela n'exprime rien. Hé ! quand donc nous verrons-nous ! Cela s'arrangera peut-être. J'ai quelque espoir. Au revoir. Anna Grigorievna vous serre la main et vous remercie de votre souvenir. Encore une fois, saluez tous ceux qui se souviennent de moi. Que devient Averkeieva ? Saluez-le. Combien je regrette Dolgomostiev !

Tout à vous dévoué de tout cœur.

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

[En marge de la première page] : Si vous avez l'occasion de rendre 200 roubles à Apollon Nicolaïevitch, n'oubliez

pas, excellent Nicolas Nicolaïevitch, de mentionner que je le remercierai moi-même par une lettre, mais que je ne lui ai pas écrit à présent parce que je ne pouvais pas connaître d'avance la décision de la rédaction de la *Zaria*. (En marge de la dernière page.) Nous sommes au 10 mars, et je n'ai toujours pas reçu le deuxième numéro de la *Zaria*. Je vais tous les jours à la poste, et c'est toujours : niente, niente. Et puis, il pleut, il fait froid, et il fait vilain !

Au même.

Florence, 18 (30) mars 1869.

Avant tout, je vous remercie, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, de n'avoir pas tardé de me répondre : dans ma situation, c'est la moitié de la besogne, car cela me permet de déterminer mes occupations et mes intentions. Je vous remercie ensuite de vous être occupé de l'envoi de la *Zaria*, et, troisièmement, des bonnes nouvelles que vous me donnez d'Apollon Nicolaïevitch. Je lui écrirai moi-même, prochainement, pour répondre à sa lettre. S'il vous a dit du bien de moi, soyez persuadé que j'en fais autant pour lui. Pendant ces derniers temps de *malentendu*, mes cordiales dispositions envers lui n'ont nullement diminué. Quant à ce qu'il est un homme pur et honnête, je n'en ai depuis longtemps pas le moindre doute, et je suis très heureux que vous vous soyez lié avec lui.

Si la *Zaria* n'a pas encore autant de succès qu'il serait à désirer, elle a quand même du succès et presque un succès important, et ce n'est pas peu dire. Quoiqu'il se peuve que vous ne trouviez pas le troisième mille d'abonnés, néanmoins, ayant soutenu le succès pendant toute l'année, vous acquerrez une base solide ; je le répète avec persistance. Parmi les revues mensuelles, pas une seule n'a une direction aussi nette et aussi ferme. Le deuxième numéro a produit sur moi une très agréable impression. Je ne dirai rien de votre article, excepté que c'est une critique *véritable* : exactement la parole même qui est maintenant le plus nécessaire et qui explique le mieux la situation. Quant à l'article de Danilevsky, à mes yeux, il devient de plus en plus important et capital. Ce sera le futur livre de chevet de tous les Russes,

pour bien longtemps. Et combien plus y contribuent son style et sa clarté, et sa popularité, malgré sa tournure sévèrement scientifique. Combien j'aurais voulu causer avec vous à propos de cet article ; précisément avec vous, Nicolas Nicolaïevitch! Mais il faudrait dire trop de choses. Il concorde tellement avec mes propres conclusions et mes propres idées, que je suis même étonné, à certaines pages, de la ressemblance des convictions. Depuis longtemps déjà, depuis deux ans, j'inscris beaucoup de mes pensées, car je prépare aussi un article, qui a presque le même titre, avec les mêmes idées et les mêmes conclusions. Quel heureux étonnement était le mien, quand j'ai rencontré maintenant presque la même chose, ce que j'aspirais à réaliser dans l'avenir déjà réalisé, en ordre, harmonieusement, avec une force de logique extraordinaire, et avec ce degré de procédé scientifique que moi, malgré tous mes efforts, je n'aurais jamais pu atteindre. J'ai tellement envie de lire la suite de cet article, que tous les jours je vais à la poste et je fais le compte des probabilités de la prompte arrivée de la *Zaria* (Si la rédaction voulait au moins publier trois chapitres au lieu de deux! On lit deux chapitres et on pense: encore tout un mois, et peut-être quarante jours ! — car la *Zaria* ne se distingue tout de même pas par l'exactitude n'est-ce. pas ?)

J'aspire à lire cet article, par la raison encore que je doute un peu, et avec crainte, de la conclusion définitive ; je ne suis pas encore complètement sûr que Danilevsky indique dans *toute sa force* le fond définitif de la destinée russe, qui consiste à révéler au monde un Christ russe, inconnu à l'univers et dont le principe est contenu dans notre orthodoxie. A mon avis, c'est là que se trouve le principe de notre future puissance civilisatrice et de la résurrection par nous de toute l'Europe, et toute l'essence de notre future force. Mais quelques paroles ne suffisent pas pour exposer ses vues, et j'ai eu tort de commencer. Je dirai seulement : une direction de revue aussi sérieuse, aussi russe, aussi scrupuleuse et aussi observée, ne peut manquer d'avoir du succès et de réveiller la joie dans le cœur des lecteurs, après notre piteuse négation, toute feinte, tout exclusive, aux nerfs irrités.

De plus, la deuxième livraison de la *Zaria* a un contenu

abondant. Il s'y trouve de très bons articles. Il est agréable de voir ce numéro. Mais quelques lignes de votre lettre m'ont étonné *pour un instant*, très estimé Nicolas Nicolaïevitch. Pourquoi dites-vous — et avec quel ennui, quelle tristesse évidente ! — que votre article n'a pas de succès, *qu'on ne le comprend pas*, qu'on ne le trouve pas intéressant? Mais, est-ce que vraiment vous étiez convaincu que tout de suite tout le monde le comprendrait ? A mon avis, cela aurait été même une mauvaise recommandation pour l'article. Ce qui est compris trop vite et trop rapidement n'est pas de longue durée. Bélinski n'a gagné la célébrité tant désirée que vers la fin de sa carrière, et Grigoriev est mort, sans presque avoir pu obtenir quelque chose de son vivant. J'ai d'habitude tant d'estime pour vous, que je vous ai considéré comme capable de montrer de la sagesse dans cette circonstance également. La nature de la chose est si délicate qu'elle échappe à la majorité ; ils ne comprennent que quand on le leur a bien mâché; mais jusqu'alors, chaque nouvelle idée ne leur paraît pas trop intéressante. Et plus on l'a exposée simplement et clairement (c'est-à-dire avec plus de talent), plus elle paraît *simple* et *ordinaire*. C'est une loi, monsieur ! Pardonnez-moi, mais j'ai souri même à votre expression très naïve, que « des gens très sensés même ne comprennent pas ». Mais ceux-là plutôt que les autres et toujours ne comprennent pas et gênent la compréhension des autres, et cela a ses raisons très évidentes, et aussi une loi. Mais vous dites vous-même que Gradovsky et Danilevsky sont ravis, qu'Aksakov est venu vous voir, etc. Est-ce que cela ne vous suffit pas ? Je suis quand même fermement convaincu que vous avez assez de conscience de vous-même et de besoin intérieur de mouvement en avant, que vous ne perdrez pas le respect de l'activité et n'abandonnerez pas l'œuvre ! Je vous prie, ne nous faites pas peur. Si vous partez, la *Zaria* sera perdue.

Parlons *d'affaires* à présent : mes affaires d'argent se sont un peu relevées par l'envoi de Katkov, qui a l'air de m'apprécier comme collaborateur, et je lui en suis bien reconnaissant. Mais je suis dans une si grande misère, que cet argent qui m'a été envoyé ne m'a servi que pour un instant. Bientôt de nouveau je serai dans la

nécessité ; mais croyez bien, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, que ce n'est pas l'argent seul, mais une réelle sympathie pour la *Zaria* (dont vous ne douterez pas) qui excite mon désir d'y collaborer. Malgré tout cela, il m'est absolument impossible d'accepter la proposition de Kachpirev, telle que vous me l'avez présentée dans votre lettre, — parce que cela m'est matériellement impossible. Mille roubles, par fractions (et le premier paiement pas tout de suite, et c'est *tout de suite* qui est le plus important), c'est trop peu pour moi à présent. Convenez-en, que s'occuper d'une chose relativement considérable, — dix ou douze feuilles, — et pour tout le temps n'avoir en vue que 1.000 roubles, presque jusqu'au mois de septembre, c'est trop insuffisant dans ma situation. Certainement, avant, en faisant cette proposition, je me trouvais dans les mêmes conditions. Mais *il y a un mois, en même temps que le* Rousski Viestnik *gardait le silence*, je me trouvais dans une si grande détresse, que 1.000 *roubles à la fois* et *tout de suite* avaient pour moi une valeur énorme. Maintenant, j'ai plus d'avantage à commencer, et à commencer aussitôt que possible, un roman pour l'année prochaine dans le *Rousski Viestnik*, qui jusque-là ne me laissera pas sans argent; d'ailleurs je n'ai jamais eu l'intention de quitter Katkov. Mais voici ce que je puis en ce moment présenter à la *Zaria*, *au lieu des anciennes conditions*, et dans le cas où quand même on saurait apprécier ma collaboration et si ma proposition n'est pas contraire aux vues de la revue :

J'ai un récit, qui n'est pas bien grand, environ deux feuilles, peut-être un peu plus (dans la *Zaria*, il en occupera peut-être trois ou trois et demie). J'avais songé à écrire ce récit il y a encore trois ou quatre ans, l'année de la mort de mon frère, en réponse aux paroles d'Apollon Grigoriev qui avait loué mes *Mémoires du sous-sol* et qui m'avait dit : « Écris donc dans ce genre-là. » Mais ce ne sont pas les *Mémoires du sous sol*, c'est une chose tout à fait différente selon la forme, quoique le fond soit toujours le même, mon éternel fond, si seulement, Nicolas Nicolaïevitch, vous reconnaissez en moi quelque fond particulier, singulier, comme auteur. Je puis écrire ce récit très vite, car dans ce récit il n'y a pas une seule ligne, ni

une seule parole, qui ne soit claire pour moi. En même temps, tout cela est déjà écrit, quoiqu'il n'y ait rien d'inscrit. Je puis terminer ce récit et l'envoyer bien avant le 1er septembre, quoique cependant je croie que vous n'en ayez pas besoin avant ; vous n'allez donc pas me publier pendant l'été ! En un mot, je puis l'envoyer même dans deux mois. Et voilà tout ce avec quoi je pourrai prendre part cette année à la *Zaria*, malgré mon désir d'écrire là où vous écrivez, ainsi que Danilevsky, Gradovsky, Maïkov. Mais voici en même temps mes conditions, que je vous prie aussi de transmettre à Kachpirev en réponse à sa première réponse :

Je demande d'abord, tout de suite à l'avance, 300 roubles. De cette somme, en cas du consentement, je vous prie, Nicolas Nicolaïevitch, instamment, de remettre immédiatement 125 roubles à Marie Grigorievna Svatkovskaïa (je vous ai écrit l'adresse dans ma dernière lettre) ; les autres 175 roubles doivent m'être envoyés ici, à Florence, au plus tard *dans un mois à partir d'aujourd'hui* (c'est-à-dire à partir du 18 (30) mars, c'est-à-dire que je voudrais avoir chez moi ces 175 roubles vers le 18 avril, de notre style). Alors, j'enverrais la nouvelle dans deux mois, et je ferais mon possible pour ne pas mériter d'affront, c'est-à-dire présenter un travail de la façon la plus convenable. (Je ne saurais imaginer des sujets pour de l'argent ; si je n'avais pas l'idée du récit, je n'aurais pas proposé les conditions.)

A présent, Nicolas Nicolaïevitch, ne vous fâchez pas (je vous le demande en ami) pour mes *conditions*, mes *marchandages*, et ainsi de suite. Ce n'est pas du tout un marchandage, c'est un exposé exact et clair de ma situation, et plus il est exact et clair, mieux cela vaut en affaires. Mais je vous connais trop bien, pour être sûr de l'avis que vous porterez. Vous ne m'auriez pas écrit de telles lettres, si vous ne m'estimiez pas comme homme et comme littérateur. Et j'ai toujours (dans toutes nos relations) apprécié votre avis.

Maintenant j'ai un service énorme à vous demander, Nicolas Nicolaïevitch : informez-moi de la décision de Kachpirev immédiatement après la réception de ma lettre. Cela m'est très nécessaire pour établir mes comptes, et surtout pour mes occupations. Si vous êtes

occupé, n'écrivez que quelques lignes pour m'informer.

L'adresse de Maria Grigorievna Svatkovskaïa :

Aux Peski, en face de l'hôpital des armées de terre, rue Jaroslavsky, maison n° 1 (à la propriétaire, c'est-à-dire dans sa propre maison).

Au revoir, très estimé et excellent Nicolas Nicolaïevitch. Vos lettres font énormément pour moi. Anna Grigorievna vous salue. Et je suis votre entièrement dévoué,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Le prix pour la feuille est toujours le même : 150 roubles par feuille d'imprimerie du *Rousski Viestnik*. Bien entendu, si dans la nouvelle il y a plus de 2 feuilles, la *Zaria* paiera le surplus.

P.-S. — Qui donc vous a dit du mal de ma santé? Ma santé est excessivement bonne. Les crises continuent, mais *à la lettre* deux fois plus rarement qu'à Saint-Pétersbourg, au moins depuis que j'habite l'Italie.

Au même.

Florence, 6 (18) avril 1869.

Je vous suis très reconnaissant pour toutes vos peines, très estimé Nicolas Nicolaïevitch. Il est très agréable d'avoir affaire à vous, quand ce ne serait qu'à cause de votre exactitude. Et cependant, j'ai encore des prières à vous adresser, c'est même honteux. C'est pourquoi je vous demande une chose avant tout : si mes demandes sont tant soit peu embarrassantes, abandonnez-les ; surtout, je ne veux pas vous être à charge, et je m'adresse à vous, poussé seulement par la nécessité.

Nous allons aborder la question :

Première demande : Vous écrivez qu'à la mi-avril on m'enverra l'argent (175 roubles) et vous me promettez de surveiller l'envoi vous-même. Je vous remercie beaucoup pour cette promesse, car il m'est impossible de compter sur l'exactitude et l'ordre des autres personnes de la rédaction, que je ne connais pas. Mais voilà : si seulement c'est possible, pourrait-on hâter le moment de l'envoi et l'avan-

cer de quatre ou cinq jours? Voilà ma demande. Car il faut que, pour des raisons de famille, je quitte Florence. Il commence à faire très chaud ici, en été le climat ne convient pas à l'état d'Anna Grigorievna, selon les médecins. De plus, il faudrait dès à présent chercher un médecin et son aide, qui parleraient une langue compréhensible et qui soient convenables. En France c'est cher, mais en Allemagne on est bien, et précisément à Dresde, où nous avons déjà vécu et où nous avons fait des connaissances. Cependant, chaque semaine qui passe rend le voyage plus difficile pour ma femme, quoiqu'elle ait encore quatre mois, et plus tôt ce sera fait, mieux cela vaudra. En un mot il se trouve de nombreuses circonstances. Prochainement nous attendons ici, à Florence, la mère d'Anna Grigorievna, et à la première possibilité, nous voulons tous les trois lever l'ancre et aller à Dresde, en passant par Venise. Cent soixante-quinze roubles ne sont pas grand'chose pour un si long parcours; et comme en ce moment je n'ai plus d'argent, il faudra vivre à crédit tout le temps, jusqu'au départ, en espérant payer avec l'argent que je recevrai. En faisant mes comptes, il y a deux jours, j'ai été effrayé qu'il m'en restât si peu, et c'est pourquoi je demande instamment si l'on peut m'envoyer plus vite, c'est-à-dire l'envoyer quelques jours plus tôt. Les services sont précieux quand ils sont rendus à propos. Eh bien ! voilà ma première demande.

Deuxième demande : à propos de la *Zaria*. Il est étonnant que je la reçoive si tard. Selon quelques indices (je lis quelquefois le *Goloss*), je suis persuadé qu'elle paraît un peu plus tôt que je la reçois. J'attends, j'attends, c'est une torture insupportable. Vous ne sauriez croire quelle torture d'attendre ! Ne pourrait-on s'arranger, Nicolas Nicolaïevitch, que je la reçoive à temps? J'ose ajouter en même temps, pour expliquer, que dès le commencement je n'avais pas en vue de recevoir la *Zaria gratuitement*, je comptais payer. Je suis persuadé que ma nouvelle aura une demi-feuille de plus que ce qui me sera payé à présent. Eh bien, quand on règlera les comptes, la rédaction pourra retenir l'abonnement. Voilà ma deuxième demande, mais avec un petit détail : si, par exemple, au moment où cette lettre vous parviendra, la *Zaria* a déjà paru, envoyez-la-moi immédiatement à Florence, car vous

me trouverez encore à Florence. Si elle n'a pas paru, ne l'envoyez pas à Florence, mais à notre nouvelle adresse : Allemagne, Saxe, Dresde, poste restante, à M. Théodore Dostoïevski.

La troisième demande (délicate), mais aussi, si vous la trouvez le moins du monde embarrassante, laissez-la sans façon, même si c'était peu de chose. Voici :

J'ai écrit plus haut que je suis persuadé que ma nouvelle aura une augmentation, pour laquelle la rédaction devra me payer un supplément. Mais, par-dessus ce que coûte la *Zaria*, je voudrais avoir quelques livres que je n'ai pas encore lus : ce sont : *Les Confins de la Russie*, de Samarine, et tout l'ouvrage de *Guerre et Paix* de Tolstoï. Pour *Guerre et Paix*, d'abord, je n'ai pas encore tout lu (ne parlons pas du cinquième volume), secondement, ce que j'ai lu, je l'ai déjà bien oublié. Ainsi, s'il est possible de m'envoyer ces deux livres, sans trop de hâte, à *mes frais*, en les prenant tout simplement à crédit chez Bazounov, c'est-à-dire de telle façon que cela ne coûte rien à personne, et de manière à ce que je puisse les payer quand on fera les comptes, alors je vous prie de me les envoyer à mon adresse, à Dresde. Eh bien, voilà ma troisième demande ! Cela va-t-il ? Voyez donc, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, si cette demande contient une parcelle d'ennui et de tracas pour vous, et si oui, laissez-la. Je demande ainsi parce que je n'ai rien à lire absolument ! Vous demandez dans votre lettre ce que je lis. J'ai lu Voltaire et Diderot tout l'hiver. Certainement, cela m'a procuré du plaisir et cela m'a été utile, mais j'aurais voulu avoir quelque chose de notre actualité.

J'ai reçu dernièrement la fin de l'*Idiot*, en brochure séparée (que l'on envoie par la poste aux anciens abonnés). Je ne sais pas si vous l'avez reçue. Je prie Maria Grigorievna Svatkovskaïa de parler à Bazounov ; ne voudrait-il pas acheter la deuxième édition ? S'il fait des difficultés, tant pis. Je demande un prix minime (relativement à mes anciennes éditions : 1.500 roubles). Je ne diminuerai pas d'un kopek. J'aurais voulu 2.000 roubles. Bazounov manquera de réflexion, s'il refuse. Car je crois qu'il doit savoir que pas une de mes œuvres n'a été incapable de supporter deux éditions (sans parler de trois, de quatre et de cinq

éditions). Ne parlez à personne de ce que je vous communique là, jusqu'à un certain temps.

Une fois pour toutes, taisez vous et ne parlez pas de votre *impuissance*, et des « ébauches froissées ». Cela fait mal au cœur. On croirait que vous le dites par hypocrisie. Jamais vous n'avez eu tant de clarté, tant de logique, tant *de coup d'œil* et tant de *déduction convaincue*. Il est vrai que votre *Pauvreté de la littérature russe* m'a plu davantage que votre article sur Tolstoï. Il y a plus d'ampleur. Mais en revanche, la première moitié de l'article sur Tolstoï est incomparable : c'est l'idéal de la mise en scène de la critique. A mon avis, cet article a un défaut ; mais d'abord c'est seulement à mon avis, et 2°, des fautes pareilles sont louables. Ce défaut s'appelle : *un excès d'enthousiasme*, et cela favorise toujours une œuvre, au lieu de lui nuire. Mais enfin je n'ai jamais rien lu de pareil dans la critique russe. Je pense que l'article de Danilevsky aura un avenir colossal, même s'il ne le trouvait pas tout de suite. Il est impossible de supposer que des œuvres pareilles puissent s'éteindre et ne laisser aucune impression. Quant à *Frole Skobéïev* [1] j'aurais voulu vous écrire une lettre, pour l'imprimer ensuite dans la *Zaria*, mais je n'ai pas le temps, et je m'agite trop ; d'ailleurs, il se pourrait que je l'écrivisse. Je ne sais pas ce que deviendra Averkiev, mais après la *Fille du Capitaine* je n'ai rien lu de pareil. Ostrovski est un élégant, qui paraît bien au-dessus de ses marchands. S'il lui arrive de présenter un marchand à l'aspect humain, il a presque l'air de dire au lecteur ou au spectateur : « Eh bien, quoi, c'est aussi un homme ! » Savez-vous, je suis persuadé que Dobrolubov a davantage raison que Grigoriev dans son opinion sur Ostrovski. Il se peut que l'idée du *Royaume des Ténèbres* ne soit même pas venue à Ostrovski, mais Dobrolubov a bien défini la chose et il est tombé sur un bon sol. Je ne sais pas si l'on trouverait chez Averkiev autant d'éclat dans le talent et dans la fantaisie que chez Ostrovski, mais l'exposition et l'esprit d'exposition sont infiniment supérieurs. Il n'y a aucune idée préconçue. Annoushka est absolument admirable, le père aussi. J'aurais seulement voulu que

1. Publié dans la *Zaria*, 1869, n° 3.

Frole fût plus capable. Savez-vous, Nicolas Nicolaïevitch, que Velik-Boïarine, Nashtchokine, Litchikov, sont tous nos gentlemen des temps passés (sans dire autre chose), c'est la majesté boyarde sans aucune caricature. Car on ne saurait les tourner en ridicule à la Ostrovski, mais au contraire, on est obligé d'admirer leur allure de gentlemen, c'est-à-dire de boyards russes. Ça c'est le grand monde de cette époque, au degré le plus élevé et le plus vraisemblable; et si quelqu'un y trouve quelque chose de ridicule, ce ne sera peut-être pas la coupe de leur caftan. Avant tout et surtout on s'aperçoit que *c'est une peinture de la réalité*, c'est précisément ce qui a existé. C'est un grand talent nouveau, Nicolas Nicolaïevitch, et peut-être même supérieur à bien des talents contemporains. Quel dommage, s'il ne suffit qu'à la comédie !

J'aurais voulu vous écrire quelque chose à propos de la *Zaria* du mois de mars, mais je ne l'écrirai pas ; c'est-à-dire je voulais parler à propos des belles-lettres du numéro du mois de mars (et aussi du mois de février), mais j'attendrai encore. Je ne trouve pas convenable d'écrire, et j'ai peur. Mes salutations à tout le monde. Je vous serre la main fortement. Anna Grigorievna vous salue bien. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Bien entendu, il faut envoyer l'argent (les 175 roubles) *à Florence* ; sans cela je ne pourrai partir. La *Zaria* aussi, si elle a paru, à Florence. Mais si elle est tant soit peu en retard, à Dresde.

(En marge de la première page) : Pour l'amour du Christ n'annoncez pas ma nouvelle à l'avance, c'est-à-dire comme cela a été fait pour les *Tziganes*.

Au même.

Florence, 29 avril (11 mai) 1869.

Très estimé Nicolas Nicolaïevitch, après le terme indiqué par vous, il s'est passé bien du temps, et non seulement je ne vois pas d'argent, mais je ne reçois aucune nouvelle. Et cependant les nouvelles me sont plus précieuses que tout : je ne puis rien entreprendre, je dois

attendre et cela me lie complètement. Ici je dépense trois fois plus à cause de cette attente : pour ne pas renouveler l'engagement de l'appartement pour un mois, je l'ai gardé, selon mon idée, pour environ trois jours, et voilà déjà huit jours que je paie non par mois, mais par jour, ce qui revient plus cher. C'est ainsi pour toutes les autres dépenses, — c'est cher, désagréable et je ne puis rien entreprendre. Si je m'adresse à quelque autre personne pour demander de l'argent, il faudra encore rester à Florence. Ici il fait chaud. Mais l'important, c'est notre situation indéterminée. Que se passe-t-il chez vous, expliquez-le pour l'amour de Dieu ? Après l'assurance si ferme que vous m'aviez donnée, j'avais fixé le jour et l'heure de mon départ. Ne seriez-vous pas malade ? Ne vous êtes-vous pas trompé d'adresse ? Je vous répète : Italie, Florence, à M. Théodore Dostoïevski, poste restante.

N'y a-t-il eu rien de désagréable avec la *Zaria* ? Je n'ai pas reçu le numéro 4. Pourquoi ne paraît-elle pas ?

Je vous adresse une demande importante, très estimé Nicolas Nicolaïevitch ; écrivez-moi s'il faut attendre ou non. Écrivez, je vous prie, *sans perdre un instant*. Au moins, ainsi, vous me délierez les bras. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Ma femme vous salue. Ne vous fâchez pas, si je vous dérange tant. Je vous assure que je me trouve dans une situation cruelle. Mais surtout, il me semble toujours que quelque chose est arrivé dans votre rédaction.

Deux mots de réponse seulement.

Au même.

[Reçue le 17 août 1869.]

Ne vous accusez pas de votre silence, très estimé Nicolas Nicolaïevitch ; c'est une chose qui arrive fréquemment dans la vie, et puis, d'ailleurs, un rédacteur a-t-il le temps de correspondre même avec ses amis, d'autant moins avec ses collaborateurs ! Mais votre post-scriptum à la lettre du très estimé et cher Apollon Nicolaïevitch me fait voir et me fait conclure que vous êtes toujours bon pour moi.

C'est très bien pour moi, car plus je vais, moins je trouve de personnes bonnes pour moi. Je suis moi-même coupable : je reste trop longtemps à l'étranger, je ne fais pas penser à moi. Je n'ai donc pas le droit de me fâcher. Mais, assez là-dessus. Je vous remercie, d'abord, pour l'adresse de Vesselovsky et pour avoir en même temps pensé à mon intérêt. J'ai écrit à Vesselovsky. J'écris en détail à Apollon Nicolaïevitch quel est mon avis là-dessus.....

Je suis à Dresde depuis dix jours seulement; mais mon adresse, que j'ai donnée à quelques personnes il y a trois mois à Dresde, était exacte ; car le bureau de poste de Dresde, sur ma demande envoyée de Florence, m'envoyait à Florence toutes les lettres qui me venaient à Dresde. Oui, monsieur, il n'y a que trois semaines que j'ai quitté Florence ! J'y ai passé tout le mois de juillet et une partie du mois d'août. Vous pouvez dire avec assurance que jamais personne n'a supporté une chaleur pareille. Le bain russe à l'étuve, voilà avec quoi l'on peut le comparer, et cela jour et nuit. L'air est pur, il est vrai ; le ciel est bleu et serein, énormément de soleil ; mais c'est quand même insupportable. J'ai vu de mes propres yeux à l'ombre (dans une ombre très profonde, dans un endroit couvert) *trente-cinq* degrés Réaumur. Trente et un, trente-deux degrés étaient très ordinaires ces dernières trois semaines. La nuit, la température s'adoucissait et nous donnait *vingt-six* degrés Réaumur ; alors nous pouvions respirer. Et figurez-vous, que malgré que tous les touristes fussent partis aux eaux, en Allemagne, ou aux mers allemandes, il restait encore à Florence une masse effrayante de monde et même des plus mylords, pour ainsi dire ! Ils étalaient leurs toilettes, se promenaient, etc., etc. En un mot, si vous saviez jusqu'à quel point je me sens ici tout à fait inutile et étranger.

Notre voyage s'est effectué par Venise (quel délice que Venise !) et Prague, où nous avons manqué mourir de froid (relativement à Florence) et où nous n'avons pas trouvé à nous loger. Oui, monsieur, c'est ainsi. Nous avions l'intention de passer l'hiver à Prague et non pas à Dresde ; nous avions décidé ainsi. Mais, arrivés à Prague, nous avons cherché un logement trois jours et nous n'avons pas trouvé. *C'est pourquoi nous sommes partis.* Il ne se trouve pas d'appartements meublés dans toute la ville, excepté

des chambres isolées pour les célibataires. Il faut acheter ses meubles, louer des domestiques, et pour l'appartement il faut faire un contrat de six mois. Alors nous sommes allés à Dresde.

Ainsi donc, la *Zaria* continue à exister ! Mes paroles doivent vous paraître ridicules, mais cependant, réfléchissez, très estimé Nicolas Nicolaïevitch ; je ne reçois de lettres littéraires de personne : dans le *Goloss* que je lisais à Florence, dans la salle de lecture, on n'avait pas mentionné la *Zaria* une seule fois. Dans le *Rousski Viestnik*, que je reçois moi-même, on n'en a pas fait mention non plus. Et *moi*, *moi*, abonné à la *Zaria* (et qui ne la reçois pas à titre de collaborateur, mais en payant, sur le compte que je ne laisserai pas perdre), ayant reçu le numéro *du mois* j*de mai*, j'ai cessé de recevoir les numéros suivants (juin, uillet, etc.), pour quelle raison, je n'en sais rien. Voilà pourquoi j'ai risqué cette supposition sacrilège que la *Zaria* a cessé de paraître. Mon cher Nicolas Nicolaïevitch, éteignez ma soif spirituelle, envoyez-moi la *Zaria* depuis le numéro de juin, à Dresde, poste restante, sans remettre.

J'ai encore en vue une de vos bonnes promesses (faite dans un bon moment, probablement) de m'envoyer le roman de Léon Tolstoï, mais en ce moment je n'ose pas vous la rappeler, et je ne fais que la mentionner en passant. Vous pouvez vous figurer, cher et excellent Nicolas Nicolaïevitch, qu'il est absolument impossible d'écrire, c'est-à-dire de composer, avec 30 degrés Réaumur à l'ombre. Néanmoins, je me suis déjà mis à la nouvelle de la *Zaria*, j'ai seulement peur qu'elle ne soit un peu longue (pourvu qu'elle ne s'étende pas). Si vous me répondez vite à cette lettre alors, vers cette époque, je vous écrirai peut-être quelque chose de plus détaillé. J'espère bien vous envoyer une nouvelle dans un mois ou cinq semaines.

Émilie Fédorovna m'a écrit, il y a environ trois mois, une lettre, dans laquelle elle m'informait que vous étiez si bon de vous charger de lui remettre l'argent que je lui envoyais et, en général, que vous lui témoigniez vos bontés. Je suis très content qu'Émilie Fédorovna et sa famille aient reçu maintenant sûrement quelque chose après la mort de la tante (j'ai appris cette mort pour la première fois par la lettre d'Apollon Nicolaïevitch). S'ils ont reçu quelque

chose, je suis très content. Dans tousces trois mois j'ai été très pauvre d'argent. Si j'en avais eu, je ne me serais pas rôti à Florence, en attendant d'en ramasser pour mon voyage. Je vous prie beaucoup, excellent Nicolas Nicolaïevitch, de m'en dire un mot et aussi quel genre de service vous avait alors demandé Émilie Fédorovna. (Bien entendu, je me permets de m'intéresser uniquement à ce qui me concerne.)

Dans trois semaines j'aurai un enfant. J'attends cela avec crainte et émoi et avec espoir et timidité. En général, j'ai beaucoup de soucis en ce moment. J'espère que vous ne m'oublierez pas et que vous répondrez. Mes compliments à Danilevsky et à tous ceux qui se souviennent de moi. Dites-moi un jour deux mots d'Alexandre Petrovitch Mikulov. Mais j'attends bientôt votre réponse et la *Zaria*. Permettez-moi de l'espérer.

Votre sincèrement dévoué et plein de sympathie ardente. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A A. N. Maïkov.

Dresde, 17 (29) septembre 1869.

Mon précieux et unique ami Apollon Nicolaïevitch. Je suppose que votre arrivée de la campagne et les premiers jours de votre séjour en ville ne vous ont pas permis de tenir votre bonne promesse — de m'écrire aussitôt que vous seriez de retour de la campagne. Je ne m'en plains pas et je ne vous en veux pas; nous nous connaissons (quoique j'attende votre lettre avec la plus grande impatience), mais un doute me tracasse : comme je n'ai pas reçu de réponse à la lettre, que je vous ai envoyée il y a plus d'un mois, j'ai peur : 1° qu'elle ne vous soit pas parvenue; 2° que vous n'ayez plus la même adresse à Pétersbourg ? Je vous l'ai adressée à la Sadovaïa, maison Scheffer. Mais si vous avez déménagé ? Et alors, ce serait bien, si je pouvais sortir au plus tôt de mes incertitudes. Par exemple, maintenant, cette lettre que je vous écris est pour moi très pressée et très importante. Si elle ne vous parvenait pas? Répondez au moins une page, une demi-page

même, afin que je sache, *mais seulement* répondez *tout de suite*, car ce serait au-dessus de mes forces d'attendre. Je vais tout de suite vous décrire ma situation et quelle aide j'attends de votre part, comme un malheureux qui se noie.

D'abord, il y a trois jours (le 14 septembre), est née ma fille, Lubov. Tout s'est passé admirablement, et l'enfant est grande, bien portante et belle. Anna et moi, nous sommes heureux. (Souvenez-vous que vous serez le parrain. Anna vous en prie, les mains jointes ; vous, sans faute, donnez donc une réponse). Mais nous avons moins de 10 thalers. Ne m'accusez pas de négligence et d'imprévoyance; en ceci personne n'est coupable. Nous avions calculé à Florence que l'argent, envoyé par le *Rousski Viestnik*, suffirait pour tout. Mais ici, comme dans les autres calculs, nous nous sommes trompés. Inutile de vous donner des détails, mais voici : je pourrais écrire de la façon la plus délicate à notre excellent et généreux Mikhaïl Nikiforovitch [1], afin qu'il nous tire d'embarras ; mais écrire *tout de suite*, ayant reçu de lui il y a si peu de temps, me gêne beaucoup et m'est presque impossible; ma main ne se décide pas. Cependant, on n'a encore payé ni la sage-femme, ni le médecin, et encore que nous comptions chaque kopek, dans la situation actuelle nous ne pouvons nous passer d'argent. Impossible ! Par conséquent voici les mesures que je veux prendre :

J'envoie aujourd'hui une lettre à Kachpirev, en même temps que la vôtre, *personnelle* (car je sais que Strakhov est absent de Pétersbourg). Dans cette lettre, je lui décris d'abord ma situation, je parle de ma nouvelle installation, de la naissance de l'enfant (tout ce qu'il faut dire); j'ai menti en même temps, disant qu'il me reste 15 thalers quand il n'y en a même pas *dix* et je termine en demandant qu'on m'envoie une avance de 200 roubles pour les raisons suivantes :

En ce moment, je suis en train d'écrire une nouvelle pour la *Zaria* et mon travail est poussé jusqu'à moitié (tout cela est exact), et alors : 1° je vois que la nouvelle aura une dimension de trois feuilles et demie du *Rousski Viestnik* (c'est-à-dire presque cinq feuilles de la *Zaria*), *au mini-*

1. Katkov.

mum. Comme j'ai déjà reçu en printemps 300 roubles de la *Zaria*, après avoir terminé la nouvelle, il me restera encore à recevoir presque pour une feuille et demie (encore de la dimension du *Rousski Viestnik*). Quoique la nouvelle ne soit pas encore terminée, à la fin d'octobre elle sera *sûrement* envoyée à la *Zaria*. C'est certain. 2° Quoique en vertu de ces raisons je n'aie pas le droit de lui demander *à présent* une avance, dans ma situation critique je fais appel à ses sentiments de chrétien pour me tirer d'embarras et m'envoyer 200 roubles. Mais comme il pourrait être embarrassant pour elle de le faire tout de suite, je la prie d'envoyer *aussitôt* 75 roubles seulement (c'est pour nous sauver des flots et ne pas nous laisser submerger). Ensuite, *quinze jours* après le premier envoi, je la prie d'envoyer encore 75 roubles, et enfin, avec le second envoi, je la prie de vous remettre (à vous, A. N. Maïkov) 50 roubles. Ainsi sera constituée la somme de 200 roubles que je demande. Ne connaissant pas Kachpirev personnellement, j'écris d'un ton très respectueux, mais aussi avec beaucoup d'insistance (j'ai peur qu'il ne se pique ; car le respect est quelque peu exagéré, et la lettre, il me semble, est écrite stupidement).

Enfin, dans ma lettre à Kachpirev j'expose ma seconde demande, la plus importante. Voici : S'il consent à accorder ma demande d'argent, qu'il m'envoie les premiers 75 roubles *tout de suite sans tarder le moins du monde*. Je lui ai écrit que je fais appel à toute la délicatesse de son esprit et de son cœur, qu'il ne s'offense pas de mon insistance sur l'envoi *immédiat* et *sans tarder*, mais qu'il réfléchisse et qu'il comprenne que *pour moi le temps et le terme du secours sont presque plus importants que l'argent*. Car je lui demande en même temps, dans le cas où il ne trouverait pas bon de me venir en aide, et s'il me refusait, de me prévenir immédiatement du refus, sans tarder. J'ai écrit en même temps que, pour informer du refus, il me suffira de recevoir deux lignes de la main du secrétaire de sa rédaction, mais seulement *tout de suite*, afin que je puisse prendre des *mesures extrêmes* et ne pas attendre inutilement l'envoi de l'argent. (J'ai été forcé de mentir une seconde fois à Kachpirev à propos de ces *mesures extrêmes*, lui expliquant que je serais forcé de vendre aussitôt les

derniers effets très nécessaires, et que pour un objet que coûte 100 thalers, je devrais en accepter 20; ce que certainement je serai forcé de faire, pour sauver trois créatures, s'il *tarde* avec la réponse, même favorable. Que dans huit jours je sois forcé de vendre mes derniers effets, si je ne reçois pas d'argent, c'est la pure vérité ; car je ne puis faire autrement ; mais j'ai menti en disant que j'allais vendre des objets de 100 roubles. Les deux ou trois objets de 100 roubles que nous possédions sont depuis fort longtemps, depuis notre arrivée à Dresde, engagés, et, en effet, on les a appréciés à 20 roubles au lieu de 100 roubles. Mais à présent, il faudra vendre le linge, le pardessus, le paletot même ; car, si même j'écris à Katkov, je n'aurai pas d'argent de là-bas avant un mois, quoique je le reçoive sûrement.)

Vous ayant exposé le contenu de ma lettre à Kachpirev, je vais maintenant vous adresser une prière personnelle, très urgente et très particulière : aidez-moi en ami, en chrétien, en camarade ! Que cela ne vous soit pas à charge ! Je vous embarrasse pour la dernière fois. Voici quelle est ma demande :

Comme Strakhov m'avait écrit que vous étiez assez lié avec Kachpirev, aussitôt après la réception de cette lettre et sans remettre, allez chez Kachpirev, et demandez-lui qu'il fasse ce que je l'ai prié de faire à propos *d'une réponse immédiate*. Surtout, il me faut *une réponse immédiate*. Eh bien, voilà tout ce que j'ai à vous demander ! Mais comprenez donc, cher ami, à quel point c'est importante pour moi dans ma situation ! J'ajouterai encore (*pour vous seul*, c'est-à-dire entre nous) que je ne demande presque que ce qui *m'appartient*, que dans un mois la nouvelle aura tout payé, et que, malgré que je ne prétende pas avoir *le droit* de me faire payer *d'avance*, ces gentillesses se font au dernier des hommes de lettres. De sorte que si l'on me refuse à présent à la *Zaria*, je comprendrai trop bien à quel niveau on me place au point de vue littéraire. Je crains encore qu'il ne considère mon ton d'un respect exagéré comme plein d'ironie. Dieu sait quel est cet homme ; personnellement, je n'ai aucune idée de lui. Mais je ne sais pas écrire à des étrangers sur des sujets délicats. J'ai écrit tout directement au net, et ce n'est qu'après avoir

lu la lettre que j'ai vu que cela paraissait trop respectueux.

Répondez donc, cher ami. Je vous écris à la hâte. Ma femme vous salue. Nous sommes dans une grande joie. C'est le troisième jour pour elle, — le plus dangereux. Ici, à Dresde, ma santé est fort mauvaise. Je m'enrhume constamment, ce qui ne m'arrivait jamais, et en Suisse et en Italie c'était inadmissible. Les crises ont augmenté aussi à Dresde ; mais, peut-être, ce n'est que parce que nous venons d'arriver.

Je travaille avec une ardeur redoublée. J'ai une idée pour quelque chose, pour le *Rousski Viestnik*, qui m'agite, mais j'ai peur d'un travail exagéré. J'aurais bien voulu vous parler littérature, mais je n'ai pas le loisir d'y songer en ce moment. Quant à la nouvelle pour la *Zaria*, je n'en dirai rien : je suis certain d'une chose, c'est qu'elle sera assez originale, et ce qui en résultera après, vous le verrez vous-même, si vous la lisez.

Répondez surtout deux lignes.

Enfin, en dernier lieu. Je vous prie, que Kachpirev vous donne 50 roubles. Ceci (pardonnez-moi, mon cher, de vous ennuyer et faites-le pour l'amour du Christ), — ceci est pour que vous donniez 25 roubles à Émilie Fédorovna, et 25 roubles à Paul. Ils ont bien le droit d'être offensés d'un si minime secours ; mais tant pis, qu'ils s'offensent, ils en ont le droit, mais 25 roubles c'est toujours quelque chose et ce leur sera quelque peu utile, donnez-le-leur quand même. Comme ils ne voudraient pas croire dans quelle situation je me trouve moi-même, et pourquoi je leur donne un secours si misérable, ne leur dites rien pour m'excuser. Faites-le donc, pour l'amour du Seigneur

2° Écrivez-moi quelque chose au sujet de Paul.

3° Que m'écrivez-vous au sujet de ma tante et de Vesselovsky ? Je lui avais écrit alors aussitôt, il y a longtemps de cela, d'après vos paroles ; mais dans cette lettre, je demandais seulement des explications et je disais avec conviction que je ne commencerais pas de procès, si je ne suis parfaitement sûr, *moralement*, que le testament en faveur du monastère a été fait contre le gré de la tante, dans un accès de fièvre. Ce monsieur Vesselovsky n'a pas daigné me répondre deux lignes. Ma lettre était très convenable.

Maintenant, je sais sûrement, d'une autre source, que ma tante est en vie. Que tout cela soit une erreur et une baliverne, selon moi, c'est tout à fait impoli de la part de Vesselovsky de ne pas donner une réponse de deux lignes au moins, pour dire, par exemple, qu'il n'y comprend rien du tout. J'ai appris qu'il est en relations d'amitié avec mon frère André Mikhaïlovitch, qui gère les propriétés de ma tante. Pourvu que cela ne me mette pas dans une situation délicate ! Mais sûrement Vesselovsky lui a déjà montré ma lettre. Ainsi, le principal, qui est Vesselovsky, quel genre d'homme ? Ne pourriez-vous m'écrire quelque chose à ce sujet ?

4° Avez-vous reçu ma lettre de Florence, au printemps, dans laquelle je vous écrivais à propos de l'*Idiot* et de Bazounov ? Comme vous n'en avez fait aucune mention dans votre lettre, il y a cinq semaines, j'ai peur que vous ne l'ayez pas reçue.

D'ailleurs, en ce moment je pense autrement à l'édition de l'*Idiot*. Ce n'est pas à cause de cela que j'en parle. Mais l'important : vos lettres et les miennes ne se perdent-elles pas ?

Je vous embrasse fortement. Votre fidèle.

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Il y a encore un sujet qui me préoccupe énormément, mais dans cette lettre je n'en parle pas. Je veux dire ma dette envers vous. Mon ami, je vous la rendrai bientôt, bientôt, croyez-le ! Je vous remercie de votre indulgence angélique, mais j'ai quelque espoir d'obtenir de l'argent. J'écrirai ensuite. Au revoir.

Informez-moi donc. Deux lignes seulement. Surtout informez-moi.

L'adresse est la même.

P.-S. — J'allais oublier une chose très importante.

Quand on m'a envoyé 300 roubles de la *Zaria*, l'envoi a traîné *un mois*. Je connais ce procédé : ils envoient par des bureaux quelconques. Mais, l'important, c'est que Nicolas Nicolaïevitch Strakhov m'avait écrit ensuite *que l'argent ne peut être* envoyé autrement. Ils n'ont donc aucune idée sur la façon d'envoyer l'argent, afin qu'il arrive aussi vite qu'une lettre, c'est-à-dire le troisième jour. Mon cher ami,

aidez-moi, conseillez-les; autrement, si l'argent tarde, je suis perdu. On envoie bien l'argent de cette façon, il faut aller à Pétersbourg chez quelque banquier (Gunzbourg, par exemple, ou bien quelque autre), on lui donne l'argent à expédier, et on reçoit de sa part une lettre de change pour trois mois (au nom de Rothschild, par exemple, comme le fait le *Rousski Viestnik*. D'ailleurs, le meilleur c'est d'expliquer au banquier la nécessité d'envoyer rapidement par la poste, et de lui accorder confiance, et il fera comme il sait. Ils s'y connaissent: ils ne font que ça). Ensuite, la lettre de change ainsi obtenue (ici à la poste et partout cela s'appelle envoi des valeurs — (valeurs cela veut dire presque de l'argent), mettre cette lettre de change dans la lettre qui m'est adressée, et recommander cela à la poste. (Cela absolument, mais le *Rousski Viestnik*, quoiqu'il recommande toujours, n'indique jamais sur le *verso* de l'enveloppe la somme envoyée; car c'est une valeur.) Il faut me l'adresser, poste restante. Elle arrivera le troisième jour. L'ayant reçue, je prends la lettre de change et je vais chez le premier (n'importe lequel) banquier d'ici et je change pour de l'or, en payant pour le change une somme minime (10 francs pour 1.000). Tout se passe en vingt minutes. Chez Gunzbourg (ou ailleurs) que l'on fasse le transfert des roubles en thalers d'après le cours. Je vous supplie, dites-en un mot. Car le temps pour moi c'est *tout*, c'est plus important que l'argent.

Au même.

Dresde, 16 (28) octobre 1869.

Mon cher ami Apollon Nicolaïevitch, j'ai reçu votre lettre, il y a un mois, et aussi votre petit mot ajouté à la lettre de Paul, mais nous en reparlerons.

Pour l'amour du Christ, dites-moi : que dois-je faire et à quoi dois-je me décider ? Je suis au désespoir ! Vous avez lu ma première lettre (dans laquelle je demandais 200 r.) à Kachpirev, je vous ai écrit en même temps. Je vous ai écrit que j'étais dans un besoin affreux et que ma situation était désespérée. Et puis ? jusqu'à présent *je n'ai pas reçu un kopek*, rien que des promesses ! Si vous saviez seulement

dans quelle situation nous nous trouvons. Car nous sommes trois, moi, ma femme qui nourrit et qui doit manger, et le petit enfant, qui peut tomber malade à cause de notre misère et mourir ! Voilà comment l'affaire s'est passée, jour par jour : écoutez bien et remarquez tout :

Huit jours après ma lettre avec la demande (première lettre), j'ai reçu en effet une lettre de Kachpirev, avec l'expression sincère de son consentement et de son désir de m'être agréable ; une lettre de change, d'un banquier de Pétersbourg, Hessin, sur le banquier de Dresde, Hirsch, y était jointe. Je vais chez Hirsch : il lit la lettre de change et dit : « C'est écrit qu'il faut payer avec *laut Bericht*, et *laut Bericht* veut dire m'informer, moi, Hirsch, de la part de Hessin, que je ne paie pas sans *avis* particulier, qui doit m'être envoyé à part par Hessin ; voilà pourquoi je ne paierai pas ; je paierai quand arrivera l'*avis*. » J'ai commencé à attendre ; tous les jours j'allais dans les bureaux : l'avis n'est-il pas venu ? Pas d'avis. Enfin, on avait l'air de se moquer de moi dans les bureaux. Ayant perdu patience et n'ayant *plus de pain*, j'ai écrit à Kachpirev, lui expliquant ma situation désespérée ; je le prie de forcer Hessin à envoyer l'avis, et, dans le prochain envoi des 75 roubles, de me débarrasser de Hessin et de Hirsch. Ma lettre a été envoyée le 27 septembre (9 octobre). J'attends ; pas de réponse ! Je vous jure que je croyais qu'il n'y en aurait pas. Cependant, tous les jours je vais chez Hirsch. Là, on rit et on me dit que probablement Hessin *a oublié* d'envoyer l'avis. Je suis allé m'informer dans deux ou trois bureaux : on m'a dit partout que sur une lettre de change avec *laut Bericht* personne ne donnerait l'argent sans avis. Dans un bureau, on m'a dit que ces lettres de change sont données quelquefois, *pour rire*. Enfin, la réponse de Kachpirev est reçue, *le douzième jour* après ma lettre ! Remarquez : la poste va de Pétersbourg à Dresde en *trois jours*, c'est-à-dire que si, par exemple, vous expédiez une lettre de Dresde *lundi*, *elle sera remise jeudi au destinataire* à Saint-Pétersbourg. Il aurait pu comparer ma lettre avec ma première lettre (dans laquelle je lui parlais de ma situation désespérée) et il aurait pu se hâter et répondre aussitôt. Mais la lettre est venue *le douzième jour !* Et remarquez : il écrit du 3 octobre de notre style, et le timbre de la poste

porte la date du 6 octobre. Par conséquent la lettre a traîné sur sa table, sans nécessité, sans être envoyée, pendant trois jours. Il aurait dû barrer le 3 et mettre un 5, par délicatesse au moins ! Est-ce qu'il ne comprend pas que tout cela *m'offense ?* Car je lui ai parlé des besoins de *ma femme* et de mon enfant, et après cela une pareille négligence ! N'est-ce pas une insulte ? Et puis, il écrit dans sa lettre qu'il s'est informé chez Hessin, et que Hessin dit que l'*avis* a été envoyé, qu'il ne comprend pas pourquoi je n'ai rien reçu ; que d'ailleurs, il a forcé Hessin à envoyer un autre avis et que maintenant, par conséquent, il « est sûr que je recevrai l'argent de Hirsch » (pourquoi sûr ? comment cela ?). Mais que si jusqu'à présent je n'ai pas touché l'argent avec la lettre de change de Hirsch, je n'ai qu'à lui renvoyer la lettre de change, et que le *lendemain même* de sa réception il m'enverra une lettre de change sur un autre banquier. Ensuite, il ajoute dans un post-scriptum, que si l'argent n'est pas encore reçu, il faut que je lui télégraphie immédiatement, « bien entendu, à mes frais », et qu'aussitôt, sans attendre l'envoi de la lettre de change (qui viendrait par la poste) il m'enverrait une nouvelle lettre de change. Enfin, il ajoute que « prochainement il m'enverra les seconds 75 roubles. » (N. B. — Remarquez qu'il écrit du 3 octobre.)

Je n'ai pas pu télégraphier le même jour, c'est-à-dire le 9 (21) octobre, car où voulez-vous que je prenne deux thalers pour le télégramme ? Est-ce qu'il n'aurait pas pu comprendre après mes deux lettres, que je n'ai pas d'argent, *à la lettre*, pas un kopek ? S'il savait seulement de quelle façon je me suis procuré ces deux thalers le lendemain, pour lui envoyer une dépêche ! Mais je les ai eus et j'ai envoyé le télégramme le lendemain 10 (22) octobre, le vendredi. *Le samedi je lui renvoie la lettre de change.* Je m'informe chez Hirsch : aucun avis, ni le premier, ni le second ; aussi j'ai télégraphié : « Kein Avis. Hirsch giebt nicht Geld. »

Maintenant, écoutez donc : j'ai télégraphié le vendredi ; il l'a donc reçu, au plus tard, le samedi matin. Il aurait bien pu l'envoyer le samedi matin. Ceci se fait d'habitude en *une heure*. Il me l'avait cependant écrit, qu'il l'enverrait *tout de suite* après la dépêche. Sans cet espoir-là, est-ce que

je me serais jeté comme un fou pour me procurer 2 thalers? Mais samedi il ne me l'a pas envoyé! Enfin, je pensais, il me l'enverra lundi. Si c'est lundi, je recevrai ici sûrement le jeudi. Eh bien! Voilà jeudi, rien! Est-il possible que cette fois aussi je reçoive la réponse le douzième jour, c'est-à-dire jeudi prochain? J'entre chez Hirsch comme affolé, pour m'informer. Et voilà! L'avis de Hessin vient d'arriver! Il vient d'arriver et voilà cinq jours que je n'ai pas de lettre de change, je la lui ai renvoyée sur sa propre invitation.

Maintenant, tâchez de comprendre, pour l'amour du Christ; ici, deux cas auraient pu se présenter : 1° ou bien, après ma dépêche, Kachpirev aurait pu aller chez Hessin et forcer d'envoyer enfin l'avis, ou 2°, Kachpirev n'est pas allé chez Hessin après la dépêche, et Hessin lui-même (peut-être en réponse aux demandes de Hirsch de Dresde, qui lui avaient été faites il y a sept jours) a enfin répondu à Hirsch. Dans le premier cas, comment Kachpirev pouvait-il forcer Hessin d'envoyer *enfin* l'avis, quand il m'avait invité lui-même à lui renvoyer la lettre de change? Car il savait sûrement que sur son invitation je la lui renverrais, et, en effet, il a dû la recevoir le mardi! Est-ce qu'il n'aurait pas réfléchi que, quand Hessin enverrait l'avis, il y aurait longtemps que la lettre de change ne serait plus en ma possession? Cette négligence n'est-elle pas offensante pour moi? Mais s'il n'est pas allé chez Hessin, et que Hessin ait enfin envoyé de lui-même l'avis, la négligence de Kachpirev m'offense encore davantage : car combien de fois ne l'ai-je pas informé qu'il n'y avait pas d'avis! Car cette affaire avec Hessin dure plus de trois semaines! Comment faisait-il donc pour forcer Hessin, comment allait-il s'informer chez celui-ci? Il est venu et au premier mot il est parti, quand on lui a dit que c'était envoyé. Car Hessin l'avoue dans une lettre à Hirsch, *qu'il n'envoyait pas* l'avis, parce *qu'il croyait* que la lettre de change était écrite régulièrement; car toute l'affaire, d'après son explication à Hirsch, provient de ce qu'il avait donné l'ordre d'écrire la lettre *ohne Bericht*, et le *commis* s'est trompé et il a écrit au lieu de *ohne.....*, *laut Bericht*. Kachpirev s'est donc bien expliqué avec Hessin, après cela; celui-ci le trompait, lui disant

qu'il avait déjà envoyé deux avis, tandis qu'il est évident à présent, d'après sa propre lettre à Hirsch, qu'on n'avait envoyé aucun avis ! N'est-ce pas faire preuve de négligence envers moi? Que dois-je faire à présent? Quand recevrai-je maintenant l'argent ? Et pourquoi, pourquoi donc attend-il mon télégramme, me demande-t-il de lui renvoyer la lettre de change (« et alors, dit-il, je vous la renverrai le lendemain », pas le même jour) et *pourquoi n'envoie-t-il pas maintenant, tout de suite, les seconds 75 roubles* qui, en ce moment, devraient être envoyés depuis dix jours? Peut-il croire que je lui écrivais à propos de ma misère pour faire des effets de style?

Comment puis-je écrire quand je suis affamé, quand j'ai été obligé d'engager mon pantalon pour me procurer les deux thalers du télégramme? Que le diable m'emporte avec ma faim ! Mais elle nourrit son enfant, eh bien ! elle va engager *elle-même* sa dernière jupe d'hiver en laine ! Et cependant, voilà deux jours qu'il neige ici (je ne mens pas, voyez dans les journaux !), elle peut prendre froid ! Comment ne peut-il pas comprendre que je suis *gêné* de tout lui expliquer ? Mais ce n'est pas encore tout, il y a des choses qui gênent davantage ; jusqu'à présent ni la sage-femme, ni les propriétaires ne sont payés, et tout cela le premier mois après ses couches ! Mais ne comprend-il donc pas que non seulement moi, mais encore *ma femme a été offensée* par la négligence qu'il m'a témoignée, après que je lui avais dit *que ma femme était dans le besoin?* Il l'a offensée, offensée ! Il dira, peut-être : « Que le diable l'emporte, avec ses besoins ! Il doit *prier*, et non *exiger*, je ne suis pas forcé de donner d'avances. » Ne comprend-il donc pas que par sa réponse affirmative à ma première demande, *il s'est engagé vis-à-vis de moi* ? Pourquoi me suis-je adressé *à lui* avec une demande de 200 roubles au lieu de Katkov ? Parce que je croyais que je recevrais plus tôt de lui que de Katkov (que je ne voulais pas déranger), tandis qu'à présent, si j'avais écrit alors à Katkov, et non pas à lui, il y a longtemps, il y a huit jours, que j'aurais l'argent ! Et je n'ai *pas* écrit ! Pourquoi ? Parce qu'il m'avait répondu sur sa parole ! Par conséquent, il n'a pas le droit de dire qu'il se moque de ma faim et que je n'ai pas le droit de le presser. Et certainement, il le dira qu'il se moque de ma

faim et que je n'ai pas le droit de le presser. Il dira certainement qu'il a *tout* fait de son côté, qu'il a tout de suite envoyé la lettre de change, et qu'il n'est pas coupable, que c'est un malentendu, que sur ma plainte il est allé chez Hessin et que l'autre avait promis d'envoyer l'avis, etc. Et cependant, je vous jure qu'il croit avoir raison ! Est-ce qu'il ne peut pas comprendre qu'il est impossible de répondre *le douzième jour* seulement à une lettre désespérée où l'on vous dit que depuis si longtemps rien n'est reçu par votre faute ? Le douzième jour, oui, je ne mens pas — les enveloppes sont intactes et elles sont timbrées. Il est impossible de ne pas répondre *six jours durant* à un télégramme qu'on *fait envoyer*, tandis que par la poste cela arrive le quatrième jour ! Cette négligence est impardonnable, injurieuse ! Elle m'offense personnellement ! Car je lui avais parlé de ma femme, de ce qu'elle venait d'accoucher! Quelle offense cela a été, après m'avoir répondu, et par cette réponse avoir fait que je ne me sois pas adressé à Katkov ! Comment font-ils pour publier une revue après cela, avec une pareille négligence, un pareil manque de savoir-faire ? Je me figure ce que doivent supporter les abonnés de province ! Je comprends maintenant la haine générale, qu'ils ont rencontrée partout. Je reçois constamment la revue six semaines après son apparition ! Et ils exigent de moi de la littérature maintenant ! Kachpirev m'écrit (dans sa lettre, le douzième jour) à propos de ma nouvelle, il exige que je lui communique le titre pour l'annonce de la publication, etc. Est-ce que je puis écrire en ce moment ? Je m'arrache les cheveux en marchant de long en large, et la nuit je ne puis dormir ! Je pense toujours et j'enrage ! J'attends ! Oh, mon Dieu ! Je vous jure, je vous jure que je *ne puis pas* vous dépeindre tous les détails de ma misère : j'ai honte de les décrire ! Mais si vous saviez tout ! Et l'autre là-bas, qui répond à la dépêche le *douzième jour*, et qui a *oublié* le second envoi de 75 roubles, comme Hessin a oublié l'avis ! N'est-ce pas une insulte ? N'est-ce pas insultant de voir dans sa lettre, qu'il *ne songe même pas* au second envoi, qui aurait pu me secourir plus vite, mais il exige un télégramme d'explication à propos du premier, et il écrit ridiculement : « bien entendu, à mes frais ». Mais est-ce qu'il ne sait pas que l'on n'accepte

nulle part une dépêche sans qu'elle soit payée, et que je suis obligé de me procurer *deux thalers*, pour l'envoyer? Est-ce qu'il ne comprend pas à demi-mot (après mes lettres, surtout !) que je pourrais ne pas les avoir, ces 2 thalers ? C'est la négligence de l'homme qui ne veut pas connaître la situation d'un autre homme. Et après cela ils exigent de moi de l'art, de la pureté poétique, sans effort, sans délire, et ils me donnent Tourguenev, Gontcharov pour modèles ! Qu'ils voient donc dans quelle situation, moi, je travaille !

Vous parlez de Stellovsky, mon ami. Remerciez mon cher Paul pour sa peine et dites-lui que je l'aime bien. Je vous remercie et votre filleule vous remercie particulièrement, ainsi qu'Anna Grigorievna, pour avoir consenti à la tenir sur les fonts de baptême. Je vous écrirai ensuite à propos de Stellovsky : maintenant, je ne puis pas, je suis à bout de forces, je comprends à peine, je suis tout étourdi. Je sens seulement que, pour l'affaire de Stellovsky, vous et Paul devez prendre connaissance de mon ancien contrat avec Stellovsky, dont j'ai chez moi la copie. Je ferai une copie de cette copie et je vous l'enverrai ; dites-le à Paul, car on verra mieux les chicanes de Stellovsky dans les offres actuelles. Mais quand même on peut ne pas négliger cette affaire, et l'essayer, mais avec prudence. Cela peut réussir. Et maintenant, au revoir.

Votre tout dévoué,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Ne montrez ma lettre à personne, mais communiquez-en l'esprit à Kachpirev. Je vous en prie.

Au même.

Dresde, le 27 octobre (8 nov.) 1869.

J'ai reçu votre lettre, mon précieux ami, avec les 100 roubles et le billet de Hirsch, hier, *dimanche*. Comme le dimanche Hirsch est fermé, je n'ai pas pu vous répondre hier. Aujourd'hui j'ai changé le billet chez Hirsch, de sorte que j'ai tout reçu, ce dont je vous informe. Il résulte de tout cela que, si je ne vous avais pas écrit et si vous n'étiez pas ce que vous êtes, je n'aurais rien reçu

jusqu'à présent et, même, peut-être, à l'avenir, non seulement je n'aurais pas eu d'argent, mais je n'aurais pas été informé. Vous me dites de ne pas en vouloir à Kachpirev; bien entendu, je ne lui en veux pas, surtout si vous affirmez qu'il se trouve lui-même dans des circonstances difficiles et que tout cela provient de là. Mais mettez-vous à ma place et réfléchissez : pouvait-on ne pas enrager ? Je suis de l'avis qu'on a beau avoir des sentiments chrétiens, comme vous le dites, il est impossible de ne pas enrager de colère. *Il pouvait toujours répondre.* Maintenant c'est une affaire passée, je ne parle pas du passé, surtout s'il est tracassé lui-même ! Je vous le dis sincèrement, je n'ai jamais eu de véritable colère, même quand je vous écrivais.

Mais quant aux obligations que je vous ai, je ne vous en parle pas. Je ne l'oublierai jamais. Merci.

J'avais aussi espéré que vous ne lui montreriez pas ma lettre. Je vous ai prié de ne lui communiquer que l'esprit de ma lettre. Et je ne vous suis que trop reconnaissant de ne lui avoir pas montré l'original de ma lettre.

Quant aux intérêts et aux dépenses, qu'il prend *sur lui*, tout cela est complètement inutile. Quand vous aurez l'occasion de le voir, dites-lui, je vous en prie, que je n'y consentirai pour rien au monde. Suis-je donc un usurier? Tant de choses arrivent dans la vie. Je puis toujours accuser indirectement chacun de ma mauvaise chance : vous, Ianovsky, Kraevsky, Aksakov, Saltikov, tout le monde. Je vais acheter un paletot de fourrure ; un inconnu me rencontre, et me dit que dans tel magasin les fourrures sont superbes et pas chères. J'y vais et il se trouve que j'ai payé 20 roubles de trop. Devrais-je les demander à cet inconnu? Dans chaque phénomène de la vie, il y a une masse de combinaisons, dont il est tout à fait impossible d'accuser la cause première; et dans les miennes, Kachpirev n'est ni la cause première, même pas une cause indirecte. Je ne veux accepter aucun dédommagement ; remerciez-le de ma part pour son désir de m'être utile; mais ce désir seul me suffit ; je n'en accepterai pas la réalisation. Quant à vous, je vous remercie encore une fois ; vous êtes vraiment venu à temps; encore un peu, j'étais complètement à bout.

En attendant, j'ai à vous adresser beaucoup de demandes. Je comprends que de ma part c'est vilain de vous ennuyer; mais, ne possédant pas la moindre possibilité de me passer de votre aide et de votre intermédiaire, je me décide de vous déranger de nouveau. Ne vous fâchez pas, pour l'amour de Dieu.

La première chose que j'aie à vous demander, c'est d'être mon intermédiaire auprès de Kachpirev, à propos de ma nouvelle. Je lui écrirai aussi moi-même, mais votre parole, c'est-à-dire la parole d'un homme que, certainement, Kachpirev apprécie, et surtout d'un ami de la *Zaria*, aura un grand poids. Voici de quoi il s'agit : d'abord, la nouvelle (qui ne peut être envoyée à la *Zaria* avant quinze jours à partir de la date courante) n'aura pas trois feuilles et demie, comme je l'avais d'abord écrit à Kachpirev (d'ailleurs, je lui ai indiqué le minimum du nombre des feuilles, et non le maximum), elle aura, peut-être, six ou sept feuilles de la dimension de celles du *Rousski Viestnik*. Les deux tiers de la nouvelle sont déjà complètement écrits et recopiés. J'ai fait tout mon possible pour abréger, mais cela m'était impossible. Mais il ne s'agit pas de la quantité, mais de la qualité ; quant à la valeur, je ne puis rien dire, car je n'en sais rien moi-même ; les autres en décideront. Mais ce qui me donne du souci, c'est que Kachpirev veut (il m'a écrit à ce propos) annoncer ma nouvelle d'avance. Voilà ce que je ne voudrais pour rien au monde ! Pour rien au monde ! Priez-le de ne pas l'annoncer quand vous aurez l'occasion d'avoir avec lui une conversation particulière. Je sens que je n'ai pas à avoir de volonté dans cette circonstance, et qu'il est le maître dans cette affaire ; je ne puis le lui défendre, mais n e vou dra-t-il pas avoir égard à ma prière ?

2° D'après nos conditions premières, je lui ai écrit qu'il était libre d'imprimer ma nouvelle cette année ou l'année prochaine, quoique en même temps j'eusse témoigné le désir que ce fût cette année-ci. En l'envoyant, je vais le prier de publier ma nouvelle en décembre (ou bien même dans le numéro de novembre, si je peux l'envoyer à temps). Mais cela me gênera trop, beaucoup trop, s'il la remet à l'année prochaine. J'ai là mes calculs particuliers, mes affaires s'arrangent ainsi. Je ne parle pas de calculs pécu-

niers, c'est *tout à fait autre chose*. J'aurais voulu que ce fût dans le livre de décembre. C'est trop important pour moi. Quand mon frère publiait le *Vrémia*, vers la fin de la première année nous avions décidé ensemble, que, pour un journal qui commence, qui paraît la première année, les derniers livres de la première année *sont plus importants pour la souscription* que ceux de janvier et février de l'année qui commence. Le succès de la souscription a justifié ce calcul. Si Kachpirev veut annoncer d'avance ma nouvelle, cela veut dire qu'il reconnaît ma valeur comme écrivain ; et s'il m'apprécie, il lui sera bien plus avantageux de me publier en décembre. Je vous prie de causer avec lui à ce sujet et de m'y aider quand la nouvelle sera envoyée à la rédaction. Pour moi, cela a une grande importance ; mais qu'il fasse comme il voudra.

3° La nouvelle, en sept feuilles du *Rousski Viestnik*, aura peut-être dans la *Zaria* huit feuilles et demie. J'aurais bien voulu que la nouvelle fût tout entière dans un seul numéro, et qu'on ne la partageât pas en deux. J'insisterai particulièrement là-dessus. Communiquez-lui cela, je vous en prie

4° Je lui ai pris maintenant 500 roubles d'avance. Si j'ai jusqu'à sept feuilles, par exemple (du *Rousski Viestnik*), il me restera encore à toucher 500 roubles (admettons, moins de sept, — six feuilles seulement ; il me faut donc encore recevoir 400). Ne pourrait-il me les payer avant que le livre paraisse, par exemple, dans la première moitié de décembre, quand les souscriptions se sont déjà bien dessinées? Je lui demanderai cela en lui envoyant la nouvelle ; quant à vous, je vous prie instamment (ne refusez pas pour l'amour de Dieu !) de recevoir cet argent (n'importe quand il vous le donnera). Si vous consentez, je le lui écrirai ainsi. De cet argent, je m'empresserai de vous remettre ma dette de 200 roubles, avec ma gratitude la plus ardente et sans bornes. Prenez-les directement de Kachpirev ; je le lui écrirai. Quant aux autres 200 ou 300 roubles, ils serviront à dégager les effets que nous avons engagés à Saint-Pétersbourg avant notre départ ; ce sont surtout des objets appartenant à ma femme. Nous en voulons dégager au moins pour 200 roubles. Les objets valent au moins 600, et ils peuvent être perdus, si on ne les dégage pas. C'est dans ce but que viendra chez vous

(mais pas avant que l'argent ne soit déjà entre vos mains), le plus jeune frère d'Anna Grigorievna, Ivan Grigorievitch ; il les dégagera, et vous pouvez lui donner l'argent en toute confiance, (quand vous l'aurez. Avant on ne vous dérangera pas). C'est notre grande prière que nous vous adressons, et si nous vous donnons cette peine, c'est qu'il est si difficile de recevoir l'argent de la *Zaria*, que je ne puis m'adresser à elle directement. Certainement, s'il ne peut donner au mois de décembre, tout cela va se passer au mois de janvier.

Mais personne ne viendra chez vous, avant que vous n'ayez touché l'argent. On viendra chez vous quand vous l'aurez déjà. Mais je ne vous demande qu'une chose, c'est que vous consentiez à recevoir l'argent de Kachpirev, bien entendu seulement quand il sera en état de payer, c'est-à-dire je ne compte pas du tout vous déranger par quoi que ce soit. Je vous ai déjà occasionné tant de dérangements ! Je ne vous demande pas de me *procurer* l'argent de Kachpirev, mais de *l'accepter*, quand cela sera possible.

Enfin, ma demande la plus importante est à propos d'Émilie Fédorovna. Ayant recu maintenant 100 roubles de votre part et une lettre de crédit sur Hirsch, j'ai donc reçu de la *Zaria* 175 roubles en tout, et comme Kachpirev m'a promis 200 roubles, ne pourrait-on donner *immédiatement* les 25 roubles à Émilie Fédorovna ? Pour l'amour du Christ, ne refusez pas de les demander à Kachpirev ! J'en ai mal au cœur ; il y a trop longtemps que je ne lui suis pas venu en aide ! Quant à elle et Katia, elles sont dans une si mauvaise situation, qu'il est impossible qu'elle soit pire. Quand j'enverrai la nouvelle, je prierai Kachpirev de toutes mes forces de lui donner encore au moins 25 roubles à la première occasion, dès qu'il aura reçu la nouvelle (cela ne troublera pas le compte ci-dessus), et toujours par votre intermédiaire. Mon ami, ce n'est pas moi, mais Dieu que vous servirez dans cette affaire. Vous pouvez toujours demander son adresse à Paul. Et surtout ces 25 roubles qui restent, procurez-les lui tout de suite de Kachpirev. Car 25 roubles, il les trouvera peut-être bien *tout de suite !* Ne refusez donc pas de vous occuper de cela ? Tranquillisez-moi, car j'ai l'esprit très inquiet. Que Paul attende un peu ; je lui viendrai aussi en aide.

Je ne voulais rien vous écrire au sujet de vos récits de l'Histoire Russe, car j'aurais voulu écrire beaucoup, mais je ne puis me retenir, et je vous écris quelques lignes. Je les ai lus, ils me plaisent absolument, il n'y a rien à leur reprocher ! Mais ils ont un défaut très grand, très important. Voici : vous écrirez peut-être encore deux récits, et puis vous abandonnerez la chose. J'en suis presque sûr ; l'affaire va tout simplement traîner. Et cependant, quel bien vous auriez pu faire ! Admettons que vous employiez toute une année de travail incessant pour ces récits, écrivez sans vous hâter, arrangez-les, environ vingt-cinq récits, au moins (car je suis sûr que les récits de l'histoire depuis Pierre le Grand, jugés sainement par des patriotes, seront encore plus intéressants et *surtout plus utiles*), alors, il y aurait ainsi la matière d'un livre, lequel, édité à part (sans tarder autant que possible et sans *surtout* le vendre aux libraires, mais à son propre compte), aurait été excessivement utile dans les écoles, les gymnases, etc., où il serait devenu obligatoire : là, on ne lit ni Karamzine, ni Soloviev en entier, et votre livre peut être lu en entier et peut fortifier à jamais des idées claires et saines dans le jeune esprit de l'écolier ou du collégien. Si comme vous m'en informez, les vieillards disent qu'il y a de quoi s'instruire dans vos récits, ils l'achèteront certainement pour leurs enfants. Ce livre existera bien vingt ans, c'est-à-dire qu'il sera utile à l'éducation. La moitié des récits, publiés d'avance dans quelque revue, auraient fait une recommandation pour le livre et l'auraient expliqué. Jugeons-le seulement au point de vue économique : *c'est un capital*, un grand capital, peut-être. Dans vingt ans il y aura peut-être beaucoup d'éditions. Faudrait-il tout abandonner et ne pas en tirer profit ? Car c'est votre idée, bien à vous ! Si vous traînez l'affaire, quelque homme de talent, tel que Rasine (*Boji Mir*) vous préviendra, vous prendra votre idée, écrira lui-même les récits et les éditera, en recevra des bénéfices, et vous coupera l'herbe sous le pied. N'abandonnez donc pas l'affaire, c'est là l'important.

A propos : n'y aurait-il pas moyen de demander instamment à Kachpirev de m'envoyer enfin la *Zaria* ? Le numéro

de septembre a paru le 8 octobre, et maintenant c'est le 27 et je n'ai encore rien reçu. Car je me considère comme un abonné. Je l'ai déclaré et je paierai. Je m'imagine ce que les abonnés de province doivent supporter! Non, il est impossible de publier une revue de cette façon. Quand même n'auraient-ils que des Pouchkine et des Gogol pour collaborateurs, le journal péricliterait par irrégularité. Ils se font du tort à eux-mêmes. Kraevsky a gagné par l'ordre et la façon rationnelle avec lesquels il conduisait son affaire au point de vue commercial. Chaque livraison me parvient de la même façon !

Quel tourment !

Car plus un abonné trouve le journal à son goût, plus il est exaspéré d'une manière d'agir pareille. Ils finiront par dégoûter les abonnés les plus fidèles !

Moi je suis de l'avis que je dois connaître la revue, à laquelle je collabore !

Maintenant, à propos de Stellovsky. Je vous envoie en même temps *une copie* de la copie du contrat que j'ai passé avec lui en 1865, faite de la façon la plus exacte, même en observant les fautes d'orthographe. Stellovsky m'a forcé de signer ce contrat, sous la menace de me faire mettre en prison; le secrétaire du commissaire était venu dans l'intention de m'arrêter. Mais précisément, je m'étais lié avec ce secrétaire, et il m'avait fourni beaucoup de renseignements, qui m'ont servi ensuite pour *Crime et Châtiment*. Ce contrat est affreux. Je vous en prie, communiquez-le immédiatement à Paul! Qu'il l'examine attentivement avec son notaire. Car Stellovsky est une canaille qui vous mettra dedans quand vous ne vous y attendrez pas. *En attendant*, voici quelles sont mes idées : que Stellovsky achète l'*Idiot* pour 1.000 roubles; je consens à ne recevoir que 500 roubles comptant, et le reste en billets à court terme.

Pour le prix d'avance de *Crime et Châtiment*, afin d'éviter la confusion et l'embrouillement, j'aurais attendu jusqu'à l'année prochaine, c'est-à-dire jusqu'à la publication, de sorte qu'il ne s'agirait que de l'*Idiot*. D'ailleurs, s'il en a envie, on pourrait bien le faire aussi à présent, mais avec des précautions particulières, afin qu'il n'y ait pas d'anicroche. Mais mieux vaut que cela se fasse seulement

pour l'*Idiot*. Quant à publier *Crime et Châtiment*, n'en parlons pas à présent ; il ne peut le publier que quand mon délai avec Bazounov sera expiré, c'est-à-dire à partir du 1er janvier 1870. (Paul ferait bien de s'informer à ce sujet auprès de Bazounov ; d'ailleurs, je suis certain que le droit a été vendu à Bazounov jusqu'en 1870). Que Paul prépare avec son notaire le projet du contrat, qu'il le soumette à votre examen et qu'il me l'envoie, et ensuite on pourra le présenter à Stellovsky pour sa décision définitive. Mais Paul et le notaire doivent absolument se laisser guider attentivement par la copie que j'envoie, car Stellovsky pourrait peut-être avoir envie de nous faire des ennuis. *Par exemple :* dans la copie du contrat il se trouve dans un endroit que si Stellovsky voulait publier *Crime et Châtiment*, je devrais être payé à tant la feuille, etc., mais qu'il ne peut publier qu'à partir de 1870, et que je ne serai payé *qu'après la publication*. Maintenant, s'il me paye à l'avance pour *Crime et Châtiment*, avant 1870, il est possible qu'il en profite pour dire après : « Si vous êtes payé à l'avance pour *Crime et Châtiment*, le contrat est rompu par là, car, d'après le contrat, je n'ai le droit de publier qu'en 1870, et il ne me paiera qu'à cette époque-là. De sorte que dans tous les points tant soit peu équivoques du contrat relatif à l'*Idiot*, il faut énoncer à la lettre : que d'après les conventions et les dispositions actuelles l'ancien contrat n'est nullement rompu, et est conservé dans son intégrité, etc.

D'ailleurs, nous verrons bien comment cela va se passer. Mais il aurait fallu que tout cela s'arrangeât plus vite. Stellovsky ne peut pas s'empêcher de publier *Crime et Châtiment*, c'est-à-dire renoncer à son droit, et par conséquent il aurait été avantageux pour lui de faire imprimer l'*Idiot* également. Alors, l'affaire pourrait bien réussir sérieusement. Et ces 1.000 roubles, oh ! combien me seraient-ils utiles !

C'est dommage que Stellovsky soit une telle fripouille et un tel chicaneur ! *Par exemple*, il aurait bien envie d'obtenir encore pour un an le droit de publication de l'*Idiot*, c'est-à-dire que l'on compte *deux ans* à partir de la fin de l'année prochaine. Mais s'il en est ainsi, ne songerait-il pas à me tromper ? Par exemple, on écrirait dans le contrat que

la publication devra être faite dans le même format que son édition des *Littérateurs Russes*, ensuite il pourrait ajouter ici *Crime et Châtiment* et il dirait que, lui ayant vendu l'*Idiot*, je lui ai en même temps permis d'étendre son droit à la publication de toutes mes œuvres pendant un an encore (et peut-être un temps illimité) ; car, comme il l'a acheté, pour imprimer dans le format adopté auparavant, pour mes œuvres, et comme c'était imprimé dans le même volume que *Crime et Châtiment*, il ne pourrait pas vendre l'*Idiot* à part ; et il devrait le vendre en même temps que les autres œuvres, par conséquent il aurait le droit de vendre encore pendant un an toutes mes œuvres, etc., et l'ancien contrat serait rompu, etc., etc. (Le mieux serait que le droit d'éditer l'*Idiot* se terminât en même temps que le droit d'éditer toutes les œuvres. En un mot, communiquez cette feuille de ma lettre à Paul. Remerciez-le, mon cher ami, pour sa peine. Je vais lui écrire. — Comme il est devenu raisonnable, à en juger par sa lettre !) Si on doit commencer l'affaire, il faudrait commencer plus vite. Seulement, en tout cas, il faut se rappeler sans cesse que Stellovsky est un filou et se guider là-dessus. De ces 1.000 roubles de Stellovsky, — si ça s'arrange, — je viendrai en aide à Paul et à Émilie Fédorovna. Ma nouvelle aura pour titre, je crois : *Le Mari Éternel*, mais je n'en suis pas sûr. Au revoir, mon cher. Anna Grigorievna vous salue et vous remercie. Luba se porte bien et commence à tout comprendre. Luba vous salue ainsi que Paul. Votre tout dévoué,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Dresde, 23 novembre (5 décembre) 1869.

Mon cher ami Apollon Nicolaïevitch, j'écris et je me hâte, et je m'adresse encore une fois à vous. Je vous prie, lisez attentivement et témoignez-nous votre amical intérêt. Je vous en prie.

Vous m'écriviez la dernière fois, quand vous avez ajouté un mot au paquet de paperasses envoyées par Paul, « que ma nouvelle n'est pas encore arrivée », et que les numéros

de novembre et de décembre sont sous presse. J'ai écrit à Kachpirev il y a plus de quinze jours, et je l'ai beaucoup prié de m'informer si on aura le temps de faire imprimer en novembre et décembre. Je n'ai reçu aucune réponse, pas une ligne, de sorte que je ne sais pas si ma lettre est parvenue? (N. B. — *C'est entre nous* : Ils ont une façon étonnante de traiter les gens, de sorte que, de toute ma vie, je n'ai jamais rien rencontré de pareil). Mais revenons à notre sujet :

J'ai enfin décidé de les laisser publier comme ils voudront. Je pense que cela sera publié en janvier et en février. La nouvelle est prête ; mais une telle dimension qui m'effraie : exactement 10 feuilles d'imprimerie du *Rousski Viestnik*. (Ce n'est pas qu'elle se soit étendue sous ma plume, mais c'est le sujet qui s'est modifié en l'écrivant et a amené de nouveaux épisodes.) D'une façon, ou d'une autre, qu'elle soit bonne ou mauvaise (je crois qu'elle ne manque pas tout à fait d'originalité), je dois recevoir un supplément de 1.000 roubles exactement (et même un peu plus).

Mais voilà : ma situation m'oblige à me renseigner le plus précisément possible, quand est-ce qu'ils vont la publier? Et, secondement, je serai encore une fois obligé de m'adresser à eux, en envoyant le manuscrit, pour demander l'argent d'avance.

Mais ce n'est même pas de l'argent d'avance, n'est-ce pas? Il n'y a pas eu de bureau de rédaction, depuis que je fais de la littérature, qui aurait refusé de m'avancer de l'argent tout simplement, (non pas en tenant déjà le manuscrit). A qui ne donne-t-on d'avance ? Quand nous avons publié notre revue, on donnait des avances *à tout* le monde, et aussi quelles sommes ! Et surtout, je me base là-dessus, que déjà maintenant, à cette époque, la souscription doit commencer. C'est en décembre que l'on trouve dans les bureaux de rédactions des revues les plus fortes sommes. Pourquoi me refuseraient-ils, d'autant plus que je n'exige pas, *mais je prie humblement*.

Mais je lui parlerai de tout cela moi-même. Quant à vous, mon cher ami, je vous prie beaucoup de me soutenir.

Maintenant, le point le plus important de cette lettre : Je n'ai absolument pas le sou. (L'argent qui a été envoyé par vous, de la *Zaria*, a été dépensé avant d'être reçu, et

tout a été employé à payer nos dettes). Du *Rousski Viestnik* je n'ai encore rien. Et aussi (croyez-le bien, c'est littéral) je n'ai pas d'argent, et je ne puis pas m'en procurer, pour envoyer mon manuscrit au bureau de la rédaction. Le manuscrit est volumineux et cela coûtera 5 thalers. C'est pourquoi, voici ce que je vous demande : aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, pour l'amour de Dieu, lisez-la, si c'est possible, à V.-V. Kachpirev. (Excepté le *N. B.*, à la première page.) Je le prie de m'envoyer s'il peut 50 *roubles*, car je suis très gêné. Il me faut 5 thalers pour le manuscrit, mais il en faut aussi pour nous. Oh ! combien nous sommes gênés ! S'il n'a pas cinquante, qu'il envoie quelque chose, au moins vingt-cinq (mais si possible, cinquante !). Mais *le principal* : qu'il l'envoie tout de suite, le lendemain même. Vous recevrez ma lettre le mercredi. S'il pouvait nous envoyer ça vendredi ! Ma demande à vous, c'est de contribuer à ce qu'il le fasse ! Aussitôt l'argent reçu, le lendemain même, j'enverrai le manuscrit au bureau de la rédaction. J'aurai préparé ma lettre et tout le reste d'avance, je ne le retarderai pas d'une minute. Maintenant aussi *tout* est prêt. Je n'ai qu'à relire une dernière fois, la plume à la main.

Ainsi donc, j'attends !

Deux mots à propos de Stellovsky : je ne saurais comprendre si c'est vraiment une affaire sérieuse ? Je ne voudrais m'y intéresser que si elle était réellement sérieuse. Cependant, en m'envoyant des tas de paperasses, Paul n'a pas écrit le principal : Stellovsky consent-il ou non ?

Ensuite : la procuration que Paul exige que je lui envoie d'ici ; il m'est impossible de la donner dans cette forme-là : pour 100.000 roubles je n'y consentirais pas. Je ne donnerais une telle procuration ni à un père, ni à un frère. C'est impossible. En dehors de l'affaire de Stellovsky, il exige que je lui donne plein pouvoir de s'occuper de toutes mes affaires, sans exception, en donnant à Paul le droit de transmettre cette procuration à qui bon lui semblera. C'est ridicule et stupide. Paul écrit que ce n'est qu'une formalité : cela ne peut pas être, qu'il y ait une absurdité pareille dans les lois, et que pour faire vendre une chaise ou de vieilles armoires on soit forcé de donner plein pouvoir pour l'existence entière. Quelle absurdité ! D'ailleurs,

il y a deux ans environ, ma femme a envoyé d'ici une procuration pour faire vendre 400 roubles d'obligations. La procuration était sur papier ordinaire, sans aucune formule, mais avec une énumération exacte des obligations, et avec l'exposé de l'affaire. Tout a été légalisé convenablement à l'ambassade, et l'affaire a été réglée en un clin d'œil, car la procuration s'est trouvée convenablement faite. A mon avis, si l'affaire est réellement sérieuse, c'est qu'elle traîne inutilement chez Paul. Il faudrait en finir plus vite. Dites cela à Paul quand vous le verrez.

Quant à l'argent le mieux, (et le plus avantageux) est de l'envoyer sous enveloppe recommandée, *en billets de banque russes*, exactement comme vous avez fait pour m'envoyer 100 roubles. C'est plus vite et on perd moins au change.

Au revoir, je suis pressé. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Pardonnez-moi, pour l'amour de Dieu, de vous déranger toujours, toujours ! Elles vous saluent de tout cœur, les deux miennes.

Au même

Dresde, (7-19 décembre) 1869.

Très aimable ami, Apollon Nicolaïevitch, avant-hier j'ai envoyé au bureau de la rédaction de la *Zaria* ma nouvelle, et hier j'ai écrit à Kachpirev. Maintenant j'ai recours à vous (toujours des demandes). Écoutez de quoi il s'agit :

Dans la nouvelle il y a au *minimum* 9 feuilles d'imprimerie du *Rousski Viestnik ;* il y en a sûrement 9 1/2 ; mais je mets 9 en tout cas. Neuf feuilles cela fait 1.350 roubles. Jusqu'à présent j'ai reçu de lui une avance de 550 à 600 roubles. (Nous compterons exactement en faisant le compte définitif ; prenons toujours le maximum, c'est-à-dire 600 roubles.) Il restera donc sûrement à recevoir encore un minimum de 750 roubles. De ceux-là, mon ami, comme je vous l'ai déjà écrit, je vous prie d'accepter le paiement de ma dette, de Kachpirev, à la première

occasion favorable. Alors sûrement, j'aurai à recevoir encore 550 roubles (ou un peu plus lorsqu'on comptera définitivement, mais maintenant toujours pas moins de 550 roubles).

Il m'est presque impossible d'attendre que ce soit imprimé. Ici tout le monde demande à être payé à l'époque des fêtes de Noël et du Jour de l'An, et moi je dois affreusement ! C'est à aller coucher dans la rue ! La Noël est dans sept jours. Hier j'ai écrit à Kachpirev, en le priant instamment d'envoyer aussitôt, si c'est possible, 200 roubles à la fois (s'il peut le faire seulement !). A vous j'écrirai autre chose, et s'il vous est possible de me sauver, sauvez-moi. Le mot sauver doit être pris à la lettre ; si vous connaissiez *toute* ma situation ici, vous diriez vous-même qu'il est impossible de vivre ainsi.

Voici en quoi consiste cette autre chose : comme il m'est absolument impossible de rester tout à fait sans argent à l'époque des fêtes de Noël, et comme il pourrait se faire qu'à la rédaction ils n'aient peut-être pas trop d'argent, qu'ils m'en envoient donc tout de suite au lieu de 200, seulement 100, mais pourvu que cela soit tout de suite. Communiquez cela à Kachpirev, pour l'amour de Dieu. Mais voilà en quoi consiste le principal.

Après une longue situation d'embarras pécuniaires, quoique personnellement il se peut que vous ne l'ayez jamais éprouvé, vous me comprendrez sûrement, il est quelquefois utile après de longs ennuis de recevoir à la fois une aide considérable afin de remettre ses affaires en ordre. Comme j'ai engagé des effets pour 360 thalers (je vous l'avoue très sincèrement), ce qui fait plus de 400 roubles argent, et comme je paie 5 0/0 par mois pour les engagements, il me serait très avantageux de dégager tout ensemble.

Ensuite, il y a une masse de choses, des plus nécessaires, qu'il faudrait reprendre *radicalement* : l'achat de vêtements chauds pour moi et ma femme, aussi pour Luba, etc., etc.

Enfin, il faudrait faire le baptême de Luba, elle n'est pas encore baptisée, nous n'en avions pas les moyens.

En un mot, je prie la *Zaria* de m'envoyer tout de suite *cent roubles* ; les autres 400 roubles il faudrait me les envoyer pour notre Noël russe, c'est-à-dire il faudrait que le

25 décembre de notre style cet argent me fût parvenu !

Maintenant toute la question est là : peut-on arranger cela? Parlez-en, mon cher, avec Kachpirev. Je ne considère pas cela comme monstrueux : j'ai eu l'occasion de recevoir trois mille roubles d'avance (du *Rousski Viestnik*) et ce que je demande n'est presque pas une avance. Bien entendu, l'essentiel est ceci : auront-ils de l'argent? Mais à mon avis et selon mon opinion exacte, quand peut-on trouver davantage d'argent à la rédaction d'un journal, que vers le 20 décembre ? Je ne comprends rien ici à leurs conditions avec Bazounov, mais je pense quand même sainement et sûrement que si Bazounov ne pouvait leur livrer leur propre argent au mois de novembre, il ne peut aucunement retenir après la mi-décembre la somme de *vingt* ou *trente mille* roubles, qui doit s'être amassée pendant ce temps par suite des souscriptions. Et par conséquent, ils auront bien quelque chose pour m'en donner une partie.

Je comprends que je n'ai pas le droit d'exiger. Mais je n'exige pas, je demande humblement.

Mais s'ils ne peuvent pas faire ainsi, à présent, c'est-à-dire *cent* et le 24 décembre *quatre cents*, qu'ils m'envoient donc 200, c'est-à-dire ce que j'ai écrit à Kachpirev. Parlez-lui, mon ami, soyez bon !

Toutes mes affaires se seraient arrangées, si la combinaison Stellovsky pouvait réellement aboutir ! Je me suis tant hâté de terminer ma nouvelle pour la *Zaria* que je n'avais presque pas le temps de songer à Stellovsky ; maintenant cela m'intéresse à me donner la fièvre. Mille roubles maintenant de Stellovsky, ce serait pour moi *le salut complet*, la résurrection ! Mais y aurait-il ici quelque chose de sérieux ? Est-ce vraiment possible ? Dans tous les cas, je me suis décidé d'envoyer à Paul (à votre nom, permettez-le) *une procuration* et des instructions à propos des conditions avec Stellovsky. Si l'affaire est tant soit peu sérieuse, qu'il la *termine plutôt* avant Noël, si c'est possible. Quant à vous, je vous prie de vouloir bien conseiller à Paul de ne pas traîner l'affaire, — pour connaître le résultat plus vite. Ainsi donc, un de ces jours je vous enverrai ma procuration. Si l'affaire s'arrange, mes soucis seront terminés pour longtemps !

Savez-vous ce que je fais en ce moment ? Ayant écrit

en deux mois et demi neuf feuilles d'imprimerie, d'une écriture serrée, maintenant j'écris de toutes mes forces des lettres à ceux auxquels je n'écrivais pas étant occupé de ma nouvelle. Et ensuite dans trois jours je commence un roman pour le *Rousski Viestnik*. Et ne croyez pas que je fabrique ça comme des galettes : si vilain et si abominable que soit ce que j'ai écrit, l'idée du roman et le travail que je lui consacre me sont à moi, malheureux, à moi l'auteur, ce qu'il y a de plus précieux au monde ! Ce n'est pas une galette, mais une idée très chère et très ancienne. Bien entendu, je vais la cochonner ; mais qu'y faire ! Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A N.-N. Strakhov.

Dresde, 10 (22) janvier 1870.

Très aimable Nicolas Nicolaïevitch, je vous supplie de ne pas vous fâcher que Paul vous remette ces quelques lignes non cachetées, je les envoie dans une seule enveloppe et sur la demande de Paul qui désire vivement recevoir cette année la *Zaria*. Si c'est possible, arrangez cela.

La possibilité de la chose dépend en ce cas du crédit. L'année dernière j'ai reçu la *Zaria* à crédit, mais elle sera payée. De plus, j'ai reçu *Guerre et Paix* (5 parties). Ainsi, pour la *Zaria* de l'année dernière et pour *Guerre et Paix* je suis redevable à la rédaction. Je vous prie beaucoup, Nicolas Nicolaïevitch, de porter cela sur mon compte. Ainsi pour *l'année dernière*, nous serons quittes.

Maintenant ; pour cette année (1870) je dois recevoir aussi la *Zaria*, et puis Paul demande encore la *Zaria* pour lui. Ainsi, peut-on m'arranger cela à crédit ? C'est-à-dire pour cette année (1870) je recevrais deux exemplaires de la *Zaria*, pour de l'argent, bien entendu, mais de façon à ce que le compte soit reporté à la fin de l'année. Voilà ce que voudra dire le crédit. Si c'est possible, je vous prie beaucoup d'y contribuer.

Je vous prie de m'envoyer encore à crédit, par Bazounov, la sixième partie de Léon Tolstoï (*Guerre et Paix*) dont j'ai

vu les annonces dans les journaux. Je vous en prie instamment et si c'est possible, sans tarder.

Ainsi donc, je devrai à la rédaction l'abonnement pour cette année 1870 et la sixième partie de *Guerre et Paix*. Je ne vous dérangerai plus par mes prières, ni la rédaction non plus ; quant à la somme que je devrai (c'est-à-dire pour les deux *Zaria* et la 6e partie) je trouverai moyen de m'acquitter d'une façon ou d'une autre vers la fin de l'année.

Je ne savais pas que vous étiez déjà revenu à Pétersbourg. Comment allez-vous et avez-vous l'intention de travailler? Que Dieu vous accorde le succès. J'aurais eu bien du plaisir à vous voir. Il me semble toujours que vous et tout le monde devez être bien changés dans ces trois années.

Votre tout dévoué,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A. A.-N. Maïkov.

Dresde, 12 (24) février 1870.

J'ai beau avoir honte de vous déranger, très aimable et très honoré Apollon Nicolaïevitch, mais les circonstances me forcent de m'adresser à vous encore cette fois. Je suis très inquiet à propos de quelque chose, et je m'adresse à vous comme à une personne dont la bonté est reconnue ; quoique je n'aie aucun droit à vous demander un service, mais je pense quelquefois que peut-être vous êtes resté pour moi, au moins en partie, le même Apollon Nicolaïevitch, qui, autrefois, s'intéressait très sincèrement à moi. Et je vous aurai peut-être ennuyé, car, autrement, je ne me sens pas coupable envers vous. Pardonnez-moi donc pour cette fois encore.

Voici de quoi il s'agit : il y a deux mois environ j'ai envoyé d'ici à Paul une procuration légalisée, en due forme (peut-être même un peu avant). Je ne me souviens pas, mais il me semble presque sûr que je vous l'ai adressée et, par conséquent, vous pouvez connaître l'existence de cette procuration entre les mains de Paul. Ensuite, le silence s'est fait et pendant un mois je n'ai reçu aucune

réponse. Enfin, il y a un mois et demi, j'ai reçu une lettre de Paul, dans laquelle il me demandait de consentir à la proposition de Stellovsky, de prolonger le terme de jouissance de Stellovsky d'une année encore. J'ai consenti aussitôt surtout, parce que dans sa lettre il m'informait positivement (et non pas sous forme d'intention et de probabilité, comme auparavant) que l'affaire est définitivement conclue et que si je me hâtais d'envoyer la réponse, entre le 15 et le 20 janvier (de notre style) elle serait sûrement terminée. Il ne me donnait pas de détails, « je suis très pressé », et il ajoutait seulement : « Ayez confiance en moi et restez tranquille. »

Je lui ai envoyé mon consentement aussitôt ; la première fois il m'a écrit si affirmativement que je me suis mis à espérer véritablement. Et voilà, depuis, pas une ligne. Enfin, il y a juste quinze jours je lui ai écrit en exigeant catégoriquement de m'informer immédiatement, de m'écrire deux lignes, seulement, *oui* ou *non*. Mais jusqu'à présent je n'ai pas encore eu un seul mot de sa part. Il ne donne plus signe de vie...

Mais peut-être aussi toute l'affaire avec Stellovsky s'est-elle simplement dérangée, et Paul ne répond pas uniquement par paresse à mes demandes d'information. J'ai été étonné moi-même au début que Stellovsky veuille acheter à présent, tandis qu'il serait bien plus commode pour lui d'acheter s'il le lui fallait, à la fin de l'année, quand il se proposerait d'imprimer. Quelle nécessité aurait-il de débourser l'argent six mois à l'avance? Mais maintenant, il a traîné exprès avec Paul, pour savoir dans quelle situation se trouvait son vendeur, c'est-à-dire, si j'ai de l'argent, ce que j'attends, etc. ; il a certainement appris que dans six mois je serai encore plus gêné qu'à présent. Ce n'est pas Paul Alexandrovitch qui dépassera en ruse Stellovsky.

Maintenant voilà exactement ce que je veux vous prier de faire : faites venir Paul chez vous, et demandez-lui de vous rendre compte de l'affaire, c'est-à-dire *oui* ou *non*, rien de plus. De plus, exigez de lui qu'il vous remette immédiatement, en mains propres, la procuration que je lui avais envoyée, et l'ayant obtenue, gardez-la chez vous.

Si Paul est coupable en quoi que ce soit, il n'aura que ce qu'il mérite. Mais s'il n'est coupable en rien, moi non

plus, je ne suis nullement coupable envers lui. Je lui ai témoigné la confiance la plus aveugle, en lui envoyant d'ici une procuration écrite et légalisée. Je ne suis pas coupable si, ayant reçu ce papier, il a tout abandonné et a gardé le silence ; c'est-à-dire s'il n'a pas compris, qu'ayant une pareille procuration entre ses mains, rien que par *délicatesse envers lui-même*, il aurait dû me répondre, d'autant plus que cela ne lui coûtait rien.

S'il refusait de vous délivrer la procuration, dites-lui que je serais forcé d'insérer des annonces dans les journaux pour annuler la procuration, et alors cela serait bien pis.

D'ailleurs, s'il vous remettait la procuration, cela n'expliquerait rien. S'il a conclu quelque traité avec Stellovsky, alors d'ici à quelque temps je n'en saurai rien. Le meilleur serait, si possible, avant de voir Paul, de demander à Stellovsky lui-même, c'est-à-dire si lui, Stellovsky, a quelque affaire en train à propos de l'achat du roman l'*Idiot* de Théodore Dostoïevski. A mon avis, on pourrait connaître ainsi toute la vérité aussitôt, car Stellovsky ne doit pas avoir de raison de garder le secret. Quant à Paul, il ne peut m'en vouloir de tous ces renseignements : c'est lui qui m'y a poussé, ayant agi sans gêne, avec la procuration entre ses mains. Il a trop manqué de délicatesse envers lui-même, je le répète.

Je n'ose pas vous demander d'aller vous renseigner vous-même chez Stellovsky. Mais si vous vouliez faire cela pour moi, je n'oublierais jamais le service que vous me rendriez.

Il y a quinze jours, j'ai adressé à Kachpirev la demande la plus humble et la plus instante de m'envoyer le reste de l'argent pour ma nouvelle (qui maintenant doit être toute prête dans la seconde livraison, par conséquent il lui est facile d'établir mon compte). Pas une ligne de réponse, et cependant qu'est-ce que cela pourrait lui faire de terminer nos comptes à présent, c'est-à-dire une quinzaine de jours avant, et à présent, cela ne ferait que quinze jours ! Cela ne lui coûte pas davantage, et moi je suis à bout de forces. Ici, je perds tout mon crédit dans les boutiques et chez les propriétaires, en les faisant attendre ; j'aurai beau payer dans quinze jours, mon crédit est perdu. On me l'a

déclaré. Pourquoi donc ? Et pourquoi a-t-il peur de me payer à présent ? Je pensais qu'il imprimerait sûrement toute ma nouvelle, j'avais compté là-dessus. J'ai vu dans les journaux qu'à Leskov, par exemple, il donnait jusqu'à 1.500 roubles à l'avance. Et combien ne devait-il pas donner à Pissemski ? Et rien pour moi, même quand je ne demande pas d'avance, mais ce qui m'est dû, et quand j'écris des demandes aussi humiliantes. Cela ne m'était encore jamais arrivé, et je n'ai jamais été autant dans le besoin, ayant cependant gagné dans quatre mois environ 1.500 roubles. Je lui écris encore, mais pour l'amour de Dieu. parlez-lui de moi, faites-le penser à moi, il m'a probablement oublié. Je suis dans une telle gêne que je suis prêt à me pendre.

J'aurais été bien heureux de savoir si leur revue a réussi, si le nombre des abonnés est augmenté ? Ici, de loin, on remarque mieux toutes ces petites fautes d'édition, dont ils ne font probablement aucun cas, en ne considérant que des buts élevés du haut de leur grandeur, et qui certainement leur ont enlevé un millier d'abonnés, sinon davantage. Et ils ne comprennent pas que c'est leur propre faute ! Et cependant c'est dommage : la *Zaria* est une revue ayant une bonne direction. Et quelle méthode ils ont adoptée d'annoncer à l'avance chaque petite chose, qui doit être publiée dans leur revue ! « Dans le numéro suivant va commencer le roman *Les Tziganes* », et cela paraîtra deux fois environ, sur la couverture, en lettres majuscules. La revue, qui dès le premier numéro l'avait pris de très haut, dans sa tendance et dans sa critique, cette revue ne peut annoncer aussi solennellement *Les Tziganes*, sans que *Les Tziganes* ne soient une œuvre égale en mérite aux *Ames Mortes*, au *Nid de gentilshommes*, à *Oblomov*, à *Guerre et Paix*. Et cependant, le roman *Les Tziganes*, tout en n'étant pas dépourvu de mérites, ne vaut pas du tout *Les Ames Mortes*. Chaque abonné se précipite avec avidité sur *Les Tziganes* annoncés, et dit ensuite : « Eh, voilà ce dont ils sont tellement charmés, ils sont donc bien à court ! » Ils font ainsi du tort à la revue et au roman. On peut en dire autant des romans de Mme Kobiakov. Enfin, pourquoi ont-ils mis en vedette tous les noms et tous les articles de la publication pour l'année courante?

S'ils se taisaient, on pourrait les croire riches. Quand on a lu l'énumération des articles annoncés, chacun peut se dire : « Eh ! mais ils n'ont que ça ! » Le premier numéro de la *Zaria* pour cette année vous donne une impression des plus grises : absence complète de choses palpitantes, modernes, essentielles (c'est toujours comme ça avec eux), très peu de belles-lettres (ma nouvelle elle-même a été partagée en deux). Votre admirable traduction ne peut être considérée comme appartenant aux belles-lettres : c'est un poème en vers et en même temps un article savant, mais ce n'est pas des belles-lettres ; on publie des vers pareils par luxe, par richesse ; mais il faut aussi des belles-lettres. Le roman traduit ne vaut rien. La critique elle-même, quoiqu'elle ait conservé encore la force et le ton d'autrefois, n'est que la répétition pour la troisième ou quatrième fois de l'ancienne idée. Le livre de décembre de l'année dernière avait paru avant les fêtes de la Noël, n'est-ce pas ? Eh bien ? (d'après les journaux), le livre de janvier paraît cette année le 23 janvier. Est-ce que chaque abonné ne pourrait pas dire : « Si on n'a pas su publier à une époque où on est si pressé, l'époque des souscriptions, que deviendront les numéros 10, 11, 12 ? » Je suis persuadé qu'à la rédaction tout le monde, Kachpirev en tête, considère ces bévues comme des bagatelles, des détails ! Mais on peut compter plusieurs dizaines de ces détails, et ils leur ont enlevé déjà sûrement un millier de souscripteurs ! Et encore avec une concurrence aussi puissante que celle, par exemple, du *Viestnik Evropi*, qui a su réunir tous les noms brillants (Tourguenev, Gontcharov, Kostomarov), qui publie chaque numéro d'une façon riche et intéressante, et qui paraît régulièrement chaque premier du mois ! Mais dans la *Zaria*, ils croient que c'est une bagatelle, pourvu qu'il y ait une tendance ! Voyons, il ne s'agit pas de tendance, il s'agit de savoir lancer une édition. Ce qui est regrettable, c'est que le *Viestnik Evropi* sera certainement la revue la plus importante. La *Zaria* a-t-elle réalisé sa souscription ?

Après un grand intervalle de temps entre mes crises, elles ont recommencé à m'attaquer et me contrarient surtout en m'empêchant de travailler. J'ai conçu une riche idée ; je ne parle pas de la réalisation, mais de l'idée.

C'est une de ces idées qui font un effet indiscutable sur le lecteur. C'est dans le genre de *Crime et Châtiment*, mais encore plus près de la réalité, plus essentiel, et cela a un rapport direct à une importante question actuelle. Je finirai vers l'automne, sans me hâter ni me presser. Je ferai mon possible pour que cela soit aussi imprimé en automne, sinon tant pis. J'espère recevoir autant d'argent au moins que pour *Crime et Châtiment*, et, par conséquent, vers la fin de l'année il y a espoir que toutes mes affaires seront arrangées et que nous pourrons revenir en Russie. Mais le sujet est bien ardent ! Je n'ai jamais travaillé avec tant de délice et de facilité. Mais en voilà assez ! Je vous assomme avec mes longues lettres !... Si cela vous est possible, dites à Kachpirev d'envoyer l'argent et faites tout ce que je vous ai prié de faire à propos de Paul ; je ne l'oublierai jamais. Toute ma famille me charge de vous saluer.

Votre

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A N. N. Strakhov.

Dresde, 26 février (10 mars) 1870.

Je m'empresse de vous remercier, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, de votre souvenir et de votre lettre. A l'étranger, les lettres de nos anciens bons amis sont précieuses. Voilà Maïkov qui a, paraît-il, tout à fait cessé de m'écrire. J'ai lu avec avidité vos quelques lignes approbatives sur mon récit [1]. Cela m'est flatteur et agréable ; j'aurai voulu et je veux encore contenter toujours des lecteurs tels que vous. Kachpirev aussi est content, — il en fait mention dans deux lettres. Je suis très aise de tout cela et surtout je suis content de ce que vous me dites de la *Zaria* : si elle se tient ferme, c'est admirable. J'appartiens complètement

1. Il s'agit du récit : *Le Mari Éternel*, imprimé dans la *Zaria* (1870), nos 1 et 2. Voici ce que Strakhov écrivait à Dostoïevski : « Votre nouvelle produit une impression très vive, et aura un succès indiscutable. A mon avis, c'est une de vos œuvres les plus élaborées, et, par le sujet, une des plus intéressantes et plus profondes que vous ayez jamais écrites. Je parle du caractère de Troussotzky ; la majorité comprendra à peine, mais on le lit et on le lira avec avidité. » (14 février.)

à la direction qu'elle a prise, et son succès me paraît se confondre avec le mien. Elle me rappelle le *Vrémia*, le temps de notre jeunesse, Nicolas Nicolaïevitch! D'ailleurs, voulez-vous que je vous le dise franchement: j'avais quelques craintes pour le succès de la souscription. Je ne craignais pas pour le succès de la revue; plus tôt ou plus tard, la revue aurait acquis des abonnés; mais j'avais peur pour la souscription de cette année. Il me semblait ici que la revue aurait pu être publiée avec plus d'exactitude et d'assurance. Mais je me suis trompé et c'est très bien : 2.500 abonnés! c'est bien, parce que cela prouve que la revue est bien établie. Bien entendu, 3.500 abonnés ce serait encore mieux. Je ne comprends pas du tout pourquoi la revue ne les a pas avec une direction aussi utile et avec des articles tels que ceux qui paraissaient l'année dernière. Je suis tout à fait persuadé que ce millier d'abonnés qui ne se sont pas présentés, étaient venus et avaient frappé à la porte de la rédaction, mais ils lui ont glissé entre les doigts d'une façon quelconque. Et peut-être tout cela dépendait-il de quelques détails, de l'habileté et de l'adresse de l'éditeur. Tous ces détails ont leur valeur dans une entreprise d'édition. Je comprends trop bien que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais jugez donc : d'après l'annonce du journal le numéro de février de la *Zaria* a paru le 16 février. Et nous sommes au 26 février, et je ne l'ai pas encore reçu ! Je ne puis admettre que le bureau de la rédaction ne le fasse qu'avec moi (pourquoi donc avec moi seulement ?). Il est donc clair pour moi que les abonnés hors de Saint-Pétersbourg souffrent ainsi également. Croyez-le, je suis sorti de la poste aujourd'hui en grinçant des dents, — tellement je voudrais enfin lire ce livre. Ici chaque arrivée de la *Zaria* est pour moi un jour de fête, un anniversaire. Je voulais même télégraphier aujourd'hui à la rédaction. (Qui sait, il se peut qu'on ait vraiment oublié de me l'envoyer ? Informez-vous, pour l'amour de Dieu, je vous en prie.) Indiscutablement, ce ne sont que des bagatelles. Mais s'il s'amasse plusieurs de ces bagatelles, il ne serait pas étonnant qu'un millier d'abonnés s'échappassent.

Quand j'ai reçu le premier numéro de la *Zaria*, j'ai écrit à Maïkov que le livre n'avait pas produit sur moi une forte m pression. Il m'a paru qu'il y avait beaucoup trop peu

de belles-lettres; ma nouvelle seulement. Vous en dites du bien, mais ce n'est pas si important qu'on puisse se contenter d'elle seule, et encore ce n'est pas une nouvelle, mais la moitié d'une nouvelle, cinq feuilles. (*Slovo* de Maïkov, c'est une poésie, ce n'est pas des belles-lettres [1].) Quant à votre article il est admirable, mais sur un vieux thème (je ne parle pas à mon point de vue, mais au point de vue des abonnés). A propos, qui donc vous a dit que votre article sur Tourguenev vaut mieux que votre article sur Tolstoï ? L'article sur Tourguenev est admirable et *clair*, mais dans les articles sur Tolstoï vous avez, pour ainsi dire, exposé le point fondamental à partir duquel vous désirez continuer votre activité, — voilà de quelle façon je considère cela. Et, si vous me permettez de le dire, maintenant — je suis, à la lettre, d'accord avec tout, (avant je ne l'étais pas) et de toutes ces quelques mille lignes de ces articles, je renie seulement *deux* lignes, ni plus, ni moins, avec lesquelles je ne puis positivement pas m'accorder. Mais de cela, nous parlerons plus tard. Il est important que la revue se soit *fondée* quand même, et c'est donc tant mieux!

A propos, que dites-vous de votre santé : « *je grince tout le temps ?* » Est-ce que vous auriez quelque maladie chronique ? C'est la première fois que je vous entends dire cela ; quant à moi, ma santé va à peu près. Vous savez, les crises, mais le reste va bien.

Vous m'écrivez : ne voudriez-vous pas nous aider ? — c'est-à-dire au sujet de la collaboration à la *Zaria*. A ce propos, je vous donnerai une explication, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, tout à fait franche et sincère : je désire de tout mon cœur collaborer à la *Zaria*, et je lui souhaite le succès le plus éclatant, non seulement de tout mon cœur, mais aussi à cause des opinions qui me sont chères. Mais, pour que je puisse préparer quelque chose bien en ordre pour la *Zaria*, il faut qu'elle me vienne en aide à l'avance. Peut-elle faire cela pour moi ? C'est là toute la question.

Cette discussion à propos de l'argent d'avance, ce n'est pas un caprice, ni de la morgue, ni de l'entêtement de ma part, et d'autant plus que l'on ne me demande pas, mais

1. Il s'agit de la *Légende de l'Expédition d'Igor*.

que je m'offre moi-même, car je ne saurais considérer votre invitation *d'aider* comme une proposition formelle. Je trouve inutile et fastidieux de parler de mes affaires d'argent, mais la réalité vous sera très compréhensible en deux mots : toute ma vie j'ai travaillé pour de l'argent, et toute ma vie j'ai été constamment dans le besoin ; à présent plus que jamais. Au printemps il me faut absolument de l'argent ; mais pour mon travail tout le monde m'a donné toujours à l'avance, et beaucoup même, et cela ne s'est jamais passé autrement. Et cela ne peut être autrement, car je n'ai jamais eu une somme assez importante à la fois, avec laquelle j'aurais pu attendre quelques mois et, ensuite, ayant attendu, vendre mon roman tout achevé, comme le font nos littérateurs plus importants.

Mais je vous dirai franchement, en même temps, que je n'ai jamais imaginé un sujet pour de l'argent, pour satisfaire à l'obligation une fois acceptée d'écrire pour un terme fixé d'avance. Je me suis toujours engagé — et vendu à l'avance — quand j'avais déjà mon sujet en tête, que je voulais réellement écrire et que je trouvais nécessaire d'écrire. J'ai un sujet pareil en ce moment. Je ne pourrais entrer dans des détails à présent, mais voici ce que je dirai : il m'est rarement arrivé d'avoir quelque chose de plus neuf, de plus complet, de plus original. Je puis parler ainsi sans être accusé d'orgueil, parce que je ne parle que du sujet, que de l'idée qui s'est incarnée dans ma tête, et non pas de l'exécution. Quant à l'exécution, elle dépend de Dieu ; je puis la gâcher, ce qui m'est arrivé souvent, mais quelque chose en dedans de moi me dit que l'inspiration ne m'abandonnera pas. Mais pour la nouveauté de l'idée, et l'originalité du procédé, je réponds et, en attendant, j'envisage cette idée avec transport. Ce sera un roman en deux parties, — pas moins de 12, mais pas plus de 15 feuilles (je le pense), au moins, pas davantage. Il peut être remis sûrement à la rédaction le 1er décembre de l'année (1870) actuelle. Je puis prendre du temps d'avance, pour écrire convenablement. (N. B. — On aurait pu le remettre le 1er novembre, mais j'avoue que j'ai une grande répugnance à imprimer une seconde grande nouvelle dans la même revue, et la même année. Ne serait-ce pas mieux, comme à présent, aux mois de janvier et de

février de l'année prochaine ? D'ailleurs, il me semble qu'il n'en saurait être autrement.)

Voilà tout ce que je puis offrir de mon côté. Quant à la rédaction, voici ce que je lui demande : 1.000 roubles d'avance, de cette façon : 500 roubles dans un mois à partir d'aujourd'hui, et les autres cinq cents par fractions, à commencer un mois après m'avoir donné les premiers 500 roubles, 100 roubles chaque mois, et ainsi pendant cinq mois. Le principal est que les envois soient réguliers. Mais les premiers 500 roubles absolument dans un mois et à la fois.

Si vous trouvez vous-même, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, d'après votre propre opinion, que ma proposition soit admissible, et exécutable, communiquez-la à Vassili Vladimirovitch et qu'il en décide comme il jugera bon. S'il consent, faites-le-moi savoir, afin que je ne compte pas inutilement et que je puisse m'organiser définitivement avec mon temps et mon travail.

J'ajouterai que je ne trouve pas que de ma part cette proposition soit exagérée et hardie : 1° j'en ai fait de pareilles une dizaine de fois, et même des offres bien plus importantes, qui ont été presque toutes acceptées ; 2° la revue la *Zaria*, comme je le sais par les journaux, a bien avancé l'année dernière jusqu'à 1.500 roubles. En tout cas, je suis tout prêt à le faire et à travailler avec ardeur ; et puis, que l'éditeur en décide.

J'ajouterai encore que, pendant toute ma carrière littéraire, j'ai toujours rempli exactement mes engagements littéraires, je n'y ai pas manqué une fois ; de plus, je n'ai jamais écrit uniquement pour l'argent, afin de me débarrasser de l'engagement pris. Si j'ai gâché, je l'ai fait dans la pureté de mon cœur, et non pas avec une mauvaise intention.

De plus, je m'engage, jusqu'à la remise du manuscrit, à ne plus tracasser la rédaction par des demandes d'autres secours d'argent, en dehors de ces 1.000 roubles. Et enfin, je m'engage à ne pas mourir cette année.

Ainsi, j'attends votre réponse et j'ai encore une grande et instante prière à vous adresser : si c'est possible, envoyez-moi, pour le crédit prochain (comme vous l'avez fait pour *Guerre et Paix*), le livre de Stankevitch sur Gra-Renovsky. ndez-moi cet énorme service, dont je me sou-

viendrai toujours. Ce livre m'est nécessaire comme l'air que je respire ; et aussitôt que possible, comme une source de renseignements, pour mon œuvre, — source dont je ne puis me passer. N'oubliez donc pas, pour l'amour du Christ, si vous trouvez seulement possible de l'envoyer.

Anna Grigorievna vous salue et se souvient de vous cordialement. Nous nous occupons maintenant de notre Lubothcka. Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas marié et n'avez-vous pas d'enfants, très estimé Nicolas Nicolaïevitch? Je vous jure que cela constitue les trois quarts du bonheur de la vie, et le reste fait à peine le quart.

Est-ce qu'aujourd'hui encore je n'aurai pas la *Zaria* ? Je me pourlèche d'avance à l'idée de lire votre article : *Question féministe*, — quel sujet ! Je m'attends à une jouissance énorme. Vous, précisément, pouvez écrire là-dessus ce qu'il faut. Je commence toujours à découper la livraison à votre article; je ne le dis pas par compliment. Savez-vous, il serait bien possible que nous nous vissions cette année.

Votre cordialement dévoué,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Dresde, 24 mars (5 avril) 1870.

Je m'empresse de vous répondre, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, et d'abord parlons de moi. Je vous dirai très franchement et définitivement, qu'ayant tout calculé, je ne puis nullement, et je n'ose pas promettre le roman pour les numéros d'automne. Il me semble que c'est absolument impossible; et puis, j'aurais prié la rédaction de ne pas me gêner dans mon travail, que je voudrais faire proprement, comme le font ces messieurs-là (les grands écrivains). Je réponds d'une chose, que je serai prêt pour janvier prochain. C'est une de mes pensées les plus chères et je voudrais faire très bien. Quant à maintenant, je travaille quelque chose pour le *Rousski Viestnik*, j'aurai bientôt fini. Je leur dois encore *considérablement*. Si, me trouvant dans un grand besoin en ce moment, je m'étais

adressé à Katkov, en lui dépeignant ma situation, il serait évident que mon futur travail lui appartiendrait. Je m'expliquerai tout franchement. (Je compte beaucoup sur la chose que j'écris pour le *Rousski Viestnik*, non pas au point de vue artistique, mais tendancieux : je veux exprimer quelques pensées, dût le côté artistique en souffrir, mais ce que j'ai amassé dans le cœur et dans l'esprit m'entraîne; que ce ne soit qu'un pamphlet, je dois parler. Je compte sur le succès. D'ailleurs, qui donc se mettrait à écrire, sans compter sur le succès?)

Maintenant, je vous répète ce que je disais avant : J'ai travaillé toute ma vie et toujours pour ceux qui me payaient d'avance. Ce fut toujours ainsi et jamais autrement. C'est mauvais pour moi au point de vue économique, mais que faire ! Mais aussi, étant payé d'avance, je donnais toujours quelque chose de réel, c'est-à-dire que je ne me vendais qu'une fois l'idée poétique déjà née et mûre autant que possible. Je ne me faisais pas payer une case vide, c'est-à-dire l'espoir *d'inventer* et *de composer* un roman pour la date fixée. Je crois que cela fait une différence. Maintenant, je veux être tranquille dans mon travail. J'aurai bientôt fini pour le *Rousski Viestnik*, et je commencerai le roman avec délice. L'idée de ce roman existe en moi depuis trois ans, mais avant j'avais peur de le commencer à l'étranger, je voulais être pour cela en Russie. Mais dans trois ans, bien des choses ont mûri, tout le plan du roman; et je crois que quant à la première partie (celle que je destine à la *Zaria*) je puis m'y mettre ici, car l'action commence il y a bien des années. Ne vous inquiétez pas que je parle de première partie. Toute l'idée demandera un volume de grande dimension, au moins autant que le roman de Tolstoï. Mais cela va faire cinq romans séparés, et tellement séparés, que certains d'entre eux, excepté les deux du milieu, pourront paraître dans des revues différentes, comme des nouvelles indépendantes; ou être édités à part, comme des œuvres définies. Le titre commun sera *La Vie d'un grand Pécheur*, avec un titre spécial pour chaque volume. Chaque partie (c'est-à-dire roman) n'aura pas plus de 15 feuilles. Pour le second roman, je devrai être en Russie; l'action du second roman se passera dans un monastère et, quoique je connaisse très bien le monastère russe, je veux être quand

même en Russie. J'aurais tant voulu causer avec vous en détail : que peut-on exprimer dans une lettre ? Je dirai encore une fois qu'il m'est impossible de promettre pour l'année courante ; ne me pressez pas et vous obtiendrez une chose consciencieuse, et peut-être même bonne. Cette idée est devenue au moins le but de ma future carrière littéraire (car on ne peut compter de vivre et d'écrire que six ou sept ans). Que la *Zaria* ne se fâche donc pas de donner l'argent neuf mois à l'avance : j'en ai quelquefois reçu deux ans à l'avance. Sans rien semer, on ne récolte rien, et vous savez, Nicolas Nicolaïevitch, exactement, que je ne parle pas à tort et à travers, mais parce que les circonstances se sont organisées ainsi. *Et puis la somme d'argent n'est pas grande, en réalité.* Si je m'adresse à d'autres, il est naturel que mon travail leur appartienne. J'ai toujours été un homme de lettres honnête. J'aurais voulu travailler pour la *Zaria*, car sa tendance me plaît. Je vous demande une chose sérieusement, Nicolas Nicolaïevitch, si l'affaire est possible, informez-moi, comme un bon vieux camarade et collaborateur, le plus tôt possible. Mes besoins grandissent tellement, que je ne dois pas perdre de temps ; il faut donc que je sache sûrement. J'ai une femme et un enfant à ma charge, et puis encore, il me faut le calme et une vie assurée. Que Kachpirev décide donc quelque chose, *oui* ou *non ;* il faut savoir, au moins, car mon temps est précieux. Dans ce cas, un *non* sera plus avantageux qu'un *oui* qui traîne, car le temps ne se perdra pas.

J'ai lu la livraison de mars de la *Zaria* avec un grand plaisir. J'attends la suite de l'article avec impatience, afin de pouvoir tout comprendre. Je pressens que vous voulez surtout représenter H... comme un Occidental et parler de l'Occident, en opposition avec la Russie, n'est-ce pas [1] ? Vous avez très heureusement établi le point principal : H... est pessimiste ; mais reconnaissez-vous *réellement* que ses doutes ne sont pas résolvables (à qui la faute, Kroupoff, etc.) ? Vous évitez cela, je crois, et, à ce qu'il me semble, vous le faites pour exprimer surtout votre idée principale. En tout cas j'attends la suite de l'article avec

1. Il s'agit de l'article : *La Carrière littéraire de Hertzen.* Article 1er. *Zaria*, 1870, n° 3.)

une impatience fébrile ; le thème est trop prenant et trop actuel. Comment cela sera-t-il donc, quand vous prouverez que H... avait dit avant bien d'autres que l'Occident pourrissait? Que diront les Occidentaux du temps de Granovsky? Je ne sais ce que vous allez dire, mais je devine seulement. A propos (quoique cela n'entre pas dans le sujet de votre article), n'est-ce pas qu'il y a aussi encore un point pour déterminer et établir le sens principal de la carrière de H..., c'est que toujours et partout *il a été surtout poète?* Le poète prend le dessus chez lui partout et en tout, dans toute sa carrière. Poète agitateur, poète acteur politique, socialiste, poète philosophe, poète au plus haut point! C'est une propriété de sa nature. Il me semble que cela peut expliquer beaucoup de choses dans son activité, sa légèreté même et sa disposition aux jeux de mots dans les plus hautes questions morales et philosophiques (ce qui, soit dit en passant, est très désagréable en lui). « La question féministe » (en février) a été traitée admirablement, mais je réponds à votre question, pourquoi j'avais trouvé dans la *Zaria* un manque *d'assurance?* Je ne me suis peut-être pas exprimé exactement, mais voilà : vous êtes trop doux.

Pour eux il faut écrire le fouet à la main. Dans bien des cas, vous êtes trop intelligent pour eux. Si vous les attaquiez plus vivement et plus *brutalement*, cela vaudrait mieux. Les nihilistes et les Occidentaux exigent le fouet. Dans vos articles sur Tolstoï, vous avez l'air de les supplier d'en convenir avec vous, et dans les derniers articles sur Tolstoï vous tombez dans une certaine tristesse et dans une certaine désillusion, tandis qu'à mon avis le ton devrait être triomphant et joyeux jusqu'à *l'impertinence!* Allons, croyez-vous donc qu'ils comprennent vraiment votre esprit subtil et brillant dans vos lettres à Kositza? Quand je lisais ici que Mme Konradi imite Pissarev, ou bien quand vous priez votre correspondant, tout en sentant, à votre étonnement, que vous ne pouvez vous considérer ni comme un sot, ni comme un lâche, — et vous vous excusez aussitôt, comme pris de peur : « je vous prie de me comprendre exactement » — je riais aux éclats ; croyez-vous donc qu'un pareil ton leur soit compréhensible? Bref : vous *ne* pouvez prendre un autre ton ; car votre sérieux, cet amour et ce respect de votre tâche, est maintenant l'es-

prit de la revue, et cet esprit est élevé, ce qui fait admirablement l'essence même de la *Zaria* ; mais quelquefois, à mon avis, il faut *baisser* le ton, prendre le fouet en main, non pas pour se défendre, mais pour attaquer soi-même le plus brutalement possible. Voilà ce que je comprenais sous le mot *d'assurance*. D'ailleurs, il se peut que je me trompe dans mes jugements ; c'est par enthousiasme.

Deux lignes sur Tolstoï, avec lesquelles je ne suis pas d'accord quand vous dites que L. Tolstoï égale tout ce que nous avons de grand dans la littérature. Il est absolument impossible de dire cela ! Pouchkine, Lomonosov sont des génies. Quand on se présente avec *Le Nègre de Pierre le Grand* et avec *Belkine*, cela veut dire décidément paraître avec *une parole de génie, nouvelle*, telle que *jamais nulle part* on n'avait prononcée. Mais se présenter avec *Guerre et Paix*, c'est venir après cette *parole nouvelle* déjà prononcée par Pouchkine, et cela dans *tous les cas, si loin et si haut* que soit allé Tolstoï dans le développement de cette nouvelle parole dite avant lui par un génie, pour la première fois. A mon avis, c'est très important. D'ailleurs, je ne puis m'expliquer complètement en quelques lignes.

Excusez-moi, mais le roman de Tchaev : *Les Forces secrètes*, m'a beaucoup plu : c'est très poétique et, en attendant, c'est bien écrit. Pourquoi l'avez-vous laissé échapper ? *La Belle-Mère* est plus sérieuse, comme œuvre, mais ce n'est pas un roman et puis c'est en *vers* (c'est-à-dire que je la juge superficiellement, au point de vue *nécessaire*, en parlant des abonnés).

Anna Grigorievna vous salue cordialement. Ah ! si l'on pouvait revenir vite Nicolas Nicolaïevitch, le plus vite possible. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Je vous le répète, j'attends de vos nouvelles au plus tôt, comme d'un excellent vieil ami. Et puis j'ai tant besoin d'argent ; ce serait bien si Kachpirev ne traînait pas l'envoi, s'il disait *oui*.

J'oublie toujours de demander si le livre de Danilevsky : *L'Europe et la Russie*, ne paraîtra pas séparément ? Comment cela pourrait-il se faire ? Pour l'amour de Dieu, n'oubliez pas de me le faire savoir.

A A. N. Maïkov.

Dresde, le 25 mars (6 avril) 1870.

Pardonnez-moi, bon et estimable Apollon Nicolaïevitch, d'avoir tant tardé à vous répondre, malgré que tous les jours j'aspirais à vous écrire. Mais d'abord, mon travail, et secondement ma santé : je suis devenu malade imaginaire, cela m'est venu dans l'isolement ; je m'inquiète à propos de ma santé. Mon cœur palpitait irrégulièrement et je ne pouvais dormir. Je suis allé cependant chez le docteur, un célèbre professeur, qui m'a examiné entièrement. — « Il n'y a rien du tout, ce sont les nerfs. Mais les nerfs sont bien dérangés. Il faudra aller passer l'été quelque part hors de Dresde ; ce serait bien d'aller à la mer, prendre des bains. » Ce serait aussi très bien pour ma femme. Ce serait encore incomparablement meilleur d'aller respirer l'air du pays ; *tout* ce que vous avez écrit à ce propos est la vérité pure, la vérité des vérités. Mais Apollon Nicolaïevitch, est-ce que vous ne savez pas pourquoi je ne reviens pas et ne puis quitter ces pays étrangers ? Croyez-vous que cela me soit agréable d'être enfermé dans la prison pour dettes dès mon arrivée ? Jusqu'à une certaine époque il m'est tout à fait impossible de songer au retour ; est-ce que vous croyez que je ne m'ennuie pas et que je n'aspire pas de tout mon cœur à revenir en Russie? Et combien ma femme s'ennuie ! croyez-vous que cela me fasse plaisir de la voir languir ainsi ? Bien plus : je suis *absolument* certain, par des faits, qu'au point de vue de l'intérêt mes affaires iraient trois fois mieux qu'à présent. A ce propos-là je voudrais vous dire toute ma façon de penser : je vous jure, mon cher ami, que je n'en aurais fait aucun cas, qu'on me mette *sûrement* dans la prison pour dettes, n'en ai-je pas vu d'autres dans ma vie ? J'aurais fait mon année et je me serais racheté. Mais je sais que si autrefois (il y a seulement cinq ans) cela eût été possible, maintenant, — je le sais pour sûr, — c'est tout à fait impossible. Avec ma santé je ne supporterais pas même six mois dans un lieu d'emprisonnement, et surtout je ne pourrais pas travailler. Et cependant, j'ai une masse de

sujets à développer. Vous dites des paroles d'or à propos de mon travail ici ; en effet, je resterai en arrière, non pas au point de vue du siècle, ni au point de vue de la connaissance de ce qui se passe chez nous (je le sais certainement mieux que vous, car *journellement !* je lis *trois* journaux russes jusqu'à la dernière ligne et je reçois deux revues), mais je me déshabituerai du *cours vivant de l'existence* ; non pas de son idée, mais de son essence même ; et comme cela agit sur le travail artistique ! Tout cela est vrai, mais comment faire ? Entrer en conciliation avec mes créanciers, les prier de me donner un délai d'une année et payer tout alors ? Consentiront-ils? Si l'on remboursait la moitié, ils accorderaient peut-être un délai d'un an. Je pense à cela nuit et jour Même si l'on payait 30 0/0, ils consentiraient peut-être ! Mais ce serait même difficile d'entrer en rapport avec eux. Dieu sait, s'ils sont encore tous à Pétersbourg ? Il le faudrait bien ; car autrement il n'y aurait pas moyen. Je pense qu'en tout, à présent, il doit y avoir *de dettes criardes*, c'est-à-dire en billets, pour 4.000 roubles. Par conséquent, il faut deux mille pour rembourser, 1.000 roubles pour partir d'ici et arriver à Pétersbourg, voilà donc 3.000 roubles qui me sont nécessaires. Où les prendre? Mais croyez-moi, si je n'avais pas quitté Pétersbourg alors, en deux ans j'aurais pu tout payer. Mais si je suis parti, c'est que Petchatkine avait commencé à me poursuivre, et on m'en avait prévenu. Qu'auriez-vous voulu que je fisse ? me faire mettre en prison quand je venais à peine de me marier ? Je n'ai pas pu supporter cela et je suis parti, — et voilà tout.

D'ailleurs, je vais y penser sérieusement cet été, quand quelque chose sera organisé. Maintenant, je travaille pour le *Rousski Viestnik*. Je leur dois de l'argent, et ayant donné le *Mari Éternel* à la *Zaria*, je me trouve par là, vis-à-vis du *Rousski Viestnik*, dans une situation équivoque. Il faut à tout prix que je termine ce que j'écris pour eux. Et puis je le leur ai promis fermement, et en littérature, je suis un honnête homme. Ce que j'écris est une chose tendancieuse, je voudrais exprimer mon opinion avec plus d'ardeur. (Ce que les nihilistes et les occidentaux vont crier que je suis rétrograde !) Mais que le diable les emporte ! je dirai ma manière de penser jusqu'au dernier mot. Et savez-vous

combien je suis troublé ? Je ne puis absolument pas décider si ce sera bien ou non. Tantôt il me semble que ce sera très réussi, et que je rattraperai l'argent à la seconde édition, tantôt il me semble que cela ne réussira pas du tout. Mais mieux vaut tomber complètement, que d'obtenir un succès médiocre. Vous m'avez anéanti en faisant votre remarque sur les « efforts de l'imagination » que vous avez observés dans le *Mari Éternel*. Combien cela m'a fait de peine ; mais enfin, à la grâce de Dieu. Sans compter sur le succès, on ne peut travailler avec ardeur. Et moi, je travaille avec ardeur. Donc, j'espère.

Mais je ne vous ai pas encore remercié pour l'intérêt que vous me témoignez et pour votre visite à Stellovsky et autres. Vous ne vous doutez même pas combien vous avez fait pour moi en faisant cela. Vous m'avez rendu la paix du cœur, et vous avez guéri ma blessure. A vous (et à vous seulement) je puis tout avouer à la fin : j'avais cru que Paul m'avait trompé ! Comme j'ai souffert, comme j'ai prié pour lui et, enfin, votre lettre est venue dissiper tous mes doutes ; ce n'est qu'un garçon léger, mais il est bon et honnête. Je vous le répète, vous avez guéri la blessure de mon cœur. Quant à Stellovsky, que le diable l'emporte ! J'en suis même content à un certain point, figurez-vous ! Il est si pénible d'avoir affaire à ce coquin... !

Et cependant, je me trouve maintenant dans une situation affreuse (Mister Micowber). Pas un sou; et cependant, il faut exister jusqu'à l'automne, quand j'aurai de l'argent. En demander au *Rousski Viestnik* c'est presque impossible ; d'abord, on peut me le refuser, et secondement ce serait prendre sans mesure à l'avance. Je recevrai sûrement de leur part, mais seulement en automne ; mais alors je recevrai une somme considérable. Ce que je vous écris à présent, je le sais sûrement. Mais jusqu'à l'automne je n'ai pas de quoi vivre. Vous croyez qu'ici je dépense, que je vis dans le luxe. Le croiriez-vous, que depuis mon arrivée à Dresde, depuis huit mois, je n'ai vécu que du *Mari Éternel*, presque 100 thalers par mois ; et cependant, il y avait les couches, et il fallait s'entretenir, et il fait cher vivre, de sorte que j'ai fini par contracter des dettes et je suis endetté jusqu'à présent. N.-N. Strakhov, il y a un mois, m'a offert définitivement de collaborer à la *Zaria*. Je lui

ai répondu de proposer mon roman à Kachpirev pour l'année prochaine, mais à la condition d'avoir 500 roubles tout de suite et 100 roubles par mois durant cinq mois, de sorte que cela fasse en tout 1.000 roubles. Ce n'est pas beaucoup, selon moi ; Kachpirev a bien donné à Stebnitzky jusqu'à 1.500 roubles, un an à l'avance. (Il est aussi tout à fait impossible de publier une revue sans donner à l'avance, car on perdrait tous les auteurs.) Nicolas Nicolaïevitch m'a répondu que Kachpirev veut bien, qu'on m'enverra l'argent au mois d'avril, mais que je dois envoyer mon œuvre cette année, à l'automne. J'ai répondu que cela m'est impossible pour l'année courante. D'ailleurs, Kachpirev ne m'a rien écrit lui-même. J'attends leur réponse définitive. Convenez-en, que si je m'engage encore une fois avec le *Rousski Viestnik*, mon travail futur appartiendra pour longtemps au *Rousski Viestnik*. Ce que j'écris en ce moment pour le *Rousski Viestnik* sera sûrement fini dans trois mois. Alors, après m'être reposé pendant un mois, je me mettrais à travailler pour la *Zaria*. Voilà environ un an et demi que je n'ai pas travaillé et j'ai la nostalgie d'écrire. (Je ne compte pas le *Mari Éternel*.) Ce que j'écris pour le *Rousski Viestnik* ne me fatigue pas beaucoup ; mais en revanche, je promets quelque chose de bien et que je veux bien faire. Cette chose pour la *Zaria* mûrit depuis deux ans dans ma tête. C'est la même idée dont je vous ai déjà entretenu.

Ce sera mon dernier roman. Il aura les dimensions de *Guerre et Paix* environ, et vous en louerez l'idée, — si je prends en considération nos anciennes conversations. Ce roman sera composé de cinq grandes nouvelles (une quinzaine de feuilles pour chaque), depuis deux ans tout le plan a mûri. Les nouvelles sont tout à fait détachées l'une de l'autre, de sorte qu'il est possible de les mettre en vente séparément. Je destine justement la première nouvelle à Kachpirev ; ici l'action se passe encore vers 1840. (Le titre de l'œuvre totale sera *La Vie d'un grand Pécheur*, mais chaque nouvelle portera un titre à part.) La question principale, qui sera conduite dans toutes les parties, est la même dont j'ai souffert consciemment et inconsciemment toute ma vie : — l'existence de Dieu. Pendant son existence le héros est tantôt athée, tantôt croyant, tantôt fanatique et sectaire, tantôt athée de nouveau. La deuxième nouvelle se

passera tout entière dans un monastère. J'ai fondé toutes mes espérances sur cette deuxième nouvelle. On dira peut-être enfin que je n'écris pas que des bagatelles. A vous seul je veux me confesser, Apollon Nicolaïevitch : je veux représenter dans cette deuxième nouvelle comme personnage principal Tikhon Zadonsky, sous un autre nom, bien entendu, mais ce sera également un archevêque qui vivra retiré dans un monastère. Un enfant de treize ans, qui a été complice d'un crime, un garçon intelligent et dépravé (je connais ce type), le futur héros de l'œuvre totale, a été enfermé dans le monastère par ses parents (de notre rang, des gens instruits) pour faire ses études. Ce petit loup d'enfant nihiliste rencontre Tikhon (vous connaissez bien le caractère et le personnage de Tikhon). Je placerai Tchaadaev dans ce même monastère (sous un autre nom, bien entendu). Pourquoi Tchaadaev ne passerait-il pas une année dans un monastère ? Nous pourrions supposer qu'après son premier article, à cause duquel les médecins l'examinaient toutes les semaines, il n'avait pu s'empêcher de publier, à l'étranger, par exemple, en français, une brochure, — il serait bien possible dans ce cas qu'on l'ait envoyé pour une année dans un monastère. Tchaadaev pourrait recevoir des visites, par exemple Bélinski, Granovsky, Pouchkine lui-même. (Car ce n'est pas Tchaadaev que je fais figurer, mais je prends son type pour mon roman.) Dans ce monastère on rencontrera Paul le Prussien, aussi Goloubov et le moine Parphenï. (Je connais ce monde-là, et je connais le monastère russe depuis mon enfance.) Mais il y aura surtout Tikhon et le jeune garçon. Pour l'amour de Dieu, ne dites à personne quel sera le sujet de cette deuxième partie. Je ne raconte jamais d'avance à personne quels seront les sujets que je veux entreprendre, cela me gêne ; à vous je me confesse. Que cela n'ait aucune valeur pour personne, mais pour moi c'est précieux. Ne parlez donc pas de Tikhon. J'ai écrit à Strakhov à propos du monastère, mais je n'ai pas parlé de Tikhon. Il se peut que je réussisse à créer un caractère majestueux, *sérieux*, saint. Ce ne sera plus Kostangeoglov, ni l'Allemand (j'ai oublié le nom) dans Oblomov; ni les Lopoukhov, ni les Rakhmetov. Il est vrai, je ne puis rien créer, je ne ferai que représenter le véritable

Tikhon, que je porte depuis longtemps dans mon cœur avec ravissement. Mais si cela réussit, je le considérerai comme une œuvre importante. N'en parlez donc à personne. Mais pour la deuxième partie du roman, pour le monastère, je dois être en Russie. Ah ! pourvu que cela réussisse ! La première nouvelle, c'est l'enfance de mon héros. Bien entendu, ce ne sont pas des enfants qui sont représentés ; il y a un roman. Et voilà, puisque je puis fort heureusement écrire cela à l'étranger, je l'offre à la *Zaria*. Me refuseraient-ils ? Et d'ailleurs, 1.000 roubles, ce n'est pas une grande somme. Comme ils voudront : en agissant ainsi, on peut laisser échapper bien des occasions. D'ailleurs, ça les regarde. Hier j'ai écrit à Strakhov et je lui ai demandé de me donner au plus tôt sa décision définitive ; autrement je serais obligé d'entreprendre quelque chose sans perdre de temps. Si je m'adresse au *Rousski Viestnik*, le temps passera ainsi, — si au moins, ils ne retardaient pas leur réponse de la *Zaria*. (Car je pense qu'il me faudra bien six ans pour écrire tout le roman.) Si vous pouvez dire à la *Zaria* un mot en ma faveur, dites-le, mon cher ami. Car il me serait affreusement pénible de m'adresser au *Rousski Viestnik* en ce moment ; dans trois mois ce sera autre chose. Je désire moi-même travailler dans la *Zaria*. Leur tendance est celle qui me convient le plus, avec quelques petites réserves cela va sans dire. D'ailleurs, comme ils voudront. C'est ma misère qui me pousse à bout, autrement est-ce que je me serais dérangé pour faire des offres ? Et remarquez bien, dès que je me trouve lié avec une revue, ils me pressent pour en finir ; ils voudraient tout de suite que cela fût prêt dans le plus bref délai. Mais j'aimerais mieux mourir que d'être gêné par le temps ! Le *Rousski Viestnik* seul ne m'a jamais gêné. Quels braves gens !

Dites-moi donc, cher Apollon Nicolaïevitch, d'où vous est venue cette idée à propos de Ianovsky ? Je n'y ai jamais songé, ni une fois, ni un instant. J'étais bien étonné, en lisant cela dans votre lettre. Et puis d'ailleurs, sous ce rapport-là, je ne connais pas du tout l'histoire de Ianovsky. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose dans ce genre ?

Il n'y a rien à dire sur le nihilisme. Attendez que cette couche superficielle, arrachée au sol de la Russie, ait fini

de pourrir. Savez-vous : il me vient à l'esprit que beaucoup, parmi cette jeunesse pervertie et lâche, finiront par devenir purement Russes, fidèles au sol natal. Alors, que le reste finisse de pourrir ! A la fin, ils se tairont aussi, comme frappés de paralysie. Mais qu'ils sont vilains !

L'opinion d'Anna Ivanovna flatte beaucoup Anna Grigorievna. Elle est ambitieuse et fière, ma chère femme. Mais si vous saviez comme je suis heureux avec elle ! Il n'y a qu'un malheur, c'est que nous ne pouvons revenir encore. Mais peut-être reviendrons-nous quand même ? Luba perce ses dents et souffre. Elle se porte très bien ; vous seriez étonné de voir cette enfant. Mais sans Anna Nicolaïevna, la mère d'Anna Grigorievna, notre Luba serait morte. Nous serions perdus sans elle.

Eh ! Que de choses j'aurais voulu vous demander, mais cependant à une autre fois. Ne m'oubliez pas tout à fait et ne m'abandonnez pas, car vous savez que je suis votre éternellement et fidèlement,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Anna vous salue, ainsi qu'Anna Ivanovna.. Je présente tous mes respects à Anna Ivanovna et je lui adresse cordialement tous mes remerciements pour la bonne opinion qu'elle a d'Anna.

A propos : Kachpirev m'a envoyé il y a un mois 400 roubles, en ajoutant qu'il y aura un petit reliquat, de 50 à 100 roubles, mais qu'il ne les envoie pas encore. S'il y a réellement un petit reste, faites-y une légère allusion, pour l'amour de Dieu, cher Apollon Nicolaïevitch, afin qu'il me l'envoie. Pour moi, 50 roubles ont trop, beaucoup trop de valeur.

Les critiques de Strakhov vous plaisent-elles ? J'ai une haute opinion d'elles.

A N.-N. Strakhov.

Dresde, le 28 mai (9 juin) 1870.

Je vous remercie de votre lettre, excellent Nicolas Nicolaïevitch.

Vous écrivez toujours de si courtes lettres, mais qui ont le don de me remuer. Je trouve votre opinion sur vos tra-

vaux de critique très incomplète et très inexacte. D'abord, je pense ceci : si vos critiques n'existaient pas, il ne nous resterait plus *personne*, dans toute la littérature, sachant envisager la critique comme une œuvre sérieuse et sévèrement utile. Parmi les critiques qui écrivent, il n'y a personne qui apprécie quelque peu le besoin (et qui le respecte) de donner une interprétation philosophique précise des faits du passé et du présent, et, par conséquent, qui soit capable d'ajouter de l'importance à la critique, c'est-à-dire à ce qui les concerne immédiatement. Ainsi donc, c'est à vous que revient cette manière d'envisager la critique, sévèrement et philosophiquement, ce que les autres n'ont pas, et ce qui fait de la *Zaria* l'unique revue ayant des critiques et la jugeant d'une façon exacte. (Dans le *Rousskì Viestnik*, la critique est légère, il est vrai qu'elle concorde bien avec le ton général de la direction de la revue, mais c'est trop à fleur de peau.) Donc, si vous n'aviez que ce mérite-là, ce serait déjà énorme. Ensuite, permettez-moi de vous dire que les influences ne se créent pas si vite, que l'absurdité de notre société contemporaine a bien un sens, c'est-à-dire ses lois du mouvement ; et enfin, que vous n'avez aucune possibilité de juger de l'utilité directe de vos articles et de l'impression produite par eux ; et vous n'êtes pas capable de savoir s'ils ne sont écrits seulement que pour ceux qui « sans vous pensaient également ainsi ». Ce n'est pas vrai.

Mais voici ce qui, à mon avis, peut vous servir de point de départ pour juger de l'influence : la revue *Zaria* est surtout une revue de direction et de critique ; dans deux ou trois ans le nombre des abonnés montrera son influence sur le public, et en même temps certainement l'influence de la critique ; car la critique est le caractère principal de la *Zaria*, sa spécialité pour le public. Quoique avec inconscience, le public manifeste toujours.

Je croyais cependant que vous diriez du bien de Strouve ! Au moins, à cause des bonnes intentions. Je suis faible en philosophie (mais je l'aime beaucoup ; l'amour de la philosophie est fort en moi). D'ailleurs, en lisant attentivement la thèse de Strouve, la matérialité de l'âme m'a paru bien nouvelle. Cette thèse m'a paru curieuse à ce point de vue-là que je pressentais que c'était la manière

actuelle, la dernière manière de raisonner, des philosophes allemands. Seulement, Nicolas Nicolaïevitch, savez-vous qu'ils vous prendront pour un vieillard rétrograde, qui se sert encore de l'arc et des flèches, quand on a depuis longtemps l'habitude du fusil? Quant à moi, j'ai lu votre article deux fois et avec délice. D'ailleurs, vous écrivez admirablement bien. Votre langage littéraire est meilleur que chez tous les autres. Et cela, comme vous voudrez, sera remarqué à la fin par tout le monde. Je suis très content que vous vous soyez rapporté avec tant de mépris à la manière actuelle de faire de la philosophie, mais j'aurais bien voulu qu'ils vous répondissent. Et quel ton dissipé dans toute la littérature actuelle ! Quant au désordre et au tumulte dans les idées, laissons-les ; ils devaient forcément se produire. Mais ce ton général ! Quel laisser-aller, quelle trivialité ! Pas une idée acquise, ferme, quelle qu'elle soit, même fausse ! Quelle philosophie ont-ils, quels feuilletonistes ! Tout ça ne vaut rien ! Mais il se trouve des unités, qui pensent et qui peuvent influer, cela se passe toujours ainsi pendant les désordres. Pourvu que ces unités puissent vaincre le désordre du public, vous verrez que celui-ci finira par adopter leur ton.

A propos : qui est ce jeune professeur, qui par les articles de fond dans le *Goloss* a complètement tué Katkov, de sorte qu'on ne lit plus celui-ci? Le nom de cet heureux? Écrivez-le-moi au plus tôt, pour l'amour de Dieu, annoncez-le-moi ! Il y a longtemps, plus d'une vingtaine d'années, à la première apparition de *La Foire aux Vanités* en Angleterre, j'entrai chez Kraevsky ; je lui disais que peut-être Dickens écrivait quelque chose, qu'on pourrait traduire pour le nouvel an. Kraevsky me dit soudain : Qui ? Dickens ? Dickens est tué ! A présent, il y a Thackerey qui vient de paraître ; il l'a tué raide ; personne ne lit plus Dickens ! J'ai lu dans la *Zaria* quelque chose sur ce professeur. Écrivez-moi, Nicolas Nicolaïevitch, le nom de ce professeur, je vous en prie. Et puis, voici encore ce que je voulais vous demander ; ne connaissez-vous pas Léon Tolstoï personnellement ? Si vous le connaissez, écrivez-moi, je vous en prie, comment il est ? Il m'est très intéressant de savoir quelque chose sur lui. J'ai entendu très peu parler de lui, de sa vie privée.

J'écris pour le *Rousski Viestnik* avec beaucoup d'ardeur, et je ne puis pas du tout prévoir ce qui va en résulter. Je n'avais encore jamais adopté un pareil sujet et un pareil genre. La pensée d'organiser mon retour en Russie cette année me tourmente ; j'y emploierai tous mes efforts. Ah ! Nicolas Nicolaïevitch, comme il m'est insupportable de vivre à l'étranger, je ne saurais vous l'exprimer !

J'ai à vous adresser une demande, très estimé Nicolas Nicolaïevitch. Rendez-moi service, je vous en prie, quoique j'aie honte de vous déranger. Voici ma demande :

Vous n'êtes pas sans savoir, peut-être, que Vassili Vladimirovitch *m'a donné sa parole* (en m'écrivant exactement et indiquant lui-même les dates et les termes) de m'envoyer tous les mois, le 15 de chaque mois, 100 roubles. Le premier envoi de ce genre a été fixé par lui-même au 15 mai, de notre style. Et nous voilà au 28 mai, et je n'ai encore rien reçu !... Vous ne sauriez croire, Nicolas Nicolaïevitch, combien une pareille façon d'agir dérange toutes mes affaires et mon genre de vie. Je m'étais organisé alors ; les 500 roubles sont tous partis (j'ai ici des dettes et des emplettes indispensables). Des cinq cents qu'on m'a envoyés je m'en suis gardé juste jusqu'au 15 mai. Et voilà déjà quinze jours d'écoulés depuis le 15 mai. Et le logement, les achats, l'entretien, tout est arrêté, et puis l'enfant est tombée malade et le docteur vient. Vous ne sauriez vous figurer comme cela influe sur mes occupations, sans parler du reste. Il m'arrive d'être incapable de travailler durant quelques jours. Si avec le premier envoi (des 100 roubles promis tous les mois) il arrive une pareille inexactitude, que sera-ce plus tard avec les autres envois ? Maintenant, voilà l'été, vous êtes tous à la campagne, c'est un moment d'arrêt ; on m'oubliera tout à fait. Et moi, je ne puis espérer de recevoir quelque chose en dehors de la *Zaria* que vers la fin de l'année. Que dois-je faire ? Qu'ils ne m'en veulent pas, si je ne suis pas exact !

Je vous jure que, si ridicule que vous paraisse ce sentiment, mais l'exactitude de l'envoi est plus important pour moi que l'argent lui-même. A la fin, d'une façon ou de l'autre, l'argent apparaîtra ; mais la tranquillité, mais la possibilité de se débarrasser des soucis, au moins pendant mon travail, cela n'arrivera plus, ce sera troublé.

Toute la demande que je vous adresse : faites penser Vassili Vladimirovitch à moi, faites cela pour moi, en vieil ami. Et voici encore : je regrette à présent de lui avoir demandé d'envoyer tous les mois. Je pressens qu'il en sera ainsi chaque fois. Si seulement cela lui était possible, ne vaudrait-il pas mieux qu'il m'envoyât les 500 roubles à la fois (qui étaient promis par fractions de 100 roubles par mois). Si c'était seulement possible ! Si non, 300 ou 200, ce ne sera toujours pas de l'inquiétude et du bouleversement tous les mois. C'est en effet du bouleversement ; car pendant environ cinq mois je ne puis attendre rien de personne, excepté ces 100 roubles mensuels. C'est pourquoi s'ils s'arrêtent, la vie s'arrêtera aussi.

Tout cela ce sont des détails petits, vilains; mais venez à mon aide, Nicolas Nicolaïevitch, parlez à Vassili Vladimirovitch. Je suis dans une grande détresse.

Ma femme vous salue et vous remercie de votre bon souvenir. Elle aussi est malade ; elle nourrit son enfant, et maintenant, à cause de sa maladie; elle passe des nuits.

Avec mon sincère dévouement et ma sympathie. Votre

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Dresde, 11 (23) juin 1870.

Je vous remercie, mon bon Nicolas Nicolaïevitch, pour votre prompte réponse, mais votre lettre m'avait effrayé, d'abord pour vous : il me semble que je vous ai entraîné, à cause de moi, dans des ennuis avec Kachpirev. Comme je n'aurais pas voulu cela ! D'ailleurs, il se peut que je n'aie pas bien compris votre lettre. En tout cas, je vous remercie des peines que vous avez prises pour moi. Le refus de Kachpirev m'a étonné, et maintenant, je ne comprends même pas ce que je dois faire. C'est un moment bien critique pour moi. Des 500 roubles, je n'ai rien gardé pour moi, comptant sur l'envoi continu. Comment pourrai-je exister, je ne puis l'imaginer. L'enfant est malade et les dépenses augmentent. Je n'ai ici presque pas de connaissances, et je ne voudrais pas m'adresser au *Rousski*

Viestnik avec des demandes, avant la date que j'avais indiquée.

J'ai eu l'occasion d'avoir le *Viestnik Evropi* pour cette année et j'ai examiné tous les numéros. Cela m'a étonné. Est-il possible qu'une médiocrité aussi inouïe que cela, chez nous (excepté peut-être *Severnaïa Ptchela* de Boulgarine), puisse avoir un pareil succès (6.000 exemplaires et la deuxième édition!). Voilà ce que veut dire être à la portée de tous, avoir le désir de plaire à tout le monde ! C'est du dernier libéralisme réglementaire ! Voilà donc ce qui prospère chez nous ! Mais ils organisent adroitement l'édition, le premier de chaque mois, et il y a beaucoup de littérateurs. J'ai lu, entre autres, l'« Exécution de Tropmann », de Tourguenev. Vous pouvez avoir une autre opinion, Nicolas Nicolaïevitch, mais cet article plein d'emphase et de peu de valeur m'a révolté. Pourquoi se sent-il mal à l'aise et pourquoi répète-t-il qu'il n'a pas le droit de s'y trouver? Oui, certainement, s'il y est venu comme à une représentation; mais à la surface terrestre, l'homme n'a pas le droit de se détourner et d'ignorer ce qui se passe sur la terre, et il existe pour cela des raisons morales supérieures. « *Homo sum et nihil humanum* », et ainsi de suite. Le plus drôle, c'est qu'à la fin il se détourne et ne voit pas au dernier moment quand on exécute : « Voyez, messieurs, comme j'ai été élevé délicatement ! Je n'ai pu le supporter! » D'ailleurs, il se trahit lui-même. L'impression importante de l'article, en résultat, c'est le soin extrême, jusqu'à la dernière limite, de soi, de sa sûreté et de sa tranquillité, et cela en vue de la tête coupée. Je me moque d'ailleurs de tout cela. Ils m'assomment terriblement. Je considère Tourguenev comme un des écrivains russes épuisés, le plus à bout d'écrire, quoi que vous écriviez pour Tourguenev, Nicolas Nicolaïevitch, je vous demande bien pardon.

Avec votre opinion sur notre activité, encore une fois je suis au plus haut degré en désaccord.

Comme il serait bon de nous revoir un instant au moins! Pourquoi n'iriez-vous pas passer un mois à l'étranger ? Deux cents roubles avec le voyage, pas davantage, et si c'est 300, on pourrait visiter un peu l'Europe. Vous seriez venu à Dresde, pour nous voir. Est-ce que ce n'est pas possible?

Au revoir, je vous remercie encore une fois. Ne m'abandonnez pas, occupez-vous de moi, si vous pouvez seulement. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Anna Grigorievna vous salue. Elle est tout à fait anéantie par son nourrisson et les soucis qu'elle a. Et puis encore tous ces ennuis.

Au même.

Dresde, 9 (21) octobre 1870.

Voilà déjà trois semaines que j'ai reçu votre lettre, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, et jusqu'à présent je ne vous ai pas répondu, et je suis sûr que vous pensez Dieu sait quoi de moi. Et cependant, votre lettre m'a été très précieuse : tendresses à part, je vous dirai que j'étais très heureux que vous ayez voulu de nouveau reprendre notre correspondance. Je n'ai jamais tant apprécié les hommes que depuis que je suis dans mon vilain isolement. L'espoir de revenir cet automne à Pétersbourg ne s'est pas réalisé ; les moyens ont manqué ; il a fallu remettre encore au printemps et s'ennuyer douloureusement encore un hiver à Dresde.

Je ne vous avais pas répondu encore, parce que j'étais occupé du roman pour le *Rousski Viestnik*, je n'ai pas redressé le cou, à la lettre. Ça n'allait pas, il a fallu tant de fois refaire, qu'à la fin je me suis promis de ne plus lire, ni écrire, ni même regarder autour de moi, avant d'avoir fini ce que je m'étais donné pour tâche. Et ce n'est encore que le commencement. Il est vrai que, dans le roman, bien des choses du milieu ont été écrites, et beaucoup de choses rejetées (pas en entier, bien entendu). Mais, néanmoins, je suis encore au commencement. C'est un mauvais indice, et cependant j'aurais voulu faire le mieux possible. On dit que chez l'artiste, le ton et la manière du récit doivent naître spontanément. C'est vrai, mais quelquefois on s'y perd et on les cherche. En un mot, jamais aucune œuvre ne m'a coûté plus de peine. Au commencement, c'est-à-dire vers la fin de l'année dernière, je considérais cette

chose comme étudiée, composée, je la regardais avec hauteur. Ensuite m'est venue la véritable inspiration, — et soudain je l'ai aimée cette œuvre, je l'ai saisie des deux mains et je me suis mis à biffer ce qui était écrit. Cet été, un autre changement est survenu : un nouveau personnage a surgi, avec la prétention de devenir le *héros véritable du roman*, de sorte que le premier héros a dû se retirer au second plan (c'était un personnage intéressant, mais qui ne méritait pas réellement le nom de héros). Le nouveau m'a tellement ravi que je me suis mis encore une fois à refaire mon œuvre. Et à présent, depuis que j'ai envoyé à la rédaction du *Rousski Viestnik* le commencement, je me suis soudain effrayé, j'ai peur que le sujet ne soit au-dessus de mes forces. Mais j'ai peur sérieusement, douloureusement ! Et cependant, je n'ai pas introduit ce héros de but en blanc. J'ai préalablement *inscrit* son rôle dans le programme du roman (le programme occupe quelques feuilles d'imprimerie) et tout son rôle est marqué par des scènes et non pas par des réflexions. Je crois donc qu'il en sortira un personnage et même, peut-être, *nouveau ;* j'espère, mais je crains. Il est temps enfin d'écrire quelque chose de sérieux. Et peut-être ferai-je faillite. Quoi qu'il en soit, il faut écrire, car avec ces corrections j'ai perdu beaucoup de temps, et j'ai écrit fort peu.

Mais passons à l'affaire : vous ne pouvez vous figurer, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, combien j'ai eu de peine de manquer à ma promesse à la *Zaria*. Mais je suis arrivé à un tel point qu'encore un peu je deviendrais fou ! Je ne pouvais prévoir de tels arrêts et de tels bouleversements dans mon travail. Mais si je ne termine pas une chose préalablement, je ne ferai pas davantage une autre. Ma *chose* pour la *Zaria* sera pour l'année prochaine, mais à la fin de l'année, et pendant cet intervalle je reviendrai à Pétersbourg. Quant à ma nouvelle, je ne sais pas si je serai capable de tenir cette promesse. Il y a deux mois (en la donnant) j'étais dans une autre situation. Je vous dirai seulement : toutes mes sympathies et souhaits sont tournés vers la *Zaria*, et si de mon côté je puis lui être utile, si peu que cela soit, je me trouverai heureux. Attendez, et alors vous prononcerez votre jugement. En attendant, épargnez-moi.

J'ai lu votre lettre avec grand plaisir. Ce qui m'a plu en elle c'est un certain changement dans votre façon de considérer votre propre travail. Je vous dis et je vous prédis que vous devez absolument trouver des partisans en grand nombre. Car vous prêchez la vérité ! J'attends avec impatience toute une série de vos articles pour la saison actuelle. D'une façon ou d'une autre, la vérité doit triompher. Vous dites qu'on crie : mais tant mieux. Quant au *Viestnik Évropi* et ses succès, n'en parlons pas, si ce n'est que c'est la revue qui convient aux fonctionnaires de Saint-Pétersbourg et à d'autres (dans le sens vil et non dans le sens populaire). *Il n'a pu ne pas avoir de succès* et vivra encore très longtemps, plusieurs années. Mais vous vaincrez. Ce qu'il faudrait uniquement souhaiter à la *Zaria* c'est l'exactitude bureaucratique du *Viestnik Évropi*. (N. B.— Avez-vous remarqué, cependant, que les meilleures revues qui aient existé en Russie, ne se sont pas distinguées par l'exactitude? Mais il vaudrait mieux ne pas les imiter.) Dans le dernier livre de la *Zaria* j'ai lu votre article sur Polonsky. Je n'ai fait que parcourir le reste, je n'avais pas de temps, mais il me semble que le livre est admirablement bien composé. Tous les articles se laissent lire et correspondent à l'intérêt du moment. Anna Grigorievna m'a dit que le roman d'Avséenko est bien. Si Dieu le permet, je le lirai. L'article sur Polonsky m'a beaucoup plu. C'est indiscutablement un sujet important ; en quoi consiste la véritable poésie ? Mais il me semble qu'il serait encore mieux si en même temps vous vous étendiez sur ce qui constitue la fausse poésie, la poésie hypocrite. Je vous jure, Nicolas Nicolaïevitch, que le public actuel est loin d'être ce qu'il a été dans les jours de notre jeunesse. A celui d'aujourd'hui il faut expliquer bien des choses. Ah ! Nicolas Nicolaïevitch, soyez plus méchant! Vous serez très utile par là à vous-même et aux autres. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin de mes conseils ! Mais vous m'êtes cher. Ce n'est pas en vain que je coupe votre article le premier. Le jour où je reçois le livre avec votre article est un jour de fête.

Comment est votre santé ? Je ne puis me louer de la mienne, ça c'est mauvais. Maintenant commence pour moi un hiver de travail acharné, jour et nuit. Je voudrais terminer tout au printemps. C'est la seule manière pos-

sible de travailler, c'est-à-dire sans repos, autrement on se fatigue et on ne termine pas. Je mène une vie ennuyeuse et trop réglée. Tous les jours je fais une promenade et je lis plusieurs journaux, entre autres deux russes. A mon avis, tous ces événements émouvants, actuels, auront une action directe et rapide sur notre vie russe, et, par conséquent, sur la littérature. En tout cas, les temps sont extraordinaires. Je ne crois pas que la littérature perde de son influence et de son importance. Au contraire, dans tous les cas, elle y gagnera ; mais, en lisant, par exemple, les journaux russes, on s'aperçoit tout de suite combien tout cela a mûri hâtivement et sans idée propre (en dehors des *Moscovskié Viédomosti*, bien entendu). Ne pourriez-vous me répondre de quelque façon, cher Nicolas Nicolaïevitch ? Vous me rendriez heureux. Et moi je vous promets d'être exact.

Votre sincèrement dévoué,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Dresde, 2 (14) décembre 1870.

Pardonnez-moi à votre tour, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, de n'avoir pas tout de suite répondu à votre lettre. Tous mes tracas sont au-dessus de mes forces. Vous me parlez de l'article promis à la *Zaria*, du roman. Il y a longtemps que je craignais votre question, et que puis-je répondre ? Maintenant, en ce moment, je suis surchargé. Mon engagement avec le *Rousski Viestnik* était une *dette*, à proprement parler, c'est-à-dire que j'y suis resté débiteur d'une somme considérable. On ne m'a pas tracassé, on m'a traité de la façon la plus délicate et la plus noble. Pour dire l'exacte vérité, la nouvelle (plutôt le roman) que j'ai conçue pour le *Rousski Viestnik* a été commencée à la fin de l'année dernière (1869). J'avais espéré le terminer pour le mois de juillet même, quoiqu'il ait augmenté au delà de quinze feuilles. J'étais complètement sûr d'être prêt pour la *Zaria*. Eh bien ! Toute l'année je n'ai fait que déchirer et changer. J'ai écrit des tas de papiers si grands, que j'ai

perdu tout le système pour me renseigner sur ce qui avait été écrit. J'ai changé mon plan au moins dix fois, et j'ai écrit de nouveau toute la première partie. Il y a deux ou trois mois j'étais au désespoir. Enfin, tout s'est constitué à la fois, et ne peut plus être changé, mais il y aura trente ou trente-cinq feuilles. Si j'avais eu le temps d'écrire sans me presser (sans un terme fixe), il est possible qu'il en serait résulté quelque chose de bien. Mais il y aura certainement des parties qui seront plus longues les unes que les autres et plus étendues ! J'ai écrit jusqu'à 10 feuilles en tout, cinq sont envoyées, j'en envoie cinq dans quinze jours et ensuite je travaillerai tous les jours comme un nègre, jusqu'à ce que j'aie fini. Voilà ma situation : comment puis-je vous répondre affirmativement en ce moment ?

Croyez bien que tout ce que je vous ai écrit est la vérité pure, jusqu'au dernier mot.

Je ne pouvais donc pas savoir à l'avance que je me tourmenterais toute l'année sur le plan du roman (vraiment tourmenté).

Enfin, si pour tenir la promesse faite cet été à la *Zaria* j'avais abandonné le roman et si j'en avais commencé un autre pour la *Zaria*, convenez-en, aurait-il été matériellement possible de l'écrire ? Je n'aurais pu d'aucune façon abandonner mon travail actuel, précisément parce qu'il m'est revenu si douloureusement cher. Je m'adresse à vous, à votre subtile compréhension de la situation d'un écrivain : décidez-en vous-même, cela est-il possible ?

Ainsi, j'écrirai ; mais je ne connais pas l'avenir. Je ne sais qu'une chose : la deuxième moitié du roman me sera beaucoup plus facile que la première. Si je termine cet été (ce qui est presque certain), vers la fin de l'année je publierai dans la *Zaria* ou bien une nouvelle, ou bien le commencement d'un roman, (c'est-à-dire un tel commencement de roman qui par lui-même sera un roman séparé). Vous demandez le titre ? Je ne puis vous le donner. Voici de quoi il s'agit : de ces nouvelles, que j'ai imaginées et bien notées, il se trouve six, — chacune d'un tel genre, que je me serais mis avec ardeur à la travailler. Mais si j'étais libre, c'est-à-dire si je n'avais pas de besoins constants d'argent, je n'aurais pas écrit une seule des six, je me serais mis tout de suite à mon futur roman. Ce futur

roman me tracasse déjà depuis plus de trois ans, mais je ne le commence pas, car je voudrais l'écrire sans me presser, comme écrivent les Tolstoï, les Tourguenev et les Gontcharov. Qu'il existe donc au moins une de mes œuvres qui soit libre et qui ne soit pas écrite pour une époque déterminée. Je considère ce roman comme le dernier mot de ma carrière littéraire. Son titre sera : *La vie d'un grand pécheur*. Il se fractionne *naturellement* en toute une série de nouvelles. Mais je ne sais si je pourrai le commencer cette année, même si je termine en juillet pour le *Rousski Viestnik*. Ainsi, tout dépend du temps. Je ne puis vous donner les titres à présent. Nous en parlerons à notre rencontre, ou à la fin d'avril, ou en mai de l'année prochaine. (J'aurais été en automne à Saint-Pétersbourg, si je n'étais pas en retard avec le roman, par conséquent avec l'argent. Maintenant, en décembre, ce n'est pas possible de faire voyager l'enfant, et je dois rester ici jusqu'au printemps.) Pour terminer en ce moment, je vous dirai que la rédaction peut en tout cas me promettre (sans titre), et, quoi qu'il arrive, je tiendrai ma parole. (N. B. — Quoique, je dois vous l'avouer, l'ouvrage me revienne cher, je commence à avoir le sang fortement à la tête ; j'ai peur de me faire du mal. Mais le roman pour le *Rousski Viestnik* m'a anéanti cette année.)

Vous écrivez à propos de Pissemski et de Kluchnikov. Mais cependant Pissemski écrit d'une manière intéressante. Vous dites que leurs noms n'attireront personne. Faites donc ainsi : écrivez que l'année prochaine vous aurez comme collaborateurs, Tolstoï, Mme Kokhanovskaïa, Pissemski, Kluchnikov, Tchaev, moi, etc., etc., et croyez bien que cela sera très convenable. Mais quelle est donc la revue qui peut donner davantage en belles-lettres ?

L'année prochaine la tendance de la *Zaria* pourrait attirer l'attention, à cause des circonstances politiques de l'Europe qui penchent vers elle. Dans tous les cas, les années prochaines ne se passeront pas, à ce qu'il paraît, sans la solution de la question slave orientale. Si même la souscription de l'année prochaine n'était pas satisfaisante, une revue comme la *Zaria* ne doit pas se décourager. L'avenir l'élèvera sans aucun doute et même un avenir prochain ; l'avenir appartient à cette direction et les nihilistes

disparaîtront comme une fumée. Il s'agit donc de résoudre la question.

Vous demandez mon avis à propos des derniers livres. C'est difficile de le donner à la hâte, mais si on se voyait, il me semble que nous parlerions beaucoup et longuement. Combien j'aurais voulu m'épancher! Pour moi, la *Zaria* est quelque chose de très proche. Seule, presque seule parmi les revues, elle défend les opinions que je mets au-dessus de ma vie et auxquelles, à mon avis, appartient l'avenir. Quant à la situation actuelle, d'après moi, elle n'est pas tout à fait satisfaisante (en dehors de vos articles, dont je me délecte). Mais tout cela est un sujet fort long. Voici pour vous une petite observation : il me semble qu'on ne devrait pas mettre dans le même numéro deux articles tels que celui d'Ogorodnikov sur l'Amérique, et la *Lecture et la Popularité* de Konstantinov, exactement opposés de vues.

Pour Ogorodnikov, parmi les Russes seul l'étudiant I..., qui est allé dans le fond de l'Amérique pour apprendre par expérience comment l'ouvrier américain travaille, lui plaît et de lui seul il parle avec déférence. Et tout à coup dans le même numéro l'article de Konstantinov!

Mais d'ailleurs, j'écris tout cela en vain. Il n'y a qu'une chose qui me déplaise dans vos articles, c'est que vous en publiez rarement. Ainsi, peut-on manquer la livraison de novembre, mon cher Nicolas Nicolaïevitch, c'est-à dire la livraison la plus importante pour la souscription ! (Je dois remarquer que dans la livraison de novembre, pour une raison ou une autre, tous les articles sont très intéressants. Si le vôtre y était aussi, ce serait deux fois plus intéressant.)

L'article sur Karamzine (le vôtre) a ma prédilection, car ma jeunesse était ainsi, et j'ai été nourri de Karamzine. Je l'ai lu avec sentiment. Mais le ton m'a plu également. Il me semble que c'est la *première fois* que vous exprimez d'un ton si tranchant les choses à propos desquelles tout le monde gardait le silence. Ce ton acerbe me plaît. Il faut justement davantage de hardiesse, davantage de respect exagéré de soi-même. Je ne suis pas du tout étonné que cet article vous ait procuré des ennemis même.

Le roi Lear de Tourguenev ne me plaît pas du tout. C'est

une chose pleine d'emphase et vide. Le ton est bas. Je vous jure, je ne parle pas par jalousie.

Au revoir, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, ne m'oubliez pas et croyez à mes sincères sentiments. Est-il possible que nous nous voyons bientôt ? Comme j'ai envie d'aller en Russie! Anna Grigorievna en est malade. Au revoir, cher Nicolas Nicolaïevitch. Votre,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Anna Grigorievna vous salue.

[En marge de la 2e page] : Il y a ici une foule de Russes. Cette semaine tous se sont réunis (de leur propre initiative) et ils ont envoyé une adresse au chancelier à propos du 19 octobre.

C'est moi qui ai composé l'adresse.

[En marge de la 3e page] : Ce n'est pas que tous m'aient oublié, mais tous m'ont abandonné. A. Nicolaïevitch Maïkov est-il en bonne santé ?

[En marge de la 4e page] : Vous dites qu'un moment intéressant est venu pour vous. Mais à présent approche précisément une époque qui sera de plus en plus intéressante pour votre tendance.

A A. N. Maïkov.

Dresde, 15 (27) décembre 1870.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas écrit cher et aimable Apollon Nicolaïevitch. Je ne sais pas si vous n'avez quelque raison de m'en vouloir ? Il me semble que non ! Il est probable que c'est ma longue absence qui est cause de tout cela. Cependant (car bientôt approche le temps où je dirai adieu à l'étranger et où je reviendrai *chez moi*), je me souviens des amis et des camarades des jours passés, et je pense beaucoup à eux. Comment nous retrouverons-nous, que nous dirons-nous, et quelle impression produirons-nous l'un sur l'autre ? Bref, je pressens l'avènement d'une nouvelle période de vie, et je suis agité. Anna Grigorievna a le mal du pays au point d'en souffrir. Mais hélas ! je n'ai pu arranger mon retour pour

l'automne. J'arriverai vers le 1er mai 1871 et tant pis ! Bien entendu, je ne perds pas l'espoir d'arranger mes affaires au moins à moitié. Mais tout cela n'existe qu'à l'état de projet. Une chose est certaine, c'est que je ne changerai pas la date de mon retour. Ma vie actuelle est affreuse. Si je n'étais forcé de travailler jour et nuit, je périrais d'ennui. Ma santé est toujours la même. Une chose me tourmente : Anna Grigorievna est toujours souffrante. Ma fille est gaie et bien portante.

Je me suis chargé d'un travail qui est presque au-dessus de mes forces. J'ai imaginé d'écrire un roman énorme (un roman à thèse, — ce qui est pour moi très difficile) et je croyais au commencement que je m'en tirerais facilement. Eh bien ! J'ai déjà changé plus de dix fois ma façon de rédiger et j'ai vu que la thèse *oblige*, et voilà pourquoi je suis devenu très méfiant envers mon roman. C'est à peine si j'ai pu terminer la première partie (la grande, de 10 feuilles ; il y aura 4 parties) et je viens de l'envoyer. Je pense qu'elle ne dit pas grand'chose et qu'elle ne fait pas d'effet. D'après la première partie, le lecteur ne pourrait même pas deviner ce que je veux dire et ce que va devenir l'action. On a répondu avec bienveillance du *Rousski Viestnik*. Le nom du roman : *Les Démons* (toujours les mêmes *démons* dont je vous avais parlé un jour), avec une épigraphe tirée de l'Évangile. Je veux faire connaître mes opinions sans ambages à la jeunesse actuelle. D'ailleurs, il est difficile de dire quelque chose dans une lettre. C'est dommage que je n'aie pu tenir ma promesse à la *Zaria*. S'ils ont de l'indulgence pour moi, et s'ils ne m'appellent pas coquin, je me mettrai à la disposition de la *Zaria* à un autre moment. Il est impossible de calculer tout exactement. Savais-je que dans une année entière j'écrirais à peine dix feuilles ! Je ne puis m'arracher du *Rousski Viestnik* avant une certaine époque. Et puis, ayant commencé une chose, on ne peut entreprendre autre chose.

Apollon Nicolaïevitch, j'ai une demande très importante à vous adresser, mais ne croyez pas que je ne vous écrive que quand j'y suis poussé par la nécessité. Ma demande est extravagante ; je n'ai personne à qui me confier en cette affaire. Et c'est si important pour moi, qu'il est possible qu'en prenant une certaine tournure cette affaire puisse

contenir pour moi une grande calamité, ou bien la solution de toutes mes difficultés.

Stellovsky a annoncé l'édition de mes œuvres et de *Crime et Châtiment*. J'ai lu l'annonce dans le *Goloss* (je crois du 11 décembre). Il n'y est pas dit quelle est cette édition, ancienne ou nouvelle, et si c'est publié dans le format de son *Recueil des Auteurs Russes* (c'est-à-dire 2 colonnes et in-octavo). Mais cela doit être l'ancienne édition et le format in-octavo. Car, autrement, d'après son contrat, il devrait me payer 3.000 roubles d'amende ; voilà pourquoi il n'ira pas faire de nouvelle édition. *Ce qui est important pour moi, c'est qu'il a publié* Crime et Châtiment, *pour lequel il devait me payer immédiatement, en vertu du contrat et sous peine* d'une amende de 3.000 roubles. Le paiement devait être réparti ainsi, aux termes du contrat : il doit payer chaque feuille de *Crime et Châtiment* (imprimé *absolument* dans son format du *Recueil des Auteurs Russes*, c'est-à-dire in-octavo et à 2 colonnes) exactement autant que lui a coûté la feuille de l'édition de mes œuvres qu'il a publiée en 1866 (dans son format). Il est facile de vérifier ainsi : il faut compter le nombre des feuilles de son ancienne édition (dans son édition, à l'exception de *Crime et Châtiment*, qui vient de paraître *à présent seulement*) et diviser 3.000 roubles (le prix que je reçus de lui alors) par le nombre des feuilles. On aura ainsi le prix de la feuille. Ensuite, ayant multiplié le prix par le nombre de feuilles de *Crime et Châtiment* (dans son format à lui), nous obtiendrons le chiffre de la somme que je dois recevoir de lui. Cette somme est, il me semble, environ 900 roubles. Je me souviens que je vous ai écrit alors à propos de cela, et puis Stellovsky, il me semble, vous en a parlé.

Je vous le répète : Stellovsky n'a aucune raison et aucune possibilité de refuser le paiement *immédiat* sur ma *première* demande. Car autrement il est forcé de payer une amende de 3.000 roubles. Voilà pourquoi il n'osera pas refuser.

Maintenant, voici en quoi consiste la prière que je vous adresse : ne consentiriez-vous pas (pour l'amour du Christ!) à exiger de lui le paiement et à recevoir l'argent? Si vous consentez, l'affaire, selon la procédure normale, doit se passer ainsi :

Ayant obtenu votre consentement, je vous envoie immédiatement, d'ici, une procuration légale et absolument indiscutable pour toucher cet argent, d'après les articles du contrat. Cette procuration sera légalisée dans notre consulat russe (ces sortes de procuration sont, je le sais, très légales et indiscutables). En même temps, je vous envoie *une copie exacte* de mon contrat avec Stellovsky, en 1865, et, enfin, la lettre que j'adresse d'ici à Stellovsky (non fermée).

Cette lettre contiendra ce qui suit :

Monsieur, vous avez annoncé votre publication de mon roman *Crime et Châtiment*, ce que j'ai appris en lisant vos annonces dans les journaux. D'après tel article du contrat, que nous avons signé mutuellement (là et là), vous devez me payer immédiatement la somme qui me revient. Et, d'après tel article du contrat, en cas de non-paiement, vous êtes passible d'une amende légale de 3.000 roubles en ma faveur. Me trouvant en ce moment à Dresde, j'ai envoyé au conseiller d'État actue, Apollon Nicolaïevitch Maïkov, une procuration légale et indiscutable pour toucher l'argent que vous me devez pour le roman qui vient d'être imprimé, procuration légalisée, d'après la loi, par le consulat russe. De plus, je lui envoie également une copie conforme du contrat que nous avons signé mutuellement en 1865. Par suite de quoi je vous prie, aussitôt après avoir reçu cette lettre, d'effectuer ce paiement entre les mains d'Apollon Nicolaïevitch Maïkov, dans l'étude de l'agent de change Barouline, dans laquelle nous avons contracté l'engagement précédent. Sur la présentation de la procuration, qu'on vous fera dans cette étude, et après avoir remboursé l'argent, je vous prie d'apposer la signature sur l'original et sur la copie du contrat et de faire signer également sur l'original du contrat et sur la copie Apollon Nicolaïevitch Maïkov, pour acquitter le remboursement de l'argent. Après quoi le remboursement et l'acquittement seront certifiés par l'agent de change Barouline. Tout cela doit être fait suivant l'exemple et le modèle de ce que j'ai fait en recevant de vous, en 1865, 3.000 roubles pour le droit d'éditer mes œuvres. Quant à la somme que vous avez à me payer pour le roman que vous avez imprimé, *Crime et Châtiment*, je confie à Apollon Nicolaïevitch le soin d'établir le

compte d'accord avec vous et selon les termes du contrat.

Voilà dans quel esprit ma lettre sera écrite; je lui donnerai une forme plus juridique.

Ayant reçu ma procuration, la copie et les lettres, voici ce qui vous restera à faire :

Écrire à Stellovsky quatre lignes et les lui envoyer avec ma lettre. Vous l'informerez, qu'ayant ma procuration, ce qu'il apprendra par la lettre que je lui adresse, vous le priez de vous désigner, le plus vite possible, quand il lui sera convenable de rembourser la somme, selon les conventions dont parle ma lettre ?

Voilà tout. C'est tout ce que j'ai à vous demander ! Vous sera-t-il agréable de me rendre ce service, Apollon Nicolaïevitch? C'est le dernier service que je sollicite de vous. Je ne vous dérangerai plus par mes demandes.

Écoutez à présent, Apollon Nicolaïevitch, pourquoi tout cela est important pour moi.

Bien entendu que le remboursement de cette somme assez grande est important pour moi. D'autant plus que Stellovsky ne peut refuser de payer, sous aucun prétexte, car il sait qu'il est passible d'une amende de 3.000 roubles, selon un article très précis et très clair du contrat. Je vous prie donc très instamment, et avec tant d'insistance parce que je ne prévois ici aucun embarras tant soit peu considérable ; car il n'osera pas refuser, sachant ce qui l'attend.

Mais, outre le remboursement de l'argent, l'avenir aussi a de l'importance pour moi. Dans toute cette affaire, il peut se trouver très sûrement quelque chose capable d'influer sur mon avenir. Voici : Stellovsky, après avoir acheté en 1865 mes billets à ordre (faits pour mon frère) à D...., et mon billet à ordre à Gavrilov, me força alors de signer avec lui ce contrat honteux de la vente de mes œuvres, en demandant un paiement immédiat et en me menaçant de prison. Il peut agir avec moi de la même façon, dès que je serai revenu. Ayant acheté avec profit, c'est-à-dire pour rien, mes billets à ordre, il peut devenir encore pour environ sept ans le propriétaire de mes œuvres anciennes et nouvelles, en me forçant, à mon retour, à signer quelque contrat, comme celui de 1865. J'ai même une raison de le supposer : s'il a réussi une fois, pourquoi ne pas essayer

encore ? Maintenant, songez donc : si, *sous un prétexte quelconque*, il venait à ne pas vous payer cet argent pour *Crime et Châtiment* (en vous déclarant, par exemple, qu'il a un billet à ordre sur moi en sa possession, ce qui est entièrement illégal, car le billet est une chose, il faut quand même effectuer le remboursement), à l'avenir, j'aurais contre lui une défense à invoquer : exiger de lui les 3.000 roubles d'amende, parce que lui, selon les termes du contrat, n'a d'aucune façon la possibilité d'éviter le paiement légal *au moment* où on l'exige.

Et alors je vous prie beaucoup :

S'il évite de payer, retarde la réponse, ou présente quelque raison, il serait excellent qu'il s'y trouvât quelque témoin. Pour cela, à mon avis, voici ce qui serait le plus commode et le meilleur à faire.

Quand vous lui enverrez la première fois votre mot, ajouté à la lettre que je lui adresse, dites dans votre billet que vous attendrez une réponse au plus tard dans trois jours. S'il ne vous répond rien, ou s'il vous donne une réponse (quelle qu'elle soit, n'importe), mais non écrite, c'est ici qu'il serait bon d'avoir un témoin. Pour cela, voici ce qu'il faut faire : s'il évite de répondre avant trois jours, envoyez-lui encore quatre lignes, mais pas par la poste, par quelqu'un (on pourrait prendre quelque homme d'affaires, si cela ne coûte pas cher ; je paierai) et *obtenir* de lui une réponse (quelle qu'elle soit) mais une réponse devant témoin. De cette façon, j'aurai le fait, et les témoins du fait que Stellovsky n'a pas payé l'argent qui lui a été réclamé en mon nom, légalement. Cela me suffit. Il me paiera sûrement alors 3.000 roubles.

Ainsi, je vous prie, mon très estimé ami, de ne chercher à obtenir de lui qu'une réponse quelconque, et qu'une troisième personne, c'est-à-dire votre envoyé, connaisse cette réponse. Voilà tout. Quant à faire des démarches pour obtenir sûrement le remboursement de l'argent, dans le cas où il chercherait à biaiser et à s'échapper, — c'est absolument inutile. Il me suffit que sous un prétexte quelconque il ait refusé de payer.

Mais je le répète encore une fois : il est presque impossible de supposer qu'il ne vous paie pas à votre première réquisition et qu'il se mette à biaiser. C'est un trop fin

renard et il sait ce qu'il risque. Il sait aussi que je ne l'épargnerai pas et que je lui ferai payer l'amende. Et alors il n'osera pas ne pas vous payer et ne pas répondre aussitôt à votre lettre. Et comme en outre de ma procuration, vous aurez encore entre les mains une copie conforme de notre contrat de 1865, et que l'affaire se passera dans l'étude, il n'osera aucunement douter de la régularité de la procuration que je vous aurai délivrée, ou autre chose du même genre. L'affaire sera menée trop sérieusement, clairement et ouvertement. Et je le répète encore : s'il ne veut pas payer, *il ne faut pas* insister. Je n'oserais vous embarrasser d'une telle demande. Il n'y a qu'à lui adresser quatre lignes pour l'informer et avoir une réponse.

(N. B. — Le remboursement devrait être effectué dans l'étude de Barouline (quelque part dans la perspective Nevsky), pour sa parfaite tranquillité, uniquement. Mais s'il veut vous donner l'argent tout simplement avec votre signature, sans Barouline, c'est encore mieux; moins d'embarras.)

Ne me refusez pas, Apollon Nicolaïevitch. Je vous en prie instamment. L'affaire ne peut vous occasionner d'embarras particulier, et vous m'aurez rendu par là un service immense).

J'attendrai votre réponse. Comme l'affaire est importante pour moi, je vous prie, très aimable Apollon Nicolaïevitch, répondez-moi immédiatement à la réception de *cette* lettre, deux lignes seulement : *oui* ou *non* ?

Anna Grigorievna vous salue bien ainsi qu'Anna Ivanovna. Mes salutations respectueuses à Anna Ivanovna.

Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Paul s'est-il marié ?

Au même.

Dresde, 30 décembre 1870.

Je vous remercie infiniment, très aimable Apollon Nicolaïevitch, d'abord pour votre empressement à m'obliger; secondement, pour ne pas avoir tardé de me répondre. Mais vous avez oublié de mettre *poste restante* sur l'enve-

loppe, et je n'ai reçu votre lettre que le troisième jour de son arrivée à Dresde, et le facteur s'était adressé à la police pour me trouver. Je vous envoie la procuration, ne me taxez pas d'impudence en la lisant : tout cela n'est qu'une forme nécessaire, comme on m'a assuré. D'ailleurs un *plein pouvoir* pareil sera même impressionnant pour Stellovsky. Il faudra faire légaliser cette procuration au bureau des Affaires étrangères, il me semble (Paul le sait) que c'est là où l'on certifie la signature de notre ambassade. De plus, je vous envoie une copie conforme de mon contrat avec Stellovsky en 1865. Lisez, je vous en prie beaucoup, lisez cette copie avec attention, surtout les articles 8 et 13, et vous verrez très clairement le fond de l'affaire et vous serez persuadé à quel point elle est simple et *indiscutable*. Il n'y a qu'à se donner la peine de toucher. Et puis cela m'aurait ennuyé de vous charger d'une affaire plus embarrassante. A mon avis, plus vous mènerez l'affaire ouvertement, simplement et sèchement (c'est-à-dire sévèrement), mieux cela vaudra. Je vous envoie la lettre à Stellovsky, non cachetée; lisez-la. Le principal est que vous ayez sous la main un envoyé (s'il le faut, je le paierai de la somme que Stellovsky doit donner, si ce n'est pas grand'-chose), afin qu'il porte à Stellovsky cette lettre avec un billet de quatre lignes de votre part (mais que l'envoyé remette également ma lettre sans qu'elle soit cachetée). Dans vos quatre lignes proposez-lui de venir chez Barouline s'il le veut, et de vous indiquer le jour et l'heure qui lui conviendront pour vous rembourser dans l'étude de Barouline. Ou bien qu'il fasse comme il voudra, pourvu, qu'il paie contre votre signature.

Mais il ne peut ne pas payer : lisez l'article 13 du contrat. Ce sera malheureux s'il biaise et traîne. Alors, votre envoyé pourrait demander par la police. L'important c'est qu'il donne une réponse. Certainement, c'est une affaire trop simple, et plus tôt, ou plus tard, je serai payé. Mais combien j'aurais voulu l'être à présent ! Je n'ai pas bien envie de demander une avance, surtout au *Rousski Viestnik*, mais nous n'avons pas de quoi vivre autrement.

Je vous le répète, comme dans ma dernière lettre : je ne crois pas qu'il puisse refuser, et je ne saurais même me figurer quelle raison il en donnerait ? Mais dans le cas où

il refuserait de payer, pour n'importe quelle raison, je vous prie instamment de montrer ma copie et ma procuration à quelque homme d'affaires : qu'en dira-t-il ? L'affaire est indiscutable et on pourrait exiger le remboursement par la police. Dans ce cas, si l'homme d'affaires se charge de gagner sûrement, je suis prêt à payer quand l'affaire sera terminée, si ce n'est pas trop cher, relativement. (Est-ce que Paul ne pourrait pas nous servir à quelque chose ?).

Dans tous les cas, je vous le répète, je ne vous demande que de présenter ma lettre à Stellovsky, accompagnée de quatre lignes de votre part, et d'obtenir de lui une réponse quelconque. Voilà tout. Le principal, c'est que je vous supplie surtout de m'informer sans retard de sa réponse. C'est très important pour moi : songez donc, ou bien je saurai que je recevrai 900 roubles, ou bien adresser au *Rousski Viestnik* une demande. A propos, faites le compte. Ce n'est qu'un instant : il suffit de connaître le nombre des feuilles dans *Crime et Châtiment*, qui vient d'être publié, et multiplier par le nombre de roubles que chaque feuille de l'édition de mes œuvres complètes a coûté à Stellovsky, en 1866. Ce même nombre de roubles est facile à connaître : il faut compter le nombre des feuilles des trois volumes de mes œuvres publiées par Stellovsky en 1866 (bien entendu, excepté *Crime et Châtiment*) et diviser par ce nombre la somme de 3.000 roubles. On saura alors le prix de chaque feuille. D'ailleurs, lisez le huitième article du contrat, cela y est dit clairement. Eh bien, voilà tout ! A la fin des fins je crois qu'il ne refusera pas, et qu'il paiera tout simplement, tout en biaisant peut-être un peu. Mais, pour l'amour de Dieu, informez-moi au plus tôt.

Oui, je veux absolument revenir et je reviendrai sûrement au printemps. Ici, je me trouve dans une si abominable disposition d'esprit, que je ne puis presque pas écrire. Il m'est terriblement pénible d'écrire. Je suis fiévreusement les événements chez nous et ici et j'ai beaucoup vécu dans ces quatre ans. J'ai vécu beaucoup, malgré mon isolement. Ce que Dieu nous accordera à l'avenir, je l'accepterai sans murmurer. La famille vous force aussi à écouter votre conscience. Et enfin, je veux me replonger dans la société.

Strakhov m'écrivait que dans notre société tout est bien vert et bien jeune. Si vous saviez comme on s'en aperçoit d'ici ! Mais si vous saviez aussi quel dégoût sanglant, jusqu'à la haine, m'a inspiré l'Europe dans ces quatre années. Mon Dieu, que d'idées préconçues nous nous sommes faites sur l'Europe ! Mais n'est-ce pas un enfantelet ce Russe (et même presque tous) qui croit que le Prussien a vaincu par l'école ? C'est même impertinent : elle doit être fameuse l'école qui pille et torture comme les hordes d'Attila? (Peut-être même davantage !)

Vous prétendez que l'esprit de la nation entière s'élève maintenant en France contre la force brutale ! Mais je n'en ai jamais douté depuis le commencement, et s'ils ne commettent pas de bévue, en concluant la paix, et s'ils attendent environ trois mois, les Allemands seront chassés et alors quelle honte ! Il serait trop long de l'écrire et je pourrais vous communiquer des choses bien curieuses que j'ai observées, par exemple, de quelle façon on envoie d ici les soldats en France, comment on les rassemble, comment on les équipe, comment on les nourrit et on les transporte. C'est très intéressant. Une malheureuse petite femme, par exemple, qui vit en louant deux pièces et les ayant meublées, les sous-loue (donc, elle a un mobilier de deux sous), parce qu'elle possède des meubles, est obligée de loger et nourrir à ses frais une dizaine de soldats. Ils y logent trois jours, deux jours, un jour, rarement une semaine. Mais cela lui coûte à elle de 20 à 30 thalers. J'ai eu l'occasion de lire moi-même des lettres de petits soldats allemands qui écrivaient de France, tout près de Paris, à leurs mères et à leurs pères (des boutiquiers, des commerçants). Seigneur, qu'est-ce qu'ils écrivent ! Comme ils sont malades, comme ils sont affamés ! Mais, c'est trop long à raconter ! Entre autres observations : avant on distribuait souvent la *Wacht am Rhein* dans la foule, maintenant plus du tout. Les plus ardents et les plus orgueilleux sont les professeurs, les médecins, les étudiants, mais le peuple, pas beaucoup. Pas du tout même. Mais les professeurs s'enorgueillissent. Dans la Lese-Bibliothèque je les rencontre tous les soirs. Un savant, blanc comme la neige et très influent, criait l'autre jour : *Paris muss bombardirt seyn !* Voilà les résultats de leur

science. S'ils ne s'occupent pas de science, ils disent des bêtises. Qu'ils soient savants, mais ils sont de grands sots! Encore une observation: tout le peuple ici est lettré, mais incroyablement peu cultivé, sot, stupide, avec les intérêts les plus bas. Enfin, au revoir, c'est assez. Je vous embrasse, je vous remercie d'avance. Pour l'amour de Dieu ne m'oubliez pas et informez-moi promptement. Votre,

DOSTOÏEVSKI.

Conservez la copie du contrat; c'est un document d'une grande importance pour moi.

P.-S. — Dans le cas où vous recevriez l'argent de Stellovsky, ne l'envoyez pas par une maison de banque, mais simplement, en recommandant, envoyez-le-moi ici en billets de banque russes, c'est-à-dire les mêmes que vous recevrez. Ici on peut bien les changer.

P.-S. — Si Stellovsky vous proposait au lieu de paiement quelque affaire, par exemple l'édition de *L'Idiot*, et autres, ne consentez pas et ne l'écoutez pas, mais exigez le remboursement, *sans atermoiement*.

Au même

Dresde, 18 (30) janvier 1871.

Très aimable Apollon Nicolaïevitch, je vous adresse à mon tour quelques lignes, en réponse aux vôtres du 12 janvier. Je ne comprends pas pourquoi Paul n'a pas trouvé de nouvelles au Ministère des Affaires étrangères, au bureau des *Affaires intérieures*. Je viens à l'instant de m'informer à la chancellerie de l'ambassade : on l'a envoyé le 3 courant. Je vous envoie le numéro, qui vous permettra de trouver dans un instant, si Paul ne trouvait pas encore.

Je vous remercie beaucoup de m'avoir renseigné et aussi d'avoir trouvé le monsieur aux sourcils épais, en forme d'O, qui s'est chargé de s'occuper de l'affaire.

Pourquoi les revues ne paraissent-elles pas? C'est affreux comme elles sont en retard. Le *Rousski Viestnik* lui-même n'est pas parvenu à Dresde ; autrefois le numéro de janvier paraissait toujours de bonne heure. S'il vous arrive de

lire mon roman, envoyez-moi, pour l'amour de Dieu, deux lignes au moins de votre critique. J'ai entendu dire qu'ils sont contents là-bas, au *Rousski Viestnik* ; mais moi, je suis bien mécontent de ma première partie !

Avez-vous lu le roman de Lesskov dans le *Rousski Viestnik* ? Beaucoup de blagues, beaucoup de Dieu sait quoi, comme si cela se passait dans la lune. Les nihilistes sont abîmés jusqu'à la friponnerie, — mais en revanche il y a quelques types ! Comme Vanskok ! Il n'y a rien de plus typique et de plus fidèle chez Gogol. Car cette Vanskok, je la vois, je l'entends, c'est comme si je l'avais touchée ! Quelle figure étonnante ! Si le nihilisme de 1860 mourait, cette figure vivrait éternellement dans notre souvenir. C'est génial ! Et comme il sait bien dépeindre nos petits popes ! Le père Evangèle, par exemple ! C'est le second pope que je trouve chez lui. Quelle destinée étonnante que celle de ce Stebnitzky dans notre littérature. Car un talent pareil à celui de Stebnitzky mériterait d'être étudié et le plus sérieusement possible.

Au revoir, je vous remercie de tout mon cœur ; quant à l'argent, nous en avons un besoin extrême, incroyable. Ma femme est toujours souffrante, et l'enfant se porte bien. Qu'elle est charmante, votre filleule, quel appétit elle possède et quelle humeur sans caprices, éternellement gaie ! Je n'ai encore jamais vu une pareille enfant ! Votre,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Dresde, le 26 janvier (5 fév.) 1871.

J'ai reçu hier votre lettre, mon cher ami, et je m'empresse de vous faire part de ma façon de voir. D'abord, je n'ai rien compris à votre réfutation de l'article 8. Vous demandez le terme du paiement, « qui n'est pas indiqué », selon vous, dans l'article 8, et vous prévoyez des chicanes et leurs conséquences ? Mais quel terme vous faut-il donc, quand tout est marqué très exactement et très clairement. Voici le texte de l'article 8, approfondissez-le bien :

« Si durant le délai de cet engagement, Stellovsky dési-

rait comprendre dans l'édition complète de mes œuvres, que lui, Stellovsky, a entreprise d'après cet engagement, les œuvres nouvelles que moi, Dostoïevski, j'aurais écrites en 1866 et 1867, Stellovsky n'aurait pas le droit de les éditer autrement qu'en payant par feuille autant que moi, Dostoïevski, ai reçu par feuille en vendant à Stellovsky, d'après cet engagement, la collection complète actuelle de mes œuvres, mais à condition, cependant... etc. » (N. B. — Le reste ne concerne pas l'affaire actuelle.)

Ainsi, qu'est-ce qui vous trouble donc, maintenant? Quel est donc ce terme? Il est dit: « Stellovsky n'a pas le droit d'éditer autrement qu'en payant la feuille d'après le compte... etc. » Et comme à présent Stellovsky a déjà *édité complètement*, puisque c'est imprimé et mis en vente, il faut donc qu'il paye selon le compte indiqué dans l'article 8! Vous demandez: depuis quel moment faut-il le considérer comme *obligé de payer!* Mais, bien entendu, depuis le jour de l'annonce de la mise en vente! L'annonce a été faite dans le *Goloss* (probablement aussi dans d'autres journaux) à la fin de novembre et au commencement de décembre. Ainsi, le jour de l'annonce est le terme d'après le sens le plus exact, le plus clair et le plus naturel de l'article 8. Ou bien c'est le mot *éditer* qui vous trouble? Vous paraissez faire une différence entre les mots *imprimer* et *mettre en vente*. Mais s'il n'avait fait qu'imprimer, sans mettre en vente, j'aurais pu ne pas le savoir du tout. Qui donc fait imprimer sans mettre en vente? *Éditer* veut dire imprimer et vendre. Et comme il a commis les *deux actions*, c'est-à-dire qu'il a imprimé et qu'il vend, alors, depuis le *jour de l'annonce*, il est devenu coupable, en raison de l'article 8, car il y est dit explicitement: « Il a le droit de les éditer ! *pas autrement!* qu'en payant par feuille d'après le compte, etc. » Voilà votre terme! Si je ne suis pas venu chez lui le lendemain de l'annonce pour exiger le paiement qui m'est dû, — ce que j'étais parfaitement libre de faire (si j'avais été à Pétersbourg), peu importe. Je puis consentir aussi à attendre le paiement d'un billet à ordre plusieurs années, et il conserve quand même toute sa valeur. Qu'est-ce qui vous trouble?

Vous dites aussi qu'il faudrait avoir un billet à ordre, car dans le billet sera indiqué un terme quelconque, ce

qui complétera la lacune (soi-disant) du huitième article. A mon avis, c'est le contraire; le véritable terme est le jour de l'annonce de la mise en vente ; mais si vous admettez un autre terme quelconque, alors vous renoncez ainsi à vos droits sur l'ancien terme (le jour de l'annonce) qui est trop clairement désigné dans le contrat ; vous consentez donc volontairement (et aussi des deux côtés) à enfreindre l'article 8 du contrat.

Et enfin : si vous avez consenti à accepter un billet à ordre (dans lequel le terme sera indiqué), pourquoi vous faudra-t-il alors un terme et l'article 13 du contrat ? S'il a donné une partie de l'argent, et s'il a délivré un billet à ordre pour l'autre partie, et que *vous ayez consenti à accepter* et l'ayez reçu, alors, à *mon avis*, il a payé complètement, il s'est acquitté envers moi, il a terminé l'affaire, le contrat est exécuté, et les articles 8 et 13 sont bons à mettre aux archives. Car il ne peut ne pas payer le billet à ordre, car *il est commerçant* et le même jour il serait déclaré en faillite. Mais s'il ne paie pas le billet à ordre, je n'aurai besoin de le poursuivre que pour ce billet, et l'affaire du contrat sera quand même terminée; en un mot ce sera une affaire complètement différente.

Croyez bien que s'il y avait quelque omission dans l'article 8, Stellovsky en aurait certainement profité et n'aurait pas désigné lui-même l'époque de son retour de Moscou comme terme du paiement.

Vous me conseillez d'accepter ses conditions, c'est-à-dire une partie de l'argent et un billet à brève échéance. Oui, je le vois, il est impossible de ne pas consentir. Mon ami, ne vous fâchez pas si je fais une observation ; mais, il me semble que M. Zvétouguine s'occupe de l'affaire avec trop de douceur et trop de timidité ! Allons, comment est-il possible d'y aller trois fois et de lui permettre de se dire absent? Et puis, comment ose-t-il proposer lui-même des conditions, c'est-à-dire de donner la moitié de l'argent à son retour de Moscou, et puis un billet, etc., c'est-à-dire comme s'il avait le droit de poser ses conditions ? A mon avis, il faudrait tout de suite lui faire peur en exigeant légalement, pour qu'il comprenne tout de suite que nous avons conscience de nos droits. Et non seulement l'effrayer, mais exiger légalement pour de bon. Ce ne sera

pas du tout un *procès* ; ici il y a un contrat, dont le sens est clair et précis. La marche de l'affaire pendra sans doute quelque temps, mais le paiement sera complet. Et puis il ne voudra pour rien au monde discuter la chose lui-même et entamer un procès, d'abord parce qu'il n'a aucune raison ni aucune possibilité de faire des chicanes pour se tirer d'embarras, tout est trop net ; et deuxièmement, quand il sera forcé de payer de par la loi, cela voudra dire qu'il aura enfreint l'article 8 du contrat, puisqu'on a dû recourir à la loi pour le forcer à payer, et qu'il ne voulait pas payer tout seul. Alors, soyez certain, il aura peur de l'article 13, et s'il voyait seulement que M. Zvétouguine a sérieusement l'intention de s'adresser à la loi, croyez-moi, il se trouverait aussitôt à la maison et consentirait tout de suite à tout payer.

Néanmoins, je suis d'accord avec vous, quoique cela me soit pénible. Mais voici ce que je vous demande humblement, mon cher Apollon Nicolaïevitch :

1° Ne pourrait-on arranger cela plus vite ! Je vous jure, ce n'est pas une vaine impatience. J'ai tout dépensé et je n'ai pas le sou, et il faudrait attendre longtemps ! Admettons que sur ma première demande on m'ait envoyé du *Rousski Viestnik*, mais alors cela ne me sera pas bien commode (et puis ce sera impossible) de demander au *Rousski Viestnik* de me donner 2.000 roubles à la fois pour mon retour, et voilà, je ne pourrai pas encore revenir ! Je comptais sur l'argent de Stellovsky pour traîner jusqu'au printemps.

Il vous a dit : je reviendrai à la fin de janvier. Mais, à en juger par sa manière de faire, il s'arrangera, à son retour, de façon à faire dire qu'il n'y est pas à M. Zvétouguine, et on lui dira qu'il n'est pas encore rentré ; et Dieu sait combien de temps cela peut durer. Voilà ce que je crains. Ainsi, ne pourrait-on éviter cela de quelque façon ! C'est ma *première* demande.

2° Ne pourrait-on arranger qu'il donne au moins la moitié de l'argent ? N'importe quel billet, même à brève échéance, me fait l'effet de n'avoir rien du tout. S'il est impossible d'avoir la moitié, au moins le tiers. Pour l'amour de Dieu !

N. B. — Je laisse tout cela cependant à votre propre

jugement et à votre décision, et je vous supplie, mon cher ami, ne m'interrogez pas par lettre à propos de quelques détails, les plus petits même, car tout cela prend du temps. Je ne vous en voudrai pas et je ne murmurerai pas contre vous, d'ailleurs cela serait impossible, car je sais que vous me voulez du bien, et de plus vous êtes si bon que vous vous êtes chargé de tant de tracas.

3° Enfin, ma troisième demande (la plus importante). Dès que vous aurez reçu l'argent, tâchez de vous faire donner en même temps le billet promis, dans la même liasse, ensemble, et donnez-lui une quittance ainsi : Reçu en paiement tant en argent, le reste de la somme en billet. Mais seulement ensemble, absolument. Alors l'affaire sera *tout à fait* terminée ; car, je le répète, il paiera tout.

4° Paul m'avait écrit l'année dernière que les billets de Stellovsky pourraient être *escomptés*, en perdant 8 à 10 0/0, à la Banque Commerciale Internationale (mais pas à la Banque d'Etat). Je vous prie : appelez Paul, et tâchez de le savoir de lui exactement, et si l'on peut *escompter*, *escomptez* donc le billet, et envoyez-moi l'argent ; car je serais prêt à perdre Dieu sait combien, pourvu que je reçoive de l'argent; j'en ai un besoin urgent !

Enfin, je me repose entièrement sur vous à propos du compte à faire d'après le nombre des feuilles. Certainement, plus vous obtiendrez, mieux cela vaudra. (N. B. — Mais seulement, combien y en a-t-il eu : 27 feuilles avec une fraction ou 28 avec une fraction ?)

Voilà, je le crois, tout ce qui concerne cette affaire maudite. Je ne vous écris rien. Si vous saviez comme je me trouve fatigué par le travail dont je suis surchargé ! J'ai lu avec tristesse ce que vous dites dans votre lettre à propos de notre société, et quant aux affaires d'Allemagne, vous savez bien ce qu'il faut en penser. On ne saurait se représenter plus de mensonges et plus d'astuce. Ils veulent rétablir Napoléon par la force, ils s'attendent à trouver en lui et en sa descendance d'éternels esclaves, et en revanche ils lui garantiront la dynastie, c'est-à-dire tout ce qu'il demande, cela est évident. Vous verrez que si une assemblée générale a lieu, ils forceront exprès par leurs exigences démesurées l'assemblée à ne pas consentir et alors ils déclareront Napoléon.

Mais rappelez-vous le texte de l'Évangile. « Celui qui tire l'épée périra par l'épée. » Non, ce qui est fondé par l'épée n'est pas durable! Et l'on crie après cela : « La jeune Allemagne ! » Au contraire, — un peuple ayant survécu à ses forces, car après un tel esprit, après une telle science, se confier à l'idée de l'épée, du sang, de la violence et ne pas se douter même de l'existence de l'esprit et du triomphe de l'esprit, et se moquer de tout cela avec une grossièreté de caporal ! Non, c'est un peuple mort et sans avenir. Mais s'il est vivant, après sa première ivresse, il trouvera en soi la force de protester vers le bien, et le glaive tombera de lui-même.

Et puis encore : l'épuisement matériel de l'Allemagne est si grand, qu'elle supportera à peine quatre mois de résistance.

Oh ! Quand ils reviendront de France, les deux premières années ils nous flatteront ! D'ailleurs, il se peut qu'avec leur grossièreté ils se trahissent avant.

Que Dieu accorde la vie au Tsar et à la Russie, mais l'avenir sera certainement embarrassant vis-à-vis de l'Europe.

Au revoir, mon cher ami, ne vous fâchez pas de mes répliques. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Si Stellovsky vous propose de nouvelles conditions avant le remboursement, c'est-à-dire l'achat de mes dernières œuvres, etc., ne l'écoutez pas, pour l'amour de Dieu, et exigez l'argent ; en un mot, ne lui laissez pas traîner l'affaire.

A N. N. Strakhov.

Dresde, 10 (22) février 1871.

Je m'adresse à votre bonne, délicate et presque toujours exacte connaissance des hommes et des choses, très aimable et très estimé Nicolas Nicolaïevitch, et je vous prierai d'être assez bon de ne pas me laisser dans un embarras désagréable. Dans le numéro d'octobre et de novembre (peut-être aussi de décembre, je vous demande pardon, ne

les ayant pas sous la main) de la *Zaria* de l'année dernière étaient publiés deux articles de M. Konstantinov[1]. Dans un de ces articles, pour soutenir son opinion, il prétend que la revue *Vrémia* et quelques autres revues d'une certaine direction n'avaient qu'*un faible succès*. Le *Vrémia* avait la première année plus de 2.500 abonnés, et la troisième année, l'année de l'interdiction, jusqu'à 4.500 abonnés. Les livres de la rédaction sont encore intacts : les témoins sont sains et saufs. Bazounov lui-même peut témoigner. A quoi bon attaquer comme le fait M. Konstantinov et renverser les faits? Il ne se gêne pas avec les faits : il le lui faut ainsi, et il affirme, comme si cela était certain, ce qu'il ne connaît pas. Je vous avoue, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, qu'il m'a été pénible de rencontrer cela dans la *Zaria*. Quand Pissemsky, il y a deux ans, dans son roman publié par la *Zaria*, avait placé quelques appréciations méprisantes à propos de moi comme homme de lettres, je n'ai fait que rire de la nature et de l'impatience de Pissemsky ; je n'ai eu aucune prétention contre la revue qui, ayant désiré publier ma nouvelle (ce qu'elle avait annoncé à moi et au public) et avant de publier une critique quelconque sur moi, avait donné l'hospitalité à l'injure que je recevais d'un autre écrivain. Mais à présent, je me sens offensé. La revue *Vrémia* a été tout autant mon œuvre que celle de mon frère. Nous étions tous les deux directeurs. Le succès de la revue était inouï. Deux revues seulement ont eu un tel succès immédiat : la *Bibliothèque de Lecture* d'autrefois, et le *Sovremennik* d'autrefois. Je ne considère pas que ce soit vanité ou lâcheté d'en tirer gloire. Un fait dénaturé nuit à l'histoire de la littérature. Il se trouve dans le témoignage de la *Zaria* (dans laquelle il y a beaucoup d'anciens collaborateurs de *Vrémia*) que le *Vrémia n'avait pas de succès*. Que ce fait soit infime pour l'histoire du journalisme russe, d'accord : mais il peut servir ; car ce fait a bien servi à M. Konstantinov en vue d'affermir une opinion quelconque ? Pour moi, je vous l'avoue, ce fait a une certaine importance personnelle : il existe jusqu'à présent une accusation dirigée

1. Il s'agit de l'article : « La Lecture et le Peuple » (*Zaria*, 1870, novembre et décembre.)

par certaines gens contre moi, que soi-disant j'ai ruiné mon frère, en l'enlevant à ses anciennes occupations commerciales et en l'engageant d'éditer une revue. Cette accusation se prononce avec amertume, et ceux qui la colportent n'iront pas se renseigner sur les livres de la rédaction du *Vrémia*. Mais une ligne dans une revue (une ligne est si peu de chose, il est si facile de la lire) donnera beaucoup plus de force à l'accusation qu'ils portent contre moi dans leur conscience. Cependant, dans ces trois ans, mon frère a obtenu de la revue au moins 65.000 roubles de *bénéfice net*, et, s'il est mort sans le sou et en laissant des dettes, cela ne regarde pas du tout la revue.

Dans le même article, ce même M. Konstantinov dit que l'article *La Question Fatale* a été écrit avec intelligence, mais *publié sans tact*. Cependant ces misérables rédacteurs qui manquaient de tact ont forcé toute la Russie à lire leur revue (4.500 abonnés, — c'est toute la Russie, alors au moins). De plus, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, toutes les circonstances de la publication de cet article vous sont connues mieux qu'à n'importe qui. Jusqu'à présent mon avis n'a pas changé : l'article n'a pas été publié sans tact, mais le rapport en a été fait sans tact, par des gens qui ne l'avaient pas lu en entier, et ont fini de le lire après. Il est évident que M. Konstantinov sait que toutes les circonstances de l'affaire vous sont connues, et que vous êtes un des principaux collaborateurs de la *Zaria* ; il trouve l'article intelligent, mais il a jeté l'insulte à ceux qui ont souffert et qui sont sans défense (car, comment pourrais-je me défendre ouvertement, c'est-à-dire par la presse, et prouver que tel article n'a pas été publié sans tact ?). Il savait parfaitement qu'il est *impossible* de lui répondre. C'est un homme adroit.

Ainsi, qui donc est ce cavalier qui a trouvé à la *Zaria* une telle hospitalité ? Chez lui, l'hospitalité est cependant excessive : à Waterloo, Napoléon est vaincu par Blücher (qui ne s'y trouvait pas); et la *Zaria* a publié tout cela sans explication et sans réplique.

Pardonnez-moi ma mauvaise humeur, Nicolas Nicolaïevitch ; tout cela est trop personnel, j'en conviens. Il me fallait le laisser passer sans attention, car ce sont des bagatelles. Mais l'amertume a pris racine dans mon cœur,

et veut se répandre. Je ne sais si c'est de la vanité, ou de la pusillanimité, mais cela m'a fait bien mal de lire que mon activité (de journaliste), dans laquelle j'avais entraîné mon frère, ne donna lieu qu'à des bagatelles sans tact et qui n'ont pas réussi, et voilà tout.

Il y a longtemps que je voulais vous écrire à propos de cela, alors même que je l'ai lu, mais j'ai été très occupé. Maintenant je me remets à l'ouvrage. Je n ai presque pas le temps de lire, mais je regrette beaucoup de n'avoir pas eu l'occasion de lire votre article sur la littérature russe dans la *Zaria*. La rédaction m'a exclu du nombre de ses abonnés pour cette année et ne m'a pas envoyé de numéro de la revue. (Vous n'ignorez pas que je ne recevais pas le numéro gratis, mais à crédit, jusqu'à ce que les comptes fussent faits avec la rédaction pour mes œuvres, j'étais donc quand même un abonné de la *Zaria*.) Je ne puis nullement comprendre pour quelle raison on m'a exclu. Je ne trouve que deux explications possibles : ou la méfiance en ma solvabilité, comme je dois déjà beaucoup à la rédaction, ou quelque sentiment hostile de la rédaction, parce que je n'ai pas pu tenir ma promesse à propos de l'article. J'avoue que je répudie sincèrement cette seconde raison — ce serait trop vraiment — c'est à-dire ce n'est pas le sentiment désagréable de la rédaction que je répudie, mais ce moyen de me le donner à comprendre. La rédaction du *Rousski Viestnik* de la fin de 1869 et du commencement de 1870 nourrissait des sentiments d'inimitié envers moi, parce que je ne leur avais rien envoyé pour 1870, malgré ma promesse, et que j'avais donné à la *Zaria* ; malgré cela et malgré que je dusse encore jusqu'à 2.000 roubles au *Rousski Viestnik*, ils ne m'ont pas privé de la revue, et continuaient à me l'envoyer.

Est-ce qu'ils sont fâchés contre moi à ce point ? Cependant, dans les annonces des journaux je figure au nombre des collaborateurs. Cela veut dire : « Tu es endetté, tu ne peux t'échapper ; tu donneras la nouvelle quand même, n'importe comment on te traite. » Est-il possible qu'il en soit ainsi ? Comment expliquer autrement ?

Je vous écris à vous *seul*, Nicolas Nicolaïevitch. Car il se peut que vous ayez encore assez d'estime pour moi, pour ne pas croire que je voudrais tout simplement, par votre

entremise, obtenir une livraison de la *Zaria*, n'ayant pas d'argent comptant pour y souscrire? Quant à la *Zaria* elle-même, je n'ose pas m'adresser à elle dans de telles circonstances, par conséquent je resterai jusqu'à l'été sans la *Zaria*. Tout me revient plus cher qu'à d'autres. Dieu, qu'est-ce que font d'autres hommes de lettres aux directeurs, et exprès encore, et non pas parce que le besoin les pousse, et tout s'arrange!

Encore une fois pardonnez-moi cette lettre. Les plaintes, les bavardages, quelle vilenie! Et c'est cette vilenie que je vous envoie au lieu de lettre! Ne vous fâchez pas. Ou bien mieux : grondez-moi d'abord, et dites ensuite : « Mais il a cependant un peu raison. »

Votre santé est-elle bonne? Écrivez donc quelque chose à n'importe quel moment. Est-il possible que vous m'en vouliez à ce point? Votre tout sincère,

DOSTOÏEVSKI.

A A. N. Maïkov.

Dresde, 25 février (9 mars) 1871.

Très estimé Apollon Nicolaïevitch,

Je n'ai pu me retenir et je viens vous déranger encore une fois. Il est trop pénible de rester dans l'incertitude, et puis cela m'est nuisible : — j'attends toujours, je ne sais pas ce que je dois entreprendre. Je vous prie beaucoup de m'informer si je dois espérer quelque chose. Il me vient à l'idée que peut-être Stellovsky n'est pas encore à Pétersbourg. Comme je ne reçois pas de vous le mot décisif que l'affaire est perdue, je suppose que vous avez encore de l'espoir. Mais l'espérance est quelquefois très pénible, et nuit directement aux intérêts; il faudra que je me décide à écrire à Moscou. Mais comme cela peut ruiner complètement mon projet de revenir en printemps à Saint-Pétersbourg (car en prenant à présent, c'est-à-dire à une époque non favorable, de l'argent au *Rousski Viestnik*, je serai privé de la possibilité de demander au printemps une *certaine* somme), j'attendrai encore votre réponse à cette lettre, et alors seulement je tenterai d'écrire au *Rousski Viestnik*. Ainsi, répondez-moi pour l'amour de Dieu, bon Apollon Nicolaïevitch.

Enfin, ne seriez-vous pas fâché contre moi ? Cela est possible : — car je vous ennuie trop. Dans ma dernière lettre je vous ai prié de ne pas tenir compte de mon opinion, et d'agir uniquement comme bon vous semblera. Je vous le répète encore : de quelque façon que vous arrangiez l'affaire, je serai très content, pourvu que cette canaille donne quelque chose. Je comprends très bien moi-même ce que c'est que d'avoir affaire à lui.

Je ne suis pas très bien portant et je ne peux presque pas écrire. J'ai examiné les premiers numéros de toutes les revues (elles y sont presque toutes) : — ce n'est pas grand' chose. C'est tout de même mieux dans les nôtres. Mais dans celles-là c'est toujours la vieille chanson : les associations, les ouvriers, et puis Lassalle, ou bien l'actualité russe défigurée dans toutes sortes de critiques. Quant aux fameux juges ! je lis maintenant l'affaire de la Dmitriev, on l'a acquittée ! Quelles bécasses ! Ils ont fait cela comme si on le leur avait commandé. Non, dans le monde, le plus difficile est de rester soi-même.

Cependant il peut bien se faire qu'en Europe, à la conclusion de la paix, les choses deviennent encore plus intéressantes. On nous flattera et on nous cajolera bien pendant trois ans au moins. Il paraît qu'en France va éclater la guerre civile entre les villes et les paysans. Bismarck s'est douté de la chose et il a désiré lui-même une république, afin que l'ordre soit rétabli. La France se perdra. A moins qu'elle ne cherche à se sauver en choisissant un roi très ferme. Quant au changement d'opinions politiques dans les têtes françaises (ce que Danilevsky espère naïvement) — cela n'arrivera jamais, ou de très longtemps. Ce ne sont pas celles-là qui renonceraient à leur haine envers la Russie. Et ils se perdront eux-mêmes. On n'a pas besoin de plaindre de pareils êtres.

Entendez donc ma prière et répondez-moi quelque chose pour que je sache. Surtout, hâtez-vous de répondre. Je ne vous décris pas ma situation, ce n'est pas la peine.

Votre sincèrement,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Qu'est-ce que c'est que la *Biesséda* ? Je viens de recevoir une offre de collaborer. Bien entendu, j'ai répondu

que ce serait avec un grand plaisir. On m'informe que l'on m'envoie un numéro de la revue; mais je ne l'ai pas encore reçu. Ce sera très curieux. Mais qu'en pensez-vous?

A propos, pour l'amour de Dieu n'oubliez pas d'écrire *poste restante*. Car autrement je ne recevrai pas du tout les lettres. Le numéro de janvier de la *Zaria* a voyagé cinq jours par la ville et s'est trouvé chez une autre personne parce que l'on avait oublié d'écrire *poste restante*.

Au même.

Dresde, 2 (14) mars 1871.

Très aimable et très estimé ami, Apollon Nicolaïevitch, avant tout parlons de notre interminable affaire.

J'ai décidé de la terminer, c'est-à-dire *d'aller en justice*. On a gagné des procès plus difficiles, et mon droit d'après le contrat est indiscutable. En un mot, voilà ce que je désire et ce que j'ai décidé irrévocablement. Comme ces poursuites sont telles que je n'ose pas vous en charger, et de plus vous n'êtes pas avocat, je vous prie très instamment : remettez cette affaire (comme vous en avez le droit par ma procuration) entre les mains de quelque avocat connu (Spassovitch, Arkhangelsky, ou un autre), *et à n'importe quel prix* et que celui-ci commence *tout de suite* les poursuites contre Stellovsky, en forme légale, pour réclamer l'argent (et il faut désigner la somme selon le compte des feuilles; s'il y a une erreur, la justice en décidera). D'ailleurs, l'avocat saura ce qu'il faut faire. Surtout, communiquez à l'avocat la copie du contrat et priez-le d'étudier particulièrement les articles 8 et 13. Surtout l'article 13, car je veux demander des dommages-intérêts. Voilà ce que je vous prie de communiquer à l'avocat.

Surtout, il faudrait constater que Stellovsky ne veut pas payer, autrement on ne pourrait pas le poursuivre en vertu de l'article 13. Mais l'avocat commencera certainement par une *demande formelle* adressée à Stellovsky pour exiger le remboursement en argent liquide (sans billet). (Cela se fait, je crois, avec l'aide de la police ; d'ailleurs je ne sais pas. L'avocat le sait.) Et si, par exemple, Stellovsky refuse de payer dans un délai de trois jours, il faudra com-

mencer les poursuites en vertu de l'article 13, c'est-à-dire exiger les dommages-intérêts par-dessus le remboursement. Mais, s'il paye, que le diable l'emporte avec son article 13. Alors l'affaire sera terminée.

Ainsi, je vous adresse la prière suivante : 1° remettre immédiatement la procuration à un avocat, mais il faut qu'il soit bon, et à n'importe quel prix.

2° Faire cela sans le moindre retard et sans la moindre crainte de nuire à mes intérêts. (N. B. — Car d'après la loi l'avocat est payé quand l'affaire est terminée, n'est-ce pas ainsi? De sorte que rien ne peut vous arrêter.) Mais pour l'amour de Dieu, faites cela sans le moindre retard, dès que vous aurez reçu cette lettre. Ne craignez rien : c'est mon propre désir, et si je gâche mon argent, c'est que je le veux bien. C'est pourquoi, pour l'amour de Dieu, remettez cela à un avocat. Si vous avez encore mes lettres écrites dès le début de l'affaire, en remettant l'affaire à l'avocat, lisez-les lui ou donnez-lui à lire quelques extraits de ces lettres, pour qu'il connaisse mon avis.

Enfin, 3°, on pourrait tenter la chance encore une fois avant de s'adresser à l'avocat. Pour cela, en recevant cette lettre, voici ce qu'il faudrait faire : écrivez, cher ami, un billet très laconique à Stellovsky (sans hésitation et sans crainte de nuire à mes intérêts), que je veux intenter des poursuites légales, et que vous vous adressez pour la dernière fois, à lui, Stellovsky, en l'invitant à payer. En même temps, désignez-lui dans le billet un jour (je vous prie aussi d'un ton formaliste, sec et inébranlable), par exemple, *après-demain*, et l'heure à laquelle il peut vous rencontrer et apporter la somme *totale*. Ajoutez aussi que vous n'attendrez pas davantage que ce jour et cette heure, que vous ne le voulez pas et que *moi* j'exige qu'il en soit ainsi.

Il peut se présenter deux cas : ou bien Stellovsky ne viendra pas chez vous, et alors il faudra chercher tout de suite l'avocat et commencer les poursuites ; ou bien Stellovsky viendra payer. Alors il faut exiger de lui la somme totale, ou au moins la moitié ; quant au billet (s'il offre d'en faire un, pour la moitié de la somme), pour trois mois, pas davantage, à aucun prix.

Si Stellovsky vient sans argent et cherche à traîner, à

faire des offres, dans ce cas n'écoutez rien. Et s'il demande un délai (il dirait, par exemple, qu'il toucherait dans quinze jours et paierait), n'écoutez rien. Le plus grand délai que vous puissiez lui accorder, c'est le lendemain, c'est-à-dire encore un jour. Et pas une heure de plus. Pour l'amour de Dieu (ceci est important pour les poursuites) n'entrez avec lui en aucune conversation ou discussion à propos de l'affaire.

Enfin, si les poursuites commencent, et que Stellovsky apporte de l'argent pendant les poursuites, mais avant d'aller au tribunal, ce qui est indubitable, car croyez bien qu'il ne voudra pas laisser continuer les poursuites, alors l'avocat saura lui-même ce qu'il doit décider.

Donc, surtout, ne traînez pas : faites à la lettre comme je vous le demande. Car l'argent est à moi, car c'est moi-même qui désire agir *ainsi*, et si je le perds par ma manière d'agir, cela vous est égal : c'est moi qui l'ai voulu. Faites donc *à la lettre* comme je vous le demande (et sans aucune hésitation, sans informations préalables, sans visites à Stellovsky, envois, renseignements, etc.). Pour l'amour de Dieu faites à la lettre ce que je demande. Et ne perdez pas un seul jour. Car autrement vous aurez tellement gâté Stellovsky par toutes ces indulgences, qu'il sera un imbécile de donner l'argent.

Pour l'amour de Dieu, ne me demandez aucun renseignement et n'exigez aucune permission, afin de ne pas traîner l'affaire. Faites à la lettre comme je vous le demande à présent, voilà tout.

(N. B. — Ne lui accordez pas plus de deux jours de délai, dans votre billet, pour rien au monde, *pour rien au monde!* Et immédiatement chez l'avocat.)

Quant à l'avocat, je vous le répète, prenez-en un bon (et non un monsieur aux gros sourcils, mais un avocat véritable). Un avocat de renom se chargera peut-être de l'affaire, malgré qu'elle soit bien minime, — mais il s'agit de littérature, cela lui fera de la réclame et il ne refusera pas à cause de cela.

Surtout, je vous le demande à la lettre : sans trouble, sans questions et *sans crainte pour mes intérêts*. Pour l'amour de Dieu, faites ainsi.

La flatteuse opinion que vous avez du commencement

de mon roman, m'a ravi. Dieu, que j'avais peur et que j'ai peur encore ! Quand vous lirez cela, vous aurez probablement lu la deuxième moitié de la première partie dans le livre de février du *Rousski Viestnik*. Qu'en direz-vous ? J'ai peur, j'ai peur. Quant au reste, je suis tout simplement au désespoir, arriverai-je? A propos, il n'y aura que quatre parties, quarante feuilles. Stépane Trofimovitch est un personnage secondaire, il ne s'agit pas de lui dans le roman : mais son histoire est liée intimement à certaines aventures (principales) du roman, et c'est pourquoi j'ai fait de lui la pierre fondamentale de l'œuvre entière. Mais pour Stépane Trofimovitch le meilleur sera dans la quatrième partie : ici sa destinée va se terminer d'une façon très originale. Je ne réponds pas pour autre chose, mais je puis répondre d'avance pour cet endroit. Mais je le répète encore : j'ai peur, comme une souris effrayée. *L'idée* m'a tenté et elle m'a énormément plu, mais réussirai-je ?

Figurez-vous que j'ai déjà reçu plusieurs lettres d'endroits différents où l'on me félicite pour la première partie. Cela m'a énormément encouragé. Mais sans vous flatter, je vous dis tout simplement : votre appréciation est celle qui a le plus de valeur pour moi. Premièrement, vous ne me flatterez pas, et secondement, dans votre critique, vous avez laissé échapper une expression géniale : « *ce sont les héros de Tourguenev dans leur vieillesse.* » Ça, c'est génial ! En écrivant, je pressentais quelque chose de ce genre-là ; mais en trois mots vous avez tout défini, comme par une formule. Allons, je vous remercie pour ces paroles : vous avez rendu toute l'œuvre lumineuse.

Je travaille avec beaucoup de difficulté, je me sens malade et une période de crises fréquentes va commencer. J'ai peur de ne pas être prêt à temps, d'être en retard. Je n'aurais pas voulu gâter les choses par ma hâte. Il est vrai, le plan est bien conçu et étudié, mais on peut tout gâter avec trop de hâte.

J'ai décidé de revenir absolument au printemps. Ce que nous pourrons causer ! J'ai reçu la *Biesséda* : que sera-t-elle plus tard ? Il n'y a pas de partie esthétique, vous aviez bien raison. En quoi la *Zaria* est-elle pire qu'une autre revue ! A mon avis, elle est mieux. Mais le désordre et *le manque*

de savoir-faire de la part de la rédaction (vous le verrez) seront sa perdition. Je ne suis pas d'accord avec vous à propos de Strakhov, c'est l'unique critique de notre temps. Une critique sévère, — c'est la spécialité de la *Zaria*. Si l'on avait pris le temps et amélioré la partie de la rédaction, ils y auraient gagné. Que la *Biesséda* existe, à mon avis elle n'aurait nullement pu nuire à la *Zaria* par sa concurrence. Mais elle nuira. Au revoir. Je vous remercie pour vos bons sentiments pour moi. Les arbres bourgeonnent, c'est le printemps qui commence. Allons, au revoir et à bientôt. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Ne m'oubliez pas pour l'amour de Dieu, écrivez-moi quelques lignes.

A N. N. Strakhov.

Dresde, 18 (30) mars 1871.

D'abord pardonnez-moi, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, de n'avoir pas répondu si longtemps à vos lettres. Les circonstances sont coupables. Quelque temps j'étais malade, et surtout j'avais des humeurs noires après l'accès d'épilepsie. Quand les crises ne sont pas fréquentes et qu'il en éclate une soudain, il m'arrive des humeurs noires extraordinaires. Je suis réduit au désespoir. Autrefois cette humeur durait trois jours après la crise, maintenant, sept, huit jours, quoique à Dresde les crises soient bien plus rares qu'ailleurs. Ensuite, *je m'ennuie à cause de mon travail.* Je suis à bout de forces, j'écris si difficilement. Il faut aller en Russie, quoique je me sois complètement déshabitué du climat de Saint-Pétersbourg. Mais, quand même, à tout prix, il faut revenir. C'est inutile d'énumérer tous ces ennuis. Bref, tout me détournait et je ne puis me mettre à vous causer qu'à présent, malgré que depuis votre lettre j'aie pensé énormément à vous.

Vous ne sauriez vous figurer quelles tristes et pénibles considérations me sont venues à la lecture de votre lettre. Qu'est-ce que c'est donc? Tout ce par quoi la *Zaria* possède de l'originalité, tout ce qui lui donne un aspect par-

ticulier, individuel, parmi les autres revues, tout cela pour eux est un obstacle au succès ? Et c'est l'unique revue russe dans laquelle on rencontrait la critique littéraire pure ! C'est précisément parce que tous l'ont abandonnée qu'elle est nécessaire à présent. C'est elle qui a donné à la *Zaria* son caractère. Ils se sont effrayés des bavardages et des railleries. Il fallait au contraire insister sur son idée plus souvent, dans chaque numéro, et l'avenir serait à eux. Je ne sais pas ce que font les autres, mais en recevant la *Zaria*, chaque fois, je découpais avant tout vos articles et je m'en délectais. Bien entendu, je n'étais pas entièrement d'accord avec vous (par exemple, à propos des procédés, du ton, c'est-à-dire de votre douceur excessive, et puis dans l'exagération de quelques phénomènes de la littérature ou de la vie), mais l'intérêt était toujours extraordinaire. Votre article sur Karamzine est si profond et si virilement franc, qu'ici je me suis réjoui qu'une voix pareille puisse retentir encore chez nous. Vous m'avez écrit quelque chose en passant, mais moi aussi j'ai lu quelque chose ensuite, et autant que je puisse en juger, on l'avait accusé d'être rétrograde. Votre rédaction ne serait-elle pas avec les autres ?

Dans tous les cas, votre voix ne peut pas se taire et ne le doit pas. Sans aucun doute, d'avoir fait connaître vos nouvelles relations équivaut à moitié à une démission. Eh bien ! Nicolas Nicolaïevitch, comment en décidez-vous? Dans trois, quatre mois peut-être, nous nous verrons, et alors nous parlerons à notre aise, mais en attendant? Bien entendu, il faut continuer, *en attendant*, dans la *Zaria*, à y imprimer encore quelques excellents articles, et penser en automne à votre situation. Car si vous ne pouvez vous établir à la *Zaria*, dans des conditions sûres et tout à fait convenables à vos convictions, vaut-il la peine de rester? (Je ne tiens pas compte de l'amour-propre ; je ne songe qu'à la critique, à l'existence chez nous d'un organe littéraire avec une critique saine.) Enfin que faire, si la *Zaria* ne la trouve pas elle-même nécessaire ?

J'espère, Nicolas Nicolaïevitch, que je vous écris maintenant confidentiellement et que cette lettre restera entre nos quatre yeux. A propos : vous écrivez dans votre lettre, tout à fait en passant, que vous voulez vous occuper de souve-

nirs littéraires. Qu'est-ce que ce sera ? Et quel résultat aurez-vous ? Vous avez fait mention du temps de la publication de notre ancienne revue, d'Apollon Grigoriev, de nous. Je comprends trop bien que cette époque de notre vie puisse s'être gravée profondément, et peut-être même agréablement, dans votre mémoire (comme souvenir de votre jeunesse.) Mais n'est-ce pas trop tôt de l'écrire, et sera-ce intéressant en ce moment ? Je pense que c'est un peu trop tôt et que ce ne sera pas intéressant pour les autres. Et cependant, voici l'idée qui me vient :

Il serait en effet admirable que vous entreprissiez quelque œuvre importante, sérieuse, *en dehors* de vos articles critiques ordinaires (et surtout dans une autre forme), quelque chose de nouveau, dans le genre historique et littéraire. (N. B. — Par exemple, j'ai lu avec un plaisir extrême vos délicieuses et ardentes pages dans l'article sur Karamzine, dans lesquelles vous vous rappeliez le temps de vos études). Si la *Zaria* vous laisse maintenant tant de loisirs, vous auriez pu préparer quelque chose pour l'automne. Que pensez-vous, par exemple, de la *Biesséda* ? Là il n'y a pas du tout de critique littéraire, mais il me semble qu'elle ne refuserait pas le moins du monde de publier ce que vous auriez préparé pendant l'été, et cela pourrait vous servir pour faire autre chose. Je ne veux pas de circonlocutions et de biaisements, c'est pourquoi je vous dirai franchement : cela ne peut être considéré comme une trahison envers la *Zaria*. Je ne vous engage pas à abandonner l'ancien drapeau et à vous réfugier sous un autre. Mais, convenez-en que tout ici, tout est renfermé dans la solution de cette question : la *Zaria* elle-même désire-t-elle votre collaboration ? L'estime-t-elle ou non ? Car cela doit être éclairci dans un temps très court.

Quant à la *Biesséda*, je ne sais pas du tout ce qu'elle sera, quoique j'aie lu le premier numéro. Ils m'ont envoyé la revue et ont demandé ma collaboration. Bien entendu, je collaborerai avec le plus grand plaisir, si j'ai le temps. Moi, je ne suis lié avec personne et avec rien, excepté mes dettes. Mais l'argent n'est pas une chose si délicate et se rembourse par de l'argent. (Cela ne veut pas du tout dire que je ne pense pas à ma nouvelle pour la *Zaria* ; j'y pense, j'y pense beaucoup et je l'enverrai à tout prix.)

Je le répète encore, j'attends avec impatience et émotion le moment de rencontrer à Pétersbourg ceux qui me sont chers. Mais encore une demande, à propos: ne parlez pas, à l'occasion, affirmativement de ma prochaine arrivée. J'aurais voulu que mes créanciers me laissassent tranquille au moins la première semaine après mon arrivée ; je m'attends à ce qu'ils se jettent sur moi, et j'ai peur, parce que je n'ai pas d'argent, je n'ai que des espérances.

Griffonnez-moi donc quelque chose, Nicolas Nicolaïevitch, je vous suis dévoué et je vous parle très sincèrement. Mon adresse est toujours la même (toujours poste restante).

Je n'ai pas de goût à écrire, Nicolas Nicolaïevitch, ou bien j'écris avec une grande souffrance. Qu'est-ce que cela veut dire, je ne saurais le comprendre. Je pense seulement que c'est le besoin de la Russie. Il faut revenir coûte que coûte. Je vous remercie extrêmement, que vous n'ayez pas oublié de me parler de mon roman. Vous m'avez bien encouragé. Je suis au plus haut degré d'accord avec vous à propos du *ton* ; j'ai longtemps souffert de ne pas pouvoir le soutenir. A mon retour en Russie, il faudra que j'interrompe même mon travail. Dans tous les cas je terminerai cette année mon roman.

Je vous remercie beaucoup pour quelques explications de mes perplexités. S'il fallait le faire encore, je ne vous aurais pas écrit cette lettre-là. J'étais alors dans un terrible état maladif d'irritation nerveuse.

Où passerez-vous l'été : en ville ou à la campagne ? Il serait bon que je le susse à l'avance. Il me semble que j'arriverai au milieu même de l'été. Oh ! quels tracas avec notre départ, cher Nicolas Nicolaïevitch ! Nous sommes partis tous les deux, avec ma jeune femme, et maintenant je reviens avec la même jeune femme, mais *aussi des enfants !* Un secret : l'une a dix-huit mois, l'autre encore X, Y, Z. Que de tracas pour voyager !

Votre dévoué entièrement,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A A. N. Maïkov.

Dresde, 19 mars (1er avril) 1871.

Très aimable et estimé ami Apollon Nicolaïevitch, faites pour l'amour du Christ comme je vous l'ai demandé et

remettez l'affaire entre les mains d'un avocat. *Vous* ayant envoyé la dernière lettre, j'ai pensé que l'affaire marcherait enfin, et cependant voilà de nouveau la correspondance et la marche de l'affaire qui traîne tout *un mois*.

Non seulement l'escompte, mais beaucoup d'autres choses seraient très bien. Mais vous savez bien vous-même que tout est impossible. Ni vous, ni moi ne comprenons rien à l'escompte. Vous commencerez à m'écrire, me demandant mon avis, et l'affaire traînera encore. Et enfin, comment savoir si Stellovsky ne nous trompera pas encore une fois avec son escompte?

Et alors toujours la même décision : remettez l'affaire à un avocat, que vous choisirez vous-même.

Pardonnez-moi, mon cher, de ne pas répondre à votre excellente lettre, qui m'a ranimé. Car ici vos lettres me rappellent à la vie, le savez-vous ? Mais en ce moment, je suis complètement accablé de travail. Je suis en retard, non par suite de paresse, mais parce que cela ne me dit rien d'écrire. Ce n'est qu'un énervement et qu'une torture. Il faut que j'aille en Russie ; ici l'ennui m'écrase. Je pensais envoyer au *Rousski Viestnik* environ six feuilles, mais il n'y en aura pas même trois. La livraison de mars paraîtra sans mon roman. Je n'ai que quelques jours jusqu'au moment d'envoyer mon travail. Je voulais vous répondre beaucoup de choses, et certaines avec beaucoup de détails; je ne peux pas le faire. Au revoir, je vous embrasse et vous dis : « Christ est ressuscité. » Ma femme vous salue; votre filleule se porte admirablement bien et nous donne énormément de joie. Ci-inclus la petite lettre que vous m'avez demandé d'écrire sur un ton plus officiel. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Choisissez l'avocat que vous voudrez; à votre idée. Moi je ne connais personne.

Au même.

Dresde 19 mars (1er avril) 1871.

Très estimé Apollon Nicolaïevitch,

Après trois mois de tracas avec Stellovsky, je suis arrivé enfin à la conviction qu'il ne voudra pas payer de son

propre gré et qu'il est préférable de recourir à la justice. Je vous ai déjà demandé de remettre l'affaire entre les mains d'un avocat, — bien entendu, à des conditions qui ne soient pas trop désavantageuses pour moi. Qu'il lise le contrat dans tous ses détails, et surtout l'article 8 du contrat. L'affaire est très simple, tout à fait légale, tout à fait claire. Il me semble que l'avocat devrait commencer par adresser à Stellovsky une simple demande de remboursement, l'inviter à payer, — mais le faire le plus officiellement possible, c'est-à-dire dans ce sens qu'ensuite il ait de quoi faire constater qu'on a invité Stellovsky à payer, et qu'il ne l'a pas fait.

(N. B. — Votre opinion : que Stellovsky n'a pas d'argent, me paraît tout à fait erronée. C'est un homme qui, en tout cas, peut toujours se procurer de l'argent. D'après le sens du contrat, il devait préparer le paiement de mon roman édité le lendemain du jour où il a annoncé dans les journaux la mise en vente de ce roman, c'est-à-dire il y a quatre mois. Il n'a pas le droit de refuser, et il a tant d'argent qu'il pourrait acheter toute la littérature russe s'il le voulait. Peut-il ne pas avoir d'argent, l'homme qui a acheté tout Glinka pour 25 roubles !)

Vous demandez mon avis définitif sur l'article qui traite des dommages-intérêts. Mais si Stellovsky invité par l'avocat à payer dans le bref délai désigné (comme d'ailleurs l'avocat trouvera plus commode ; il faut laisser cela à sa discrétion) ne paye pas et que l'on puisse prouver en justice qu'il n'a pas payé, on pourra certainement commencer des poursuites pour obtenir les dommages-intérêts de 3.000 roubles. Mais je me serais bien contenté si l'avocat le faisait payer au plus tôt le prix convenu tout simplement (article 8), selon le compte indiqué clairement dans le contrat ; alors, tant pis pour les dommages-intérêts !

Quant au chiffre élevé des dommages-intérêts, il me semble vraiment que Stellovsky mériterait ce châtiment. Ce n'est pas moi qui les ai imaginés, mais c'est lui qui a voulu les marquer dans le contrat, et, bien entendu, il m'aurait fait payer jusqu'au dernier kopek les 3.000 roubles si je n'avais pas exécuté quelque article du contrat. Savez-vous dans quelles conditions ce contrat a été écrit ? Il a lancé contre moi D... et Gavrilov avec des billets

que j'avais repris à mon nom, pour payer les dettes de mon frère et d'un autre côté il m'a fait offrir 3.000 roubles pour mes œuvres ; Bazounov m'aurait donné six mille en automne, mais en été il n'avait pas d'argent. J'ai vendu mes œuvres, et puis j'ai encore écrit pour eux une nouvelle de 1.000 roubles (je prends 150 roubles par feuille.) Et voilà pourquoi, si je prenais les dommages-intérêts de Stellovsky, je ne ferais que reprendre mon bien, et encore avec une grande perte.

En général, laissez l'avocat agir comme il le trouvera mieux et plus avantageux. Le mieux, c'est de faire payer au plus vite *Crime et Châtiment*. Si ce n'est pas possible, effrayer Stellovsky par les dommages-intérêts, et certainement l'effrayer en action et non en paroles.

Voilà tout, à ce qu'il me semble, ce qu'il fallait vous dire. Faites-le ainsi, mon bon ami, comme je vous le demande; remettez ma procuration à un avocat. Je me fie entièrement à vous pour le choix d'un avocat. Je n'en connais aucun. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Ce ne serait pas mal si l'avocat, ayant commencé à inviter Stellovsky à payer, lui rappelait que, d'après tel article, ayant refusé de payer ou bien traînant le paiement, il doit payer des dommages-intérêts. D'ailleurs, il saura mieux ce qu'il faut faire. Que savons-nous dans ces affaires?

Au même.

Dresde, 1er (13) avril 1871.

Bien estimé Apollon Nicolaïevitch, je reçois à l'instant votre dépêche. Je n'y comprends rien du tout. Pourquoi faut-il aller à Saint-Pétersbourg? Si je demande de l'argent au « Fonds des littérateurs », dans le meilleur cas, il se passera trois semaines ou un mois jusqu'à ce que je touche, et vous envoyez une dépêche. Qu'est-il arrivé?

S'il ne s'agit que de l'ancien procès pour l'ancienne somme d'argent, cela ne vaut pas la peine que je me décide à une chose aussi affreuse, c'est-à-dire à partir tout de suite. Il y a impossibilité matérielle, même si j'avais de l'argent.

Songez donc : Si je viens *tout de suite* à Pétersbourg, mes créanciers ne me permettront pas de revenir à Dresde. Et alors je serai à Pétersbourg, et ma femme restera à Dresde, car non seulement pour 100 roubles, mais même pour 400 roubles, il nous sera impossible de partir avec l'enfant (dettes, etc.). Et elle sera à Dresde, et cependant au *mois d'août elle doit accoucher*. Je ne recevrai l'argent du *Rousski Viestnik* qu'au *commencement de juin* (c'est exact). Mais avec de l'argent, elle ne pourrait revenir seule, sans moi, dans les derniers temps de sa grossesse et avec un enfant sur les bras. Il est d'ailleurs impossible de louer une servante ; elles ne veulent pas aller en Russie. Ainsi, elle ne peut partir sans moi, par conséquent, elle serait obligée de rester à Dresde, d'accoucher, et comme il est impossible de faire voyager un nouveau-né tard en automne, il faudrait qu'elle reste ici un an ou dix-huit mois, et moi sans elle, et puis encore au moment de l'accouchement.

Mais Stellovsky tout entier et toutes mes affaires ne valent pas cela !

Écrivez-moi une lettre tout de suite, pour l'amour de Dieu.

Quel est le procès que veut commencer Stellovsky? Mon ancienne affaire est claire et nette, on ne saurait la discuter.

Pour l'amour de Dieu, consultez un avocat adroit, un avocat *véritable*.

En tout cas, je comprends et je sens combien vous me traitez en ami. Je l'apprécie et ne l'oublierai pas. Tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Pour l'amour du Christ, écrivez plus vite.

La nuit j'ai eu une crise des plus violentes, et je suis tout brisé et tout énervé, tout anéanti.

P.-S. — Le Fonds littéraire me donnera-t-il 100 roubles? En 1864, j'ai demandé un secours pour aller à l'étranger, pour cause de maladie. (Car autrement comment aurais-je fait avec l'épilepsie dont je souffrais alors, et surtout avec le climat de Saint-Pétersbourg ?) A cause de cela Lavrov et une centaine de personnes ont fait tant de bruit, que j'ai dû cesser d'être membre du comité. Si c'est un malheureux

qui a souffert, un malade estropié physiquement et moralement, — un travailleur éternel, — ils ne viendront pas en aide. Mais si c'est un nihiliste, ils donneront tout de suite. Souvenez-vous donc de quelles personnes le comité est formé ! Ils me refuseront avec honte [1].

Au même.

Dresde, 5 (17) avril 1871.

Mon aimable ami Apollon Nicolaïevitch, comme je n'ai reçu ni hier, ni avant-hier de lettre de votre part (qui explique la dépêche), je suis obligé maintenant de conclure, selon toute apparence, que tout cela a été l'œuvre de quelque vaurien. Le 1er avril j'ai soudain reçu un télégramme de votre part, de Saint-Pétersbourg, dans lequel vous m'invitiez à tout quitter et à partir pour Saint-Pétersbourg à propos de l'affaire Stellovsky (le procès !) et de prendre l'argent au Fonds littéraire.

Je vois seulement que ce lâche X... connaît bien toutes mes affaires de famille et avec Stellovsky. Je conclus encore, d'après quelques données, que ce n'est pas une plaisanterie, mais un calcul quelconque, afin que je vienne à Saint-Pétersbourg. D'ailleurs, je m'en moque. Mais, en tout cas, l'affaire paraît tellement vraisemblable, que j'aurais pu me laisser tromper et partir, d'autant plus que je n'ai besoin de demander l'argent à aucun Fonds, mais que j'en ai en ce moment.

En tout cas je vois et je pressens ce que je puis attendre à mon retour à Saint-Pétersbourg ! D'où est-ce que je me suis procuré une telle quantité de petits ennemis qui me haïssent ? Il me semble, je n'ai fait de mal particulier à personne.

Mais en attendant ils vont être attrapés. Pardonnez-moi, mon cher ami, l'étonnement que vous a pu causer ma dernière lettre. Ce serait bien si vous m'écriviez quelque chose, même à ce propos.

1. Th.-M. Dostoïevski n'a reçu de secours qu'une fois du Fonds littéraire ; en 1863, le 24 juillet, il reçut un prêt de 1.500 roubles jusqu'au 1er février 1864, en donnant toutes ses œuvres en nantissement et 5 0/0. La somme empruntée et les intérêts ont été payés à temps.

En attendant, au revoir. Ce serait bien si on pouvait arranger toutes les affaires. Donnez-moi exactement votre adresse pour l'été.

Les miens vous saluent et je suis tout à vous,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Dresde, 21 avril (3 mai) 1871.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de n'avoir pas répondu immédiatement, à votre lettre d'explication du 4 avril, mais d'avoir laissé cela pour un petit moment, et le petit moment est devenu un long terme. Je dois encore m'excuser d'avoir dans ma dernière lettre appelé vaurien le supposé plaisant anonyme, qui avait envoyé le télégramme. Vous comprenez certainement, mon cher ami, que si en effet une chose pareille avait été faite par un étranger, pour rire (et il m'est bien arrivé de recevoir des lettres injurieuses anonymes), je serais vexé et j'aurais le droit de l'insulter. Toute cette absurdité s'est produite d'abord à cause de *100 roubles* dans la dépêche, ensuite parce que je n'avais nullement été prévenu par vous, de sorte que, dès que j'ai ouvert la dépêche, j'ai eu des doutes à ce sujet. Mais ce qui a *surtout* confirmé mes soupçons, c'est que votre lettre d'explication a tardé et n'est pas venue par le premier courrier pour expliquer la dépêche. Alors, j'étais complètement convaincu et je vous en ai conté. Maintenant, je comprends tout, et votre intérêt amical me réjouit excessivement. Mais, voyez vous comme le Fonds a été orgueilleux envers ma (c'est-à-dire votre demande pour moi) demande d'emprunt, combien il a fallu de garanties, etc. ; et quel ton hautain dans la réponse. Si un nihiliste avait demandé, ils n'auraient pas répondu ainsi. Quant à mon retour, je vais vous expliquer une chose, pour que vous le sachiez bien : pour revenir et même nous trouver à l'arrivée sans le sou, il nous faut beaucoup plus que vous ne croyez. Quand on a habité longtemps un endroit, il n'est pas si facile de partir. En quatre années, chaque caftan se trouve percé et le raccommodage coûte. Sans allégorie, cela nous est impos-

sible à moins de 1.000 roubles, et cela de la façon la plus misérable. Vous comprendrez bien qu'il ne s'agit pas seulement du voyage. Pour tout le voyage, avec Anna et Luba, nous avons compté 120 roubles. Pour les fêtes de Pâques, on m'a envoyé de l'argent du *Rousski Viestnik*, mais pour les 1.000 roubles que j'avais demandés expressément pour mon voyage, on m'a prié d'attendre jusqu'à la fin de juin. Et cependant, il m'est presque impossible d'attendre. Au commencement du mois d'août, ma femme doit accoucher, et il serait préférable de partir deux mois avant les couches, plutôt qu'un mois avant, car dans ce dernier cas ce serait même impossible. Songez donc, nous devons partir sans domestique et avoir la charge de Luba. Quant à partir après les couches, c'est aussi impossible ; nous ne pouvons pas revenir au mois d'octobre avec un enfant nouveau-né. Enfin, rester à Dresde encore un an c'est encore plus impossible. Cela veut dire faire mourir Anna Grigorievna d'un désespoir qu'elle ne peut pas surmonter, car elle souffre du véritable mal du pays. Il m'est impossible aussi à moi de ne pas partir : d'abord, pour certaines raisons, je ne serai pas capable de terminer mon roman si je reste ici et je puis perdre beaucoup au point de vue pécunier ; je vous expliquerai tout cela à notre rencontre.

Ainsi, la première chose, c'est de revenir. J'écris à Katkov une demande particulière et instante pour hâter l'envoi et je lui en explique la raison. Mais s'il ne se hâte pas, et il est presque certain qu'il en sera ainsi, alors, que faire ? Alors justement je n'aurai d'espoir qu'en l'argent de Stellovsky, et pour parfaire les 1.000 roubles (nécessaires pour partir) je tâcherai de m'arranger.

Ainsi, ma demande constante, douloureuse, que je vous adresse toujours est de vous presser avec Stellovsky. On ne peut d'ailleurs se hâter de faire qu'une chose : c'est de remettre vos pouvoirs le plus vite possible à l'avocat (Goubine, je crois) et le prier de commencer l'affaire légalement (c'est-à-dire par voie de justice), immédiatement et énergiquement. Et précisément comme vous l'avez écrit dans votre dernière lettre : c'est-à-dire d'abord exiger le remboursement immédiat et complet, et, s'il ne paie pas, s'adresser au tribunal pour exiger les dommages-intérêts. (N. B. — Ce qui est tout à fait légal.) Stellovsky com-

prendra qu'il est très juste de ma part de réclamer les dommages-intérêts, et je continue à croire encore qu'il ne voudra pas risquer le procès, mais qu'il paiera. C'est tout ce qu'il faut. Mais s'il reste longtemps sans payer, et que le cours du procès montre qu'il serait possible de les obtenir, pourquoi perdre ce qui nous revient? En payant ces dommages-intérêts, il ne paiera rien de plus, à vrai dire, parce que, en m'achetant mes œuvres, il m'a trompé au moins pour 3.000 roubles, m'ayant forcé de vendre pour 3.000 ; parce qu'il avait racheté mes lettres de change et avait lancé contre moi les créanciers, qui, de la façon la plus honteuse, avaient soudain exigé le remboursement (car D..., par exemple, m'avait juré après la mort de mon frère qu'il n'exigerait pas de sitôt le remboursement, pourvu que je prisse en mon nom les billets de mon frère).

Mais dans tous les cas, ne retardez pas l'affaire, mon cher ami. Pressez Goubine. Rappelez-vous cela, que de cette affaire dépend mon voyage en Russie, et par conséquent, tout mon avenir, et que si je ne reviens pas, je périrai presque.

Stellovsky a de l'argent et doit en avoir toujours. Au moment même où il vous assurait qu'il n'avait pas d'argent il achetait Sérov à la veuve, et elle a dû se faire bien payer.

J'aurais voulu causer avec vous de bien des choses. A nous revoir : nous causerons bien alors. Où passerez-vous l'été ? Pour moi, le changement de vie actuelle est très important, et c'est un événement qui m'agite jusqu'à présent, de sorte que je ne puis pas travailler. Quel dommage supportera mon roman, surtout si je suis forcé de le retarder !

C'est affreux ! Tout à vous. Griffonnez-moi quelque chose. Votre,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A. N. N. Strakhov.

Dresde, 23 avril (5 mai) 1871.

Comme toujours, très estimé Nicolas Nicolaïevitch, votre lettre a été excessivement intéressante. Mais quelles étranges nouvelles : je ne pouvais me figurer que vous en aviez *complètement* fini avec la *Zaria*. Je conclus cela

de votre lettre, et puis vous dites que vous êtes content de vous reposer et que vous vous êtes chargé de traductions. Non, il ne faut pas agir ainsi, Nicolas Nicolaïevitch. Vous ne pouvez abandonner une œuvre aussi importante. Nous n'avons pas un seul critique. Vous étiez unique, littéralement. Je me suis réjoui pendant deux ans qu'il existât une revue, dont la spécialité principale, relativement aux autres revues, était la critique. Eh bien ils ont détruit eux-mêmes ce qu'ils avaient d'indépendant, d'original, leur appartenant en propre. Je me suis enivré de vos articles, moi votre admirateur passionné, et je suis bien persuadé que vous avez, excepté moi, assez d'admirateurs, et qu'en tout cas vous n'aviez qu'à continuer. L'abandonner c'est de la pusillanimité. Pardonnez-moi ce mot-là : mais depuis longtemps, connaissant personnellement votre caractère, j'étais certain que vous perdriez courage outre mesure au premier échec. Mais l'échec arrive toujours, dans chaque œuvre. Et puis ensuite, vous ne le supporterez pas vous-même : vous vous reposerez, comme vous le dites, mais vous ne vous bornerez pas aux traductions et vous publierez des brochures. Alors, pourquoi donc, au lieu de cela, ne pas se mettre à l'abri du besoin, ne pas se placer dans une nouvelle revue (la *Biesséda*)? Et il me semble que, dans la *Biesséda*, il y a des gens qui sauraient mieux vous comprendre et vous apprécier plus profondément que dans la *Zaria*.

En même temps voici la conclusion que j'ai tirée, Nicolas Nicolaïevitch, et que vous devez connaître aussi ; mais vous ne vous en êtes pas pénétré entièrement, comme je ne l'étais pas davantage, jusqu'à ces derniers temps. Voici de quoi il s'agit : à cause de perturbations énormes, à commencer par celle de la vie ordinaire et en arrivant au cycle purement littéraire, la civilisation et l'intelligence sociales ont été interrompues, dispersées, et abaissées. Les gens se figurent qu'ils n'ont pas le temps de s'occuper de littérature (comme si c'était un jouet, quelle fameuse éducation !) et le niveau du sentiment critique et de tous les besoins littéraires a baissé effroyablement, de sorte que n'importe quel critique qui aurait paru, n'aurait pas produit l'impression nécessaire. Dobrolubov et Pissarev ont eu du succès précisément à cause de ce qu'ils ont répudié

la littérature, domaine de l'esprit humain. Mais il est impossible d'encourager cela et il faut continuer son activité critique. Pardonnez-moi donc mon conseil, mais voilà comment j'aurais agi à votre place.

Dans une de vos brochures, vous avez eu une pensée superbe, et surtout exprimée pour la première fois en littérature,—c'est que chaque talent, à peine important et réel, finissait toujours par s'adresser au sentiment national, devenait national, slavophile. Ainsi, ce siffleur de Pouchkine, qui, bien avant les Kiréevsky et les Khomiakov, crée le chroniqueur du monastère de Tchoudovo, bien avant tous les slavophiles expose leurs idées essentielles, et, bien plus encore, les exprime avec une profondeur incomparable, dont ils n'ont pas été capables jusqu'à présent. Regardez encore Hertzen : que de tristesse et quel besoin de revenir dans cette voie-là et l'impossibilité de le faire à cause des vilaines qualités de la personne ! Mais c'est peu encore : cette loi de revenir à tout ce qui est national peut être tracée non seulement chez les poètes et les littérateurs, mais dans tous les autres domaines de l'activité. Ainsi l'on peut tirer même une autre loi : si l'homme a réellement du talent, d'une couche sociale dégénérée il cherchera à revenir au peuple ; mais s'il n'a pas de talent réel, non seulement il ne restera pas dans cette couche sociale dégénérée, mais il va s'expatrier, se convertir au catholicisme, etc., etc..... Bélinski (que vous appréciez jusqu'à présent) a eu précisément un talent impuissant et infirme, et c'est pour cela qu'il a maudit la Russie et lui a fait sciemment tant de mal (on parlera encore beaucoup de Bélinski plus tard, vous le verrez). Mais il s'agit que cette pensée est si forte en vous, qu'elle doit être absolument développée à part, spécialement. Écrivez un article sur ce sujet, développez-le spécialement et placez cela dans la *Biesséda*. Ils en seront bien contents. Ce sera la même critique, mais sous une autre forme. Deux, trois articles pareils par an, et je vous prédis le succès, et, de plus, le public ne vous oubliera pas, mais dira précisément que vous avez passé à un milieu dans lequel on comprend mieux. La *Biesséda*, ce n'est pas la *Zaria*. Surtout, pourquoi abandonner la littérature ?

Mais pardonnez-moi ; si nous causions de vive voix, nous

nous serions mieux compris. Hélas ! si vous allez à Kiev, je ne vous trouverai pour rien au monde à Saint Pétersbourg. Je ne reviendrai qu'au mois de juin, ainsi se sont arrangées mes affaires d'argent. Ainsi donc, à l'automne. Ce serait bien, si, en quittant Pétersbourg, vous m'écriviez une petite lettre. Je reçois vos lettres avec joie. Mais voici ce que je vous dirai de votre dernier avis sur mon roman: 1° vous me placez trop haut pour ce que vous avez trouvé de bon dans le roman ; 2° vous avez très justement indiqué son principal défaut. Oui, j'ai souffert de cela et j'en souffre encore ; je ne sais pas du tout, jusqu'à présent (je n'ai pas appris), disposer de mes moyens. Beaucoup de romans et de nouvelles séparées se confondent chez moi en un seul, de sorte que je n'ai ni mesure, ni harmonie. Tout cela est dit avec une justesse étonnante, et comme j'en ai souffert moi-même de longues années, car j'en avais conscience ! Mais il y a pire encore ; sans m'enquérir de mes moyens et entraîné par un transport poétique, je me charge d'exprimer une idée artistique au-dessus de mes forces. (N. B. — Ainsi, la force du transport poétique est toujours, par exemple, chez V. Hugo, plus forte que les moyens d'exécution. On remarque même chez Pouchkine des traces de ce dédoublement.) Et je me perds ainsi. — J'ajouterai que le voyage, et de nombreux soucis que j'aurai cet été nuiront beaucoup au roman. Mais je vous remercie pour votre sympathie. Combien c'est dommage de ne pas se voir encore de longtemps ! En attendant, je suis votre entièrement dévoué.

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A V.-J. Goubine.

Dresde, 8 mai 1871.

[Extrait.]

... Stellovsky m'acheta mes œuvres, en l'été 1865, voici dans quelles conditions: Je me trouvais en une terrible passe. Après la mort de mon frère, en 1864, je m'étais chargé d'une partie de ses dettes ; 10.000 roubles (que j'avais obtenus de ma tante) furent mis par moi dans la revue l'*Époque*, la revue de mon frère, afin d'en pouvoir

continuer l'édition au profit de sa famille; je n'avais aucun intérêt dans cette revue, et n'avais pas même le droit d'y faire figurer mon nom comme directeur. Mais la revue tomba ; il fallut l'abandonner. Ensuite je continuai à payer les dettes de mon frère et celles de la revue comme je pouvais. J'ai souscrit beaucoup de billets à ordre, entre autres (aussitôt après la mort de mon frère) à un certain D... Ce D... était venu me trouver et m'avait supplié d'endosser le billet à ordre de mon frère (c'était son fournisseur de papier) ; il me donna sa parole d'honneur qu'il attendrait tant qu'on voudrait. Bêtement je signai le billet.

En été 1865, on commença à me poursuivre avec le billet à ordre de D... et encore quelques autres (j'ai oublié lesquels).

D'autre part, un employé de la typographie (alors chez Pratz, Gavrilov) présenta aussi le billet à ordre de 1.000 roubles que je lui avais signé, il avait besoin de cet argent pour continuer la publication d'une autre revue...

Juste à cette époque Stellovsky, tout à coup, me fait demander si je ne voudrais pas lui vendre mes œuvres pour 3.000 roubles, avec l'engagement d'écrire un nouveau roman, etc., etc., c'est-à-dire les conditions les plus humiliantes. Si j'avais attendu j'aurais pu recevoir le double pour le droit d'édition, et une année plus tard au moins le triple, car dans une année une seule édition de *Crime et Châtiment* fut vendue pour 7.000 roubles de dettes. (Toujours les dettes de la revue à Bazounov, Pratz et un fournisseur de papier.) De sorte que pour la revue de mon frère et pour ses dettes j'ai payé par mon travail de 22.000 à 24.000 roubles, et encore il me reste 5.000 roubles de dettes.

Stellovsky me donna alors dix à douze jours de réflexion. C'était aussi le délai de la saisie et de l'arrestation pour dettes.

Remarquez que les billets à ordre de D... étaient présentés par un certain fonctionnaire, B... (Autrefois il se donnait pour traducteur de Gœthe, maintenant il est, me semble-t-il, juge de paix du quartier de l'île Basile.)

Pendant ces dix jours je frappai à toutes les portes, afin de trouver de l'argent pour les billets à ordre et d'échapper

à l'obligation de vendre mes œuvres à Stellovsky à de si fâcheuses conditions. Je fus aussi chez B... huit fois, sans jamais le trouver à la maison. J'appris enfin (d'un officier de paix avec qui j'étais très lié et dont le nom m'échappe pour le moment) que B... était un ami de Stellovsky, qu'il s'occupait de ses affaires, etc.

Alors je consentis, et nous écrivîmes ce traité dont vous avez la copie. Je payai D..., Granilov, et les autres, et avec les 35 louis qui me restaient je partis à l'étranger.

En octobre je revins de l'étranger avec un roman en train, *Crime et Châtiment*, et entrai en pourparlers avec le *Rousski Viestnik*, qui me donna une petite avance.

Après avoir signé le traité avec Stellovsky, l'été, je lui déclarai que je ne pourrais pas finir le roman pour le 1er novembre 1865. Il me répondit qu'il ne l'exigeait pas pour cette date, qu'il ne pensait pas l'éditer avant une année; il me demanda seulement d'être exact pour le 1er novembre 1866. Tout cela fut dit verbalement, entre quatre yeux ; mais le dédit draconien, si je ne suis pas prêt pour le 1er novembre 1866, reste stipulé dans le traité...

A. N. N. Strakhov.

Dresde, 18 (30) mai 1871.

Très estimé Nicolas Nicolaïevitch, vous avez directement commencé votre lettre par Bélinski. Je le pressentais. Mais regardez donc Paris, la Commune. Est-il possible que vous soyez l'un de ceux-là qui disent que cela a raté encore à cause du manque d'hommes, à cause des circonstances, ainsi de suite ? Dans tout le XIXe siècle, ce mouvement rêve le paradis sur la terre (à commencer par les phalanstères) et dès qu'on les voit à l'œuvre (48, 49, maintenant), ils montrent une basse impuissance à prononcer quelque chose de positif. En réalité, c'est toujours le même Rousseau et le rêve de refaire le monde par la raison et l'expérience (le positivisme). Il me semble qu'il y aurait assez de faits prouvant que leur impuissance à dire quelque chose de nouveau est un phénomène qui n'est pas accidentel. Ils tranchent des têtes, pourquoi ? Uniquement, parce que cela est le plus facile. Il est infiniment

plus difficile de dire quelque chose. Désirer quelque chose n'est pas l'atteindre. Ils désirent le bonheur de l'homme et se contentent de la définition du mot bonheur, donnée par Rousseau, c'est-à-dire de la fantaisie qui n'est même pas justifiée par l'expérience. L'incendie de Paris est une monstruosité : « Cela n'a pas réussi, périsse le monde ! » car la Commune est au-dessus du bonheur du monde et de la France. Mais à eux (et beaucoup d'autres) cette fureur ne paraît pas une monstruosité, mais une *belle chose*, au contraire. Ainsi, dans l'humanité nouvelle, l'idée esthétique est troublée. La base morale de la société (prise dans le positivisme) non seulement ne donne pas de résultats, mais ne peut pas se définir elle-même, s'embrouille dans les désirs et dans les idéals. Se trouve-t-il donc enfin trop peu de faits pour prouver que la société ne se fonde pas ainsi, que ce ne sont pas ces chemins qui conduisent au bonheur, et qu'il ne provient pas de là, comme on le croyait jusqu'à présent ? Mais alors d'où provient-il ? On écrit tant de livres et on perd de vue le principal : à l'Occident on a perdu le Christ (par la faute du catholicisme) et l'Occident tombe à cause de cela, uniquement à cause de cela. L'idéal est changé et combien c'est évident ! Et la chute du pouvoir du pape à côté de la chute du chef du monde germano-romain (France et d'autres), quelle coïncidence !

Tout cela exige de gsands et longs discours, mais voilà ce que je veux dire : Si Bélinski, Granovsky, et toute cette bande voyaient à présent, ils diraient : « Non ce n'est pas ce que nous avons rêvé, non, on s'est éloigné du vrai chemin : attendons encore, la lumière paraîtra et le progrès va régner, et l'humanité va se reconstruire sur des principes sains, et sera heureuse ! » Ils n'auraient jamais voulu convenir que, une fois dans ce chemin, on n'ira plus nulle part ailleurs, qu'à la Commune et à Félix Pyat. Ils ont été tellement stupides, qu'*à présent* même, après l'événement, ils n'en conviendraient pas et continueraient à rêver. J'ai blâmé Bélinski plutôt comme un phénomène de la vie russe que comme un personnage. Ce fut un phénomène puant, stupide et honteux de la vie russe. La seule excuse de ce phénomène, c'est qu'il est inévitable. Et je vous assure que Bélinski se serait calmé à l'idée suivante : « La Commune

n'a pas réussi, car avant tout elle était française, c'est-à-dire qu'elle a gardé la contagion de la nationalité. C'est pourquoi il faudrait chercher un peuple dans lequel il n'y eût pas trace de nationalité et qui soit aussi capable que moi de souffleter sa mère (la Russie). » Et l'écume à la bouche, il se serait mis de nouveau à écrire ses vilains articles, faisant honte à la Russie, niant ses grandes manifestations (Pouchkine), pour en faire définitivement une *nation vacante*, capable de se mettre à la tête des intérêts communs de l'humanité entière. Il aurait accueilli avec bonheur le jésuitisme et le mensonge de nos meneurs. Mais voilà encore; vous ne l'avez jamais connu, moi je l'ai connu et je l'ai vu, et maintenant je l'ai tout à fait bien compris. Cet homme n'était pas capable de se mettre soi-même et ceux qui conduisaient les peuples à côté du Christ pour faire la comparaison. Il ne pouvait remarquer combien il y avait en soi et en eux de même vanité, de haine, d'impatience, d'irritation, de bassesse et surtout d'amour-propre. Il ne s'est jamais dit; qui mettrons-nous à sa place? Serait-il possible que ce fût nous-mêmes, quand nous sommes si vilains ? Non, il n'a jamais réfléchi à cela qu'il est vilain; il a été content de soi au plus haut degré, et c'était alors une stupidité personnelle, puante et honteuse. Vous dites qu'il a eu du talent. Pas du tout, eh mon Dieu! comme Grigoriev en a brodé sur lui dans son article ! Je me rappelle mon étonnement juvénile, quand j'écoutais quelques-uns de ses jugements purement artistiques (par exemple, sur *Les Ames Mortes*) ; il se rapportait superficiellement, jusqu'à la monstruosité et avec du mépris, aux types de Gogol, et il était heureux jusqu'au transport quand Gogol *dénonçait les vices russes*. Ici, dans ces quatre ans, j'ai relu ses critiques : il a insulté Pouchkine, quand celui-ci abandonna sa fausse note et se présenta avec les *Nouvelles de Belkine* et *Le Nègre*. Il déclara avec étonnement la nullité des *Nouvelles de Belkine*. Dans la nouvelle de Gogol, *La Calèche*, il n'a pas trouvé une création artistique entière, ni une nouvelle, mais seulement un récit burlesque. Il a renoncé à la fin d'*Eugène Onéguine*. Lui, le premier, s'est moqué de ce que Pouchkine fût gentilhomme de la chambre. Il a dit que Tourguenev ne deviendrait pas un artiste, et cependant cela a été dit après la lecture d'un récit très

important de Tourguenev : *Les trois Portraits*. J'aurais pu vous trouver autant de ces exemples que vous voudrez, pour prouver la fausseté de son sens critique et de la « frayeur impressionnable » sur laquelle brodait Grigoriev (car il était poète lui-même). Quant à Bélinski, et à bien des phénomènes de notre vie, nous les jugeons jusqu'à présent à travers une quantité de préjugés extraordinaires.

Est-ce que je ne vous ai pas parlé de votre article sur Tourguenev? Je l'ai lu, comme tous vos articles, — avec ravissement, mais aussi avec un peu de dépit. Si vous reconnaissez que Tourguenev a perdu le point et biaise et *ne sait pas que dire* de certains phénomènes de la vie russe, (en s'y rapportant en tout cas sarcastiquement), il aurait fallu aussi reconnaître que sa grande faculté d'artiste avait faibli (et devait faiblir) dans ses dernières œuvres. Il en est ainsi, en effet : il a beaucoup faibli comme artiste. *Le Goloss* dit que c'est parce qu'il vit à l'étranger; mais la cause est plus profonde. Quant à vous, vous lui reconnaissez dans ses dernières œuvres son ancienne valeur artistique. N'est-ce pas ainsi? D'ailleurs, je me trompe peut-être (pas dans le jugement de Tourguenev, mais dans votre article). Peut-être ne vous êtes-vous pas bien exprimé..... Savez-vous, tout cela n'est que de la littérature de grands propriétaires. Elle a dit tout ce qu'elle avait à dire (admirablement chez Léon Tolstoï). Mais cette parole de propriétaire au plus haut point a été la dernière. Il n'y a pas eu de *nouvelle* parole, qui remplace celle-ci, et il n'en a pas eu le temps. Les Rechetnikov n'ont rien dit. Mais cependant, les Rechetnikov expriment l'idée de la nécessité de quelque chose de nouveau dans la parole de l'art, qui ne vienne pas *des seigneurs*, malgré qu'ils l'expriment de façon monstrueuse.

Comme j'aurais voulu vous trouver encore à Saint-Pétersbourg! Je n'ai aucune idée, quand je reviendrai. (Entre nous, je rêve que ce sera dans un mois.) Mais si l'argent ne vient pas et que je passe l'époque, il faudra rester encore. Mais c'est affreux et insensé!

Ou bien mon roman sera gâché jusqu'à la boue, jusqu'à la honte (j'ai déjà commencé à le gâter), ou bien j'en serai le maître et il en sortira quelque chose de bien. J'écris au

hasard. Voilà ma devise actuelle. (Tout cela entre nous, pour l'amour de Dieu.)

Et moi j'avais tant rêvé vous rencontrer le premier à Pétersbourg! Bien entendu, il vous est très nécessaire de faire un voyage. Mais, n'allez pas rester à Kiev tout à fait. Vos lettres ont commencé à m'effrayer terriblement pour vous. Vous êtes un des hommes qui aient fait le plus d'impression sur ma vie, et je vous aime sincèrement. Vous êtes tout simplement découragé (vous avez commencé à parler de la mort!). Ah, comme il serait bon de nous voir !

Et la *Zaria* semble ne plus devoir paraître. Serait-il possible? Comme c'est triste. Voilà deux mois que je ne reçois pas le numéro d'avril et je ne le vois pas dans les annonces. J'ai une idée que la *Zaria* aurait pu se sauver de la chute, — c'est tout un plan. Mais c'est long à écrire, et je ne connais pas de spécialité de la *Zaria*. Je pense seulement, en général, qu'il ne serait pas mal que les revues (à commencer par une) se spécialisassent. Ainsi, la *Zaria* devrait le faire d'un côté esthétique et critique, et ne s'occuper d'aucune autre chose, d'aucune autre partie. Et vraiment, cela aurait pu réussir. C'est dommage que je ne puisse développer tout de suite ma pensée devant vous.

J'ai lu avec délice ce que vous dites de Tourguenev dans votre lettre.....

J'aurais pu élucider bien des choses, mais je laisse cela à notre rencontre.

Votre tout sincèrement très dévoué,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Si vous pouvez griffonner, écrivez. Toujours la même adresse. Ma femme vous salue.

A S.-D. Ianovsky.

Saint-Pétersbourg, 4 février 1872.

Très estimé et inoubliable Stépan Dmitriévitch, combien je suis heureux de savoir enfin où vous écrire. Au mois de novembre encore, Alexandre Oustinovitch [1] me disait que vous étiez en Suisse. Y a-t-il si longtemps que vous vous

1. Poretzky.

trouvez à Kiev ? Et pourquoi avez-vous choisi précisément Kiev ? (A cause du climat ?) Ce qui est mal, c'est que vous vous plaignez de votre santé. Figurez-vous, moi aussi j'ai une toux exactement comme celle que vous me décrivez ; mais pour moi, au moins pour cette année, il ne s'agit pas de songer au climat du Midi. Autre chose cet été, j'irai peut-être, non pas en Italie, mais à Voronèje et Kiev, et Dieu veuille *qu'il m'arrive* de vous rencontrer à Kiev. Je serais très, très content, si nous pouvions nous voir ! Car vous êtes un des « inoubliables », un de ceux qui ont nettement compté dans ma vie, et à votre nom sont liés mes souvenirs. Il nous est impossible, Stepan Dmitriévitch, de ne pas nous revoir avant que la vieillesse arrive. Eh bien ! il faut l'avouer, la vieillesse arrive, et cependant, on n'y songe pas, on se dispose encore à écrire du nouveau, à publier quelque chose qui puisse contenter enfin, on attend encore quelque chose de la vie, et cependant il est possible qu'on ait tout reçu. Je vous parle de moi. Eh bien, je suis parfaitement heureux, nous faisons bon ménage à ce qu'il me semble, et nous avons deux enfants, Luba et Fedka, une fille et un garçon. Vous en souvient-il quand nous nous sommes vus la dernière fois à Moscou ? Dieu, que vous étiez solide alors, et maintenant vous vous plaignez de votre santé ! Eh bien, s'il faut aller à l'étranger, qu'on en rapporte au moins la santé. Quant à moi' j'y ai passé quatre années à l'étranger, en Suisse, en Allemagne, en Italie, et cela m'a enfin terriblement ennuyé. J'ai commencé à remarquer avec effroi que je me déshabituais de la Russie : je lis trois journaux russes, je parle avec des Russes, et cependant c'est comme si je ne comprenais pas certaines choses ; il faut revenir et voir de ses yeux. Enfin me voilà revenu, et je n'ai trouvé aucune énigme particulière, on peut comprendre tout de nouveau dans deux, trois mois. Mais, en général, ce voyage à l'étranger fut un grand mécompte de ma part : en allant à l'étranger, j'ai cru y séjourner environ deux ans, écrire un roman, le vendre, gagner de l'argent, payer les dettes (qui étaient restées après la revue) et revenir déjà en homme libre, et avec une santé rétablie. Eh bien ! les dettes n'ont fait que croître, ma santé (c'est à-dire l'épilepsie) s'est un peu améliorée relativement, mais je ne me suis pas guéri

radicalement ; et cependant il nous est né des enfants, et plus nous allions, plus il nous était pénible de nous déplacer pour aller en Russie. J'ai encore contracté des dettes terribles, mais enfin j'ai fini par revenir, — et voilà mon épopée, d'un côté.

Je ne suis ici que depuis six mois. Je termine la dernière partie du roman que je publie dans le *Rousski Viestnik*, et aussitôt fini, vers l'été, j'ai envie d'aller (j'ai cela en vue) à la campagne, dans le gouvernement de Toula, pour remettre la santé de ma Lubotchka. Tout va bien, mais elle est si maigre, et moi je l'aime le plus au monde. Voilà Fedka (*il est venu* au monde ici, *six jours après* notre arrivée (!) maintenant il a six mois), il aurait sûrement obtenu le prix à l'exposition des nourrissons l'année dernière à Londres, (que ça ne nous porte pas malheur).

Non, nous avons besoin de nous voir et de causer. J'ai bien dans l'idée d'aller en Orient (Constantinople, l'Archipel Grec, Athos, Jérusalem), et d'écrire un livre. Je me prépare, c'est-à-dire je lis. Le voyage demandera moins d'un an, et je voudrais écrire beaucoup de choses, et puis le livre payera.

Ne m'abandonnez pas, cher, inoubliable ami. Car vous êtes mon bienfaiteur. Vous m'aimiez et vous vous occupiez de moi, de moi *malade mentalement* (car je le reconnais à présent), *avant mon voyage en Sibérie*, où je me suis guéri. J'aurais voulu savoir ce que vous avez à présent dans l'esprit et dans le cœur, ce qui vous occupe, comment vous considérez les choses, ce que vous désirez ? Écrivez, écrivez même rarement. Les lettres sont des choses stupides, j'en conviens, on ne peut pas du tout s'épancher ; mais on peut y raconter quelque chose, et c'est ainsi qu'on apprend quelque chose de son ancien ami.

Je vois Maïkov souvent, et je lui parlerai de Zeidler à la première rencontre (il me semble que Zeidler est à Moscou, ou près de Moscou). Ma vie actuelle est une vie de travail. J'écris avec difficulté, et j'écris la nuit. Mais il est impossible d'être isolé ici même en travaillant. Voilà pourquoi je vois d'anciens amis ; je fais aussi de nouvelles connaissances.

Ma femme vous salue beaucoup et a été très heureuse quand vous avez donné signe de vie. Elle vous connaissait

trop par moi encore bien avant, et vous considère (dès le premier coup d'œil, à Moscou) comme le plus bienveillant de mes amis. Je suis heureux d'avoir de l'argent juste en ce moment, et je m'empresse de vous envoyer ma dette de 100 roubles. Ne me grondez pas, cher ami, de ne pas vous les avoir envoyés avant : je n'avais presque rien ; à l'étranger je vivais avec une économie terrible, et quand il m'arrivait d'avoir de l'argent, ou bien je ne savais pas votre adresse, ou bien il s'envolait si vite que l'on n'avait pas le temps de se retourner. — Mais, en vous les rendant, je vous remercie encore une fois. Ces 100 roubles nous ont décidément soutenus à cette époque, à Genève.

Au revoir. J'attends sans faute une petite lettre. Et peut-être nous verrons-nous cet été. Ce serait bien !

Pour toute la vie votre sincèrement dévoué et qui vous aime beaucoup,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Ma femme vous salue et vous prie de ne pas l'oublier.

Mon adresse : rue Serpoukhovsky, n° 15, près de l'Institut Technologique.

N. B. — Inutile de mettre : maison Arkhangelsky.

A C.-D. X...

Saint-Pétersbourg, 9 avril 1876.

Très profondément estimée Christine Danilovna !

Je vous prie bien de m'excuser de ne pas vous avoir répondu tout de suite. Quand j'ai reçu votre lettre du 9 mars, j'avais déjà commencé mon travail. Quoique j'aie l'habitude de terminer vers le 25, mais il reste encore les tracas avec l'imprimerie, l'envoi, etc. Et ce mois-ci, de plus, j'ai pris un rhume et je ne suis pas encore guéri.

Vos lettres m'ont procuré un grand plaisir, surtout le supplément d'un chapitre de votre journal ; c'est ravissant, mais j'en ai déduit la conclusion que vous êtes une de celles qui ont le don de ne voir que le *bien*.

D'ailleurs, je ne sais rien à propos de l'orphelinat de Mme Tchertkov (mais je me renseignerai, à la première occasion) ; je veux bien croire que tout est exactement comme vous l'écrivez, mais il serait possible qu'à côté il

se trouvât quelque chose qui laissât à désirer, *ceci vous n'avez pas voulu le remarquer.* Tout cela peint un caractère, et je vous estime trop pour ce trait. De plus, je vois que vous appartenez aux gens de la nouvelle couche (dans le bon sens du mot) : vous êtes active et vous voulez agir. Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance au moins par vos lettres. Je ne sais pas où les médecins vont m'envoyer passer l'été; je pense que ce sera à Ems, où j'ai été déjà deux ans de suite, mais peut-être aussi à Essentouki, au Caucase ; dans ce dernier cas, quoique cela me fasse faire un détour, je passerai par Kharkov, en revenant. J'avais depuis longtemps l'intention de visiter votre Midi, où je n'ai jamais été. Alors, si Dieu le permet, et si vous me faites cet honneur, nous ferons connaissance personnellement.

Vous me faites part de la pensée que dans la revue *Le Journal*, je fais la menue monnaie de ma pièce. Je l'ai entendu dire ici également. Mais, voici ce que je vous dirai, *entre autres* : je suis arrivé à la conclusion que l'écrivain d'art, en dehors des poèmes, doit connaître jusqu'aux plus infimes détails (historiques et courants) la réalité que l'on représente. A mon avis, chez nous, il n'y a qu'un écrivain qui se distingue par là : le comte Léon Tolstoï. Victor Hugo, que j'apprécie très haut comme romancier (ce qui, figurez-vous, avait mis une fois feu Th. Tutchev en colère contre moi, et il disait que *Crime et Châtiment* (mon roman, était supérieur aux *Misérables*), quoiqu'il s'étende quelquefois trop dans l'étude des détails, a donné cependant des esquisses si admirables qui sans lui auraient été totalement inconnues au monde. Voilà pourquoi, me préparant à écrire un très grand roman, j'ai eu l'idée de me plonger spécialement dans l'étude non pas précisément de la réalité, je la connais déjà, mais des détails courants. Un des plus importants problèmes dans ce courant sera pour moi, par exemple, la jeune génération, et en même temps la famille russe moderne, qui, j'en ai le pressentiment, est loin d'être ce qu'elle a été il y a vingt ans. Mais il y a encore beaucoup en dehors de cela.

A l'âge de 53 ans, il est facile de se mettre en retard sur la génération, à la première négligence. J'ai rencontré un de ces jours Gontcharov, et à ma sincère question : com-

prend-il tout dans l'actualité courante, ou bien a-t-il déjà cessé de comprendre certaines choses ? il m'a répondu franchement qu'il avait cessé de comprendre beaucoup de choses. (N. B. — Ceci entre nous.) Certainement je sais par moi-même que cette *vaste intelligence* comprend non seulement, et serait capable d'en remontrer aux plus doctes) mais dans le sens spécial, dans lequel je l'interrogeais (et qu'il a compris à demi-mot), certainement, ce n'est pas qu'il ne comprenne pas, mais il ne veut pas comprendre. « Mon idéal m'est cher, ainsi que tout ce que j'ai aimé dans la vie », ajouta t-il, « je ne veux pas m'en séparer pendant le peu d'années qui me reste, et pour étudier ces gens-là (il désigna la foule qui passait sur la perspective Nevsky cela me serait trop pénible, parce que cela me prendrait un temps précieux... »

Je ne sais si je me suis exprimé d'une façon compréhensible, Christine Danilovna, mais j'ai la tentation d'écrire encore quelque chose en pleine connaissance du sujet ; voilà pourquoi je me propose d'étudier pendant quelque temps, d'étudier et de mener parallèlement le *Journal d'un Écrivain* afin de ne pas perdre une masse d'impressions. Tout cela n'est certainement qu'un idéal ! Le croiriez-vous, par exemple, que je n'ai pas encore eu le temps de me présenter clairement la forme du *Journal*, et je ne sais pas si je réussirai jamais à le faire ; de sorte que le *Journal*, même durant deux ans, par exemple, sera néanmoins une chose manquée. Par exemple ; j'ai dix ou quinze sujets, quand je commence à écrire (pas moins); mais les sujets qui me plaisent le plus, je les mets, malgré moi, de côté : ils prendraient trop de place, il faudrait dépenser trop d'ardeur pour les traiter (l'affaire Kroneberg, par exemple). Cela nuirait au numéro, ne serait pas assez varié, il y aurait peu d'articles ; et voilà, on écrit ce qu'on ne voulait pas. D'un autre côté je croyais trop naïvement que ce serait un *véritable journal*. Un véritable journal est presque impossible, on ne peut en faire un que pour la montre, pour le public. Je rencontre des faits et j'emporte beaucoup d'impressions, qui m'occupent beaucoup parfois ; mais comment écrire autre chose ? C'est quelquefois absolument impossible. Par exemple : voilà déjà trois mois que je reçois de partout beaucoup de lettres,

signées et anonymes, — toutes me sont sympathiques. Les unes sont écrites d'une façon curieuse et originale, et d'ailleurs de toutes les *tendances* existantes possibles.

A propos de toutes ces *tendances possibles*, qui se sont confondues en un souhait de bienvenue pour moi, j'aurais voulu écrire un article, sur l'impression causée par ces lettres (sans désigner les noms). D'ailleurs, la pensée qui m'occupe ici le plus c'est en quoi consiste notre communion d'idées, quels sont les points sur lesquels nous pourrions nous rencontrer, tous de n'importe quelle tendance? Mais, ayant réfléchi à cet article, je me suis soudain aperçu qu'il était impossible de l'écrire en toute sincérité ; alors, s'il n'y a pas de sincérité, est-ce que cela vaut la peine de l'écrire ? Et puis, il n'y aura pas d'enthousiasme.

Il y a deux jours, le matin, arrivent chez moi deux jeunes filles, d'une vingtaine d'années chacune. Elles entrent et me disent : « Depuis le carême nous voulions venir faire votre connaissance. Tout le monde se moquait de nous et on nous disait que vous ne nous recevriez pas, et que si vous nous receviez, vous ne nous diriez rien. Mais nous avons décidé de tenter la chance, et nous voilà, une telle et une telle. » Ma femme les a reçues d'abord, ensuite je suis venu. Elles ont raconté qu'elles étaient étudiantes de l'Académie de médecine, qu'elles sont là déjà environ cinq cents femmes, et « qu'elles sont entrées à l'Académie pour recevoir une instruction supérieure, et se rendre utiles ensuite. » Je n'avais pas rencontré ce type de jeunes filles, (quant aux vieux nihilistes j'en connais des quantités, je les connais personnellement et je les ai bien étudiés). Croyez bien que j'ai rarement passé mon temps mieux que durant ces deux heures avec ces jeunes filles. Quelle simplicité, quel naturel, quelle fraîcheur de sentiment, quelle pureté de l'esprit et du cœur, *le sérieux le plus sincère et la plus sincère gaieté!* Par elles, bien entendu, j'ai fait la connaissance de beaucoup d'autres, qui sont pareilles, et, je vous avoue, l'impression a été forte et lumineuse. Mais comment la décrire ? Avec toute la sincérité et la joie de mes sentiments pour la jeunesse, c'est impossible. Et puis c'est presque personnel. Mais alors, dans ce cas, quelles impressions dois-je noter ?

Hier, j'appris qu'un jeune homme — qui fait encore

ses études (où, je ne puis le dire) et que l'on m'a montré — se trouvant dans une maison amie entra dans la chambre du précepteur des enfants de cette famille, et ayant aperçu sur la table *un livre interdit*, vint le rapporter au maître de la maison qui, aussitôt, mit le précepteur à la porte. Quand dans une autre famille on fit observer au jeune homme qu'il avait commis une *lâcheté, il ne le comprit pas*. Voilà le revers de la médaille. Eh bien ! Comment pourrais-je raconter cela ? C'est personnel, et cependant ce n'est pas sa personnalité qui est caractéristique ; c'est surtout, à ce que l'on m'a répété, le processus de ses pensées et de ses opinions qui l'ont empêché de comprendre, et dont on peut dire quelque chose d'intéressant.

Mais, je bavarde. D'ailleurs, j'ignore totalement l'art épistolaire. Pardonnez-moi mon écriture, j'ai la grippe, j'ai mal à la tête, et aujourd'hui j'ai des douleurs dans les yeux, et j'écris sans presque voir les lettres.

Permettez-moi de vous serrer la main et faites-moi l'honneur de me compter parmi ceux qui vous estiment profondément.

Veuillez en agréer toute l'assurance. Votre serviteur,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A M. Kovner.

Saint-Pétersbourg, 14 février 1877.

Très honoré monsieur Kovner,

Je suis resté si longtemps sans vous répondre, car je suis malade, et j'ai beaucoup de peine à écrire ma publication mensuelle. D'ailleurs, tous les mois je suis obligé de répondre à quelques dizaines de lettres. Enfin, j'ai une famille, j'ai des affaires et j'ai des devoirs à remplir. Positivement, je n'ai pas le temps de vivre et il m'est impossible d'entamer une longue correspondance. Surtout avec vous.

J'ai rarement lu quelque chose de plus intelligent que la première lettre que vous m'avez adressée (la deuxième lettre est spéciale). J'ajoute complètement foi à tout ce que vous me dites de vous-même. Vous vous êtes si clairement exprimé et si compréhensiblement (à moi au moins), que

moi qui ne connaissais pas votre affaire en détail, à présent je la considère de la même façon que vous.

Vous jugez mes romans. Je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais j'ai été content que vous mettiez *L'Idiot* à part, comme le meilleur. Figurez-vous que j'ai entendu ce jugement une cinquantaine de fois au moins. Le livre se vend chaque année, et même chaque année davantage. J'ai parlé de *L'Idiot* à présent, parce que tous ceux qui m'ont parlé de lui, comme de ma meilleure œuvre, avaient quelque chose de particulier dans l'organisation de leur intelligence, qui me frappait et qui me plaisait beaucoup. Et si l'organisation de votre esprit est la même tant mieux pour moi. Bien entendu, si vous parlez sincèrement. Mais si même ce n'était pas sincère...

Laissons cela. J'aurais bien voulu que vous ne vous découragiez pas. Vous avez commencé à faire de la littérature, c'est un bon signe. Quant à les placer[1] quelque part, je ne sais que vous dire. Je pourrais seulement en parler à Nékrassov, ou à Saltikov, et j'en parlerai sans faute avant qu'on ne les lise, mais je compte très peu sur le succès, même dans ce cas. Si bien disposés qu'ils soient envers moi, ils ont déjà refusé à une personne une œuvre que j'avais recommandée et que j'avais apportée moi-même à la rédaction ; ils l'ont refusée sans même décacheter le paquet, pour la raison que de *cette* personne, quoi qu'elle écrive, ils ne pourront rien imprimer et que la revue garde son drapeau. Alors je suis *parti*. Mais je parlerai de vous quand même, pour cette raison que, si c'était à l'époque où feu mon frère publiait la revue *Vrémia*, votre comédie ou votre nouvelle seraient indiscutablement publiées, si elles convenaient à la tendance de la revue (même fussiez-vous en prison).

N. B. — Je ne trouve pas selon mon cœur ces deux lignes de votre lettre, dans lesquelles vous dites que vous ne ressentez aucun repentir de l'action que vous avez commise à la banque. Il existe quelque chose de plus élevé que les déductions supérieures de la raison, et de toutes les circonstances fortuites, et chacun doit s'y soumettre (c'est-à-dire encore quelque chose comme un drapeau). Peut-être,

1. Il s'agit de deux manuscrits envoyés par Kovner à Dostoïevski.

êtes-vous assez intelligent pour ne pas vous offenser de la sincérité de mon observation *indiscrète*. D'abord, je ne suis pas meilleur que vous, ni meilleur que personne (et cela n'est nullement une fausse humilité, et puis, à quoi bon?) et, deuxièmement, si je vous acquitte dans mon cœur (comme je vous invite à m'acquitter) il est toujours préférable que ce soit *moi* qui vous acquitte, que si vous vous acquittiez *vous-même*. Il me semble que ce n'est pas clair.

(N. B. — A propos, un petit parallèle : le chrétien, c'est-à-dire le chrétien parfait, supérieur, idéal, dit : « Je dois partager avec mon plus jeune frère tout mon bien et les servir tous ». Mais le communard dit: « Oui, tu dois partager avec moi, plus jeune et misérable, tout ton bien et tu dois me servir. » Le chrétien aura raison, et le communard aura tort. D'ailleurs, maintenant, il est possible que vous compreniez encore moins ce que je voulais vous dire.)

Maintenant, à propos des israélites. Il est impossible de discourir sur des thèmes pareils, *surtout avec vous*, comme je l'ai dit plus haut. Vous êtes si intelligent que nous ne résoudrions pas cette question dans cent lettres même, et nous ne ferions que nous fatiguer. Je vous dirai que j'ai reçu des notes de ce genre, aussi d'autres israélites. Surtout, j'ai reçu dernièrement une lettre idéalement noble d'une israélite, qui signait avec d'amers reproches. Je pense que j'écrirai à propos de ces reproches des israélites quelques lignes dans le numéro de février de mon *Journal* (que je n'ai pas encore commencé à écrire car je suis encore malade depuis mon dernier accès d'épilepsie). Maintenant je vous dirai que je ne suis pas du tout l'ennemi des israélites, et je ne l'ai jamais été. Mais leur existence depuis quarante siècles, comme vous le dites, prouve que cette race a une force vitale excessivement grande, qui ne pouvait ne pas se formuler dans divers *status in statu* pendant toute leur histoire. Le plus vigoureux *status in statu* existe sans contredit chez nos israélites russes. Mais, s'il en est ainsi, comment pourraient-ils ne pas se mettre, en partie au moins, en désaccord avec la racine de la nation, avec le peuple russe ? Vous parlez de l'intelligence israélite, mais vous aussi, vous êtes une intelligence, et voyez...

Mais laissons cela, le thème serait trop long. Je n'ai pas été ennemi des israélites. J'ai des amis israélites des deux

sexes qui viennent encore me demander des conseils à propos de divers sujets, et ils lisent le *Journal d'un Écrivain*; et malgré qu'ils soient susceptibles, comme tous les israélites, à propos du judaïsme, ils ne sont pas mes ennemis, mais ils viennent me voir.

A propos de l'affaire de la Kornilov je remarquerai seulement que vous ne savez rien et, par conséquent, vous n'êtes pas compétent non plus. Mais, voyons, quel élève pouvez-vous être? Avec une telle façon de comprendre le cœur de l'homme et ses actes, il ne vous reste qu'à vous plonger dans les jouissances matérielles. . . . . Mais je ne vous connais pas du tout, malgré votre lettre. Votre lettre (la première) est tout à fait séduisante. Je veux croire de tout mon cœur que vous êtes tout à fait sincère. Mais si vous ne l'êtes pas, cela m'est égal. Car, dans ce cas, le manque de sincérité est une chose très compliquée et très profonde dans son genre. Croyez à la complète sincérité avec laquelle je serre la main que vous me tendez. Mais élevez votre esprit et formulez votre idéal. Car vous l'avez bien cherché jusqu'à présent, ou non ?

Avec mon profond respect. Votre,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A Mademoiselle Guérassimov.

Saint-Pétersbourg, 7 mars 1877.

Très honorée mademoiselle Guérassimov,

Votre lettre m'a tourmenté, parce que je ne pouvais y répondre depuis si longtemps. Que penserez-vous de moi ? Et dans votre situation morale pénible, vous prendrez, peut-être, mon silence pour une injure.

Apprenez que je suis surchargé de besogne. Outre le travail pressé que j'ai à faire avec mon *Journal* je suis débordé par la correspondance. Des lettres, comme celle que vous m'avez écrite, il m'en arrive tous les jours plusieurs (positivement), et il est impossible d'y répondre en deux lignes. Je viens de supporter *trois* accès de mon épilepsie —, ce qui ne m'était pas arrivé de cette force et si souvent. Mais, après les accès, pendant deux ou trois jours, je ne puis ni travailler, ni écrire, ni même lire, parce que

je suis brisé, de corps et d'âme. Voilà pourquoi, à présent que vous le savez, je vous prie de m'excuser d'être resté si longtemps sans répondre.

Dans aucun cas, je ne saurais considérer que votre lettre soit ni puérile, ni sotte, comme vous le dites. Le principal, c'est que maintenant c'est la disposition générale et qu'il y a beaucoup de ces jeunes filles qui souffrent. Mais je ne vous écrirai pas beaucoup sur ce sujet, j'exprimerai seulement mes idées fondamentales, à propos de cette question, en général, et relativement à vous, en particulier. Il s'agit de ce que ce n'est pas la peine, il me semble, de vous demander de vous calmer, et de rester dans la maison paternelle, en vous occupant de quelque chose d'intelligent (quelque spécialité touchant l'instruction, etc.), car vous n'écouteriez pas. Mais cependant, pourquoi vous pressez-vous et où vous hâtez vous ? Vous vous hâtez de vous rendre plus vite utile. Et cependant, avec une ardeur morale pareille à la vôtre (en supposant qu'elle soit sincère), on pourrait vraiment, sans se hâter Dieu sait où, mais en s'occupant régulièrement de son instruction, se préparer à une activité cent fois plus utile que le rôle infime et obscur de quelque infirmière, sage-femme ou doctoresse. Vous aspirez de toutes vos forces à suivre les cours de médecine. Je ne vous conseille positivement pas de vous y inscrire. Là, on ne reçoit pas la moindre instruction ; bien plus, il s'y passe quelque chose de pire. Et qu'importe que vous soyez un jour sage-femme ou doctoresse ? Une telle spécialité, si vous voulez absolument la choisir, pourrait venir ensuite ; ne serait-il pas mieux de poursuivre maintenant d'autres buts, de s'occuper de votre instruction supérieure ? Voyez donc tous nos spécialistes (même les professeurs de faculté), quel est leur point faible et par quoi ils nuisent (au lieu d'être utiles !) à leur besogne et à leur vocation ? Parce que la plupart de nos spécialistes sont des gens *profondément peu instruits*. Cela se passe autrement en Europe, où vous rencontrez Humboldt et Claude Bernard, et d'autres, des hommes à la pensée universelle, avec une instruction solide et des *connaissances*, ne concernant pas seulement leur spécialité. Quant à nous, nous avons des hommes d'un talent énorme, Setchénov, par exemple, qui est en réalité un homme peu

instruit et connaissant peu de choses en dehors de son sujet. Il n'a aucune idée de ses adversaires (philosophes) et il est plutôt nuisible qu'utile par ses déductions scientifiques. Et la plupart des étudiants et des étudiantes sont tout à fait sans aucune instruction. Quel bien peuvent-ils faire à l'humanité ? Ce n'est que pour occuper au plus tôt une place salariée.

Ici, à Pétersbourg, à l'île de Vassili, à un des gymnases, par les soins de personnages influents, on vient d'annexer des *cours universitaires* pour les femmes. A présent, beaucoup de ces personnages influents s'occupent, toujours et sans cesse, d'obtenir que le gouvernement accorde aux élèves de ces cours certains droits, autant que possible pareils à ceux qu'après avoir subi les examens, les hommes obtiennent de l'université, c'est-à-dire la possibilité d'occuper certaines situations et certaines places, ainsi de suite. J'ai parlé de vous à une dame très influente, qui s'occupe précisément d'organiser ces cours pour les femmes, jouissant de *certains droits*. Elle a accueilli ma demande très chaleureusement, et m'a promis, si vous pouvez venir à Saint-Pétersbourg, de vous faire admettre à suivre ces cours, dans très peu de temps, quoiqu'il faille attendre tout de même un peu. Croyez bien qu'ici vous élargirez et élèverez votre instruction et peut-être bien arriverez-vous à obtenir les droits dont s'occupent les protecteurs de ces cours. Alors, vous pourriez choisir une spécialité, ou simplement une *place* après l'examen. Votre lettre ne me permet pas de comprendre votre situation dans votre famille, et je ne sais pas de quelle façon il faut entendre la phrase : « me sauver *de chez mon père* », car je ne vois pas pourquoi votre père ne consentirait pas et ne vous permettrait pas de continuer votre instruction dans ces cours universitaires de l'île de Vassili ? Ce n'est pas l'Académie de Médecine, ce n'est pas la carrière d'une sage-femme, qui aurait pu l'effrayer tout naturellement, tout comme moi j'aurais été effrayé pour ma fille (car je voudrais pour ma fille une instruction supérieure et une activité utile à l'humanité, et *non pas l'infériorité*). De plus, dans un cas extrême, votre père aurait pu prendre des renseignements sur ces cours ; précisément chez une des patronnesses, cette même dame (noble de cœur et généreuse) que j'ai priée pour

vous. C'est Anna Pavlovna Philosophov, la femme du secrétaire d'État, Philosophov. De mon côté au moins, je puis vous promettre la protection entière de cette dame. Elle sympathise profondément et de tout son cœur à toute la jeunesse, et surtout aux femmes qui cherchent à acquérir de l'instruction.

Avec votre disposition et vos manières d'envisager les choses, épouser un marchand est certainement impossible. Mais être une bonne épouse et surtout une bonne mère, c'est le but le plus élevé pour une femme. Vous comprendrez vous-même que je ne puis rien vous dire sur le jeune homme dont vous me parlez. Vous l'appelez pusillanime, mais s'il vous seconde ainsi et est prêt à vous seconder en tout, il n'est plus pusillanime. D'ailleurs, je ne sais rien. Le principal, c'est qu'il soit bon et généreux. Si, de plus, il est vraiment bon et généreux, il est possible que ce soit vous qui vous trouviez inférieure à lui, et non pas lui inférieur à vous. D'ailleurs, vous écrivez que vous ne l'aimez pas, et c'est *tout*. Il ne faut gâcher sa vie pour aucun but. Si vous n'aimez pas, ne vous *mariez pas*. Si vous voulez, écrivez-moi encore. Cette dame (il faut garder le secret de son nom; d'ailleurs, à la rigueur, vous pouvez le dire à votre père) vous viendra aussi en aide. Pardonnez-moi si vous trouvez que ma lettre ne correspond pas à ce que vous attendiez, mais vous m'avez posé trop de questions et il n'a pas été facile d'y répondre.

Vôtre entièrement,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A. A. Th...

Saint-Pétersbourg, 16 avril 1877.

Très honorée A. Th...,

J'étais malade et occupé tout le mois, mais quoique je sois encore bien occupé, de sorte qu'il m'est impossible de répondre aux lettres, je ne puis pas me refuser le plaisir très cordial de vous écrire deux mots au moins en réponse à votre lettre du 15 mars (quoique vous ne demandiez pas de réponse). Je voulais vous dire seulement que j'ai appris dix fois plus de votre seconde lettre que de la

première, et que j'ai l'irrésistible désir de vous exprimer mon profond respect. Ce que vous dites de votre père (qui, quoique malgré lui, est la cause de votre situation pénible), qu'il n'est pas instruit, mais qu'il est bien meilleur que bien des gens instruits, que vous l'aimez et que vous craignez de lui faire de la peine, tout cela peint votre belle âme. Ne vous étonnez donc pas après cela, si votre fiancé (que vous n'aimez pas) tient à vous. Votre décision d'attendre six mois est admirable. D'ici là il passera beaucoup d'eau sous le pont, et puis à la grâce de Dieu. Quant à moi, en tout cas, je ferai tout ce que je pourrai pour vous être utile. A la mi-mai je quitterai Saint-Pétersbourg, mais vers la fin d'août, je serai de retour (de plus j'y passerai une dizaine de jours à la fin de juin). En tout cas, avant six mois, je serai à Saint-Pétersbourg.

Veuillez agréer mon profond respect,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A.O-A. Antipov.

21 avril 1877.

Très honorée Olga Athanasievna,

Me suis-je trompé ou non en écrivant votre prénom et votre dénomination patronymique? C'était trop long de chercher votre ancienneadresse pour m'en informer, surtout qu'en ce moment le temps me fait complètement défaut. Si je me trompe, excusez-moi.

Je regrette beaucoup l'échec à l'examen de géographie, mais ce sont de telles bagatelles, qu'il ne faudrait nullement les exagérer. Vous m'avez écrit une lettre tout à fait désespérée. En réalité, il ne s'est rien passé que de bon, car vous avez réussi aux examens des deux matières les plus difficiles. Quant à la géographie, laissez cela jusqu'à l'automne et voilà tout. Pourquoi ces larmes et ce désespoir ? Je vois que vous vous tourmentez et que vous avez détraqué vos nerfs, comme il n'est pas permis de le faire. Oui, il me semble que toute votre famille est dérangée et inquiétée par vous. C'est très bien, que vous aimiez tant vos parents, cela m'a beaucoup touché et me force à vous respecter beaucoup; mais il n'est pas permis

et il est impardonnable d'être aussi impatiente, de se tant hâter, et de s'écrier, dans votre si jeune âge : « Je ne deviendrai rien de bon. » Vous n'êtes qu'une enfant, vous n'êtes pas encore arrivée à l'âge où l'on a le droit de s'écrier ainsi. Au contraire, avec votre persévérance, vous deviendrez sûrement quelque chose de bien. Restez seulement bonne et généreuse. Vous avez besoin de repos, il faut vous soigner, c'est pourquoi il faut que vous vous reposiez absolument quelque part en été (à la campagne, peut-être). Vous parlez des enfants, vous voudriez vous en occuper ; pourquoi ne vous en occuperiez-vous pas à présent ? et si ce n'est pas possible à présent vous avez encore le temps ; ne vous tracassez donc pas, la vie est longue ; et quand les choses se seront arrangées, vous direz que la vie est belle.

Le prêtre qui vous a fait passer votre examen de religion est certainement un brave homme, mais à sa place je vous aurais dit que vous ne méritiez pas une bonne note. C'est parce que dans votre lettre vous citez un texte de l'évangile sur « ceux auxquels on ôtera ». Mais vous comprenez cet admirable passage de l'évangile tout au rebours. C'est honteux. D'ailleurs, ce n'est pas grave. Vous avez, je crois, du sentiment et un cœur ardent, malgré que vous soyez capricieuse et gâtée. (Vous ne m'en voulez pas ?) Ne vous fâchez pas, donnez-moi votre main et calmez-vous. Mon Dieu ! Qui donc n'a pas éprouvé des mécomptes? Et puis, que vaudrait la vie qui coulerait trop doucement? Un peu plus de courage et de la conscience de soi, — voilà ce qu'il vous faut. Et surtout une bonne santé. Calmez vos nerfs et soyez heureuse. Voilà le désir sincère de votre

TH. DOSTOÏEVSKI.

A Georges Alexandrovitch Muller.

Pétersbourg, 21 septembre 1877.

Très honoré Georges Alexandrovitch,

Je suis allé dans le gouvernement de Koursk et je viens de recevoir votre lettre seulement à présent. Voilà pourquoi je vous prie d'excuser ma réponse tardive. Avant tout je vous remercie pour votre souhait de bienvenue, trop flat-

teur pour moi. Mais j'apprécie beaucoup plus une déclaration comme la vôtre, que toutes les louanges littéraires. Dans votre douce et cordiale parole, vous avez exprimé beaucoup plus que je ne mérite, et si mes quelques lignes de réponse sont jugées dignes par vous d'être remises à vos enfants en souvenir et pour être conservées, moi, à mon tour, je conserverai votre lettre pour être remise à mes enfants, en même temps que d'autres, qui sont aussi flatteuses et aussi précieuses pour moi, et qui me viennent de mes lecteurs, qui m'en ont jugé digne pendant ma carrière littéraire.

Encore une fois je vous remercie et je vous serre chaleureusement la main.

Avec mon profond respect,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A. Mme L.-A. N..., ancienne institutrice en province.

17 décembre 1877.

Très honorée Madame,

Pardonnez-moi d'être resté si longtemps sans répondre à votre si chère, si bonne, si flatteuse lettre, qui m'est au plus haut degré précieuse. Je ne m'excuserai pas, car il faudrait dire ici trop de choses: dans ces deux années ma santé est tellement ébranlée et je mène une existence tellement anormale que, vraiment, je ne saurais par où commencer, si j'avais pensé à m'excuser. Mais voilà encore une circonstance : figurez-vous que je ne sais pas du tout, si je vous ai répondu ou non à votre (unique) lettre du 13 octobre. Je commence à douter de vous avoir répondu, de vous avoir écrit, mais d'avoir oublié de le marquer sur mon agenda.

Vous pouvez conclure de là quelle affreuse mémoire je possède (à cause de mes accès d'épilepsie). J'oublie même les visages des personnes avec lesquelles je viens de faire connaissance, et si je les rencontre ensuite, je ne les reconnais pas et ainsi (le croiriez-vous?) je me crée des ennemis. Je serai très content, si vous m'informez que ma lettre vous est parvenue, et si vous dissipez mes doutes à ce sujet: si je vous ai écrit ou non ?

Je vous dirai seulement ceci : malgré que dans ces deux années je sois fatigué avec le *Journal*, et c'est à cause de cela que je veux me reposer, ce *Journal* m'a procuré bien des moments heureux, par cela que j'ai appris que la société sympathise à mon activité. J'ai reçu des centaines de lettres de tous les endroits de la Russie, et j'ai appris beaucoup de choses que je ne connaissais pas avant. Auparavant je ne pouvais pas supposer qu'un si grand nombre de personnes pût s'intéresser à ce que je crois. Dans toutes ces lettres, on m'a loué surtout pour ma franchise et ma droiture. N'est-ce pas la preuve que cela fait de plus en plus défaut dans notre littérature, si l'on m'a compris si rapidement et si chaleureusement? Cela veut dire que tous ont soif de sincérité et de droiture et en trouvent trop peu. Mais cette soif est significative et capable de faire germer dans le cœur les plus heureuses impressions.

Je vous salue profondément, je serre votre main en toute sincérité.

Votre dévoué et reconnaissant

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A N.-L. Ozimidov.

Pétersbourg, février 1878

Très bon et très cher Nicolas Loukitch,

1° Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre; la cause en est la maladie et divers ennuis.

2° Que puis-je vous répondre ; quelle réponse donner à votre question vitale et éternelle ? Et peut-on exposer cette affaire en deux lignes? Si nous causions ensemble plusieurs heures, ce serait autre chose, et même alors, peut-être n'en sortirait-il rien. Les mécréants se convertissent bien difficilement par les paroles et les raisonnements. Ne vaudrait-il pas mieux pour nous lire attentivement tous les épîtres de l'âpôtre Paul ? Il est dit beaucoup sur la foi et on ne peut mieux dire. Ce serait bien aussi pour vous de lire *toute* la Bible. Ce livre fait une impression extraordinaire en son entier : vous en tirez la conclusion qu'il n'existe pas un

autre livre pareil dans l'humanité et qu'il n'en peut être. C'est l'impression produite, que vous croyiez ou non.

Il n'y peut être aucune allusion. Je ne vous dirai qu'un mot : chaque organisme est sur la terre pour vivre et non pour se détruire. La science l'a déjà défini ainsi et ses lois sont déjà assez exactes pour établir cet axiome. L'humanité en son entier n'est sans doute qu'un organisme. Cet organisme a ses lois d'existence, et c'est la raison humaine qui les cherche.

Maintenant, imaginez qu'il n'y ait ni Dieu ni l'immortalité de l'âme (l'immortalité de l'âme et Dieu c'est la même chose, c'est toujours la même idée). Alors dites-moi pourquoi il me faut vivre bien, agir bien, si après la vie terrestre il n'y a plus rien ? Sans l'immortalité, mon seul but est d'atteindre mon terme et que le reste brûle ! Si c'est ainsi (si je crois en mon habileté et en mon esprit pour ne pas tomber sous la loi), pourquoi ne pas tuer son prochain, le piller, le voler, ou plus simplement, pourquoi ne pas vivre des autres, en ne pensant qu'à son propre ventre ? Si je meurs, tout mourra et rien ne restera ! Ainsi seul l'organisme humanité ne tomberait pas sous l'axiome général ; il ne vivrait que pour se détruire au lieu de vivre pour se conserver et s'accroître. Quelle société sera-ce si tous ses membres sont les ennemis les uns des autres? Ce sera un tohu-bohu inimaginable. Ajoutez encore mon moi qui a conscience du *tout*. Si ce moi a la conscience du tout, c'est-à-dire de tout l'univers, alors ce moi est inférieur à tout cela. Il se met à part de tout cela, au-dessus de tout cela, le juge et le connaît. Mais dans ce cas, ce moi non seulement ne se soumet pas à l'axiome terrestre, à la loi de la terre, il est supérieur à sa loi. Où donc est cette loi ? Pas sur la terre où tout est limité et meurt sans traces ni résurrection. N'y a-t-il pas ici allusion à l'immortalité de l'âme ? Si cette allusion n'était pas, vous-même, Nicolas Loukitch, en seriez-vous inquiet, auriez-vous écrit les lettres, chercheriez-vous ? Alors vous ne pouvez vous arranger avec votre moi. Il ne se contente pas de l'ordre terrestre ; il cherche autre chose de plus que la terre à quoi il appartient aussi.

D'ailleurs on aura beau écrire, rien n'en sortira.

Je vous serre fortement la main et vous dis adieu.

N'abandonnez pas votre inquiétude. Cherchez, peut-être trouverez-vous.

Votre serviteur et ami sincère,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A Mme L.-A. N...

Saint-Pétersbourg, 28 février 1878,

Très honorée madame Lubov Alexandrovna,

En examinant les lettres auxquelles je n'avais pas répondu par maladie et défaut du temps, je suis tombé sur votre seconde lettre, du 7 janvier.

Je vois, d'après cette lettre, que vous n'avez pas reçu de réponse à votre première lettre, et cependant je vous avais répondu ; il me semble que j'avais mis une des adresses que vous aviez indiquées, celle de N.-N. Beketov (n'est-ce pas ? l'avez-vous reçue ?). Ou bien je n'ai fait que me proposer de vous répondre, mais par manque de temps et à cause de ma volumineuse correspondance je l'avais remis à plus tard, ensuite je suis tombé malade, j'ai oublié et vous n'avez reçu aucune réponse de ma part ? Tout cela a pu arriver, car j'ai la mémoire la plus détraquée du monde (par l'épilepsie). Je confonds souvent les intentions avec l'exécution, et il y a souvent des personnes qui se fâchent avec moi.

En tout cas, quoiqu'il soit possible que je vous aie répondu et adressé une lettre (ceci, je crois, est certain), par acquit de conscience, je vais vous répondre encore quelques lignes.

J'ai lu vos deux lettres avec un sentiment sincère. Vous m'avez intéressé, et il m'a été agréable d'apprendre à vous connaître. Je vous assure, Lubov Alexandrovna, que pas un instant je n'ai mis en doute le sens des expressions de votre première lettre, ce qui, je crois, vous inquiète (2e lettre). Si jamais nous nous rencontrons, ce sera encore mieux. Quant aux lettres, je suis bien ennuyeux à ce propos : je ne sais pas écrire les lettres et je crains de le faire. J'écris avec ardeur, j'écris beaucoup (cela arrive quelquefois), et soudain, quelque petit trait et toute la lettre est comprise au rebours. Eh bien, si réellement il y

a une idée que l'on ne saurait partager ? Traîner une correspondance à propos de quelque idée, — deux ou trois ans? Quelle admirable occupation! Je ne crains pas d'entrer avec vous en correspondance, car votre intelligence se manifeste dans vos lettres ; on peut causer avec vous, vous comprendrez et vous ne vous fâcherez pas. Mais dernièrement une dame s'était offensée beaucoup, quand (ne la connaissant pas du tout) j'ai refusé d'entamer la correspondance qu'elle m'avait proposée. Croyez-vous donc que je sois de ceux qui sauvent les cœurs, qui délivrent les âmes et qui chassent la douleur ! Beaucoup de personnes me l'écrivent, mais je suis sûr que je suis bien plus capable d'inspirer le désenchantement et le dégoût. Je ne suis guère habile à bercer, quoique je m'en sois chargé quelquefois. Mais beaucoup de créatures ne demandent qu'à être bercées.

Je ne me rappelle pas ce que je vous ai répondu à votre première lettre. En tout cas permettez-moi de vous serrer la main cordialement et amicalement, de vous remercier de vos bons sentiments et d'espérer que ce sentiment ne se transformera pas de sitôt en inimitié.

Au revoir, que la destinée vous soit douce !

Votre

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

A Vladimir Vassiliévitch Mikhaïlov.

Saint-Pétersbourg, 16 mars 1878.

Très estimé VladimirVassiliévitch,

Cher correspondant,

Votre charmante, intelligente et sympathique lettre a été reçue le 19 novembre de l'année dernière, et maintenant nous avons le 16 mars 1878. Et ce n'est qu'à présent que j'ai pu vous répondre, — pouvez-vous pardonner cela ? Il est vrai que dans le *Journal* de décembre, qui a paru en janvier, il y avait quelques mots, mais cela ne modifie pas beaucoup les choses. Je ne me disculpe pas, mais je donnerai deux raisons. Ma santé trop dérangée jusqu'au moment même du dernier numéro. J'avais décidé

alors de ne répondre à personne jusqu'à la publication du dernier numéro. Et puis ensuite, presque jusqu'à présent, encore plus malade, l'épilepsie et les humeurs noires.

La seconde raison, c'est mon dégoût terrible, invincible, inimaginable, d'écrire des lettres. J'aime beaucoup recevoir des lettres, mais je considère comme presque impossible et même stupide d'écrire des lettres moi-même ; on écrit souvent certaine lettre et l'on reçoit des avis ou des réfutations à propos d'idées, soi-disant que l'on avait exprimées, et auxquelles on n'avait jamais songé. Et si je vais en enfer, je serai certainement condamné pour mes péchés à écrire une dizaine de lettres par jour, pas moins. Voilà la seconde raison, croyez-moi.

Votre lettre a produit sur moi une impression très charmante et très agréable. Je reçois beaucoup de lettres aimables, mais peu de tels correspondants que vous. On sent que vous êtes *un des nôtres*, et maintenant, la vie passe ; et cependant, l'on voudrait encore vivre et agir, maintenant la rencontre avec *un des nôtres* me donne de la joie et soutient mon espérance. Il y a donc des hommes en Russie, et ils sont nombreux, et ils sont la force vitale ; ils la sauveront pouvu qu'ils se réunissent. Voilà pourquoi, pour nous réunir, je vous réponds et je vous serre la main de tout mon cœur.

J'ai lu votre lettre tout entière trois fois, et (excusez-moi) je l'ai lue encore à quelqu'un et je la lirai encore à quelqu'un autre. Je voudrais répandre votre manière de juger les choses et commenter votre esprit russe (véritable) à quelques-uns par ici. (N. B. — Je l'ai lue, entre autres, à Apollon Nicolaïevitch Maïkov, le poète. Il a été ravi et il a même emporté votre lettre pour quelque temps. Je partage beaucoup les idées de cet homme.)

Je ne parlerai pas des détails de votre lettre. On pourrait écrire beaucoup de choses sur ce qui se passe ici, mais je ne sais pas écrire brièvement, et puis tout simplement je ne sais pas écrire les lettres. Mais si vous demandez quelque chose, c'est-à-dire si vous voulez précisément une réponse à propos de quelque chose, je vous répondrai, je vous le promets. Et maintenant, il s'agit d'une chose : vous m'écririez volontiers, comme vous l'avez dit dans votre lettre. Je l'apprécie beaucoup et *je compte sur vous*. Ce qui m'a

bien intéressé dans votre lettre, entre autres, c'est que vous aimez les enfants, vous avez beaucoup vécu avec eux et vous êtes souvent avec eux. Eh bien, voilà ce que j'ai à vous demander, cher Vladimir Vassiliévitch : j'ai l'idée d'un grand roman, et je le commencerai bientôt, dans lequel, entre autres, des enfants figureront; de jeunes enfants, de sept à quinze ans, par exemple. Il y aura beaucoup d'enfants. Je les étudie et je les ai étudiés toute ma vie, et je les aime beaucoup et j'en ai à moi. Mais les observations d'un homme tel que vous me seront précieuses (je m'en rends compte). Ainsi, écrivez-moi sur les enfants tout ce que vous savez; aussi sur les enfants de Saint-Pétersbourg, qui vous appelaient « mon petit oncle », sur les enfants d'Elisavetgrad, et *tout ce que vous savez.* (Les accidents, les réponses, les mots et petits mots, les rapports avec la famille, la foi, la malice et l'innocence; la nature et le maître, le latin, etc., etc. — bref, tout ce que vous savez.) Vous me serez très utile, je vous en serai très reconnaissant et j'attendrai avidement. Je serai sûrement à Saint-Pétersbourg jusqu'au 15 mai, après cela je serai probablement (avec mes enfants) à Staraïa Roussa. Jusqu'au 15 mai l'adresse est la même.

Je vous envoie ma photographie et je vous prie encore une fois de m'excuser. Malgré que j'aie été peu poli avec vous, je vous aime.

Et maintenant, au revoir. Croyez à ma sincérité cordiale et à mon très profond respect. Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au général-aide de camp Th.-Th. Radetzky.

Pétersbourg, 16 avril 1878.

Mon général, cher à tous les Russes, et mon vieux camarade inoubliable, Théodore Théodorovitch,

Il est possible que vous ne vous souveniez pas de moi, votre vieux camarade à l'École Supérieure des Ingénieurs. Vous étiez dans la seconde classe, celle des conducteurs, quand je passai mon examen pour entrer dans la troisième; mais je me souviens de vous quand vous étiez sous-offi-

cier à dragonne d'argent, comme s'il n'y avait pas trente-cinq ans de cela. Quand l'année dernière commencèrent vos exploits, qui firent enfin connaître votre nom à la Russie entière, nous ici, vos anciens camarades (certains, comme moi, avaient quitté depuis longtemps le service militaire), nous suivions votre œuvre, comme quelque chose qui nous tenait au cœur, qui nous concernait non seulement en qualité de Russes, mais aussi personnellement. Quand nous nous sommes trouvés cet hiver avec cet estimable Alexandre Ivanovitch, et quand nous avons parlé de la guerre, nous nous sommes souvenus avec transport de vous et de vos victoires. Quand Alexandre Ivanovitch a su que j'avais formé le projet de vous écrire, il a insisté chaleureusement afin que je n'abandonne pas mon intention. Et il se trouve que vous vous souvenez aussi de nous, vous si cher à tous les Russes. Je vous en remercie infiniment. Ici nous tremblons de crainte sur l'issue de la guerre, nous tremblons devant notre « européisme ». Nous n'avons d'espoir qu'en l'Empereur, et qu'en de tels que vous. Que Dieu vous donne le meilleur et le plus grand succès! Moi, de mon côté, je vous envoie mes ardentes salutations russes, et mon profond respect. Nous voici à Pâques ! Christ est ressuscité ! Et que la grande race slave qui est travaillée et chargée ressuscite à la vie par les efforts de ceux qui, comme vous, accomplissent la grande œuvre russe et universelle.

Et en même temps, que notre européisme russe rentre dans la voie du Christ orthodoxe, dans la voie nouvelle et lumineuse. Il est indiscutable que la meilleure part de la Russie est en ce moment, avec vous, au delà des Balkans. Si elle revient couverte de gloire, elle apportera de l'Orient une lumière nouvelle. Ainsi, beaucoup le croient et l'espèrent.

Recevez, très estimable Théodore Théodorovitch, mes bons souhaits et mes salutations profondes, comme l'expression cordiale et sincère des sentiments d'un vieux camarade et d'un Russe reconnaissant. Votre humble serviteur,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Aux étudiants de Moscou.

Saint-Pétersbourg, 18 avril 1878.

Très honorés Messieurs les Étudiants qui m'avez écrit. Pardonnez-moi d'être resté si longtemps sans vous répondre; outre mon indisposition réelle, il y a encore eu des circonstances qui m'ont mis en retard. Je voulais vous répondre par les journaux, publiquement; mais il s'est trouvé soudain que cela était impossible, par suite de *circonstances qui ne dépendaient pas de moi*, ou bien au moins, impossible de répondre avec la plénitude voulue. Secondement, quant à vous répondre par lettre, je me suis demandé ce que je pourrais vous répondre? Vos questions comprennent *tout*, absolument *toute* la vie intérieure contemporaine de la Russie; ainsi, il faudrait écrire tout un livre, n'est-ce pas — une profession de foi?

Je me suis enfin décidé d'écrire cette petite lettre, au risque de vous paraître au plus haut point incompréhensible, et cela me serait très désagréable.

Vous m'écrivez: « Il nous est le plus nécessaire de résoudre la question: combien sommes-nous coupables nous-mêmes, nous autres étudiants, quelles déductions peuvent être tirées de cet événement par la société et par nous-mêmes [1] ? »

Ensuite, très finement et très exactement vous avez observé les traits essentiels de l'attitude de la presse russe contemporaine envers la jeunesse :

Dans notre presse règne manifestement « un ton d'excuse (envers vous) indulgente *qui prévient.* » C'est très exact : *il prévient* justement, il est préparé d'avance, en tout cas, d'après un certain patron qui est au plus haut point devenu administratif et usé.

Et plus loin, vous écrivez : « Évidemment, nous n'avons rien à attendre de ces hommes qui n'attendent rien de nous et se détournent, ayant prononcé leur jugement irrévocable sur les « peuples sauvages ».

C'est tout à fait exact, on se détourne précisément, et

1. Il s'agit d'une bagarre qui avait eu lieu entre les étudiants et les bouchers du marché Okhotni.

(au moins pour la majorité) ils ne s'intéressent pas du tout à vous. Mais il y a des gens, et ils sont assez nombreux, dans la presse et dans la société, qui sont anéantis par l'idée que la jeunesse s'est écartée du peuple (surtout ceci avant tout) et ensuite, c'est-à-dire à présent, de la société. Car il en est ainsi. Elle vit rêveuse et abstraite, suivant les enseignements des étrangers, ne veut rien savoir concernant la Russie, et cherche à l'instruire elle-même. Et enfin, maintenant, *indiscutablement*, elle est tombée entre les mains d'un parti dirigeant de politique tout à fait extérieure, qui ne s'intéresse nullement à la jeunesse, et qui s'en sert comme d'une matière et d'un troupeau de Panurge, pour ses buts extérieurs et particuliers. Ne songez pas à le nier, messieurs; c'est ainsi.

Vous demandez, messieurs : « Combien nous-mêmes sommes-nous coupables? » Voici une réponse : à mon avis, vous n'êtes coupables en rien. Vous n'êtes que les enfants de cette même société que vous abandonnez à présent et qui est « mensonge de tous les côtés ». Mais, en s'arrachant à elle et en l'abandonnant, notre étudiant ne va pas au peuple, mais quelque part à l'étranger, dans « l'européisme », dans le règne abstrait de l'homme universel qui n'a jamais existé ; et de cette façon, il rompt avec le peuple, le méprise et le méconnaît, comme un véritable fils de la société dont il vient de s'arracher. Et cependant, c'est dans le peuple que se trouve notre salut (mais c'est un sujet trop long)... Mais la rupture avec le peuple ne peut être sévèrement reprochée à la jeunesse. Comment aurait-elle pu avant d'avoir vécu *se rapprocher du peuple, par suite de ses méditations ?*

Et cependant, le pire est ceci : le peuple a déjà aperçu et remarqué sa rupture avec la jeunesse intelligente russe et, pis encore, il appelle du nom *d'étudiants* les jeunes gens qu'il veut mettre à l'index. Il les a mis à l'index depuis longtemps, depuis 1860 ; ensuite, cette propagande *dans le peuple* a inspiré au peuple du dégoût : « Des jeunes messieurs ! » dit le peuple (je connais ce nom, je vous garantis qu'il les appelle ainsi). Et cependant, en réalité, il y a une erreur du peuple ; car il n'y a jamais eu chez nous, dans notre vie russe, une pareille époque, où la jeunesse serait dans sa grande majorité comme en ce moment, plus

sincère, plus pure de cœur, plus altérée de la vérité, plus heureuse de sacrifier tout, la vie même, pour la vérité et la parole de la vérité (comme si elle pressentait que la Russie se tient à un point final, et se balance au-dessus de l'abîme). C'est réellement le grand espoir de la Russie ! Je le sens déjà depuis longtemps, et je l'écris depuis longtemps. Et soudain, qu'arrive-t-il ? Cette parole de vérité dont est altérée la jeunesse, elle la cherche Dieu sait où, dans des endroits extraordinaires, mais non pas dans le peuple, dans la Terre (et elle s'accorde encore une fois avec la société pourrie de Russes européens qui l'a mise au monde). Alors, à la fin, à une époque déterminée, ni la jeunesse, ni la société ne connaissent plus le peuple. Au lieu de vivre de sa vie, les jeunes gens, ne le connaissant pas, et dédaignant au contraire profondément ses bases, telle que la foi, s'en vont vers le peuple — non pour s'y instruire, mais pour l'enseigner, l'enseigner avec hauteur, avec mépris, — amusement purement aristocratique, jeu de seigneur ! « Ces jeunes messieurs », dit le peuple, et il a raison. C'est étrange : partout et toujours, dans tout l'univers, les démocrates tiennent pour le peuple ; chez nous seuls, notre démocratisme intellectuel russe s'unit aux aristocrates contre le peuple : ils vont au peuple, « pour lui faire du bien » et méprisent ses coutumes et ses bases. Le mépris ne conduit pas à l'amour !

L'hiver dernier, pendant notre affaire de Kazan, — il s'agit d'une grande manifestation politique qui a eu lieu devant la cathédrale de Notre-Dame de Kazan à St-Pétersbourg, — une foule de jeunes gens fait du scandale dans un temple populaire ; ils fument des cigarettes, et provoquent un tumulte. « Écoutez, aurais-je dit à ces gens de Kazan (et je l'ai dit à quelques-uns en face), vous ne croyez pas en Dieu, c'est votre affaire, mais pourquoi insultez-vous le peuple, en outrageant son temple ? » Et le peuple les a appelés encore une fois « les jeunes messieurs », pire encore, il les a désignés sous le nom « d'étudiants », malgré qu'il s'y trouvât beaucoup d'Israélites quelconques et d'Arméniens (la démonstration, comme il a été prouvé, était politique, extérieure). Ainsi, après l'affaire de Zassoulitch, le peuple a de nouveau appelé « étudiants » ces porteurs de revolvers dans la rue. C'est mal, quoiqu'il soit hors de doute qu'il s'y trouvait aussi des étu-

diants. C'est mal, que le peuple les remarque, que la haine et la discorde paraissent. Et voilà que vous-mêmes, messieurs, vous appelez « bouchers » le peuple de Moscou, d'accord avec toute la presse intellectuelle. Qu'est-ce que c'est donc ? Les bouchers ne seraient-ils pas du peuple ? C'est le peuple, le vrai peuple, Minine aussi était boucher. L'indignation ne s'éveille que de la façon dont le peuple se manifeste. Mais savez-vous, messieurs, si le peuple est offensé, il se manifeste toujours ainsi. Il est mal élevé, il est moujick. C'était à proprement dire la résolution d'un malentendu, mais déjà ancien et qui s'était formé entre le peuple et la société (ce que l'on n'avait pas remarqué), ou plutôt avec sa partie la plus ardente et la plus prompte à prendre une décision : la jeunesse. L'affaire n'a pas été bien belle, et loin d'être régulière autant qu'il le faudrait, car on ne saurait rien prouver à coups de poing. Mais il en a été ainsi toujours et partout, dans tout l'univers, chez *le peuple*. Dans les meetings le peuple anglais met souvent en action ses poings contre ses adversaires, et pendant la révolution française, le peuple hurlait de joie et dansait devant la guillotine, pendant qu'elle était en *marche*. Tout cela est dégoûtant, bien entendu. Mais le fait est que le peuple (le peuple, et non les bouchers seuls, inutile de se consoler par l'un ou l'autre mot) s'est révolté contre la jeunesse, et a déjà marqué les étudiants: d'un autre côté, il est malheureux (et significatif) que la presse, la société et la jeunesse se réunissent pour méconnaître le peuple : c'est de la tourbe — ce n'est pas le peuple.

Messieurs, si dans mes paroles il se trouve quelque chose qui soit en désaccord avec vous, vous ferez mieux de ne pas vous fâcher. Il y a assez de tristesse comme ça. Dans la société pourrie, le mensonge *règne de tous les côtés*. Elle ne peut se soutenir elle-même. Il n'y a que le peuple de fort et de puissant, mais depuis deux ans le désaccord avec le peuple est immense. Nos sentimentalistes, quand ils ont délivré le peuple du servage, croyaient avec attendrissement qu'il commencerait à entrer aussitôt dans leur mensonge européen, dans l'instruction, comme ils disaient. Mais le peuple s'est montré indépendant, et, surtout, commence à avoir *conscience* du mensonge des couches supérieures de la vie russe. Les événements des deux der-

nières années l'ont bien éclairé et bien fortifié. Mais outre ses ennemis, il distingue aussi ses amis. Des faits tristes, douloureux, se sont produits: la jeunesse sincère, très honnête, qui désire la vérité, avait cherché à aller dans le peuple, pour soulager ses misères. Eh bien ? le peuple la chasse, et ne reconnaît pas ces honnêtes efforts. Car cette jeunesse prend le peuple pour ce qu'il n'est pas ; elle hait, elle méprise ses principes fondamentaux, et lui porte des remèdes, qui lui paraissent sauvages et stupides.

Ici, à Pétersbourg, nous avons Dieu sait quoi. Parmi la jeunesse on prêche le revolver et on est persuadé que le gouvernement la craint. Quant au peuple, elle le méprise toujours, ne tient pas compte de lui, et ne remarque pas que le peuple, au moins, ne la craint pas, et ne perdra jamais la tête. Mais alors, si d'autres rencontres se produisent ? Nous vivons à une époque douloureuse, Messieurs !

Messieurs, je vous ai écrit *ce que je pouvais*. Je réponds au moins directement, sinon complètement à votre question : à mon avis, les étudiants n'étaient pas coupables; au contraire, jamais la jeunesse n'a été plus sincère et plus honnête (ce qui n'est pas un fait négligeable, mais un fait admirable, grandiose, historique). Mais le malheur est que la jeunesse porte le mensonge des deux siècles de notre histoire. *Elle n'est donc pas capable* d'étudier la question complètement, et il est impossible de l'accuser, d'autant plus qu'elle s'est trouvée en cette affaire partisan intéressé (et offensé). Mais quoiqu'elle *ne soit pas capable*, béni soit celui-là, bénis soient ceux-là qui réussiraient dès à présent à trouver la bonne voie ! La rupture avec le milieu doit être beaucoup plus forte que serait, par exemple, la rupture de la société future avec la société actuelle, selon l'enseignement socialiste. Bien plus forte ! car, pour aller dans le peuple et rester avec lui, il faut avant tout *perdre l'habitude de le mépriser*, et ceci est presque impossible aux couches supérieures de notre société, dans ses rapports avec le peuple. Secondement, il faut, par exemple, croire en Dieu, et ceci est définitivement impossible à notre européisme (quoique, en Europe, on croie en Dieu).

Je vous salue, messieurs, et, si vous permettez, je vous serre la main. Si vous voulez me faire un grand plaisir, pour l'amour de Dieu, ne me considérez pas comme un

professeur et un prédicateur hautain. Vous m'avez demandé de dire la vérité en mon âme et conscience ; et j'ai dit la vérité, comme je pense et comme je suis capable de penser. Car personne ne saurait faire plus que ses forces et ses capacités ne lui permettent.

Votre entièrement

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

*A Madame N. N****

8 mai 1878.

Très estimée N. N...,

Je vous remercie pour les livres, mais je vous renvoie le livre de Flerovsky. C'est que dans huit jours au plus je quitte Saint-Pétersbourg ; et maintenant je suis occupé du matin jusqu'à la nuit et la nuit de tout ce que j'ai à terminer avant mon départ. Pendant la journée, pour toute la semaine, mes heures sont prises par toutes sortes de courses ; je ne pourrai donc pas lire ici à Pétersbourg, et je n'essaierai pas de le faire ; il est donc nécessaire que je vous rende Flerovsky, car vous tenez à ce livre. Quant à Taine, je l'emporte avec moi jusqu'en septembre. Mais si ce livre vous est nécessaire, prévenez-moi et je vous le rendrai avant mon départ. D'ailleurs, j'irai sûrement moi-même vous faire mes adieux. Ainsi, je vous remercie pour vos livres.

Quant au technologue, il y a quelque friponnerie là-dessous. Ce monsieur est venu chez moi un de ces jours (pour la première fois de sa vie). Son nom est N... (Il s'est nommé ainsi.) Il m'a dit la même chose qu'à vous (à propos des marchands; il m'a également assuré qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures), il m'a aussi montré ses vêtements. Il m'a demandé de quoi acheter du pain. Je lui ai donné trois roubles, et je le regrette presque, à présent ; je vois clairement que c'est un chevalier d'industrie. C'est parce que je ne vous l'ai jamais envoyé, je ne lui ai pas dit un mot de vous, je n'ai pas prononcé votre nom (et je n'ai même pas eu l'idée de vous l'envoyer !) Et voilà qu'il dit tant de mensonges. Il est clair qu'il a su, par quelqu'un et quelque part, que je vous connaissais, et il a profité de mon nom pour se recommander à vous, pour profiter de vous. (Quelques-uns ont profité autrefois de mon nom, se

présentant comme si je les avais envoyés et m'ont bien compromis par là, dans les rédactions, par exemple.) Ainsi c'est un fripon déclaré. Je vous prie de ne pas le recevoir. Je vous certifie encore une fois, et je vous donne ma parole que je ne vous l'ai pas envoyé, et que je n'ai pas fait mention de vous dans ma conversation avec lui, ni directement, ni par allusion.

Qu'il soit technologue, cela peut être. Qu'il est fripon, c'est indiscutable. Ne serait-ce pas un espion ?

Et maintenant, au revoir. Je vous remercie et je vous serre la main. Votre,

TH. DOSTOIEVSKI.

Si Taine vous est bien nécessaire, écrivez un mot, je vous l'apporterai.

A Mme X...

Staraïa Roussa, 11 juillet 1879.

Chère, estimée et inoubliable****. Voilà exactement un mois que j'ai reçu votre chère lettre, et je n'ai pas encore répondu, — ne jugez pas. Est-ce que vous vous mettrez à juger, vous bonne sans conditions et sans limites, avec votre excellent cœur intelligent. J'ai été tout le temps à Roussa, dans un état d'esprit insupportablement pénible, et malgré que j'avais le temps de causer avec vous, j'avais parfois le cœur si lourd, que je remettais ma lettre chaque fois qu'il m'arrivait de prendre la plume. Le principal, c'est que mon état de santé a empiré, nous avions tout le temps des malades — d'abord mon fils a eu la fièvre typhoïde, ensuite, tous les deux ont eu la coqueluche ; le temps est affreux, impossible, il pleut à verse depuis le matin jusqu'au soir, et toute la nuit; il fait froid, il fait humide, l'on s'enrhume; durant tous ces mois nous n'avons pas eu plus de trois jours sans pluie, et le soleil ne s'est montré qu'un jour à peine. Dans cet état d'esprit, j'écrivais tout le temps, je travaillais la nuit, j'écoutais gémir le vent, qui brisait des arbres séculaires. J'ai écrit très peu, et puis j'ai remarqué, depuis longtemps, que plus je vais, plus mon travail me devient difficile. Alors, par conséquent, des pensées toujours impossibles à être consolées, des pensées sombres, et

moi j'aurais voulu causer avec vous dans une autre disposition d'esprit.

Nous nous sommes extrêmement réjouis, (ma femme et moi), que vous ayez l'idée d'aller au Caucase ; d'abord, vous éprouverez un bien incontestable après le traitement, je le crois parfaitement, pourvu que vous réussissiez à tomber sur un docteur passable. (Oh ! gardez-vous des célébrités médicales ! Ils sont tous fous de présomption et d'orgueil ; ils vous feront mourir.) Choisissez toujours un médecin de moyenne valeur, quelque modeste Allemand, car je vous jure qu'en qualité de médecins, les Allemands valent mieux que les Russes, ceci je vous le certifie, moi, slavophile ! Ensuite, un voyage lointain, dans un endroit aussi caractéristique que le Caucase, vous distraira vivement, et vous arrachera de notre absurdité et de notre trivialité pétersbourgeoises, ennuyeusement monotones (quoique en apparence très caractéristiques).

Vous vous reposerez, pourvu que vous ayez la force d'esprit d'oublier le passé récent, et que vous vous livriez plus directement aux impressions de la nature et de la nouveauté des lieux. Et puis, au mois d'août, à la campagne, auprès de vos chers enfants. Comme c'est bien, que vous en ayez, combien ils humanisent l'existence dans le sens le plus élevé. Les enfants, — c'est un tourment, mais un tourment nécessaire, sans eux il n'y a pas de but dans la vie. Et quand on pense que les socialistes européens prêchent tous les Enfants-Trouvés ! Je connais des gens doués d'un cœur admirable, qui sont mariés, mais qui n'ont pas d'enfants, eh bien ! avec une intelligence pareille, un cœur pareil, il leur manque toujours quelque chose, et (je vous le jure) dans les problèmes et questions supérieures de la vie, ils ont l'air de clochers.

Il se trouve chez vous des lignes amères à propos de la cruauté humaine, et de l'imprudence de ceux-là mêmes que vous aimez et auxquels vous avez sacrifié toute votre vie et toute votre énergie. (On peut le dire de vous.) Mais ne soyez ni étonnée, ni chagrinée, il ne faut jamais rien attendre de personne. Ne m'accusez pas d'avoir l'air de prendre le ton d'un professeur supérieur ; je suis blessé moi-même par bien des personnes, et quelquefois tout à fait innocent ; d'autres à leur tour ont été offensés par mon

caractère(en réalité parce que je leur parlais franchement, sur leur propre demande), eh bien ! j'étais sûrement plus vexé et plus indigné que vous. Il est vrai qu'il est rare de souffrir davantage que vous n'avez souffert des uns et des autres, — j'en fus témoin ; combien de fois j'ai entendu votre nom portant l'accusation de l'un et de l'autre. Mais voilà ce qui est toujours bien : sachez qu'il existe toujours un petit noyau de gens qui sauront apprécier, comprendre, et vous accorderont sûrement leur sympathie. Vous avez des gens qui vous portent de l'intérêt, qui comprennent votre œuvre, et qui vous aiment tout simplement, à cause d'elle. J'en ai rencontré et je certifie qu'ils existent. Comptez-moi donc comme le plus ardent des admirateurs de votre cher et bon cœur si plein de raison. Ma femme s'est prise à vous aimer tout de suite, et elle vous connaît moins que moi.

J'ai la poitrine tellement malade que le 17 juillet je vais passer à Ems six semaines, jusqu'au mois de septembre. C'est affreux ce que je vais supporter d'ennui pendant l'isolement du temps de mon traitement. Écrivez-moi donc une ligne au moins (Allemagne, Ems, M. Théodore Dostoïevski, poste restante).

Mes profonds respects à votre mari, au revoir, chère***, je vous serre et vous baise la main ; Anna Grigorievna vous aime beaucoup et vous exprime son éternel dévouement.

Votre

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Rappelez-moi au bon souvenir de vos enfants.

A Vassili Vassiliévitch Samoïlov [1].

Pétersbourg, 17 décembre 1879.

Très honoré Monsieur,

Très estimé Vassili Vassiliévitch,

Je vous remercie beaucoup pour votre aimable lettre. Je suis trop heureux de posséder votre autographe, et l'opinion que vous avez de moi *m'est plus chère* que toutes les opinions et tous les comptes rendus de mes ouvrages,

1. Le plus grand artiste dramatique, contemporain de Dostoïevski.

qu'il me soit jamais arrivé de lire. J'entendis exprimer la même chose par un grand psychologue, qui me ravissait dans ma jeunesse et dans mon adolescence, quand vous commenciez à peine votre carrière artistique. Sûrement et certainement, votre talent génial a eu une grande influence sur mon cœur et mon esprit. Il m'est agréable de vous exprimer cela, quand je me trouve au déclin de mes jours. Que Dieu nous accorde à tous les deux longue vie. Je vous serre fortement la main.

Recevez l'assurance de ma profonde et sincère estime pour vous et votre admirable talent.

TH. DOSTOÏEVSKI.

A une auditrice des cours supérieurs.

15 janvier 1880.

N. N...,

Pardonnez-moi d'abord d'avoir tant tardé à vous répondre : il y a quinze jours que je travaille jour et nuit, et je n'ai terminé qu'hier mon ouvrage pour l'envoyer dans la revue, où l'on me publie maintenant. Et maintenant encore j'ai la tête qui tourne après un travail si assidu. Que puis-je répondre à votre lettre? A ces questions, *il est impossible de répondre* par écrit. Tout à fait impossible. Je suis presque toujours chez moi de 3 à 5 heures de l'après-midi, pour la plupart, quoique pas toujours. Si vous voulez, venez me voir, malgré que j'aie peu de temps, mais on peut se voir et dire infiniment plus de vive voix que par lettre, où tout est si abstrait. Votre lettre est ardente et sincère, vous devez réellement souffrir et il n'en peut être autrement. Mais pourquoi vous découragez-vous? Vous n'êtes pas la seule qui ayez perdu la foi, mais ensuite ils se sont sauvés. Vous me dites que l'on a détruit en vous la foi en Christ. Mais comment ne vous êtes-vous pas posé cette question avant tout : quels sont ces gens qui renient le Christ comme Sauveur? Je ne veux pas dire par là s'ils sont bons ou méchants, mais connaissent-ils eux-mêmes le Christ, dans son être? Croyez bien que non, car, dès qu'on le connaît un peu, on voit un être merveilleux, et non simple, ressemblant à tous les hommes bons

et meilleur. Ensuite, tous ces gens-là ont la *conscience facile*, à un tel point qu'ils ne sont pas préparés par l'étude à connaître ce qu'ils nient. Mais leur esprit est-il pur et leur cœur est-il limpide ? Je ne dis pas, encore une fois, que ce soient de mauvaises gens, mais ils sont contaminés par la maladie contemporaine commune à tous les intellectuels russes : c'est de se rapporter très légèrement à leur sujet, d'avoir une présomption extraordinaire, dont ne rêvaient pas les esprits les plus forts de l'Europe, et d'avoir une ignorance phénoménale, relativement au sujet qu'ils jugent. Ces considérations seules pourraient, il me semble, vous arrêter dans la voie de la négation, ou bien au moins vous faire réfléchir, vous faire douter. Je connais une masse de négateurs, qui se sont ensuite donnés de tout leur être au Christ. Mais ceux-là cherchaient la vérité réellement : *qui cherche, finit par trouver.*

Je vous remercie beaucoup pour vos bonnes paroles à mon adresse. Je vous serre la main et, si vous voulez, au revoir. Votre

TH. DOSTOÏEVSKI.

A Mlle N. N.

Pétersbourg, 11 avril 1880.

Très honorée et très estimable N. N...,

Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à répondre à votre si admirable et si aimable lettre ; ne croyez pas que cela soit par négligence. Je voulais vous répondre quelque chose de sincère et de cordial, mais je vous jure que ma vie passe dans une ébullition désordonnée et dans une telle hâte que, vraiment, je m'appartiens rarement. Et même à présent, quand j'ai enfin choisi un instant pour vous écrire, je crois que je serai à peine capable de vous écrire une petite partie de ce que mon cœur voudrait vous communiquer. Je ne puis ne pas apprécier l'opinion que vous avez de moi : les lignes que votre mère m'a montrées, dans la lettre que vous lui avez adressée, m'ont vivement touché et même frappé. Je sais que moi, comme écrivain, j'ai beaucoup de défauts, parce que je suis, le premier, bien mécontent de moi-même. Vous pouvez vous figurer que dans certaines

minutes d'examen personnel, je constate souvent avec peine que je n'ai pas exprimé, littéralement, la vingtième partie de ce que j'aurais voulu, et peut-être même pu exprimer. Ce qui me sauve, c'est l'espoir habituel qu'un jour Dieu m'enverra tant de force et d'inspiration, que je m'exprimerai plus complètement, bref, que je pourrai exposer tout ce que je renferme dans mon cœur et dans ma fantaisie. A la dernière thèse de doctorat qui a été soutenue dernièrement, le jeune philosophe Vladimir Soloviev (le fils de l'historien) a fait entendre une phrase profonde : « Selon ma profonde conviction (disait-il), l'*humanité connaît beaucoup plus* qu'elle n'a su exprimer jusqu'à présent dans les sciences et dans les arts. » La même chose se passe avec moi ; je sens qu'il y a beaucoup plus de choses secrètes en moi, que je n'ai pu exprimer jusqu'ici comme écrivain. Mais cependant, sans fausse modestie, je sens que dans ce que j'ai exprimé il y a eu déjà quelque chose qui venait du cœur et qui était vrai. Et voilà, je vous jure, j'ai rencontré beaucoup de sypmpathie, peut-être même plus que je ne méritais ; mais la critique littéraire qui était publiée, s'il lui arrivait (assez rarement) de me louer, parlait de moi si légèrement et si superficiellement, qu'elle paraissait ne pas avoir du tout remarqué ce qui, décidément, venait de naître de mon cœur avec souffrance, et ce qui découlait vraiment de mon âme. Et ainsi vous pouvez conclure à quel point doit m'être agréable une appréciation aussi délicate, aussi profonde de moi, comme écrivain, que celle que j'ai lue dans votre lettre à votre mère.

Mais ne parlons pas toujours de moi, malgré qu'il soit difficile de ne pas le faire en parlant avec le critique profond et sympathique que je vois en vous. Vous me parlez de vous-même, de votre disposition morale actuelle. Je sais que vous êtes une artiste, que vous faites de la peinture. Permettez-moi de vous adresser un conseil, de tout mon cœur : n'abandonnez pas votre art et donnez-vous à lui encore plus qu'avant.

Je sais, j'ai entendu dire (pardonnez-moi) que vous n'êtes pas trop heureuse. Vivant isolée et torturant votre cœur par les souvenirs, vous pouvez rendre votre vie par trop sombre. Un refuge, un remède : l'art et la création. Quant à votre confession, maintenant au moins, ne vous décidez

pas d'écrire : cela vous sera, peut-être, bien pénible. Pardonnez-moi de vous conseiller, mais j'aurais bien voulu vous voir et vous dire au moins deux mots de vive voix.

Après la lettre que vous m'avez écrite, vous m'êtes devenue bien chère, un être proche à mon âme, une sœur par le cœur, comment pourrais-je ne pas avoir de la sympathie pour vous ?

Que parlez-vous de votre double nature ? Mais c'est un caractère très ordinaire chez les personnes qui ne sont pas cependant ordinaires. C'est un trait commun à la nature humaine, en général, mais qui est très loin de se rencontrer dans chaque nature humaine à un degré aussi élevé que chez vous. Voilà pourquoi vous me devenez proche parce que ce dédoublement est en vous exactement comme en moi, comme cela a été toute ma vie en moi. C'est un grand tourment, en même temps aussi une grande jouissance. C'est : une forte conscience, le besoin de s'analyser et celui d'accomplir son devoir moral envers soi et envers l'humanité. Voilà ce que signifie ce double être. Si vous étiez moins développée intellectuellement, plus bornée, vous seriez moins consciencieuse, et cette nature double n'existerait pas. Au contraire, il vous serait venu une grande présomption. Mais quand même cette double nature est un tourment pour vous. Chère, profondément estimable N. N.., croyez-vous à Christ et à ses promesses ? Si vous croyez (ou si vous voulez y croire), abandonnez-vous à lui entièrement, et les tortures de cette double nature s'adouciront, et vous obtiendrez pour votre âme un grand soulagement, et c'est le principal.

Pardonnez-moi de vous avoir écrit une lettre aussi désordonnée. Mais si vous saviez combien je sais peu écrire les lettres, et combien cela m'est à charge. Mais je vous répondrai toujours, si vous m'écrivez encore. Ayant acquis une amie telle que vous, je ne veux pas la perdre. En attendant, adieu.

Votre ami dévoué de tout cœur et proche en esprit,

TH. DOSTOÏEVSKI.

(En marge) : Pardonnez l'apparence de ma lettre, les ratures, etc.

A M. X...

Staraia-Roussa, 18 août 1880.

Cher Nicolas Loukitch,

J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'attention, mais qu'y puis-je répondre? Vous avez remarqué très intelligemment que dans une lettre on ne peut tout dire. Je pense même qu'on ne peut rien écrire d'une façon satisfaisante, sauf des phrases générales. Mais aussi, c'est bien en vain que vous veniez chercher un conseil chez moi, car je ne me vois pas compétent pour résoudre vos questions.

Vous m'écrivez que jusqu'à ce jour vous n'avez rien donné à lire à votre petite fille, dans le domaine littéraire, craignant de développer sa fantaisie. Il me semble que ce n'est pas tout à fait juste.

La fantaisie est une force naturelle chez l'homme, d'autant plus chez l'enfant, où elle se développe dès le bas-âge avant toute autre capacité et demande satisfaction. Si on ne lui donne pas satisfaction, on la tuera ; inversement, on la laissera se développer d'une façon exagérée, (ce qui est nuisible) par ses propres forces. Une nature pareille épuisera le côté moral de l'enfant avant le temps. Et les impressions du *beau* sont précisément nécessaires dans l'enfance. A l'âge de dix ans j'ai vu, à Moscou, la représentation des *Brigands*, de Schiller, avec Motchalov dans le rôle principal, et je vous assure que cette impression, la plus forte que j'ai eue alors, a agi sur mon esprit d'une façon bienfaisante.

A douze ans, à la campagne, pendant les vacances, j'ai lu tout Walter Scott ; la fantaisie et l'impressionnabilité se développaient ainsi en moi, mais je les dirigeais du bon côté, non du mauvais, d'autant plus que de ces lectures j'ai gardé, dans la vie, quantité d'impressions belles et grandes qui sans doute ont donné à mon âme une grande force dans la lutte contre les images séduisantes, passionnées et dépravantes. Je vous conseille de donner aussi à votre fille, dès maintenant, Walter Scott, d'autant plus que chez nous, en Russie, il est complètement oublié, et que plus tard, quand elle vivra déjà par elle-même, elle ne trouvera ni la

possibilité, ni le besoin de faire connaissance de ce grand écrivain.

Profitez du moment de le lui faire connaître, tant qu'elle est encore dans la maison paternelle. Walter Scott a une grande importance éducative. Qu'elle lise tout Dickens, sans rien omettre. Faites-lui connaître la littérature des siècles passés, *Don Quichotte* et même *Gil Blas*. Il vaut mieux commencer par les vers. Pouchkine, elle doit le lire tout entier, vers et prose. Gogol aussi, Tourguenev et Gontcharov si vous voulez ; je ne pense pas que mes œuvres lui peuvent être utiles.

C'est bien qu'elle lise l'*Histoire universelle* de Schlosser et l'histoire encore de Soloviev ; il serait bon de ne pas oublier Karamzine. Ne lui donnez pas encore Kostomarov.

La *Conquête du Pérou et du Mexique* par Prescott, c'est nécessaire. En général, les œuvres historiques ont une très grande importance éducative. Léon Tolstoï doit être lu en entier ; Shakespeare, Schiller, Gœthe sont excellemment traduits en russe.

Eh bien ! pour le moment cela suffit. Dans la suite vous verrez vous-même qu'avec les années on peut encore ajouter. Les journaux, pour le moment du moins, tâchez de les écarter.

Je ne sais si vous serez content de mes conseils. Je vous ai écrit d'après le raisonnement et l'expérience ; si je puis vous être utile, j'en serai très heureux. Je ne crois pas qu'un rendez-vous soit présentement nécessaire, d'autant plus que je suis fort occupé en ce moment, et, je vous le répète, je ne suis pas particulièrement compétent en cette matière.

Le numéro du *Journal* vous est envoyé. Il revient avec le transport à 35 kopeks ; je vous redois donc 65 kopeks.

Votre bien dévoué,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A Oreste Théodorovitch Miller.

Staraïa Roussa, 26 août 1880.

Très estimable Oreste Théodorovitch,

Aucune possibilité de revenir à Pétersbourg pour le 8 septembre ! A mon grand regret, bien entendu. Je tra-

vaille ici comme un forçat, et malgré les beaux jours, dont il faudrait profiter, je suis nuit et jour à l'ouvrage — je termine les *Karamazov*. Je n'aurai fini que vers la fin de septembre, et alors je reviendrai. Le 8 septembre je serai très occupé avec l'envoi de ce que j'ai écrit pour le *Rousski Viestnik*. En général, j'ai trop travaillé. Quelle belle pensée a eue notre Société de faire une séance particulière et solennelle à l'occasion du cinquième centenaire de la bataille de Koulikovo. Remerciez K. N... pour son bel article. C'est ce qu'il fallait justement à présent. Il faut faire revivre l'impression des grands événements dans notre société intellectuelle, qui a oublié notre histoire et qui s'en moque. J'attends aussi que vous disiez votre mot. Comme il serait bien de faire mention même en passant du grand prince qui « était allé dormir » (peut-être par lâcheté) quand les autres se battaient. Il faudrait relever grandement cette belle image et effacer une masse d'idées abominables, qui ont couru sur notre histoire pendant ces derniers ving-cinq ans. Comme je regrettai, étant à Moscou, de ne pas vous trouver; vous auriez su admirablement servir notre bonne œuvre par votre parole énergique et ardente ! Pour ce que j'ai dit à Moscou, voyez donc comme j'ai été traité presque partout dans notre presse : comme si j'avais volé ou escroqué dans quelque banque. Ukhantzeff [1] lui-même ne reçoit pas tant d'ordures que moi. En tout cas, je n'ai aucune possibilité de venir le 8 septembre, malgré mon extrême désir. A. G... vous salue de tout son cœur. Je viens de recevoir d'Aksakov une lettre admirable, étonnante, en réponse à mon *Journal*. Mais il serait aussi très intéressant de lire votre lettre.

Votre bien cordialement dévoué,

TH. DOSTOÏEVSKI.

A Ivan Serguéïevitch Aksakov.

Staraïa Roussa, 28 août 1880.

Cher et estimé Ivan Serguéïevitch, je voulais répondre immédiatement à votre première lettre, et maintenant, ayant reçu la seconde lettre, *si précieuse* pour moi, je

1. Escroc dont le procès eut un grand retentissement.

vois qu'il faut parler beaucoup et d'une façon détaillée. Jamais dans ma vie je n'ai rencontré un critique aussi sincère et aussi plein d'intérêt pour mon œuvre que vous l'êtes à présent. J'avais même oublié de songer que des critiques pareils peuvent exister. Cela ne veut pas dire que je sois absolument de votre avis, mais il y a cependant le fait suivant : c'est que je me trouve plongé dans un grand doute à propos de beaucoup de choses, quoique j'aie deux ans d'expérience dans l'édition du *Journal*. Voici ce que c'est : Comment dire, de quel ton le dire, et qu'est-ce qu'il faut ne pas dire du tout ? Votre lettre m'a trouvé plongé dans ces doutes, car j'ai sérieusement l'intention de continuer le *Journal* l'année prochaine, et c'est pourquoi je m'agite et je prie Celui auquel il faut s'adresser de m'envoyer des forces et surtout du savoir-faire. Voilà pourquoi j'étais terriblement content de vous avoir, — car je vois à présent que je puis vous exposer une partie de mes doutes, et vous me direz toujours une parole profondément sincère et perspicace. Je le vois, je le comprends de vos deux lettres. Mais voilà le malheur : il faudrait vous écrire pas mal de choses, et maintenant je ne suis pas libre et je ne suis pas capable d'écrire. Vous ne sauriez croire à quel point je suis occupé, jour et nuit, comme aux travaux forcés ! Car précisément, je termine les *Karamazov*, par conséquent je fais le total de l'œuvre, à laquelle, moi, pour ma part, je tiens beaucoup, car j'y ai mis beaucoup de moi et du mien. Je travaille presque toujours nerveusement, avec peine et souci. Quand je travaille trop, je deviens même physiquement malade. Maintenant, il faut faire le compte de ce qui, pendant trois ans, a été pensé, composé, noté. Il faut faire bien, c'est-à-dire autant que je serai capable de le faire. Je ne comprends pas le travail fait à la hâte, pour de l'argent. Mais le temps est venu, où il faut finir quand même, et finir sans traîner. Croyez-vous, — malgré tout ce qui a été inscrit pendant ces trois années, — certains chapitres, aussitôt écrits, sont mis au rebut, écrits encore et encore. Il n'y a que les endroits d'inspiration qui viennent tout d'un coup, à la fois, mais le reste est un travail très pénible. Voilà pourquoi, à présent, tout de suite, malgré *mon ardent désir*, je ne peux pas vous écrire : ma disposition d'esprit n'est pas la même, et puis je ne veux

pas déranger l'ordre de mes idées. Je vous écrirai vers le 10 du mois prochain (septembre); les questions sont difficiles et il faut les exposer clairement. Voilà pourquoi vous ne devez pas m'en vouloir, ni prendre cela pour de l'indifférence; si vous saviez combien vous vous tromperiez dans ce cas! En attendant, je vous embrasse sincèrement et je vous remercie de tout mon cœur. Vous m'êtes nécessaire, et je ne saurais ne pas vous aimer.

Votre sincèrement

TH. DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Saint-Pétersbourg, 4 novembre 1880.

Bien honoré et cher Ivan Serguéïevitch,

Avant-hier j'ai envoyé à la rédaction de la *Rouss* un manuscrit, nouvelle ou roman, sous le titre *La Marâtre*. Voilà ce que c'est : une dame qui écrit depuis fort longtemps, une personne qui paraît être très convenable, Pélagie Egorovna Goussev, a fait ma connaissance il y a environ six ans, aux eaux, à Ems, et maintenant elle a recours à mon intermédiaire au sujet de son roman. Elle demeure dans la ville de Riazan, très pauvrement. *La Marâtre* a été dans le *Rousski Viestnik*, dans *Ogonek*. On l'a refusée partout. Voilà que Pélagie Egorovna, ayant lu votre annonce dans les journaux, m'a chargé de prendre dans les bureaux de rédaction de l'*Ogonek* son manuscrit et de vous l'envoyer à la *Rouss*, ce que je viens de faire. Je n'ai pas lu *La Marâtre*; je n'ai aucune idée de ses qualités, et ce n'est que sur la demande très instante de l'auteur que je vous la remets. Faites comme vous jugerez bon, moi je n'y suis pour rien. Je ne vous recommande rien, je ne vous charge de rien. Mme Goussev ajoute qu'elle vous est peut-être un peu connue par la traduction de quelques poésies tchèques, que vous avez publiées dans une édition quelconque, *L'Aide Fraternelle*, je crois. D'ailleurs, elle a oublié le titre. *La Marâtre* est signée du pseudonyme A. Chomnov. Elle veut bien remplacer ce pseudonyme par son véritable nom : P. Goussev. L'adresse de Mme Goussev : Riazan, rue Vedenskaïa, maison du prêtre 'Ouspensky.

Ayant fait ma commission, je vais vous parler de moi. Jusqu'à présent, cher Ivan Serguéïevitch, je n'ai pas encore répondu à votre admirable lettre (reçue il y a deux mois ou un mois et demi). Mais alors, comme à présent, j'étais aux travaux forcés. Je termine mon roman et je ne peux pas le finir. Mais un de ces jours, je crois que je le terminerai tout à fait et alors je serai relativement libre. Votre annonce de la *Rouss* est admirable, mais il s'est trouvé ici des personnes (figurez-vous, qui partagent beaucoup de nos idées) qui trouvent votre annonce présomptueuse, *effrontée* et obscure. Qu'ils bavardent. Dans bien des cas, nos premiers ennemis sont nos proches. Il me semble seulement que la *Rouss* a fait une méprise, en commençant au 15 novembre, au lieu de commencer directement le 1er janvier de l'année prochaine. Je crois que le public trouvera naturel que les numéros de cette année paraissent, pour ainsi dire, comme essai, pour recommander l'édition. Mais la *Rouss* et ses tendances doivent être, à mon avis, assez connues de tous, de même que son directeur, pour qu'il n'y ait aucun besoin d'essai. Sans essai il y aurait plus d'*importance*, plus de *fermeté*, plus d'*assurance*, dans le bon sens du mot. A ce point de vue-là, la société est un peu bête ; elle considère toujours ces numéros d'essai comme si ce n'étaient pas les *véritables*. D'ailleurs ce n'est que mon opinion, et je puis me tromper. Cependant, je suis persuadé que vous devez absolument frapper *fortement* l'imagination et attirer l'attention par les premiers numéros, pour prouver que ce sont les *véritables*. Si cela commençait à partir du 1er janvier, il n'y aurait aucun effort à faire, car cela serait fait tout seul. Et encore une fois, je puis me tromper.

La thèse que vous me proposez sur la propagande de choses saintes dans la société, sans injures ni colères, ne me sort pas de la tête. Il ne faut pas d'injures, bien entendu, mais peut-on être différent de soi-même, non sincère ! Comme je suis, il faut me recevoir : voilà comment je voudrais être avec mes lecteurs. S'envelopper dans des nuages de grandeur (le ton de Gogol, par exemple, dans sa « Correspondance avec ses amis ») manque de sincérité, et le manque de sincérité est facilement reconnu, même par un lecteur peu expérimenté. C'est la première

chose qui trahit: Allons, comment s'abstenir d'une polémique, quelquefois ardente? Je vous avoue, en ami, qu'ayant l'intention d'entreprendre dès l'année prochaine l'édition du *Journal* (je fais mettre les annonces un de ces jours), j'ai souvent et longuement prié Dieu, à genoux, pour qu'Il me donne un cœur pur, une parole pure, sans péché, sans envie, et incapable d'irriter. Je vous le dis en riant : je prends quelquefois la résolution de ne lire ni les attaques, ni les réfutations des revues. A propos, je n'ai pas lu jusqu'à présent l'article de Kochelev dans la *Rousskaïa Missl.* Et je ne veux pas le faire. On sait que ce sont *nos amis* qui nous attaquent les premiers. Est-ce que cela peut être autrement chez nous? Mais voilà mon papier tout rempli, et combien je voulais vous écrire ! Mais j'écrirai. Au revoir, je vous embrasse très chaleureusement. Que Dieu vous garde ! Tout à vous,

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au même.

Pétersbourg, 3 décembre 1880.

Bien estimé et cher Ivan Serguéïevitch,

Depuis l'apparition du premier numéro de votre *Rouss*, j'avais l'intention de vous écrire, et je puis satisfaire à mon désir à présent seulement, après avoir lu le troisième numéro. La principale cause de ce retard c'est des petits tracas stupides, dans le genre de conférences publiques, etc., mais qu'il est impossible d'éviter; et encore plus une cruelle indisposition, malgré que je sorte ; mon emphysème fait des siennes, l'haleine est courte, et puis mes forces sont affaiblies. Mais assez sur moi : j'ai pris un moment et je veux vous faire part de mes impressions.

Elles sont bonnes et mauvaises. D'abord à propos de vos articles de fond. Oui, il y a longtemps qu'une voix pareille n'a retenti. Vos articles sont écrits d'une façon ferme et entière (concrète). Vous donnez une idée très nette du zemstvo, — c'est compréhensible comme deux fois deux. Comme c'est en partie le fond de l'œuvre, vous continuerez certainement à expliquer votre pensée dans les numéros suivants, à l'occasion. C'est ce qu'il faut. Mais ne vous

attendez pas, oh! ne vous attendez pas à être compris. Aujourd'hui, nous sommes à une telle époque et les esprits sont disposés de telle façon, que l'on aime le compliqué, le tortueux, les chemins de traverse, et l'on se contredit soi-même à chaque point. L'axiome deux fois deux font quatre a l'air d'un paradoxe, et le tortueux et le contradictoire a l'air d'une vérité. Je viens de lire dans le *Novoié Vrémia* une citation de la *Rousskaïa Retch*, où le professeur Gradovsky vous enseigne et vous donne des instructions : « Non pas d'architecture, dit-il, mais de savoir-vivre. » Un mort prêche la vie, et croyez bien, c'est le mort qui sera écouté et non pas vous. Dans vos lettres, vous m'avez assuré que c'est un homme intelligent, quoique dépravé, et Oreste Théodorovitch Miller m'a transmis que vous vous intéressiez de savoir quelle était son opinion, à lui, Gradovsky, sur la *Rouss*. Eh bien, maintenant, vous connaissez son opinion. Vous n'avez pas fait attention, dit-il, à un courant nouveau, vivant, *national*, qui existait dans notre société depuis vingt-cinq ans, et qui avait été provoqué par les réformes. Et vous ayant fait le reproche de ne pas avoir fait attention, ayant juré *qu'il est, qu'il existe*, il demande tout de suite : Dans quelles conditions notre propre croissance morale serait-elle possible? c'est-à-dire dans quelles conditions pouvons-nous devenir plus moraux, plus diligents, plus purs, plus instruits, plus forts de caractère, plus soucieux du bien public ; dans quelles conditions cette sainte idée de la patrie sera-t-elle plus proche de notre cœur et de notre attention ? etc., etc. Mais il a donc découvert un pareil trésor, ce nouveau courant national, que demande-t-il et pourquoi s'embarrasse-t-il de la solution ? Le fait est accompli, il ne nous reste qu'à nous incliner. Il faut décrire le courant, étudier sa direction, d'où il est venu et quelles sont ses qualités, — voilà la solution de la question. Car autrement, s'il ne peut résoudre la question, le courant n'existe donc pas, et cela lui a paru ainsi seulement. Mais il ne la résout pas et, à la fin, il met la création du courant sur le dos du gouvernement. C'est colossalement bien! Je vous le répète, je l'ai lu en extrait. Demain, je recevrai probablement la *Rousskaïa Retch* et je lirai exprès, dans l'original, les blagues d'Alexandre Dmitriévitch. Mais, croyez-le bien, il aura du succès

et vous... non ; « il a résolu, il a désigné, et vous n'êtes qu'un homme paradoxal. »

Bien entendu, vous n'écrivez pas pour lui et non plus pour la masse énorme de ceux qui détiennent les cerveaux des intellectuels. Ceux qui peuvent vous comprendre, existent, et ils sont nombreux, et, je vous le répète, il faut leur expliquer votre pensée de plus en plus. La force, le peuple réduit à la servitude, les citadins et entre eux les quatorze classes : voilà l'œuvre de Pierre. Délivrez le peuple, l'œuvre de Pierre sera ébranlée. Mais la ceinture, mais la zone entre le pouvoir et le peuple, ne se retirera jamais et ne cédera pas son privilège de gouverner le bas peuple.

Les meilleurs diront : nous serons, nous deviendrons meilleurs, nous nous efforcerons et nous aimerons le peuple, mais nous ne lui donnerons la possibilité de se gouverner que par les bureaucrates, car nous ne pouvons renoncer à nos prérogatives. Voilà précisément ce mur, contre lequel tout le monde se brise le front, vous ne l'indiquez pas. Vous prononcez une vérité absolue, mais comment sera-t-elle résolue ? Pas un mot. Même le contraire, car chez vous, Pierre (numéro 1 de la *Rouss*) nous a avancés dans l'Europe et nous a donné une civilisation européenne. Car vous le louez presque, pour cette civilisation européenne, et cependant elle, ou plutôt sa fausse image, se trouve précisément entre le pouvoir et le peuple, sous forme de la ceinture fatale des « meilleurs hommes » des quatorze classes. Cela ne me paraît pas bien clair. Mais assez. C'est toujours un article de vous, ce ne sont plus des paroles, mais des actes. Je ne parle même pas de ses qualités littéraires. C'est remarquablement bien. Mais, je le répète : continuez d'exposer votre pensée surtout par des exemples et des indications. Vous aurez semé le grain, un chêne poussera.

J'aime bien les articles « Essai de feuilleton », signés par des initiales (N. B..., je crois). Il y a encore beaucoup de bon. Mais je vous ai dit que mes impressions étaient bonnes et mauvaises : Eh bien ! à mon idée voilà ce qui est mal : voilà trois livraisons de la *Rouss* et il me semble que le personnel de votre revue est un peu faible. Excepté vous, qui donc ? Depuis le premier numéro une triste idée

m'est venue : « Si vous mourriez, par exemple, qui donc resterait pour prêcher « la tendance russe » ? Il n'y a pas d'ouvriers, il n'y a que de l'impuissance, malgré qu'il y ait beaucoup de sympathie. Et alors, que Dieu vous accorde de vivre le plus longtemps possible! je le dis du fond de mon cœur. Un petit article dans le genre de la conversation des trois personnages, dans le premier numéro, et les extraits d'un journal (ne serait-ce pas le *Goloss* ?) sont bien, et c'est très bien visé, que vous vouliez exposer l'absurdité de notre presse. C'est tout à fait indispensable, l'idée est excellente et pratique.

Mais dans les deux numéros suivants, il n'y avait pas de compte rendu des absurdités de la semaine. Vous ne trouvez donc pas cette idée aussi pratique et aussi utile? A propos, dans ce petit article, ainsi que dans la conversation des trois personnages, il y a beaucoup d'esprit et beaucoup de vérité, mais peu d'*aiguillon*. Croyez, très estimable Ivan Serguéïevitch, que l'aiguillon, ce n'est pas des injures. Au contraire, il s'émousse dans l'injure. Je ne provoque pas les injures. Mais l'aiguillon n'est que l'esprit d'un sentiment profond, c'est pour cela qu'il faut s'en servir.

Je ne connaissais pas les vers de votre frère, qui ont été publiés dans le premier numéro; ils sont admirables. Les articles de Lamansky sont savants, mais languissants. Je n'ai pas lu les articles de Dm. Samarine. Eh bien ! voilà, au vol, mes toutes premières impressions. Mais j'en écrirais encore et encore. Si vous saviez comme j'étais heureux de l'apparition de la *Rouss !* Je fonde sur elle d'énormes espérances. Mais le personnel, le personnel !

J'attends vos collaborateurs. Ne dédaignez pas encore un conseil « brutal ». Faites que la *Rouss* soit plus variée, plus intéressante, de plus en plus. Car on dirait : c'est intelligent, mais ce n'est pas amusant, et on ne le lirait pas.

Je veux publier le *Journal*, mais c'est encore loin. La souscription a commencé; j'ai de l'emphysème : je fais des courses en voiture; je marche, mais pas d'haleine. Dans la critique des *Karamazov*, je ne vous remercie que pour la note du rédacteur, et pour la promesse de dire encore quelque chose. Dites-le. Je vous embrasse fortement, je

vous souhaite le plus brillant succès, et croyez que pas un de vos lecteurs ne le souhaite plus ardemment que moi. Votre dévoué,

TH. DOSTOÏEVSKI.

P.-S. — Ici, à Pétersbourg, à mon avis, il ne s'est pas formé *d'opinion bien définie* à propos de la *Rouss*. Le numéro 1 a été lu avec une grande curiosité. Les numéros isolés ont été enlevés. Je connais un exemple, que le soir les porteurs procuraient un exemplaire pour un rouble cinquante. Mais même ceux qui sympathisent avec la *Rouss*, s'abstiennent d'une critique définie. On aperçoit une certaine hésitation à dire son opinion. Et c'est ainsi chez tout le monde, même ceux qui ont de la sympathie.

P.-S. N. B.— J'ai oublié la politique et la revue intérieure. Sérieux et clair, très bien composé, mais un peu plus de feu, d'indications, de comparaisons. Dans la revue intérieure, il se trouve quelques bonnes indications caractéristiques. Dans la politique, j'aurais lancé un peu de sarcasme.

Au même.

Saint-Pétersbourg, 18 décembre 1880.

Très estimable Ivan Serguéïevitch,

Vous n'avez certainement pas le temps de correspondre. Je vous envoie en même temps un exemplaire de mes *Karamazov*. J'inclus 25 roubles, dans l'intention suivante: Vous imprimez dans la *Rouss* mon annonce de la publication prochaine du *Journal*; je vous en remercie; mais, ne sachant ce que cela coûte, je vous envoie, pour les premiers frais, 25 roubles, en y ajoutant la très humble demande que voici : à l'annonce du *Journal*, que vous imprimez dans la *Rouss*, ajoutez l'annonce de la publication des *Karamazov*, dont j'ajoute ici le texte imprimé. Répétez cette annonce plusieurs fois, trois fois environ, et puis faites-moi informer, à la fin, combien il faudra payer encore ? J'enverrai aussitôt. Tout le monde ici est content de la *Rouss*. Vos articles de fond et les articles N. B... (sans les comparer) sont très utiles. Il fallait précisément en parler mais, ayant parlé, ne pas le laisser, mais expli-

quer, développer, et « piocher » constamment. Car les têtes ont beau être intelligentes (admettons qu'elles le soient), s'il surgit une question générale (comme celle des étudiants), tous sont en désaccord, et, dans l'obscurité, ils se donnent des bosses à se frapper les fronts.

Au revoir, très estimé Ivan Serguéïevitch. Si jamais vous avez le temps, griffonnez donc quelque chose à votre extrêmement dévoué

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

Au docteur A.-Th. Blagonravov [1].

Pétersbourg, 19 décembre 1880.

Très honoré Alexandre Théodorovitch,

Je vous remercie de votre lettre. Vous devez conclure que je vois la cause du mal dans l'incrédulité, mais que celui qui renie la nationalité, renie aussi la religion. Chez nous cela est ainsi, car notre nationalité est fondée sur le christianisme. Les mots « Russie orthodoxe », le nom général de chrétiens, attribué aux paysans, sont chez nous des bases fondamentales. Chez nous, le Russe qui renie la nationalité (et il y en a beaucoup) est nécessairement un athée ou un indifférent. Réciproquement, chaque incrédule ou indifférent ne peut absolument pas comprendre et ne comprendra jamais le peuple russe, ni la nationalité russe. La question la plus importante : comment en faire convenir notre monde intellectuel ?

Essayez d'en causer : ils vous dévoreront, ou bien ils vous considéreront comme un traître. Mais un traître envers qui ? Envers eux, c'est-à-dire quelque chose qui se porte dans l'air et auquel il est difficile de donner un nom, car ils ne sont pas capables d'imaginer comment il faudrait les nommer. Traître envers le peuple ? Non, je préfère être avec le peuple ; car de lui seul on peut attendre quelque chose, et non pas de la classe intelligente russe, peuple de négation, et qui n'est même pas intelligent.

1. C'est la réponse à la lettre de M. Blagonravov (médecin à Uriesopolskoë, gouvernement de Wladimir) qui avait écrit à Dostoïevski son opinion au sujet de la description faite de main de maître de l'hallucination d'Ivan Karamazov dans la dernière partie du roman.

Mais une nouvelle intelligence paraît : celle-là veut être avec le peuple. Et le premier indice de l'union étroite avec le peuple c'est le respect et l'amour pour ce que le peuple en totalité aime et respecte au-dessus de tout dans l'univers, c'est-à-dire son Dieu et sa religion.

C'est la nouvelle intelligence russe qui vient, et qui, je crois, commence à redresser la tête. Il semble justement qu'elle soit nécessaire à l'œuvre commune, et elle commence à le comprendre.

Ici, parce que je professe Dieu et la nationalité, on fait tout pour m'anéantir. Pour ce chapitre des *Karamazov* (sur l'hallucination) dont vous êtes si satisfait, à titre de médecin, on a déjà essayé de m'appeler rétrograde et mécréant, qui écrit jusqu'à « tirer le diable par la queue ». Ils s'imaginent naïvement que tous vont s'écrier : Comment ? Dostoïevski parle du diable ? Ah ! qu'il est vilain ! ah ! qu'il est peu avancé ! Mais je crois que cela ne leur a pas réussi.

Je remercie particulièrement le médecin pour votre communication sur l'exactitude de la description de la maladie psychique de cet homme. L'opinion de l'expert me soutiendra ; convenez-en que cet homme (Ivan Karamazov) ne pouvait pas avoir d'autre hallucination que celle-là, dans les circonstances données. Je veux expliquer moi-même plus tard critiquement ce chapitre, dans le *Journal* futur.

Et maintenant, recevez l'assurance de mes sentiments les plus sincères et les meilleurs.

Votre tout dévoué

THÉODORE DOSTOÏEVSKI.

APPENDICE

I

REQUÊTE A L'EMPEREUR

Sire,

Ancien criminel politique, j'ose apporter mon humble requête devant votre trône puissant.

Je sais que je suis indigne des bienfaits de Votre Majesté ; que je suis le dernier de ceux qui peuvent espérer mériter votre grâce impériale. Mais je suis malheureux, et vous, notre Empereur, vous êtes infiniment miséricordieux. Pardonnez-moi ma hardiesse et ne punissez pas de votre colère le malheureux qui a besoin de pitié.

Je fus jugé en 1849, à Pétersbourg, pour crime politique. Dégradé, privé de mes droits civils, je fus envoyé au bagne, en Sibérie, pour quatre ans; après les travaux forcés, je devais être incorporé dans l'armée comme soldat.

En 1854, en quittant le bagne d'Omsk, j'entrai comme soldat dans le septième bataillon de ligne de Sibérie.

En 1855, je fus promu sous-officier, et en 1856, Votre Majesté m'honora de sa grâce impériale et je repris le grade d'officier. En 1858, Votre Majesté daigna m'accorder le droit de noblesse héréditaire. Cette même année je donnai ma démission, car je souffrais d'épilepsie, qui m'avait atteint la première année de ma vie au bagne.

Après avoir obtenu ma démission je me suis installé dans la ville de Tver, où je vis maintenant. Mon mal s'aggrave de jour en jour; chaque nouvel accès affaiblit sensiblement ma mémoire, mon imagination, mes forces morales et physiques. Le résultat en sera l'épuisement, la mort ou la folie. J'ai une femme et un beau-fils à ma

charge. Je ne possède aucune fortune, je n'ai d'autres ressources que le travail littéraire, travail accablant et pénible dans mon état de santé. Cependant les médecins me donnent l'espoir de la guérison, se basant sur ce fait que ma maladie n'est pas héréditaire mais accidentelle. Mais je ne puis être sérieusement et efficacement traité qu'à Pétersbourg où il y a des médecins qui s'occupent spécialement des maladies nerveuses.

Sire ! mon sort, ma santé, ma vie, dépendent de votre volonté ! Permettez-moi de vivre à Pétersbourg pour profiter des soins des médecins de la capitale. Ressuscitez-moi et donnez-moi la possibilité, avec le recouvrement de ma santé, d'être utile à ma famille et peut-être en quelque chose aussi, à ma patrie. A Saint-Pétersbourg habitent deux de mes frères, desquels je suis séparé depuis dix ans. Leur amitié fraternelle pourrait alléger ma pénible situation. Mais malgré toutes mes espérances, une mauvaise issue de ma maladie ou ma mort peuvent laisser sans aucune ressource ma femme et mon beau-fils.

Tant qu'il me restera une trace de santé et de force, je travaillerai à assurer leur avenir, mais l'avenir dépend de Dieu et les espérances humaines sont fragiles.

Très gracieux Empereur, pardonnez-moi encore une nouvelle demande et faites-moi la plus grande grâce en ordonnant d'accepter mon beau-fils, Paul Issaiev, âgé de douze ans, en qualité de boursier dans un des lycées de Pétersbourg. Il est gentilhomme héréditaire, fils d'un fonctionnaire, Alexandre Issaiev, mort au service de Votre Majesté, en Sibérie, à Kouznietk dans la province de Tomsk, mort faute de soins médicaux introuvables dans l'endroit désert où il servait, et qui a laissé sa femme et son fils sans aucune fortune.

S'il est impossible que Paul Issaiev entre au lycée, daignez, Sire, ordonner de l'accepter dans un des corps de cadets de Saint-Pétersbourg. Vous rendrez heureuse sa pauvre mère qui chaque jour apprend à son fils à prier pour le bonheur de Votre Majesté et de votre auguste famille.

Sire, vous êtes comme le soleil qui luit sur les bons et les méchants. Vous avez déjà rendu heureux des millions de vos sujets ; faites encore le bonheur d'un orphelin, de

sa mère et d'un malheureux malade, sur qui jusqu'à ce jour pèse l'interdiction de résidence et qui est prêt à donner sa vie pour l'Empereur qui a fait le bonheur de son peuple !

Avec les sentiments de vénération et de dévouement infini, j'ose me nommer le plus fidèle et le plus reconnaissant des sujets de Votre Majesté Impériale,

TH. DOSTOÏEVSKI.

Sur l'original est écrit de la main du chef de la gendarmerie, prince Dolgoroukov : « Au sujet d'Issaiev, l'Empereur a ordonné de mettre en rapport avec qui de droit, 27 novembre 1859. Quant à Dostoïevski lui-même, sa demande est déjà résolue d'après la lettre qu'il m'a écrite personnellement. »

II

VOYAGE A L'ÉTRANGER

(Notes d'hiver sur des impressions d'été.)

Publié dans la revue *Vrémia*, en 1863.

AU LIEU D'AVANT-PROPOS

Depuis combien de mois m'engagez-vous, chers amis, à vous communiquer au plus tôt les impressions de mon voyage à l'étranger, sans soupçonner à quel point votre demande me met dans l'embarras? Que pourrais-je vous écrire? Que pourrais-je vous raconter de nouveau, d'inconnu, d'inédit? Qui donc parmi nous autres, Russes, c'est-à-dire parmi les lecteurs de revues, ne connaît pas l'Europe bien mieux que la Russie? deux fois mieux? J'écris deux fois par politesse, c'est sûrement dix fois qu'il faudrait dire. De plus, en dehors de ces considérations générales, vous savez particulièrement que je n'ai rien d'important à vous conter, et surtout à décrire en ordre ; car moi-même je n'ai rien vu en ordre, et ce que j'ai vu, je n'ai pas eu le temps de l'examiner. J'ai été à Berlin, Dresde, Wiesbaden, Bade, Cologne, Paris, Londres, Lucerne, Genève, Gênes, Florence, Milan, Venise, Vienne; dans certains endroits je suis allé deux fois, et j'ai parcouru tout cela exactement en deux mois et demi! Peut-on examiner quoi que ce soit convenablement et faire tant de chemin en deux mois et demi? Souvenez-vous-en, j'avais préparé mon plan de route étant encore à Saint-Pétersbourg.

Je n'avais jamais franchi la frontière; presque dès mon enfance j'avais la nostalgie des pays étrangers, alors que pendant les longues soirées d'hiver, ne sachant pas encore lire, j'écoutais, bouche bée et défaillant de ra-

vissement ou d'horreur, mes parents qui lisaient des romans de Radcliffe avant l'heure du coucher : quand j'avais la fièvre, j'en parlais dans mon délire. Je m'échappai enfin au delà de la frontière à l'âge de quarante ans et, bien entendu, non seulement je voulais voir le plus de choses possible, mais encore, malgré mon temps si limité, je voulais examiner tout, absolument tout. J'étais du reste complètement incapable de choisir avec sang-froid les lieux à visiter. Seigneur ! Que de choses j'attendais de ce voyage ! « Qu'importe que je n'aie rien vu en détail, me disais-je, mais aussi j'ai vu tout, j'ai été partout ; de ce que j'ai vu se formera un tout quelconque, un panorama général. Je vais voir ainsi d'un seul coup tout « le pays des merveilles sacrées », à vol d'oiseau, et j'en garderai une impression nouvelle, forte, merveilleuse. » Car maintenant, revenu dans mon pays, qu'est-ce qui me fait éprouver le plus d'inquiétude quand je pense à mes voyages de l'été dernier? Ce n'est pas de n'avoir rien examiné en détail, mais voilà, d'avoir été presque partout, et de n'être pas allé, par exemple, à Rome. Et il aurait peut-être pu arriver qu'à Rome j'eusse manqué le pape... Bref, une soif inextinguible du nouveau, de changement d'impressions générales, synthétiques, de perspective, de panorama s'était emparé de moi. Eh bien ! qu'attendez-vous de moi après de pareils aveux? Que vous raconterai-je? Qu'est-ce que je vais vous décrire? Est-ce un panorama ? Est-ce une perspective ? Quelque chose de vu à vol d'oiseau ? Mais vous me diriez peut-être les premiers que j'avais pris mon vol de trop haut. De plus, je me juge très consciencieux et je ne voudrais pas du tout mentir, même en qualité de voyageur. Et si je me mets à ne vous décrire et à ne vous présenter que le panorama, je mentirai sûrement, et nullement à cause de ma qualité de voyageur, mais simplement parce qu'il m'est impossible de ne pas mentir dans les circonstances où je me trouve. Jugez-en vous-mêmes : Berlin, pour citer un exemple, a produit sur moi l'impression la plus désagréable et je n'y ai séjourné que vingt-quatre heures. Et maintenant, je sais que je suis coupable envers Berlin, que je ne saurais oser affirmer positivement qu'il produit généralement une impression désagréable. Une impression

aigre-douce, et non pas aigre seulement. D'où venait donc ma funeste erreur? Uniquement de ce que je suis malade, que j'ai une maladie de foie, que j'avais passé quarante-huit heures en chemin de fer, par la pluie et le brouillard, pour venir à Berlin.

Quand je fus arrivé, privé de sommeil, pâle, fatigué et brisé, je m'aperçus du premier coup d'œil que Berlin ressemblait incroyablement à Saint-Pétersbourg. Ce sont les mêmes rues alignées au cordeau, les mêmes odeurs les mêmes... (mais d'ailleurs pourrait-on compter tout ce qui est identique)! Que diable ! pensai-je : cela valait-il la peine de passer quarante-huit heures en wagon, pour voir exactement la même chose que l'on vient de quitter? Les tilleuls mêmes ne m'ont pas plu et cependant, pour les conserver, le Berlinois serait prêt à sacrifier tout ce qu'il a de plus cher, voire sa constitution : et le Berlinois qu'a-t-il de plus cher que sa constitution? D'ailleurs, les Berlinois eux-mêmes, du premier au dernier, avaient tellement l'air allemand, que sans faire la moindre tentative pour voir les fresques de Kaulbars (ô horreur!) je me sauvai à Dresde, profondément persuadé dans l'âme qu'il faut être spécialement habitué à l'Allemand et qu'il serait très difficile de le supporter en grandes masses quand on n'en a pas l'habitude.

A Dresde, j'ai été coupable même envers les Allemandes : aussitôt dans la rue, il me parut que rien ne pouvait être plus dégoûtant que le type des femmes de Dresde ; le chantre de l'amour lui-même, Vsevolod Krestovski, le poète russe le plus convaincu et le plus gai, se trouverait perdu ici et douterait de sa vocation. Deux heures après, tout s'expliqua. Rentré dans ma chambre, à l'hôtel, ayant tiré la langue devant la glace, je fus convaincu que mon jugement sur les dames de Dresde ressemblait à la calomnie la plus noire... Ma langue était jaune, mauvaise... « L'homme, ce roi de la création, serait-il dépendant à ce point de son propre foie, pensai-je, quelle humiliation ! »

C'est avec des pensées aussi consolantes que j'allai à Cologne. Je l'avoue, j'attendais beaucoup de la cathédrale; je la dessinais avec respect dans ma jeunesse, quand j'étudiais l'architecture. En revenant à Cologne, à mon retour de Paris, c'est-à-dire un mois plus tard environ,

quand je revis la cathédrale une seconde fois, j'étais prêt « à lui demander pardon à genoux » de n'avoir pas su comprendre sa beauté la première fois, exactement comme Karamzine, qui s'agenouillait devant la chute du Rhin dans les mêmes intentions. Mais néanmoins, la première fois, la cathédrale ne me plut pas du tout ; il me parut que ce n'était que de la dentelle, de la dentelle et seulement de la dentelle, un bijou en forme de presse-papier pour bureau, d'une hauteur de cent cinquante mètres environ. Ce n'est pas assez majestueux, décidai-je, tout à fait comme nos grands-pères avaient décidé à propos de Pouchkine : « Il écrit trop facilement, c'est peu élevé. » Je soupçonne que deux circonstances avaient eu de l'influence sur cette première décision. D'abord l'Eau de Cologne Jean-Marie Farina. La boutique se trouve là, tout près de la cathédrale, et dans n'importe quel hôtel que vous descendiez, dans quelque disposition d'esprit que vous vous trouviez, de quelque façon que vous vous cachiez de vos ennemis et surtout de Jean-Marie Farina, ses représentants vous trouveront immanquablement et alors c'est : « l'Eau de Cologne ou la vie » : il n'y a pas d'autre choix. Je ne saurais affirmer positivement que l'on crie précisément les paroles : « l'Eau de Cologne ou la vie », mais qui sait, cela pourrait être. Je me souviens qu'alors il me semblait entendre ces mots.

Le second objet, qui causa ma contrariété et me rendit injuste, fut le nouveau pont de Cologne. Le pont est certainement excellent et la ville en est fière à juste titre, mais il me sembla qu'elle en était trop fière. Évidemment, cela me mit aussitôt en colère. D'ailleurs le receveur à l'entrée de ce pont merveilleux n'aurait pas dû me faire payer cet impôt raisonnable, d'un air de me faire payer une amende pour une faute que j'ignorais. Je ne sais pourquoi, il me parut que l'Allemand se moquait de moi. « Il a certainement deviné que j'étais étranger et précisément Russe », pensai-je. Ses yeux au moins semblaient me dire : « Vois-tu notre pont, pitoyable Russe, tu n'es qu'un ver devant notre pont et devant chaque Allemand, parce que tu n'as pas de pareil pont. » Avouez donc que c'est blessant. Certainement, l'Allemand ne disait rien de semblable et n'y songeait même pas, mais c'est égal : j'étais alors tellement per-

suadé que c'était précisément cela qu'il voulait dire, que je m'emportai complètement. « Que diable ! pensai-je, nous aussi nous avons inventé le samovar... nous avons des revues... on fabrique chez nous les équipements d'officier... nous avons... » Bref, je me mis en colère et ayant acheté un flacon d'Eau de Cologne (que je ne pus esquiver), je partis immédiatement pour Paris, espérant que les Français seraient beaucoup plus gracieux et plus intéressants.

A présent, jugez-en vous-même : si je m'étais surmonté si j'avais passé à Berlin huit jours au lieu de vingt-quatre heures, autant à Dresde, mettons trois jours, ou même deux, à Cologne, j'aurais certainement regardé d'un autre œil les mêmes objets la seconde ou la troisième fois et je me serais formé de ces objets une idée convenable. Un rayon de soleil, un simple rayon de soleil, avait ici une grande importance : s'il avait lui au-dessus de la cathédrale, comme il le fit justement à ma seconde visite à Cologne, le monument m'aurait certainement paru sous son aspect véritable, et non comme il me parut pendant cette matinée grise et quelque peu pluvieuse, ce qui ne pouvait éveiller en moi qu'une boutade de patriotisme offensé. D'où il ne faudrait certainement pas conclure que le patriotisme ne s'éveille qu'avec le mauvais temps. Ainsi, vous voyez, mes amis : en deux mois et demi, il est impossible de tout examiner et je ne pourrais vous procurer de renseignements plus exacts. Je serai obligé quelquefois de mentir malgré moi, et aussi...

Mais vous m'interrompez ici. Vous dites que cette fois vous n'avez pas besoin de renseignements exacts, qu'au besoin vous les trouverez dans le guide de Reikhard et qu'il ne serait pas mal du tout, au contraire, que chaque voyageur cherchât moins l'exactitude absolue (qu'il lui est presque impossible d'obtenir) que la sincérité ; s'il ne craignait pas quelquefois de cacher son impression personnelle ou ses aventures, même celles qui ne lui font pas honneur, et s'il n'avait pas recours à certaines autorités connues, dans son intérêt personnel. Bref, il ne vous faut que mes propres observations sincères.

Ah ! m'écrierai-je, il vous faudrait alors un simple bavardage, des impressions personnelles, prises au vol. Je veux bien et je vais me renseigner aussitôt dans mon

carnet. Je tâcherai aussi d'être bon enfant, autant que possible. Je vous prie seulement de ne pas oublier qu'il se pourrait que bien des choses que je vais vous écrire à présent, fussent pleines d'erreurs. Bien entendu, certaines erreurs seulement. Il est impossible de se tromper, par exemple, dans ces faits, qu'à Paris il y a Notre-Dame et le Bal Mabille. Cette dernière circonstance surtout est certifiée par tous les Russes qui ont décrit Paris, de sorte qu'il est presque impossible d'en douter. Je ne commettrai pas non plus d'erreur à ce propos, et cependant, dans le sens strict, je n'en réponds pas. Car on dit par exemple qu'on a été à Rome et qu'il est impossible de ne pas voir la cathédrale de Saint-Pierre. Eh bien ! jugez-en: j'ai été à Londres, et je n'ai pas vu Saint-Paul. Vraiment je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas vu la cathédrale de Saint-Paul. Certainement, il y a une différence entre Pierre et Paul, mais ce n'est quand même pas convenable pour un voyageur. Voilà donc ma première aventure, qui ne me fait pas grand honneur (c'est-à-dire que je l'ai bien vu de loin, à 500 mètres, mais je me hâtais d'aller à Pentonville, je l'abandonnai et je passai plus loin).

Mais, au fait, au fait ! Savez-vous, je n'ai pas voyagé tout le temps et examiné tout à vol d'oiseau (à vol d'oiseau ne veut pas dire D'EN HAUT. C'est un terme d'architecture, vous le savez). En dehors des huit jours passés à Londres, j'ai demeuré un mois à Paris. Eh bien ! je vais vous écrire quelque chose sur Paris, car je l'ai mieux examiné que la cathédrale de Saint-Paul ou les dames de Dresde. Allons, je commence.

CHAPITRE PREMIER

EN WAGON

« Le Français n'a pas de raison et regarderait comme le plus grand désastre d'en posséder. » Cette phrase a été écrite au XVIIIe siècle par Von-Vizine et, mon Dieu, ce qu'il devait être content de l'avoir écrite ! Je parie que son cœur tressaillait de plaisir, quand il l'eut inventée. Et qui sait, peut-être qu'après Von-Vizine, nous aussi, trois ou quatre générations à la suite l'une de l'autre, nous l'avons lue non sans quelque plaisir. Toutes les phrases pareilles, qui renferment une critique à l'égard des étrangers, présentent même aujourd'hui, quand elles se rencontrent, quelque chose de particulièrement agréable pour nous autres Russes. Certainement, nous en faisons un grand mystère, quelquefois même nous ne l'avouons pas. On dirait une vengeance de quelque chose de passé et de vil. Admettons que cela soit un mauvais sentiment, mais je suis persuadé qu'il existe en presque chacun de nous. Nous nous fâchons certainement si on fait mine de nous soupçonner et en ceci nous sommes de bonne foi ; cependant, je crois que Bélinski lui-même a été, dans ce sens, secrètement slavophile. Je me souviens d'il y a une quinzaine d'années, quand je connaissais Bélinski, je me souviens avec quelle vénération, poussée jusqu'à la bizarrerie, tout le cercle d'alors s'inclinait devant l'Occident, c'est-à-dire surtout devant la France. La France était alors à la mode, — c'était vers 1846. On n'adorait pas uniquement des noms tels que George Sand, Proudhon et d'autres, mais on en estimait aussi de tels que Louis Blanc, Ledru-Rollin, etc... Non, mais tout simplement, quelques nullités, les noms les plus obscurs, qui ne valaient rien du tout, examinés de près, on prisait haut ceux-là également. Et de ceux-là aussi on

attendait quelque chose de grand au profit de l'humanité. On parlait de certains d'entre eux en baissant la voix par respect... Eh bien ! Dans ma vie je n'ai pas rencontré de Russe plus passionné pour son pays que Bélinski, malgré qu'avant lui Tchaadaev fût le seul qui se soit indigné souvent aussi hardiment, et des fois aussi aveuglément, contre tout ce qui nous est proche, et qui ait paru mépriser tout ce qui est russe. D'après certaines données je conçois tout cela et je me le rappelle. Alors voilà, il se pourrait que le mot de Von-Vizine n'eût pas fort scandalisé Bélinski. A certains moments, la tutelle la plus légale et la plus convenable peut déplaire. Ah ! au nom du ciel ! ne croyez pas que l'amour de la patrie consiste à dire du mal des étrangers, et que je sois de cet avis. Je ne pense pas du tout ainsi et je n'ai pas l'intention de penser ainsi, et même au contraire... C'est dommage que je n'aie pas le loisir de m'expliquer plus clairement en ce moment.

Et à propos : peut-être seriez-vous porté à croire que je vais faire de la littérature russe au lieu de décrire Paris? que je vais écrire un article de critique ? non, je me suis perdu dans cette digression faute de mieux.

Suivant mon carnet de voyage, me voilà en wagon, prêt à me trouver demain à Eidkuhnen, c'est-à-dire à éprouver ma première impression au delà de la frontière, et mon cœur tressaille par moments. Quand donc verrai-je enfin l'Europe, moi qui y songeai infructueusement presque quarante ans, moi qui, très sérieusement, depuis l'âge de seize ans, comme Nékrassov le fait dire à Belopiatkine : « Je voulais me sauver en Suisse, mais je ne l'ai pas fait et me voilà enfin entrant dans le « pays des saintes merveilles », dans le pays que j'attendais tellement et que j'avais un tel désir de connaître, auquel je croyais avec tant d'obstination. Seigneur ! quels Russes sommes-nous donc ? vaticinai-je parfois, dans ce même wagon. Sommes-nous vraiment Russes, en effet? Pourquoi l'Europe produit-elle sur nous, qui que nous soyons, une impression aussi puissante, aussi magique, aussi attirante? Je ne parle pas des Russes qui sont demeurés en Russie, tout simplement des Russes ordinaires, dont le nom est cinquante millions, que nous autres, une centaine de mille, prenons très sérieusement pour rien et que nos profonds journaux satiriques

tournent en ridicule parce qu'ils portent la barbe. Non, je parle à présent de notre petite troupe privilégiée et patentée. Car tout, presque tout ce que nous avons de culture, de science, d'art, de vertu civique, d'humanité, tout, tout vient de là, du même pays des saintes merveilles! Toute notre vie a pris le pli européen depuis notre enfance. Quelqu'un de nous a-t-il pu résister à cette influence, à cet attrait, à cet appel? Comment ne nous sommes-nous pas complètement transformés en Européens? Que nous ne le sommes pas devenus, — tout le monde en conviendra, je pense; les uns en conviendront avec joie, les autres certainement avec colère, parce que nous ne sommes pas mûrs pour la génération. Ça, c'est une autre question. Je ne parle que du fait lui-même, que nous ne soyons pas régénérés même sous des influences aussi inéluctables, et je ne puis comprendre ce fait. Car ce ne sont ni nos nourrices, ni nos berceuses qui ont empêché notre régénération. Il est triste et drôle, en effet, de songer que si la vieille bonne de Pouchkine, Arina Rodionovna, n'avait pas existé, nous n'aurions peut-être pas eu de Pouchkine. C'est de la blague! Est-ce vraiment de la blague? Et si ce n'était pas de la blague? On conduit beaucoup d'enfants russes en France pour y faire leur éducation : eh bien, si on y avait conduit quelque autre Pouchkine et qu'il n'y eût trouvé ni Arina Rodionovna, ni le langage russe auprès de son berceau? Et Pouchkine n'a-t-il pas été russe jusqu'au bout des doigts? Lui, seigneur, n'a-t-il pas deviné le cœur de Pougatchev et pénétré son âme, et encore au moment où personne ne savait pénétrer nulle part? Lui, aristocrate, il contenait Belkine dans son cœur. Par son talent d'artiste il s'était éloigné de son milieu, et dans Onéguine il le jugeait sévèrement avec l'esprit populaire. C'est un prophète et un précurseur. Il y aurait peut-être, en vérité, quelque combinaison chimique de l'esprit de l'homme avec la terre natale, dont il est impossible de s'arracher, ou bien à laquelle on revient toujours si on vient à s'en détacher. La slavophilie ne nous est pas tombée du ciel, quoiqu'elle soit devenue ensuite une fantaisie moscovite; mais le fondement de cette fantaisie est peut-être plus étendu que la formule moscovite et est caché plus profondément dans certains cœurs qu'il ne paraît au premier

abord. Chez les Moscovites mêmes, il doit y en avoir plus que la formule. Car il est très difficile d'être franc dès le début, même envers soi-même. Certaine pensée vivifiante et forte ne saurait être exprimée à travers trois générations, de sorte que la fin ne ressemble pas tout à fait au commencement...

Ce sont toutes ces pensées vagabondes qui m'assaillaient malgré moi dans le wagon, avant d'arriver en Europe, d'ailleurs aussi par ennui et par désœuvrement. Car il faut être franc! Jusqu'à présent, il n'y a chez nous que ceux qui n'ont rien à faire qui réfléchissent à de pareils sujets. Ah! comme c'est ennuyeux d'être en wagon à ne rien faire; tout autant que de vivre en Russie sans occupation. On te porte, on te soigne, on te berce même parfois, il semble qu'il n'y ait rien de plus à désirer et l'on est envahi par l'ennui; on est envahi par l'ennui parce qu'on n'a rien à faire, on est trop bien soigné, on n'a qu'à rester assis jusqu'à ce qu'on vous ait amené. Vraiment, on sauterait des fois du wagon, et on courrait sur ses jambes à côté de la machine. Que cela soit pire, que l'on soit fatigué par manque d'habitude, que l'on s'égare, tant pis! Mais on marche soi-même, avec ses propres jambes, on s'est trouvé une occupation et on l'exécute soi-même, et s'il arrive que les wagons se culbutent et se renversent, on ne sera pas obligé de rester enfermé sans rien faire et de répondre par ses côtes pour la faute d'autrui...

Que n'imagine-t-on pas par désœuvrement!

Et cependant la nuit approchait. On commençait à allumer les lampes dans les wagons. En face de moi se trouvaient le mari et la femme, des propriétaires d'un certain âge et qui paraissaient être de braves gens. Ils se hâtaient d'aller à l'exposition de Londres pour quelques jours seulement, et ils avaient laissé leur famille à la maison. A ma droite se trouvait un Russe qui demeurait depuis dix ans à Londres, où il avait une agence commerciale; il n'était venu que pour quinze jours à Saint-Pétersbourg, pour affaires, et il semblait avoir entièrement perdu toute nostalgie. A ma gauche se trouvait un Anglais pur sang, roux, la raie au milieu de la tête et gardant un grand sérieux. Pendant tout le voyage il ne dit pas un mot à personne, dans aucune langue; le jour il lisait obstiné-

ment un livre, de cette fine impression anglaise que les Anglais seuls peuvent supporter et dont ils vantent la commodité, et aussitôt dix heures, il enlevait ses bottes et chaussait ses pantoufles. C'était probablement l'habitude de toute sa vie et il ne voulait pas changer ses habitudes en wagon. Bientôt tous s'endormirent ; le sifflet et le bruit de la machine nous plongeaient dans une somnolence invincible. J'étais là à penser, et je ne sais comment j'arrivai à la pensée que « le Français n'a pas de raison », par laquelle j'ai commencé ce chapitre.

Mais savez-vous, quelque chose me tourmente : avant que d'arriver à Paris, si je vous communiquais les réflexions que j'ai faites en wagon, par esprit de charité : je me suis ennuyé en wagon, il faut que vous éprouviez de l'ennui également. D'ailleurs, il faut épargner cela au reste des lecteurs, et c'est pourquoi je formerai avec ces réflexions le sujet d'un chapitre à part et je l'appellerai : chapitre superflu. Vous éprouverez de l'ennui à le lire, et les autres pourront le passer tout à fait, comme étant superflu. On doit être prudent et consciencieux avec les lecteurs, mais avec les amis on peut agir plus rondement. Ainsi :

CHAPITRE II

ET COMPLÈTEMENT SUPERFLU

Ce ne sont d'ailleurs pas des réflexions, mais plutôt des méditations, des images fantaisistes, des rêveries, « de çà, de là, surtout de rien du tout ».

Pour commencer, je revins aux temps anciens, et je songeai surtout à l'homme qui avait créé l'aphorisme déjà cité sur la raison française, et je méditai sans rime ni raison à propos de cet aphorisme. Pour son époque, cet homme fut très libéral. Mais malgré qu'il portât, Dieu sait pourquoi, toute sa vie un habit à la française, la poudre et une épée au côté, pour indiquer son origine chevaleresque (ce qui n'a jamais existé chez nous) et pour défendre son honneur personnel dans l'antichambre de Potemkine, aussitôt qu'il eut mis le nez au delà de la frontière, il exorcisa à Paris avec toutes sortes de citations bibliques, et décida que « le Français n'a pas de raison, et de plus considère que d'en avoir serait un grand malheur ». A propos, croiriez-vous peut-être que j'ai parlé de l'épée et de l'habit de velours pour en faire un reproche à Von-Vizine ? Nullement ! Il n'aurait pu se vêtir d'une peau de mouton, surtout à cette époque-là, quand, même aujourd'hui, pour montrer qu'ils sont Russes et qu'ils veulent se rapprocher du peuple, certains n'ont pas mis de peau de mouton, mais ont imaginé un costume de ballet, presque celui dans lequel paraissent sur la scène dans nos opéras russes populaires les Rouslans, amoureux de leurs Ludmiles, portant des coiffes nationales. Non, l'habit à la française était plus compréhensible au peuple. « On voit bien un seigneur, dit-il ; un seigneur ne saurait porter une peau de mouton. » J'avais entendu dire, il y a peu de temps, qu'un propriétaire aux idées modernes,

avait eu l'idée de porter le costume russe pour fusionner avec le peuple, et qu'il allait ainsi vêtu aux réunions : aussitôt que les paysans l'apercevaient, ils disaient entre eux : « Que vient faire chez nous ce déguisé ? » Et le propriétaire ne réussit pas à fusionner.

— « Quant à moi, me disait un autre monsieur : je ne veux rien céder. Je me raserai exprès et je porterai l'habit, s'il le faut. Je ferai ma besogne, mais je ne montrerai nullement le désir de fusionner. Je serai le maître, je serai avare et économe, même dur et extorqueur, s'il le faut. On me respectera davantage. » D'après cela on peut suivre l'influence progressive et bienfaisante que l'Europe exerce sur notre patrie. Il serait impossible de se figurer, sans quelque joyeuse vanité, quel genre de livres s'éditaient et se lisaient alors (avant *Le Brigadier*, et de son temps). Car en ce moment nous avons un écrivain remarquable, l'ornement de notre époque, un certain Cosma Proutkov[1]. Son défaut principal est une timidité inconcevable; jusqu'à présent il n'a pas fait paraître l'édition complète de ses œuvres. Eh bien, il a imprimé dans les *Mélanges* du *Sovremennik*, il y a longtemps déjà, les *Mémoires de mon Grand-Père*. Imaginez ce que ce grand-père, du règne de Catherine II, vieillard corpulent, âgé de soixante-dix ans, qui avait vu tant de choses, avait assisté aux réceptions à la cour, et à Otchakov, pouvait écrire, revenu dans ses terres, en faisant ses *Mémoires*. Ce que cela serait intéressant ! Que n'avait vu cet homme ! Eh bien, dans ses *Mémoires*, tout se compose d'anecdotes suivantes :

« Réponse spirituelle du chevalier de Montbazon. Jadis une jeune et fort belle demoiselle demandait avec sang-froid en présence du roi au chevalier de Montbazon : — « Monsieur, est-ce le chien qui est attaché à la queue ou la queue qui est attachée au chien ? » A quoi le chevalier, qui était fort à la riposte, répondit sans se troubler, d'une voix calme : — « Madame, il n'est pas défendu à personne de prendre le chien par la queue ou par la tête. » Cette réponse ayant causé au roi un grand plaisir, le chevalier ne resta pas sans récompense. »

Vous croyez que c'est de la blague, que je plaisante,

1. Pseudonyme du célèbre poète russe Jemtchoujnikov.

qu'un grand-père bâti comme ça n'a jamais existé? Mais je vous jure que moi-même j'ai lu dans mon enfance, quand j'avais environ dix ans, un livre du temps de Catherine II, dans lequel se trouvait l'anecdote suivante. Je l'avais aussitôt apprise par cœur, — tellement elle m'avait frappé — et je ne l'ai pas oubliée encore :

« Réponse spirituelle du chevalier de Rohan : Tout le monde sait que le chevalier de Rohan avait une mauvaise haleine. Un jour, qu'il assistait au lever du prince de Condé, ce dernier lui dit : — « Éloignez-vous, chevalier de Rohan, car vous sentez bien mauvais. » A quoi le chevalier répondit aussitôt : — « Ce n'est pas moi, très gracieux prince, mais vous, car vous venez de vous lever. »

Non, figurez-vous ce seigneur, vieux guerrier, manchot peut-être, avec sa vieille dame, une centaine de domestiques autour de lui, des enfants gâteux, prenant un bain russe tous les samedis, et faisant chauffer l'étuve à excès ; le voyez-vous, mettant ses lunettes sur son nez, épelant gravement et solennellement de pareilles anecdotes, et ajoutant foi à tout cela, presque comme si c'était une ordonnance du service. Et quelle foi naïve jadis dans le sérieux et la nécessité de pareilles informations européennes : car le principal consiste à obtenir le véritable respect.

Ah! diable! pensai-je : comme s'ils allaient marcher contre des étrangers. On dirait une cour martiale.

— Oui, me dit un troisième, un charmant homme d'ailleurs : — je me serais fait inscrire et puis quoi ? dans une réunion, le conseil de la commune me condamnerait à être fouetté pour quelque faute. Et alors, comment faire ?

« Et quand cela serait », eus-je envie de dire, mais je ne le dis pas, j'avais trop peur. Qu'est-ce que c'est, pourquoi jusqu'à présent avons-nous peur parfois de faire connaître certaines de nos pensées ? « Et quand cela serait, pensais-je, quand on l'aurait fouetté, eh bien ? De telles circonstances font le tragique de la vie, d'après les professeurs d'esthétique, et voilà tout. Est-ce qu'il faut vivre à part à cause de cela? Dans certains endroits de faibles femmes et des enfants en supportent bien davantage. »

— Mais permettez, quelles femmes et quels enfants ! m'aurait crié mon adversaire : — le conseil de la commune aurait fait fouetter pour un rien, pour une vache quelconque qui serait entrée dans un jardin potager ; vous considérez cela comme l'affaire de la commune.

Eh bien, oui ! c'est ridicule, certainement, l'affaire elle-même est ridicule et misérable, on ne voudrait pas s'en occuper. C'est presque inconvenant d'en parler. Qu'ils aillent tous au diable : qu'on leur donne le fouet, tant qu'il ne s'agit pas de moi. Mais, de mon côté, je parie tout ce que vous voudrez quel serait le verdict du conseil : mon cher interlocuteur n'aurait pas reçu un seul coup de verge, si le conseil de la commune avait même eu le droit de disposer de lui. — « Il faut lui faire payer une amende, mes frères, parce qu'il est de la noblesse. Il n'a pas l'habitude. C'est bon pour nous autres, qui avons un postérieur à être fouetté », aurait décidé le conseil, parlant comme un maire dans une des nouvelles campagnardes de Stchédrine...

— Vous êtes rétrograde ! criera quelqu'un en lisant ces lignes. Vous défendez les verges ! (Je vous jure qu'il y en aura pour conclure que je défends les verges.)

— Mais permettez, de quoi parlez-vous ? dira un autre.

— Vous voulez décrire Paris, et vous êtes arrivé aux verges. Où donc est Paris?

— Mais comment, ajoutera un troisième, vous écrivez vous-même ce que vous venez d'entendre, et c'est en été que vous avez voyagé. Comment donc avez-vous pu réfléchir à tout cela étant en wagon ?

Cela paraît vraiment difficile à résoudre encore, répondrai-je ; mais permettez : ce sont des souvenirs d'hiver, d'impressions estivales. Aux souvenirs d'hiver s'étaient mêlées des impressions hivernales. D'ailleurs, je me souviens qu'en approchant d'Eidkuhnen, je réfléchissais beaucoup à ma patrie, que je quittais pour aller en Europe et je me souviens que certaines de mes rêveries étaient dans le même ton. Je méditais surtout sur ce sujet : de quelle façon en tout temps l'Europe s'était-elle réfléchie sur nous et s'était-elle imposée constamment à nous avec sa civilisation ; à quel point nous nous étions civilisés et combien d'entre nous s'étaient civilisés jusqu'à présent ?

Je vois bien, maintenant, que tout cela est très superflu. Mais je vous avais bien prévenu que tout le chapitre était superflu. D'ailleurs, où me suis-je arrêté ? Oui ! A l'habit à la française. C'est par lui que cela a commencé.

« Alors voilà un de ces habits à la française », avait écrit *Le Brigadier* [1].

Pour son époque, *Le Brigadier* était une chose étonnante et faisait un effet extraordinaire. « Meurs, Denis, tu n'écriras jamais rien de mieux », disait Potemkine lui-même. Tous s'étaient réveillés comme en sursaut. Eh bien ! me disais-je en continuant ma méditation spontanée, est-il possible qu'alors même les hommes s'ennuyaient de ne rien faire et de marcher tenus en lisière ? Je ne parle pas des lisières françaises de l'époque, et je voudrais ajouter à ce propos que nous sommes une nation très crédule et que cela vient de notre bonhomie. Nous voilà tous à ne rien faire et soudain il nous semble que quelqu'un a dit quelque chose, a fait quelque chose, que notre propre esprit s'est éveillé, que l'ouvrage est trouvé, que nous allons nous y mettre, et nous sommes persuadés que cela va commencer tout de suite. Une mouche passe en volant, et nous nous figurons que c'est un éléphant que l'on a amené. C'est l'inexpérience de la jeunesse, et puis aussi le besoin. Cela a commencé peut-être avant *Le Brigadier* ; certainement encore à l'état microscopique, et cela dure sans aucun changement : on trouve une occupation et on y glapit de joie. Glapir et s'emporter de joie — c'est notre premier mouvement ; et puis, un an ou deux après, on se sépare, le nez long. Et l'on ne se fatigue pas, on est prêt à recommencer cent fois. Quant aux autres lisières, à l'époque de Von-Vizine, dans la masse, presque personne ne doutait que c'étaient les lisières les plus saintes, les plus européennes, et la tutelle la plus charmante. Certainement, maintenant encore il y en a peu qui doutent. Tout notre parti ultra-progressiste défend avec fureur les lisières. Mais alors ! alors c'était l'époque d'une telle foi aux lisières de tous genres, qu'il est étonnant que nous n'ayons pas remué les montagnes, et que toutes nos hauteurs plates d'Alaorme, tous les sommets de Pargolov, tous les pics de Valdaï

1. Comédie de Von-Vizine.

soient encore à leurs places. Il est vrai, un poète du temps parlait d'un héros disant :

« Il s'étend sur les montagnes, les montagnes craquent. »

Et aussi :

« Il jette les tours par-dessus les nuages. »

Mais, semble-t-il, ce n'est qu'une métaphore. A propos, messieurs : je ne parle en ce moment que littérature, et littérature élégante encore. « Tout le monde sait, dit-il, que le chevalier de Rohan avait une mauvaise haleine... » Qui le sait ; pourquoi le sait-on, quels ours de Tambov le savent ? Mais des questions aussi libérales ne troublent pas le grand-père. Avec une crédulité enfantine, il se figure que ce « Recueil de bons mots » est connu à la cour, et cela lui suffit. Oui certainement, l'Europe nous était alors très accessible, au point de vue physique, cela va sans dire. Mais certainement au point de vue moral, le fouet existait toujours. On portait des bas de soie, des perruques, on attachait des épées, on devenait un Européen. Cela ne nuisait en rien, cela plaisait même. Mais au fond rien n'était changé : ayant mis de côté Rohan (d'ailleurs, tout ce que l'on savait de lui, c'est qu'il avait une mauvaise haleine) et ayant enlevé les lunettes, on réglait les comptes avec les serviteurs, on traitait les membres de la famille aussi patriarcalement, on fouettait également à l'écurie le petit hobereau, s'il s'était permis quelque impertinence, on faisait des bassesses devant les supérieurs. Le paysan comprenait mieux cela : il était moins méprisé, on le dédaignait moins, on le connaissait mieux, on lui était moins étranger, on était moins allemand. Et si l'on prenait avec lui des airs d'importance, — un seigneur avait bien le droit de le faire, — c'est qu'on était le maître. Et malgré qu'ils vous fouettaient à mort, ils plaisaient au peuple plus que ceux d'aujourd'hui, parce qu'ils leur étaient plus proches. Bref, tous ces seigneurs étaient des gens simples, des gens trapus ; ils n'en cherchaient pas si long, ils prenaient, ils écorchaient, ils volaient, ils courbaient le dos avec attendrissement, et passaient leur existence dans « une débauche consciencieuse, enfantine ». Il me semble que ces grands-pères n'étaient pas du tout si naïfs, même à propos des de Rohan et des Montbazon.

Ils étaient même peut-être parfois des fripons et nourrissaient une arrière-pensée envers les influences européennes qui venaient d'en haut. Toute cette fantasmagorie, toute cette mascarade, tous ces habits français, ces manchettes, ces perruques, ces épées, toutes ces grosses jambes disgracieuses, serrées dans des bas de soie, les petits soldats d'autrefois, en perruques allemandes et en guêtres, tout cela me paraît une grande friponnerie, une duperie de laquais envers ses maîtres, de sorte que le peuple s'en apercevait plus d'une fois et le comprenait. Certainement, il est possible d'être chicaneur et fripon, et brigadier, et de croire naïvement, d'une façon touchante, que le chevalier de Rohan était un personnage très raffiné. Mais cela n'empêchait rien : les Gvosdilov [1] rossaient comme d'habitude ; notre Potemkine et ses pareils étaient bien près d'envoyer nos de Rohan à l'écurie pour les faire fouetter, les Montbazon écorchaient tout le monde : les poings dans les manchettes et les jambes couvertes de bas de soie ils envoyaient des coups dans la nuque et dans le dos ; les jours des réceptions à la cour, les marquis se faisaient gifler.

En un mot, toute cette Europe de commande et faite par ordre s'en arrangeait chez nous parfaitement bien, à commencer par Saint-Pétersbourg, — ville des plus fantastiques, dont l'histoire est l'histoire la plus fantastique de toutes les villes du globe terrestre.

Maintenant, les temps sont changés, Saint-Pétersbourg a pris le dessus. Maintenant, nous sommes devenus tout à fait européens et nous sommes à la hauteur. Maintenant, Gvosdilov lui-même se tient sur ses gardes, quand il s'agit de rosser, il respecte les convenances, il devient un bourgeois français et dans quelque temps, il fera comme l'Américain du Sud des États-Unis, et il saura appliquer des textes à défendre la nécessité de la traite des nègres. D'ailleurs, en Europe aussi cette façon de se défendre à coup de textes commence à prendre.

Quand j'y serai, pensais-je, je le verrai bien moi-même. On n'apprendra jamais au moyen des livres ce qu'on peut voir par soi-même. A propos de Gvosdilov : pourquoi n'est-

1. Un des héros de la comédie : *Le Brigadier*.

ce pas à Sophie, qui représente dans la comédie *Le Brigadier* le développement noble et européen, que Von-Vizine a fait dire une des phrases les plus remarquables de sa pièce ; mais à la sotte femme du brigadier, qu'il a représentée tellement sotte, et sotte rétrograde encore, que tous les fils paraissent et qu'il semble, à toutes les bêtises qu'elle dit, que ce n'est pas elle qui parle, mais quelqu'un autre caché derrière elle ? Et quand il s'est agi de dire la vérité, c'est encore la femme du brigadier qui l'a dite et non pas Sophie. Non seulement il l'a rendue complètement sotte, mais encore il en a fait une vilaine femme ; et malgré tout il a eu l'air d'avoir peur et de trouver impossible au point de vue de l'art de faire sortir une phrase pareille de la bouche de la bien élevée et chaste Sophie, et il a trouvé plus naturel de la faire prononcer par une femme simple et sotte. Voici le passage, il mérite d'être rappelé. C'est extrêmement curieux, et justement parce que cela a été écrit sans aucune intention et sans arrière-pensée, c'est naïf et peut-être même triste. La femme du brigadier dit à Sophie :

... — « Dans notre régiment, il y avait le capitaine de la première compagnie, nommé Gvosdilov ; il avait une femme très gentille, — une gentille petite femme. Quand il se mettait en colère, surtout quand il avait bu, comme tu crois en Dieu, ma chère, il la battait comme plâtre, et absolument sans motif.

Sophie :

— « Madame, cessez, je vous prie, de parler de ce qui révolte l'humanité.

La femme du brigadier :

— « Voilà, ma chère, tu ne veux même pas en entendre parler ; juge donc un peu comment elle se trouvait de le supporter ? »

C'est ainsi que la bien élevée et sentimentale Sophie cède le pas devant une simple femme.

C'est une remarquable repartie (autrement dit réplique) de Von-Vizine, et on ne trouve chez lui rien de plus généreux, de plus juste, — de plus accidentel. Combien en avons-nous jusqu'à présent de ces progressistes sentimentaux parmi nos hommes de progrès les plus avancés, qui

sont très contents de leur sentimentalité et ne demandent rien de plus ? Mais ce qui est le plus remarquable, c'est que le capitaine Gvosdilov rosse encore sa femme, et peut être avec encore plus de commodité qu'autrefois. Vraiment. On dit qu'autrefois cela se faisait mieux, de meilleur cœur ! Qui aime bien, châtie bien ! On dit même que les femmes étaient inquiètes si on ne les battait pas : s'il ne me bat pas, disaient-elles, il ne m'aime pas. Mais tout cela est primitif, élémentaire, héréditaire. Car maintenant, Gvosdilov rosse presque par principe et aussi parce que c'est un imbécile, c'est-à-dire un homme de l'ancien temps, qui ne connaît pas les nouveaux usages. D'après les nouveaux usages, on peut faire encore mieux sans se servir de ses poings. Si je m'arrête si longtemps sur Gvosdilov, c'est que jusqu'à présent on écrit à propos de lui des phrases très profondes et très humanitaires. Et on en écrit tant, que cela finit par être ennuyeux. Gvosdilov est tellement vivace, malgré tous les articles, qu'il est presque immortel. Oui, monsieur, il est sain et sauf, nourri et ivre. Le voilà ayant perdu un bras et une jambe, car il a « en quelque sorte versé son sang », comme le capitaine Kopeikine [1]. Sa femme, depuis longtemps, n'est plus la « gentille, gentille petite femme » qu'elle a été autrefois. Elle a vieilli, son visage a pâli et maigri, la souffrance et les rides y ont creusé des sillons. Mais quand son mari capitaine se trouvait malade, privé de bras, elle ne s'éloignait pas de son lit, elle passait des nuits blanches, elle le consolait, elle versait des larmes brûlantes, elle l'appelait son cher ami, son brave garçon, son brillant faucon, son courageux soldat. Que cela révolte d'un côté, j'en conviens ! J'en conviens ! Mais d'un autre côté : vive la femme russe, rien n'est meilleur dans notre monde russe que son amour qui pardonne jusqu'à l'infini. Cela est vrai, n'est-ce pas ? D'autant plus que maintenant Gvosdilov ne bat pas toujours sa femme, quand il est à jeun, ou bien il le fait rarement, il respecte les convenances, il va même jusqu'à lui dire parfois une bonne parole. Car avec l'âge il a compris qu'il ne peut se passer d'elle ; il est économe, il est bourgeois, et s'il lui arrive de la battre à présent, ce n'est que quand il

1. Un des héros des *Ames mortes*, de Gogol.

a bu, par habitude, quand il s'ennuie. Eh bien, si vous voulez, c'est un progrès, cela peut servir de consolation. Nous sommes tous amateurs de consolation...

Oui, monsieur, nous sommes tout à fait consolés à présent, nous nous sommes consolés nous-mêmes. Qu'autour de nous tout ne soit pas encore très beau ; mais nous-mêmes nous le sommes à un tel point, nous sommes tellement civilisés, tellement européens, qu'en nous voyant le peuple en a mal au cœur. Le peuple nous considère maintenant comme des étrangers, il ne comprend plus ni une de nos paroles, ni un de nos livres, ni une de nos pensées, — et cela, si vous voulez, c'est du progrès. Maintenant, nous méprisons profondément le peuple et ses éléments, à ce point que nous nous adressons à lui avec un dégoût nouveau, sans précédent, qui n'existait pas même au temps de nos Montbazon et de Rohan, et cela, si vous voulez, c'est du progrès. Mais, en revanche, quelle assurance avons-nous dans notre vocation civilisatrice, de quelle façon hautaine résolvons-nous les questions, et quelles questions : Le sol n'existe pas, le peuple non plus, la nationalité est un certain système de contributions, l'âme, — tabula rasa, c'est une cire que l'on peut modeler pour en faire l'homme véritable, l'homme universel en général, — l'homonculus; il suffit de se servir des produits de la civilisation européenne et de lire deux ou trois livres. Mais, aussi, comme nous sommes calmes, majestueusement calmes à présent, car nous ne doutons de rien, nous avons tout résolu et tout signé. Avec quelle calme suffisance n'avons-nous pas critiqué, par exemple, Tourguenev ; il avait osé ne pas partager notre calme et ne pas se contenter de nos personnages majestueux, il avait refusé de les considérer comme réalisant son idéal, et il cherchait quelque chose de meilleur que nous. Meilleur que nous, mon Dieu ! Mais peut-il y avoir quelque chose de plus beau et de plus impeccable? Eh bien, on lui en a dit pour Bazarov [1], l'inquiet et le chagrin Bazarov (indice d'un grand cœur), malgré tout son nihilisme. Nous lui en avons dit aussi pour sa Koukchina, pour ce pou du progrès que Tourguenev a ramassé dans la réalité russe pour nous l'exhiber, et on

1. Héros du roman de Tourguenev, *Les Pères et les Enfants*.

a ajouté qu'il allait contre l'émancipation des femmes. Mais tout cela c'est du progrès, si vous voulez! Nous jetons au peuple un regard de suffisance de caporal, comme les sergents de la civilisation, il fait bon nous voir : les poings sur les hanches, le regard provocant, l'air d'un petit-maître nous regardons en crachotant : « Ce n'est pas auprès de toi, rustre, que nous irons chercher nos enseignements, car toute notre nationalité, tout notre chauvinisme revient à être rétrograde, à fixer les impôts et rien de plus! » Faudrait-il céder aux préjugés? Ah! mon Dieu, à propos... messieurs, supposons un instant que mon voyage soit terminé et que je sois revenu en Russie.

Permettez-moi donc de vous raconter une anecdote : Un jour, en automne, je lisais un journal des plus progressistes. Je tombe sur une communication de Moscou sous la rubrique : « Un vestige de la barbarie » (ou quelque chose d'approchant, mais seulement très violent. Je regrette de ne plus avoir le journal sous la main). Et on raconte l'anecdote suivante : un matin de cet automne, à Moscou, on vit passer un fiacre dans lequel se trouvait une commère ivre, tout enrubannée, et qui chantait. Le cocher était également décoré de flots de ruban, il était ivre aussi, et il chantonnait aussi ! Le cheval lui-même portait des rubans. Je ne sais pas cependant s'il était ivre. Il l'était probablement. La commère tenait dans ses mains un petit paquet, qu'elle emportait, pour l'exhiber, de chez certains jeunes mariés qui venaient évidemment de passer une heureuse nuit. Cela va sans dire que le paquet renfermait un certain vêtement léger que l'on a coutume dans le peuple de présenter le lendemain aux parents de la mariée. Les gens riaient en voyant la commère : le sujet était assez enjoué. Le journal indigné, dégoûté, racontait violemment cette barbarie inouïe, « qui s'est conservée jusqu'à nos jours, malgré tous les progrès de la civilisation ! » Messieurs, je vous l'avoue, j'éclatai de rire. Oh ! je vous prie, ne croyez pas que je défende le cannibalisme, les vêtements légers, les voiles, etc. C'est vilain, c'est impudique, c'est sauvage, c'est slave ; je le sais, j'en conviens, malgré que tout cela se fasse certainement sans mauvaise intention, mais au contraire, dans le but de faire honneur à la mariée, par simplicité, par ignorance de quelque chose

de mieux, de plus élevé, de plus européen. Non, je riais à propos d'autre chose. Voilà, je songeais soudain à nos dames et aux magasins de modes. Certainement, nos dames civilisées n'envoient plus de légers voiles à leurs parents, mais quand, par exemple, il s'agit de commander une robe à une couturière, avec quel tact, avec quelle finesse de calcul et avec quelle connaissance de cause elles savent mettre de l'ouate dans certains endroits de leurs ravissants vêtements européens ! Pourquoi faire mettre de l'ouate ? Mais bien entendu, par élégance, par esthétique, pour paraître... Ce n'est pas tout : leurs filles, ces innocentes créatures, âgées de dix-sept ans, à peine sorties du pensionnat, s'entendent très bien en ouate et savent tout ; à quoi peut servir l'ouate, précisément où, dans quels endroits il faut l'employer, et pourquoi, c'est-à-dire dans quel but on fait cela... Eh bien, pensai-je en riant, tous ces embarras, tous ces soucis, toutes ces préoccupations conscientes d'augmentations ouatées, — tout cela est-il plus propre, plus moral, plus chaste, que ce malheureux vêtement léger que l'on portait aux parents, avec la simple certitude qu'il le fallait justement ainsi, que c'était tout à fait moral ?...

Ne croyez pas, je vous en prie, mes amis, que j'aie l'intention maintenant de vous exposer longuement que la civilisation n'est pas le développement intellectuel, et qu'au contraire, l'Europe empêche tout développement par la prison et le knout ! Ne croyez pas que j'aille essayer de vous prouver que l'on confond chez nous avec barbarie la civilisation et les lois du développement véritable, normal ; que j'aille prouver que la civilisation est déjà depuis longtemps condamnée en Occident et qu'il n'y a que le propriétaire qui la défende (quoique là-bas tous soient propriétaires ou veulent le devenir), pour sauver son argent. Ne croyez pas que je vais me mettre à démontrer que l'âme humaine n'est pas une tabula rasa, n'est pas une cire molle avec laquelle on peut modeler l'homme idéal ; qu'il faut avant tout la nature, puis la science, ensuite la vie indépendante, productive, libre, et la foi dans ses propres forces nationales. Ne croyez pas que je vous dise que je ne sais pas que nos progressistes (mais encore pas tous) ne défendent pas plus l'ouate que les vêtements légers. Non, à présent je veux dire seulement ceci :

l'article ne blâmait pas et ne maudissait pas uniquement les voiles légers, ne disait pas seulement que c'était un vestige de mœurs barbares, mais il critiquait la barbarie du peuple, la barbarie élémentaire, nationale, en l'opposant à la civilisation européenne de notre société de la plus haute noblesse. L'article raillait, l'article avait l'air d'ignorer que les accusateurs étaient peut-être mille fois pires et plus vils, que nous n'avons fait qu'échanger nos préjugés et nos vilenies pour des préjugés et des vilenies plus grandes. L'article faisait mine de ne pas s'apercevoir de nos propres préjugés et vilenies. A quoi bon, à quoi bon faire le petit maître avec le peuple en le considérant le poing sur la hanche, d'un air dégoûté ?... Car elle est ridicule, elle est ridicule cette foi dans sa propre infaillibilité et dans le droit d'accuser. Cette foi doit consister à railler simplement le peuple, ou bien enfin c'est l'adulation servile, aveugle, des formes européennes de la civilisation ; c'est encore plus drôle ainsi.

Mais quoi ! On trouverait journellement des milliers de faits pareils. Pardonnez-moi l'anecdote.

Et cependant je me trompe. Je me trompe certainement ! C'est parce que j'ai voulu passer trop vite des grands-pères aux petits-fils. Il y a eu cependant des intervalles. Rappelez-vous Tchatski [1]. Ce n'est plus le grand-père naïvement fripon, ni le descendant content de soi, qui fait le petit-maître et qui tranche toutes les questions. Tchatski c'est un type tout à fait à part de notre Europe russe, c'est le type charmant, enthousiaste, qui souffre, qui en appelle à la Russie et au sol, et cependant, qui part de nouveau en Europe, quand il a fallu chercher

« Un asile pour ses sentiments blessés... »

En un mot, c'est un type qui est devenu maintenant complètement inutile et qui a été autrefois très utile. C'est un phraseur, c'est un parleur, mais c'est un phraseur sincère qui regrette son inutilité avec conscience. Dans notre jeune génération, il s'est régénéré et nous avons foi dans

1. Héros de la célèbre comédie russe de Griboiedov : *Le Malheur d'avoir trop d'esprit.*

ses jeunes forces, nous croyons qu'il reviendra bientôt, mais non pas énervé, comme au bal des Famoussov, mais en vainqueur fier, puissant, doux et aimant. A ce moment, il comprendra que l'asile du sentiment blessé ne se trouve pas en Europe, mais peut-être tout près de lui, et il trouvera ce qu'il devra faire et il l'accomplira. Car savez-vous que je suis certain que nous ne possédons pas seulement les caporaux de la civilisation et des Européens extravagants ; je suis certain, je le maintiens, que l'homme nouveau vient de naître... mais de ceci nous parlerons plus tard.

J'aurais voulu parler, m'arrêter encore sur Tchatski. Je ne comprends seulement pas, sachant que Tchatski était fort intelligent, comment il se peut qu'un homme intelligent n'ait pas su trouver sa mission. Ils ne l'avaient pas trouvée non plus tous, pendant deux ou trois generations. Ceci est un fait, et il n'y aurait rien à dire à propos de ce fait, mais il est possible de s'informer par curiosité. Alors je ne comprends pas qu'un homme intelligent, à quelque époque que cela soit, et dans n'importe quelles circonstances, ne trouve pas de besogne. C'est un point à discuter, dit-on, mais je n'y crois pas du tout, dans le fond de mon cœur. L'intelligence sert précisément à obtenir ce que l'on veut. Que l'on ne fasse pas un chemin d'une verste, que l'on ne fasse que cent pas, c'est toujours mieux, plus près du but, si l'on en a un. Et si l'on veut atteindre le but immédiatement, d'une seule enjambée, selon moi, ce n'est plus de l'intelligence. C'est plutôt de l'indolence. Nous n'aimons pas les difficultés, nous n'avons pas l'habitude d'avancer pas à pas, mieux vaut atteindre son but aussitôt ou devenir Regulus. Voilà ce que j'appelle manquer de courage. D'ailleurs Tchatski a très bien fait de se sauver aussitôt à l'étranger : s'il avait tardé un peu il aurait pris le chemin de l'Est au lieu du chemin de l'Occident.

On aime beaucoup l'Occident chez nous, on l'aime à l'extrême, et dès que surgit une difficulté, on se porte à l'Occident. Eh bien, moi aussi je m'y suis rendu.

« Mais moi c'est autre chose. » Je les ai tous vus là-bas, c'est-à-dire j'en ai vu beaucoup, et on ne saurait les compter, et il semble que tous cherchent un asile pour leurs sentiments blessés. Ils cherchent bien quelque chose.

La génération des Tchatski des deux sexes après le bal des Famoussov et, en général, quand le bal a été terminé, s'est répandue comme les grains de sable de la mer ; les Tchatski d'ailleurs ne sont pas les seuls ; ils y sont allés tous de Moscou. Combien y trouve-t-on de Repetilov, combien de Skalosoub [1], qui ont été mis à la retraite et envoyés aux eaux pour cause d'incapacité ? On y trouve toujours Natalie Dmitrievna et son mari. La comtesse Khlestov elle-même y vient tous les ans. Moscou elle-même a lassé ces personnages. Moltchaline [2] seul ne s'y trouve pas : il s'est arrangé autrement et est resté chez lui ; il n'y a que lui qui soit resté chez soi. Il s'est consacré à son pays, pour ainsi dire, à la patrie... Aujourd'hui, il est inaccessible dans son élévation ; il ne voudrait pas de Famoussov dans son antichambre : « Car, disait-il, nous sommes voisins de campagne, mais je ne le salue pas à la ville. » Il est dans les affaires et il a su trouver de la besogne. Il est à Pétersbourg et... il a su réussir. Il connaît la Russie, et la Russie le connaît. Oui, maintenant on le connaît bien et on ne saurait l'oublier de longtemps. Il ne se tait même pas à présent, au contraire, il n'y a que lui qui parle. Après lui, il faut tirer l'échelle... Mais assez parlé de lui. J'ai parlé de tous ceux qui cherchent un asile agréable en Europe, et vraiment, j'aurais cru qu'ils s'y trouvaient mieux. Et cependant leurs visages expriment un tel ennui... Les pauvres ! Quelle inquiétude constante, quelle agitation maladive et pénible ! Ils sont tous munis de guides, et dans chaque ville ils se précipitent avidement à examiner les curiosités, et ils le font vraiment comme par devoir, comme s'ils continuaient à rendre service à la patrie : ils ne manquent pas un palais à trois fenêtres, pourvu qu'il se trouve indiqué sur le guide, pas un seul hôtel de ville, quoiqu'il ressemble à n'importe quelle maison de Moscou ou de Saint-Pétersbourg ; ils admirent les chairs peintes par Rubens et se laissent convaincre que ce sont les Trois Grâces, parce que le guide l'ordonne ainsi ; ils se précipitent vers la Madone

1. Types de la comédie de Griboïedov : *Le Malheur d'avoir trop d'esprit.*

2. Type de fonctionnaire servile raillé dans cette comédie.

Sixtine et restent devant elle plongés dans une attente stupide : quelque chose doit arriver, quelqu'un va sortir du plancher et dissiper leur fatigue et leur ennui sans sujet. Et ils s'éloignent tout étonnés que rien ne soit arrivé. Ce n'est pas la curiosité satisfaite et toute machinale des touristes anglais des deux sexes, qui regardent plutôt le guide que les objets, qui n'attendent rien de neuf, rien de remarquable et vérifient seulement si les indications du guide sont exactes et combien de pieds ou de livres l'objet peut avoir. Oh non, notre intérêt à nous est quelque chose de sauvage, de nerveux, de fortement altéré, et convaincu en soi que jamais rien ne pourrait arriver, bien entendu, jusqu'à la première mouche : aussitôt qu'une mouche aurait volé, cela commencerait... Je ne dis cela maintenant que pour les gens intelligents. Quant aux autres, je ne m'en soucie pas : Dieu les garde toujours. Je ne parle pas non plus de ceux qui se sont définitivement installés là-bas, qui oublient leur langue et commencent à écouter les prêtres catholiques. D'ailleurs on peut s'exprimer ainsi à propos de toute la masse : aussitôt que nous dépassons Eidkuhnen, nous commençons à ressembler d'une façon étonnante à ces malheureux petits chiens perdus, qui courent à la recherche de leurs maîtres. Mais ne croyez pas que j'écrive en raillant, que j'accuse qui que ce soit, parce que, voilà ! « en ce moment, quand, etc., vous voilà à l'étranger ! On discute la situation des paysans, et nous voilà à l'étranger ! » et ainsi de suite. Oh ! pas le moins du monde. Qui suis-je donc, pour accuser ? Accuser de quoi, quoi accuser ? « On voudrait bien se mettre à la besogne, mais la besogne manque, et le reste est fait par d'autres. Les places sont prises ; les places vacantes ne se présentent pas encore. Ce n'est pas la peine de se fourrer là-dedans, quand on n'a pas besoin de vous. » Voilà toute l'excuse. Nous la connaissons par cœur, celle-là ! Mais qu'est-ce donc ? Je me suis emballé ! Ai-je seulement eu le temps de voir les Russes à l'étranger ? Nous ne faisons qu'approcher d'Eidkuhnen... Nous l'avons peut-être déjà dépassé. En effet, de même que Berlin, Dresde, Cologne, nous avons dépassé tout cela. Il est vrai que je me trouve encore en wagon, mais nous ne nous approchons pas d'Eidkuhnen, c'est d'Erquelines, et nous entrons en

France. C'est de Paris, c'est de Paris que j'avais l'intention de parler, et je l'avais oublié ! J'avais rêvé trop à notre Europe russe ; cela est pardonnable quand on vient en Europe européenne. D'ailleurs, il est fort inutile de m'excuser. Car mon chapitre était superflu.

CHAPITRE III

QUI N'EST PAS SUPERFLU POUR LES VOYAGEURS

Résolution définitive de la question : le Français manque-t-il réellement de raison ?

Mais non, cependant, pourquoi le Français n'aurait-il pas de raison? me demandais-je, examinant quatre nouveaux voyageurs, des Français apparemment, qui venaient d'entrer dans notre wagon. C'étaient les premiers Français que je venais de rencontrer sur leur sol natal, en ne comptant pas les employés de la douane à Erquelines, que nous venions de quitter. Les douaniers avaient été extrêmement polis, avaient vite expédié leur besogne et je montai dans le wagon, très satisfait de mon entrée en France. Jusqu'à Erquelines, dans notre compartiment de huit places, nous n'étions que deux, moi et un Suisse, très simple et modeste, d'un certain âge, compagnon très agréable, avec lequel nous causâmes pendant environ deux heures sans arrêt. Maintenant, nous étions six, et à mon étonnement, mon Suisse était devenu très avare de paroles en présence de nos quatre nouveaux compagnons. Je m'adressai à lui, continuant notre conversation précédente, mais il s'empressa d'y couper court, en répondant évasivement, d'une façon sèche, presque agacé ; il se tourna vers la portière et se mit à examiner le paysage ; un instant après il sortit son guide allemand et s'y plongea complètement. Je le laissai aussitôt et me mis à examiner en silence mes nouveaux compagnons. Ces gens paraissaient étranges. Ils n'étaient pas chargés et ne ressemblaient nullement à des voyageurs. Ils n'avaient ni paquets, ni rien indiquant des gens qui se déplacent. Tous portaient des paletots légers, très fripés et usés, un peu mieux que ceux que portent chez nous les ordonnances des officiers, ou les domestiques

de propriétaires d'une fortune moyenne, à la campagne. Leur linge était malpropre, les cravates, de couleurs vives, étaient très sales aussi; l'un d'eux portait autour du cou un débris de foulard, de ceux que l'on porte éternellement et qui finissent par être pénétrés d'une bonne livre de graisse, après quinze ans de contact avec le cou de leur possesseur. Le même portait des boutons de manchette en strass de la grosseur d'une noisette. D'ailleurs, ils avaient tous dans leur tenue un certain chic, un air de bravoure même. Tous les quatre paraissaient être du même âge, de trente-cinq ans environ, et tout en étant dissemblables de visage, ils se ressemblaient excessivement. Leurs figures étaient chiffonnées, ornées de barbiches françaises d'uniforme, et qui se ressemblaient aussi beaucoup. On voyait que c'étaient des gens qui avaient été partout et qui avaient adopté une expression de figure affairée quoique un peu aigrie. Il me sembla aussi qu'ils se connaissaient, mais je ne me souviens plus s'ils se dirent un seul mot entre eux. Nous autres, c'est-à-dire moi et le Suisse, ils ne voulaient même pas nous regarder, à ce qu'il semblait; et, sifflant avec nonchalance, ils s'installèrent également avec nonchalance, tout à fait indifférents et regardant obstinément par les portières. J'allumai une cigarette et les examinai par désœuvrement. Il est vrai que la question surgissait : quelle sorte de gens était-ce? Ce n'était ni des ouvriers, ni des bourgeois. Peut-être des retraités, quelques demi-soldes ou à peu près? D'ailleurs, je ne m'en préoccupai pas outre mesure. Au bout de dix minutes, aussitôt que nous approchâmes de la station suivante, ils sautèrent du wagon tous les quatre l'un après l'autre, la portière se ferma et nous roulâmes plus loin. Sur cette ligne on ne s'arrête presque pas aux stations : deux minutes, trois au plus, et l'on va plus loin. On vous mène admirablement, c'est-à-dire avec une grande vitesse.

Dès que nous fûmes seuls, le Suisse ferma immédiatement son guide, le mit de côté, me considéra d'un air de contentement, avec le désir évident de reprendre notre conversation.

— Ces messieurs ne sont pas restés longtemps, commençai-je, le regardant avec curiosité.

— Mais ils n'étaient venus que pour une station.

— Les connaissez-vous ?

— Eux ?... Mais ce sont des agents de police...

— Comment ? Des policiers ? demandai-je avec étonnement.

— Mais oui... j'ai bien remarqué, tout à l'heure, que vous ne le deviniez pas...

— Et... serait-ce des mouchards ? (Je ne voulais toujours pas le croire.)

— Mais oui ; ils sont venus pour nous.

— En êtes-vous sûr?

— Oh, sans doute ! J'ai passé déjà plusieurs fois par ici. On nous a désignés à eux quand nous étions encore à la douane ; quand on lisait nos passeports, on leur a communiqué nos noms, etc... Eh bien, voilà, ils sont venus pour nous accompagner.

— Mais pourquoi nous accompagner, s'ils nous ont déjà vus? Vous dites donc, qu'on nous a désignés encore à la station précédente ?

— Mais oui, et on leur a communiqué nos noms. Mais cela ne suffit pas. Maintenant, ils nous ont étudiés en détail : le visage, le costume, le sac de nuit, bref, tout ce qui concerne votre signalement. Ils ont remarqué vos boutons de manchette. Vous vous êtes servi de votre porte-cigarette, ils ont remarqué le porte-cigarette, en un mot tous les détails, toutes les particularités possibles. A Paris, vous pourriez vous perdre, changer de nom (c'est-à-dire si vous étiez suspect). Eh bien, tous ces détails serviraient à vous retrouver. Tout cela a été télégraphié aussitôt de cette station à Paris. Là on le conserve en lieu sûr, en cas de nécessité. De plus, les propriétaires des hôtels sont obligés de communiquer tous les détails sur les étrangers, jusqu'aux plus petites choses.

— Mais pourquoi donc étaient-ils si nombreux, ils étaient quatre ? continuai-je à interroger encore tout étonné.

— Oh ! ils sont très nombreux ici. Il y avait probablement peu d'étrangers cette fois, s'il y en avait eu davantage, ils se seraient dispersés dans les wagons.

— Mais permettez, ils ne nous ont même pas regardés. Ils regardaient à la portière.

— Oh ! soyez tranquille, ils ont tout observé... Ils sont venus exprès pour nous.

Eh bien ! Eh bien ! Voilà donc comment le Français n'a pas de raison, et (je l'avoue à ma grande honte) je regardai le Suisse un peu de travers avec méfiance ; « Mais, toi-même, l'ami, n'en serais-tu pas, tout en feignant autre chose », me vint à l'esprit, mais pour un seul instant, je vous assure. C'était stupide, mais que faire ; cela vient malgré soi...

Le Suisse ne m'avait pas trompé. A l'hôtel, où je descendis, on prit mon signalement de la façon la plus détaillée, et on le communiqua à qui de droit. D'après l'exactitude et les détails avec lesquels on vous examine en prenant votre signalement, on peut conclure que, pendant tout votre séjour à l'hôtel, chacun de vos pas se trouve pour ainsi dire scrupuleusement observé et compté. D'ailleurs, la première fois, à l'hôtel, on ne me dérangea pas beaucoup et on prit mon signalement sans que je m'en aperçusse, en dehors, bien entendu, des questions que l'on vous pose d'après le livre dans lequel on inscrit les renseignements que vous donnez : Qui êtes-vous, que faites-vous, d'où venez-vous, quelles intentions avez-vous ? etc.

Mais, après un voyage de huit jours, à Londres, n'ayant pas trouvé de place dans ce même hôtel, l'hôtel Coquillière, je descendis dans un autre où l'on fut plus franc avec moi. Le second, l'Hôtel des Empereurs, paraissait plus familial à tous les points de vue. Les propriétaires étaient vraiment de très braves gens, très délicats, de vieux époux excessivement attentifs envers les locataires. Le soir du même jour où je m'installai chez eux, la propriétaire, m'ayant guetté dans l'entrée, m'invita à passer dans la pièce qui servait de bureau. Ici se trouvait aussi le mari, mais la femme paraissait avoir la haute main dans le ménage.

— Pardon, monsieur, commença-t-elle très poliment : — nous aurions besoin de prendre votre signalement.

— Mais je vous l'ai communiqué... mon passeport se trouve chez vous.

— Sans doute, mais... votre profession ?

Ces mots : votre profession ? est une chose très embarrassante et ne me plaisait nulle part. Allons, que peut-on écrire ? Voyageur, c'est trop vague. Homme de lettres, — on n'inspire aucun respect.

— Écrivons plutôt propriétaire, qu'en pensez-vous? me demanda la femme. Cela vaudra mieux.

— Oh oui ! cela vaudra mieux, approuva le mari.

— C'est fait. Eh bien, maintenant : le but de votre séjour à Paris ?

— Je viens voir Paris comme voyageur, en passant.

— Hein, oui, pour voir Paris. Permettez, monsieur, la taille ?

— Comment, quelle taille ?

— Mais quelle taille avez-vous ?

— Vous le voyez, je suis de taille moyenne.

— C'est bien cela, monsieur... Mais je voudrais avoir plus de détails... Je pense, je pense... continua-t-elle un peu embarrassée, consultant son mari du regard.

— Je pense que ce sera TANT, décida le mari, prenant à vue d'œil la mesure de ma taille en centimètres.

— Pourquoi vous le faut-il ? demandai-je.

— Oh, monsieur ! C'est indispensable, répondit la propriétaire, en appuyant aimablement sur le mot indispensable, tout en inscrivant ma taille dans un livre. — Maintenant, monsieur, vos cheveux ? Blonds, hum... d'une nuance assez claire, droits...

Elle marqua les cheveux.

— Permettez, monsieur, continua-t-elle, en posant la plume, se levant et s'approchant de moi de l'air le plus aimable : par ici, deux pas, tout près de la fenêtre. Il faut examiner la couleur de vos yeux. Hum, ils sont clairs...

Elle consulta encore son mari du regard. Ils paraissaient s'aimer beaucoup.

— Plutôt gris, dit le mari d'un ton affairé, même soucieux. Voilà, fit-il un signe à la femme, en indiquant quelque chose au-dessus de son sourcil droit, mais je compris très bien ce qu'il indiquait. J'avais sur le front une petite cicatrice, et il voulait que sa femme notât ce signe particulier.

— Permettez-moi de vous demander quelque chose à présent, dis-je à la propriétaire, quand l'examen fut terminé : est-il possible que l'on exige de vous tant de précision?

— Oh, monsieur ! c'est indis-pen-sable...

— Monsieur ! confirma le mari d'un air important.

— Mais on ne m'a pas questionné à l'hôtel Coquillière.

— Ce n'est pas possible, reprit vivement la propriétaire. Ils auraient pu avoir des ennuis. Il est probable qu'ils vous ont examiné, ils n'ont rien dit, mais ils l'ont sûrement fait. Mais nous, nous sommes plus simples et plus francs avec nos locataires, nous les traitons en amis. Vous serez content de nous. Vous allez voir...

— Oh, monsieur !... confirma solennellement le mari, et son visage exprima même de l'attendrissement.

C'étaient des époux très honnêtes, très aimables, autant que je pus les connaître dans la suite. Mais le mot : indispensable n'était pas prononcé d'un ton diminutif ou d'excuse, mais précisément d'un ton de nécessité absolue et qui paraissait concorder avec leur propre opinion personnelle.

Me voilà donc à Paris.

CHAPITRE IV

BAAL

Me voilà donc à Paris... Ne croyez pas cependant que je vous dirai beaucoup de choses sur Paris lui-même. Je pense que vous en avez lu tant de descriptions russes, que cela a fini par vous ennuyer. De plus, vous y avez été vous-mêmes, et vous avez certainement observé mieux que moi. D'ailleurs, quand j'étais à l'étranger, je détestais examiner les choses en suivant le guide, comme d'après une loi, comme si cela était une tâche pour le voyageur, et à cause de cela, j'ai honte de l'avouer, j'ai omis de visiter bien des choses. J'en ai omis aussi à Paris. Ainsi, je ne dirai pas précisément que j'ai examiné Paris, mais voilà ce que je pourrais dire : j'ai défini Paris, je lui ai trouvé une épithète, et je maintiens cette épithète. Voici : c'est la ville la plus morale et la plus vertueuse du monde. Quel ordre, quelle prudence, quels rapports bien définis et bien établis ; comme tout est gardé et réglé ; comme tout le monde est content et parfaitement heureux, et enfin comme tous sont arrivés à être, et se sont persuadés qu'ils sont complètement contents et heureux, et... et... se sont arrêtés à cela. Il n'y a pas d'autre chemin. Vous ne croirez pas qu'ils se sont arrêtés là ; vous allez crier que j'exagère, que ce n'est qu'une calomnie patriotique, amère, qu'en effet tout ne pouvait s'arrêter tout à fait. Mais, mes chers amis, je vous avais bien prévenus, dans le premier chapitre de ces notes, que probablement, je mentirais affreusement. Eh bien, laissez-moi faire. Vous êtes certains aussi que si je mens, je ne le ferai qu'étant convaincu du contraire. A mon idée, c'est déjà bien assez. Eh bien, laissez moi donc libre.

Oui, Paris est une ville merveilleuse. Quel confort,

quelle masse de commodités pour ceux qui ont droit à ces commodités, et encore, quel ordre, on peut dire, quelle accalmie d'ordre. Je reviens toujours à l'ordre. Vraiment, un peu plus et Paris avec ses quinze cent mille habitants se transformera en quelque ville universitaire allemande pétrifiée dans le calme et dans l'ordre, dans le genre de quelque Heidelberg, par exemple. Il tend à le devenir. Est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir de Heidelberg de dimensions colossales ? Et quelle ordonnance ! Comprenez-moi : pas tant l'ordonnance extérieure, qui est infime (bien entendu, relativement), que l'ordonnance intérieure, spirituelle, venant du cœur. Paris se resserre, se diminue volontiers, se rétrécit jusqu'à l'attendrissement. Comment le comparer sous ce rapport à Londres, par exemple? Je n'ai passé que huit jours à Londres, et, — extérieurement au moins, — par quelles vastes images, par quelles vives dispositions, dispositions originales non adoptées à une seule mesure, s'est-il dessiné dans mes souvenirs ! Chaque rudesse, chaque contradiction vivent à côté de leur antithèse et s'obstinent à ne pas se quitter, s'opposent l'une à l'autre, et, évidemment ne s'excluent pas l'une l'autre. Tout cela paraît se défendre avec acharnement et vit de sa propre existence ne semblant pas se gêner nullement. Et cependant, l'on trouve encore ici la lutte sourde, opiniâtre, invétérée, la lutte à mort des principes personnels de tout l'occident, avec la nécessité de s'entendre tant bien que mal, de former d'une façon quelconque une communauté et de s'organiser dans la même fourmilière ; que ce ne soit qu'une fourmilière, mais il faut s'organiser sans se manger les uns les autres ou gare la métamorphose en anthropophages!

Sous ce rapport, on remarque d'un autre côté la même chose qu'à Paris : la même tendance désespérée de s'arrêter au *statu quo* par désespoir, de s'arracher tous les désirs et tout l'espoir, de maudire son avenir, dans lequel la foi manque aux chefs mêmes du parti du progrès, et d'adorer Baal. Je vous prie, cependant, ne vous emportez pas par des expressions élevées ; il n'y a que les âmes des meneurs qui ont conscience de la chose, et cela se remarque inconsciemment, instinctivement, dans les fonctions vitales de la masse. Mais, par exemple, à Paris, le bourgeois est sciemment presque très content, et il est assuré que tout est

comme cela doit être, et il serait prêt à vous rosser si vous aviez l'air d'en douter, il vous battrait, car jusqu'à présent, il craint toujours quelque chose, malgré son assurance. A Londres la même chose arrive, mais quelles larges images vous oppressent ! Extérieurement même, quelle différence avec Paris ! Cette ville immense comme la mer, qui s'agite jour et nuit, le bruit et le hurlement des machines, ces chemins de fer qui passent par-dessus les maisons (bientôt aussi en-dessous), cette hardiesse d'entreprise, qui n'est en réalité que le degré le plus élevé de l'ordre bourgeois, cette Tamise empoisonnée, cet air saturé de charbon de terre, ces splendides squares et ces parcs, ces terribles coins de la ville, tels que Whitechapel, avec sa population sauvage, à demi-nue et affamée ; la cité avec ses millions et son commerce universel, le palais de cristal, l'exposition universelle... Oui, l'exposition est étonnante. Vous sentez une force terrible, qui a réuni cette foule innombrable, venue de tous les points du monde en un seul troupeau ; vous reconnaissez une pensée gigantesque ; vous sentez qu'ici quelque chose a été déjà obtenu, qu'ici il y a la victoire, le triomphe. Vous paraissez même commencer à craindre quelque chose. Oui, si indépendant que vous soyez, vous commencez à craindre. Ceci ne serait-il pas l'idéal atteint? pensez-vous; n'est-ce pas la fin? Ne serait-ce pas « l'unique troupeau »? Ne faudrait-il pas l'accepter en effet comme vérité parfaite et se taire définitivement? Tout cela est si triomphant, si victorieux et si fier, que vous commencez à respirer avec peine. Vous regardez ces centaines de mille, ces millions d'hommes, qui y viennent humblement de toute la surface terrestre, — des hommes venus avec une seule pensée, qui se tiennent silencieux et avec un calme entêtement, dans ce palais colossal, et vous sentez, que quelque chose de définitif s'est accompli, accompli et terminé. C'est comme une image biblique, quelque chose de Babylone, une prophétie de l'Apocalypse, qui s'accomplit devant vos yeux. Vous sentez qu'il faudrait énormément de résistance et de négation séculaires, pour ne pas se soumettre, ne pas céder à l'impression, ne pas s'incliner devant le fait et ne pas adorer Baal, c'est-à-dire ne pas prendre ce qui existe pour son idéal.

Mais c'est une absurdité, direz-vous, une divagation de malade, une excitation nerveuse, une exagération. Personne n'en tient compte, et personne ne le prendra pour son idéal. D'ailleurs, la faim et la servitude viennent à bout dechacun, et sont les premières à inspirer la négation et à engendrer le scepticisme. Les dilettanti repus, qui se promènent pour leur plaisir, peuvent certainement évoquer des images de l'Apocalypse ou céder à leurs nerfs, en exagérant et exploitant chaque phénomène, afin de s'exciter en provoquant de violentes impressions...

Bien, puis-je répondre : supposons que j'aie été entraîné par le décor, je veux bien. Mais si vous aviez vu combien est orgueilleux l'esprit puissant qui a créé ce décor colossal, et combien cet esprit est fièrement convaincu de sa victoire et de son triomphe, vous auriez frémi pour son orgueil, son entêtement et son aveuglement; vous auriez aussi frémi pour ceux sur lesquels règne cet esprit orgueilleux et pour ceux qu'il domine. Auprès de cette grandeur colossale, auprès de cette immense fierté d'un esprit dominateur, avec la perfection triomphante des créations de cet esprit, une créature affamée s'effraie souvent, se soumet, s'humilie, cherche le salut dans le « gin » et la débauche, et commence à croire que tout cela doit être ainsi. Le fait vous oppresse, la masse devient insensible et imite la Chine, ou bien si le scepticisme est engendré, sombres et maudissants, ils cherchent le salut dans quelque chose de pareil au marmonisme. Car à Londres, vous pouvez voir la multitude en tel nombre et dans un tel décor, comme il ne vous arrivera nulle part au monde de la voir. On me disait, par exemple, que dans la nuit du samedi un demi-million d'ouvriers et d'ouvrières, avec leurs enfants, se répandaient comme une mer par toute la ville, se groupant surtout dans certains quartiers, et fêtant toute la nuit le sabbat jusqu'à cinq heures du matin, c'est-à-dire mangeant et buvant comme des brutes, pour toute la semaine. Tout cela apporte l'épargne de la semaine, tout ce qui a été gagné avec une grande peine et tant de malédictions. Le gaz à haute pression brûle dans les boutiques de comestibles et dans les boucheries, éclairant vivement les rues. On dirait qu'un bal s'organise pour les nègres blancs. La foule s'amasse dans les rues et dans les tavernes ouvertes.

On y mange et on y boit. Les brasseries sont décorées comme des palais. Tout est ivre, mais sans joie ; tout est sombre, tout est lourd et étrangement silencieux. Quelquefois seulement des invectives et des rixes sanglantes viennent troubler ce silence suspect, et qui vous impressionne péniblement... Tout cela se hâte de boire jusqu'à la perte de raison... Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes et s'enivrent avec leurs maris ; les enfants courent et rampent entre eux.

Dans une pareille nuit, vers deux heures du matin, je me perdis un jour et je courus les rues au milieu de la foule innombrable de ce sombre peuple, demandant mon chemin presque par signes, car je ne sais pas un mot d'anglais. Je retrouvai mon chemin, mais l'impression de ce que j'avais vu me tourmenta durant environ trois jours. Le peuple reste toujours le peuple, mais ici tout cela était si énorme, si apparent, qu'il semblait que l'on touchât réellement à ce que l'on ne pouvait qu'imaginer avant. Ce n'est pas le peuple que vous voyez ici, mais seulement le désir de s'oublier, désir systématique, désir soumis, désir encouragé. Et vous sentez, en voyant tous ces parias de la société, que la prophétie ne se réalisera pas encore pour eux de longtemps, que de longtemps encore on ne leur donnera ni palmes, ni vêtements blancs, et que longtemps encore ils en appelleront au Très Haut : « Jusques à quand, ô Seigneur ! » Et ils le savent eux-mêmes et, en attendant, ils se vengent de la société par les mormons, les fiévreux, les chemineaux...

Nous sommes étonnés de cette lubie de devenir fiévreux ou chemineau et nous ne comprenons pas qu'il n'y a ici que le désir de s'écarter de notre formule sociale, désir obstiné, inconscient ; désir instinctif de s'écarter de nous à tout prix pour se sauver, de s'écarter de nous avec dégoût et horreur. Ces millions d'êtres, mis au ban et chassés du festin humain, qui se poussent et s'écrasent dans les ténèbres souterraines dans lesquelles les ont précipités leurs frères aînés, frappent à tâtons dans la première porte venue et cherchent une issue, afin de ne pas étouffer dans l'obscur sous-sol. C'est la dernière tentative désespérée de former son groupe, sa propre masse, et de s'écarter de tout, fût-ce de la figure humaine, afin d'agir à son idée, de ne pas être avec nous...

J'ai vu à Londres encore une masse pareille, que vous ne pourrez voir nulle part aussi nombreuse qu'à Londres. Le décor aussi était particulier. Qui est allé à Londres, a bien été au moins une fois la nuit à Haymarket. Dans ce quartier, pendant la nuit, les femmes publiques s'attroupent dans certaines rues par milliers. Les rues sont éclairées par des faisceaux de lumière, dont nous n'avons aucune idée. A chaque pas on rencontre de superbes cafés, ornés de glace et de dorures. On trouve ici les réunions et les asiles. C'est pénible d'entrer dans cette foule. Comme elle est étrangement composée. On trouve ici de vieilles femmes, et des femmes d'une beauté surprenante, devant lesquelles on s'arrête étonné. Dans tout l'univers on ne saurait trouver de femmes aussi belles que les Anglaises. Tout cela se presse avec peine dans les rues, se serre et s'épaissit. La foule déborde du trottoir et encombre toute la rue. Tout cela désire une proie et se jette avec un cynisme éhonté sur le premier venu. On trouve ici de riches et brillants vêtements, et des guenilles, et d'extrêmes différences d'âges, tout à la fois. Dans cette foule affreuse on peut coudoyer le vagabond ivre, on y trouve aussi le richard titré. On y entend des injures, des querelles, des appels et le doux chuchotement engageant d'une beauté encore timide. Et quelquefois une beauté surprenante ! Des visages de keepsake. Je me souviens d'être entré un jour dans un « Casino ». La musique retentissait, on dansait, il y avait une foule de monde. Le décor était splendide. Mais l'humeur sombre des Anglais ne change pas au milieu de la joie : ils dansent avec sérieux, même d'un air morne, faisant à peine le pas, comme s'ils le faisaient par devoir. En haut, dans la galerie, j'aperçus une jeune fille et je m'arrêtai émerveillé : je n'avais encore jamais aperçu une beauté aussi idéale. Elle était assise à une table avec un jeune homme, qui paraissait être un riche gentleman, et ne devait pas être un habitué du Casino. Il l'avait peut-être cherchée et ils s'étaient enfin rencontrés, ou bien ils s'y étaient donné rendez-vous. Ils parlaient peu et d'une façon brève, comme s'ils ne disaient pas ce qu'ils auraient voulu. La conversation était interrompue par de longs silences. Elle aussi était bien triste. Ses traits étaient fins, délicats, mais il y avait

quelque chose de triste et de concentré dans son beau regard un peu orgueilleux, quelque chose de pensif et de languissant. Elle devait être poitrinaire. Elle était, elle ne pouvait pas ne pas être, au-dessus de ces malheureuses femmes par son instruction : car autrement qu'exprimerait le visage humain ? Et cependant elle buvait du « gin » que le jeune homme avait payé. Il se leva enfin, lui serra la main et ils se séparèrent. Il sortit du Casino, et elle, toute rose, avec sur ses joues pâles des taches brûlantes provoquées par l'alcool, sortit et se perdit dans la foule des prostituées. A Haymarket j'ai remarqué des mères qui amenaient leurs jeunes fillettes pour les vendre. Des petites filles d'une douzaine d'années vous prennent par la main et vous engagent à les suivre. Je me souviens que j'aperçus un jour dans la rue, au milieu de la foule, une petite fille âgée de six ans au plus, tout en loques, sale, pieds nus, décharnée et meurtrie : à travers ses guenilles on voyait son petit corps tout couvert de bleus. Elle avait l'air d'aller sans savoir où, sans se hâter, Dieu sait pourquoi elle se trouvait au milieu de la foule ; peut-être avait-elle faim. Personne ne faisait attention à elle. Mais ce qui me frappa le plus, c'est qu'elle portait sur son visage l'expression d'un tel chagrin, d'un tel désespoir sans issue, que de voir ce petit être, accablé par tant de malédiction et de désolation, paraissait contre nature et faisait affreusement mal. Elle branlait sa tête échevelée d'un côté à l'autre, comme si elle discutait quelque chose, écartait ses petits bras, en gesticulant, ensuite les réunissait soudain et les serrait contre sa chétive poitrine nue. Je revins sur mes pas et lui donnai un demi-shilling. Elle prit la pièce, puis me regarda d'un air sauvage, avec un étonnement craintif et se mit soudain à revenir sur ses pas en courant, comme si elle avait peur que je ne lui enlève l'argent. En général, des sujets gais...

Et voilà, une nuit, au milieu de la foule des femmes perdues et des débauchés, je fus arrêté par une femme, qui se frayait un chemin en pressant le pas. Elle était vêtue de noir, coiffée d'un chapeau qui lui couvrait presque tout le visage ; je n'eus pas le temps de l'examiner ; je me rappelle seulement son regard pénétrant. Elle me dit quelque chose que je ne pus comprendre, en mauvais français, me

fourra dans la main un petit papier et alla plus loin. J'examinai le papier à la fenêtre éclairée d'un café : c'était un petit carré ; d'un côté était imprimé : « Crois-tu cela ? » ; de l'autre côté, en français également : « Je suis la résurrection et la vie... » et ainsi de suite, plusieurs lignes. Convenez-en que c'est assez original. On m'expliqua ensuite que c'était une propagande catholique, qui rôde partout, opiniâtre et infatigable. Tantôt ce sont ces papiers qui sont distribués dans les rues, tantôt ce sont des livres qui contiennent des extraits de l'Évangile et de la Bible. On les distribue gratuitement, on vous oblige à les prendre, on vous les met en mains. Il y a une masse de propagandistes hommes et femmes. C'est une propagande intéressée et rouée. Le prêtre catholique cherche lui-même et tâche de s'insinuer dans la pauvre famille de quelque ouvrier. Trouve-t-il, par exemple, quelque malade couché sur un grabat, par terre, dans l'humidité, entouré d'enfants fous de froid et de faim, et d'une femme affamée et souvent ivre : il nourrit, habille, chauffe tout ce monde, soigne le malade, lui donne des remèdes, devient la Providence de la famille et enfin il convertit tout le monde au catholicisme. Quelquefois, après la guérison on le chasse en l'insultant et en le rouant de coups. Il ne se décourage pas et en cherche d'autres. On le chasse encore : il supporte tout et finit par s'emparer de quelqu'un. Mais le prêtre anglican ne va pas chez les pauvres. Les pauvres n'ont pas la permission d'entrer à l'église, car ils n'ont pas de quoi payer leur place sur le banc. Les unions entre ouvriers, et chez les pauvres, en général, sont souvent illégales, parce que ça coûte trop cher de se marier. D'ailleurs, beaucoup de maris frappent leurs femmes cruellement, les défigurent complètement, surtout avec le tisonnier, dont on se sert pour secouer le charbon dans la cheminée. Chez eux c'est un instrument qui est destiné à frapper. Du moins, quand on décrit dans les journaux les discordes de famille, les coups et les meurtres, on parle toujours du tisonnier. Leurs enfants, à peine élevés, vont souvent dans la rue, se confondent avec la foule et enfin ne reviennent plus chez les parents. Les prêtres et les évêques anglicans sont orgueilleux et riches, vivent dans de riches paroisses et s'engraissent avec une parfaite tranquillité de conscience. Ce sont de

grands pédants : ils sont très instruits et croient très gravement et très sérieusement à leur dignité stupidement morale, à leur droit de faire de la morale tranquille et assurée, d'engraisser et de vivre pour les riches. C'est la religion des riches et qui ne s'en cache pas. Au moins c'est rationnel et sans mensonge. Chez ces professeurs de religion, convaincus jusqu'à la stupidité, il existe un certain divertissement : les missions. Ils font le tour du monde, ils vont dans le fond de l'Afrique, pour convertir un sauvage, et ils oublient des millions de sauvages à Londres, parce qu'ils n'ont pas les moyens de les payer. Mais les riches anglais et, en général, tous les veaux d'or de là-bas sont très pieux, sombres, mornes et originaux. Les poètes anglais ont toujours aimé à célébrer la beauté des presbytères en province, à l'ombre des chênes et des ormes séculaires, leurs femmes vertueuses et leurs blondes filles aux yeux bleus d'une beauté idéale...

Mais quand la nuit est passée et que le jour commence, le même esprit sombre et fier plane royalement au-dessus de la ville gigantesque. Ce qui a été pendant la nuit ne le trouble pas, ce qu'il voit autour pendant le jour ne le trouble pas non plus. Baal règne et ne demande pas de soumission, parce qu'il en est sûr. Sa foi en lui-même n'a pas de bornes ; avec dédain et avec calme il donne la charité organisée et il est impossible ensuite de troubler sa confiance en soi. Baal ne se cache pas à lui-même, comme le fait Paris, par exemple, certains phénomènes sauvages, suspects et troublants de la vie. La misère, la souffrance, le murmure et la stupidité de la masse ne le troublent nullement. C'est avec dédain qu'il permet à tous ces phénomènes suspects et de mauvais augure de vivre à côté de sa vie, tout près, en plein jour. Il ne cherche pas à se persuader à lui-même lâchement, fortement, comme fait le Parisien, et à s'encourager et à se rapporter à lui-même que tout est tranquille et bien. Il ne cache pas les pauvres, comme on le fait à Paris, pour que ceux-là ne le dérangent pas et ne gênent pas inutilement son sommeil. Le Parisien fait comme l'autruche : il aime à enfouir sa tête dans le sable, pour ne pas voir les chasseurs qui vont l'atteindre. A Paris... Mais cependant, qu'est ce que je fais? Je ne suis plus à Paris de nouveau... Quand donc, Seigneur, pourrai-je m'habituer à avoir de l'ordre!...

CHAPITRE V

ESSAI SUR LA BOURGEOISIE

Pourquoi tout se serre-t-il par ici, comme s'il voulait se réduire en menue monnaie, se gêner, s'effacer? « Je n'existe pas, je n'existe plus du tout dans le monde ; je me suis caché, passez votre chemin, je vous en prie, et ne me remarquez pas ; faites comme si vous ne me voyez pas ; passez, passez ! »

— Mais de qui parlez-vous donc ? Qui se serre ?

— C'est le bourgeois.

— Permettez, il est roi, il est tout, le tiers état c'est tout, et vous dites qu'il se serre !

— Oui, monsieur ! Pourquoi s'est-il tellement caché derrière l'empereur Napoléon ? Pourquoi a-t-il oublié à la Chambre le style élevé qu'il aimait tant autrefois ? Pourquoi ne veut-il se souvenir de rien et pourquoi fait-il un geste de répulsion quand on le fait penser à quelque chose de l'ancien temps ? Pourquoi son esprit, ses yeux et sa langue expriment-ils l'inquiétude aussitôt que quelqu'un ose désirer quelque chose en sa présence ? Pourquoi dès qu'il se laisse aller par sottise à former un souhait quelconque, tressaille-t-il et se signe-t-il: « Seigneur! Qu'est-ce que je fais donc ! » et longtemps après, il cherche consciencieusement à effacer sa conduite par l'effort et l'obéissance ? Pourquoi regarde-t-il ayant l'air de dire : « Voilà, je ferai un peu de commerce dans ma boutique, aujourd'hui, et si le Seigneur le permet, demain aussi, peut-être aussi après-demain, si le Seigneur veut bien m'accorder cette grâce... Eh bien, alors, alors, que je puisse mettre de côté quelque petite chose, et après moi le déluge. » Pourquoi a-t-il fourré tous les pauvres dans un endroit quelconque et pourquoi assure-t-il qu'il

n'y en a pas du tout ? Pourquoi la littérature gouvernementale lui suffit-elle ? Pourquoi a-t-il une envie furieuse de se persuader que ses journaux sont incorruptibles ? Pourquoi consent-il à dépenser tant d'argent pour payer des espions ? Pourquoi n'ose-t-il souffler mot sur l'expédition du Mexique ? Pourquoi au théâtre les maris sont-ils représentés sous une apparence de richesse et de noblesse, et pourquoi les amants sont-ils toujours si déguenillés, sans situation et sans protection, commis ou artistes, en général très peu de chose ? Pourquoi rêve-t-il que les épouses sont toutes très fidèles, que le foyer prospère, que le pot-au-feu cuit à la flamme de la vertu, et que leurs coiffures se trouvent dans le meilleur état que l'on puisse imaginer ? Quant à la coiffure c'est une chose résolue, il en est ainsi decidé, on n'en parle plus, c'est entendu, et malgré qu'on voie à chaque instant sur les boulevards des fiacres qui passent avec les stores baissés, malgré que des nécessités très intéressantes trouvent parfois des abris, malgré que les toilettes des épouses soient fréquemment beaucoup plus coûteuses qu'on aurait pu le supposer d'après les revenus de l'époux, cela est ainsi, que voulez-vous encore ? Certainement : s'il n'en était pas ainsi, on pourrait croire que l'idéal n'est pas trouvé, que Paris n'est pas tout à fait le paradis terrestre, qu'il serait peut-être possible de désirer quelque chose, que, par conséquent, le bourgeois n'est pas content lui-même de l'état de choses, état de choses qu'il défend lui-même et qu'il voudrait imposer à tout le monde ; que dans la société il y a des accrocs qu'il faudrait raccommoder. Voilà pourquoi le bourgeois noircit avec de l'encre les trous de ses bottes, afin que l'on ne remarque rien ! Les épouses croquent des bonbons, se gantent à donner des attaques de nerfs aux dames russes habitant le lointain Saint-Pétersbourg, montrent leurs petits pieds et relèvent gracieusement leurs robes sur les boulevards. Que faut-il de plus pour le bonheur parfait ? Voilà pourquoi les titres de romans tels que *La Femme, le Mari et l'Amant*, ne sont plus possibles, dans les conditions actuelles, car d'amants il n'y en a pas et il ne peut y en avoir. Et quand il y en aurait à Paris autant que de grains de sable dans la mer, il n'y en a pas quand même et il ne peut y en avoir, car tout est ainsi accepté et décidé,

car tout brille par la vertu. Il le faut, que tout brille par la vertu. Si un soir on venait voir la grande cour du Palais-Royal, jusqu'à onze heures, on serait absolument forcé de verser une larme d'attendrissement. D'innombrables maris se promènent bras dessus bras dessous avec d'innombrables épouses, autour d'eux s'amusent leurs enfants chéris et sages, la fontaine coule avec bruit, et son clapotement monotone nous fait penser à quelque chose de calme, de tranquille, d'éternel, de continuel, de heidelbergeois. Et ce n'est pas l'unique fontaine à Paris qui coule de cette façon : il s'y trouve beaucoup de fontaines, partout c'est la même chose ; le cœur s'en réjouit.

Le besoin de vertu à Paris est inextinguible. Maintenant le Français est sérieux, solide, et s'attendrit même souvent, de sorte que je ne comprends même pas pourquoi il a tellement peur de quelque chose, tellement peur, malgré toute sa « gloire militaire », qui fleurit en France et que Jacques Bonhomme paie si cher. Le Parisien aime beaucoup le commerce, mais il semble que quand il s'occupe du commerce et vous écorche dans sa boutique, il ne vous écorche pas seulement pour avoir des bénéfices, comme autrefois, mais par vertu, par devoir sacré. Amasser une fortune et posséder le plus possible, voilà le code moral, le catéchisme du Parisien. Cela a été toujours, mais à présent cela a une apparence sacro-sainte. Autrefois on reconnaissait quelque chose en dehors de l'argent, et l'homme qui n'en possédait pas, mais qui avait d'autres qualités, pouvait compter sur quelque estime ; à présent, plus du tout. Maintenant il faut gagner de l'argent et posséder le plus possible, pour avoir droit à quelque estime. Et non seulement à l'estime des autres, mais il ne faut pas compter sur son estime à soi-même. Le Parisien ne s'attribue aucune valeur, s'il a conscience que sa poche est vide, et il le fait avec une conviction parfaite. Vous pouvez vous permettre des choses extraordinaires, si vous avez de l'argent. Socrate pauvre n'est qu'un phraseur sot et nuisible, et on ne l'estime qu'au théâtre, car le bourgeois tient encore à estimer la vertu au théâtre.

Le bourgeois est un homme étrange : il proclame directement que l'argent est une vertu supérieure et le devoir de l'homme, et cependant il aime à jouer aux sen-

timents élevés. Tous les Français ont l'air extraordinairement nobles. Le Français le plus vil, qui vous vendrait son propre père pour une pièce de vingt sous, et vous donnerait volontiers, sans que vous le demandiez, quelque chose par-dessus le marché, conserve une tenue si imposante, que vous en devenez tout hésitant. Entrez dans quelque magasin acheter quelque chose, le dernier des employés vous écrase, vraiment il vous écrase, par sa noble attitude. Ce sont ces employés-là qui servent de modèles aux héros de notre théâtre Michel. Vous êtes anéanti, vous vous sentez coupable devant cet employé. Vous étiez venu, par exemple, avec l'intention de dépenser dix francs, et cependant on vous a accueilli comme si vous étiez Lord Devonshire lui-même. Aussitôt vous êtes affreusement honteux, vous avez envie d'assurer au plus tôt que vous n'êtes pas du tout Lord Devonshire, mais seulement un modeste voyageur, et que vous êtes entré pour n'acheter que pour dix francs. Mais le jeune homme qui possède une physionomie heureuse et un cœur des plus nobles, qui vous donne le désir de vous considérer vous-même comme un être vil (car à quel point est-il noble !), commence à vous dépaqueter une dizaine de mille francs de marchandises. Il en a couvert le comptoir dans un clin d'œil; on se figure aussitôt qu'il aura de nouveau tout cela à empaqueter, lui, Grandison, Alcibiade, Montmorency et qui encore ? Et quand on songe que vous avez eu l'impertinence de déranger un pareil marquis avec votre mine peu enviable, avec vos vices et vos défauts, avec vos misérables dix francs, quand on pense à tout cela, aussitôt, malgré soi, au comptoir même, on se méprise souverainement. Vous vous repentez et vous maudissez votre destinée, parce qu'en ce moment vous n'avez que cent francs dans votre poche; vous les jetez, suppliant du regard votre pardon. Mais on enveloppe généreusement la marchandise pour vos misérables cent francs, on vous pardonne l'embarras, le dérangement que vous avez occasionnés dans le magasin et vous vous hâtez de vous effacer. Rentré chez vous, vous vous étonnez beaucoup d'avoir dépensé cent francs, ayant eu l'intention d'en dépenser seulement dix.

Que de fois, en longeant les boulevards ou la rue Vivienne, où se trouvent tant d'énormes magasins de mer-

cerie, je pensais en moi-même : si on laissait venir ici une quantité de dames russes, et... mais ce qui s'ensuivrait est connu, surtout des commis et des intendants dans les gouvernements d'Orel, Tambov et d'autres. Les Russes grillent de faire voir dans les magasins qu'ils ont infiniment d'argent. Mais aussi trouve-t-on de par le monde une impudence telle que celle des Anglaises, par exemple, qui non seulement ne se troublent pas de ce que quelque Adonis, quelque Guillaume Tell ait recouvert pour elles tout le comptoir de marchandises, et retourné tout le magasin de fond en comble, mais commencent même, ô horreur ! à marchander à propos de quelques francs ? Mais Guillaume Tell ne perd pas la tête : il saura se rattraper, et fera payer milady douze mille francs pour un châle de quinze cents francs, et elle en sera tout à fait contente, pardessus le marché.

Mais malgré cela le bourgeois est fou d'indicible noblesse. Au théâtre il lui faut absolument des désintéressés. Gustave ne doit briller que par la noblesse, et le bourgeois pleure d'attendrissement. Il ne pourrait dormir tranquille sans indicible noblesse. Mais avoir pris douze mille francs au lieu de quinze cents francs, c'est même un devoir : il l'a fait par vertu. Il est vil et bas de voler, — cela mène aux galères ; le bourgeois est prêt à pardonner beaucoup, mais il ne pardonne pas le vol, dussiez-vous, vous et vos enfants, mourir de faim. Mais si vous volez par vertu, oh ! alors tout vous sera pardonné. Vous voulez donc faire fortune et amasser du bien, c'est-à-dire accomplir le devoir de la nature et de l'humanité. Voilà pourquoi on a très clairement désigné dans le code les cas de vol dans une intention basse, c'est-à-dire par pure nécessité, et le vol par haute vertu. Ce dernier est fortement appuyé, encouragé et très solidement organisé.

Pourquoi donc enfin, — j'y reviens encore, — pourquoi donc enfin le bourgeois a-t-il encore peur de quelque chose, comme s'il n'était pas dans son assiette? De quoi s'inquiéterait-il ? Des hâbleurs, des phraseurs ? Mais d'un seul coup de pied il les enverrait au diable ! Des arguments de pure raison ? Mais la raison est en faillite devant la réalité, et en outre les plus sages, les plus intelligents, commencent à enseigner à présent qu'il n'existe pas d'argu-

ments de pure raison, que la pure raison n'existe pas, que la logique abstraite n'est pas applicable à l'humanité, qu'il y a la raison des Ivan, des Pierre, des Gustave, mais pas de pure raison ; que c'est une invention, sans fondement, du XVIIIe siècle. Qui craindrait on? Les ouvriers? Mais les ouvriers sont aussi des propriétaires dans l'âme : tout leur idéal consiste à devenir des propriétaires et à amasser le plus de biens possible ; c'est dans leur nature. La nature ne se fait pas toute seule. Elle est l'œuvre des siècles. La nationalité ne se refait pas facilement ; il n'est pas facile de perdre les habitudes séculaires, qui sont entrées dans la chair et dans le sang. Des cultivateurs? Mais les cultivateurs français sont archi-propriétaires, propriétaires les plus obtus, c'est-à-dire l'idéal le meilleur et le plus complet de propriétaire que l'on puisse imaginer. Des communards? Des socialistes enfin? Mais ceux-là n'ont pas tenu ce qu'ils avaient promis et le bourgeois les méprise profondément ; les méprise, et les craint aussi. Oui, il a peur de ceux-là jusqu'à présent. Et cependant, pourquoi les craindrait-il ? L'abbé Sieyès n'avait-il pas prédit dans son fameux pamphlet, que le bourgeois, c'est tout? « Qu'est-ce que le tiers état ? Rien. Que doit-il être ? Tout. » Eh bien, ce qu'il a dit, est arrivé. Ce sont les seules paroles prononcées à cette époque-là qui se soient réalisées ; ce sont les seules qui soient restées. Le bourgeois cependant ne croit pas encore, malgré que tout ce qui a été dit après les paroles de Sieyès, que tout cela ait éclaté comme une bulle de savon. En effet : bientôt après on proclama : liberté, égalité, fraternité. Très bien, monsieur. Quelle liberté ? — La même liberté à tous de faire tout ce qui leur plaît dans les limites de la loi? Quand peut-on faire tout ce qui plaît? — Quand on possède un million. La liberté donne-t-elle à chacun un million?— Non. Qu'est-ce que c'est que l'homme qui n'a pas de million?— L'homme qui n'a pas de million n'est pas celui qui peut faire tout ce qui lui plaît, mais celui avec lequel on fait tout ce qu'on veut. Qu'est-ce qui en résulte? Il en résulte qu'en dehors de la liberté, il y a encore l'égalité, précisément l'égalité devant la loi.

A propos de cette égalité devant la loi on pourrait dire seulement qu'à la façon dont on l'applique, chaque Français pourrait et devrait la considérer comme une offense

personnelle. Que reste-t-il de la formule? — La fraternité. Mais ceci est un article fort bizarre, et qui, nous sommes forcés de l'avouer, est la principale pierre d'achoppement en Occident. Les Occidentaux parlent de la fraternité, comme d'une grande force motrice de l'humanité et ne comprennent pas qu'il est impossible d'obtenir la fraternité si elle n'existe pas en réalité. Que faire ? Il faut à tout prix créer la fraternité. Mais il se trouve qu'il est impossible de créer la fraternité, car elle se crée d'elle-même, elle se trouve, elle existe dans la nature. Mais dans la nature française et, en général, dans la nature occidentale, elle ne se trouve pas, il s'y trouve un principe de singularité, un principe personnel de préservation exagéré, de gain personnel, de définition personnelle dans son propre Moi, l'opposition de ce Moi à toute la nature et à tous les autres hommes, comme d'un principe arbitraire à part, complètement égal et équivalent à tout ce qui existe en dehors.

Eh bien, d'une pareille opposition, il serait impossible de faire naître la fraternité. Pourquoi ? Parce que dans la fraternité, dans la fraternité vraie, ce n'est pas un individu seul, ce n'est pas le Moi qui devrait rétablir son droit d'équivalence et d'équilibre avec tout le RESTE, mais ce devrait être tout ce reste qui, de sa propre impulsion, devrait aller vers cet individu qui réclame ses droits, vers ce Moi particulier, et de soi-même, sans qu'il le demande, devrait le reconnaître équivalent et lui attribuer les mêmes droits qu'il possède lui-même, que tout l'univers possède. Et plus encore : cet individu qui réclame et qui se révolte devrait avant tout sacrifier son Moi, se sacrifier complètement à la société, et non seulement ne pas réclamer ses droits, mais, au contraire, les sacrifier à la société sans condition aucune. Mais l'homme de l'Occident n'est pas habitué à agir ainsi : il exige de force, il exige ses droits, il demande le partage, — eh bien ! la fraternité n'en résulte pas. Certes, il serait possible d'être régénéré ! Mais la régénération demande des milliers d'années pour s'accomplir, car de pareilles idées doivent auparavant entrer dans la chair et dans le sang avant de devenir la réalité. Eh bien, me direz-vous, faudrait-il être impersonnel, afin d'être heureux ? Le salut est-il dans l'effacement ? Bien au contraire, dis-je, non seulement il ne faudrait pas s'effacer,

mais il faudrait encore devenir une personnalité, même à un degré supérieur qu'on ne le devient dans l'Occident. Comprenez-moi : le sacrifice volontaire, en pleine conscience et libre de toute contrainte, le sacrifice de soi-même au profit de tous, est selon moi l'indice du plus grand développement de la personnalité, de sa supériorité, d'une possession parfaite de soi-même, du plus grand libre arbitre. Sacrifier volontairement sa vie pour les autres, se crucifier pour tous, monter sur le bûcher, tout cela n'est possible qu'avec un puissant développement de la personnalité. Une personnalité fortement développée, tout à fait convaincue de son droit d'être une personnalité, ne craignant plus pour elle-même, ne peut rien faire d'elle-même, c'est-à-dire ne peut servir à aucun autre usage que de se sacrifier aux autres, afin que tous les autres deviennent exactement de pareilles personnalités arbitraires et heureuses. C'est la loi de la nature : l'homme normal tend à l'atteindre. Mais il s'y trouve un cheveu, un cheveu des plus fins, mai, s'il rencontre le rouage, tout éclatera à la fois et sera détruit. Voilà : il ne faut pas qu'il se trouve le moindre calcul en faveur de son propre intérêt. Par exemple : je me donne et me sacrifie entièrement pour tous ; mais, voilà, il faut que je me sacrifie complètement, définitivement, sans la moindre pensée d'intérêt, sans penser que si je me sacrifie à la société, la société va aussi se sacrifier pour moi. Il faut précisément se sacrifier comme cela, donner tout et même désirer qu'on ne te donne rien en retour, que personne ne se mette en frais pour toi. Comment faire cela ? C'est exactement la même chose que de ne pas penser à l'ours blanc. Tâchez de vous imposer le problème : ne pas se souvenir de l'ours et vous verrez que le maudit ours s'offrira tout le temps à votre mémoire. Comment faire alors ? Il est impossible de le FAIRE, mais il faut que cela SE FASSE SOI-MÊME, que cela SOIT DANS LA NATURE, que cela soit renfermé inconscient dans la nature de toute une race, en un mot : qu'il y ait un principe fraternel, aimant, — il faut aimer. Il faut que vous soyez attiré instinctivement vous-même vers la fraternité, vers la communauté, vers la concorde ; et que vous soyez attiré malgré les souffrances séculaires du peuple, malgré la grossièreté barbare et l'ignorance, enracinées dans le peuple, malgré l'esclavage

séculaire, malgré l'invasion de l'étranger, en un mot il faut que le besoin de la commune fraternelle soit dans la nature de l'homme, qu'il soit venu au monde avec lui ou bien qu'il ait adopté cette habitude depuis des siècles. En quoi consisterait donc la fraternité, en exprimant cela en langage conscient et raisonné ? Chaque individu viendrait dire à la société de son propre chef, sans aucune contrainte, sans aucun profit pour lui-même : « Nous ne sommes forts que dans l'union ; prenez-moi tout entier, si vous avez besoin de moi, ne songez pas à moi en édictant vos lois, que cela ne vous inquiète pas ; je vous cède tous mes droits et je vous prie de disposer de moi. C'est pour moi le bonheur suprême de tout vous sacrifier et de vous éviter tout dommage. Je veux m'anéantir, je veux me fondre dans l'uniformité complète, pourvu que votre fraternité reste et soit florissante. » Mais la fraternité devra dire alors : « Tu nous donnes trop. Ce que tu nous donnes, nous n'avons pas le droit de ne pas l'accepter, car tu dis que ce serait un bonheur pour toi ; mais que faire, quand nous nous intéressons constamment à ton propre bonheur. Prends-nous donc tous à ton tour. Nous nous efforcerons à chaque instant de te procurer le plus possible de liberté personnelle, le plus d'occasions possible de te manifester. Tu n'as plus d'ennemis à craindre maintenant, ni les hommes, ni la nature. Nous sommes tous pour toi, nous te garantissons la sécurité, nous veillons sur toi sans cesse, car nous sommes frères, nous sommes tous tes frères, et nous sommes nombreux et forts ; sois donc calme et vaillant, ne crains rien et compte sur nous. »

Il n'y a certainement pas de partage à faire après cela, le partage se fera naturellement. Aimez-vous les uns les autres et tout vous sera donné par surcroît.

En voilà une utopie, messieurs ! Tout est fondé sur les sentiments, sur la nature, et non sur la raison. C'est même une certaine humiliation pour la raison. Qu'en pensez-vous ? Est-ce une utopie, oui ou non ?

Mais encore une fois que doit faire le socialiste, si dans l'homme de l'Occident il n'existe pas de principe fraternel, mais au contraire, un principe singulier, personnel, s'isolant constamment, exigeant ses droits l'épée à la

main? Le socialiste, voyant l'absence de fraternité, engage à la fraternité. A défaut de fraternité, il veut faire former une fraternité. Pour faire un civet de lièvre, il faut commencer par avoir un lièvre. Mais le lièvre ne se trouve pas, c'est-à-dire qu'il ne se trouve pas de nature capable de fraternité, de nature, ayant foi dans la fraternité, attirée d'elle-même par la fraternité. En désespoir de cause, le socialiste définit la fraternité future, s'occupe d'elle, en discute la mesure et le poids ; il séduit par ses avantages, discute, enseigne, raconte quel intérêt chacun en recevra, combien chacun y gagnera ; il détermine à quoi chaque personnalité est bonne, quelle charge elle représente, et fait d'avance le partage des biens terrestres : quelle part chacun en mérite et combien chacun paye volontairement de sa personne au bien commun. Mais quelle fraternité y aura-t-il si l'on partage et si l'on détermine à l'avance combien chacun mérite et ce que chacun doit faire? Cependant, on a proclamé la formule : « Un pour tous et tous pour un. » Certainement, il est impossible de trouver mieux, d'autant plus que la formule a été prise sans y rien changer dans un livre très connu. Mais on s'est mis à appliquer la formule et au bout de six mois les frères mirent en jugement Cabet, le fondateur de la confrérie. Les fouriéristes, dit-on, ont retiré leurs derniers neuf cent mille francs de capital et cherchent toujours à organiser un phalanstère. Cela ne réussit pas. Il est certes fort attrayant de vivre suivant le principe de la raison, sinon de la fraternité, c'est-à-dire convenablement, quand tous te servent de garantie et ne te demandent que le travail et l'accord. Mais ici se pose encore l'énigme : l'homme est assuré, on lui promet de le nourrir, de lui procurer de l'ouvrage et on ne lui demande qu'un peu de sa liberté individuelle pour le bien commun, un très petit peu. Non, l'homme ne veut pas vivre selon ces principes, et le peu qu'il doit donner lui est à charge. Il croit bêtement que c'est une prison et qu'il serait mieux tout seul, c'est-à-dire en liberté. Et cependant, en liberté il est battu, il manque d'ouvrage, il meurt de faim, et il n'a aucune liberté ; mais cet original se figure qu'il est plus heureux étant libre. Bien entendu, le socialiste n'a plus qu'à n'y pas songer, à lui dire qu'il est un imbécile, qu'il n'est pas à la hauteur,

qu'il n'est pas mûr et qu'il ne comprend pas son propre intérêt ; qu'une fourmi quelconque, une fourmi qui n'est pas douée de la parole, une fourmi infime est bien plus intelligente que lui, car il fait si bon dans une fourmilière, tout est réglé, tous sont rassasiés, heureux, chacun a sa besogne ; en un mot : l'homme est encore loin de la fourmilière.

Autrement dit : le socialisme serait possible, mais pas en France.

Et poussé au désespoir suprême, le socialisme proclame enfin : liberté, égalité, fraternité ou la mort. Mais alors, il ne reste plus rien à dire, et le bourgeois triomphe.

Mais si le bourgeois triomphe, c'est donc que la formule de Sieyès s'est accomplie exactement et à la lettre. Et si le bourgeois est tout, pourquoi s'intimide-t-il, pourquoi se gêne-t-il, que craint-il ? Tous ont lâché, tous se sont montrés insolvables. Avant, du temps de Louis-Philippe, par exemple, le bourgeois ne s'intimidait pas du tout et n'avait pas peur, et cependant alors, il régnait déjà. Oui, alors il luttait encore, il sentait qu'il avait encore des ennemis et il eut raison d'eux pour la dernière fois, aux barricades de juin, par le fusil et la baïonnette. Mais le combat fut terminé et le bourgeois vit soudain qu'il était seul sur la terre, que rien n'était mieux que lui, qu'il était l'idéal et n'avait plus comme autrefois à persuader tout l'univers, qu'il était l'idéal ; mais qu'il n'avait qu'à poser avec calme et majesté devant l'univers au point de vue de la beauté suprême et de toutes les perfections humaines possibles. La situation est gênante comme vous le voyez. Napoléon III les tira d'embarras. Il leur tomba du ciel, comme l'unique issue d'une difficulté, comme l'unique moyen. Depuis, le bourgeois possède le bien-être, il paie très cher pour ce bien-être et il craint tout, parce qu'il est parvenu à tout. Quand on est parvenu à tout, il est bien pénible de tout perdre. D'où il résulte directement, mes amis, que celui qui craint le plus, possède le plus de bien-être. Ne riez pas, je vous en prie. Car qu'est-ce donc que le bourgeois maintenant ?

CHAPITRE VI

SUITE DU PRÉCÉDENT

Et pourquoi donc trouve-t-on TANT DE LAQUAIS PARMI LES BOURGEOIS, malgré leur noble apparence? Je vous prie, ne m'accusez pas, ne criez pas que j'exagère, que je calomnie, que la haine parle en moi. Pourquoi? Pour qui? Pourquoi par haine? Il se trouve beaucoup de laquais et voilà tout. La servilité s'empare de plus en plus de la nature du bourgeois, et elle est considérée de plus en plus comme une vertu. Cela doit être ainsi dans l'ordre actuel des choses. C'est une conséquence naturelle. Et surtout, surtout la nature s'y prête. Je ne dis même pas, par exemple, que chez le bourgeois il y a beaucoup d'espionnage inné. Mon opinion est que le développement extraordinaire de l'espionnage en France, non pas de l'espionnage ordinaire, mais de l'espionnage fait de main de maître, par vocation, de l'espionnage élevé à la hauteur d'un art, ayant des procédés étudiés, provient d'une servilité innée.

Quel Gustave idéalement noble, mais ne possédant rien encore, n'ira pas livrer aussitôt pour dix mille francs les lettres de sa bien-aimée et ne trahira pas sa maîtresse au profit du mari? Il se peut que j'exagère, mais il se peut aussi que je me base sur quelques faits.

Le Français s'avance très volontiers pour plaire au pouvoir et agir servilement devant lui, même avec désintéressement, sans prétendre à une récompense immédiate, à crédit. Souvenez-vous de tous ces chercheurs de postes, par exemple, avec les fréquents changements de gouvernement qui ont lieu en France. Souvenez-vous de quels tours ils étaient capables et ce qu'ils avouaient eux-mêmes. Souvenez-vous d'un des iambes de Barbier à ce propos. Je

pris un jour dans un café un journal du 3 juillet. J'aperçois : « Lettre de Vichy. » A Vichy se trouvait alors l'empereur, et la cour, bien entendu ; il y avait des cavalcades, des fêtes. Le correspondant décrivait tout cela. Il commence :

« Nous avons beaucoup d'excellents cavaliers. Vous avez certainement deviné le plus brillant de tous. Sa Majesté se promène tous les jours accompagnée de sa suite, etc... »

Bien entendu, rien ne l'empêche d'admirer les brillantes qualités de son empereur. On peut s'incliner devant son intelligence, sa prudence, ses perfections, etc. On ne peut accuser un monsieur aussi passionné de feindre. « C'est mon opinion, voilà tout », vous répondra-t-il, absolument comme seraient capables de vous répondre quelques-uns de nos journalistes contemporains. Comprenez donc : il est garanti ; il a quelque chose à vous répondre, pour vous fermer la bouche. La liberté de la conscience et de l'opinion est la première liberté du monde. Mais ici, dans ce cas particulier, que peut-il vous dire ? Car ici il n'observe pas les lois de la réalité, il foule aux pieds toute vraisemblance, et il le fait avec intention. Mais cependant, à quoi bon le faire avec intention ? Car personne ne le croirait. Le cavalier certainement ne le lira pas, et s'il le lisait? Serait-il possible que le Français qui a écrit cette « correspondance », que le journal qui l'a publiée, et la rédaction du journal, fussent tous stupides à ce point, pour ne pas comprendre que le souverain n'a que faire de la renommée de premier cavalier de France, qu'à son âge il ne compte plus du tout sur cette renommée? certainement, il ne le croirait pas, si on l'assurait qu'il est le plus adroit cavalier de la France ; on le dit très intelligent. Non, monsieur, il y a ici un autre calcul : que ce soit invraisemblable, que ce soit ridicule, que le souverain lui-même le regarde avec dégoût et un sourire de mépris, tant pis, tant pis, mais en revanche il verra une soumission aveugle, une adulation sans borne, servile, bête, invraisemblable, mais une adulation, et c'est là le point capital.

Raisonnons maintenant : si cela n'était pas dans l'esprit de la nation, si une aussi basse flatterie n'était pas regardée comme possible, ordinaire, tout à fait dans l'ordre des choses et même convenable, — serait-il possible de pu-

blier dans un journal parisien une pareille correspondance? Où pourriez-vous rencontrer dans la presse une flatterie pareille, excepté en France ? Je parle précisément de l'esprit de la nation, parce que ce n'est pas ce journal seul qui parle ainsi, mais presque tous disent à peu près la même chose, à l'exception de deux ou trois qui ne sont pas tout à fait dépendants.

J'étais un jour à une table d'hôte, ce n'était plus en France, mais en Italie, et à table il y avait beaucoup de Français. On parlait de Garibaldi. A ce moment, on parlait partout de Garibaldi. C'était une quinzaine de jours avant Aspromonte. Bien entendu, on parlait à mots couverts ; les uns se taisaient et ne voulaient pas dire leur opinion : les autres hochaient la tête. Le sens général de la conversation était que Garibaldi avait entrepris une affaire pleine de risque, peu raisonnable même ; mais certainement ils énonçaient cette opinion avec certaines réticences, parce que Garibaldi est un homme tellement au-dessus du niveau ordinaire, qu'il pourrait se faire qu'il rendît raisonnable ce qui peut paraître trop risqué d'après les considérations ordinaires. Peu à peu, on passa à la personne même de Garibaldi. On énuméra ses qualités, le jugement était assez favorable au héros italien.

— Non, ce qui m'étonne surtout en lui, dit à haute voix un Français, d'une trentaine d'années, d'un extérieur agréable et imposant, et portant sur le visage le sceau de cette noblesse extraordinaire qui vous frappe dans les Français jusqu'à l'impertinence. — Il y a une circonstance qui m'étonne particulièrement.

Bien entendu, tous se tournèrent avec intérêt vers l'orateur.

La nouvelle qualité découverte en Garibaldi devait intéresser tout le monde.

— En 1860, pendant quelque temps, il jouit à Naples d'un pouvoir illimité et sans aucun contrôle. Il avait en mains vingt millions de l'État ! Il ne rendait compte à personne de cette somme ! Il pouvait prendre et cacher ce qu'il voulait de cette somme et personne ne lui en aurait parlé ! Il ne garda rien et il rendit compte au gouvernement de tout absolument, jusqu'au dernier sou. C'est presque incroyable !

Ses yeux brillaient, quand il parlait des vingt millions de francs.

On peut dire tout ce que l'on veut de Garibaldi. Mais opposer le nom de Garibaldi à ceux qui puisent dans le sac du gouvernement, il n'y avait bien entendu qu'un Français qui fût capable de faire cela.

Et il l'avait dit si franchement, si naïvement! La franchise fait certainement tout pardonner, même la perte de la compréhension et du sens de l'honneur véritable ; mais, ayant aperçu son visage, tout ému au souvenir des vingt millions, je pensai tout à fait par hasard :

« Eh bien, camarade, et si c'était toi qui avais occupé ces fonctions publiques à la place de Garibaldi ?! »

Vous me direz que de nouveau ce n'est pas vrai, que ce ne sont que des cas particuliers, que chez nous les choses se passent exactement de la même façon et qu'il me serait impossible de répondre pour tous les Français. Certainement, mais aussi je ne parle pas de tous en général. La noblesse suprême existe partout, et il se pourrait que chez nous il en arrivât de pires. Mais pourquoi alors en faire une vertu ? Savez-vous ? Il est possible d'être vil et de ne pas perdre le sens de l'honneur ; mais ici il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ont complètement perdu le sens de l'honneur et qui rampent, sans savoir ce qu'ils font, par vertu. Les premiers sont certainement plus vicieux, mais les seconds sont plus méprisables, comme vous voudrez. Un pareil catéchisme de vertu est un mauvais symptôme dans la vie d'une nation. Mais à propos de cas particuliers, je ne veux pas me mettre à discuter avec vous. Car la nation tout entière ne consiste qu'en des cas particuliers, n'est-ce pas ?

Je pense même ainsi : je me suis peut-être trompé en disant que le bourgeois a l'air d'être gêné, d'avoir peur de quelque chose. Il est réellement gêné et il a peur, mais, somme toute, le bourgeois jouit du bien-être. Malgré qu'il se trompe lui-même, malgré qu'il se dise à lui-même, à chaque instant, que tout va bien, cela n'empêche nullement son assurance extérieure. De plus, il a énormément d'assurance, intérieurement même, quand il est excité. Comment tout cela peut-il s'accorder en lui, c'est vraiment un problème, mais c'est ainsi. Le bourgeois n'est pas bête, en

général, mais son esprit paraît court, pour ainsi dire, par extraits. Il a fait une grande provision de conceptions définies, comme si c'était du bois pour l'hiver et il voudrait sérieusement vivre avec elles mille ans. D'ailleurs, qu'est-ce à dire, mille ans ? le bourgeois parle rarement de mille ans, à moins qu'il n'ait un accès d'éloquence. « Après moi le déluge ! » est beaucoup plus usité et trouve plus d'application. Quelle indifférence pour toute chose, quels intérêts banals, éphémères. Je me suis trouvé dans une société, dans une maison à Paris, où étaient venus beaucoup de gens. Tous avaient l'air d'avoir peur de parler de quelque chose en dehors des affaires journalières, en dehors des choses terre à terre, de s'occuper des intérêts communs, des intérêts publics. Il me semble qu'il ne pouvait y avoir ici la crainte des espions ; tout simplement tous avaient perdu l'habitude de raisonner et de parler sérieusement. D'ailleurs, on rencontrait des gens qui s'intéressaient très vivement à l'impression que Paris avait faite sur moi, combien je rendais hommage, combien j'étais étonné, écrasé, anéanti. Le Français se croit encore capable d'écraser et d'anéantir moralement. C'est un indice très amusant. Je me souviens surtout d'un vieillard charmant, très bon, très aimable, qui me plaisait sincèrement. Il me cherchait tout le temps du regard, me demandant toujours mon opinion sur Paris et il était très chagriné quand je ne tombais pas en extase. Sa bonne figure exprimait littéralement la souffrance, je n'exagère pas. Oh ! cher M. X !...

Il est impossible de détromper le Français, c'est-à-dire le Parisien (car en réalité tous les Français sont Parisiens), et de l'empêcher de se croire le premier homme de l'univers. D'ailleurs, il ne sait que très peu de l'univers, en dehors de Paris. De plus, il ne tient pas à savoir. C'est un trait commun à toute la nation et très caractéristique. Mais la particularité la plus caractéristique, — c'est l'éloquence. L'amour de l'éloquence vit toujours et augmente de plus en plus. J'aurais bien voulu savoir à quelle époque a commencé cet amour de l'éloquence en France. Certainement, le début principal date de Louis XIV. Il est remarquable qu'en France tout date de Louis XIV. Comment a-t-il fait pour prévaloir, — je ne saurais le comprendre ! Car il n'est pas de beaucoup supérieur aux rois précédents.

Peut-être, parce qu'il a été le premier à dire : l'État, c'est moi. Cela a énormément plu, cela a fait tout le tour de l'Europe. Je pense que c'est par ce mot seul qu'il s'est rendu célèbre.

Même chez nous, ce mot a été connu avec une rapidité étonnante. C'était un souverain populaire par excellence, ce Louis XIV, tout à fait dans l'esprit français ; je ne comprends pas comment ont pu avoir lieu en France ces petites fredaines... enfin, ce qui s'est passé à la fin du XVIIIe siècle. On s'est amusé et on est revenu à l'esprit d'autrefois ; c'est tout ce qu'il faut ; mais l'éloquence, l'éloquence, oh ! — c'est la pierre d'achoppement pour le Parisien. Il est prêt à tout oublier, à tenir les conversations les plus raisonnables, à être le petit garçon le plus obéissant et le plus appliqué, mais quant à l'éloquence, l'éloquence seule ne saurait être oubliée. Il languit et soupire après l'éloquence ; il se rappelle Thiers, Guizot, Odilon Barrot. Y en a-t-il eu de l'éloquence alors ! dit-il quelquefois en lui-même et devient pensif. Napoléon III l'avait compris et décida aussitôt que Jacques Bonhomme ne devait pas devenir pensif et il rétablit l'éloquence peu à peu. C'est dans cette intention que l'on entretient dans le corps législatif six députés libéraux, six députés constants, inamovibles, véritablement libéraux, c'est-à-dire tels qu'il serait peut-être impossible d'acheter, si on le voulait, et cependant ils ne sont que six, — il y en eut six, il y en a six et six ils resteront. Il n'y en aura pas davantage, soyez tranquille, et il n'y en aura pas moins. Et c'est une affaire très maligne, à première vue. La chose est cependant beaucoup plus simple en réalité, et se fait au moyen du suffrage universel. Bien entendu, toutes les mesures sont prises pour qu'ils ne parlent pas trop. Mais il est permis de bavarder.

Chaque année, en temps voulu, les affaires d'État les plus importantes sont discutées et le Parisien est doucement ému. Il sait qu'il y aura de l'éloquence et il est content. Bien entendu, il sait très bien qu'il n'y aura que des joutes oratoires et rien de plus ; qu'il y aura des paroles, des paroles et encore des paroles et que rien ne résultera de ces paroles. Mais il en est très, très content. Et lui, le premier, il trouve que c'est très convenable. Les dis-

cours de certains de ces six représentants jouissent d'une popularité particulière. Et le représentant est toujours disposé à faire des discours pour amuser le public. Quelle chose bizarre : il est parfaitement persuadé lui-même que rien ne pourra résulter de ses discours, que tout cela n'est qu'une plaisanterie et rien de plus, un jeu innocent, une mascarade, et cependant il parle; il parle plusieurs années de suite et il parle très bien, et avec grand plaisir même. Et tous les membres qui l'écoutent ont l'eau à la bouche de plaisir. « En voilà un qui parle bien ! » — et l'eau vient à la bouche du président et de toute la France. Mais voilà, le représentant a terminé, et alors se lève le précepteur de ces enfants chéris et sages. Il annonce solennellement que la composition faite sur le sujet donné : « Le lever du soleil » a été très bien développée et préparée par l'honorable représentant. Nous avons admiré le talent de l'honorable orateur, dit-il, ses idées et son excellente conduite, exprimée dans ses idées, nous en avons tous joui, tous... Mais, quoique l'honorable membre ait parfaitement mérité en récompense un livre avec l'inscription : « Pour sa bonne conduite et ses progrès dans ses études », malgré cela, messieurs, le discours de l'honorable représentant ne vaut rien, d'après des considérations supérieures. J'espère, messieurs, que vous êtes parfaitement de mon avis. » Il s'adresse alors aux autres représentants et son regard commence à briller de sévérité. Les représentants auxquels l'eau était venue à la bouche, applaudissent aussitôt le précepteur avec des transports furieux, et, en même temps, ils serrent la main d'un air touchant au représentant libéral, en le remerciant pour le plaisir procuré, et le prient de leur procurer la prochaine fois aussi ce plaisir libéral avec la permission du précepteur. Le précepteur accorde la bienveillante permission; l'auteur de la description du « Lever du soleil » s'éloigne tout fier de son succès, les représentants s'éloignent, en se pourléchant, au sein de leur famille, et de joie ils vont se promener bras dessous bras dessus avec leurs épouses au Palais-Royal, en écoutant le clapotement des fontaines bienfaisantes; tandis que le précepteur, ayant fait son rapport à qui de droit, annonce à la France que tout va parfaitement bien.

Quelquefois cependant, quand les affaires sont plus

importantes, le jeu acquiert une plus grande solennité. On amène à une des séances le prince Napoléon lui-même. Le prince Napoléon se met soudain à faire de l'opposition, à la complète terreur de tous ces adolescents qui s'instruisent. Le silence règne dans la classe. Le prince Napoléon fait le libéral, le prince n'est pas d'accord avec le gouvernement. d'après lui, il faut telle ou telle chose. Le prince accuse le gouvernement, bref, on dit tout à fait la même chose (supposition faite) qu'auraient dite ces mêmes chers enfants, si le précepteur était sorti de la classe pour un instant. Bien entendu, on observe la juste mesure; et d'ailleurs la supposition est absurde, car tous ces chers enfants sont si bien élevés qu'ils ne bougeraient pas, même si le précepteur les quittait pendant une semaine entière. Et aussitôt que le prince Napoléon a terminé, le précepteur se lève et annonce solennellement que la composition faite sur le sujet donné : « Le lever du soleil » a été parfaitement élaborée et développée par l'honorable orateur. Nous avons admiré le talent, les idées éloquentes et la sagesse du très gracieux prince. Nous sommes prêts à accorder un livre, comme prix de sagesse et de progrès, mais... et ainsi de suite, c'est-à-dire tout ce qui a été dit précédemment. Bien entendu, toute la classe applaudit avec transport, qui s'élève à la fureur, on emmène le prince chez lui, les écoliers sages sortent comme de bons sujets, et le soir ils vont se promener avec leurs épouses au Palais-Royal, écouter le clapotement des jets d'eau bienfaisants, etc., etc., etc., en un mot, l'ordre établi est remarquable.

Nous nous étions égarés un jour dans la salle des Pas-Perdus, et, au lieu d'entrer à la Cour d'assises, nous nous trouvâmes à la Chambre du Tribunal civil. Un avocat tout frisé, vêtu de sa robe et sa toque, parlait en répandant des torrents d'éloquence. Le président, les juges, les avocats, le public, tout le monde était dans le ravissement. Un pieux silence régnait : nous entrâmes sur la pointe des pieds. C'était une affaire d'héritage à laquelle des Pères étaient mêlés. Aujourd'hui les Pères sont constamment mêlés aux procès, surtout quand il s'agit d'héritage. Les aventures les plus scandaleuses, les plus abominables sont révélées ; mais le public garde le silence et se scandalise fort peu, car les Pères ont en ce moment un grand

pouvoir, et le bourgeois est extrêmement sage. Les Pères se rallient de plus en plus à l'opinion que le capital est au-dessus de tout, de toutes ces rêveries et autres choses, et que si l'on amasse de l'argent, on devient une force ; mais que l'éloquence reste bien au-dessous ! L'éloquence seule ne peut rien. A mon avis, cependant, ils se trompent un peu dans le dernier cas. Certainement, le capital est une chose belle et bonne, mais par l'éloquence on peut beaucoup sur les Français. Les épouses cèdent à l'influence des Pères, beaucoup plus même qu'autrefois. On espère même avoir raison du bourgeois.

On expliquait dans le procès comment les Pères, au moyen d'une pression subtile, savante (car pour cela il existe une véritable science), qui avait duré de longues années, surent s'emparer de l'esprit d'une dame belle et fort riche, l'amenèrent à se retirer dans leur couvent ; là-bas ils l'effrayaient jusqu'à la rendre malade, jusqu'à lui donner des attaques de nerfs, toujours avec une gradation calculée savamment. Enfin ils la rendirent vraiment malade, elle devint idiote et ils lui firent accroire que voir ses parents est un grand péché devant le Seigneur. « Sa nièce elle-même, cette âme virginale et enfantine, cet ange de pureté et d'innocence, âgée de quinze ans, n'avait pas le droit d'entrer dans la cellule de sa tante adorée, qui l'aimait plus que tout au monde et qui, à cause de ces roueries astucieuses, ne pouvait l'embrasser et déposer un baiser sur son front virginal où habitait l'ange blanc de l'innocence... » Bref, tout était dans le même ton ; c'était admirable. L'avocat qui avait la parole paraissait fondre de joie de savoir si bien parler ; le président fondait aussi ; le public également. Les Pères avaient perdu la bataille uniquement à cause de l'éloquence. Certainement, ils ne perdent pas courage. Un de perdu, quinze de gagnés.

— Qui est l'avocat ? demandai-je à un jeune étudiant qui se trouvait parmi les auditeurs respectueux. Il s'y trouvait beaucoup d'étudiants et ils étaient tous si convenables. Il me regarda avec étonnement.

— Jules Favre ! répondit-il avec un tel air de pitié méprisante, que j'eus honte enfin.

C'est ainsi qu'il m'arriva de faire connaissance avec la

fleur de l'éloquence française, pour ainsi dire, à sa source principale.

Ces sources sont très nombreuses. Le bourgeois est pénétré d'éloquence jusqu'à la moelle des os. Nous entrâmes un jour au Panthéon pour admirer les grands hommes. L'heure habituelle de la visite était passée et on nous demanda deux francs. Ensuite un invalide respectable et tout cassé prit les clefs et nous conduisit dans les caveaux. Chemin faisant il parlait d'une façon tout à fait ordinaire, en sifflant un peu à cause des dents qui lui manquaient. Mais arrivé aux caveaux, il prit une voix chantante, aussitôt que nous approchâmes de la première tombe.

— Ci-gît Voltaire — Voltaire, ce grand génie de la belle France. Il a déraciné les préjugés, il a détruit l'ignorance, il a lutté avec l'ange des ténèbres et il a élevé le flambeau de l'instruction. Dans ses tragédies, il est parvenu au sublime, bien que la France eût déjà Corneille.

Il récitait évidemment une leçon apprise par cœur. Un jour, quelqu'un lui avait écrit cette tirade sur un papier et il l'avait apprise pour toute la vie : sa figure bonasse s'illumina de plaisir, quand il se mit à nous débiter ces termes pompeux.

— Ci-gît Jean-Jacques Rousseau, continua-t-il, s'approchant de la tombe suivante. Jean-Jacques, l'homme de la nature et de la vérité !

J'éprouvais une grande envie de rire. Le style pompeux avilit tout. On voyait d'ailleurs que le pauvre vieux ne comprenait rien du tout de quoi il s'agissait, quand il parlait de la nature et de la vérité.

— Comme c'est étrange ! lui dis-je. De ces deux grands hommes, l'un a toujours appelé l'autre menteur et mauvais homme, et l'autre appela le premier tout simplement imbécile. Et les voilà mis à côté l'un de l'autre.

— Monsieur, monsieur ! voulut remarquer l'invalide, mais il ne dit rien et nous conduisit encore à un tombeau.

— Ci-gît Lannes, le maréchal Lannes, chanta-t-il encore une fois : un des plus grands héros qu'ait possédés la France, ce pays si fertile en héros. C'était non seulement un grand maréchal, le chef d'armée le plus habile, en exceptant le grand empereur, mais il jouissait encore d'un bien plus précieux. Il était l'ami....

— Mais oui, c'était l'ami de Napoléon, dis-je, voulant abréger ce discours.

— Monsieur. Permettez-moi de parler, interrompit l'invalide d'un ton quelque peu blessé.

— Parlez, parlez, j'écoute.

— Mais il jouissait encore d'un bien plus précieux. Il était l'ami du grand empereur. Aucun des autres maréchaux n'avait eu le bonheur de devenir l'ami du grand homme. Le maréchal Lannes a seul été honoré de cette grande faveur. Quand il mourut sur le champ de bataille pour sa patrie...

— Mais oui, un boulet lui avait emporté les deux jambes.

— Monsieur, monsieur ! Permettez-moi de parler moi-même, cria l'invalide, d'une voix presque plaintive. Il se peut que vous sachiez tout cela... Mais permettez-moi aussi de le raconter.

Cet original avait une furieuse envie de raconter, quoique nous sussions tout cela d'avance.

— Quand il mourut, reprit-il, sur le champ de bataille, pour sa patrie, l'empereur, frappé au cœur et pleurant cette grande perte...

— Vint lui faire ses adieux, dis-je encore malgré moi, et je sentis aussitôt que j'avais mal agi ; j'en eus même honte.

— Monsieur, monsieur ! dit le vieillard, me regardant dans le blanc des yeux avec un reproche plaintif et hochant sa tête grise : — Monsieur ! Je sais, je suis sûr que vous savez tout cela, peut-être mieux que moi. Mais vous m'avez pris pour vous montrer : permettez-moi de parler. Il n'y en a plus beaucoup...

Alors l'empereur, frappé au cœur et pleurant (hélas ! inutilement) cette grande perte, que devaient éprouver lui-même, l'armée et toute la France, s'approcha de son lit de mort et adoucit par son dernier adieu les cruelles souffrances de celui qui mourut presque sous les yeux de son chef. C'est fini, monsieur, ajouta-t-il, me regardant avec reproche, et il alla plus loin...

— Ici se trouve aussi une sépulture : ce sont... quelques sénateurs, ajouta-t-il avec indifférence et il fit un signe de tête en désignant avec négligence plusieurs tombes qui se trouvaient par là. Toute son éloquence s'était dépensée

pour Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et le maréchal Lannes.

C'était un exemple direct, populaire, de l'amour de l'éloquence. Est-ce que tous les discours des orateurs de l'Assemblée nationale, de la Convention et des clubs auxquels le peuple a pris une part presque immédiate, et qui ont fait son éducation, ne lui ont laissé qu'une seule trace: — l'amour de l'éloquence pour l'éloquence?

CHAPITRE VII

« BRIBRI » ET « MA BICHE »

Que font donc les épouses ? Les épouses nagent dans la félicité, comme il a été dit. A propos : vous devez vous demander pourquoi j'écris épouses au lieu d'écrire femmes ? Pour employer le style élevé, messieurs, voilà. Si le bourgeois emploie le style élevé, il dit toujours : mon épouse. Et quoique dans d'autres couches sociales on dise simplement comme partout : ma femme, il vaut mieux suivre l'esprit national de la majorité et employer les termes choisis. C'est plus caractéristique. Il existe d'ailleurs d'autres dénominations. Quand le bourgeois est attendri ou qu'il a envie de tromper sa femme, il l'appelle toujours : « ma biche ». Et réciproquement, la femme aimante, dans un accès de gracieux enjouement, appelle son cher bourgeois : « bribri », ce qui fait bien plaisir au bourgeois. « Bribri » et « ma biche » sont à l'état florissant, maintenant encore plus que jamais. D'ailleurs, c'est une chose entendue (et qui ne se discute presque pas) que « ma biche » et « bribri » doivent servir, à notre époque affairée, de modèle de vertu, de concorde et de l'état délicieux de la société, en opposition aux viles divagations des stupides vagabonds communistes. D'ailleurs, chaque année « bribri » devient de plus en plus complaisant au point de vue conjugal. Il comprend que quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il est impossible de retenir « ma biche », que la Parisienne est créée pour l'amant, qu'il est impossible au mari de se passer de coiffure, qu'il doit se taire, bien entendu, tant qu'il n'a pas encore amassé beaucoup et qu'il ne possède pas grand'chose. Mais quand l'un et l'autre seront accomplis, « bribri » deviendra en général bien plus exigeant, car il aura beaucoup de res-

pect pour lui-même. Eh bien, à ce moment il commence à considérer Gustave tout autrement, surtout si celui-ci est de plus va-nu-pieds et ne possède rien. D'ailleurs, à peine le Parisien a-t-il de l'argent, qu'il veut en se mariant épouser une femme qui a de la fortune. Bien plus encore : on fait le calcul préalablement, et s'il se trouve que les francs et le bien s'équivalent des deux côtés, ils s'unissent. Cela se passe partout de la même façon, mais ici la loi de l'égalité des poches est entrée particulièrement dans les habitudes. Si par exemple la jeune fille à marier a un sou de plus, on ne la donnera pas au prétendant qui a moins, mais on cherchera un « bribri » qui soit mieux.

En outre les mariages d'amour deviennent de plus en plus impossibles et sont presque considérés comme indécents. Cette habitude prudente de l'égalité obligatoire des poches et de l'union des capitaux est rarement violée, et je crois ici encore plus rarement qu'ailleurs. Le bourgeois a su très bien utiliser à son profit la disposition de la fortune de sa femme. Voilà pourquoi il est fort souvent prêt à fermer les yeux sur les aventures de sa « ma biche », et à ne pas remarquer des choses contrariantes, parce que, autrement, c'est-à-dire à l'occasion d'une brouille, la question de la dot peut être soulevée désagréablement. De plus, si « ma biche » devient élégante au-dessus de ses moyens, « bribri », qui remarque tout, se résigne : sa femme exigera moins de lui pour ses toilettes. « Ma biche » devient alors beaucoup plus accommodante. Enfin, comme pour la plupart l'union conjugale est plutôt le mariage des capitaux et que l'on s'inquiète peu de l'inclination mutuelle, « bribri » est prêt à faire quelque infidélité à sa « ma biche ». Et il vaut mieux ne pas se gêner l'un l'autre. Il y a ainsi plus d'accord dans la maison et on entend le doux gazouillement des noms chéris : « bribri » et « ma biche », qui se font entendre plus souvent entre les époux. Enfin, pour tout dire, « bribri » a su parfaitement bien se garantir pour ces sortes d'affaire. Le commissaire de police est à sa disposition à toute heure. C'est ainsi, d'après les lois, qu'il a faites lui-même. A la rigueur, s'il surprend les amants en flagrant délit, il peut les tuer tous les deux et il est assuré de l'impunité. « Ma biche » le sait et elle l'approuve. Une

longue tutelle a fait que « ma biche » ne murmure pas et ne tait pas, comme dans d'autres pays barbares et ridicules, le rêve d'étudier, par exemple, dans les universités et de siéger dans les clubs et dans les chambres de députés. Elle préfère rester dans son état aérien, suspendue comme un canari. On la pare, on la gante, on la conduit aux fêtes, elle danse, elle croque des bonbons, on la traite en apparence comme une reine, et l'homme paraît s'anéantir dans la poussière devant elle. Ce genre de rapport est élaboré très convenablement et avec beaucoup de succès. Bref, les rapports chevaleresques sont respectés, que faut-il de plus? Car on ne lui enlèvera pas Gustave. Elle ne demande pas non plus d'aspirations élevées, vertueuses, etc., etc. : en réalité, elle est aussi capitaliste et aussi intéressée que son époux. Quand les années ont passé, et qu'il n'est plus possible de conserver ses illusions et de se considérer comme un canari ; quand la possibilité d'avoir un nouveau Gustave devient une véritable absurdité, malgré l'imagination la plus ardente et la plus ambitieuse, alors « ma biche » se transforme soudain rapidement et vilement. Elle devient méchante et ménagère. Elle fréquente les églises, elle thésaurise, et un certain cynisme se fait jour de tous côtés : elle se laisse aller à une lassitude, un dépit, des instincts grossiers, une existence sans but, une conversation cynique. Quelques-unes d'entre elles se transforment en souillon. Certainement, tout n'est pas ainsi ; certainement, il y a des apparitions plus lumineuses ; certainement, les rapports sociaux sont les mêmes partout, mais... ici, le sol lui convient davantage, tout est plus original, plus indépendant, plus complet ; tout est plus national. Ici est la source, le germe, de la forme sociale bourgeoise, qui règne maintenant par tout l'univers, imitation éternelle de la grande nation.

Oui, en apparence, « ma chère biche » est reine. Il est difficile de se figurer même quelle exquise politesse, quelle attention importune l'entoure partout, en société et dans la rue. C'est d'une subtilité étonnante : elle arrive à un tel degré de platitude, que certaines âmes honnêtes n'auraient pu le supporter. La contrefaçon trop évidente l'aurait blessée jusqu'au fond du cœur. Mais « ma biche » est elle-même une grande friponne et... elle ne demande pas mieux.

Elle aura toujours gain de cause et préfère tricher au lieu d'aller honnêtement tout droit : c'est plus sûr selon elle, et le jeu est plus amusant. Car le jeu, l'intrigue, c'est tout pour ma biche ; c'est le principal. Mais comme elles s'habillent, comme elles sortent ! « Ma biche » est maniérée, disloquée, elle n'est pas naturelle; mais c'est là son charme, surtout pour des gens blasés et débauchés à un certain point, qui ont perdu le goût de la beauté fraiche, naturelle. « Ma biche » est très peu développée ; elle a un cœur et une cervelle d'oiseau, mais elle est gracieuse, mais elle possède d'innombrables secrets de tant de tours et de subterfuges, que vous vous soumettez, et vous la suivez comme une piquante nouveauté. Elle est même rarement belle. Elle a quelque chose de méchant dans l'expression de son visage. Mais ce n'est rien : ce visage est mobile, enjoué, et possède au plus haut degré le secret de contrefaire le sentiment et la nature. Il se peut que ce qui vous charme en elle ne soit pas qu'elle arrive à contrefaire la nature, mais c'est le procédé de cette contrefaçon, c'est cet art qui vous charme. Pour le Parisien l'amour lui-même ou une bonne contrefaçon de l'amour produisent le même effet. La contrefaçon plaît, peut-être même davantage. A Paris, la femme est de plus en plus considérée à un certain point de vue oriental. Les dames aux camélias sont de plus en plus à la mode. « Prends mon argent et trompe-moi convenablement, c'est-à-dire contrefais l'amour », voilà ce qu'on leur demande. On ne demande presque pas davantage à l'épouse, au moins on s'en contente, et c'est pour cela que Gustave est permis tacitement et par indulgence. D'ailleurs, le bourgeois sait bien qu'avec l'âge « ma biche » prendra ses intérêts et sera pour lui une associée fidèle qui saura thésauriser. Elle lui aide même à l'époque de sa jeunesse. C'est quelquefois elle qui tient tout le commerce, qui attire la clientèle, qui est son bras droit, son commis principal. Il faut bien lui pardonner son Gustave. Dans la rue, la femme est sacrée. Personne ne l'insulte, tous lui font place ; ce n'est pas comme chez nous, où une femme qui n'est pas tout à fait vieille ne peut faire deux pas dans la rue, sans que quelque figure martiale, ou quelque coureur ne la regarde sous le chapeau et n'exprime le désir de faire sa connaissance.

Cependant, malgré la possibilité de Gustave, la forme habituelle et journalière des rapports entre « bribri » et « ma biche » est assez gentille, et même souvent naïve. En général, à l'étranger, — cela m'avait beaucoup frappé, — tous sont beaucoup plus naïfs que les Russes. Il est difficile de bien l'expliquer, il faut l'observer soi-même. Le Russe est sceptique et moqueur, disent les Français, et cela est bien vrai. Nous sommes plutôt cyniques, nous ne tenons pas à ce qui est à nous, nous n'aimons pas ce qui est à nous ; au moins, nous ne l'estimons pas supérieurement, sans comprendre de quoi il s'agit ; nous prenons part aux intérêts européens, aux intérêts de l'humanité en général, sans appartenir à aucune nation, par conséquent nous nous rapportons à tout plus froidement, comme si nous le faisions par devoir, et, en tout cas, d'une façon abstraite. Cependant, je m'écarte de mon sujet. « Bribri » est parfois très naïf. Par exemple, quand il se promène autour des fontaines, il commence à expliquer à « ma biche » pourquoi les fontaines jouent ; il lui explique les lois de la nature, il exprime un orgueil national des beautés du bois de Boulogne, des illuminations, du jeu des grandes eaux de Versailles, des succès de l'empereur Napoléon et de sa gloire militaire ; il jouit de sa curiosité et de son plaisir et il est très content. « Ma biche » la plus friponne est également assez tendre envers son époux, c'est-à-dire ce n'est pas une simulation quelconque, mais une tendresse désintéressée, malgré la coiffure de l'époux. Je n'ai pas encore la prétention, bien entendu, d'enlever les toits des maisons, comme le démon de Le Sage. Je raconte seulement ce qui m'a frappé, ce que j'ai cru observer. « Mon mari n'a pas vu la mer », vous dit une « ma biche », et sa voix exprime une sincère et naïve compassion. Cela veut dire que son mari n'est jamais allé quelque part, à Brest ou à Boulogne, pour voir la mer.

Il faut savoir que le bourgeois a certains besoins très naïfs et très sérieux, qui sont devenus une habitude commune à la bourgeoisie. Ainsi, par exemple, en dehors du besoin de thésauriser et du besoin d'éloquence, il a encore deux besoins, deux besoins très légitimes, consacrés par l'habitude commune et qu'il considère très sérieusement, presque pathétiquement. Le premier de ces besoins,

c'est de voir la mer. Il arrive au Parisien de demeurer et d'être dans le commerce à Paris toute sa vie sans voir la mer. Pourquoi lui faut-il voir la mer ? Il ne le sait pas lui-même, mais il le désire violemment, avec sentiment, il remet son voyage d'année en année, parce que, habituellement, les affaires le retiennent, il s'ennuie et sa femme partage son ennui. En général il y a ici beaucoup de sentiment et j'estime cela. Enfin, il trouve le temps et les moyens ; il se prépare et il part pour plusieurs jours « pour voir la mer ». Au retour, tout ravi, il raconte en termes pompeux ses impressions à sa femme, à ses parents, à ses amis, et il se rappelle toute la vie avec douceur qu'il a vu la mer.

Un autre besoin du bourgeois, besoin légitime et non moins violent, est de se rouler sur l'herbe. C'est que le Parisien, ayant quitté la ville, aime beaucoup à se rouler sur l'herbe et considère comme un devoir de le faire ; et il le fait avec dignité, en sentant qu'il se met ainsi en communion avec la nature, et il aime bien surtout que quelqu'un le regarde pendant ce temps-là. En général, hors de la ville, le Parisien considère comme un devoir d'être plus libre, plus enjoué, plus hardi, de paraître plus naturel, en un mot, plus près de la nature. L'homme de la nature et de la vérité ! Ce respect exagéré de la nature ne se manifeste-t-il pas dans le bourgeois depuis Jean-Jacques ? D'ailleurs ces deux besoins : voir la mer et se rouler sur l'herbe, le Parisien ne se les permet que quand il s'est amassé une fortune, en un mot quand il commence à se respecter, à être fier de lui-même et à se considérer comme un homme. Se rouler sur l'herbe est deux fois, dix fois plus doux, quand cela a lieu sur son propre terrain, acheté avec l'argent gagné par son labeur. En général, quand il quitte les affaires, le bourgeois aime bien à acheter une propriété, construire une maison, avoir un jardin, un mur, des poules, une vache. Et même si tout cela est de dimensions microscopiques, c'est égal, — le bourgeois répète dans un transport touchant, enfantin : « mon arbre, mon mur » ; il le répète à tous ceux qu'il reçoit chez lui, à chaque instant, et il ne cessera pas de le répéter toute sa vie. C'est là qu'il est le plus doux de se rouler sur l'herbe. Pour accomplir ce devoir, il se fait une pelouse devant sa maison. Quelqu'un racontait que chez certain

bourgeois l'herbe ne voulait pas pousser à l'endroit destiné à la pelouse. Il cultivait, il arrosait, il remettait du gazon pris à un autre endroit, — rien ne poussait sur le sable et ne voulait pas prendre. Le hasard avait voulu que la place devant la maison fût ainsi. Alors, il s'acheta un gazon artificiel ; il était allé exprès à Paris pour commander un rond d'herbe de deux mètres de diamètre, et il étendait ce tapis d'herbe fabriquée, tous les jours après-midi, pour se donner une illusion et contenter son besoin légitime de se rouler sur l'herbe. Dans les premiers moments d'enchantement d'avoir acquis une propriété, le bourgeois serait bien capable de cela, de sorte que ce n'est pas moralement invraisemblable.

Maintenant deux mots de Gustave. Gustave est certainement la même chose que le bourgeois, c'est-à-dire commis, marchand, employé, homme de lettres, officier. Gustave, c'est le même « bribri », mais qui n'est pas marié. Mais il ne s'agit pas de cela ; il s'agit de savoir de quoi se pare et dans quoi se drape Gustave maintenant, quel aspect il a à présent, quelles plumes il porte. L'idéal de Gustave change selon les époques et se reflète toujours au théâtre sous l'apparence qu'il a dans la société. Le bourgeois aime particulièrement le vaudeville, mais il préfère le mélodrame. Un vaudeville gai et gras, — c'est l'unique œuvre d'art qui ne soit pas transportable sur un autre sol, et ne peut vivre que dans le lieu de sa naissance, à Paris — le vaudeville, quoiqu'il plaise au bourgeois, ne le satisfait pas complètement. Le bourgeois n'y attache pas grand prix. Il lui faut de la noblesse élevée, inexplicable, il lui faut du sentiment, et le mélodrame contient tout cela. Le Parisien ne peut vivre sans mélodrame. Tant que vivra le bourgeois, le mélodrame ne mourra pas. Il est curieux que le vaudeville lui-même subisse maintenant une transformation. Malgré qu'il soit encore gai et excessivement drôle comme jadis, on commence à y ajouter un autre élément : la morale. Le bourgeois aime beaucoup et regarde comme son devoir le plus sacré et le plus nécessaire de se faire la morale à soi-même et d'en faire à sa « ma biche ». D'ailleurs, aujourd'hui, le bourgeois possède un pouvoir absolu ; c'est une force ; et les petits auteurs de vaudevilles et de mélodrames sont ser-

viles et flattent le pouvoir. Voilà pourquoi, même présenté sous un aspect ridicule, le bourgeois triomphe, et à la fin on lui annonce toujours que tout est bien. Il faut croire que de pareilles déclarations tranquillisent sérieusement le bourgeois. Chaque homme pusillanime, qui n'est pas tout à fait sûr du succès de son affaire, éprouve un douloureux besoin de se rassurer, de s'encourager, de se tranquilliser. Il commence même à croire à des indices favorables. Ici, cela se passe de même. On présente dans le mélodrame de grands caractères et de belles leçons. Ce n'est plus de la gaîté, il y a ici le triomphe pathétique de tout ce que « bribri » aime tant et de ce qui lui plaît. Ce qui lui plaît le plus, c'est la tranquillité politique et le droit de thésauriser afin de s'organiser un intérieur. C'est dans cet esprit-là que l'on écrit maintenant les mélodrames. Gustave se présente dans le même esprit. On peut toujours vérifier, d'après Gustave, quel est au moment donné pour « bribri » l'idéal de la suprême noblesse. Jadis, il y a longtemps de cela, Gustave était poète ou peintre, génie inapprécié, persécuté, martyrisé par les persécutions et les injustices. Il luttait noblement et toujours, pour terminer, la vicomtesse qui se mourait d'amour pour lui secrètement, mais envers laquelle il n'éprouvait qu'une méprisante indifférence, l'unissait à sa fille adoptive Cécile, qui n'avait pas le sou, mais qui possédait soudain une masse d'argent. Ordinairement, Gustave se révolte et refuse l'argent. Mais voilà que ses œuvres ont remporté un grand succès à l'exposition. Aussi, trois mylords ridicules font irruption dans son logement et lui offrent cent mille francs chacun pour son prochain tableau. Gustave se moque d'eux avec mépris et déclare avec un amer désespoir que tous les hommes sont lâches, indignes de son pinceau, qu'il ne livrera pas l'art, l'art sacré, à la profanation de pygmées, qui n'avaient pas remarqué jusqu'à présent sa supériorité. Mais la vicomtesse fait irruption et déclare que Cécile se meurt d'amour pour lui et qu'à cause de cela il doit peindre des tableaux. C'est alors que Gustave devine que la vicomtesse, qui était autrefois son ennemie et qui empêchait ses œuvres d'être admises à l'exposition, l'aime secrètement, elle se vengeait par jalousie. Bien entendu, Gustave prend aussitôt l'argent des mylords, en leur disant encore une fois des

sottises, ce qui leur fait bien plaisir ; il se précipite chez Cécile, consent à accepter son million, pardonne à la vicomtesse, qui se retire dans ses terres et, s'étant uni par le mariage, il commence à se pourvoir d'enfants, de flanelles, de bonnets de coton, et le soir il se promène avec « ma biche » auprès des fontaines bienfaisantes, qui lui rappellent, bien entendu, par le doux clapotement de leurs jets, la fidélité, la solidité et le calme de son bonheur terrestre.

Il arrive quelquefois que Gustave n'est pas un commis, mais quelque malheureux orphelin abandonné, dont le cœur est plein de noblesse ineffable. On apprend tout à coup qu'il n'est pas du tout orphelin, mais qu'il est le fils légitime de Rothschild. Il reçoit des millions. Mais Gustave rejette les millions avec mépris et fierté. Pourquoi ? Il le faut ainsi pour l'éloquence. Mais voilà madame Beaupré, une femme de banquier qui est folle de lui, qui vient faire irruption chez lui ; c'est chez son mari, le banquier, qu'il est employé. Mme Beaupré déclare que Cécile va mourir d'amour pour lui et qu'il doit aller la sauver. Gustave devine que Mme Beaupré est amoureuse de lui, ramasse les millions, et, adressant à tous des reproches dans les pires termes, parce que nulle part dans tout le genre humain on ne peut trouver autant d'ineffable noblesse qu'en lui-même, il se rend chez Cécile et l'épouse. La femme du banquier se retire dans ses terres. Beaupré triomphe, car sa femme qui était au bord de l'abîme, reste pure et sainte, et Gustave commence à se pourvoir d'enfants et va se promener le soir auprès des fontaines bienfaisantes, qui lui rappellent par le clapotement de leurs eaux, etc., etc., etc.

On représente maintenant l'ineffable noblesse le plus souvent sous les traits d'un officier, ou d'un officier de génie, ou quelqu'un du même genre, mais surtout militaire et décoré du ruban de la Légion d'honneur, « acheté avec son sang ». A propos, ce ruban est affreux. Le porteur en est si fier, qu'il est difficile de se trouver avec lui, de voyager dans le même compartiment, d'être à côté de lui au théâtre, ou au restaurant. C'est tout juste s'il ne vous crache pas à la figure, il se moque de vous honteusement, il souffle, il s'étouffe de moquerie, jusqu'à vous donner des

nausées, vous avez un épanchement de bile et vous êtes forcé d'envoyer chercher le médecin. Mais les Français l'aiment beaucoup. Il est à remarquer qu'on fait trop attention au théâtre aujourd'hui à M. Beaupré, beaucoup plus au moins qu'autrefois. Beaupré a certainement amassé beaucoup d'argent et beaucoup de biens. Il est droit, il est simple, un peu ridicule avec ses habitudes bourgeoises et parce qu'il est le mari ; mais il est bon, il est honnête, généreux et infiniment noble dans l'acte où il doit souffrir du soupçon que « ma biche » lui est infidèle. Mais quand même, généreusement il se décide à lui pardonner. Il se trouve qu'elle est pure comme une colombe, qu'elle voulait seulement plaisanter, en s'entichant de Gustave, et que « bribri », qui l'écrase par sa générosité, lui est plus précieux que tout. Cécile est toujours sans le sou, bien entendu, mais seulement au premier acte ; il se trouve ensuite qu'elle possède un million. Gustave est fier et noble avec mépris, comme toujours, mais il est un peu plus bravache, parce qu'il est militaire. Ce qu'il a de plus précieux au monde c'est sa croix, achetée avec son sang et « l'épée de mon père ». Il parle de cette épée de son père à chaque instant, mal à propos, partout ; vous ne comprenez même pas de quoi il s'agit ; il insulte tout le monde, il se fiche de tout le monde, mais tous s'inclinent devant lui, et les spectateurs pleurent et applaudissent (ils pleurent à la lettre). Bien entendu, il n'a pas le sou, c'est la condition *sine qua non*. Mme Beaupré est amoureuse de lui comme de raison, Cécile aussi, mais il ne soupçonne pas l'amour de Cécile. Cécile geint d'amour pendant cinq actes. Enfin, il neige, ou il se passe quelque chose d'analogue, Cécile veut se jeter par la fenêtre. Mais sous la fenêtre retentissent deux coups de feu. Tout le monde accourt : Gustave rentre lentement, tout pâle, le bras en écharpe. Le ruban, acheté avec son sang, fleurit sa boutonnière. Le calomniateur et le séducteur de Cécile est puni. Gustave oublie enfin que Cécile l'aime et que tout cela ce sont des tours de Mme Beaupré. Mais Mme Beaupré est pâle, effrayée ! et Gustave devine qu'elle l'aime. Voilà qu'un nouveau coup de feu retentit. C'est Beaupré qui se tue par désespoir. Mme Beaupré pousse un cri, s'élance vers la porte, mais M. Beaupré paraît lui-même et il porte un renard tué ou quelque chose dans

ce genre. La leçon est donnée : « ma biche » ne l'oubliera jamais. Elle s'attache à « bribri », qui pardonne tout. Soudain, il se trouve chez Cécile un million et Gustave se révolte encore. Il refuse de se marier, il fait le renchéri, il dit des gros mots. Il faut absolument que Gustave dise des gros mots et qu'il se fiche du million, car autrement le bourgeois ne lui pardonnerait pas ; il y aurait trop peu de noblesse ineffable et ne croyez pas, je vous prie, que le bourgeois soit capable de se contredire. Ne craignez rien, le million ne manquera pas à l'heureux couple, il est inévitable et il paraît à la fin comme récompense pour la vertu. Le bourgeois est fidèle à lui-même. Enfin, Gustave prend le million, Cécile, et alors commencent les fontaines inévitables, les bonnets de coton, le clapotement, etc. Ainsi, se trouvent beaucoup de sentiment et une énorme quantité de noblesse ineffable, et Beaupré, qui triomphe et écrase tout le monde par ses vertus familiales et par-dessus tout, par-dessus tout le million, comme un fatum, comme une loi de la nature, auquel revient tout l'honneur, tout le culte, toute la gloire, etc., etc.

« Bribri » et « ma biche » quittent le théâtre complètement satisfaits, calmés et consolés. Gustave les accompagne, et aidant la « ma biche » d'un autre à monter en voiture, il lui baise tout doucement la main. Tout va bien.

III

NOTES DU CARNET

Cela seul est solide sous quoi coule le sang. Seuls les lâches oublient que c'est solide non chez ceux qui versent le sang mais chez ceux dont on verse le sang. Voilà la loi du sang sur la terre !

—

Comme État il ne pouvait punir ; hormis la volonté du monarque. Qu'est-ce que c'est que le supplice ? Pour l'État c'est le sacrifice à l'idée. Mais s'il y a l'Église, il n'y a pas de supplice. On ne peut confondre l'Église et l'État. Le fait que cette confusion se produit est un bon signe. En Angleterre et en France on pendrait certainement.

—

Novoié Vrémia, n° 1642. Mardi 23 septembre 1880. Un mauvais et banal article de Dumas fils. Toute l'erreur de la question féministe provient de ce qu'on divise l'indivisible. On considère l'homme et la femme séparément, tandis que c'est un seul et unique organisme. *Il créa l'homme et la femme*. Et même avec les enfants, avec les descendants et les ascendants, avec toute l'humanité, l'homme ne forme qu'un seul organisme. Et on écrit les lois en divisant, en séparant. l'Église ne sépare pas.

—

Dans la nature tout est calculé sur l'état normal. Tout est calculé sur un saint, sur un être sans péché.

—

La beauté est donnée à la femme, au commencemen pour attirer l'homme, car le lien moral est encore faible ;

ensuite la beauté n'est déjà plus nécessaire ; on aime la femme par l'union des âmes.

—

L'opinion publique chez nous est très vilaine ; l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Mais, par endroits on la craint, alors c'est une certaine force qui peut être utile. On dira : l'existence de notre opinion publique est peu garantie. C'est vrai, mais elle est utile du fait même qu'elle existe, faible, mauvaise, mais elle existe et maintenant on ne peut plus la réduire. C'est absolument impossible, bien que son existence, dit-on, ne soit pas assurée. Si on détruit l'opinion publique, alors non seulement il n'y aura plus rien mais même ce qui existe disparaîtra. Notre opinion publique est mauvaise parce qu'elle ne vient que de naître et que tous sont en désaccord. L'opinion publique se forme par une longue marche de l'histoire et par plusieurs générations.

—

Essayez de tracer des limites ; essayez de définir où se termine votre personnalité et où finit une autre? Définissez cela par la science ! Précisément la science s'en charge ; et le socialisme s'appuie précisément sur la science. Avec le christianisme cette question même est impossible.

—

La richesse c'est l'augmentation de la personnalité, la satisfaction matérielle et morale ; alors c'est la désunion de l'individu et de l'entier.

—

Les Allemands, les Polonais, les Juifs, sont des corporations et s'entr'aident. La Russie seule n'a pas de corporations; elle seule est divisée. En outre, le plus important, c'est l'ancienne routine administrative. On dit : Notre société n'est pas conservatrice. C'est vrai. La marche historique des événements (depuis Pierre le Grand) la fit autre, et, le principal, c'est que notre société ne voit pas ce qu'il lui faut conserver. Tout lui est pris, jusqu'à la plus légitime initiative. Tous les droits des Russes sont négatifs. Donnez-leur quelque chose de positif et vous verrez qu'ils seront eux aussi conservateurs.

Notre société n'est pas conservatrice parce qu'elle n'a rien à conserver. Tant pis tant mieux. Chez nous ce n'est pas une phrase, mais malheureusement la vie même.

—

Novoié Vrémia, n° 1667, 28 octobre 1880, mardi. La prophétie du baron Hubner sur le prochain mouvement socialiste en France et en Europe. On invite la Russie à s'y joindre. (*La Russie ne doit pas le faire;* elle doit conserver ses avantages; le socialisme tombera à ses pieds.)

En France, maintenant, les Jésuites s'unissent au socialisme, et avec eux tous les catholiques chassés de Paris par la sottise de Gambetta. Les légitimistes et tous les bonapartistes s'y poussent également. C'est vrai que la France conservatrice est encore forte malgré la sottise des gouvernements et de la République. Mais c'est le commencement de la fin. La fin du monde arrive.

La fin du siècle sera ébranlée d'une secousse telle qu'il n'en fut jamais. La Russie doit être prête, ne pas broncher, observer et attendre. Que la Russie ne s'entremette pas dans cette alliance ! Oh ! horreur ! Alors ce serait la fin, la fin de tout ! Non, chez nous le socialisme n'existe pas. Il y a quelques partisans de Pierre le Grand ; mais la partie saine de la Russie ne bougera pas, et elle est innombrable.

—

Que les Juifs se dispersent par toute la Russie, qu'ils sucent tous les paysans ! Soit, soit, nous ne dirons pas un mot, autrement on pourrait nous accuser de manquer de libéralisme. On pensera peut-être que nous trouvons notre religion supérieure à la leur et que nous les opprimons par intolérance religieuse? Qu'adviendrait-il alors ? Pensez à ce qu'il adviendrait ? !

—

Le Juif ! Bismarck, Beaconsfield, la République française, Gambetta, etc., tout cela comme force ce n'est qu'un mirage. C'est le Juif seul et sa banque qui est leur maître à eux et à toute l'Europe. Et nous entendrons :

Tout d'un coup, il dira *veto* et Bismarck tombera comme une herbe fauchée. Le Juif et la banque sont maintenant

les maîtres de tout, de l'Europe, de l'instruction, de la civilisation, du socialisme, du socialisme surtout, par quoi le Juif arrachera le christianisme et détruira sa civilisation. Et quand il ne restera plus que l'anarchie, le Juif se mettra en tête de tout. Car en propageant le socialisme les Juifs resteront unis entre eux; et quand toute la richesse de l'Europe sera dissipée, il restera la banque des Juifs. L'antéchrist viendra et s'établira sur l'anarchie.

—

L'idéal de la beauté humaine se trouve dans le peuple russe. Le peuple russe est tout entier dans l'orthodoxie et dans son idée. Il n'y a rien de plus en lui, et il ne faut rien de plus, car l'orthodoxie c'est tout. L'orthodoxie c'est l'Église, et l'Église c'est le couronnement de l'édifice pour l'éternité. Celui qui ne comprend pas l'orthodoxie ne comprendra jamais le peuple. C'est peu. Il ne peut pas aimer le peuple russe, ou il l'aime tel qu'il désirerait qu'il fût. Inversement, le peuple n'acceptera jamais un tel homme. Si tu n'aimes pas ce quej 'aime, si tu ne crois pas ce que je crois et ne respectes pas ce qui m'est sacré, tu n'es pas des nôtres. Le peuple ne l'insultera pas, ne le ruinera pas, ne le frappera pas, et même ne lui dira pas un mot. Le peuple est généreux, patient, tolérant. Si l'homme est intelligent, le peuple l'écoutera, le remerciera pour ses conseils dont il profitera même, mais il ne le considérera pas comme un des siens; il ne lui tendra pas la main; il ne lui donnera pas son cœur. Et nos intellectuels sortis des marais finlandais sont passés devant, et ils se fâchent quand on leur dit qu'ils ne connaissent pas le peuple.

—

La cause principale du fait que les propriétaires fonciers ne peuvent s'arranger avec le peuple et trouver des ouvriers, c'est qu'ils ne sont pas Russes mais des déracinés européens.

—

Comment le faire ? Je ne sais. Pierre le Grand trouverait. C'est le principe qui est important. C'est que nous ne savons pas comment commencer. Chez nous, à propos du déficit de 50 millions de roubles pour l'année courante, aussitôt on a proposé de diminuer l'armée de

50.000 hommes. Mettons les choses au point: L'argent passera au bleu et il y aura tout de même 50.000 soldats de moins. D'autres vont même jusqu'à proposer de réduire l'armée de moitié. Mais pourquoi de moitié ? Ne vaudrait-il pas mieux la supprimer tout à fait et la remplacer par la garde nationale? A propos nous n'avons pas encore cette institution européenne, libérale. Ensuite on pourrait instituer les mobiles. Les directeurs des revues libérales deviendront colonels et commandants de division. Ce sera charmant ! Ce n'est pas l'armée qu'il faut diminuer de 50.000 hommes, il faut supprimer les vols dans l'administration de l'armée, etc.

Au cas extrême on pourrait diminuer l'effectif de 50.000, de 100.000 hommes, mais où irait l'argent ? Voilà la question. N'y a-t-il pas des poches vides et pleines qui l'attendent dans ces abîmes sans fond.

—

Vous direz qu'en Orient l'image du saint Sauveur s'est obscurcie? Non, je ne dirai pas cette sottise. La conscience sans Dieu, c'est horrible, elle peut s'égarer jusqu'à la pire immoralité. Ce n'est pas assez de définir la morale la fidélité à ses convictions ; il faut encore se demander sans cesse si nos convictions sont justes ? Le contrôle c'est Christ. Il ne s'agit plus alors de philosophie mais de foi ; la foi c'est la couleur rouge.

—

Les hommes d'affaires sont des gens de moralité douteuse. Mais où avez-vous pris cela ?

Je ne puis trouver moral un homme qui brûle les hérétiques, car je n'admets pas votre idée que la moralité c'est la fidélité aux convictions intérieures. J'ai devant moi l'image morale, l'idéal Christ. Je demande : est-ce que lui brûlerait les hérétiques? Non. Alors brûler les hérétiques est un acte immoral. L'inquisition est immorale par cela seul que dans le cœur, dans la conscience, ait pu germer l'idée de la nécessité de brûler des hommes. Orsini c'est la même chose, Conrad Valenrod aussi : le bien, c'est ce qui est utile; le mal, ce qui est inutile. Non, c'est ce que nous aimons. Toutes les idées du Christ sont déformées par l'esprit humain et semblent impossibles à réaliser.

Présenter la joue, aimer plus que soi-même. Permettez ! Pourquoi tout cela ? Je suis sur la terre pour un temps limité, il n'y a pas d'immortalité, je vivrai à ma guise.

L'État est fait pour le moyen. Quand est-ce que l'État s'est écrié : Je ne trouve pas le moyen? Vous direz que l'Histoire a toujours fait ainsi. Non, ce furent toujours des élus qui conduisirent l'humanité, et aussitôt après ces grands hommes, la médiocrité, il est vrai, formulait les idées des gens supérieurs. Mais toujours ensuite un nouvel homme grand et original, qui ébranlait le code. Il me semble que vous regardez l'État comme quelque chose d'absolu. Croyez-moi, nous n'avons pas encore vu l'État absolu, pas même l'État plus ou moins limité. Tous ne sont que des embryons. Les sociétés se formèrent par besoin de la vie commune. Ce n'est pas vrai. Toujours à cause d'une grande idée.

—

Vous dites qu'agir moralement c'est seulement agir selon ses convictions. Mais où avez-vous pris cela? Je ne vous crois pas. Je dirai au contraire qu'il est immoral d'agir d'après ses convictions, et sans doute vous ne pourrez pas me contredire.

Vous ne trouvez pas moral de verser le sang, mais le verser par conviction vous le trouvez moral. Permettez. Pourquoi est-ce immoral de verser le sang? Si nous n'avons pas pour guide la foi et le Christ, nous nous égarerons toujours. Les idées morales existent. Elles naissent du sentiment religieux, elles ne peuvent jamais se justifier par la logique seule. La vie serait impossible.

Le calembour : le Jésuite ment convaincu que c'est nécessaire pour un noble but. Vous le louez parce qu'il est fidèle à sa conviction. C'est-à-dire : il ment et c'est mal, mais puisqu'il ment par conviction, alors c'est bien. Dans un cas le fait qu'il ment est bien, dans l'autre le fait qu'il ment est mal. C'est superbe !

Sur le terrain où vous vous placez, vous serez toujours battu. Vous ne serez pas battu quand vous accepterez que les idées morales existent, mais qu'on ne peut prouver qu'elles sont morales.

IV

LA REVUE « VRÉMIA »[1]

ANNÉE 1861

Avertissement de l'éditeur.

A dater de janvier 1861 paraîtra le *Vrémia*, revue mensuelle, littéraire et politique. Chaque numéro contiendra de 25 à 30 feuilles, grand format.

Avant d'expliquer pourquoi nous croyons nécessaire de fonder un organe public, littéraire, nous devons dire en quelques mots comment nous comprenons notre temps, et précisément l'époque présente de notre vie sociale. Cela expliquera en même temps l'esprit et la tendance de notre revue.

Nous vivons à une époque extraordinairement remarquable et unique. Pour prouver notre opinion nous ne citerons pas les idées nouvelles et ces besoins nouveaux de la société russe, indiqués unanimement au cours de ces dernières années par le monde intellectuel. Nous ne parlerons pas davantage de la grande question paysanne qui commence à se poser. Tout cela n'est que des phénomènes et des indices de l'immense transformation qui doit s'accomplir pacifiquement dans toute notre patrie, bien qu'elle égale par son importance les plus grands événements de notre histoire, même la réforme de Pierre le Grand. Cette transformation c'est l'union de « l'intelligence » et de ses représentants avec le peuple et l'adaptation du grand peuple russe tout entier à tous les éléments de notre vie courante, l'adaptation de ce peuple qui s'est détourné de la réforme de Pierre le Grand, il y a cent soixante-dix ans, et qui depuis reste éloigné de la classe instruite, vivant à part, d'une vie particulière, indépendante.

1. *Le Temps.*

Nous avons dit : les phénomènes et les indices. Le plus important parmi eux c'est indiscutablement la question de l'amélioration du sort des paysans. Maintenant ce ne sont plus des milliers, mais plusieurs millions de Russes qui entreront dans la vie russe, y apporteront leurs forces fraîches, intactes, et diront leur mot. Ce n'est pas l'hostilité des classes, des vainqueurs et des vaincus, comme partout en Europe, qui doit être donnée comme base au développement des principes futurs de notre vie. Nous ne sommes pas l'Europe et chez nous il ne doit y avoir ni vainqueurs ni vaincus. La réforme de Pierre le Grand nous a déjà coûté trop cher. Elle nous a détachés du peuple. De prime abord le peuple s'en détourna, les formes de la vie qu'elle lui laissait ne convenaient ni à son esprit, ni à ses aspirations, n'étaient ni à sa mesure, ni de son âge. Les partisans du grand tzar appelaient les Allemands, les étrangers.

La désunion morale entre le peuple et les classes supérieures, avec ses chefs et ses meneurs, nous montre assez combien la nouvelle vie d'alors nous coûta cher. Mais en s'éloignant de la réforme, le peuple n'a pas perdu de son esprit. Plusieurs fois il a montré son indépendance, il l'a montrée avec des efforts extraordinaires, convulsifs, puisqu'il était seul et c'était difficile. Il marchait dans l'obscurit, émais gardait opiniâtrement sa route à lui. Il réfléchit à soi et à sa situation; il essaya de se créer sa conception du monde, sa philosophie ; il forgea des sectes mystérieuses; il chercha pour sa vie de nouvelles issues, de nouvelles formes. On ne pouvait s'écarter davantage de l'ancienne voie, on ne pouvait brûler plus hardiment ses vaisseaux que le fitnotre peuple à la sortie de ces nouvelles routes qu'il se chercha lui-même avec tant de souffrances. Et cependant c'est lui qu'on appela le conservateur du schisme stupide des vieilles formes d'avant Pierre le Grand.

Il est évident que les idées du peuple resté sans chef, abandonné à ses propres forces, furent parfois monstrueuses ; les tentatives de nouvelles formes de vie, hideuses. Mais il s'y trouvait le principe général, le même esprit, une foi en soi inébranlable, la force intacte.

Après la réforme, entre le peuple et nous, la classe ins-

truite, il n'y eut qu'un seul cas d'union, en 1812, et nous avons vu comment le peuple s'est conduit. Nous avons compris alors ce qu'il est ; malheureusement lui ne nous connaît pas, ne nous comprend pas.

Cependant voilà que cette discussion prend fin. La réforme de Pierre, qui s'est prolongée jusqu'à nous, est arrivée à ses dernières limites. On ne peut aller plus loin ; il n'y a où aller ; il n'y a plus de route ; elle est parcourue. Tous ceux qui ont suivi Pierre ont étudié l'Europe, se sont joints à la vie européenne sans devenir Européens. Autrefois nous nous reprochions notre incapacité d'« européenisme », maintenant nous pensons autrement; nous savons que nous ne pouvons être Européens, que nous ne pouvons pas nous pousser dans une des formes occidentales de la vie élaborées par l'Europe, par ses propres principes nationaux, de même que nous ne pourrions pas porter un habit fait sur des mesures n'étant pas les nôtres. Nous nous sommes convaincus enfin que nous aussi nous sommes une nation à part, originale au plus haut degré, dont le problème est de se créer une nouvelle forme de la vie, propre à soi, puisée dans notre sol, dans l'esprit et les principes du peuple. Mais sur le terrain de la patrie nous ne sommes pas vaincus. Nous ne renonçons pas à notre passé, nous reconnaissons sa raison d'être. Nous reconnaissons que la réforme a élargi notre conception de la vie. Par elle nous avons compris notre importance à venir dans la grande famille de tous les peuples.

Nous savons que désormais nous ne nous séparerons plus de l'humanité par un mur chinois. Nous entrevoyons, et nous l'entrevoyons avec vénération, que le caractère de notre activité future doit être au plus haut degré panhumain, que l'idée russe sera peut-être la synthèse de toutes les idées que l'Europe développe avec tant de persévérance et de courage dans ses diverses nationalités, qu'en elle disparaîtra peut-être toute hostilité, en même temps que d'elle viendra le futur développement de la population russe.

Ce n'est pas en vain que nous parlons toutes les langues, que nous avons compris toutes les civilisations, que nous sympathisons aux intérêts de chaque peuple européen que nous comprenons le sens et la raison de phénomènes

totalement étrangers à nous. Ce n'est pas en vain que nous avons montré tant de force dans un jugement sévère sur nous-mêmes, qui étonne tous les étrangers. Ils nous l'ont reproché; ils nous ont appelés des êtres sans personnalité, sans patrie, ne comprenant pas que la capacité de s'arracher pour un moment de son sol afin de se regarder sans parti pris est l'indice d'une très forte personnalité, en même temps que la capacité de regarder l'étranger avec indulgence est un des dons les plus grands et les plus nobles de la nature, dont peu de nationalités sont susceptibles. Les étrangers n'ont pas encore entravé nos forces infinies, et maintenant il semble que nous aussi rentrions dans une nouvelle voie.

Or, au moment d'entrer dans cette nouvelle vie, la réconciliation des partisans de la réforme de Pierre avec l'esprit du peuple est une nécessité. Nous ne parlons ici ni des slavophiles, ni des occidentaux ; pour leur querelle de famille notre époque importe peu. Nous parlons de la réconciliation de la civilisation avec les principes du peuple. Nous sentons que les deux partis doivent enfin se comprendre entre eux, doivent expliquer les nombreux malentendus qui se sont accumulés entre eux, et ensuite, une fois d'accord, avec leurs forces réunies, avancer sur la voie nouvelle, large et glorieuse. L'union coûte que coûte, malgré les plus grands sacrifices; l'union le plus vite possible. Voilà quelle est notre idée maîtresse ; voilà quelle est notre devise.

Mais où est le point de contact avec le peuple? Comment faire le premier pas pour se rapprocher de lui ? Voilà la question ; voilà quel doit être le souci de tous ceux à qui est cher le nom russe, de tous ceux qui aiment le peuple et désirent son bonheur. Et son bonheur est le nôtre.

Il est évident que le premier pas pour atteindre l'accord, c'est l'instruction ; le peuple doit savoir lire et écrire ; il ne nous comprendra jamais s'il n'est pas préparé. Il n'y a pas d'autre chemin et nous savons qu'en disant cela nous ne disons rien de nouveau. Mais pendant que la classe instruite fait le premier pas, elle doit profiter encore de sa situation, et en profiter sérieusement. Que le développement de l'instruction augmente rapidement et coûte que coûte ;

voilà le problème principal de notre temps, le premier pas de toute activité.

Nous avons exposé seulement l'idée principale de notre revue ; nous avons fait allusion à son caractère, à son esprit ; mais une autre raison encore nous a poussés à fonder un organe littéraire indépendant.

Ces dernières années nous avons remarqué que dans notre littérature, se développait une disposition particulière, voulue : la soumission aux autorités littéraires. Inutile de dire que nous n'accuserons pas notre presse de lucre ni de vénalité ; nous n'avons pas, comme presque partout en Europe, des revues et des journaux qui vendent leurs convictions contre argent, qui changent leur méprisable science et leurs maîtres pour d'autres, uniquement parce que ceux-ci paient davantage. Remarquons cependant qu'on peut vendre ses convictions pour autre chose que l'argent. On peut se vendre par exemple par servilité innée, par crainte d'être tenu pour un imbécile si on ne partage pas l'avis des autorités littéraires. La médiocrité dorée tremble parfois, même sans raison, devant les opinions établies par les grands maîtres de la littérature, surtout si ces opinions sont exprimées hardiment, avec effronterie et audace.

Parfois il suffit de cette effronterie, de cette audace, pour donner à un écrivain, pas sot, sachant profiter des circonstances, le titre de grand maître de la littérature, d'autorité littéraire, titre qui lui vaut une influence extraordinaire, bien que temporaire, sur la masse, tandis que la timidité fait naître l'esclavage littéraire ; et dans la littérature il n'y a pas place pour l'esclavage. Par soif du pouvoir littéraire, de la supériorité littéraire, du grade littéraire, un littérateur même âgé et respectable est parfois capable de se résoudre à une activité inattendue, étrange, qui fait l'admiration des contemporains et passera à la postérité parmi d'autres anecdotes scandaleuses sur la littérature russe du milieu du XIXe siècle. De tels faits deviennent de plus en plus fréquents, des hommes pareils ont une influence durable, et la presse n'ose pas les attaquer ; elle se tait.

Jusqu'à ce jour il existe dans notre littérature quelques idées et opinions qui n'ont nulle indépendance, mais qui existent comme des vérités indiscutables, uniquement parce que jadis les chefs littéraires en décidèrent ainsi. La

critique devient vulgaire et mesquine. Dans plusieurs périodiques on se tait complètement sur certains écrivains, par crainte de dire quelque chose de mal à propos. On discute pour avoir le dernier mot dans la discussion et non pour la vérité. Le scepticisme à bon marché, nuisible par son influence sur la majorité, couvre avec succès les nullités, et on l'emploie pour attirer les abonnés. La parole sévère de la conviction sincère, profonde, se fait de plus en plus rare. Enfin l'esprit de spéculation, qui se répand dans la littérature, transforme certains périodiques en affaire principalement commerciale ; la valeur littéraire et l'utilité sont reportées au second plan quand elles subsistent encore.

Nous avons décidé de fonder une revue entièrement indépendante des autorités littéraires, malgré notre respect pour elles, où nous dénoncerons hardiment les étrangetés littéraires de notre époque. Nous sommes poussés à agir ainsi par le respect le plus profond de la littérature russe. Notre revue n'aura aucune antipathie, aucun parti pris littéraire. Nous sommes prêts même à reconnaître nos propres erreurs et nos fautes, à les reconnaître publiquement, sans nous trouver ridicules de nous en glorifier (même avant le temps). Nous ne fuirons pas la polémique ; nous ne craindrons pas d' « agacer » parfois les oies littéraires. Le cri de l'oie est parfois utile ; il annonce le beau temps s'il ne sauve pas toujours le Capitole.

Nous donnerons à la critique une attention toute particulière. Non seulement chaque livre remarquable, mais chaque article littéraire digne d'intérêt qui paraîtra dans une revue quelconque sera critiqué dans la nôtre.

La critique ne doit pas disparaître par la raison que les livres sont publiés d'abord dans les revues, et non en édition, comme autrefois.

Laissant de côté toute personnalité, se taisant sur toutes les productions médiocres, si elles ne sont pas nuisibles, le *Vrémia* suivra tous les événements littéraires de quelque importance ; il appellera l'attention sur les faits saillants, positifs, ainsi que négatifs et, sans aucun ménagement, dénoncera la nullité, la malveillance, les faux entraînements, l'orgueil mal placé et l'aristocratisme littéraire où qu'ils paraissent.

Les phénomènes de la vie, les opinions courantes, les principes établis qui sont devenus, à cause d'emplois trop fréquents et intempestifs, des aphorismes vulgaires, étranges et fâcheux, seront soumis à la critique comme les livres nouveaux et les écrits publiés dans la revue.

Notre revue s'impose la règle immuable de dire franchement son opinion sur chaque travail littéraire, honnête. Un grand nom signant une œuvre nous obligera à un jugement plus sévère, et notre revue ne s'abaissera jamais à dire à un écrivain connu une dizaine de compliments pour avoir le droit de lui faire une seule observation désobligeante. La louange est toujours digne, seule la flagornerie sent l'office.

Ne pouvant dans un simple avertissement entrer dans tous les détails de notre édition, nous dirons simplement que notre programme sera très varié.

Saint-Pétersbourg, le 6 septembre 1861.

Le rédacteur en chef,

TH. DOSTOÏEVSKI.

LA REVUE « VRÉMIA » ; ANNÉE 1862

Avertissement.

La première année de l'édition de notre revue se termine, et nous lançons notre appel aux lecteurs pour la deuxième année.

Le public nous a soutenus. Il a répondu à notre appel de l'an passé et a fortifié en nous l'assurance que l'idée au nom de laquelle nous avons entrepris cette publication est juste.

Nous ne voudrions pas nous vanter, mais nous devons dire que l'appui du public a atteint des proportions inconnues depuis longtemps dans notre littérature.

Comment avons-nous servi notre idée ? N'avons-nous pas trompé le public dans les espoirs que nous lui avions donnés ? Avons-nous réussi à exprimer quelque chose ? A ces questions voici ce que nous répondrons. Nous n'avons pas encore pu faire beaucoup, malgré tout notre désir et nos espérances. Nous sommes les premiers à le reconnaître.

Si le public nous a accordé jusqu'au bout sa bienveillance, nous l'attribuons à sa foi en notre honnêteté et en la sincérité de notre idée maîtresse.

C'est ce qui surtout nous est précieux. Nous ne tromperons pas son attente. Presque une année de l'édition de la revue, et les circonstances qui l'accompagnèrent, loin d'ébranler nos convictions les ont encore fortifiées. Nous ne perdons pas l'espoir d'exprimer notre idée complètement. Il y a encore beaucoup de choses à dire, il faut à tout prix arriver à un résultat; il ne faut pas que les événements, les faits, prennent nos littérateurs à l'improviste.

Tous déclarent qu'ils sont pour le progrès. C'est nécessaire ; c'est la condition *sine qua non*.

Mais qu'est-ce que ce progrès quand, en fait, nous en sommes encore aux manuels européens ! Le mouvement en avant est un phénomène normal, légitime ; que Dieu nous garde de l'entraver ! Mais en renonçant à ce qui dans les phénomènes de notre vie antérieure était stérile et pernicieux, nous nous sommes soulevés en l'air et nous avons failli renoncer au sol même. Sans le sol, rien ne poussera ; il n'y aura aucun fruit. Or à chaque fruit il faut *son* sol, *son* propre climat, *sa* culture. Sans un sol solide sous les pieds, la marche en avant est impossible. On peut encore retourner ou tomber des nues. Comment ne pas convenir que nous avons mesuré plusieurs phénomènes de notre vie passée par une mesure trop étroite ? Nous avons mesuré tout avec une nouvelle *archine*, à la hâte, avec une opinion toute faite. Nous avons voulu nous tranquilliser *le plus vite possible*, croire que nous avons raison en tout, et cela veut dire que dans notre for intérieur nous pensons avec crainte : Ne nous mentons-nous pas !

Dans plusieurs phénomènes classés par nous dans le *Royaume des Ténèbres*, nous n'avons pas même remarqué la force du sol, les lois du développement, l'amour. Il faut élaborer de tout cela une opinion nouvelle, sans parti pris, plus perspicace. Nous avons tout détruit uniquement parce que c'était vieux. Que Dieu nous garde des vieilles formes de la vie ; il ne s'agit pas du tout d'elles et nous ne parlons pas de tout cela.

Les émigrants qui vont s'installer à des milliers de verstes

de leurs anciennes demeures, parfois, au moment de partir, en pleurant embrassent la terre où naquirent leurs pères et leurs grands-pères. Il leur semble que c'est ingratitude de quitter le vieux sol, leur vieille mère, parce que les mamelles qui les ont nourris se sont taries et desséchées. Sur la grande route ils ramassent une motte de terre qu'ils emportent comme une chose sacrée pour la laisser à leurs petits-enfants, souvenir éternel, vénéré. Mais le temps passe, les petits-enfants s'étonnent du respect qu'accordait le grand-père à cette poignée de terre. Et les petits-enfants ont raison. Ils ont depuis longtemps un nouveau sol à eux, un sol qui déjà les a nourris.

Mais nous, nous !! Quel nouveau sol avons-nous ? Nous ne sommes même pas des émigrants. Tout simplement nous nous sommes soulevés en l'air. En effet. La sensation intérieure que nous éprouvons maintenant ressemble souvent à celle qu'éprouve l'aéronaute emporté à 7.000 mètres de la terre. Sans doute d'une pareille hauteur il peut faire beaucoup d'observations très curieuses, mais trop abstraites, pas entièrement *proches* de lui, et surtout terriblement dédaigneuses. Cependant, quelque amour qu'il ressente pour la science, il désire toujours redescendre sur la terre. Même il a un peu peur, seul... Il lui est difficile de respirer... On peut tomber... Le ballon peut éclater comme une bulle de savon.

Enfin, avouons la vérité : nous aimons notre sol russe, d'une façon conventionnelle, livresque. Nous nous sommes enfin habitués à trouver que tout ne vaut rien pour nous. Nous sommes devenus si paresseux que nous avons pris l'habitude de laisser les autres travailler pour nous ; ils nous servent tant bien que mal, mais c'est tout prêt. En revanche nous avons accumulé une quantité d'amour-propre, de bile. Ce n'est pas étonnant, c'est la vie sédentaire ! Consultez le médecin. Nous avons soif de pratique et, sans rien faire, nous nous fâchons parce qu'il n'y en a pas. Peut-être si nous savions aimer en trouverions-nous. On peut aimer même ayant de la bile.

Mais en attendant, nous n'avons que querelles et discussions, il est vrai, toujours sur des sujets élevés : la pensée russe, la vie russe, la science russe, etc.

Nous sommes arrivés même à ce point que plusieurs de

nos penseurs demandent *sincèrement* : « Quelle est cette pensée russe ? Quel est ce mot : le sol ? »

La *franchise* de ces questions est un fait très important et qui justifie beaucoup. Nous parlons sérieusement. Cela signifie qu'on désire vraiment s'expliquer si on commence à demander la raison. D'ailleurs les défunts *occidentaux* étaient encore plus conséquents. Eux aussi, dans le cas extrême, ne rusaient jamais et disaient tout nettement qu'il nous fallait devenir, par exemple, au moins des Français. S'ils ne le disaient pas tout à fait, en tout cas ils ouvraient la bouche pour le dire et s'arrêtaient uniquement parce qu'ils engouaient... Le mot s'arrêtait dans la gorge.

Si Bélinski avait vécu encore une année il serait devenu slavophile, c'est-à-dire il serait tombé d'un feu dans l'autre. Et même il ne lui restait rien de plus ; en outre il ne craignait dans le développement de sa pensée aucun feu. Cet homme aimait déjà trop ! Plusieurs de ceux d'aujourd'hui sont au point où s'arrêta Bélinski, bien qu'ils affirment être allés plus loin.

Nos autres penseurs ne veulent pas se reconnaître « peuple » parce qu'ils sont en habit. Les troisièmes veulent faire venir l'esprit nouveau de l'Angleterre, puisqu'il est admis que la marchandise anglaise est la meilleure. Les quatrièmes rôdent à la veille de la découverte des lois générales, de la formule générale, pour toute l'humanité ; ils modèlent la forme générale universelle dans laquelle ils veulent fondre la vie universelle sans distinction de races et de nationalités, c'est-à-dire la transformation de l'homme en monnaie dont l'effigie est effacée.

Nous suivrons exactement la ligne de conduite que nous avons décrite dans notre appel au public de l'an passé ; et bien que jusqu'ici nous n'ayons pu exprimer beaucoup, néanmoins nous avons en conscience travaillé à notre œuvre.

Nous aimons et chérissons ce que nous regardons comme la vérité. Nous avons défendu les belles-lettres, nous avons envisagé la littérature comme une force indépendante et non comme un moyen, bien que nous reconnaissions la légitimité de plusieurs écrits récents de notre monde littéraire.

Nous ne nous sommes pas inclinés devant les autorités

Nous n'avons pas épargné chez les autres l'amour de la phrase, l'égoïsme, le contentement de soi et l'amour-propre qui va jusqu'à sacrifier la vérité ; peut-être même nous laissâmes-nous entraîner jusqu'à la haine.

Nous fûmes entraînés, en plusieurs occasions, nous l'avouons, nous ne le regrettons guère. Reconnaissons encore une erreur. Parfois il nous fut pénible de combattre certaines opinions, en désaccord avec les nôtres ; le public a peut-être été frappé de notre dureté, de notre assurance trop grande contre des opinions honnêtes, exprimées hardiment et non sans nobles intentions. Nous le regrettons, car nous avons promis une polémique sans parti pris. D'ailleurs nous ne pensons pas avoir montré beaucoup de parti pris ; nous nous portons garant de n'en jamais montrer dans l'avenir. Mais nous considérons qu'à notre époque la polémique des idées est nécessaire. Le scepticisme, l'opinion sceptique, tue tout, même l'opinion ; c'est presque l'apathie totale et le rêve mortel, tandis que maintenant la littérature est une des manifestations principales de la vie consciente russe.

Jusqu'à présent tout est arrivé du dehors ; nous avons presque tout reçu gratuitement, à commencer par la science jusqu'aux formes sociales de la vie quotidienne. La littérature, au contraire, est le fruit de notre propre travail, elle provient de notre propre vie. C'est pourquoi nous l'apprécions et l'aimons. C'est pourquoi nous avons foi en elle.

Nous ne donnerons pas la liste de nos futurs collaborateurs ; nous ne nous vanterons pas de nos espérances ; nous ne mettrons pas en évidence les noms des écrivains qui ont participé à notre revue ni les articles qu'ils ont écrits. Si le public en est resté content, il se les rappellera sans cela.

En l'année 1862 notre revue sera éditée suivant le même programme et avec les mêmes collaborateurs.

Saint-Pétersbourg, 23 septembre 1861.

TH. DOSTOÏEVSKI.

LA REVUE « VRÉMIA »; ANNÉE 1863

Avertissement.

Avec 1863 commencera la troisième année de l'existence de notre revue. Notre ligne de conduite reste la même.

Nous savons que certains de nos adversaires tâchent d'obscurcir notre idée maîtresse aux yeux du public, ou de la défigurer. Nous avons des adversaires; il n'en pouvait être autrement. Ils se sont montrés tout d'un coup.

Nous sommes partis en campagne avec trop de succès, pour ne pas provoquer de clabauderies hostiles. C'est bien compréhensible. Nous ne nous en plaignons pas. Il y a des revues, des livres, qui durant plusieurs années non seulement ne provoquent aucune méchanceté, mais même n'attirent sur eux ni l'attention des littérateurs, ni celle du public. Avec nous il en est allé autrement et nous en sommes même contents. Au moins nous avons provoqué la discussion, les racontars. C'est plus flatteur que l'inattention générale.

Bien entendu, nous négligeons les bavardages vils et nuls des routiniers qui ne comprennent pas notre œuvre et sont incapables de la comprendre. Excités par la voix étrangère ils se lancent sur la proie. Ce sont ceux qui les ont à gages, qui les excitent et pensent pour eux. C'est la coutume. La routine n'eut jamais une seule pensée originale. Avec eux il n'est point même besoin de discuter. Mais dans notre littérature il y a les théoriciens et les doctrinaires, et toujours ils nous ont attaqués. Ceux-ci agissent consciemment. Ils nous comprennent et nous les comprenons. Avec eux nous avons discuté et discuterons. Nous expliquerons pourquoi ils nous ont attaqués.

Dès l'apparition de notre revue, les théoriciens ont senti que nous différions sur plusieurs points. Bien que nous soyons d'accord avec eux sur la question qui doit rallier l'unanimité (nous parlons du progrès), cependant dans les moyens, dans l'idéal, dans les points de départ et d'appui de l'idée générale, nous ne pouvons nous entendre. Eux sont les administrateurs et les savants théoriciens des opinions

occidentales. Ils ont tout de suite compris qu'il s'agissait d'eux quand nous parlions du « sol », et avec rage ils nous ont attaqués, nous accusant de pharisaïsme, disant que le « sol » c'est un mot vide que nous-mêmes ne comprenons pas et avons inventé pour produire de l'effet. Et cependant ils nous ont parfaitement compris, à preuve la rage même de leurs attaques. On n'attaque pas avec une telle irritation le mot creux, la métaphore vide. Répétons : il y eut beaucoup de publications ayant la prétention de dire quelque chose de neuf, de poursuivre un but, elles vécurent plusieurs années, mais les théoriciens ne daignèrent pas les honorer de leur attention. Nous, ils nous ont attaqués avec furie.

Ils savent très bien que les appels au sol, à l'union avec le peuple, ne sont pas des sons creux, des mots vides inventés par la spéculation pour produire des effets. Ces paroles ont été pour eux une réminiscence, un reproche pour eux qui bâtissent non sur le sol mais dans l'espace. Nous nous sommes révoltés très sérieusement contre les théoriciens qui n'admettent pas non seulement qu'en l'esprit du peuple est contenu presque *tout*, mais qui nient même cet esprit. Ils désirent uniquement les principes universels et ils croient que l'esprit du peuple dans son développement ultérieur s'efface comme les vieilles monnaies, que tout se confond dans une seule forme, en un seul type général, que d'ailleurs eux-mêmes ne sont pas capables de définir. C'est l'esprit occidental dans son développement extrême et sans la moindre concession. Dans leur rage, ils poursuivaient non seulement les côtés hideux et monstrueux de l'esprit national, les côtés qui nécessairement doivent céder devant le développement général, mais même ils présentaient sous un aspect monstrueux certaines particularités de notre peuple qui sont précisément les gages de son développement indépendant futur, qui font son espoir et sa force indépendante, éternelle. Dans leur dégoût de la boue et du hideux, derrière cette boue et ce hideux ils ont laissé passer beaucoup de choses et n'en ont pas remarqué un grand nombre. Sans doute, désirant sincèrement le bien, furent-ils trop sévères. Avec la passion de découvrir le mal, ils ne cherchèrent que les points noirs et n'ont pas vu les côtés clairs et frais. Parfois, sans le vou-

loir, ils se trouvèrent d'accord avec les calomniateurs de notre peuple, avec les grands seigneurs qui le regardent dédaigneusement et, sans le connaître, le condamnent à l'inaction et ne croient pas à son indépendance.

Il va sans dire que nous les distinguons de ces seigneurs.

Nous comprenons et savons apprécier l'amour et les sentiments magnanimes de ces amis sincères du peuple. Nous estimons et respectons leur activité sincère et honnête, bien que nous ne soyons point d'accord avec eux sur tous les points. Mais ces sentiments ne nous feront point cacher nos convictions. Le silence serait parti pris. De plus, nous ne nous taisions pas auparavant.

Les théoriciens s'enfonçant dans leur sagesse doctrinaire non seulement ne comprennent pas le peuple, mais ils le méprisent même ; bien entendu sans intention mauvaise, presque par hasard. Nous sommes convaincus que même le plus intelligent d'entre eux pense qu'à l'occasion il lu suffirait de causer dix minutes avec le peuple pour le comprendre entièrement, tandis que le peuple pourra fort bien ne pas les écouter, de quoi qu'ils parlent.

Jusqu'à ce jour le peuple ne croit ni à la vérité ni à la sincérité de notre sympathie ; il s'étonne même de ce que nous défendions ses intérêts et non les nôtres ; il se demande quel besoin nous avons de lui. Jusqu'à ce jour nous lui avons causé le langage des oiseaux. Mais les théoriciens obstinés ne veulent pas le voir, et qui sait, non seulement les raisonnements mais les faits eux-mêmes ne pourraient peut-être pas les convaincre qu'ils sont seuls en l'air, complètement isolés et sans aucun point d'appui sur le sol ; que seul cela n'est en rien ce qu'il faut.

Quant à nos doctrinaires, sans doute ils ne nient pas l'esprit populaire ; en revanche ils le regardent de très haut. Toute la discussion est en ceci : comment faut-il comprendre le peuple et l'esprit populaire ? Ils le comprennent trop à la vieille mode. Ils croient en diverses couches et divers résidus sociaux.

Les doctrinaires veulent éduquer le peuple ; ils consentent à écrire des livres à son usage (cependant jusqu'à ce jour ils n'en ont pas écrit un seul), et ils ne comprennent pas le principal : que le peuple commencera à lire leurs livres quand eux-mêmes deviendront « peuple » de

tout leur cœur, de toute leur raison, et non en mascarade ; c'est-à-dire quand les intérêts du peuple deviendront les nôtres, et les nôtres les leurs. Mais pour eux pareil retour au sol est impossible. Ce n'est pas en vain qu'ils parlent tant de leur science, de leur professorat, de leurs qualités et presque de leurs grades. Les plus indulgents d'entre eux consentent à peine à hausser le peuple jusqu'à eux en leur enseignant toutes les sciences et l'instruisant. Ils ne comprennent pas notre expression : « L'union avec l'élément populaire. » Ils nous attaquent pour cette expression, comme si c'était une formule mystique quelconque, renfermant un sens mystérieux. — « Et qu'y a-t-il de nouveau dans l'esprit du peuple ? nous disent-ils. On a dit cela déjà des milliers de fois ; on en a parlé récemment et jadis ; en quoi ici la nouvelle pensée, en quoi les particularités? »

Répétons. Toute la question est dans la compréhension du mot « populisme ». Nos paroles sur l'union ne renfermaient aucun sens mystérieux. Il fallait les prendre à la lettre, et nous restons convaincus que nous nous sommes exprimés clairement. Nous avons dit et répétons que moralement il faut s'unir complètement avec le peuple, le plus étroitement possible. Qu'il faut de toute nécessité se confondre avec lui et devenir moralement une seule unité. Voilà ce que nous avons dit et répétons. Évidemment, théoriciens et doctrinaires ne peuvent concevoir une union aussi complète. De même ceux qui pendant cent cinquante ans, malgré eux, ont été habitués à se regarder comme des êtres à part ne peuvent le comprendre. Nous convenons que le comprendre très bien est difficile. Parfois il est très difficile de comprendre par les livres ce que par les faits de la vie réelle on comprend. D'ailleurs inutile d'entrer dans des explications trop détaillées. Nous ne craignons pas pour notre idée. La pensée juste ne reste jamais incomprise. La vie et la réalité sont pour nous.

Eh ! mon Dieu ! quelles objections nous a-t-on faites parfois ! On craignait pour la science, pour la civilisation ! « Que deviendra la science ? Faut-il que nous tous reprenions le *zipoune* et nous fassions inscrire dans une commune quelconque ? »

A cela nous répondrons que la science n'a rien à craindre. C'est la force éternelle et suprême propre à tous et néces-

saire à tous. Elle est l'air que nous respirons. Elle ne disparaîtra jamais et trouvera sa place partout, et quant au *zipoune*, peut-être n'y en aura-t-il plus quand nous comprendrons d'une façon véritable le peuple et le « populisme ». Quand nous irons sincèrement vers le peuple, le *zipoune* s'en ira peut-être de chez lui. Bien entendu nous faisons cette observation pour consoler les timides et les seigneurs. Nous autres, nous respectons le *zipoune*, c'est un vêtement honnête ; il ne faut pas le dédaigner.

Nous avouons qu'il est plus difficile à nous qu'à personne d'autre d'éditer une revue. Nous apportons l'idée nouvelle de l'indépendance morale, populaire, la plus entière. Nous défendons la Russie ancienne, notre souche, nos principes. Nous devons parler pathétiquement, exhorter et tâcher de prouver. Nous devons exprimer notre idéal avec une clarté absolue. La tâche des accusateurs est plus facile. Ils n'ont qu'à attaquer et siffler pour être compris de tous, souvent même sans se rendre compte au nom de quoi ils attaquent et sifflent. Dieu me garde de parler de haut des accusateurs. Nous respectons l'accusation honnête, générale, indépendante, fondée sur une idée profonde, vivante, réfléchie. Nous-mêmes sommes des accusateurs ; témoin notre revue. Nous voulons dire simplement que pour l'accusateur la sympathie est plus facile à trouver.

Même ceux qui pensent autrement et qui ne sont pas entièrement d'accord avec l'accusateur sont prêts à se rallier à lui.

Est-il besoin de dire que nous, avec nos accusateurs et sérieux et petits, nous repoussons la pourriture des immondices vieillies et des détritus.

Nous n'aspirons pas moins qu'eux à la rénovation, mais nous ne voulons pas avec la boue rejeter l'or ; et la vie et l'expérience nous ont convaincus que l'or existe dans notre sol, l'or natif, qu'il est à la base naturelle, organique, du caractère et de la vie mêmes ; que le salut est dans le sol et dans le peuple.

Ce n'est pas en vain que ce peuple a défendu son originalité. Certains critiques de pacotille se moquent de lui, disent qu'il n'a rien fait, qu'il n'est arrivé à rien. Libre à eux de ne pas le voir. Nous voulons précisément indiquer

ce qu'il a fait; les conséquences le montreront; la science le développera. Nous le croyons, du fait seul que le peuple s'est conservé pendant plusieurs siècles, alors qu'à sa place un autre peuple serait devenu depuis longtemps des Tchouktchi quelconques. Qu'il y ait beaucoup de boue sur lui, mais dans ses idées sur la vie, dans certaines de ses coutumes, dans certaines bases de la société et de la commune, il y a tant de sens, tant de gages d'avenir, que les idéals occidentaux ne peuvent s'appliquer à lui qu'en l'amoindrissant. Ils ne s'appliqueront pas, car ils ne sont pas issus de notre peuple, de notre histoire. A leur création présidèrent d'autres circonstances, et le droit de conserver sa physionomie propre est plus fort que tous ceux qui peuvent exister chez un peuple et une société. Cet axiome est trop connu. Faut-il le répéter? Faut-il répéter que ceux qui trouvent le peuple inapte à l'indépendance par cela même le méprisent?

En réalité, il n'y a que notre revue qui reconnaisse entièrement notre originalité populaire, même sous son aspect actuel. Nous partons directement de lui, du peuple, comme d'un point d'appui indépendant, du peuple tel qu'il existe maintenant, sauvage, après deux siècles d'une sombre servitude, mais nous croyons qu'il porte en soi tous les moyens de son développement. Nous ne sommes pas allés à l'antique Moscou chercher des idéals. Nous n'avons pas dit qu'il faut commencer par tout changer à la façon allemande avant de considérer notre peuple comme un élément propre à l'édifice éternel futur. Nous sommes partis de ce qui est, et nous souhaitons seulement à ce qui est la plus grande liberté de développement. Avec cette liberté nous croyons en l'avenir russe ; nous croyons en la possibilité de son indépendance.

Qui sait! peut-être nous traitera-t-on d'obscurantistes sans comprendre que nous allons peut-être beaucoup plus loin et beaucoup plus au fond que nos accusateurs, en tâchant de prouver que dans certains principes naturels des caractères et des coutumes russes, il y a incomparablement plus de gages sains et vitaux pour le progrès et la rénovation que dans les rêves des rénovateurs occidentaux les plus ardents qui ont déjà condamné leur civilisation et en cherchent l'issue.

Prenons un exemple entre beaucoup. La bas, en Occident, on regarde comme l'idéal extrême et le plus inaccessible du bien-être ce qui chez nous existe en réalité depuis longtemps, non seulement à l'état naturel non développé, mais organisé régulièrement. Chez nous il existe ce fait, que sauf un petit nombre de bourgeois et de fonctionnaires, personne ne doit naître pauvre.

Chaque être, à peine sorti du sein de sa mère, est attaché à la terre ; il a déjà droit à un morceau de la terre commune et ne doit pas mourir de faim. Si malgré cela il y a chez nous tant de pauvres, c'est uniquement parce que ces principes populistes sont restés jusqu'à ce jour non développés, n'ayant pas été honorés de l'attention de nos gens avancés. Mais depuis le 19 février, une nouvelle vie a commencé. Nous la saluons avec joie. Longtemps nous sommes restés inactifs, comme envoûtés par une force terrible, et cependant une soif de vie se manifestait fortement dans notre société. C'est par ce désir de vivre que la société arrivera à sa vraie voie, jusqu'à la conscience que sans l'union avec le peuple elle ne fera rien.

Mais il faut que cette sortie sur le vrai chemin s'accomplisse sans bonds dangereux — *salto mortale*. Nous sommes les premiers à le désirer. C'est pourquoi nous voudrions l'union bienfaisante avec le peuple. En tout cas mieux vaut le progrès et la vie que l'arrêt et le sommeil stupide sous lequel tout se contracte et se paralyse. Dans notre société il y a déjà l'enthousiasme, force précieuse, sacrée, qui attend où s'appliquer et l'issue. Aussi, Dieu fasse que cette force ait une issue légitime, normale. Sans doute la liberté de cette issue, même dans la liberté de paroles, se régulariserait d'elle-même, se jugerait, se dirigerait légitimement, normalement. Nous l'attendons et le désirons sincèrement.

Il nous semble que depuis cette année notre vie progressive doive prendre d'autres formes, et même, en certains cas, d'autres bases. La nécessité de l'élément populaire dans la vie devient évidente et sensible. Autrement il n'y aura ni fond ni soutien pour rien, pour aucune initiative bienfaisante. C'est trop évident ; progressistes et conservateurs le reconnaissent.

Nous respectons toute initiative noble. En ces temps

d'obscurcissement, quand partout paraît la discussion sur le fond et sur les principes, nous tâchons d'avoir les vues les plus larges, sans tomber dans l'impersonnalité, car nous avons nos convictions à défendre chaleureusement.

Mais en même temps, de tout notre cœur nous sympathisons à tout ce qui est sincère et honnête. Par contre, nous haïssons les êtres vides, sans cervelle, qui rabaissent tout ce qu'ils touchent et souillent une idée pure et honnête du fait seul qu'ils s'en occupent. Nous haïssons les siffleurs qui font du bruit uniquement pour leur pain ou pour siffler. Nous haïssons ceux qui sautent sur une phrase volée comme à cheval sur un bâton et font claquer le petit fouet du libéralisme routinier. Les convictions de ces messieurs ne leur coûtent rien. Ce n'est pas par la souffrance qu'ils les acquièrent. Ils les vendent aussitôt pour le prix qu'ils les ont achetées. Ils sont toujours du côté des plus forts. Ils n'ont que des mots, des mots et des mots. Nous avons assez des mots, il nous faut des actes.

Nous ne craignons pas les autorités et méprisons la sensibilité littéraire, chez nous assez répandue, surtout ces derniers temps, quand tout dans la littérature se soulève et se trouble.

Encore un mot. Nous espérons que durant ces deux années, le public s'est convaincu de l'impartialité de notre revue. Nous en sommes particulièrement fiers. Nous louons ce qui est bon dans les publications de nos adversaires, et jamais, par amitié, nous n'avons loué ce qu'il y avait de mauvais chez nos amis. Hélas ! est-ce une chose si naturelle en notre temps qu'il faille s'en faire un mérite !

Nous défendons les belles-lettres ; nous sommes pour l'art; nous croyons en sa force indépendante et nécessaire. Il n'y a que la théorie la plus extrême ou la nullité la plus vulgaire qui peuvent nier cette force. Mais nous ne sommes pas les défenseurs de « l'art pour l'art ». Sur ce sujet nous nous sommes suffisamment expliqués, et les œuvres de belles-lettres que nous avons publiées le prouvent assez.

Nous ne parlerons point des améliorations que nous avons l'intention d'apporter l'année prochaine à notre revue ; les lecteurs les remarqueront d'eux mêmes.

LA REVUE « L'ÉPOQUE »; ANNÉE 1865

Avertissement.

La publication de la revue littéraire et politique *L'Époque* sera continuée, en 1865, par la famille du feu Mikhaïl Mikhaïlovitch Dostoïevski.

L'Époque paraîtra comme toujours, mensuellement, suivra le programme ancien; son format sera celui de nos revues mensuelles; chaque livraison comprendra de 30 à 35 feuilles.

Les propriétaires de la revue prendront une part personnelle à sa publication.

Tous les collaborateurs anciens du feu directeur et presque tous les écrivains qui ont donné leurs œuvres à la revue de Michel Dostoïevski (MM. Porietzski, Averkeiev, Strakhov, M. Vladislavlev, Akhsharoumov, A.-A. Golovatchov, Dolgomostiev, Ostrovski, Plestchéiev, Polonski, Th. Dostoïevski, Babikov, Falaiev, Maïkov, Tourguenev, etc.), continueront de collaborer à *L'Époque*. Parmi eux A.-N. Ostrovski nous a promis formellement, pour l'année prochaine, sa comédie. I.-S. Tourguenev nous a fait savoir que sa prochaine nouvelle serait pour notre revue. Th. Dostoïevski, outre sa participation régulière dans *L'Époque*, y publiera l'année prochaine un roman.

La revue élargira sans cesse le cercle de ses collaborateurs.

L'esprit de la revue reste ce qu'il était. L'étude de nos phénomènes sociaux, dans le sens du nationalisme russe, fera, comme auparavant, le but principal de notre publication.

Nous restons convaincus que dans notre société il n'y aura aucun progrès, avant que nous ne devenions de vrais Russes, et, maintenant le signe d'un vrai Russe c'est de savoir précisément ce qu'en Russie nous ne devons pas bafouer, ni critiquer, ni condamner, et ce qu'il faut aimer. Voilà ce que les vrais Russes ont besoin de savoir. En effet, celui qui est capable d'aimer et qui sait exactement ce qu'il lui faut aimer, en Russie, connaît aussi ce qu'il faut blâmer. Il sait exactement ce qu'il doit désirer, condamner, plaindre. Il sait mieux que tout autre dire le mot utile,

d'une façon plus compréhensible, et plus utilement qu'un accusateur attitré.

Nous avons appris à railler beaucoup de choses de notre patrie et parfois, il faut être juste, nous l'avons fait avec assez d'esprit et même d'à-propos. Mais, le plus souvent, nous avons dit des sottises affreuses, desquelles rougiront les générations futures, et jusqu'à ce jour nous ignorons ce qu'il nous faut respecter en Russie. Personne ne nous en félicitera. En effet, sur quoi nous trompons-nous le plus, sur quoi sommes-nous tous en désaccord absolu; jusqu'à la furie? Sur ce que nous avons de bon chez nous.

Si nous tombions d'accord seulement sur ce point, aussitôt nous conviendrions aussi de ce qu'il y a de mauvais chez nous. Voilà pourquoi le peuple, jusqu'à présent, ne nous comprend pas, ne comprend pas la classe intellectuelle. Le peuple et nous aimons des choses différentes. C'est le point principal de notre désaccord.

Notre expression « le sol » est devenue pour les autres incompréhensible et ridicule. *Le sol*, en général, c'est sur quoi tous se tiennent et se fortifient. Et bien ! on se tient toujours à ce qu'on aime. Or qu'aimons-nous, qui savons-nous aimer maintenant en Russie, franchement, directement, de tout notre être ? Qu'y a-t-il maintenant en Russie qui nous soit cher? Est-ce que jusqu'à ce jour on ne considère pas chez nous comme une honte, comme un signe d'esprit rétrograde, l'idée que nous sommes un peuple original, que nous avons un caractère historique? Ne considère-t-on pas chez nous comme axiome scientifique que la nationalité dans le *sens du développement maximum*, c'est une sorte de maladie dont nous guérira la civilisation qui nivelle tout?

Selon nous, quelque fertile que soit une idée importée de l'étranger, elle ne pourra prendre racine chez nous, s'acclimater et nous être réellement utile que si notre vie nationale, sans aucune inspiration et poussée du dehors, faisait surgir d'elle-même cette idée naturellement, pratiquement, par suite de sa nécessité, de son besoin reconnu pratiquement par tous. Aucune nation au monde, aucune société plus ou moins stable, ne s'est formée sur un programme de commande importé du dehors. Tout ce qui est vivant s'est formé spontanément, a vécu en réalité. Les idées les meilleures et les meilleures institutions de l'Occi-

dent se sont formées là d'une façon indépendante, par les siècles, par suite d'une nécessité organique immédiate et graduelle. Ceux qui créèrent en Angleterre le Parlement ne prévoyaient pas comment il se transformerait par la suite. Pourquoi donc nos accusateurs nous refusent-ils une vie propre, originale, et se moquent-ils de nos expressions : « la vie organique », « la vie du sol indépendante »?

Mais en raillant dédaigneusement à chaque pas, ils se trompent eux-mêmes et s'embrouillent dans les phénomènes contemporains de notre vie nationale, ne sachant pas comment la définir : phénomène organique ou extérieur; bon ou mauvais, sain ou gâté ? Ils perdent jusqu'à tel point l'exactitude des définitions qu'ils commencent même à en avoir peur, et de plus en plus fréquemment tombent dans les idées abstraites. Dans notre société malade s'obscurcit de plus en plus la conception du bien et du mal, de l'utile et du nuisible. En conscience, qui de nous sait maintenant *ce qui est bien et ce qui est mal?* Tout s'est transformé en point litigieux et chacun l'interprète à sa façon. En disant cela nous ne posons pas pour l'infaillibilité et l'omniscience, au contraire, nous comme les autres pouvons dire des sottises, sincèrement et de bonne foi. Ce que nous venons de dire n'est point un reproche ; nous n'avons voulu offenser personne. Cependant il nous semble que notre point de vue donne la possibilité de reconnaître sans erreur, de définir plus exactement ce qui se passe autour de nous. (Ce n'est pas notre revue que nous louons maintenant, c'est notre façon d'envisager les choses.) De ce point de vue, par exemple, nous ne pouvons être étonnés des faits récents de notre vie nationale, sans savoir comment les envisager; c'est-à-dire que nous ne pouvons avoir peur pour nos convictions humaines ni craindre de laisser échapper un fait indiscutable.

Aucun pays ne renoncera à sa propre vie; il consentira plutôt à vivre pauvrement, mais cependant à vivre, que de vivre d'après les autres, ce qui n'est pas vivre.

Les sages et les réformateurs paraissent chez le peuple organiquement.

Ils n'ont de succès que quand ils ont un lien organique avec leur peuple. On raconte qu'au moment où on discutait chez nous la question de l'émancipation, un préfet

français envoya aussi un projet. Selon lui, rien n'était plus facile à résoudre que le problème de l'émancipation : il suffisait de promulguer un décret stipulant que quiconque né sur la terre russe à partir de cette date, naîtrait libre. C'était tout. C'était très commode et très humanitaire ! Chez nous on s'est beaucoup moqué de ce Français, et, nous semble-t-il, tout à fait en vain. D'abord il a résolu la question selon lui, selon l'esprit et l'idéal de sa nation, et dans sa solution il ne pouvait point n'être pas Français. Or, pour les Français, l'homme sans la terre, le prolétaire, peut néanmoins être regardé comme un homme libre. Selon la conception russe fondamentale, originelle, il ne peut être de Russe sans le droit à la terre. La science et la vie occidentales ne sont arrivées que jusqu'au droit de propriété personnelle. Alors en quoi ce Français était-il coupable ? En quoi ? quand nous-mêmes, d'après la science occidentale, regardons notre conception fraternelle, large, sur le droit à la terre comme un degré inférieur du développement économique ? Et, deuxièmement, en quoi nos propres penseurs et théoriciens des journaux sont-ils supérieurs à ce Français ? Toute force saine, terrienne, croit en elle et en sa vérité; c'est le premier indice de la santé du peuple. Cette foi populaire en soi et en ses propres fins ne marque point un arrêt, elle est au contraire le gage de la vitalité, et cela n'exclut nullement le progrès et le développement. Sans cette foi en soi, le peuple de la Russie blanche n'aurait pu résister pendant des siècles et ne se serait pas sauvé. Le peuple, quelque grossier qu'il soit, n'insistera pas sur ce qui ne vaut rien, s'il le reconnaît lui-même et s'il a la possibilité de le modifier selon sa propre conviction. Aussi le peuple ne renonce-t-il jamais librement à la science. Au contraire, si quelqu'un respecte sincèrement la science, c'est le peuple. Mais dans ce cas c'est encore la même chose. Il faut absolument que le peuple lui-même, par une voie indépendante, arrive à ce respect. Alors il viendra chez nous de lui-même et nous demandera de l'instruire.

Autrement il n'acceptera pas de vous la science et ne renoncera jamais à ses « monstruosités ».

Le peuple tire des exemples ses conclusions de la vie pratique. Pour un exemple à soi, il faut une vie indépen-

dante, il faut rencontrer cet exemple dans la vraie vie pratique. Que résulte-t-il donc ? Il résulte qu'il ne faut pas attenter à l'indépendance de la vie nationale, qu'il faut au contraire employer toutes ses forces à l'élargir, à développer son originalité et son indépendance. Le progrès de la Russie ne peut se définir autrement et se manifester qu'à mesure du développement de notre vie naturelle et proportionnellement à l'agrandissement du cercle de son activité indépendante au point de vue économique et moral, proportionnellement à sa délivrance de l'oppression séculaire.

Voilà à quoi il faut aspirer, ce qu'il faut aider. Jusqu'alors nous n'avons en vue que la confusion des langues dans notre société instruite et sa veulerie morale extraordinaire. Nous voyons disparaître notre génération actuelle, d'elle-même, veulement, sans laisser de traces, en se déclarant, par un aveu étrange, incroyable pour la postérité, de ces « gens inutiles ».

Sans doute nous ne parlons que de quelques élus de ces « gens inutiles » (car même parmi les gens inutiles il y a des élus), et la nullité jusqu'aujourd'hui croit en soi et ne remarque pas qu'elle cède la route à des forces russes nouvelles, inconnues, saines, provoquées enfin à la vie. Dieu soit loué !

Bien entendu, dans notre littérature, tous, à quelques rares exceptions, aiment la Russie, lui souhaitent le bonheur et cherchent pour elle ce qu'il y a de mieux. Il n'y a qu'une seule chose de regrettable : tous souhaitent mais chacun cherche à sa façon et nous nous dispersons dans les diverses « directions », comme les écrevisses échappées d'un sac. Chez nous, presque tous se querellent ou se sont querellés. C'est vrai, il ne nous est resté rien de plus à faire en qualité de gens isolés qui, en attendant, ne sont nécessaires à personne, que personne ne demande. Cependant si quelque part dans notre société se manifestent les indices de la vie indépendante (c'est-à-dire, à proprement parler, dans la société instruite), c'est surtout dans la littérature.

C'est pourquoi, malgré la confusion des langues et des conceptions et les querelles générales, regardons-nous notre littérature avec respect, comme le phénomène vital en son genre tout à fait organique. En accusant les autres

de querelles et de discordes, nous ne pensons pas nous excepter. Nous aussi n'avons pas évité notre sort. Nous ne nous excuserons pas ; nous ne nous justifierons pas. Disons seulement une chose : dans la discussion nous ne cherchâmes jamais à avoir raison ; nous n'avions en vue que la vérité.

Dans notre littérature, il est vrai que se sont introduites déjà les spéculations habiles sur les convictions ; mais, en réalité, même ici, il y a plus de faits ridicules que sérieux ; plus d'histoires comiques, d'amour-propre irrité, de prétentions frisant le grotesque, que des faits vraiment tristes et honteux.

Nous promettons de suivre attentivement la marche et le développement de notre littérature, de faire attention à tout ce qu'il y aura d'important, selon notre opinion. Nous n'éviterons pas aussi les discussions et les polémiques sérieuses ; nous sommes également prêts à combattre ce que nous trouverons nuisible pour notre conscience nationale, mais nous tenons à éviter la polémique *personnelle*, bien que nous n'osions affirmer n'en avoir jamais fait jusqu'à ce jour. Cela nous répugne et nous ne comprenons pas comment on peut injurier et calomnier consciemment des gens par cela seul qu'ils ne partagent pas nos idées. Louer les vilaines choses et les justifier par *principe*, nous ne le pouvons pas et ne le voulons pas. Rédiger la revue en remplissant les diverses rubriques par les seuls faits nous agréant ; ne voir dans certains phénomènes uniquement ce que nous y désirons voir ; ignorer tout le reste et l'écarter intentionnellement ; appeler cela *une direction* et penser que c'est juste et honnête ; cela nous ne le pouvons pas. Nous n'avons peur ni de la lumière ni des autorités. Nous sommes toujours prêts à louer le beau, même chez nos adversaires les plus acharnés ; nous sommes également prêts à reconnaître franchement nos erreurs dès qu'on nous les prouvera.

L'Époque, dès ses débuts, a éprouvé un insuccès notable et inattendu. Premièrement, elle a paru tard. Le directeur défunt n'avait annoncé sa revue qu'en février 1864. Les deux premiers numéros, dans la même livraison, ne purent paraître avant le 20 mars. La revue fut donc en retard dès ses débuts. Le feu directeur avait promis de regagner ce

retard et il eût tenu parole ; il avait neuf mois devant lui, et peu à peu, sans se hâter, sans nuire à la rédaction de la revue par trop de hâte, il aurait rattrapé le courant. Mais sa maladie inattendue et sa mort ont arrêté complètement la publication pendant presque un mois et demi. Enfin la rédaction nouvelle a vu surgir devant elle tout à coup mille difficultés qu'elle a dû vaincre. D'abord on était en retard de deux mois. Ensuite, les quelques centaines de manuscrits déposés à la rédaction étaient inconnus, il fallut les trier, les classer, et parfois n'avait-on pour ce travail aucun fil conducteur. La correspondance avec des inconnus augmentait la complication. Les affaires décidées exigeaient des explications, un contrôle, de nouvelles décisions. Il fallait revoir tous les manuscrits. Nous ne parlerons pas des difficultés matérielles, qui toutes, cependant, exigeaient une prompte et habile solution et prenaient beaucoup de temps.

Néanmoins la rédaction s'est imposé le devoir de faire paraître la revue à temps. Les numéros de septembre et d'octobre seront imprimés en même temps dans deux typographies et paraîtront tous deux au mois de novembre. Les numéros de novembre et de décembre paraîtront en décembre, et le numéro de janvier 1845 paraîtra sans faute en janvier.

La rédaction n'a pu accélérer ainsi son travail depuis le commencement ; elle devait d'abord ne pas nuire à la composition de la revue par trop de hâte.

V

UN EPISODE DE LA VIE DE DOSTOÏEVSKI [1]

En octobre 1876, l'attention de la société pétersbourgeoise était attirée par deux affaires criminelles qui se déroulèrent presque en même temps devant la cour d'assises de Saint-Pétersbourg. Dans l'une il s'agissait d'une marâtre, Catherine Kornilov, qui avait jeté de la fenêtre du quatrième étage la fille de son mari, âgée de six ans ; dans l'autre une certaine Mme Kirilov était accusée du meurtre prémédité de son amant, un architecte nommé Malevsky.

La première fut condamnée, malgré les indices d'un état psychique anormal dû à une première grossesse, et bien que, par miracle, la victime n'eût eu aucun mal. L'autre était acquittée bien que le crime ait été aggravé de préméditation et de diverses autres circonstances fort peu à l'avantage de l'accusée.

Ces verdicts étonnèrent tout le monde, et l'inoubliable Théodore Dostoïevski exprima ses sentiments à ce sujet dans son *Journal* (octobre 1876), dans un article remarquable intitulé : *Une affaire simple mais compliquée.*

Dans ces pages, Dostoïevski, par une analyse psychologique remarquable, établit avec une clarté extraordinaire les causes qui déterminèrent le crime de la malheureuse marâtre Kornilov, et les relations qui existèrent après le

1. Nous donnons ici cet épisode très peu connu de la vie du grand écrivain, d'après le récit de son ami K. Maslénikov. L'affaire à laquelle il se rapporte fit en son temps un grand bruit, mais le rôle qu'y joua Dostoïevski fut exposé pour la première fois dans ce récit. Maslénikov prit aussi une part active à cette affaire.

crime entre elle, son mari et sa fillâtre, pendant qu'elle était en prison préventive, où elle mit au monde son premier enfant.

Cet article se terminait par les paroles suivantes, qui me donnèrent alors la possibilité de faire connaissance du défunt et de susciter en lui un sentiment extraordinaire de pitié pour la victime d'*Une affaire simple mais compliquée :*

« Ne peut-on vraiment pas adoucir d'une façon quelconque l'arrêt qui condamne Mme Kornilov ? Est-ce impossible ? Vraiment ! Il pouvait y avoir erreur... Et il me semble précisément que c'est une erreur ! »

Fortement impressionné par les pensées de Dostoïevski et par ce doute, je lui écrivis immédiatement une lettre dans laquelle je l'assurais qu'il pensait tout à fait juste, et je lui proposais mes services pour aider à la malheureuse, si seulement lui-même désirait vraiment son salut.

J'étais alors fonctionnaire à la Commission des grâces, de moi dépendait de laisser une supplique « sans suite », ou de la présenter sous son véritable aspect, avec tous les motifs pour et contre.

Partageant entièrement les idées de feu Théodore Mikaïlovitch sur les caractères du crime de la femme Kornilov, je désirais lui venir en aide; je comptais pour cela sur notre chef d'alors, très libéral, entre les mains de qui était le sort de mon rapport.

Ayant exposé tout cela, je conseillais à Dostoïevski d'adresser au procureur près de la Cour d'appel la demande d'autorisation de voir l'accusée, en disant franchement au procureur le but de cette visite.

Ignorant quel accueil Dostoïevski ferait à ma lettre je la signai seulement de mes initiales K. I. M... et je lui demandai de laisser la réponse chez le caissier de la librairie Issakov.

Je tombai malade et gardai le lit deux semaines ; après je passai à la librairie et j'appris du caissier qu'il y avait eu une réponse de Dostoïevski, à mes initiales, mais que cette lettre avait été retirée par son auteur quelques jours auparavant.

Le même jour, en arrivant à mon bureau, je fus immédiatement appelé chez mon chef, libéral, qui me fit une

réprimande pour mon adresse inopportune à Dostoïevski. Cependant il ne se montra pas trop sévère; il m'avoua qu'il partageait mon opinion sur l'affaire Kornilov, et qu'il la trouvait digne d'attention.

J'étais ravi de ces paroles de mon chef; elles me donnaient l'espoir de venir en aide à la malheureuse et d'être agréable à Dostoïevski.

Le premier moment de joie passé, je m'intéressai de savoir comment mon chef avait eu connaissance de ma lettre ?

Voici ce qui s'était passé : Dostoïevski avait porté une lettre chez le procureur près de la Cour d'appel, qui me connaissait assez bien, il avait reconnu mon écriture, et incidemment, dans une conversation, en avait parlé à mon chef.

Après cela j'écrivis une deuxième lettre à Dostoïevski, également signée des lettres K. I. M... En réponse je reçus deux lettres à la fois, datées des 5 et 21 novembre 1876. Voici ces lettres.

21 novembre.

« En réponse, je vous envoie ma lettre du 5 novembre que j'avais remise au caissier d'Issakov. J'ai eu tort d'écouter le caissier et de la retirer, de sorte que toute la faute m'en revient.

« A ma lettre du 5 j'ajouterai seulement que j'ai revu encore une fois Mme Kornilov et que j'ai éprouvé la même impression que la première fois, mais plus forte encore. Elle m'a demandé d'aller voir son mari. J'irai, mais j'irai aussi chez son avocat.

« Depuis je suis tombé malade et ne me suis occupé de rien, et maintenant je suis tellement retenu par mes occupations que je crains de laisser passer le délai de la requête à la Cour de cassation. Il faut s'entendre avec son avocat et je n'en ai jamais le temps. Mais je réussirai d'une façon quelconque. Surtout je suis heureux que vous vous intéressiez à cette affaire. Sur vous est maintenant tout l'espoir, car la Cour de cassation ne décidera pas sans doute en sa faveur, et alors il lui faudra présenter immédiatement une supplique à l'empereur, et, probablement, nous aiderez-vous, comme vous l'avez promis.

« Au revoir. Veuillez agréer l'assurance de ma profonde estime.

« Votre serviteur,

TH. DOSTOÏEVSKI.

« P.-S. — S'il faut quelque chose, je m'adresserai à vous, si vous êtes toujours aussi bon. »

5 novembre 1876.

« Bien estimé monsieur K. I. M...

« Je crains d'être en retard pour vous répondre, et qu'après vous être renseigné une ou deux fois à la librairie Issakov, vous n'y reveniez plus chercher ma lettre.

« Premièrement, je vous remercie de votre avis flatteur sur mon article, et, deuxièmement, de votre bonne opinion sur moi-même.

« J'avais eu le désir d'aller voir Mme Kornilov, du reste sans espoir de lui porter secours; mais votre lettre m'a mis directement sur le chemin.

« Aussitôt je me suis rendu chez le procureur Fuchs. Après avoir ouï mon désir de voir la femme Kornilov et d'adresser sa demande de grâce à l'empereur, il m'a répondu que tout cela était possible et m'a prié de venir le trouver le lendemain, dans la chancellerie, me disant qu'il se procurerait d'ici là tous les renseignements nécessaires.

« Le lendemain, il envoya au directeur de la prison l'ordre de me laisser passer *plusieurs fois* chez la femme Kornilov ; et lui-même, très obligeamment, me promit de m'aider dans mes démarches futures.

« Mais, pour le moment on ne peut envoyer la demande de grâce, car il y a deux jours le défenseur de la femme Kornilov a adressé une requête à la Cour de cassation. Par conséquent l'arrêt de la Cour d'assises n'est pas encore définitif, et ce n'est qu'après rejet par la Cour de cassation qu'il sera temps d'adresser la grâce à l'empereur.

« Comme ce jour-là il était déjà trop tard pour aller à la prison, j'y suis allé seulement le lendemain. Mon idée (que le procureur approuva) c'était d'abord de me convaincre

si Mme Kornilov désirait sa grâce, c'est-à-dire si elle voulait retourner près de son mari, etc.

« Je l'ai vue à l'hôpital de la prison. Il n'y a que cinq jours qu'elle a accouché. Je vous avoue que j'ai été extraordinairement frappé du résultat de l'entrevue. Dans mon article j'ai *presque* tout deviné, littéralement. Son mari vient la voir ; ils pleurent ensemble, et même il a voulu amener la fillette, « mais on ne la laisse pas venir de l'asile », comme m'a dit Mme Kornilov avec tristesse.

« Il y a toutefois une différence avec le tableau que j'ai dessiné dans mon article, mais pas grande : lui, est un vrai paysan, mais il porte le veston et il est employé de la Monnaie où il gagne 30 roubles par mois. Je crois que c'est la seule différence.

« J'ai causé une demi-heure avec la femme Kornilov ; elle est très sympathique. D'abord je lui ai expliqué qu'en général, je désirais lui venir en aide ; bientôt elle a eu confiance en moi, aussi par cette considération que si le procureur m'a autorisé à la voir, alors c'est sérieux. Son esprit est assez ferme et lucide, mais c'est un esprit russe, simple et même naïf. Elle était couturière, et même mariée continuait de travailler chez elle : elle gagnait un peu d'argent. D'apparence elle est jeune et même pas mal ; elle a une physionomie très ouverte ; elle appartient indiscutablement au type de femmes naïf et gai. Maintenant elle est assez calme mais elle « s'ennuie beaucoup », « qu'on en finisse le plus vite possible ».

« Sans lui rien dire de son état de grossesse je lui demandai comment elle avait commis son acte. D'une voix douce, pénétrante, elle me répondit : « Je ne le sais pas moi-même, comme si une volonté étrangère me poussait. »

« Encore un fait caractéristique : « Quand je me suis habillée, je ne voulais pas aller au poste ; je suis sortie, comme ça, dans la rue, et je ne sais pas moi-même comment je me suis trouvée au poste. »

« A ma question si elle voudrait reprendre la vie commune avec son mari, elle a répondu : « Ah ! oui », et s'est mise à pleurer. Elle a ajouté d'une voix touchée : « Mon mari vient et pleure avec moi. »

« Elle pleure amèrement au souvenir de la déposition du commissaire de police, qui déclara que dès le premier

jour de son mariage elle haïssait son mari et sa fillâtre. « C'est pas vrai, je n'ai jamais pu dire ça. Avec mon mari à la fin c'était devenu pénible ; je pleurais tout le temps ; il m'injuriait, et le matin du crime il m'avait battue. »

« Je ne lui cachai pas la possibilité d'une demande de grâce à l'empereur, dans le cas où la Cour de cassation rejetterait sa requête. Elle m'écouta très attentivement et devint très gaie. « Voilà, vous m'avez bien encouragée ; autrement c'est un tel ennui ! »

« Je lui demandai discrètement si elle n'avait pas besoin de quelque chose ; elle me comprit, et, sans s'offenser, me répondit tout à fait simplement qu'elle avait tout ce dont elle avait besoin, même de l'argent.

« A côté, son enfant, une petite fille, était sur le lit. En prenant congé, je m'approchai pour la voir et lui fis compliment de l'enfant. Elle y fut sensible, et quand je lui dis adieu, elle ajouta d'elle-même : « On l'a baptisée hier, on lui a donné le nom de Catherine. »

« Quand je l'eus quittée, je causai d'elle avec la directrice de la prison, Anna Pétrovna Borécha, qui m'en fit les plus grands éloges : « Elle est devenue si simple, si intelligente, si douce. » Il y a quelques mois, quand on l'amena en prison, elle était, paraît-il, tout autre : « Grossière, insolente, avec tout le monde. Elle était presque folle. » Mais peu à peu elle changea complètement. Depuis quelque temps déjà elle s'inquiète et devient jalouse : « Pourvu que mon mari ne se remarie pas ! » (Elle s'imagine qu'il a déjà le droit de le faire.)

« Avant l'arrêt de la Cour d'assises, il venait rarement. C'est aussi un trait de caractère. Anna Pétrovna affirme que Kornilov ne vaut pas sa femme, qu'il est stupide et sans cœur ; que Mme Kornilov l'a fait demander deux fois et *qu'enfin* il est venu.

« Cependant, en me parlant, Mme Kornilov insistait sur le fait que son mari venait la voir et *pleurait avec elle*, elle voulait me montrer par là quel brave homme c'était !

« En un mot, on ne peut tout décrire et analyser. Je suis convaincu plus que jamais que la maladie a été cause de tout cela ; je n'ai pas de faits *positifs*, mais l'entretien que j'ai eu avec elle me confirme dans cette idée.

« Ainsi, avant l'arrêt de la Cour de cassation, il n'y a pas

à penser à la demande de grâce. Quand sera-ce? je ne sais. Mais aussitôt après, si la décision est défavorable pour elle, ce qui est plus que probable, je lui écrirai cette demande de grâce. Le procureur m'a promis son aide, vous aussi, alors j'ai bon espoir. A Jérusalem il y avait une piscine dont l'eau devenait miraculeuse quand un ange descendait du ciel et la troublait. Un malade se plaignait à Dieu d'attendre près de la piscine depuis longtemps et de n'avoir *personne* pour le plonger dans l'eau quand elle était troublée. D'après le sens de votre lettre, je pense que c'est vous qui voulez être pour le malade cette *personne*. Ne laissez donc pas échapper le moment quand l'eau sera troublée. Dieu vous en récompensera. Moi aussi. J'agirai jusqu'au bout.

« Permettez-moi de vous exprimer les sentiments de mon profond respect. Votre

TH. DOSTOÏEVSKI. »

Les doutes de Dostoïevski ne furent pas confirmés par les faits ; bientôt je lui fis savoir que la Chambre criminelle de la Cour de cassation avait cassé l'arrêt de la Cour d'assises et renvoyé l'affaire à une autre session.

En écrivant ce renseignement à Dostoïevski, dont le *Journal d'un écrivain*, ainsi que toutes ses œuvres, attirait l'attention générale, je lui demandai d'écrire de nouveau quelque chose sur l'affaire Kornilov, dans un des numéros précédant le nouveau jugement. Je comptais que la profonde analyse psychologique du caractère de l'accusée et les conditions qui accompagnèrent son crime produiraient une vive impression sur n'importe quel jury, et que, par cela même, cet article sauverait la victime d'un état maladif.

Dès que je sus que l'affaire Kornilov était fixée pour la fin de décembre 1876, je le fis savoir à Dostoïevski, qui sous le titre : *Encore sur l'affaire simple mais compliquée*, reproduisit dans le numéro de décembre de son *Journal* presque toute sa lettre du 5 novembre, en y ajoutant une analyse fine et profonde de l'état d'âme de Mme Kornilov au moment des assises ainsi qu'après la condamnation.

Je ne m'étais pas trompé ! L'œuvre artistique de Dostoïevski produisit sur la société pétersbourgeoise et sur les jurés une impression si forte, que même le président de

la Cour, dans son résumé aux jurés, les mit en garde contre l'influence de « quelques littérateurs de talent », et leur demanda « de juger d'après leur propre conscience ».

Mais que pouvaient signifier pour les jurés ces paroles sèches, quand déjà ils étaient pénétrés de la conscience « qu'il est douloureux à l'âme humaine de supporter une secousse telle qu'une seconde condamnation » ? Sous l'influence du puissant talent, ils ont compris clairement que ce serait « comme si quelqu'un, condamné à être fusillé, était soudain détaché du poteau d'exécution, et que, ranimant son espoir, on lui débandait les yeux, lui laissant revoir le soleil cinq minutes, pour après le ramener devant le poteau, et l'y attacher de nouveau. »

Ce tableau saisissant atteignit le résultat cherché, et à la question : « Ne peut-on pas acquitter ? Risquer d'acquitter ? » posée dans son *Journal*, Dostoïevski entendit lui-même dans la salle du tribunal la réponse laconique des jurés : « Non coupable ! »

Quel jour heureux ce fut dans la vie de souffrances de l'inoubliable maître, je le laisse à juger à tous ceux qui connurent Dostoïevski personnellement ou à ceux qui l'ont connu par ses œuvres. Pour le décrire il faudrait peut-être un autre Dostoïevski.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS

A

Adlerberg (Cte), 186, 187, 189, 190, 191, 192.
Akhsharoumov, 592.
Aksakov, 209, 225, 318, 342, 475.
Averkiev, 211, 212, 213, 269, 315, 324, 592.
Avseenko, 385.

B

Balzac, 7, 24, 47.
Barbier, 32, 544.
Barrot (Odilon), 549.
Bazounov, 323, 334, 348, 354, 355, 407, 422, 431.
Beaconsfield, 569.
Beketov, 9, 11, 76, 77, 86, 88, 90.
Bélinski, 8, 10, 60, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 73, 76, 79, 81, 86, 88, 259, 287, 295, 307, 310, 311, 375, 429, 432, 433, 435, 496, 497, 582.
Bélinski (Mme), 73, 74, 76, 88, 92.
Béranger, 55.
Berezovski, 258.
Bernard (Claude), 447.
Bismarck, 411, 569.
Blanc (Louis), 496.
Boborikine, 202, 204, 225, 226, 227, 228, 229, 230.
Bolotov, 32.
Boulgarine, 63, 64.
Boutachevitch-Pétrachevsky, 9.
Byron, 27, 33, 35.

C

Cabet, 542.
Chateaubriand, 27, 57.
Condé (prince de), 503.
Corneille, 36, 553.

D

Danilevsky, 197, 295, 304, 309, 310, 312, 316, 317, 318, 320, 324, 329, 370, 411.
Derjavine, 6, 35.
Dickens, 379, 474.
Diderot, 323.
Dobrolubov, 175, 324, 428.
Dolgoroukov (prince), 170, 173, 187, 189, 190, 191, 192 193, 489.
Dostoïevski (André), 43, 81, 98, 334.
Dostoïevski (Michel), 6, 12, 14, 106, 107, 196, 198, 234, 299, 592.
Dostoïevski (Nicolas), 98, 105, 107, 197.
Dostoïevski (Mme A.-G.), 256, 257, 260, 261, 264, 272, 280, 288, 289, 292, 293, 301, 315.
Dourov, 9, 10, 103, 123.
Dumas (Alexandre), 92, 567.

E

Elisséiev, 204.

F

Favre (Jules), 552.
Flerovsky, 465.
Fourier, 9.

G

Gambetta, 569.
Garibaldi, 269,546,547.
Glinka, 421.
Gœthe, 7,24,72,431,474.
Gogol, 8,10,55,57,68,69,70, 75,85,156,157,290,293,302, 307,347,401,434,474,478, 509.
Golovatchov, 592.
Gontcharov, 72,167,341,360, 388,440,474.
Gradovsky, 312,318,320,480.
Granovsky, 365,369,375,433.
Griboiédov, 513.
Grigorovitch, 8,60,63,64,76, 77,88.
Grigoriev (Apollon), 12,204, 205,295,304,307,318,319, 324,418,434,435.
Guizot, 549.

H

Hasford, 130,132,134,135, 137,138.
Hertzen, 72,429.
Hoffmann, 7,24,34.
Homère, 34,35,36,37.
Hugo (Victor), 7,24,27,35, 430,440.
Humboldt, 447.

I

Iakoushkine, 140.
Ianichev (prêtre), 241,243, 246,247.
Iasikov, 75,80,83.
Issaiev (A.-I.), 110, 114,488.
Issaiev (Mme M.-D.), 12,111, 113,115,130, 135, 138,139, 148,174,178,181,190,205, 209,210,211,222,228,229, 230,234.

J

Jodelle, 37.
Joukovski, 6.

K

Karamzine, 6,20,346,389,417, 418,474,493.
Karr (Alphonse), 64.
Kachpirev, 290,302,312,313, 319,320,330,331,332,333, 335,336,338,340,341,342, 343,344,345,346,350,351, 352,353,354,358,360,361, 368,370,374,377,381.
Katkov,131,156,158,160,162, 163,164,167,168,169,183, 198,244,245,246,247,250, 253,254,256,259,260,262, 263,264,265,266,275,277, 278,284,288,290,292,294, 296,299,312,313,314,318, 319,330,332,339,340,367, 379,426.
Kelsiev, 272.
Khomiakov, 429.
Kiréevsky, 429.
Klushnikov, 388.
Kochelev, 479.
Kokhanovskaia (Mme), 291, 388.
Kostomarov, 211,212,215, 360,474.
Kouchelev-Bezborodko, 163, 164,166,167,168,169,185, 192.
Koudriavtzev, 24.
Koukolnik, 64.
Kovalevsky (E.-P.), 294.
Kraevsky, 63,65,66,69,72,73, 75,76,78,79,81,82,85,86,87, 88,90,93,95,96,153,181, 182,184,185,186,342,347, 379.
Krestovski, 195,492.
Kroneberg, 63.

L

Lamansky, 293,482.
Lannes (maréchal), 553,554, 555.

Lassalle, 411.
Lavrov, 423.
Ledru-Rollin, 496.
Leontiev, 183.
Le Sage, 560.
Leskov, 359,401.
Lomonossov, 6,370.
Louis XIV, 548,549.
Louis-Philippe, 543.

M

Maïkov, 77,86,93,125,127, 131,170,176,178,185,194, 301,303,314,315,316,320, 326,327,328,362,363,390, 438,457,592.
Malherbe, 37.
Marbelli, 10.
Mestcherski (prince), 16.
Miller (Oreste), 480.
Milukov, 9,158,176,224,241, 242,329.
Montbazon (chevalier de), 502,506,507,510.
Motchalov, 473.

N

Nabokov, 117.
Nakhimov, 124.
Napoléon Ier, 32,194,408,554.
Napoléon III, 274,405,533, 543,549,551,560.
Nékrassov, 8,60,62,63,64,66, 67,72,74,75,78,79,85,86,88, 90,95,96,170,175,178,179, 183,184,186,204,205,441, 497.
Nikitenko, 45,47,68.
Nisard, 27.

O

Odoievsky, 65,68,125.
Olkhine, 15.
Osnovianenko, 84.
Ostrovski, 121,209,216,225, 291,324,592.

P

Panaiev, 65,74,79,175.
Pascal, 23.
Paskévitch, 125.
Plestcheev, 103,155,158,160, 164,169,183,592.
Pissarev, 369,428.
Pissemski, 121,157,194,207, 309,310,311,359,388,407.
Pogodine, 212.
Polévoï, 24.
Polonsky, 188,246,385,592.
Potemkine, 501,505,507.
Pougatchev, 498.
Pouchkine, 6,7,9,16,27,35, 36,55,57,64,68,131,132, 156,203,293,302,307,347, 370,375,429,430,434,474, 493,498.
Proudhon, 496.
Proutkov, 502.
Pyat (Félix), 433.

R

Racine, 36.
Radchif, 491.
Raphaël, 55.
Rohan (chevalier de), 503, 506,507,510.
Ronsard, 37.
Rousseau (J.-J.), 432,553, 555,561.
Rubens, 515.

S

Saint-Simon, 9.
Saltikov (Stchédrine), 204, 342,504.
Samarine, 293,323,482.
Sand (George), 7,8,50,64,121, 496.
Schiller, 7,33,34,35,50,51,56, 65,67,96,473,474.
Schlosser, 474.
Scott (Walter), 6,57,473.
Sénèque, 37.
Serov, 427.
Setchenov, 447.
Sévigné (Mme de), 122.
Shakespeare, 33,34,35,36,37 53,56,63,1 01,102,157,474.,
Skariatine, 252.
Shevirev, 64.

Sieyès, 538,543.
Smirdine, 28.
Socrate, 535.
Sollogoub, 68,178,180.
Soloviev (W.), 471.
Soloviev (S.-M.), 474.
Spassovitch, 412.
Spielhagen, 216.
Stankevitch, 365.
Stellovsky, 15,283,300,347, 349,351,354,357,358,373, 392,393,394,397,398,400, 401,405,406,410,412,413, 414,420,421,422,423,424, 426,427,430,431.
Stern, 57.
Strougovtchikov, 50.
Strouve, 378.
Sue (Eugène), 44,59,64.

T

Taine, 465,466.
Tchaadaev, 375,497.
Tchaev, 370,388.
Tchernichevsky,175,207,212.
Thackeray, 379.
Thiers, 549.
Tiblen, 201,205.
Timashev (général), 189,191.
Tolstoï (Cte Léon), 121,133, 250,302,307,308,323,324, 328,355,363,367,369,370, 379,388,435,440,474.
Totleben (A.), 125,134.
Totleben (général E.),122,124, 125,130,134,135,136,140, 141,145,170,173,179,180, 185,186,187,189,190,192, 193.
Tourguenev, 65,66,67,120, 167,208,222,224,225,250, 311,341,360,363,382,388, 389,415,434,435,436,474, 510,592.
Tutchev, 121,122,440.

V

Vernet (H.), 55.
Vladislavlev, 592.
Voltaire, 323,553,555.
Von-Vizine, 496,497,501,505, 508.
Vrangel, 117,170,178,179, 185,186.

Z

Zadonski (Tikhon), 375.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. 5

LETTRES

A son père : 23 juillet 1837. 19
» 6 septembre 1837 20
A son frère Michel : 9 août 1838 22
» 31 octobre 1838 24
A son père : 10 mai 1839 28
A son frère Michel : 1er janvier 1840. 30
» 19 juillet 1840. 37
» 27 février 1841. 40
» 22 décembre 1841. 42
» 31 décembre 1843 44
» 1844 46
» 14 février 1844 48
» 1844. 49
» 30 septembre 1844 51
» 24 mars 1845 53
» 4 mai 1845. 57
» 1845. 59
» 8 octobre 1845 62
» 16 novembre 1845 65
» 1er février 1846 67
» 1er avril 1846 70
» 16 mai 1846 73
» 8 septembre 1846 74
» 17 septembre 1846 76
» 7 octobre 1846 78
» 17 octobre 1846 80
» 1846 (?) 82
» 26 novembre 1846. 85

A son frère Michel : 17 décembre 1846. 87
» 1847. 89
» printemps 1847. 92
» 9 septembre 1847 94
» 18 juillet 1849 96
» 27 août 1849 99
» 14 septembre 1849 101
» 22 décembre 1849. 103
» 30 juillet 1854 103
A son frère André : 6 novembre 1854 106
A sa belle-sœur Domenica Ivanovna : 6 novembre 1854. 108
A son frère Michel : 14 mai 1855. 109
Au baron Vrangel : 14 août 1855. 110
» 23 août 1855 113
A A.-N. Maïkov : 18 janvier 1856. 116
Au baron Vrangel : 23 mars 1856 122
» 13 avril 1856 128
A M. E... : 15 avril 1856. 132
Au baron Vrangel : 23 mai 1856 133
» 14 juillet 1856. 136
» 21 juillet 1856 138
» 9 novembre 1856 140
» 21 décembre 1856. 144
» 25 janvier 1857 148
» 9 mars 1857 151
A son frère Michel : 1er mars 1858 152
» 31 mai 1858 155
» 19 juillet 1858 159
A M. E... : 12 décembre 1858. 161
A son frère Michel : 11 avril 1859 163
» 9 mai 1859 165
» 19 septembre 1859 169
Au baron Vrangel : 22 septembre 1859 171
A son frère Michel : 1er octobre 1859 174
» 2 octobre 1859 178
Au baron Vrangel : 4 octobre 1859 179
A son frère Michel : 11 octobre 1859 181
» 20 octobre 1859 184
» 29 octobre 1859 185
Au baron Vrangel : 31 octobre 1859 186
» novembre 1859 189
» 19 novembre 1859 191
A Mme Ch... : 14 mars 1860 193
» 3 mai 1860 194
A son frère André : 6 juin 1862 195

A N.-N. Strakhov : 26 juin 1862 198
» 18/30 septembre 1863 201
A son frère Michel : 19 novembre 1863. 205
» 9 février 1864 207
» 29 février 1864 209
» 2 avril 1864 211
» 5 avril 1864 214
» 9 avril 1864 217
» 13 avril 1864 223
» 14 avril 1864 229
A M. Boborikine : 14 avril 1864 230
Au baron Vrangel : 31 mars 1865 232
» 5 septembre 1865 240
» 22 septembre 1865 242
» 28 septembre 1868 244
» 8 novembre 1865 246
A N.-N. Strakhov : 1866 247
Au baron Vrangel : 18 février 1866 248
» 9 mai 1866 252
A A.-N. Maïkov : 6/28 août 1867 254
» 15 septembre 1867 267
» 9/21 octobre 1867. 270
» 9/21 avril 1868. 274
» 18/30 mai 1868. 276
» 10/22 juin 1868. 279
» 19 juillet-2 août 1868. 284
» 7 octobre 1868 287
» 11/23 décembre 1868 294
A N.-N. Strakhov : 12/24 décembre 1868. 301
» 26 février 1869 304
» 18/30 mars 1869 316
» 6/18 avril 1869 321
» 29 avril-11 mai 1869 325
» 17 août 1869 326
A A.-N. Maïkov : 17/29 septembre 1869 329
» 16 28 octobre 1869 335
» 27 octobre 1869 341
» 23 novembre 1869 349
» 7/19 décembre 1869. 352
A N.-N. Strakhov : 10/22 janvier 1870 355
A A.-N. Maïkov : 12/24 février 1870. 356
A N.-N. Strakhov : 26 février-10 mars 1870 361
» 24 mars 1870 366
A A.-N. Maïkov : 25 mars 1870 371
A N.-N. Strakhov : 28 mai 1870. 377

A N.-N. Strakhov : 11 juin 1870 381
» 9 octobre 1870 383
» 2 décembre 1870 386
A A.-N. Maïkov : 15/27 décembre 1870 390
» 30 décembre 1870 396
» 18 janvier 1871 400
» 26 janvier 1871 401
A N.-N. Strakhov : 10/22 février 1871. 406
A A.-N. Maïkov : 25 février 1871 410
» 2/14 mars 1871 412
A N.-N. Strakhov : 18/30 mars 1871 416
A A.-N. Maïkov : 19 mars 1871 419
» 19 mars 1871 420
» 1/13 avril 1871. 422
» 5/17 avril 1871 424
» 21 avril 1871 425
A N.-N. Strakhov : 23 avril 1871 427
A V.-J. Goubine : 8 mai 1871. 430
A N.-N. Strakhov : 18/30 mai 1871 432
A S.-D. Ianovsky : 4 février 1872 436
A Mme X... : 9 avril 1876 439
A M. Kovner : 14 février 1877. 443
A Mlle Guérassimov : 7 mars 1877 446
A A. Tch. : 16 avril 1877 449
A Mlle O.-A. Antipov : 21 avril 1877 450
A G.-A. Muller : 21 septembre 1877. 451
A Mme L.-A.-N... : 17 décembre 1877 452
A N.-L. Ozimidov : février 1878 453
A Mme L.-A.-N... : 28 février 1878 455
A V.-V. Mikhaïlov : 16 mars 1878 456
Au général Radetzky : 16 avril 1878. 458
Aux Étudiants de Moscou : 18 avril 1878 460
A Mme N.-N... : 8 mai 1878. 465
A Mme X... : 11 juillet 1879. 466
A V.-V. Samoïlov : 17 décembre 1879 468
A une auditrice des Cours supérieurs : 15 janvier 1880. 469
A Mlle N.-N... : 11 avril 1880 470
A M. L.-N.-X... : 18 août 1880 473
A O.-T. Miller : 26 août 1880. 474
A I.-S. Aksakov : 28 août 1880 475
» 4 novembre 1880 477
» 3 décembre 1880 479
» 18 décembre 1880 483
Au Dr Blagonravov : 19 décembre 1880. 484

APPENDICE

Requête à l'Empereur 487
Voyage à l'étranger. 490-566
Au lieu d'avant-propos 490
I. — En wagon 496
II. — Et complètement superflu 501
III. — Qui n'est pas superflu pour les voyageurs. 518
IV. — Baal 524
V. — Essai sur la bourgeoisie. 533
VI. — Suite du précédent 544
VII. — « Bribri » et « Ma biche ». 556
Notes du Carnet 567
La Revue « Vrémia » 1861. Avertissement de l'éditeur. 573
» 1862. » 579
» 1863. » 584
La Revue « l'Époque » 1865. » 592
Un épisode de la vie de Dostoïevski. 599
Index alphabétique des noms cités 607

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

87498
LR
D7245pi
.Fb

Dostoevsky, Thedor
Correspondance
tr.par J.-W.Bienst
[Translation o

DATE.	NA
Feb 9/48	Cate. R. (p
Mar 17/51	N. Zyn
	MAY 9 1951
Sept 9/58	R.H. Macd
Oct. 6/58	SS (Cass
Oct. 5/61	SS (Prot

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 09 10 14 010 1